



HAL
open science

Les Inughuit, chasseurs de narvals. Évolution et adaptations des savoirs et savoir-faire dans un environnement en changement

Christiane Drieux

► **To cite this version:**

Christiane Drieux. Les Inughuit, chasseurs de narvals. Évolution et adaptations des savoirs et savoir-faire dans un environnement en changement. Sociologie. Université Paris sciences et lettres, 2019. Français. NNT : 2019PSLEP024 . tel-02796560

HAL Id: tel-02796560

<https://theses.hal.science/tel-02796560>

Submitted on 5 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE DE DOCTORAT

de l'Université de recherche Paris Sciences et Lettres
PSL Research University

Préparée à l'École Pratique des Hautes Études

Les Inughuit, chasseurs de narvals. Évolution et adaptations des savoirs et savoir-faire dans un environnement en changement

École doctorale de l'EPHE – ED 472

Spécialité : RSP

Soutenue par :

Christiane Drieux

Le 13 juin 2019

Dirigée par :

Charles STÉPANOFF

COMPOSITION DU JURY :

Mr. Frédéric LAUGRAND
Université Laval
Rapporteur – Président du jury

Mme Gaëlle LACAZE
Sorbonne Université
Rapporteuse

Mme Joëlle ROBERT-LAMBLIN
CNRS
Examinatrice

Mme Odile JOURNET-DIALLO
EPHE - PSL
Examinatrice

Mme Claire ALIX
Paris 1 – Panthéon Sorbonne
Examinatrice

Mr. Charles STÉPANOFF
EPHE - PSL
Examinateur



École Pratique
des Hautes Études



Les Inughuit, chasseurs de narvals.
Évolution et adaptations des savoirs et savoir-faire
dans un environnement en changement

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	11
Note sur la transcription	15
Introduction	17

PREMIÈRE PARTIE : Contexte et tradition

Chapitre 1 - Un lieu, une histoire	29
1 - 1 - Thulé : Une terre mythique	29
1 - 2 - Un environnement arctique	30
1.2.1 Le lieu	30
1.2.2 Les temporalités	33
1 - 3 - Brève histoire du peuplement	38
1 - 4 - Premier contact avec les Occidentaux	41
1 - 5 - Le comptoir de Cap York « Thulé »	42
Le pasteur et l' <i>angakok</i> - Du troc à la monnaie - Le Conseil des Chasseurs - Fin du Conseil des Chasseurs	

1 - 6 - Le déplacement	48
Chapitre 2 - Une communauté	53
2 – 1 - La population et la division du territoire	53
2 – 2 - Les villages	55
2.2.1 Les villages actuels	55
2.2.2 Les villages abandonnés récemment	65
2 – 3 - Habitat	67
2.3.1 L’habitat traditionnel	67
2.3.2 L’habitat actuel	72
2 – 4 - La communauté	76
Esquimaux ? Inuit ? Inughuit ? – La langue – Une société traditionnelle communautaire, non hiérarchisée.	
Chapitre 3 - La relation des chasseurs à la communauté et aux animaux	83
3 – 1 - Les chasseurs et la communauté	83
3.1.1 Un chasseur sachant chasser...	84
Un gibier bien nommé – La saisonnalité du gibier – La localisation du gibier – Le gibier, l’environnement et les techniques de chasse – Le chasseur et la glace	
3.1.2 Capacités physiques des chasseurs inughuit	99
3.1.3 La place du chasseur dans la société traditionnelle. <i>Le piniartoq</i> , le pourvoyeur de la communauté	105
3 – 2 - Le rapport des chasseurs aux animaux	107
3.2.1 Un continuum et une communication interspécifiques	107
3.2.2 Les esprits maîtres. Le partage. La réciprocité.	113
Esprits protecteurs et pastoralisme. Codes, interdits et rituels.	

3.2.3	L'âme des animaux	122
3 - 3 -	Les chasseurs, des règles communautaires aux réglementations internationales	130
	Organisations internationales - Règles locales - Chasseurs professionnels, chasseurs occasionnels et quotas	
3 - 4 -	Le narval, un mammifère arctique, un animal légendaire	134
3.4.1	Le narval: un mammifère arctique	134
3.4.2	Le narval, un animal légendaire	145
Chapitre 4 -	Le chasseur et ses équipements	153
4 - 1 -	Des armes	153
4.1.1	Petite histoire des armes	153
4.1.2	Des armes, des outils	159
4 - 2 -	Peaux et vêtements	174
4.2.1	Des peaux bien traitées pour être bien protégés	174
4.2.2	Coudre	185
4.2.3	En hiver et au printemps : des vêtements chauds	187
4.2.4	En été, des vêtements adaptés au kayak	204
Chapitre 5 -	Les moyens de déplacement	209
5 - 1 -	Sur la neige, sur la glace : le traîneau	209
5.1.1	Petite histoire du traîneau des Inughuit	210
5.1.2	Structure du traîneau	211
5.1.3	Des traîneaux bons à tout faire	218
5.1.4	Entretien, réparation et stockage des traîneaux	221
5 - 2 -	Entre tradition et transition : les chiens des chasseurs	224
5.2.1	La place des chiens	224
5.2.2	Le dressage, l'apprentissage et l'entraînement	231

5.2.3	L'attelage	245
5.2.4	Nourrir les chiens	256
5.2.5	Maladies et mort des chiens	264
5.2.6	Les chiens de chasse vont à la pêche	265
5 - 3 -	Sur l'eau: le kayak, le canot	270
5.3.1	Histoire du kayak	270
5.3.2	La construction traditionnelle du kayak	280
5.3.3	La construction du kayak aujourd'hui	284
5.3.4	Une pagaie aux abaques du corps du chasseur	295
5.3.5	Les gestes et les mouvements relatifs à la pratique du kayak	296
5.3.6	Les bateaux à moteur	304
	Chapitre 6 - Les territoire, les lieux et la chasse	307
6 - 1 -	Le domaine des chasseurs Inughuit	307
6.1.1	Les espaces et les territoires de chasse	308
6.1.2	Les itinéraires de déplacement	310
6.1.3	L'orientation	313
6.1.4	La toponymie	318
6 - 2 -	Les espaces fréquentés - Les lieux de sédentarisation	321
6.2.1	Jusqu'au milieu du XX ^e siècle : les implantations et la mobilité	321
6.2.2	Vers des implantations fixes et des camps brefs	333
6.2.3	Des camps de chasse temporaires brefs : cabanes et tentes	337
6.2.4	La vie au camp d'été - <i>l'aasivik</i>	344
6 - 3 -	La chasse aux mammifères marins	353
6.3.1	Le printemps : la chasse en bordure de banquise	354
6.3.2	La chasse au narval en été	368

DEUXIÈME PARTIE : Évolution et adaptations

Chapitre 7 - Partager - Le narval, une ressource partagée, une ressource de subsistance

7 - 1 - Partager - Les <i>kaffemik</i> - Le <i>kiviaq</i>	393
7 - 2 - Le narval, une ressource communautaire partagée	398
7.2.1 Partager la subsistance et donner pour que la cohésion sociale perdure	400
7.2.2 La conservation de la viande	409
7.2.3 Partager la parole pour que perdure la mémoire	416
7 - 3 - Le narval, une ressource de subsistance communautaire	418
7.3.1 La viande et le <i>mattaaq</i>	418
7.3.2 L'ivoire	420
7.3.3 Les tendons	424

Chapitre 8 - La coopérative - La pêche – La viande et le *mattaaq* marchandisé 427

8 – 1 - Un processus de transition : la coopérative	427
8 – 2 - La pêche	430
8.2.1 D'une activité féminine d'appoint à une activité économique majeure	430
8.2.2 En hiver et au printemps, la pêche au flétan	431
8 – 3 - En été, le <i>mattaaq</i>, source de revenus	437
Du <i>piniartoq</i> aux chasseurs professionnels - Le narval : d'une source de subsistance à une source de revenu	

Chapitre 9 - Les chasseurs face à des problèmes économiques et sociaux

9 - 1 - Des réglementations contraignantes	443
Des quotas contestés - La liste rouge	
9 - 2 - Economie sociale et solidarité	445
Les villages et leur futur - Le port - Des problèmes sociaux	

Chapitre 10 - Les chasseurs face aux problèmes environnementaux 451

10 - 1 - Des changements climatiques	451
Une banquise incertaine – des variations climatiques – Le réchauffement du climat et le gibier – Des narvals perturbés.	
10 - 2 - Quand la modernité s’invite : l’eau douce, l’électricité, la pollution	455
10.2.1 L’eau douce	455
10.2.2 La pollution	457
10 – 3- La langue, l’isolement des villages	461
10 – 4 - Des espaces de nostalgie	465

Chapitre 11 - Transmission, évolution et adaptation 471 |

11 – 1 - Modes de transmission des savoirs et savoir-faire dans un environnement en changement	472
11.1.1 L’apprentissage du futur chasseur en kayak	473
11.1.2 Une imprégnation culturelle précoce et active	477
11.1.3 Les jeux	479
11.1.4 Valorisation et passage	486
11 – 2 - Un sentiment d’appartenance culturelle	487
11.2.1 Patronymes, prénoms et prénoms « habités »	488

11.2.2	Adoption et fosterage	493
11 – 4 -	Des opportunités	493
	Le tourisme - L'artisanat – Des initiatives privées - Des peaux revalorisées - Une nouveau� : la chasse aux trophées	
	Conclusion	501
	Glossaire	505
	Bibliographie	511
	Annexes	549

Remerciements

En préambule à cette thèse, je tiens à rendre hommage à Michèle Therrien, qui présida le jury de mon mémoire et participa au suivi de mon travail. Sa passion, sa rigueur et son courage ont contribué à développer la connaissance et la compréhension du monde des Inuit.

Ma plus grande reconnaissance va à mon directeur de thèse, Charles Stépanoff, à qui je dois l'aboutissement de ce travail. Ses encouragements, ses conseils, sa patience, son regard exigeant, toujours constructif et ses remarques précises, ont été du plus grand soutien tout au long et jusqu'au bout de ce travail. Ses séminaires ont été une source intarissable de réflexion sur la complexité et la subtilité des rapports entre les hommes, les animaux et leur environnement.

Je remercie très sincèrement Odile Journet-Dialo pour ses encouragements chaleureux et enthousiastes, ses nombreux commentaires tout au long de cette recherche, qui me poussèrent à essayer de comprendre, ne serait-ce qu'en une infime partie, la richesse passionnante de l'organisation sociale des Inughuit.

Joëlle Robert-Lamblin, dès le début de mon parcours de licence, m'a généreusement fait partager son immense expérience et sa passion de l'Arctique. Puis, en participant à l'un des comités de suivi de cette thèse, par ses remarques et ses suggestions, elle a contribué à orienter et approfondir mon travail. Je lui en suis très sincèrement reconnaissante et la remercie avec émotion.

Merci à Nastassja Martin pour avoir guidé mes réflexions lors des comités de suivi de thèse.

J'ai eu la chance de bénéficier d'un rattachement au Laboratoire d'Anthropologie Sociale. Je remercie vivement Carole Ferret et Charles Stépanoff de m'avoir fait accéder à cette affiliation et, par là même, à la possibilité de rencontres et d'échanges intellectuels fructueux. Pour sa contribution je remercie également le LAS qui a financé certaines de mes missions.

Cette thèse n'aurait pu être menée à terme sans le soutien financier de l'IPEV dont elle a bénéficié. Ma profonde reconnaissance va à Brigitte Derlon, Bernard Saladin d'Anglure et Christian Sonne, qui ont soutenu ma candidature auprès de l'IPEV.

Ma gratitude à Gabriel Maquin et Christian Kempf qui, par leur participation, m'ont permis d'effectuer un terrain complémentaire d'étude à Qaanaaq

Merci à Michael Fortescue, de m'avoir accordé sa confiance pour réactualiser l'organisation de son lexique d'inuktun, à Matthew Walls, pour avoir spontanément mis à ma disposition les résultats de ses recherches concernant le kayak de Morris Bay. Je remercie également Maryse Saraux, pour nos discussions animées au sujet de l'art inuit, Antoine Rougy,

qui, dans son atelier, m'a initiée avec passion aux secrets du tannage des peaux, Jacques Moreau pour ses connaissances de la biologie particulière des Inuit.

Mes remerciements à Knud Mickelsen, petit-neveu de Knud Rasmussen, pour m'avoir spontanément ouvert les portes du fonds spécial de la Bibliothèque Nationale de Copenhague.

Je remercie également les personnes qui m'ont invitée à communiquer mes recherches lors de colloques et journées d'étude: Frédéric Laugrand et Francis Lévesque, à l'Université Laval, Sandrine Costamagno et Estelle Herrscher de l'InEE (Institut de l'écologie et de l'environnement) à Bordeaux.

Un grand merci affectueux à mes frères : Jean-Jacques pour son aide dans l'élaboration de fiches généalogiques, Pierre pour ses calculs balistiques et Marc pour son accueil apaisant quand la tension montait.

Pour leurs relectures sur le fond de certaines parties de cette thèse, à des stades d'avancement différents, je remercie toutes les personnes qui ont relu ce document en entier ou en partie. Les maladresses, imprécisions ou erreurs qui peuvent y figurer me sont bien entendues entièrement imputables.

Au Groenland, j'exprime ma profonde reconnaissance à tous les chasseurs, trop nombreux pour être cités ici, qui ont accepté de me faire partager leurs activités et leur vie quotidienne.

Je remercie tout particulièrement, très sincèrement et avec émotion, Hans et Birthe Jensen qui m'ont ouvert leur maison et m'ont accueillie avec une infinie gentillesse, disponibilité et générosité. Hans, aussi bien à Qaanaaq que dans de multiples échanges épistolaires, a, depuis 2009, inlassablement répondu à toutes mes interrogations et mis à ma disposition, ses relations, son savoir, sa documentation accumulée en tant que rédacteur du journal local Hainang. Hans a été le « facilitateur » de toutes choses lors de chacun de mes terrains.

A Qaanaaq, mon affectueuse reconnaissance à Pauline Peary-Kristensen, adroite couturière et mémoire de la communauté. Ensemble nous avons retracé sur les cartes, les itinéraires parcourus dans son enfance, tandis qu'elle émaillait ses récits d'anecdotes sensibles et souvent joyeuses. Mes chaleureux remerciements à Mads Ole Kristiansen et à sa famille, avec lesquels j'ai partagé des parties de pêche aux *iqualuk* et de chasse au narval, à Niels Miunge avec lequel, en 2009, j'ai parcouru pour la toute première fois la banquise en traineau à chiens, aux frères Peter et Rasmus Avike pour m'avoir initiée aux soins et à la conduite de leurs équipages, à l'infatigable, généreuse et intrépide chasseuse Toku Oshima pour le partage de son expérience et de sa connaissance de la glace, de la pêche, du gibier, du matériel de chasse et de la confection des vêtements de peau. Merci à Paulus Simigaq, Alekatsiak Peary et Avigiaq Petersen chasseurs si attentifs aux comportements des animaux, à Qitdlaq Danielsen, Storm Odaaq, Kristian Eipe

qui m'ont, chacun, apporté des éléments de connaissance de leurs équipements et de leurs stratégies de chasse. Ma reconnaissance amicale à Alekatsiaq pour ses traductions lorsque la communication était difficile. Merci à la toujours souriante, modeste et patiente Tukumeq Hendriksen avec laquelle j'ai parcouru les branches des arbres généalogiques des chasseurs, à Uusaqqaq Qujaukitsoq, habile chasseur, historien de la communauté et du déplacement de 1953. Jakobine Havn, directrice de la maison de retraite, m'a fait rencontrer des aînées intarissables lorsqu'ils évoquent leur enfance à Thulé. Des remerciements particuliers à Dan Norman, le jeune et dynamique proviseur du collège et à Margreth Lovstrom, qui m'ont permis d'approcher les problèmes de certains jeunes de la communauté. Juaana Platou, pasteur de Qaanaaq, avec respect et discrétion m'a fait part des préoccupations et des espoirs des familles qu'elle accompagne. Merci à Navarana K'avigaaq pour sa connaissance des récits des anciens, sa passion communicative pour le chant et la danse de tambour, à K'ulutana Kvist, président du syndicat local des chasseurs, pour sa disponibilité.

A Siorapaluk, au cours de *kaffemik*, soirées et séjours chez eux, Anna et Ikuo Oshima, Nukapiannguak et Patdloq Hendriksen, Peter et Patdlunguaq Duneq, Putdlaq et Puto Uvdloriaq, Sara, m'ont fait partager des moments de leur intimité familiale.

Mes remerciements à la dynamique Naduk pour avoir mis à ma disposition les multiples photos de son habile travail des peaux à Savissivik.

Merci à Karen-Marie Kielsen-Høegh de m'avoir confié les images d'une chasse au narval partagée, dans le fjord Inglefield, avec Niels Miunge et Avigliaq Petersen.

D'une manière générale, je remercie tous les villageois de Siorapaluk, Qeqertat, Qaanaaq, Savissivik pour leur accueil et leur disponibilité.

Un grand merci à l'infatigable Charlotte Marchina, dont l'enthousiasme, l'optimisme et le dynamisme, m'ont remise en route quand le doute pointait, merci à Raphaël Blanchier pour son soutien et ses conseils dans l'ultime étape de cette thèse et merci à Olivier Varene pour son assistance informatique.

Ma profonde gratitude va à François Leloustre pour ses revues de presse, pour la patience infinie avec laquelle il m'a supportée durant la dernière année de travail

Je prie toutes celles et tous ceux que je tiens à remercier dans le cadre de cette thèse, et que j'ai oubliés, de m'en excuser.

Et puis une pensée pour Viktor, petit Jack Russel, qui sans protester, a collaboré docilement à mes investigations phonétiques et phonologiques de huchements.

Note sur la transcription

L'Oqaasileriffik, le conseil de la langue groenlandaise, édicte des règles de transcription pour le kalaallisut (langue officielle majoritaire au Groenland), et coordonne plusieurs instances: le conseil linguistique, une commission des toponymies et une commission pour les noms de personnes. Une orthographe du kalaallisut, fut officiellement établie pour la première fois dans les années 1860.

En ce qui concerne la transcription de l'inuktun, elle est délicate du fait qu'il s'agit d'un dialecte essentiellement oral. Les transcriptions des chercheurs qui se sont succédé dans l'Avanersuaq, depuis le XIX^e siècle, varient au gré des différentes révisions, de 1900 à 2005, de l'API (Alphabet Phonétique International), et pour certaines, de choix personnels.

Une réforme de l'orthographe du kalaallisut, en 1973, préconisa des remplacements de graphèmes dans un souci de simplification, de modernisation, d'uniformisation et d'ouverture vers d'autres langues parlées au Groenland : le danois et l'anglais. Ci-dessous, quelques exemples illustrent cette réforme :

Orthographe ancienne	Orthographe moderne
k Exemple : Alatak	q Alataq
´, accent aigu sur la voyelle précédent « n » ou « m » Exemple : Aimánuaq Ámik	n ou m sont doublés Aimannuaq Ammiq
ˆ, accent circonflexe sur une voyelle Exemple : Âruna	La voyelle est doublée Aaruna
ngn Exemple : Alingnaluk	n doublé Alinnaluq
ll Exemple : Pilluaritsi	dl Pidluaritsi
Etc...	

Cependant, les Inughuit, très attachés à la spécificité de leur dialecte, appliquent de façon très libre et très aléatoire les prescriptions de l'Oqaasileriffik.

Pour la rédaction de cette thèse, n'étant pas linguiste, j'ai choisi de me conformer à la transcription que les chasseurs m'ont indiquée et qu'ils revendiquent comme la leur. Par exemple : l'ensemble de l'épiderme et le petit lard de narval, orthographié *mattak*, en kalaallisut et dans la majorité du Groenland, est transcrit *mattaaq* par les chasseurs de Qaanaaq. Cette volonté, de leur part, connaît cependant des variantes d'un individu à l'autre, selon le degré de ce qu'ils considèrent comme une expression de leur attachement à leurs ancêtres. Par exemple, en ce qui concerne les patronymes, les membres d'une même famille écriront leur nom de façon différente en fonction de leur revendication identitaire et de leur date de naissance par rapport aux réformes émanant de l'Oqaasileriffik : Navarana K'âvigak (orthographe ancienne) et Jacob Qavigaq (orthographe moderne) sont de la même famille. L'une est née en 1947 (avant la réforme), l'autre est né en 1979 (après la réforme). Au fil des pages de mon travail, je respecterai donc les indications de mes informateurs inughuit.

INTRODUCTION

« En aucune façon, une situation ne peut être considérée de l'extérieur, l'observateur en est obligatoirement un des acteurs ». Hans-Georg Gadamer. 1996.

Après plusieurs voyages dans le nord de la Scandinavie et des séjours dans une famille d'éleveurs de rennes à Kautokéino, en Norvège, ma curiosité m'a conduite au Groenland. Ce fut d'abord dans la région de la baie de Disko. Là, longeant la côte à bord de l'express côtier, le *Sarpik Ittuk* (que je devais retrouver vingt ans plus tard à Siorapaluk, rebaptisé *Ocean Nova* et transformé en bateau de croisière), j'arrivais à Uummannaq, au nord de la baie de Disko. Mes vacances se terminaient, il me fallait rejoindre la France et mon travail. Le commandant du bateau qui continuait sa navigation vers le nord, accrocha alors au bastingage une ardoise sur laquelle était écrit : *North*. Le nord du Groenland : des images, des lectures, les Derniers Rois de Thulé de Jean Malaurie... *North*... à ce moment précis je sus que je reviendrais pour aller plus au nord rencontrer les Esquimaux Polaires, dont j'ignorais alors qu'ils se nommaient Inughuit et qu'ils allaient m'entraîner beaucoup plus loin. Mes deux premiers séjours chez les Inughuit, en 2009 et 2010, n'entraient donc pas dans un contexte d'étude et de recherche. Ils ont, en fait, été les initiateurs et incitateurs d'un parcours qui m'a menée à entreprendre une licence d'ethnologie, en enseignement à distance, à l'université de Strasbourg, tout en poursuivant mon métier d'orthophoniste à Vichy. Bien que l'âge de ma retraite approcha, Charles Stépanoff, en m'accueillant à l'École Pratique des Hautes Études, m'a encouragée à poursuivre le travail de rapport et d'analyse de mes notes d'abord dans le cadre du diplôme de l'École, puis dans la réalisation de cette thèse. J'ai alors pu approfondir mes observations au cours de trois autres séjours de chacun trois semaines. Deux de ces terrains ont bénéficié du soutien du Laboratoire d'Anthropologie Sociale et de l'Institut Paul-Émile Victor.

Dans le nord-ouest du Groenland, les Inughuit environ huit cents personnes, constituent la communauté la plus septentrionale de la planète. Un seul vol par semaine, dans un petit Dash 9,

dessert la région (lorsque les conditions météorologiques le permettent). Me rendre de mon village auvergnat à l'extrême Nord-Ouest du Groenland, est à chaque fois une aventure ne demandant pas moins de six escales, correspondances et avions successifs à l'aller et autant au retour. Ce qui interpelle en arrivant pour la première fois à Qaanaaq, la ville principale de cette région, est l'ouverture de chacune des habitations vers l'immense fjord Inglefield, l'accumulation de traineaux près des maisons multicolores, les kayaks entreposés en hauteur sur des supports de bois et, par-dessus tout, un concert d'abolements et hurlements, oserai-je dire : « le chant », des centaines de chiens de traineau, attachés par groupes en bordure du rivage. Nous sommes chez les Esquimaux Polaires, chasseurs de narvals. Hans, un Inughuit rencontré sur la piste du petit aéroport, lors de mon premier séjour à Qaanaaq, m'a mise en contact avec des chasseurs et leurs familles, ce qui a grandement facilité mon travail lorsque, de visiteuse, les deux premières années, je suis revenue par la suite à Qaanaaq, en chercheuse. La population de cette région, venue de l'Arctique nord-américain, au XII^e siècle, sur la mer gelée, a vécu en marge du monde moderne jusqu'au début du siècle dernier. Au sein de la communauté, désormais répartie en quatre villages, soixante à quatre-vingt chasseurs font vivre leur famille et une partie de la population, de la chasse aux mammifères marins et plus particulièrement au narval. Dans un environnement hostile et rude, le froid, la nuit polaire, la rareté est une donnée fondamentale pour comprendre les technologies et stratégies mises en œuvre par les chasseurs de narvals. Faire un usage optimal de ressources minimales pour satisfaire les besoins vitaux, comme se nourrir et se protéger du froid, et les besoins d'outils pour chasser et coudre, régule la vie des chasseurs. Pour chasser le narval, les Inughuit ont développé des techniques individuelles et des gestes précis transmis par la tradition appliquée à des objets faisant partie d'une culture matérielle partagée. Pour comprendre les rapports entre les technologies, les stratégies individuelles, les équipements conçus et perfectionnés par les chasseurs, et les normes collectives de la communauté, il me fallait suivre les chasseurs dans leurs déplacements, les observer et participer à leurs activités. Des modifications environnementales dues à la pollution et au réchauffement climatique, ainsi que des enjeux géopolitiques liés à l'ouverture du passage du Nord-Ouest et à la prise de possession de richesses minières, ne risquent-ils pas de remettre en question cette forme de chasse de subsistance ?

Michèle Therrien reconnaissait que peu de peuples ont été autant étudiés que les Inuit (Therrien 1987). Dès le XVII^e siècle, l'Arctique nord-américain a suscité de nombreuses recherches dans de multiples disciplines et dans des territoires allant du détroit de Bering à l'île Ellesmere. La situation est plus contrastée au Groenland, où la culture des communautés du nord-ouest, l'Avanersuaq, et de la côte est, ont été investiguées plus tardivement. Dans le nord-

ouest les premiers explorateurs, parmi lesquels : John Ross et William E. Parry (1818), Elisha K. Kane (1850), Isaac L. Hayes (1854), Charles F. Hall (1860), Fridtjof Nansen (1891), Robert Peary (1891), à la recherche du passage du nord-ouest, de l'expédition disparue de John Franklin, ou attirés par la conquête du pôle Nord, ont rapporté de nombreuses observations sur les techniques et les équipements de chasse des Inughuit.

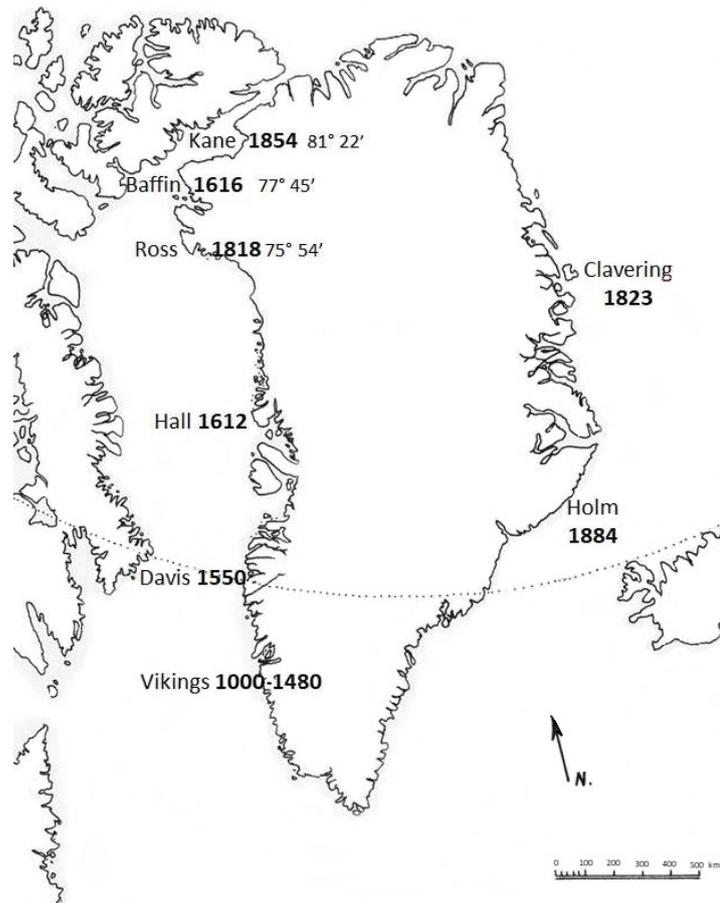


Figure 1 - Progression vers le nord, de l'exploration du Groenland

Puis, Knud Rasmussen (1879-1933), explorateur et ethnologue danois, de mère groenlandaise, a recueilli, du détroit de Smith au détroit de Bering, des données ethnologiques, archéologiques et biologiques démontrant que, selon lui, sur ces territoires, les peuples contemporains partageaient une culture commune. Les Danois le considèrent comme le « père de l'esquimologie ». Puis se sont succédé sur le terrain, des historiens et archéologues, des linguistes, comme Erik Holtved, qui a travaillé avec William Thalbitzer, et recueilli et traduit plusieurs mythes (notamment celui de la femme de mer) et des textes de chant. Marcel Mauss, en parallèle, a élaboré les théories du « don et du contre-don » et des « variations saisonnières des sociétés eskimo ». Quant à Jean Malaurie, en partageant avec les Inughuit une année de leur vie, il s'est positionné comme l'interprète de leur culture. Un lexique du langage de Thulé a été établi

par Michael Fortescue. Les études, menées par des chercheurs danois, britanniques, canadiens, américains, japonais se sont poursuivies dans toutes les disciplines des sciences. Mais une place toute particulière revient à Robert Petersen, premier ethno-sociologue et linguiste groenlandais, qui a œuvré pour que les Inuit prennent eux-mêmes en charge l'étude de leur mode de vie et leurs pratiques.

Sur la côte est du Groenland, Gustave Holm fut le premier Occidental à rencontrer les communautés locales en 1884. À partir de 1934, Paul-Emile Victor contribua à approfondir la connaissance ethnographique et géophysique de la côte est, Egil Knuth identifia les cultures Independence I et Independence II des Paléo eskimos, Robert Gessain recueillit des données anthropologiques précises sur la démographie, la parenté, les technologies. Joëlle Robert-Lamblin, pour sa part, analysa les mécanismes d'adaptation de l'homme à l'environnement arctique et les transformations survenues au contact du monde occidental.

Les études menées récemment, au Groenland (et plus particulièrement dans le nord-ouest) le sont sous la forme de projets impliquant des équipes souvent pluridisciplinaires et internationales, composées de chercheurs danois, canadiens, américains et, depuis une quinzaine d'années, groenlandais. *SIKU* (2005 à 2010) est une étude internationale, dont l'objectif était de coordonner les connaissances locales de la glace de mer et de son utilisation dans plusieurs communautés autochtones, dans le cadre d'un changement environnemental et social dans l'Arctique. Le projet « *The Meaning of Ice* » (2013) qui a exploré la façon de laquelle est vue et vécue la banquise par les Inughuit de Qaanaaq, les Iñupiat (de Barrow, en Alaska) et les Inuit (de Kangiqtuqaapik/Clyde River), conclut au rôle critique de la glace dans leurs relations avec leur environnement et les uns avec les autres. « *NOW* » (2014-2018), travail pluridisciplinaire des universités danoises, auquel ont notamment participé Kirsten Hastrup et Bjarne Grønnow, a mis en exergue les relations entre les populations de gibiers et d'oiseaux marins et les stratégies de subsistance humaine dans la région de Thulé et de la polynie du nord. Le projet de recherche « *Qimmeq* » (2016), est en cours, sous l'égide de l'Université du Groenland, du Muséum d'Histoire Naturelle du Danemark et de l'Université de Copenhague. Il porte son attention sur la culture du chien de traineau, qu'il entend revivifier par des actions connexes d'information et de formation, ainsi que sur l'origine et l'histoire génétique des chiens du Groenland. Devant la richesse, la diversité et l'abondance des travaux effectués tant au Groenland que dans l'arctique nord-américain, il m'a paru opportun, pour effectuer mon travail, de ne pas isoler les Inughuit dans leur territoire, mais de mettre leur culture et leur environnement en perspective avec un contexte plus large, celui des Inuit.

Par ailleurs, au cours de mes terrains successifs, j'ai pu constater que les Inughuit, très sollicités par des réalisateurs de films et journalistes en quête d'exotisme culturel, en ont conçu un certain agacement auquel ils ont souvent tendance à répondre en se conformant à l'archétype attendu (d'autant plus qu'une compensation pécuniaire et matérielle leur est souvent proposée). Ils exigent maintenant d'être impliqués, ou d'avoir un retour concret des études menées dans l'Avanersuaq.

Lors d'un colloque, à Saint John's, après une présentation que je venais de faire sur le thème des chiens des Inughuit, un participant canadien me confia son étonnement : « J'ai cru voir les Inuit et leurs chiens, au Nunavut, il y a cinquante ans ! ». Cette remarque me fit alors résolument orienter mon travail vers l'histoire contemporaine de cette communauté, ses périodes critiques, ses stratégies de résilience et d'adaptation. Les études actuelles, même pluridisciplinaires, portent leur intérêt sur l'archéologie, les problématiques contemporaines liées à la glace, à la société, à la disponibilité du gibier, au réchauffement climatique... L'état des faits actuels est la résultante d'évolutions successives, d'une dynamique de la société et du monde des Inughuit. L'objectif de mon étude s'est alors clairement défini : une analyse des stratégies de résilience développées à différentes étapes de l'évolution des pratiques, des savoirs et des modes de pensée des Inughuit chasseurs de narvals de la région de Qaanaaq, pour allier tradition et modernité. Dans ce but, je me suis proposé d'objectiver les modes de relation, à l'intérieur du monde des Inughuit, avec l'environnement, avec les animaux et avec la communauté, et de m'interroger sur les points de contact avec d'autres mondes en marge de cette société et la façon de laquelle les Inughuit ont considéré et intégré leurs apports. En d'autres termes : comment les Inughuit se sont-ils approprié et comment incorporent-ils la modernité à la pérennité de leurs savoirs et savoir-faire ancestraux, tout en relevant le défi de l'ouverture à la mondialisation ? Mon travail s'est alors articulé selon quatre axes interdépendants. Dans un environnement en mutation, quelle est l'évolution des savoirs et savoir-faire relatifs au matériel et aux équipements des chasseurs ? Comment les Inughuit conçoivent-ils leur rapport aux animaux et à leur environnement ? Quels sont les problèmes et les défis contemporains qui se posent à la communauté et comment y répond-t-elle ? Et enfin, quels modes de transmission perdurent et sous quelles formes ?

La finalité de cette étude a requis une méthodologie adaptée à l'environnement rude, rythmé par l'alternance de la nuit polaire et du jour continu, par la banquise et l'eau libre, par la migration du gibier... Le contexte social est également un élément qui a orienté ma méthodologie : une communauté restreinte, solidaire, fière de son identité, de l'héritage de ses

ancêtres et très sollicitée par les chercheurs. Il me fallait trouver un moyen simple d'échanger, avec les familles des chasseurs. En nouant progressivement des liens avec mes hôtes, j'ai établi, avec eux, quelques généalogies familiales, qu'ils m'ont commentées avec fierté, me témoignant ainsi une certaine confiance et facilitant ma recherche de terrain. Pour cela j'ai, au préalable, collecté dans des ouvrages de récits d'explorateurs et voyageurs, des archives du musée de Nuuk et de Copenhague et des documents divers, du début des années 1900 à nos jours, des images, datées, de chasseurs identifiés ou non. Je les ai découpées en format d'étiquettes. Par ailleurs, j'ai tracé la structure d'un « arbre familial », comportant cinq générations, avec deux types de cases : *ataata* (papa) et *anaana* (maman). Ces documents, bien que rudimentaires, ont suscité la curiosité puis l'intérêt des chasseurs, de leurs femmes, et souvent, au chaud dans la maison, c'est toute la famille qui se penchait sur les images et portraits pour les placer dans les cases de l'arbre. Les enfants, accoudés à la table, écoutaient les commentaires et les échanges entre leurs parents. Il était question de liens familiaux, mais aussi de lieux, d'habitats, de gibier, de chasse, d'accidents, parfois de silences... autant d'éléments utiles à ma recherche et qui m'ont permis d'entrer dans l'intimité des familles. Par la suite, j'ai entretenu le contact avec les villageois de Siorapaluk, Savissivik, Qaanaaq et Qeqertat, par des communications régulières, via Facebook et Messenger. Pour cela, j'ai sélectionné une cinquantaine d'« amis », chasseurs et membres de leurs familles. Cette stratégie, dans laquelle je m'impliquais personnellement dans l'échange, m'a permis, au fil des saisons, de suivre, au jour le jour, leurs diverses préoccupations, leurs pôles d'intérêt, les événements importants pour eux, la capture de gros gibier, les fêtes familiales, les pêches « miraculeuses », les travaux de couture des femmes... Cette communication personnalisée, en s'inscrivant dans le temps, a établi et renforcé des liens et a ainsi facilité ma recherche.

Les observations rapportées dans cette thèse ont été notées lors de plusieurs séjours effectués dans la région de Qaanaaq dans le nord-ouest du Groenland (au total, plus de trois mois de terrain). Le premier séjour en avril-mai 2009 m'a permis d'approcher le mode de vie des Inughuit en les accompagnant sur la banquise lors de leurs déplacements en quête de gibier. Au cours du deuxième séjour, en août 2010, Mads Ole Kristansen, un chasseur de Qaanaaq, m'a proposé de l'accompagner, avec son beau-père, à la chasse au narval. Avec eux, j'ai parcouru les fjords de l'Avanersuaq. Lors des terrains suivants, en 2015, 2016 et 2018, les familles de chasseurs avec lesquelles je correspond, m'ont spontanément associée à leurs activités, aux événements familiaux et à ceux de la communauté : capture du gibier, traitement de la viande et des peaux, naissances, baptêmes, anniversaires, maladies, décès, cérémonies religieuses... Mon

étude s'est donc déroulée en collaboration avec la communauté locale et dans le respect de leurs pratiques.

Au cours de mon premier terrain, les entretiens dirigés et questionnaires se sont révélés inappropriés par leur formalisme et par la langue qui nécessitait la présence d'un traducteur. Les Inughuit ne questionnent pas et n'aiment pas être questionnés. A moi d'initier un contexte, une situation et de les laisser « dire ». Alors, ils racontent, ils partagent. Peter Freuchen, au début du XX^e siècle remarquait que : « Les Esquimaux, grands bavards sur les questions secondaires, sont remarquablement discrets et réservés sur tout ce qui a une réelle importance ». (Freuchen 1997 [1939] : 171). Toute question précise hors contexte, est une intrusion qui plonge l'interrogé dans l'embarras. Pour les Inughuit, le non-questionnement est un signe de respect qui maintient la cohésion du groupe. D'autre part, le questionné pour répondre doit se faire une représentation mentale du questionnement. Cela le trouble. À une étape, lors d'un déplacement avec les chasseurs vers le nord, nous étions à l'abri dans la cabane de Etah. Je demandais à Peter¹ le nom de ses chiens. Il haussa les sourcils, se leva, s'approcha de la lucarne et, après avoir frotté du revers d'une manche la vitre embuée, Peter regarda longuement les chiens de son équipage lovés dans la neige puis nomma chacun de ses compagnons de chasse. Même pour répondre à une question que je pensais être simple, comme énumérer le nom de ses chiens, le chasseur doit regarder et voir ses chiens. Pourquoi demander le nom des chiens quand on est dans une cabane ? « Il faut que je regarde dehors » me répond le chasseur. Pourquoi demander au chasseur combien il possède de kayaks ? Dans un environnement donné, il ne monte que dans un de ses kayaks ! Autre exemple : les maisons des villages sont entourées d'un fatras indescriptible d'objets hétéroclites. « À quoi cela sert-il ? » demandais-je à Paulus². « Ça peut être utile » me répondit-il. Ces réponses me donnèrent une clé pour orienter mes investigations : aujourd'hui peut réserver des surprises, demain est incertain... ma méthodologie devait donc être souple, intuitive et patiente.

Les chasseurs vivent dans un environnement incertain dans lequel humains et animaux, sont interdépendants. Le temps sera-t-il favorable à la chasse ? Le gibier sera-t-il présent ? La banquise sera-t-elle fiable ? Chasseurs et animaux partagent un même univers leur imposant des « variations saisonnières », mais aussi des incertitudes quotidiennes. Alors, dans ce contexte, comment répondre à mes interrogations ? Une réponse fréquente au questionnement est : *Immaqa*, « peut-être », « on verra le moment venu », « c'est possible »... Pour atteindre et obtenir l'élément informatif, le rapport doit être direct entre la question et le contexte. Le temps

¹ Peter Avike : chasseur de Qaanaaq, originaire de Moriusaq, né en 1962

² Paulus Simigaaq : chasseur à Qaanaaq, né en 1966

de la question doit être le même que le temps vécu. Il doit y avoir corrélation et conjonction entre le temps et l'espace, des simultanités spatio-temporelles. Le chasseur est là, maintenant, il fait cela ici et maintenant. Le mode de vie est immédiat dans l'instant présent et le présent est une mise en action de la tradition. Le précepte énoncé par Philippe Descola prend là toute sa valeur : « Un anthropologue ne commence à faire du bon travail, qu'à partir du moment où il arrête de poser des questions, où il se contente d'écouter ce que les gens disent et essaie de comprendre ce qu'ils font. » (Descola 2010 : 61). J'ai donc regardé, écouté et me suis efforcée de comprendre le mode de vie actuel des chasseurs inughuit.

La démarche initiale, lors de mon travail de terrain, a été d'établir, avec les chasseurs, une relation de confiance et de respect mutuels, deux valeurs primordiales de la communauté. Je devais me faire accepter dans le tissu de la communauté en partageant les activités quotidiennes des chasseurs. Comme le remarque Marc Auger : « pas d'anthropologue, au sens plein du terme, qui ne se coltine avec l'actualité de ses interlocuteurs » (Augé 2006). Me déplacer avec eux était essentiel pour comprendre la relation qu'ils entretiennent avec leur environnement et pour détecter dans quelle mesure les composantes sociales et environnementales sont mutuellement impliquées dans leurs pratiques. Ma place a été celle d'une observatrice participante. Ne possédant que des rudiments d'inuktun, le dialecte de Thulé, et n'ayant pas la possibilité matérielle d'avoir recours à un interprète, la tâche était ardue et demandait des stratégies adaptées. J'avais, dans mon bagage, quarante années de travail avec des aphasiques, au cours desquelles j'avais pu mesurer l'importance du langage non verbal et de l'établissement de la relation dans l'acte de communication: le « dit » au-delà du verbalisé, le langage analogique au-delà du lexique, de la syntaxe encodés et des concepts, (selon le précepte de Spinoza : « le mot chien n'aboie pas ! »), donner de la vie, manifester et susciter de l'empathie « cognitive » quand les mots manquent. Les petits dessins, croquis et schémas furent sources de multiples échanges et, pour ma part, d'apprentissages. Cela n'était cependant pas toujours suffisant pour recueillir des données analysables. Les échanges verbaux se sont généralement faits via l'anglais que parlent quelques-uns de mes compagnons de chasse. Je disposais également de la base du lexique établi par Michael Fortescue, qu'avec son approbation, j'avais réorganisé, reformaté et plastifié pour qu'il puisse circuler librement (et parfois joyeusement !) de mains en mains. Parallèlement et plus prosaïquement, je me suis créé une liste de mots-clés (des « *starters* ») qu'avec la participation de mes interlocuteurs, je transcrivais phonétiquement en inuktun sur un carnet, et classais par thèmes (gibier, équipements, environnement, climat, technologie, parenté...). Ce fut un outil de départ (rapidement à effet « boule de neige ») générateur de communications « intégrantes », chaleureuses et souvent fructueuses dans une communauté où la communication

orale tient une place prépondérante. Ces observations de terrain ont été complétées par la consultation d'une bibliographie (qui figure en annexe), par une correspondance avec différents organismes en rapport avec la chasse (organismes gouvernementaux, syndicats, centres de recherches dans le domaine de la biologie, éthologie et toxicologie), par la consultation quotidienne de sites officiels relatifs à l'actualité groenlandaise (*Sermitsiaq, Arctic Today...*)

Selon Marc Augé, « la question du temps, est un préalable à toute réflexion [...] être anthropologue, c'est s'intéresser aux structures qui viennent du passé et qui conditionnent le présent » (Augé 2006). Suivant ce précepte, j'ai voulu donner une dynamique à l'objectif et au mode de mes recherches en leur appliquant une dimension temporelle. Fernand Braudel (1990 [1949]) préconisait la sélection de périodes, de cinquante à cent années, pour analyser l'évolution matérielle et culturelle d'une société. Pour identifier l'évolution de la communauté des Inughuit, j'ai délimité un cadre temporel allant de l'ouverture du premier comptoir dans la région, en 1910, à nos jours. Cette période d'environ cent ans m'a donné l'opportunité de discerner l'évolution des technologies et des idées, et leur impact sur les structures de la société.

Dans un petit recueil édité, en 1931, par le Musée d'Ethnographie (Musée national d'histoire naturelle) à l'occasion de la mission scientifique Dakar-Djibouti, il est spécifié que : « presque tous les phénomènes de la vie collective sont susceptibles de se traduire par des objets » (MNHN 1931 : 6). La technologie des équipements, le travail des peaux, la chasse (même non fructueuse !), ont donc été mes premiers points d'intérêt. Puis je me suis interrogée sur l'origine et la transmission de ces savoir-faire. Comment et pourquoi perdurent-ils dans cette région avec une telle vivacité ? Pour suivre l'évolution et la vivacité de la communauté, j'ai divisé la rédaction de ce document en deux parties. La première, consacrée au contexte et à la tradition, n'est cependant nullement en contraste avec la seconde qui présente l'évolution et la modernité du mode de vie actuel des chasseurs. Ces deux parties ne s'opposent pas, mais, plutôt se complètent et se nuancent dans un continuum temporel. La première est une base sur laquelle s'articule progressivement la seconde. De ce fait, des éléments de la première partie se retrouvent dans la seconde en ayant évolué où en ayant été enrichis par de nouvelles perspectives et réappropriés par mes interlocuteurs. Après avoir rappelé les caractéristiques environnementales et culturelles des Inughuit, nous ferons plus ample connaissance avec le narval, animal arctique, qui procure à la communauté de la nourriture et de l'ivoire, mais aussi animal mythique qui fut pendant plus de six siècles exploité et affublé de projections fantasmatiques, ésotériques et narcissiques par les cours d'Occident et d'Asie. Alors que les chasseurs de narvals de la côte est du Groenland et du Canada ont abandonné la chasse au harpon, les Inughuit sont les seuls à perpétuer cette chasse avec des équipements qu'ils façonnent eux-mêmes en fonction de leur

propre corps et de gestes transmis de génération en génération. Pour approcher cette particularité j'ai inventorié, en les resituant dans leur cadre historique, les caractéristiques et le maniement des armes de chasse utilisées, des traîneaux à chiens, des kayaks et des équipements qu'individuellement chaque chasseur conçoit habilement à ses propres mesures. J'ai porté mon attention sur l'évolution du lien qui unit les chasseurs et leurs chiens, seuls animaux domestiques de l'Arctique. Puis j'ai détaillé l'organisation territoriale de la communauté des Inughuit, de la chasse aux mammifères marins et plus particulièrement celle de la chasse au narval, son déroulement et son prolongement à travers le partage communautaire. J'ai suivi les chasseurs inughuit dans la région de Qaanaaq. Depuis les camps d'été j'ai observé les stratégies et le déroulement de cette chasse traditionnelle. J'ai également étudié le rôle de la chasse dans le maintien de la cohésion communautaire et de la pérennité de l'identité culturelle des Inughuit. Je me suis interrogée sur les valeurs portées par la ressource que représente le narval. Considérant la place de cette activité de subsistance dans la communauté inughuit, j'ai écouté les réflexions des chasseurs de narvals face aux bouleversements environnementaux et sociétaux, à la pollution et aux nouvelles réglementations nationales et internationales telles que les quotas, la restriction des zones de chasse et l'interdiction de l'exportation des produits issus des mammifères marins.

La documentation iconographique, qui illustre mon travail, est constituée essentiellement de clichés personnels mais aussi d'images réalisées par les chasseurs de Qaanaaq, Siorapaluk, Savissivik et par des membres de la communauté, à des saisons où je ne me trouvais pas sur le terrain (sous chacune d'entre elles, à chaque fois que cela est possible, le nom de son auteur est mentionné). L'abondance des images, que les chasseurs et leurs familles m'ont confiées avec courtoisie, reflète leur vie quotidienne. Ces documents sont, en eux-mêmes, le témoignage de leurs fiertés, leurs préoccupations, leur attachement à leur culture. Je suis infiniment et profondément reconnaissante à tous et à chacun d'entre eux, de me les avoir fait partager pour documenter cette thèse. Au-delà de l'intérêt que peuvent présenter ces images, la confiance que m'ont accordée les Inughuit, est un des grands bonheurs de mon travail. Une de mes préoccupations, tout au long de ma recherche, a été de porter une image fidèle du don qu'ils m'ont fait de leur intimité, tout en respectant leur sensibilité, leur pudeur et leur fierté.

PREMIÈRE PARTIE

CONTEXTE ET TRADITION





La région circumpolaire nord, le Groenland et l'Avanersuaq, territoire d'implantation des Inughuit, au nord-ouest du Groenland. Carte : Ressources Naturelles Canada

Chapitre 1 – Un lieu, une histoire

1 - 1 - Thulé : Une terre mythique

Dans l'Antiquité, Thulé était le nom d'un archipel au nord des mers scandinaves. Vers 330 avant J.C., Pythéas, un explorateur grec partit de Massalia, (Marseille) vers le nord, à la recherche de l'ambre supposé venir de Thulé. Par la suite, Thulé désigna une terre très au nord géographiquement indéfinie, entourée de monstres marins, chargée de mystère.

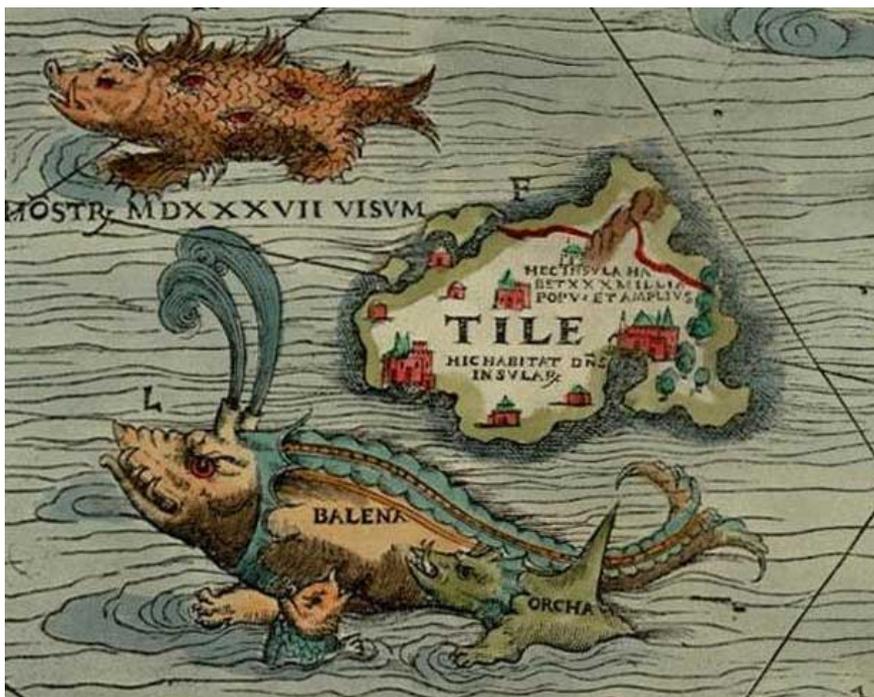


Figure 2 - Thulé. Carta Marina Olaus Magnus (1490-1557)

Au fur et à mesure de l'avancée des explorations, la légendaire Thulé était repoussée de plus en plus loin. D'abord située aux îles Féroé, avec les Vikings elle s'identifia à l'Islande, puis lorsque l'Islande fut colonisée, au IX^e siècle, Thulé devint synonyme de Groenland et enfin du

nord-ouest du Groenland. Quant à l'emplacement précis de Thulé, il reste de nos jours sujet à débat, il pourrait s'agir de l'Islande ou de la Norvège.

1 - 2 - Un environnement arctique

1.2.1 Le lieu

Un territoire au milieu des glaces

La région dans laquelle vivent les Inughuit, l'Avanersuaq, sur la côte nord-ouest du Groenland, s'étend de 75° à 80° de latitude nord et de 50 à 74° de longitude ouest. Ce territoire est isolé du reste du Groenland au sud par les quatre cents kilomètres inhabités de la baie de Melville prise par les glaces pendant une partie de l'année, au nord par les cent kilomètres du front du glacier Humboldt, à l'est par la calotte glaciaire et à l'ouest par le détroit de Smith. Dans cette vaste région délimitée par les glaces, le territoire extrêmement restreint des Inughuit apparaît comme une île dans un océan de glace.



Figure 3 - L'Avanersuaq : un territoire au milieu des glaces

Le fjord Inglefield

Le fjord Kangerdlugssuaq, renommé par les explorateurs : fjord Inglefield en l'honneur de l'amiral britannique Edward A. Inglefield, est long d'environ quatre-vingt kilomètres. Il divise la péninsule de Hayes en deux parties. Le fjord est fréquenté par de nombreux mammifères marins : phoques, bélugas, narvals. Les flétans et morues polaires y abondent. Chaque année les narvals qui ont hiverné au sud, viennent se reproduire dans ses eaux profondes. Une réglementation très restrictive encadre la chasse dans le fjord, seul lieu du circumpolaire où la chasse au narval se pratique encore en kayak et au harpon à propulseur.

La polynie du nord, *Pikialasorsuaq*

Située dans le détroit de Smith, entre l'Avanersuaq au Groenland et l'île d'Ellesmere au Canada, la polynie des eaux du nord, *Pikialasorsuaq*, est une zone d'eau libre délimitée pendant une grande partie de l'année par de la glace de mer. Elle est maintenue ouverte par le vent, les marées, les courants et ne gèle jamais complètement. Son extrémité nord, est traversée par un pont de glace qu'empruntèrent pendant des siècles les migrations venues du Haut Arctique nord-américain. C'est la plus vaste polynie du monde, l'une des zones marines les plus riches de l'océan Arctique sur le plan biologique. Ses eaux ouvertes créent un microclimat relativement chaud. De grandes concentrations de mammifères marins, narvals, morses, ours polaires, viennent s'y nourrir à la lisière des glaces de même que des millions de mergules (*Alle alle*) et de guillemots de Brünnich (*Uria Lomvia*). La polynie, tout comme le fjord Inglefield, est un territoire de chasse essentiel pour les Inughuit. Les fouilles archéologiques menées par Karen McCullough et Peter Schledermann, suggèrent que la région, autour de Smith Sound et du Bassin de Kane, formait une zone de peuplement cohérente (McCullough 1989; Schledermann 1990). Les ressources abondantes de la polynie des eaux du nord et des petites polynies adjacentes, les *sassat*, ont attiré périodiquement des établissements humains, des plus anciens paléoesquimaux aux Inughuit actuels (Grønnow & Sorensen 2006).



Figure 4 - La polynie du nord, *Pkialasorsuaq*

1.2.2 Les temporalités

Traditionnellement, la mesure du temps se faisait en comptant les moments où la Lune était pleine. L'apparition du soleil, après la nuit polaire, au-dessus de l'horizon, était le signal marquant la nouvelle année. D'autre part, la dénomination des différentes phases de l'année faisait principalement référence à la position du soleil et à la vie animale.

Temporalités et climat

« *Silarsuaq sikullu kisimi naalagaapput !* » Seuls le temps et la glace sont maîtres! disent les chasseurs. Le climat de l'Avanersuaq est arctique avec de longs hivers froids et des étés courts et frais. Le froid restreint l'évaporation et les faibles précipitations de neige sont vite balayées par les vents catabatiques et les tempêtes. La durée de la luminosité quotidienne, qui varie considérablement d'un bout à l'autre de l'année, et l'état de la glace sur la mer caractérisent quatre saisons de durées inégales (Rasmussen 1976 [1921] ; Freuchen & Salomonsen 1958). Le 29 octobre, le soleil disparaît complètement pour ne réapparaître que le 12 février, moment très attendu et fêté par tous les Inughuit. « *The sun will return soon, the 12th of this month it will be great, already there is a lot of light during the day when there is clear weather and not cloudy* »³ se réjouit Hans⁴ à Qaanaaq (février 2018). Pendant la période sombre, de la fin du mois d'octobre à mi-février, l'obscurité est permanente. Knud Rasmussen rapporte les propos d'une vieille femme rencontrée un jour d'automne en 1903. Montrant par-dessus la mer un banc de brouillard sombre qui barrait l'horizon, elle lui dit : « Là-bas, au-dessus de la mer, c'est le noir qui monte, le grand noir! ». À Qaanaaq, le soleil disparaît pendant cent-dix jours. Les Inughuit qui vivent plus au nord que toute autre population, nomment cette période sombre : *kapirlak*. Ce terme est à rapprocher de qualificatifs comme : *kappiahungnaqtuq* : dangereux, *kappianaqtuq* : effrayant. Hans Hendrik Suersaq⁵, un Groenlandais du sud, quand il se rendit en 1853 dans l'extrême Nord avec l'explorateur Elisha Kane⁶, avoue qu'il fut terrorisé par sa première expérience de la saison sombre. « Quand l'hiver a vraiment commencé, il a fait terriblement froid et le ciel s'est assombri rapidement. Jamais je n'avais vu de ténèbres comme cela, c'était horrible.

³ Le soleil reviendra bientôt, ce sera formidable le 12 de ce mois. Il y a déjà beaucoup de lumière pendant la journée lorsque le temps est clair ou pas trop nuageux.

⁴ Hans Jensen, né à Uummanaq en 1950

⁵ Hans Hendrick Suersaq (1834-1889) vécut parmi les Inughuit de 1853 à 1872 et se maria avec Meqo, une Inughuit de Qeqertarsuaq (Rink 1878; Mylius-Erichsen et Moltke 1906). Ils eurent trois enfants, dont plusieurs des descendants vivent actuellement à Siorapaluk.

⁶ Elisha Kent Kane. Chirurgien, navigateur, explorateur. De 1850 à 1855, il participa aux deux premières expéditions Grinnell à rechercher de l'expédition de Sir John Franklin. Il cartographia le détroit de Smith, que Robert Peary quinze ans plus tard allait parcourir dans sa quête du pôle Nord, et découvrit le glacier Humboldt, large de 110 kilomètres.

J'ai été saisi d'effroi et ai fondu en larmes. De toute ma vie, je n'avais jamais vu une telle obscurité à midi. Il a fait noir pendant trois mois, je croyais vraiment que nous ne verrions plus jamais la lumière du jour ». Kenn Harper cite Knud Rasmussen rapportant une tout autre perception de *kapirlak* par les Inughuit. «Quand, un été entier, tes yeux ont été baignés de lumière jour et nuit, tu as envie de voir la terre disparaître doucement dans les ténèbres pour que les étoiles et la lune puissent allumer leurs lampes ». (Harper 2012). Pour les chasseurs, l'arrivée de la nuit polaire signifie l'apparition de la banquise sur laquelle ils peuvent se déplacer en traineau avec leurs chiens pour chasser l'ours mais aussi le repos dans des maisons chaudes. Depuis quelques années, c'est aussi la période d'installation des moulins sur la glace du fjord Inglefield pour pêcher les flétans (voir chapitre 8). Par ailleurs, *seqineq kaaviinnartoq*, désigne le jour continu, du 21 avril au 23 août et les chasses en kayak dans les fjords. Durant les deux saisons intermédiaires, le jour et la nuit alternent sur vingt-quatre heures.

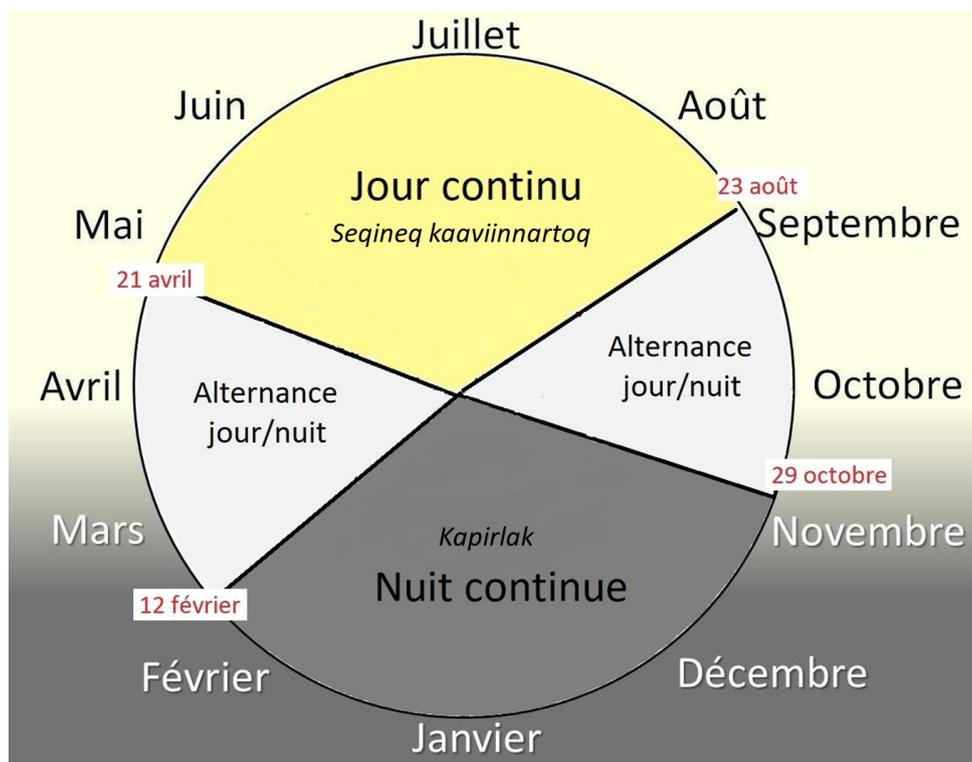


Figure 5 - Alternance des périodes sombres, de la nuit et du jour continus

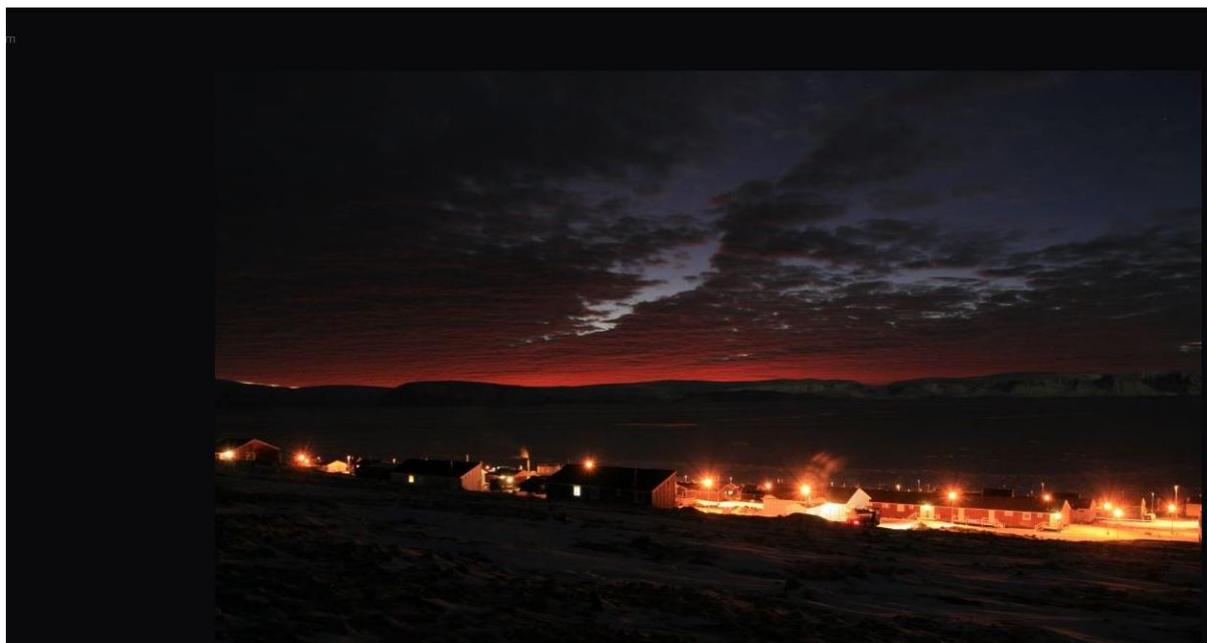


Figure 6 - Pénombre polaire à Qaanaaq - Photo de Dan Norman⁷



Figure 7 - Retour du soleil à Qaanaaq - Février 2016 - Photos de Hans Jensen

De fin novembre à mi-mai, la mer est emprisonnée sous la banquise qui se disloque au printemps. Février et mars sont les mois les plus froids avec des températures moyennes de moins 25° C. Kim le charpentier de Qaanaaq, rapporte cependant des minima durant l'hiver 2017/2018 de moins 40° C à moins 45° C, avec des vents de 180 kilomètres par heure. Par de telles conditions, les habitants ne sortent plus de chez eux. Kim raconte son angoisse lorsqu'est survenue une coupure d'électricité : plus de chauffage et le risque que toutes les installations contenant de l'eau explosent à la remise en tension du réseau.

⁷ Dan Norman, né à Qaanaaq, est proviseur du collège et petit fils de chasseur.

Le printemps, avec la lumière qui croît très rapidement (le soleil gagne vingt minutes chaque jour jusqu'à mi-avril) et la surface de la mer encore gelée, est une période d'activité cynégétique intense. En juin, la plupart de la neige sur la terre a disparu et de petites mares d'eau se forment sur la banquise. L'action des marées, les températures moins sévères et les tempêtes achèvent de disloquer la banquise laissant apparaître l'eau libre. La glace de rive, le long des berges, persiste encore quelque temps, séparée de la mer par des hummocks⁸. L'été, de mi-juillet à mi-septembre, la mer est libre de glace mais parsemée d'icebergs, la température moyenne est voisine de 5° C. Pendant l'automne très court, de mi-septembre à fin-octobre, une glace fragile commence à se former sur la mer.

Tableau 1 - Températures relevées à Qaanaaq en 2017

	Jan	Fév	Mar	Avr	Mai	Juin	Juill	Août	Sept	Oct	Nov	Déc	Année
Records de chaleur °C	5	1	2	6	12	20	19	17	10	5	3	3	
Moyennes hautes °C	-20	-22	-20	-13	-3	3	7	5	1	-7	-14	-18	- 8
Moyennes basses °C	-27	-29	-28	-21	-8	1	2	1	-5	-13	-21	-25	- 15
Records de froid °C	- 40	-45	-41	-34	-22	- 7	- 3	- 6	-17	-31	-33	-38	

Cependant des températures atypiques illustrant les désordres climatiques, peuvent être atteintes de façon imprévisible.

Temporalité et environnement

En 1967, Erik Holtved note que, bien que si les Inughuit utilisent désormais les noms, en kalaallisut, du calendrier grégorien introduit par les missionnaires au début du siècle dernier, les aînés caractérisaient les différentes périodes de l'année en prenant pour référence la position du soleil, la vie animale, l'accessibilité du gibier, les moyens de transport (traîneau/glace ou kayak/eau libre) et la vie sociale (resserrée ou plus distante). Par exemple : *seqinaaq* le retour du soleil correspondait au mois de février. *Timmissat tikittarfiat*, le temps où arrivent les oiseaux, puis *qaqu luit tikippiat*, les fulmars sont de retour, et *akpaliarsuit tikippiat* quand les mergules, arrivent, correspondent au mois de mai. *Naujat erniorpiat*, le temps de nidification des goélands, faisait référence au mois de juin. Au mois d'août, les oiseaux s'en vont, *timmissat audlartarfiat*, et en octobre, *iterlaat sikusarfiat*, l'eau des fjords commence à geler (Holtved 1967 : 173).

⁸ Amas de blocs de glace formés en bordure côtière par les marées et les vents

Tableau 2 – Divisions de l'année

Mois	Noms des mois en kalaallisut	Noms vernaculaires des divisions de l'année	Signifié
Janvier	<i>Qaajorfik</i>		
Février	<i>Sikkoriffik</i>	<i>Seqinaaq</i>	Le retour du soleil
Mars	<i>Qaammalerfik</i>	<i>Uvdlujuerssaat</i>	
Avril	<i>Aattulerfik</i>	<i>Arqarjuerssaan</i>	
Mai	<i>Naalerfik</i>	<i>Timmissat tikittarfiat</i> <i>Qaqu luit tikippiat</i> <i>Akpaliarsuit tikippiat</i>	Le temps où arrivent les oiseaux Les fulmars sont de retour Quand les mergules, arrivent
Juin	<i>Piaqqivik</i>	<i>Naujat erniorpiat</i>	Le temps de nidification des goélands
Juillet	<i>Kiassiorfik</i>	-	
Août	<i>Piliffik</i>	<i>Timmissat audlartarfiat</i>	Les oiseaux s'en vont
Septembre	<i>Aneerasaarfik</i>		
Octobre	<i>Asinngalerfik</i>	<i>Iterlaat sikusarfiat</i>	L'eau des fjords commence à geler
Novembre	<i>Qapiffik</i>		
Décembre	<i>Taarsiorfik</i>	<i>Qaumarissoq</i> Ou : <i>aningaaq qiteq</i>	La lumineuse La lune du milieu

Les chasseurs que j'ai questionnés à ce sujet, m'ont répondu ne plus se souvenir de ces appellations. Seul, un aîné, Uusaqqaq, 70 ans, m'a dit que c'était les « mots » de ses grands-parents.

Des tâches et activités cycliques caractérisent les saisons

Les variations saisonnières climatiques et fauniques, modèlent la façon de vivre des Inughuit. Au printemps, les hommes construisent ou réparent leurs kayaks et leurs traîneaux. Le début de l'été est l'époque des cérémonies religieuses (baptêmes, confirmations ...) de la chasse au narval dans les fjords et des visites de camp à camp. À la fin de l'été, les jours de vent, avant les premières gelées, les femmes arpentent les plages pour ramasser des algues échouées sur les rochers. Ces algues seront consommées avec de la graisse de phoque. Les coffres à viande sont remplis. À l'automne la plupart des camps saisonniers sont désertés. Jusqu'à mi-octobre les chasseurs poursuivent encore les derniers narvals s'attardant dans les fjords, ou bien ils partent plus au nord chasser le caribou. Au village, les peaux et fourrures apprêtées sont tendues dans des cadres, sur les façades des maisons. L'hiver est la période des visites de maison à maison et des festivités avec, comme point d'orgue, Noël (*Juurli*), l'occasion de renforcer les liens sociaux.

La fête de Noël, qui a été introduite par le pasteur luthérien Gustave Olsen, au début XX^e siècle, allie la fête chrétienne et la célébration du solstice d'hiver, tournant de l'année, entre les ténèbres et la lumière à venir, moment traditionnellement propice aux réjouissances.

1 - 3 - Brève histoire du peuplement

L'histoire du peuplement du Groenland par les hommes s'étend sur quatre mille cinq cents ans. Pour mémoire, nous schématiserons les flux migratoires en cinq vagues arrivées au Groenland de l'Arctique nord-américain et pour certaines originaires de Sibérie. Après avoir traversé le détroit de Smith, les différentes migrations sont toutes entrées au Groenland par un même point: la région d'Etah au nord de Qaanaaq, actuel domaine des Inughuit chasseurs de narvals. Le Groenland n'est, là, distant que de quelques kilomètres de l'île d'Ellesmere à laquelle il est relié par un pont de glace saisonnier.



Figure 8 - Zone du pont de glace entre le Groenland et l'île Ellesmere

De 2500 avant J.C. au début de l'ère chrétienne, les premiers migrants, dits de culture Saqqaq, Indépendance I et II, s'établirent les uns sur la côte ouest du Groenland où ils chassaient les caribous au harpon ou avec des arcs et des flèches, et les autres sur la côte nord-est, en Terre

de Peary, où ils pourchassaient les bœufs musqués (*ovibos moschatus*). Robert Gessain⁹ et Eigil Knuth¹⁰ ont consacré à ces derniers de nombreuses études de terrain de 1936 à 1950 (Grønnow, Sørensen 2002)

En 1924, l'archéologue, anthropologue linguiste Diamond Jenness découvrit dans la région de Cape Dorset et sur l'île Coats, au nord de la baie d'Hudson au Canada, des séries d'objets aux caractéristiques distinctes de celles appartenant aux cultures précédentes. Il nomma les cultures s'y rapportant : Dorset I et Dorset II (ou Prédorset et Dorset) (Jenness 1925 : 428-437). Après avoir eux aussi traversé le détroit de Smith, les Dorset I (2500 à 500 avant J.C.) et les Dorset II (700 à 1300 après J.C.), s'installèrent sur le pourtour ouest et sud du Groenland. Ils chassaient les caribous, les phoques et les morses avec des armes à pointe en pierre polie (Gessain 1981).

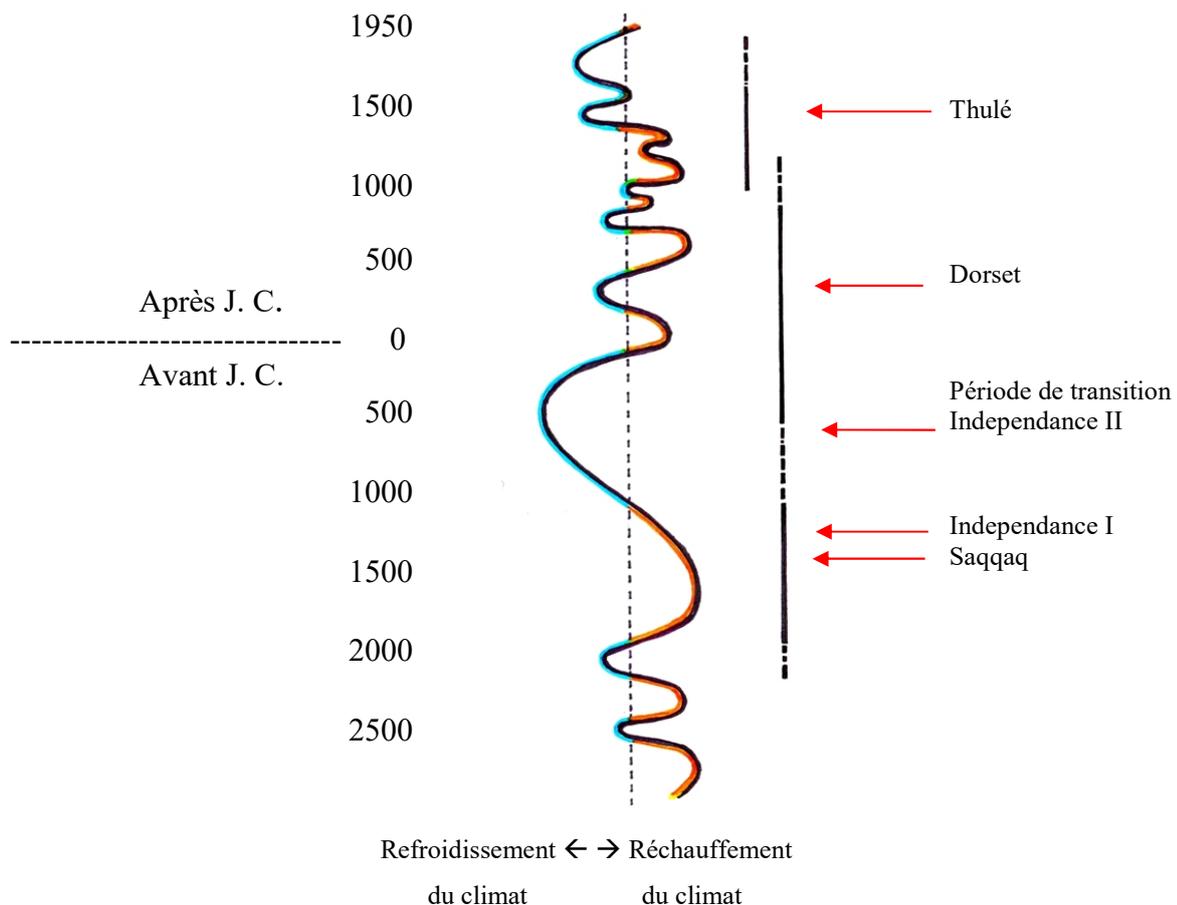
La culture Thuléenne, dont le kayak est l'un des éléments remarquables, est le fruit de deux cultures distinctes, d'Alaska, et de Sibérie, fusionnées vers 900 : les Birnirk du nord de l'Alaska, et les Punik du détroit de Berhing (Mc Ghee 1984 : 369). Le réchauffement de l'optimum climatique médiéval permit aux Thuléens de poursuivre les mammifères marins jusque sur les bords de la banquise, et accompagna leur migration (*idem* : 370). Au XII^e siècle, à la faveur d'un changement climatique, les premiers migrants thuléens, progressant vers l'Est à la poursuite des mammifères marins, empruntèrent la même route que leurs prédécesseurs d'Indépendance I et II, Saqqaq et Dorset, pour pénétrer au Groenland. Ils traversèrent le détroit de Smith, une partie d'entre eux poursuivit la migration vers le sud, tandis que d'autres s'installèrent dans la région d'Etah. Un des facteurs déterminants pour l'implantation de communautés de chasseurs dans cette région fut la présence de la vaste polynie, (Lemoine & Darwent 2010 : 293, Schledermann 1980), qui se forme chaque hiver entre l'île d'Ellesmere et le nord-ouest du Groenland et attire d'importantes populations de mammifères marins. Des artefacts mis à jour lors de fouilles archéologiques dans la région, suggèrent qu'une caractéristique importante du mode de subsistance des communautés thuléennes du nord, était la chasse en eau libre aux baleines, aux narvals, aux bélugas, aux morses et aux phoques, dans laquelle les chasseurs s'étaient spécialisés (Johansen 2013, McCullough 1989). Les chasseurs rencontrés par Ross à Cap York, au Nord-Ouest, en 1818 étaient leurs descendants directs. Ingénieux, les Thuléens apportaient avec eux le traineau à chiens et de nouveaux équipements perfectionnés dédiés à la chasse aux grands mammifères marins, comme le harpon à propulseur

⁹ Robert Gessain (1907-1986), médecin, ethnologue, professeur d'anthropologie au Muséum national d'histoire naturelle, directeur du Musée de l'homme, accomplit plusieurs expéditions au Groenland avec le commandant Charcot, Paul-Emile Victor et Eigil Knuth

¹⁰ Eigil Knuth (1903-1996), archéologue, écrivain et artiste danois. Il a contribué à l'étude des civilisations Indépendance I et Indépendance II, dans le nord-est du Groenland.

et tête amovible, le kayak équipé, le flotteur, les *umiak*¹¹. Leurs habitations étaient construites en terre, en tourbe et en pierres avec des charpentes en côtes de baleines. Elles possédaient un couloir d'entrée piégeant le froid. L'été ces Thuléens s'abritaient sous des tentes de peaux dont l'armature était constituée de bois flotté. Très mobiles et déployant une ingéniosité remarquable, ils s'adaptèrent parfaitement au milieu. Les premiers contacts avec la civilisation occidentale et l'introduction des armes à feu entraînèrent une évolution de leur mode de vie. Kaj Birket-Smith, considère que les Thuléens sont les ancêtres des Groenlandais actuels (Birket-Smith 1937). La succession des flux migratoires porteurs de différentes cultures montre une certaine concomitance avec des variations climatiques entraînant l'alternance de périodes de réchauffement ou de refroidissement auxquelles les ressources de subsistance étaient très sensibles.

Tableau 3 - Variations climatiques et peuplement du Groenland de -2500 à nos jours (graphique H.C. Gullöv, in *Grönlands forhistorie*, Gyldendal, Köpenhavn 2005 : 22).



¹¹ *Umiak* : grande barque en cuir manœuvrée par les femmes pour se rendre sur les lieux de chasse aux grands mammifères marins.

De nos jours encore, dans le fjord Inglefield, les Inughuit de la région de Qaanaaq, perpétuent des techniques et des stratégies thuléennes de chasse: harpons à propulseur, flotteurs en peau de phoque, kayaks, tout en intégrant, dans la poursuite des mammifères marins, des éléments modernes : canots à moteur, fusils, matériaux synthétiques.

1 - 4 - Premier contact avec les Occidentaux

Le troc

En 1818, Sir John Ross atteignit la région du Cap York, nommé Innaanganeq par les locaux, et fut le premier Occidental à rencontrer des hommes dans cette région. De son expédition il rapporta également des observations sur la grande polynie du nord. Pendant les premières années du XIX^e siècle il n'y eut pas d'autres contacts entre les Inughuit et la population de l'ouest du Groenland, hormis avec Hans Hendrick¹², un Groenlandais de l'ouest engagé comme interprète par les expéditions de Elisha Kent Kane, Isaac Israel Hayes, Charles Francis Hall et Georges Strong, Nares. En 1845, la disparition de sir John Franklin et de son équipage, partis à la recherche du passage du Nord-Ouest ouvrant une communication entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique, engendra plus d'une vingtaine d'expéditions de secours. Nombreuses sont celles qui eurent des contacts avec les Inughuit de la région de Cap York. Les équipages des bateaux immobilisés dans les glaces et contraints d'hiverner, eurent une influence considérable sur le mode de vie de la population locale. Ce trafic mit en contact les Inughuit avec les technologies et les marchandises manufacturées de l'Occident. La pratique du troc se répandit.

L'explorateur Robert Edwin Peary séjourna à plusieurs reprises entre 1891 et 1909 dans la région du fjord McCormick et du fjord Bowdoin. Pour mener ses expéditions vers le Nord, Peary avait besoin des chasseurs et de leur expérience du voyage en traineau. Jugeant que des gens simplement armés d'arcs et de flèches lui seraient inutiles, il les équipa de fusils, leur fournit des munitions, du bois pour leurs traineaux, du fer pour leurs couteaux, et des poêles Primus. Les femmes reçurent des aiguilles en acier pour coudre les vêtements de ses expéditions. Il distribua aussi du thé, du café, du tabac, du sucre et des biscuits. En retour, les Inughuit dépensèrent beaucoup de temps et d'énergie pour aider Peary à atteindre le pôle Nord. Pourtant, selon Ken

¹² Hans Hendrick : voir note 5.

Harper, les Inughuit, plutôt que de considérer Peary avec «gratitude et confiance», le considéraient avec effroi. Il cite les propos de Minik, un des « Eskimos » que Peary exhiba à New York : « Son nom ici [à Thulé] est détesté pour sa cruauté » (Harper 2000 : 165). À l'issue de chaque expédition Peary visitait l'ensemble de la région et embauchait les chasseurs les plus adroits et les meilleurs chiens pour travailler pour lui, sans se soucier du fait qu'il les soustrayait à l'équilibre de leur communauté. Les Inughuit s'accoutumèrent aux armes et équipements importés par Peary. Celui-ci échangeait des artefacts locaux qu'il expédiait aux Etats-Unis, contre des marchandises manufacturées. La dépendance était initiée. En 1904 « l'Expédition Littéraire¹³ » danoise menée par Knud Rasmussen¹⁴, établit le contact avec l'ouest du Groenland à travers la baie de Melville. Les Inughuit se rendirent alors avec leurs traîneaux, pendant l'hiver, jusqu'à Upernavik. À l'origine, ils entreprenaient ce long voyage pour acheter des marchandises occidentales. Après l'ouverture du comptoir à Thulé en 1910 ils se déplacèrent à Upernavik, pour trouver des épouses. Knud Rasmussen et Ludvig Mylius-Erichsen¹⁵ notèrent la dépendance de la communauté Inughuit aux marchandises importées. Jusque-là les Inughuit avaient vécu en autarcie se procurant et confectionnant eux-mêmes leur nourriture, leurs vêtements et leurs équipements. Cependant, après que Peary eut collecté les harpons et équipements traditionnels des chasseurs pour les expédier vers les musées des États-Unis (VanStone 1972), la communauté devint dépendante des marchandises importées. Même s'il était plus facile de capturer du gibier avec des fusils, les chasseurs firent vite l'amère constatation que, sans munitions, ces armes étaient tout à fait inutiles. Rasmussen et Mylius-Erichsen décidèrent alors de tenter d'intéresser le Danemark à cette région. Si le Danemark établissait officiellement une station de commerce, la population aurait une sécurité d'approvisionnement et toute la région deviendrait colonie danoise.

1 - 5 - Le comptoir de Cap York « Thulé »

En dépit d'une campagne très énergique pour promouvoir son idée, les efforts de Rasmussen furent vains. Le Danemark refusait d'annexer ces territoires qu'il jugeait sans intérêt. Knud Rasmussen, sans se décourager, poursuivit son travail pour assurer un approvisionnement

¹³ Expédition danoise organisée au Groenland par Knud Rasmussen et connue sous le nom d'*Expédition littéraire*. Elle avait pour but d'étudier la langue et les coutumes des Groenlandais de l'ouest.

¹⁴ Knud Johan Victor Rasmussen, (1879-1933), surnommé « le père de l'esquimaologie », est né à Ilulissat, au Groenland d'un père danois et d'une mère d'ascendance groenlandaise. Explorateur et anthropologue, il fut le premier Européen à traverser le passage du Nord-Ouest à l'aide d'un traîneau à chiens.

¹⁵ Ludvig Mylius-Erichsen explorateur et ethnologue danois (1872-1907). Il participa de 1902 à 1904 à l'« Expédition Littéraire » avec Knud Rasmussen.

régulier aux Inughuit. Au Danemark il mena une campagne dans le but de recueillir des fonds privés destinés à financer l'implantation d'une mission luthérienne à Ummannaq dans la baie de l'étoile¹⁶, *Nordstjoernen*. En 1909, ses efforts aboutirent quand la Société de Mission Danoise et l'Eglise Groenlandaise installèrent une mission luthérienne à Ummannaq, dans la baie du North Star, ainsi que dans le fjord Inglefield. Le pasteur Gustave Olsen en était l'initiateur. En 1910, Knud Rasmussen fonda, avec l'aide de Peter Freuchen et de Gustave Olsen, son propre comptoir à Cap York. Suivant la suggestion du peintre Harald Moltke, qui l'avait accompagné dans « l'Expédition Littéraire » de 1902-1904, il le nomma « Thule Station » bien que son implantation le fit connaître sous le nom de Cap York Station-Thule (documentation recueillie au musée de Qaanaaq). L'objectif de Rasmussen était d'incorporer le nord du Groenland à la colonie danoise du Groenland. Rasmussen voulait faire de la station de Thulé une base géographique et économique pour les expéditions scientifiques qui étudiaient la culture des Inughuit. D'autre part, il voulait donner aux chasseurs la possibilité de vendre leur gibier et leurs fourrures tout en leur permettant l'accès aux marchandises européennes.

Le pasteur et l'*angakok*

Gustave Olsen, assisté des catéchistes Sechmann Rosbach et Enok Christiansen, fit parvenir, dans le nord, les matériaux nécessaires pour bâtir une église. En 1912 les premiers adultes Inughuit furent baptisés. Pendant plusieurs années, le pasteur et l'*angakok* (le chamane), coexistèrent côte à côte dans la communauté. Mais les missionnaires et les catéchistes, déployèrent de grands efforts pour mettre fin aux pratiques animistes. Au départ de Gustave Olsen, en 1921, cent-vingt Inughuit sur deux cent soixante-dix, étaient baptisés et avaient, officiellement, renié les *angakok* et le chamanisme. Otto Rosing, Otto Sandgreen, Amandus Petrusen, succédèrent à Gustave Olsen. En 1934, le pasteur Jens Olsen baptisa le dernier Esquimau Polaire encore fidèle au chamanisme: Nukagpiannguaq Simigaq (1893-1956), arrière grand-oncle d'un de mes correspondants, Nukagpiannguaq Hendriksen chasseur à Siorapaluk.

¹⁶ La baie avait été ainsi nommée après que le North Star, bateau qui participait aux recherches de l'expédition de Franklin, y ait passé l'hiver 1849-1850 prisonnier des glaces

Uummannaq : la conversion de l'*angakok*

Inoqusiaq Piloq est née en 1932, à Nallortoq, près de Thulé. Peu de temps avant sa naissance, lorsque le missionnaire Gustav Olsen est arrivé à Thulé pour prêcher le christianisme, son grand-père, qui était *angakok*, a été baptisé. Elle évoque sa conversion.

« Jusqu'à ce qu'il s'installe à Uummannaq, mon grand-père refusait d'être baptisé.

Quand il décida de se faire baptiser, il se prépara en essayant de lire un petit livre. Mais c'est mon père qui le lisait pour lui parce que lui ne savait pas lire, il était très vieux. Les chasseurs des anciennes générations, n'étaient pas allés à l'école.

... Mon grand-père a traversé beaucoup de tourments quand il a décidé d'abandonner l'animisme; vraiment beaucoup... Les Esprits l'ont persécuté. Il était difficile d'être tiraillé entre deux forces puissantes. Il disait qu'il avait comme des tas d'aiguilles plantées dans son corps. Elles étaient tout autour de lui essayant de le dissuader de se faire baptiser. Il a traversé beaucoup de souffrance sur son parcours vers le baptême. Quand le moment de la cérémonie est arrivé, ma grand-mère lui a tenu la main pour aller à l'église. En chemin, les esprits assistants le harcelaient encore. Ils ont essayé de l'empêcher d'atteindre l'église en paralysant son corps. Mon grand-père pouvait à peine marcher vers l'église. Les gens du village lui tenaient la main pour le soutenir. Avec l'aide de son jeune frère il est parvenu à rentrer dans l'église. C'était très difficile pour un *angakok* de devenir chrétien. Cela lui a demandé de grands efforts.

Témoignage rapporté par Juaana Platou, pasteur de Siorapaluk, en 2008

Du troc à la monnaie

Avec les baleiniers et les membres des expéditions, les Inughuit troquaient essentiellement des dents de narvals et de morses, des fourrures de renards et même leurs femmes (Freuchen 1997 [1939] : 86-87). Avec la création du comptoir, les Inughuit passèrent du troc à une économie monétaire. Les peaux de renard devinrent le pivot de l'économie de la communauté. L'installation du comptoir de Cap York-Thulé, apporta d'autres façons de faire. L'argent, sous forme de pièces, se substitua au troc. Knud Rasmussen qui voulait rattacher le nord du Groenland au Danemark, c'est-à-dire le faire entrer progressivement dans le monde qu'il considérait comme « civilisé », fit frapper une monnaie propre au comptoir de Thulé. Les *ores* de la monnaie de Thulé devinrent l'équivalent des couronnes danoises. Les Inughuit auxquels furent distribuées les pièces, durent accepter et assimiler le fait que ces jetons représentaient une certaine valeur. Knud Rasmussen a joué un rôle essentiel dans le succès de l'introduction de la monnaie. Il voulait que les marchandises en stock soient réellement de qualité irréprochable et que le commerce avec les Inughuit soit basé sur une inconditionnelle honnêteté réciproque. Pour

cela il choisit un responsable pour le comptoir de Thulé, Hans Nielsen, et un assistant pour l'aider dans sa tâche. En 1930, Emil Rasmussen note que : « les plus jeunes ont vite compris la valeur des pièces, tandis que les plus âgés eurent des difficultés à intégrer cette notion ». Il rapporte l'exemple d'un vieux chasseur poussant avec précautions une pile de pièces vers le caissier pour obtenir un certain nombre de marchandises. Le caissier prit les pièces correspondant au montant de l'achat et repoussa le reste au grand étonnement du vieil homme. Après avoir vendu leurs fourrures, les chasseurs ayant souvent un solde, des comptes écrits furent tenus par le responsable du comptoir. Les Inughuit adhérèrent au système en accordant une grande confiance à son honnêteté.

Emil Rasmussen raconte : « Toutes les pièces étaient percées d'un trou en leur centre. Après avoir fait ses achats chacun enfilait sur une ficelle les pièces qui lui restaient. La ficelle était conservée dans la boutique et suspendue à une poutre avec une étiquette nominative. Quand toutes les pièces étaient enfilées, le boutiquier accrochait la ficelle à un clou. La fortune des chasseurs se résumait en un chapelet plus ou moins long. L'ensemble des ficelles, qui représentait les dépôts de la banque de Thulé, restait là suspendu tranquillement jusqu'à la prochaine ouverture de la boutique. »



Figure 9 - La monnaie de Thulé

En 1937 lorsque le Danemark racheta le comptoir, la couronne danoise, monnaie officielle, fut introduite et se substitua à la monnaie privée de Thulé. Les pièces danoises d'une et deux couronnes n'avaient pas de trou seule la petite monnaie en était dotée et les valeurs supérieures étaient portées par des billets. Ceci au regret des Inughuit, pour qui l'aspect le plus précieux des pièces était leur trou central (Musée de Qaanaaq).

Les peaux de renard bleu étaient achetées 0,5 couronne pièce au chasseur et revendues aux comptoirs du Sud de 5 à 5,25 couronnes. Quant aux peaux de renard blanc leur valeur était deux fois moindre. Achetées au chasseur 0,25 couronnes, elles étaient revendues 2,5 couronnes par le comptoir.

Tableau 4 - Le troc

Du troc à l'achat : la monnaie de Thulé¹⁷

Pour 20 peaux de renards bleus, (10 couronnes) un chasseur pouvait s'acheter :

- 1 carabine 22 long rifle et 200 cartouches
- 1 réveil
- 1 couteau
- 30 briques de tabac à priser
- 4 paquets de tabac à fumer
- et 5 tablettes de tabac à chiquer

Le comptoir offrait un choix d'objets manufacturés que les chasseurs pouvaient acquérir avec la monnaie de Thulé obtenue en vendant des peaux. Les marchandises convoitées étaient tarifées :

- 1 lime : 2 couronnes
- 500 grammes de thé : 2,40 couronnes
- 500 grammes de café : 3 couronnes
- 10 kilos de biscuits : 6 couronnes
- 5 kilos de sucre : 5 couronnes
- 2 boîtes d'allumettes : 1 couronne
- 1 pipe : 5 couronnes

En 1924, les prix ont doublé. Mais les chasseurs ne recevaient pas le plein prix de leurs peaux que le comptoir revendait à peu près 10 fois le montant qui leur était versé. Knud Rasmussen explique cette façon apparemment injuste et peu généreuse de traiter les Inughuit par le fait que les chasseurs n'avaient pas encore atteint un niveau d'éducation suffisant pour leur permettre de gérer les sommes d'argent considérables qui leur seraient revenues si on les avait payés au juste prix. Il y eut cependant une rapide adaptation au système monétaire. Les premiers qui le comprirent investirent dans des bateaux à moteur, des maisons de bois etc... Tandis que les Inughuit progressivement s'accoutumaient à ce nouveau système, leur communauté développa une nouvelle organisation sociale principalement structurée par l'argent. Cela affecta la traditionnelle structure communautaire avec des droits égaux et des devoirs pour tous basés seulement sur l'habileté à la chasse sans accumulation de gains sous forme de viande ou autres. Après la création en 1930 d'un second comptoir à Siorapaluk, les boutiques se multiplièrent dans le district notamment à Etah et à Kangerluarsuk.

Pauline P. Kristiansen¹⁸, la petite fille de Robert Peary, est née en 1934 à Uummanaq-Thulé. Elle se souvient des premiers comptoirs.

¹⁷ Documentation : musée de Qaanaaq

« Quand j'étais jeune, il y avait plusieurs comptoirs : un à Etah, un à Siorapaluk, un autre à Qeqertarsuaq, à Kangerluarsuk et bien sûr celui d'Uummannaq ». En parcourant du doigt la carte qui est étalée sur sa table de cuisine, elle poursuit : « À Etah il y avait trois maisons. La plus grande a servi de comptoir. Mais c'était tout petit ! » dit Pauline en riant. Elle plisse son front, réfléchit et précise : « Il a fonctionné juste deux années, en 1951 et 1952 ». Suivant du doigt un itinéraire du Nord au Sud tout en cherchant à se remémorer, elle poursuit : « Le comptoir de Siorapaluk a été ouvert quand on a construit les premières maisons pour les chasseurs... aux environs de 1930... À Qeqertarsuaq, sur l'île, il y a eu un comptoir en 1951... À Savissivik... c'était en 1934. Juste quand je suis née ! » précise-t-elle. Elle se redresse et ajoute : « Le plus grand était à Uummannaq ! Il y avait beaucoup de monde autour... Tout le monde venait à Uummannaq ! ». Après un moment de silence, elle explique : « À chaque ouverture d'un comptoir, des implantations de la région étaient abandonnées et les gens venaient s'installer près du comptoir... À Qaanaaq, il n'y a eu un comptoir qu'après 1953 ».



Figure 10 - Pauline P. Kristiansen se souvient des comptoirs. Qaanaaq le 27 juillet 2016

Le Conseil des Chasseurs

Knud Rasmussen s'efforça de changer le moins possible la culture des Inughuit, excepté sur le plan de la religion. Il voulait que les Inughuit entrent dans la modernité tout en se sentant libres et indépendants (Gilberg 1984 : 590). Pour renforcer ce sentiment et initier un intérêt politique, en 1927 Rasmussen créa le Conseil des Chasseurs. Celui-ci comportait six membres : trois officiels (le directeur de l'implantation, le médecin et le pasteur, tous danois ou Groenlandais de l'ouest) et trois chasseurs (un du nord, un du sud et un autre de la partie centrale du district). Le Conseil des Chasseurs statuait sur des thèmes comme les successions et les

¹⁸ Pauline P. Kristiansen, née en 1933, petite-fille de Robert Peary, le découvreur du Pole, et d'Aleqasina (ca.1881 - 1921/ 1930), une jeune Inughuit.

pensions alimentaires, la santé, la gestion du gibier, les querelles... Il promulgua sa première loi, la Loi de Thulé, en 1929. Toute la population reconnaissait les décisions du Conseil qui avait à sa disposition une petite somme d'argent provenant des taxes prélevées sur la vente du tabac et autres marchandises. Le développement d'un service de santé contribua à une diminution des décès lors des épidémies récurrentes, ce qui entraîna un accroissement continu de la population. Peter Freuchen dirigea la station de 1900 à 1919, puis son assistant, le Danois Jeppe Noe Nygaard, administra le comptoir jusqu'à la nomination de Hans Nielsen en 1921 et ce dernier servit le comptoir jusqu'à son rachat par le Danemark. En 1933, Rasmussen s'éteignit à la suite d'un empoisonnement dû à la consommation de viande avariée. Le Danemark racheta Thulé à Dagmar Rasmussen la veuve de Knud. Thulé faisait désormais partie du Groenland en tant que colonie danoise. Rasmussen ne vit donc pas la réalisation de son souhait. Après la fondation du Conseil Provincial du Groenland en 1950, les Inughuit élurent un représentant au siège Central à Nuuk.

Fin du Conseil des Chasseurs

Le Conseil des Chasseurs et la Loi de Thulé perdurèrent jusqu'au 1^{er} janvier 1963, date à laquelle le système de municipalité du Groenland de l'Ouest, instauré en 1950, fut étendu et inclut le district de Thulé. En 1953 tous les Inughuit devinrent des citoyens danois et l'ensemble du Groenland devint une partie intégrante du Danemark sous l'autorité du Ministère pour le Groenland (Trap 1970). Enfin, à la promulgation du Home Rule (1979), instituant l'autonomie du Groenland, les Inughuit élurent un des leurs au Conseil National (Assemblée Groenlandaise).

1 - 6 - Le déplacement de la communauté

De Uummannaq Dundas Pituffik à la création de Qaanaaq

Uummannaq, au nord de la baie de Melville, est un territoire pris par les glaces. Un promontoire rocheux, le mont Dundas en forme de table, domine la grande baie de l'Étoile. Quelques maisons en bois brut et un cimetière sont le témoignage silencieux de la vie des Inughuit en ce lieu, il y a un peu plus d'un demi-siècle. C'était le village et le territoire de chasse des Inughuit jusqu'à ce que le Danemark l'ait cédé aux autorités américaines. La guerre froide et la guerre de Corée motivèrent l'établissement de quatre bases de l'US Air Force au Groenland. Au plus fort de la « guerre froide », le nord du Groenland avait une position idéale pour accueillir des stations de surveillance de l'URSS et des relais pour les bombardiers américains. En 1951, deux ans après la fondation de l'OTAN, les gouvernements alliés américains et danois

se mirent d'accord pour la construction d'une base aérienne à Thulé par les États-Unis. La construction de la base, à mi-chemin entre le cercle polaire et le pôle nord, se fit dans la plus grande discrétion par rapport à l'opinion internationale. À la fin des années 50 la base de Thulé, à quelques kilomètres du comptoir créé par Knud Rasmussen, comptait 6000 hommes.

Sur ce qui se passa ensuite, la version danoise, la version américaine et celle des Inughuit divergent. Très peu d'Inughuit furent employés sur la base. Rolf Gilberg, un Danois, remarque : « bien que peu d'Inughuit collaborèrent avec les troupes américaines, la présence de la base influença grandement le district ». Il se désole: « la pollution du pétrole des bateaux de ravitaillement et le bruit des avions rendirent la chasse impossible aux alentours d'Uummanaq », et s'empresse d'ajouter que : « de plus, quelques chasseurs trouvèrent plus facile de ramasser les restes de nourriture, de bois, et autres matériaux sur les décharges de la base, plutôt que de se consacrer à la chasse » (Gilberg 1984 : 591). Et soulagé il précise que « lorsque les Inughuit réalisèrent où cette évolution les menait, le Conseil des Chasseurs largement influencé par les autorités danoises, décida en 1953, de transférer les vingt-sept familles vivant à Uummanaq, vers le nord, à Qaanaaq à l'embouchure du fjord Inglefield ».

Pour les Américains, au moment d'étendre la station-radar, en 1953, la présence de cent cinq Inughuit entravait les travaux d'agrandissement et fut considérée comme gênante. Le déplacement des familles s'imposait. Jean Malaurie, qui se trouvait alors à Siorapaluk, s'indigne : « On a invité fermement les cent-cinq inuit à quitter le territoire dans les quarante-huit heures. Passé ce court délai, ils ne seraient pas relogés dans le nouveau Thulé (Malaurie 1989 : 596). Les Inughuit furent effectivement déplacés dans des zones de chasse alors inhabitées, situées à cent cinquante kilomètres au nord. Uussaqaq Qujaukitsoq¹⁹ a conservé des photos et des séquences filmées de cet exode²⁰. Les familles déplacées vécurent sous des tentes du mois de mai au début de la nuit polaire, en 1953, pendant qu'un village de maisons en bois multicolores, Qaanaaq, également appelé le « Nouveau Thulé » était construit de toutes pièces pour les reloger. De la pluie, de la boue, le froid, des enfants pleurant dans l'*amauq*²¹ de leur mère, l'épisode est amer. Vingt-six maisons de bois, une école, une église, un hôpital, des bâtiments administratifs et une centrale électrique suffisante pour desservir le village, Qaanaaq est né. Les États-Unis subventionnèrent la moitié du coût (8.65 millions de couronnes) de ce « Nouveau Thulé » conçu à Copenhague.

¹⁹ Uussaqaq Qujaukitsoq. (1948-2018), né à Uummanaq, membre fondateur d'*Hingitaq 53*

²⁰ Ces documents sont rassemblés dans un film : *Aulahuliat*, réalisé en 2012, par Uussaqaq Qujaukitsoq

²¹ Grande capuche dans laquelle les femmes transportent les jeunes enfants.

« *Hingitaq 53* » (les expulsés de 53)

A Copenhague, à plusieurs milliers de kilomètres, ce déplacement n'éveilla guère d'intérêt jusqu'à ce que le Danemark ratifie, en 1996, la convention sur les droits des peuples autochtones qui donne théoriquement aux Inughuit le droit à la terre. En décembre 1996, dans la foulée de cette signature, les survivants des cent cinq Inughuit déplacés et leurs parents, en tout cent quatre-vingt-dix-neuf personnes se sont regroupées dans une association « *Hingitaq 53* », (les expulsés de 53). Créée par un groupe de chasseurs de Qaanaaq, parmi lesquels Hans Jensen²² et Uusaqqaq Qujaukitsoq, *Hingitaq 53* a engagé en décembre 1996 une action en justice contre le cabinet du Premier Ministre danois en vue d'obtenir des dommages et intérêts relatifs à leur déplacement et à la perte de leur territoire. Les Inughuit estiment que c'est une question de justice, même si aucun d'entre eux ne souhaite réellement retourner vivre dans sa région d'origine. Ils se sentent plus offensés par le comportement des Danois que par la présence américaine (Truc 1999). La base aérienne de Thulé Pituffik qui ne fait pas partie d'aucune municipalité du Groenland, est une enclave américaine dans le territoire. En 1963 la commune de Thulé, devint la dix-septième municipalité du Groenland, renommée en 1998 du fait de son déplacement : commune de Qaanaaq. La plaie n'est pas refermée. En décembre 2017, dans un entretien accordé à *Politiken*, un quotidien d'information danois, Vittus Qujaukitsoq²³ a appelé à la renégociation de l'accord de 1951 entre Washington et Copenhague qui donne aux Etats-Unis le droit d'exploiter la base aérienne de Thulé. Dans l'interview, Qujaukitsoq fustige un Danemark "arrogant", invoquant ce qu'il décrit comme "soixante-quinze ans de frustration refoulée".



Figure 11 - Baie de l'Etoile et base militaire américaine de Thulé Pittuffik. 2010

²² Hans Jensen. Né en 1950 à Uummanaq. Membre fondateur de *Hingitaq 53*

²³ Vittus Qujaukitsoq, a occupé le poste de ministre des affaires étrangères du gouvernement du Groenland jusqu'en avril 2017. Son père, Uusaqqaq Qujaukitsoq, est l'un des déplacés de Thulé et l'un des instigateurs de *Hingitaq 53*.

L'affaire se complique

Dès 1957 le Danemark interdit la présence d'armes nucléaires sur son sol. Pourtant le 21 janvier 1968, un bombardier B 52 de l'US Air Force de la base aérienne de Thulé transportant quatre bombes nucléaires s'écrasa sur la banquise dans la Baie de l'Etoile, lieu où Knud Rasmussen avait installé en 1910 le premier comptoir du Nord. Trois bombes explosèrent sur la banquise et en mer (Champalle 2003). Le sort de la quatrième est sujet à litiges. Six membres d'équipage s'éjectèrent, un septième périt dans le crash. L'accident pulvérisa des fragments de plutonium et d'autres substances radioactives le long d'un couloir large de cent mètres de part et d'autre de la trajectoire de l'avion. Les États-Unis et le Danemark lancèrent alors dans le froid et la nuit polaire une vaste et urgente opération de récupération et de raclage de la banquise avant la dislocation des glaces au printemps. Pour cette opération baptisée *Crest Ice*, les Inughuit, ceux-là mêmes qui, quelques années auparavant, avaient été expulsés de leur territoire, furent recrutés et considérés pour l'occasion comme de bons Danois. Par la suite, les Inughuit, employés pour les travaux de nettoyage de la zone contaminée, ont fait campagne en vain pour obtenir la reconnaissance et l'indemnisation des maladies suspectes qu'ils développèrent dans les années suivant l'accident (source Astrosurf).



Mesure de la contamination radioactive après le crash



Une grue charge la glace contaminée dans des containers d'acier



Un B-52G, semblable à celui du crash de Thulé

Figure 12 - Thulé : l'accident. Photos: United States Air Force.

Cinquante ans plus tard, le 21 janvier 2018, les Inughuit, par la voix de Vittus Qujaukitsoq, réclament toujours des explications et un dédommagement des sévices subis.

Chapitre 2 – Une communauté

2 - 1 - La population et la division du territoire

Lorsque John Ross, en 1818, rencontra des chasseurs à Cap York, la surprise fut mutuelle. Les Esquimaux croyaient que les Inuit étaient les seuls humains sur Terre, et les Occidentaux découvraient des hommes là où ils n’imaginaient pas leur présence possible. A la fin du XIX^e siècle, la population recensée par différents explorateurs, n’était plus que d’environ une centaine de personnes.

Tableau 5 - Population de l’Avanersuaq recensée par les explorateurs de 1856 à 1950

1856, Elisha Kent Kane 140 personnes (Kane 2012 [1856] (2), 211).

1860, période de famine

1864, arrivée de Quidlarssuaq et ses compagnons

1867, Isaac Israel Hayes 100 personnes

Hayes rapporte la supplique que lui adressa un chasseur du détroit de Smith : « Nous aurons bientôt tous disparu... Reviens vite, sinon tu ne trouveras plus personne ici » (Hayes 1867, 348).

1875, Emil Bessels 108 personnes

1895, Robbert Peary 253 personnes : 140 hommes et 113 femmes

1897, Robbert Peary 234 personnes

1907, Robbert Peary 207 personnes

1918, Knud Rasmussen 235 personnes

1950, Jean Malaurie, Jean Sutter, Louis Tabah :

302 personnes, dont :

21 personnes à Etah, maintenant abandonné.

34 personnes à Siorapaluk

10 personnes à Neqi, maintenant abandonné.

12 personnes à Kangerluarsuk, maintenant abandonné..

14 personnes à Kuinasuk, maintenant abandonné..

17 personnes à Qeqertat

13 personnes à Qekertaq, maintenant abandonné..

3 personnes à Nunatarsuak maintenant abandonné..

137 personnes à Uumannaq, déplacées à Qaanaaq.

41 personnes à Savissivik

(Malaurie, Sutter, Tabah 1952 : 675-652).

En 1910, pour des raisons administratives, Knud Rasmussen divisa l'Avanersuaq, le territoire des Inughuit, en quatre régions et par là même en quatre groupes de population occupant du sud au nord : *Nigerliit* (ceux qui vivent dans le vent du Sud-Ouest), de la baie de Melville au cap York, *Akunaarmiut*, (ceux qui vivent entre les vents), région de la baie de l'Étoile, *Oqqordlit*, (ceux qui vivent dans le lit du vent du Sud-Ouest), région de Qaanaaq et du fjord Inglefield (*Kangerlussuaq*), *Avannarliit*, (eux qui vivent près du vent du Nord), de Kap Alexander à la Terre d'Inglefield et la Terre de Washington (Rasmussen 1976 [1921] : 16).

Ce découpage administratif qui correspondait approximativement à des particularités climatiques et cynégétiques, fut vite effacé par la grande mobilité des familles lors de la création des comptoirs et postes de traite des fourrures. Il demeure cependant toujours utilisé pour désigner les différentes régions de l'Avanersuaq.

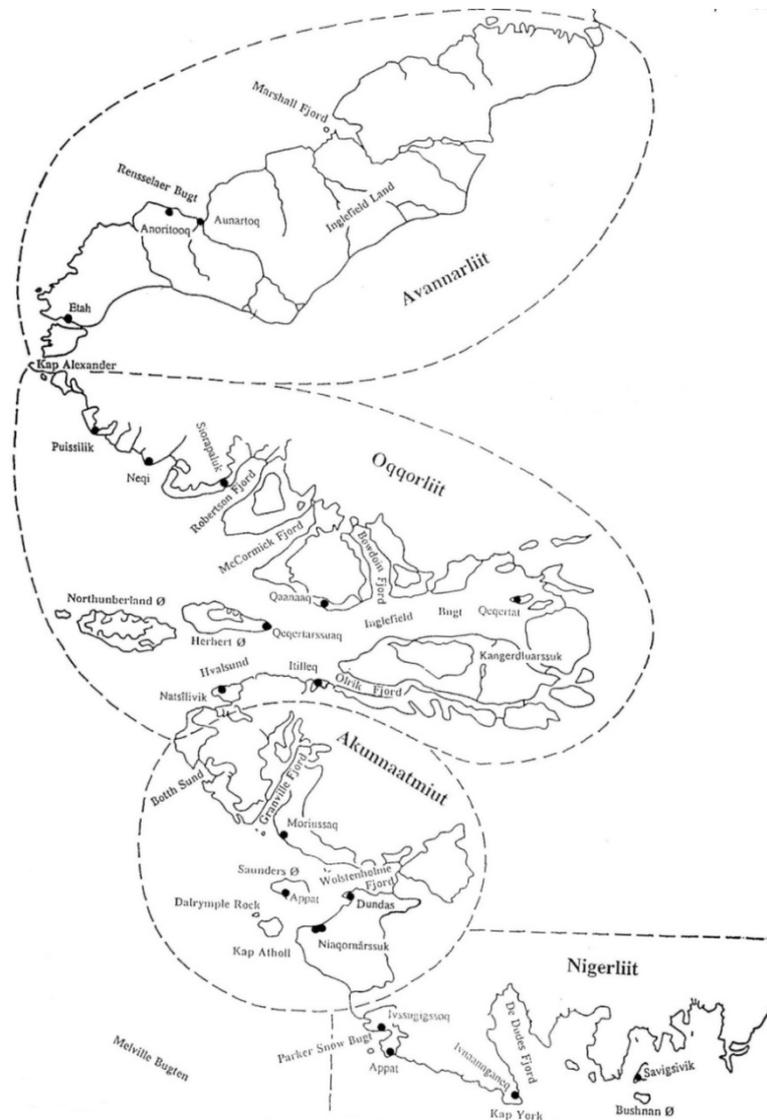


Figure 13 - Régions définies par Knud Rasmussen en 1910. Rolf Gilberg, 1994

Au cours du XX^e siècle, l'amélioration des conditions sanitaires, l'approvisionnement régulier des comptoirs, la création de structures de confort et d'éducation, font que la population a crû pour atteindre actuellement un peu plus de sept cent personnes. Le ratio hommes/femmes qui était jusque dans les années soixante de 60 % d'hommes pour 40% de femmes, s'est maintenant équilibré.

2 - 2 - Les villages

2.2.1 Les villages actuels

L'implantation de l'habitat traditionnel saisonnier, devenu permanent depuis le milieu du siècle dernier, répond à des critères de viabilité d'ordre topologique, climatique et cynégétique. Les chasseurs ont besoin de glace solide et lisse à proximité du village pour accéder facilement à la banquise. De plus, la glace doit persister tout au long de la saison et ne pas être recouverte de neige par les vents pour permettre les déplacements en traineau. Les meilleurs emplacements se trouvent dans les fjords, c'est le cas de Siorapaluk, ou sur des îlots, comme Qeqertat. En hiver, des icebergs, et, en été, la proximité d'un ruisseau, fournissent de l'eau douce. Les villages sont abrités du vent, ensoleillés du début du printemps aux derniers rayons de l'automne.

Une municipalité est composée de plusieurs villes, localités et implantations, formant elles-mêmes des districts. Dans la région du nord, seules la ville de Qaanaaq et les implantations de Siorapaluk, Savissivik et Qeqertat sont actives et habitées en permanence. Les autres lieux ont été progressivement abandonnés. Qeqertarsuaq et Moriusaq ont été fermés respectivement en 2007 et 2009. Les implantations sont réparties sur une étroite bande côtière de trois cents kilomètres de long, de Savissivik, au sud, à Siorapaluk, au nord, et de quelques centaines de mètres de largeur. L'agglomération principale et centre administratif local est Qaanaaq, installé sur la côte nord de l'entrée du fjord Inglefield et adossé à la péninsule montagneuse de Piulip Nuna.



○ Villages abandonnés ● Villages actuels

Figure 14 - Les villages de l'Avangersuaq, à l'extrême nord-ouest du Groenland

Qaanaaq

Qaanaaq est située dans l'Avangersuaq, littéralement « la région la plus septentrionale », au Groenland. Des fouilles archéologiques suggèrent que les premiers colons venant du Canada, sont arrivés dans cette région il y a environ 5000 ans après avoir traversé le détroit de Smith. Les ancêtres directs des Inughuit d'aujourd'hui appartenaient à la culture dite de Thulé et atteignirent la région d'Avangersuaq peu après l'an 1000 de notre ère. Qaanaaq a été fondé en 1953 (au moment de la « guerre froide ») pour reloger les Inughuit expulsés de leur village Ummannaq (Dundas) lors de l'installation de la base militaire américaine sur leurs terres ancestrales. Qaanaaq a gardé son statut de colonie danoise jusque 1963, date à laquelle elle a rejoint le régime municipal du Groenland Ouest.



Figure 15 - Des narvals illustrent le timbre édité en 2003 par la poste du Groenland pour commémorer le cinquantième de la fondation de Qaanaaq.

Jusqu'au 31 décembre 2008, Qaanaaq était le siège de la municipalité du même nom, unique subdivision de l'Avannaar (Nord Groenland).



Figure 16 - Qaanaaq au printemps et en été

Le 1^{er} janvier 2009, Qaanaaq a été intégré dans la municipalité de Qaasuitsup avec pour chef-lieu Ilulissat (à 1000 kilomètres au sud). Récemment, le 1^{er} janvier 2018, l'étendue de la municipalité de Qaasuitsup a été révisée et scindée en deux municipalités : Avannaata et Qeqertalik. Qaanaaq et les villages qui lui sont associés, appartiennent désormais à cette nouvelle municipalité d'Avannaata tout comme, plus au sud, Ilulissat, Ummannaq et Upernavik.



Figure 17 - Municipalité d'Avannaata

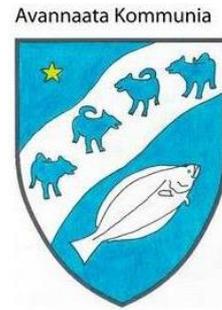
La succession de blasons municipaux liés aux réformes du découpage administratif du nord-ouest du Groenland, reflète les intérêts économiques de Qaanaaq, puis de Qaasuitsup et enfin d'Avannaata. Dans cette évolution, le naval de Qaanaaq a disparu au profit des chiens de traîneau, qui, eux-mêmes, ont été relégués au second plan pour laisser la place au flétan.



1953 - 2008
Blason de Qaanaaq
sur lequel figurent un narval et
l'Étoile Polaire



2009 - 2017
Blason de municipalité de
Qaasuitsup



2018
Blason de la nouvelle municipalité
d'Avannaata sur lequel le narval a
cédé la place au flétan.

Figure 18 - Blasons successifs de la municipalité.

Dès 1954, Qaanaaq a bénéficié d'un réseau de distribution de l'électricité. La ville dispose d'un hôpital de premiers soins, un magasin et un bureau de poste, une maison de retraite, un hôtel, une église (dont le retable provient de l'église désaffectée de Thulé) une école et un collège. L'enseignement primaire et secondaire est dispensé à environ cent soixante-dix enfants âgés de cinq à dix-huit ans, par dix-huit professeurs. Les locaux de l'école comportent un pensionnat pour les élèves des villages environnants. La maison de Knud Rasmussen, initialement située à Ummannaq, a été déplacée et reconstruite dans le haut du village. Depuis 1988, elle abrite un musée consacré à la culture des Inughuit.



Le Christ du retable de l'église de Qaanaaq dans ses sandales porte des chaussettes bleues. Les enfants ont revêtu leurs vêtements traditionnels : pantalon en ours, bottes en peau de phoque, anorak de toile blanche... Depuis leur évangélisation, au début du XX^e siècle, les Inughuit pratiquent un protestantisme luthérien.

Figure 19 - Retable de l'église de Qaanaaq

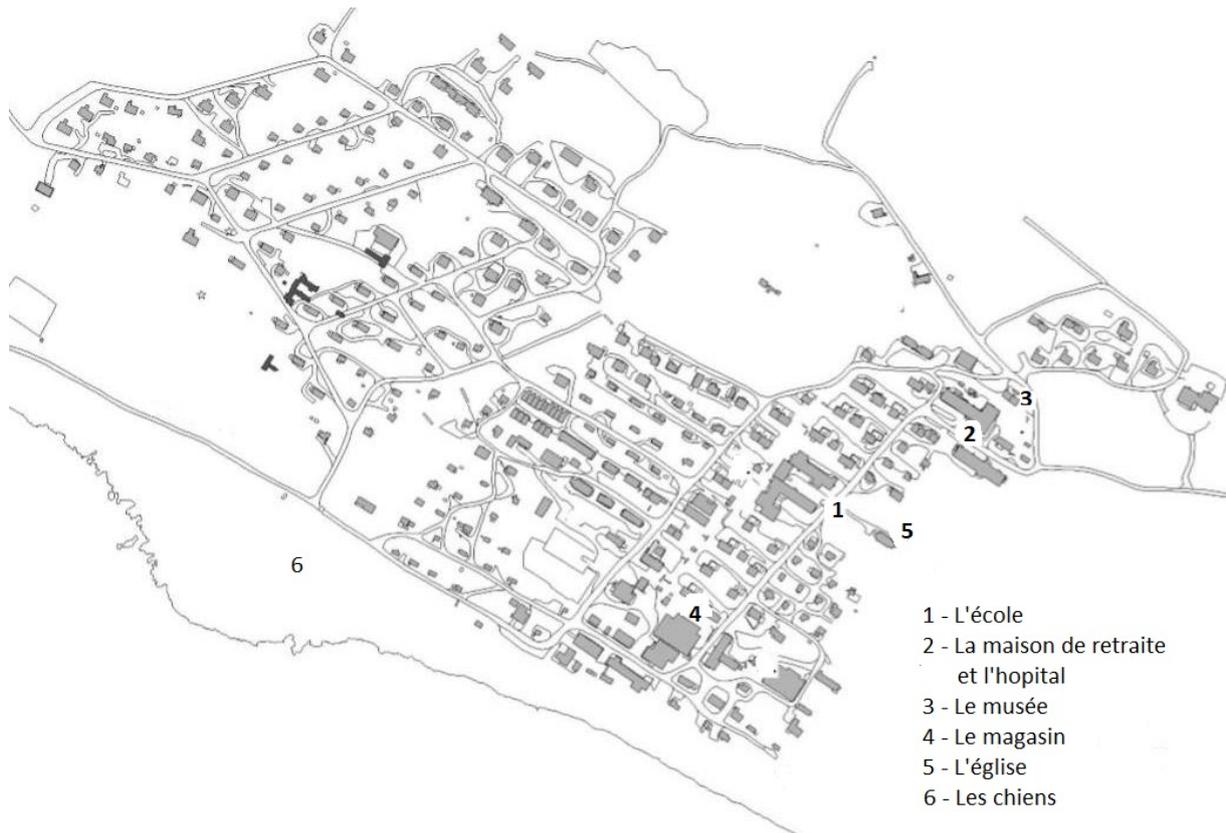


Figure 20 - Plan de Qaanaaq - Source : services municipaux de Qaanaaq



Maison-musée de Knud Rasmussen



Église de Qaanaaq



« Supermarché » de Qaanaaq



Les containers de ravitaillement



L'hôpital et la maison de retraite



Devant la salle omnisport

Figure 21 - Qaanaaq, 2009

L'approvisionnement de la communauté et l'expédition des produits de la chasse et de la pêche, se font lorsque la mer est libre de glace, par un cargo de la *Royal Arctic Line*. La

compagnie d'assurance maritime de la *Royal Arctic Line* refusant d'assurer les bateaux de marchandise naviguant à de telles latitudes au-delà du mois de septembre, il n'y a que deux bateaux de ravitaillement par an : l'un en juillet, l'autre au début du mois de septembre. Les hauts-fonds rocheux en face de Qaanaaq ne permettent pas l'accostage des cargos. Les bateaux doivent mouiller en rade dans le fjord et le débarquement des containers s'effectue par l'intermédiaire de barges.



Figure 22 - Bateau bisannuel de ravitaillement et barge de déchargement



Début septembre, des enfants rassemblés sur la plage saluent le départ du dernier bateau de l'année. Il leur faudra attendre le mois de juillet de l'année suivante pour recevoir de nouvelles marchandises.

Figure 23 - Le dernier bateau de l'année.
Photo de Putdlaq Duneq²⁴

En 2017, pour une population de 623 habitants, Qaanaaq compte une quarantaine de chasseurs professionnels.

Siorapaluk

Le village de chasseurs de Siorapaluk, (*Hiurapaluk*), a été fondé en 1930, sur la côte nord du fjord Robertson. Sa création et celle de son poste de traite des fourrures, étaient sensées remédier à l'afflux de familles autour du comptoir de Thulé. Le lieu est à peu près à égale distance du pôle Nord, 1362 kilomètres, et du cercle polaire, 1250 kilomètres. Siorapaluk est le

²⁴ Putdlaq Duneq : Employé municipal à Qaanaaq

village autochtone le plus septentrional de la planète. Il doit son nom, "petit sable", à la jolie plage de sable fin qui s'étend à son pied. A vol d'oiseau, cinquante kilomètres environ séparent Siorapaluk de Qaanaaq. Les plupart des maisons multicolores ont été bâties en 1930, face au fjord, sur une pente orientée vers le sud, par Emil Rasmussen²⁵ le charpentier de la station de Thulé. Des chemins de terre relient les habitations.

Ne disposant pas de réseau de distribution d'eau, en été, les villageois puisent l'eau dans les ruisseaux autour du village, en hiver, ils rapportent sur de petits traîneaux des éclats de glace arrachés aux icebergs immobilisés dans le fjord. Pas d'égout ni de collecte des eaux usées déversées sur le sol devant chaque maison. Comme dans les autres villages, y compris Qaanaaq, les eaux noires sont collectées dans des sacs en plastique stockés à l'écart de l'implantation. L'électricité dont bénéficie le village, depuis 1991, est produite par une centrale au fuel entretenue par un chasseur, Peter Duneq. Peter est la seule personne compétente dans le village pour effectuer ce travail. Toute défaillance de sa part aurait des conséquences graves pour la communauté : plus de chauffage, plus d'eau, plus d'électricité ni de lumière... TELE-POST gère les télécommunications dans le village via un relais. Le magasin de ravitaillement se trouve dans le même bâtiment que le bureau de poste. La maison polyvalente, dans la partie haute du village, regroupe : douches publiques, blanchisserie, salle de réunion, espace pour le traitement des peaux. L'école primaire construite en 2006 compte encore huit élèves dispensés de cours pendant la nuit hivernale. De la classe 1 à la classe 7, les enfants sont scolarisés dans l'école de Siorapaluk, puis ils effectuent les classes 8, 9 et 10 obligatoires, au collège de Qaanaaq, où un internat peut les accueillir. Mais bien souvent les collégiens sont accueillis chez des parents à Qaanaaq, ou bien leur mère quitte avec eux le village, le temps de la scolarité de leurs enfants.

²⁵ Emil Rasmussen (1906-2001) originaire de Lolland, au Danemark, participa à la septième et dernière expédition de Thulé 1921-1924 menée par Knud Rasmussen. Quelques années auparavant, Knud Rasmussen l'avait engagé comme jeune menuisier pour bâtir, à Thulé, l'hôpital, l'église, la résidence des missionnaires et plusieurs autres bâtiments. En août 1930, il bâtit le comptoir de Siorapaluk. Par la suite Emil Rasmussen joua un rôle lors du conflit entre le Danemark et la Norvège (1932-1933). L'un et l'autre des belligérants voulaient faire valoir leurs droits sur la région du fjord Kangerlussuatsiaq (fjord de Lindenow) au sud-est du Groenland. À l'automne 1932, Emil Rasmussen et un compagnon danois s'installèrent dans une cabane de chasse abandonnée, à l'embouchure du fjord, pour assurer la présence danoise pendant que le différent était soumis au Tribunal International de La Haye. Au printemps de 1933 la décision tourna à l'avantage du Danemark (documentation : musée de Qaanaaq).



Figure 24 - L'école de Siorapaluk en 1950 et la nouvelle école construite en 2006

Un cargo d'approvisionnement dessert le village une fois par an. Siorapaluk n'ayant ni port ni quai, le chargement et le déchargement des marchandises s'effectuent sur la plage avec les canots et la coopération des villageois. De juillet à septembre, en fonction des conditions de glace et de la météo, des bateaux de croisière peuvent faire escale dans le fjord.

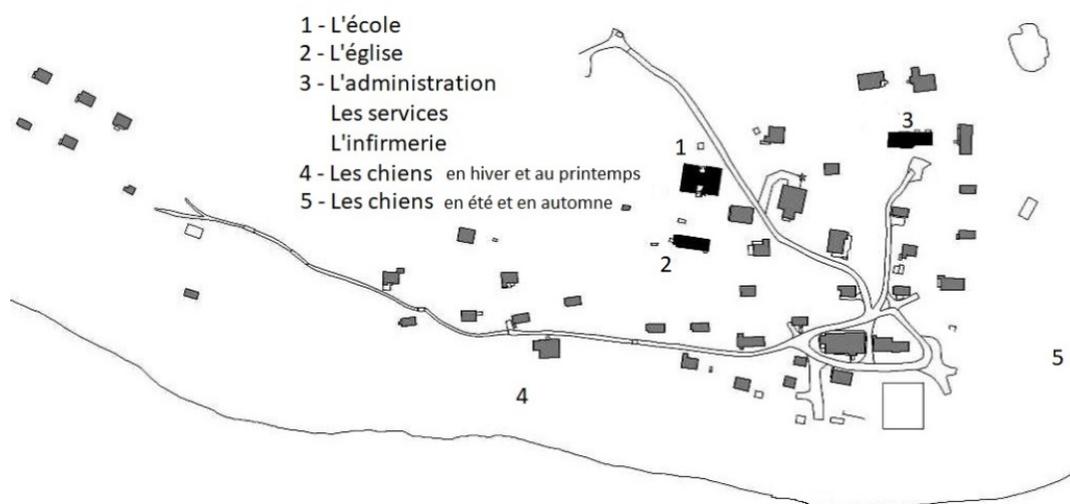


Figure 25 - Plan de Siorapaluk - Source : services municipaux de Qaanaaq

La population permanente d'une centaine de personnes en 1965 a chuté à soixante-douze habitants en 2009 et poursuit sensiblement sa décroissance depuis 2011, principalement en raison de la migration vers Qaanaaq. En juillet 2017, la population recensée était de quarante personnes, dont trois chasseurs professionnels.

Au nord de Siorapaluk, à proximité du fjord Robertson, les falaises sont réputées pour être le refuge de millions de mergules qui, chaque année, en mai, viennent y nicher et se reproduire. Les renards et les lièvres arctiques abondent près du village, tout comme les

mammifères marins, en particulier les phoques et les morses, attirés par la proximité de *Pikialasorsuaq*, la polynie du nord.



Figure 26 - À gauche : Siorapaluk au printemps. À droite : la plage en été et le glacier Robertson.

Savissivik

Savissivik, situé dans la partie nord de la baie de Belleville, au sud de Cap York, est la communauté la plus méridionale de la région. Son comptoir a été créé en 1934 son réseau d'électricité en 1987. "Savissivik" signifie: « L'endroit où l'on peut trouver du fer ». Une météorite tombée à proximité de Cap York a permis aux Inughuit thuléens de se procurer du fer pour fabriquer des lames de couteaux, des pointes d'armes et des outils. Au cours des XIX^e et XX^e siècles, Robert Peary récupéra plusieurs fragments, dont Ahnighito, qu'il fit transporter, en 1897, à New-York. Ils sont exposés au Muséum d'Histoire Naturelle où l'on peut toujours les voir. Un autre fragment, pesant une vingtaine de tonne, a été transporté en 1925 à Copenhague.



Figure 27 - Savissivik, le village en 2018. Photo de Naduk Kristensen. Chargement de la météorite. Peary, 1897

A Savissivik, la vie des chasseurs est rythmée par la chasse au narval, au printemps et en été, et par la chasse à l'ours en hiver. Au printemps, les falaises aux alentours du village sont le lieu de rassemblement de millions de mergules venus nicher, petit gibier que les Inughuit capturent au filet à main pour la préparation du *kiviasq*²⁶. Les activités de chasse et de pêche

²⁶ *Kiviasq* : préparation à base de mergules fermentés.

constituent la base de l'économie locale. En 2017, il n'y a plus qu'une soixantaine d'habitants dont six chasseurs. Au sud de Savissivik, l'intérieur de la baie de Melville, aire de reproduction des narvals, des phoques et des ours polaires, est maintenant protégé par un classement en réserve naturelle. Désormais, tous les types de chasse et de trafics motorisés y sont (officiellement) interdits.

Qeqertat

Dans la partie intérieure du fjord Inglefield, à l'est de Qaanaaq, la toute petite communauté de Qeqertat est blottie sur une île. De gigantesques glaciers, issus de la calotte glaciaire, comme le glacier Tracy, encadrent le village sur les côtes nord et est du fjord. Les eaux, aux environs du village, sont réputées pour être giboyeuses. Les narvals y abondent en été et la pêche au flétan est fructueuse pendant la période de banquise. Depuis la montée en puissance de la coopérative, les pêcheurs et chasseurs de Qaanaaq séjournent régulièrement à Qeqertat. La chasse est le fondement de l'activité économique de la communauté. Qeqertat a perdu son statut officiel de «village» au milieu des années 80 et n'a donc pas été inclus, jusqu'en 2009, dans la mise en œuvre, par le gouvernement autonome du Groenland, de services et d'infrastructures comparables à celles dont ont bénéficié les autres villages. De ce fait, jusqu'en 2018, Qeqertat ne disposait pas de l'électricité. Au fil du temps, les villageois ont acheté leur propre générateur afin de faire fonctionner une machine à laver le linge, une photocopieuse, des prises électriques pour recharger les téléphones et ordinateurs regroupés dans la maison commune de services. Des travaux viennent de débiter pour bâtir une petite centrale de production électrique, ce qui pourrait contribuer à fixer les habitants actuels et attirer d'autres familles de chasseurs pêcheurs.



Figure 28 - La maison commune de services de Qeqertat

En 2017, les maisons du village sont occupées par vingt-six habitants permanents : onze hommes, dont quatre chasseurs, neuf femmes et six enfants.



Figure 29 - Au fond du fjord Inglefield : Qeqertat. Les réserves de carburant, le comptoir.

Lorsque la banquise se disloque, en été, le fjord devient le domaine de prédilection des narvals venus s'y reproduire et poursuivre les bancs de morues ou de flétans. Le village sert alors de camp de base aux chasseurs de Qaanaaq et le nombre de ses résidents peut doubler.



Figure 30 - Débarquement des engins de construction de la centrale électrique sur l'île de Qeqertat. 2018

2.2.2 Les villages abandonnés récemment

Etah

Plus loin, vers le nord, se trouve Etah, lieu par lequel, pendant près de 4000 ans, différentes migrations venues de l'ouest, pénétrèrent au Groenland après avoir traversé le détroit de Smith. Les vestiges du village sont situés sur les rives du fjord Foulk près de Reindeer Point. Le fjord long de plusieurs kilomètres est surplombé de falaises de plus de six cents mètres. Le glacier Brother John's pousse sa moraine à l'extrémité est du fjord. Au pied de ce glacier, dans le lac

Alida, un petit lac d'eau douce, les poissons abondent. À l'ouest de l'ancien village, l'extrémité Nord de la baie de Baffin se rétrécit pour former le détroit de Nares entre le Groenland et l'île d'Ellesmere. Ce détroit habituellement gelé d'octobre à juillet permettait, jusqu'en 1999, date de la création du Nunavut et de la fermeture de la frontière, le passage en traineau à chiens vers le Canada. Au siècle dernier, Etah fut utilisé comme camp de base par plusieurs expéditions en partance vers le Haut-Arctique. L'« Expédition Littéraire » de Knud Rasmussen en 1902, les tentatives infructueuses vers le pôle Nord de Robert Peary, l'infortunée expédition de Crocker Land en 1913, puis, en 1934 l'expédition de Humphrey, celle de MacGregor en 1937, de Haig Thomas en 1938, partirent de Etah. Jusque dans les années cinquante, Etah était la communauté Inughuit la plus septentrionale. En raison du climat particulièrement rigoureux, le village a été abandonné par ses habitants au profit de Pituffik, au sud. En 1984, quelques familles de Qaanaaq tentèrent de s'installer de nouveau à Etah et de repeupler le village. L'isolement et la violence des tempêtes hivernales leur firent vite regretter les commodités de Qaanaaq. Le revenu des peaux d'animaux ne suffisait pas aux chasseurs pour subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille. Ils durent renoncer à leur tentative. En 1985, le village fut définitivement abandonné au profit de Siorapaluk et Qaanaaq. Seuls subsistent des abris de chasse fréquentés par des chasseurs attirés la présence de bœufs musqués et par l'abondance des morses et des ours polaires aux alentours de la polynie.



Figure 31 - Maison à Etah. 2018

Moriusaq, mort d'un village

Une trentaine de kilomètres au nord de la base aérienne américaine de Thulé, au sud du fjord Granville, le village de Moriusaq fut créé en 1963 par des exilés d'Uummannaq. La chasse et les ressources halieutiques dans le secteur Moriusaq au sud-ouest de Qaanaaq sont abondantes. A Moriusaq, on chassait le narval, le phoque et l'ours blancs. Le village avait un petit comptoir, une école, une église et même une petite bibliothèque. De quatre-vingt habitants recensés en

1980, la population s'effondra à trente-neuf habitants en 1998 et vingt et un en 2005. En 2007, faute d'enfants en âge scolaire, l'école a fermé ses portes et l'instituteur a rejoint Qaanaaq. En 2009, les cinq derniers habitants préférèrent rejoindre Qaanaaq, ses services et ses infrastructures plus confortables. Finalement, en 2010, à la suite d'un meurtre, le village déserté fut officiellement fermé. Près d'un ruisseau, quelques anciennes maisons de tourbe témoignent d'un passé très récent.



Figure 32 - Le village déserté de Moriusaq - Photos de Niels Miunge

Qeqertarsuaq

Le hameau de Qeqertarsuaq, sur la côte nord-est de l'île Herbert (également nommée île Northumberland), à une vingtaine de kilomètres au large de Qaanaaq, a été abandonné dans les années 80. Taitsânguak²⁷ et sa femme Suakânguak furent les derniers habitants de l'île. Les familles ont progressivement déménagé à Qaanaaq. Les quelques maisons qui se dressent encore comme des fantômes servent d'abris occasionnels aux chasseurs. En hiver, deux heures suffisent pour relier Qeqertarsuaq à Qaanaaq avec un traineau et des chiens.

2 - 3 - L'habitat

2.3.1 L'habitat traditionnel

Perla Serfaty-Garzon considère l'habitat comme un élément majeur de la culture matérielle, l'expression de la mentalité des habitants et de leur rapport à leur milieu (Serfaty-Garzon 2003 : 65). L'installation de comptoirs, au début du XX^e siècle, a permis l'accès au bois comme matériau de construction. Jusqu'à cet avènement, n'importe quelle famille pouvait occuper une maison vacante. Cet usage a disparu, mais les familles se prêtent encore les unes aux autres les maisons qu'elles ont construites.

²⁷ Taitsânguak Qaerngaaq (1907-1989), chasseur, sa femme est une descendante de la migration de 1864.

On distingue plusieurs types d'habitat traditionnel suivant les périodes de l'année et les activités. Les lieux de résidence hivernale comportaient des maisons de pierre, de terre ou de bois, plus ou moins permanentes, des échafaudages pour les traîneaux, les kayaks et les réserves de viande, alors que l'habitat temporaire était caractérisé par des abris (les *qarmaq*), des tentes et des igloo.

La maison d'hiver

- La pierre et la terre : la tradition.

Les maisons anciennes, construites en pierre et en terre avec un toit en grandes dalles supportées par des pierres longilignes ancrées dans les murs, étaient semi-enterrées. Un couloir d'entrée, partiellement creusé dans le sol les prolongeait. Ce couloir coupe-froid était un élément architectural ayant pour fonction d'empêcher l'air froid de pénétrer dans la maison (Dawson 2001 ; Nansen 2005 [1893]). La forme et la taille des maisons étaient déterminées par la longueur du bois de flottage disponible. Des peaux de phoque tapissaient les parois intérieures. Entre les peaux et le mur, un calefeutrage de bruyère pour évitait aux peaux d'être détériorées par l'humidité. La maison d'hiver pouvait abriter une demi-douzaine de personnes dans une pièce unique. Le plan au sol traditionnellement en forme de poire, a évolué vers une forme trapézoïdale, puis rectangulaire (Holtved 1967).

- La terre et le bois : les comptoirs

À partir des années 1930, à proximité des comptoirs, les chasseurs les plus habiles commencèrent à construire des maisons rectangulaires en bois, puis, profitant de l'aide danoise, toute la communauté délaissa les maisons de pierres et de terre et fit de même.



Figure 33 - Habitat ancien. Maison en pierres, terre et bois, à Thulé. Photo de S. Kristiansen

Les maisons de bois regroupées autour de Thulé, Savissivik et Siorapaluk, étaient doublées d'un mur de terre reconstruit tous les automnes. Les mottes humides, plus faciles à travailler, devenaient particulièrement solides lorsqu'elles gelaient en hiver. Les mottes sèches quoique plus chaudes s'avéraient plus fragiles. Souvent les deux murs (de terre et de bois) étaient, en plus, protégés pendant l'hiver par des blocs de neige. Du papier journal collé contre la paroi intérieure en bois, apportait de la chaleur et de la luminosité. On entrait par un couloir creusé dans le sol, long d'environ deux mètres, prolongé en hiver par de la neige jusqu'à cinq mètres. La porte d'entrée, légèrement oblique, se refermait automatiquement. Une fenêtre carrée, d'environ cinquante centimètres de côté, était tendue de quatre à cinq bandes translucides d'intestins de phoque barbu. Un petit trou percé près d'une couture permettait de regarder à l'extérieur. L'intérieur était ventilé par un trou percé dans le plafond. (Holtved 1967). L'intérieur de la maison d'hiver comportait un espace cuisine avec une lampe à huile servant d'éclairage et de chauffage. Au-dessus de la lampe, était suspendu un séchoir à vêtements, l'*innitat*. Latéralement et au fond des plates-formes sur lesquelles les occupants du foyer pouvaient s'asseoir ou dormir.

A l'instar de Knud Rasmussen (1930 b : 45) et de Bernard Saladin d'Anglure chez les Iglutingmiut (1977 : 41-43), Michèle Therrien note que les Inuit, tout comme d'autres peuples, tels les Khmers du Cambodge, les Maori de Nouvelle Zélande, les Black Carib de l'île St Vincent, considéraient la maison comme une métaphore du corps féminin (Therrien 1987 : 24). Par ses corporèmes, les interdits qui s'y appliquaient et les activités qui s'y déroulaient, la maison et son espace intérieur, était un univers féminin par opposition à l'espace extérieur considéré comme masculin.

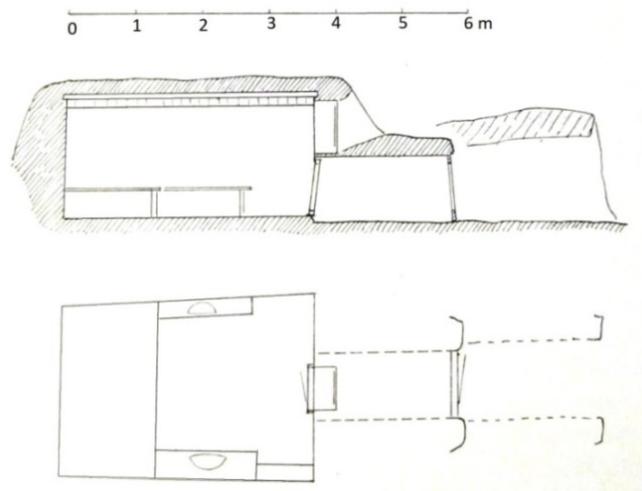


Figure 34 - Maison thuléenne traditionnelle à Qeqertat (d'après Erik Holtved 1967)

L'igloo : l'*illuikkiq*

En hiver, au cours de leurs déplacements, deux ou trois chasseurs pouvaient construire un igloo (*illuikkiq*) en à peine une heure, pour passer la nuit. Ces abris étaient fréquemment utilisés à la fin de l'hiver quand les hommes partaient chasser le morse au-delà de Neqe. L'igloo est construit avec une trentaine de blocs de neige coupés au couteau à neige (en os ou en ivoire) ou à la scie, et montés en spirale.

En 1823 sir John Franklin²⁸ s'émerveillait devant ces constructions de neige :

*“The purity of the material of which the house was framed, the elegance of its construction, and the translucency of its walls, which transmitted a very pleasant light, gave it an appearance far superior to a marble building, and one might survey it with feeling somewhat akin to those produced by the contemplation of a grecian temple, reared by Phidias; both are triumphs of art, inimitable in their kinds”*²⁹. (Franklin 1823 : 266).

Si ces constructions temporaires ne sont plus de mise, la technique de leur édification a été transmise. Dan Norman ou Tobias Simigaq³⁰, à Qaanaaq, pendant leurs loisirs, bâtissent avec fierté, au cœur du village, cet habitat de leurs ancêtres.



Figure 35 - À Qaanaaq Tobias Simigaq construit un igloo. Dan Norman à l'intérieur de l'igloo qu'il a bâti. 2017

Le printemps et l'été: les *qarmaq*

Au printemps et en été, pour des séjours temporaires, les familles élevaient des *qarmaq*. Il s'agissait de maisons très simples : juste quatre murs de pierre, une charpente en bois de flottage ou en pierres longilignes posées en porte-à-faux. Les *qarmaq* n'avaient pas de couloir. La

²⁸ Sir John Franklin (1786-1847) est un explorateur britannique. Il cartographia une large part de la côte arctique canadienne avant de disparaître en 1847, en tentant de découvrir un passage, par le nord-ouest, entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique.

²⁹ « La pureté des matériaux, rapporte John Franklin, l'élégance de la construction, la translucidité de parois, à travers lesquelles filtre la plus douce des lumières, lui donnent une beauté qu'aucun marbre ne saurait égaler. La contemplation d'une de ces constructions et celle d'un temple grec qu'aurait élevé Phidias vous laissent la même impression ; triomphe de l'un et l'autre, ils sont inimitables chacun dans son genre. »

³⁰ Tobias Simigaq : chasseur à Qaanaaq.

couverture constituée de deux couches de peau de morse, poils au-dessus, doublées de bruyère, était rapidement amovible.

La tente d'été : *tupeq*

Pauline P. Kristiansen³¹ se rappelle, que lorsqu'elle était petite fille, au début de l'été, le toit des maisons était enlevé pour aérer l'intérieur. Les gens montaient des tentes en peau, les *tupeq*, qui leur permettaient de se déplacer plus facilement pour suivre le gibier (musée de Qaanaaq 2018). La tente d'été traditionnelle était de forme conique tronquée. La charpente dessinait deux sommets reliés par une barre sur laquelle prenaient appui des perches bloquées au sol par un rond de pierres (*l'inersuaq*). Les perches, en bois de flottage ou constituées d'os ligaturés, soutenaient une couverture en peaux de phoque barbu ou de bœuf musqué. Les deux couches de peaux se rejoignaient au-dessus de la porte et étaient retenues au sol par des pierres. L'agencement intérieur était semblable à celui de la maison d'hiver, hormis le feu qui pouvait être à l'extérieur. Les *tupeq* ont disparu après 1950. Les chasseurs préféraient vendre leurs peaux au comptoir, pour obtenir de l'argent et acheter de la toile plus légère (Holtved 1967 : 28).



Figure 36 - *Tupeq* d'Akatanguaq³² à Neqi en 1915. Photo de Mc Millan

³¹ Pauline P. Kristiansen : petite fille de l'amiral Robert Edward Peary, vainqueur du pôle Nord en 1909.

³² Akatanguaq (Akatingwah) compagne inughuit de Matthew Henson (1866-1955), assistant de Peary, dont elle eut un fils : Anaukaq Henson (1906-1987).

2.3.2 L'habitat actuel

Plus le bois était utilisé pour la construction des maisons, plus il devenait difficile, dans le rythme annuel de migrations saisonnières, de déplacer la totalité de la communauté avec les traîneaux. Aux alentours de 1960, plus aucun Inughuit ne vivait dans des maisons de pierres et de terre. Tous bénéficiaient de maisons de bois préfabriquées importées du Danemark et montées par eux-mêmes avec l'aide des Danois. Cette évolution contribua à la sédentarisation.



Vestiges de maison en pierres avec couloir d'entrée à Narssaq.



Maison construite en 1930 avec sas d'entrée à Siorapaluk.

Figure 37 - Sas d'entrée des habitations.

Pour palier l'instabilité du terrain due au pergélisol, les maisons en bois importé du Danemark, sont bâties sur des pieux enfoncés dans le sol. L'air circule sous le plancher de bois.

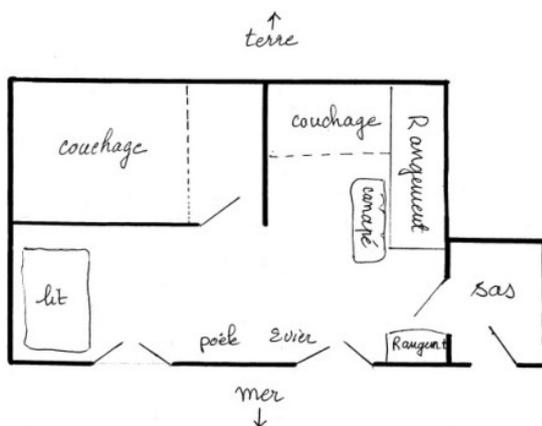


Figure 38 - Plan d'une maison de chasseur et pieux dans le pergélisol

Les maisons construites par le gouvernement sont louées au mètre carré. À titre d'exemple, une maison de cent mètres carrés peut être louée 10 000 DKK par mois (1500 € par mois).

Les Inughuit ont investi l'espace de ces maisons conçues selon des critères occidentaux, en fonction de leurs activités traditionnelles et d'un mode de vie communautaire. Cette intégration

combine des références au mode de vie ancien et des références à la modernité. Certains intérieurs sont extrêmement ordonnés et coquets, tandis que d'autres témoignent du peu d'attention que leurs occupants, reproduisant le mode d'occupation temporaire de l'habitat traditionnel, accordent à ces considérations. L'appropriation de l'espace dans la maison préfabriquée a entraîné une adaptation des techniques du corps (postures, façons de manger ou de travailler), mais non un abandon des habitudes ancestrales. Découper la viande, tailler les peaux se fait par terre, à l'entrée de la pièce principale, près du sas. Dans les maisons les plus récentes, un espace distinct fait office de séjour, avec un divan et quelques meubles sur lesquels sont amassés souvenirs, télé, magnétoscope et photos. Au couloir d'entrée et à l'espace de vie de la maison traditionnelle, a été ajoutée une chambre dans laquelle la famille dort en commun sur des matelas posés sur un sommier haut, permettant de ranger des vêtements en dessous (comme cela se faisait sous la plate-forme des maisons de pierres). La chambre, orientée vers l'intérieur des terres, est souvent aveugle. À l'extérieur, contre les façades des maisons, sont fixés des cadres dans lesquels les femmes étirent, pour les faire sécher, les peaux de phoques.



Figure 39 - Peaux de phoques séchant contre la façade d'une maison à Siorapaluk. 2010

Sous la maison ou dans un local annexe, sont stockées les fourrures, et les vêtements de peau qui ne supporteraient pas la chaleur de la maison. Non loin de la maison, les provisions de

viande sont conservées au grand air sur des plateformes de bois, hors de portée des animaux. Ces séchoirs plus ou moins garnis de viande suivant l'habileté du chasseur et suivant la saison constituent les garde-mangers des foyers (voir chapitre 7).

La maison bleue d'Otto

En août 2016, les chasseurs de Siorapaluk m'ont attribué une maison pour la durée de mon étude de terrain. Numéro 461. C'est la maison d'un chasseur, Otto, qui est parti... à la chasse en Terre d'Inglefield. La maison d'Otto est située dans la partie ouest du village, à quelques pas de la plage, il suffit de pousser la porte... Dans la pièce principale de la maison de ce petit-fils des « Rois de Thulé » règne un fouillis indescriptible : une « maison de célibataire » (sa femme vit à Qaanaaq) préférant les grands espaces aux tâches ménagères ! Un énorme quartier de morse gelé, pendu au plafond par un crochet, s'égoutte lentement dans une grande bassine de caoutchouc noir. Au retour d'Otto, dans quelques jours, ce sera le repas des chiens. Un pichet invite à se servir dans un baquet rempli d'eau. Pourtant, il y a un évier. Un bain de pied imprévu me fait vite réaliser que l'évacuation n'est reliée à rien, si ce n'est, faute de bassine, à mes chaussettes !



Figure 40 - La cuisine d'Otto - Siorapaluk - 2009

Le coin-salon est encombré par un canapé bleu fatigué, une table basse et un meuble bibliothèque vernis façon acajou. Le grand écran d'une télévision trône dans la niche centrale. Des cassettes vidéos et des albums-photo en simili-cuir s'entassent sur les rayons du bas. Dans la

partie haute, une niche vitrée protège le tambour d’Otto, en fanon de baleine et peau de phoque. A côté, sont posés délicatement un bilboquet et des lunettes en os de caribou. Sous la fenêtre, sur un petit bureau sont rassemblés pêle-mêle un téléphone, un album de *Tintin au Congo* (en danois), des perles multicolores, des télécommandes démontées, un réveil arrêté, un bocal rempli d’eau dans lequel trempent des agates, des piles de différentes tailles, des crayons, une profusion de papiers...

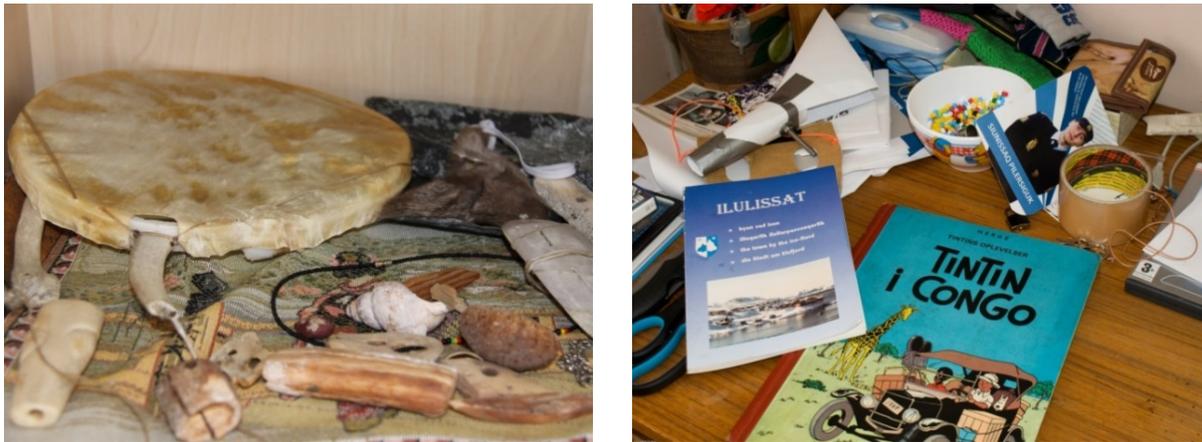


Figure 41 - Chez Otto, à Siorapaluk

La chambre est une pièce aveugle avec un simple matelas posé au sol. Des draps, dans un coin, sont roulés en boule sur un amoncellement de vêtements.

Jusqu’à l’avènement de l’autonomie, les Danois ont dédié une couleur de finition à chaque construction suivant la fonction à laquelle elle était destinée : vert pour l’éducation, jaune pour les services de santé et rouge pour les bâtiments administratifs ou d’intendance. Le choix est maintenant beaucoup plus personnel, ces codes de couleur n’ont plus d’importance. On peut voir des roses vifs, aubergine ou turquoise, suivant la fantaisie des occupants.



Figure 42 - Les maisons multicolores de Qaanaaq

2 - 4 - La communauté

Esquimaux ? Inuit ? Inughuit ?

Esquimaux est le terme qui désigne les peuples occupant traditionnellement le circumpolaire du détroit de Béring au Groenland, en passant par l'Alaska, le Canada et le Nunavut. Les Esquimaux sont divisés en deux groupes principaux : d'une part les Yup'ik, d'autre part les Inuit, auxquels sont également rattachés les Aléoutes.

Deux étymologies sont évoquées par Louis-Jacques Dorais pour le nom « Esquimau » qui fut employé pour la première fois en Occident par le père Briard dans son rapport sur la mission des jésuites dans la « Nouvelle France » en 1611. L'une est issue des travaux de José Mailhot et l'autre de ceux d'Ives Goddard (Dorais 1996). Selon José Mailhot, anthropologiste québécois, Esquimau est le terme par lequel les Montagnais désignent non pas une population inuit, mais un autre groupe algonquin, probablement le groupe des Indiens Mi'kmaq de la Gaspésie. Il signifie : « les locuteurs d'une langue étrangère » (Mailhot 1978). Tandis que pour Ives Goddard de la Smithsonian Institution, Esquimau serait une déformation du terme montagnais *assimew*, signifiant "poseurs de pièges avec des chaussures à neige (raquettes)" ou "mangeurs de viande crue" (Goddard 1984).

Quoiqu'il en soit, lors de la conférence de Barrow en Alaska (1977), réunissant les peuples autochtones vivant au-delà du Circumpolaire, ceux-ci décidèrent de s'identifier par une dénomination commune : Inuit, Êtres humains, qui exprime leur identité par rapport aux autres êtres vivants et pensants. Seuls les peuples du delta de la Kuskowim et du Yukon, faisant valoir les racines aléoutes de leur langue, persistent à refuser d'être assimilés au peuple inuit et préfèrent la dénomination : Esquimaux. Parmi les Inuit, les sept cents Inughuit sont une communauté kalaallit (groenlandaise), vivant à l'extrême nord-ouest du Groenland. Au cours des siècles, les explorateurs, aventuriers, visiteurs ou baleiniers, ont désigné les Inughuit de différentes façons.

Au premier contact avec les occidentaux ils furent nommés Arctic Highlanders par Ross (Ross 1819). Par la suite, ils furent désignés par le nom d'Etah (Ita), leur principale implantation (Hayes 1867). Pour Emil Bessels, ce sont les Itaner (Bessels 1879) ou Itanese (Bessels 1884), pour Boas il s'agit des Ita-Eskimos (Boas 1885 : 102) et des Itami pour Stein (Stein 1902 : 198). L'explorateur Robert Edwin Peary parle de « ses Eskimos » ce qui leur vaudra le nom de « Eskimos de Peary » (Peary : 1898)! L'anthropologue américain A. L. Kroeber les désigne par les termes de « Smith Sound Tribe of Eskimo » (Kroeber 1899). Plus tard, les noms de Kap York Eskimoer et Kap Yorker (Meddelelser om den Grønlandske Kirkesaq 1909-1940), leur sont

attribués. Knud Rasmussen et Peter Freuchen emploient plus directement dans leurs rapports la dénomination « Polar Eskimos » (Rasmussen 1908 ; Freuchen 1977 [1939]), désignation la plus « classique ». Dans la littérature relative à cette communauté, on trouve également les noms de Highland Eskimos (Whitney 2009 [1911]), Polargrønlander (Thomsen 1912), Thule Grønlander (Freuchen 1961), Thule-eskimøer (Vibe 1950) et Hyperboréens (Maurie 1952). En fait, eux-mêmes se désignent comme Inughuit, « Grands et eaux humains » alors que dans l'ouest du Groenland ils sont nommés Avanersuarmitut « ceux qui vivent loin au nord ».

Par souci de simplicité et pour plus de clarté, j'emploierai le terme Esquimau pour désigner la population circumpolaire du haut arctique américain, canadien et groenlandais jusqu'à la conférence de Barrow (1977), puis Inuit pour la période contemporaine et plus généralement Inughuit pour la communauté du nord-ouest du Groenland.

Les Inughuit représentent environ 1,5 % de la population du Groenland. Très conscients des spécificités de leur culture, ils en sont fiers et croient fermement que la survie dans un environnement particulièrement dur et hostile comme le leur, dépend essentiellement de leur expérience et de leurs traditions ancestrales.

La langue

Tout en formant un continuum culturel et linguistique, la répartition morcelée des groupes inuit sur plus de cinq mille kilomètres de côtes a abouti à une diversité sociale et dialectale. La plupart des chasseurs parlent au quotidien l'inuktun, un dialecte spécifique à la région de Qaanaaq. L'inuktun, de structure agglutinante appartient à la famille des langues eskimo-aléoutes. Il n'est pas écrit mais seulement transmis oralement. Historiquement, les Inughuit (Esquimaux polaires) ont été les derniers à passer du Canada au Groenland en emportant avec eux leur langue originelle, l'inuktun. Du fait de l'isolement géographique de l'Avanersuaq, l'inuktun n'a que peu évolué. Précieux bagage culturel, la langue est considérée par Claude Lévi-Strauss comme « partie, produit et condition de la culture » (Lévi-Strauss 1958 : 78). Pour sa part, Stephen Pax Leonard³³, ethnolinguiste britannique de l'université de Cambridge, considère l'inuktun comme un des dialectes inuit les plus anciens et les plus purs, en quelques sortes, un « fossile linguistique » (Pax Leonard 2014).

L'inuktun est parlé par moins de cinq cents Inughuit qui pratiquent également le kalaallisut (langue officielle du Groenland) et, pour beaucoup d'entre eux, le danois. Le kalaallisut (le groenlandais standard) est écrit et présente de nombreuses similitudes avec l'inuktitut du

³³ Stephen Pax Leonard est un ethnolinguiste du Scott Polar Institut, chercheur attaché au Trinit Hall de Cambridge. Sa recherche participe au World Oral Literature Project de Cambridge.

Nunavut, qui lui, au début du siècle dernier, s'est doté d'un alphabet syllabique pour sa transcription. Les histoires et traditions sont transmises oralement. Dans ce territoire de l'extrême arctique, où le soleil disparaît à la fin du mois d'octobre pour ne réapparaître qu'au début du mois de mars, c'est pendant la période obscure que les aînés racontent et transmettent leurs histoires de chasse, leurs mythes et leurs poésies aux plus jeunes.

En dehors de Qaanaaq, l'inuktun est parlé dans les villages de Siorapaluk, où subsistent quelques conteurs, Qeqertat et Savissiviq. La langue a été décrite par Knud Rasmussen et Peter Freuchen lorsqu'ils fondèrent, en 1910, le comptoir de Thulé dans la baie de l'Etoile. Erik Holtved³⁴ l'a étudiée dans les textes des chants traditionnels. Puis Michael Fortescue, en 1991, en a dressé un répertoire thématique. Enfin, Stephen Pax Leonard a procédé d'août 2010 à août 2011, au recueil et à l'enregistrement sur le terrain, de contes et récits oraux en inuktun.

Une société traditionnelle communautaire non hiérarchisée

La société traditionnelle des Inughuit est basée sur une famille nucléaire. Le couple est une unité dans laquelle le travail de la femme est considéré comme tout aussi essentiel que celui de l'homme. Le chasseur et sa femme dépendent l'un de l'autre. Jusqu'au début du xx^e siècle, l'homme chassait et la femme s'occupait des tâches domestiques. Si un homme perdait sa femme, il se trouvait démuni et incapable d'entretenir son foyer. Il était alors accueilli dans la maison d'un autre couple où il pouvait disposer de vêtements secs et entretenus par la femme, des bottes dont les semelles étaient assouplies et la tige retournée à l'envers tous les soirs. En retour, il donnait tout le produit de sa chasse à ses hôtes. Mais une femme qui perdait son mari et qui n'était pas prise immédiatement pour épouse par un autre chasseur, était réduite à l'état de mendiante (Freuchen 1961). Souvent, les familles se regroupaient pour résider avec d'autres parents formant alors une sorte d'unité familiale étendue qui, jusqu'au début du xx^e siècle, pouvait constituer elle-même la totalité d'une implantation (*idem*). Les mariages n'étaient autorisés qu'entre cousins au sixième degré et un grand nombre d'interdits permettaient de réguler la démographie. Mais en fait, les règles ne s'appliquaient de façon stricte que sur les premier, deuxième et troisième degrés. Dans ce sens, le cousin était appelé frère (Malaurie, Sutter, et Tabah 1952). Selon Malaurie, les jeunes gens étaient « mariés » dès leur naissance, alors que Birket-Smith note qu'il « n'y a pratiquement pas de restriction au droit de choisir sa femme » tout en précisant que « la seule chose essentielle est que les parties ne soient pas trop

³⁴ En 1931, Erik Holtved accompagna Knud Rasmussen dans la VI^e expédition de Thulé. Puis de 1932 à 1947, il poursuivit son travail de terrain. Archéologue et linguiste, il participa aux travaux de William Thalbitzer et publia de nombreux ouvrages traitant des mythes, des contes et légendes, du langage et des chants de la région de Thulé.

prochement apparentées ou portent le même nom³⁵ ». (Maurie 1989 [1955] : 185 ; Birket-Smith 1937 : 171). Le mariage ne donnait pas lieu à de grande cérémonie. Le garçon s'installait pendant une année ou deux chez son beau-père, et l'aidait, s'acquittant ainsi d'une sorte de dote. Puis il fondait avec sa femme un nouveau foyer (Maurie 1989 [1955]). Les enfants nés du couple étaient considérés comme appartenant également à la mère et au père. Il n'y avait pas de rang, ni de classe, ni d'organisation sociale permanente au-delà du cercle familial comprenant les parents, et leurs enfants, leurs frères et sœurs et leurs enfants. Actuellement, il est fréquent que les mariages ne soient célébrés qu'après de longues années de vie commune. Dans la salle de la mairie et sur le perron de l'église, le couple est alors entouré de ses enfants (ou de ceux ayant été conçus avec d'autres partenaires avant leur vie commune). Je reviendrai sur le cas des adoptions, qui sont fréquentes, dans le chapitre 11.

La communauté était gérée de façon démocratique avec, en cas de problème, une référence à l'*angakok* (chamane) ou à un grand chasseur, qui étaient, souvent, une seule et même personne. Ce sont les anciens, hommes ou femmes, les bons chasseurs, les *angakok*, qui grâce à leur prestige ou leur expérience étaient suivis ou sollicités selon les circonstances. L'*angakok* ne commandait pas, mais seulement suggérait ou se posait en médiateur. Il était respecté par tous et ne devenait leader que dans les situations critiques pour la communauté (Gilberg 1994 : 44). Son rôle consistait à maintenir et à rétablir l'harmonie du monde lorsqu'elle était perturbée par la maladie, le mauvais temps qui persistait ou la pénurie de gibier, à cause d'offenses faites à une âme. L'*angakok* était l'intermédiaire entre les âmes des humains, des animaux et des esprits. Quand des conflits internes éclataient et qu'aucun accord ne pouvait être trouvé, les problèmes se résolvaient dans des joutes oratoires. Leur but était de ridiculiser l'un des belligérants et de lui faire ainsi du tort pour longtemps (Birket-Smith 1937). Souvent, le vaincu, déconsidéré, n'avait d'autre alternative que de quitter le village.

La population étant relativement réduite et isolée, chacun connaît tout le monde. Les crimes n'étaient (et ne sont) pas inconnus (Kane 1856 : 108). Le dernier meurtre recensé date de 2010, dans le petit village de Qeqertat. Si la police, représentant le gouvernement de Nuuk, est présente à Qaanaaq, quand la tranquillité et la fierté de la communauté en dépendent, la loi du silence prévaut. « C'est une tendance grégaire qui maintient la communauté » (Birket-Smith 1937 : 183). Le meurtre perpétré à Moriusaq, en 2009, peu avant la fermeture du village, d'un alcoolique d'une brutalité et d'une agressivité notoires, n'a entraîné aucune réprobation. J'ai pu assister à une réaction similaire, lorsque l'ensemble des habitants de Qaanaaq s'est mobilisé pour expulser une journaliste étrangère, venue enquêter (avec des méthodes, il est vrai, peu

³⁵ Le nom étant porteur d'une âme, fait que deux homonymes étaient déjà liés de façon intime.

respectueuses) sur les méfaits de l'alcool dans les familles. Son questionnement fut perçu comme susceptible de troubler l'équilibre et la paix de la communauté. Dans la communauté traditionnelle, un meurtre réclamait la vengeance. Sur l'île de Baffin, la fuite de Qitdlarsuaq (*angakok* accusé d'un meurtre) en est l'illustration. Les films de Knud Rasmussen et Friedrich Dalsheim, « les Noces de Palo » (1932) ou du réalisateur inuit Zacharias Kunuk, « Atanarjuat, la Légende de l'Homme Rapide » (2002) mettent en scène cette vengeance nécessaire à la restauration de la paix. Georg Quppersimaan, sur la côte est, l'évoque dans ses souvenirs recueillis, en 1960, par le révérend Otto Sandgreen. Cependant, l'élimination physique d'un membre gênant pour la communauté ou pour les desseins d'un *angakok*, n'entraînait pas d'opprobre, de réprobation ou d'action de vengeance. Ce fut le cas du meurtre d'Uvisakavsik, dans le fjord Inglefield, par Odaq et Sigdloo, pour s'approprier deux de ses femmes, Meqo et Ateetak (Freuchen 1997 [1939] : 56).

Des divertissements en commun

Le réseau de liens familiaux est dense et les visites de maison à maison sont fréquentes, allant même, pendant la nuit hivernale, jusqu'à plusieurs fois par jour. En hiver, le principal motif des déplacements est de rompre la monotonie de *kapirlak*. En 1898, Eivind Astrup notait : « La raison principale qui rend possible pour les Eskimos du détroit de Smith d'endurer la longue nuit hivernale de quatre mois, est leur disposition à la sociabilité. Les jeunes passent alors plus de temps à visiter les membres de leur famille et leurs amis, qu'à la maison » (Astrup 1898 : 278). Après la création du comptoir de Thulé et la mise à disposition du café, cette tradition a évolué en *kaffemik*. Traditionnellement les Inughuit consommaient deux breuvages : l'eau et le bouillon. Les jours fériés laïques ou religieux leur étaient inconnus jusqu'à l'introduction du christianisme en 1909 et des coutumes occidentales, mais l'hospitalité était très importante. Au comptoir, dont l'ouverture était permanente, et au village d'Uummannaq, les visites et rassemblements devinrent coutumiers. Le café jouait un rôle primordial et l'on se devait d'offrir le meilleur. Les nouvelles denrées, telles le café, s'amalgamèrent avec l'hospitalité inughuit dans le mot : « *kaffemik* ». Vilhemine, surnommée Me, la sœur de Knud Rasmussen, se souvient du départ de l'implantation d'Ikerasak à proximité d'Uummannaq, lors de son dernier voyage en traîneau avec son frère, avant son retour au Danemark. « Partout, même dans les maisons les plus pauvres, on nous offrait du café. En un jour comme celui-ci, ce ne sont pas moins de quinze à vingt tasses qui nous ont été offertes ! ». Une vieille femme qui n'avait pas pu se procurer de fuel pour faire chauffer du café, lui tendit une pièce de 25 øres enveloppée dans un morceau de papier journal : « C'est pour boire du café quand vous atteindrez

Ummannaq » dit-elle. En 1910, la mission et le comptoir étaient sur la rive sud de la péninsule d'Ummannaq, avec cet engouement, le « *kaffemik* » prit racine sur la rive nord, dans l'implantation traditionnelle d'Ummannaq. Les manifestations rassemblant la population sont nombreuses : courses de traîneaux pour les chasseurs, les enfants, les femmes, déguisements, pique niques, concours de pêche, concerts et jeux en plein air, courses de kayaks... (Vidéos 02 - 03 - 04 - 05).



Course de traîneaux



Concert en plein air



Tir à la corde



Déguisements



Mads Ole et Aleqatsiaq ont troqué leur harpon et leur pantalon d'ours pour la guitare électrique.



Polka héritée des baleiniers

Figure 43 - Des divertissements en commun

L'Avanersuaq, s'il est resté relativement isolé jusqu'à une époque récente, n'en n'est pas moins le territoire d'une communauté héritière de riches traditions. L'environnement arctique, a fait émerger des modes d'habitat, des techniques de chasse, des valeurs sociétales et une histoire à la mesure de ses variations et de ses incertitudes.

Chapitre **3** - Relation des chasseurs avec la communauté et les animaux

3 - 1 - Les chasseurs et la communauté

C'est en poursuivant les grands mammifères marins, que les Thuléens traversèrent le détroit de Smith au XII^e siècle et pénétrèrent au Groenland dans la région d'Etah. Nomades, ils chassaient les belugas, les narvals, les morses, les phoques... depuis la bordure de banquise ou en eau libre depuis leurs kayaks. Dans l'Avanersuaq, cette activité a perduré jusqu'à nos jours, en se concentrant dans une zone s'étendant du nord de la Baie de Melville à la Terre d'Inglefield. Ressource traditionnelle, la chasse aux mammifères marins doit s'adapter à une évolution environnementale, tant économique et sociale que climatique, que je développerai dans la seconde partie de cette thèse. Dans ce chapitre, avant de présenter l'animal emblématique de l'Avanersuaq, le narval, j'investiguerai les savoirs relatifs au gibier, les talents, techniques du corps, modes de penser des chasseurs, leur place dans la société et leur rapport aux animaux.

La chasse, dans l'environnement arctique de l'Avanersuaq, est une activité très complexe mettant en jeu de nombreuses connaissances et capacités complémentaires que j'ai observées en me déplaçant avec les chasseurs, au printemps en traineau à chiens, puis en été en les suivant dans leurs camps de chasse. J'ai ainsi pu percevoir le haut degré de connaissances et savoir-faire physiques, techniques, relationnels et environnementaux qu'elle exige, ainsi que l'importance économique et sociale de sa place dans la communauté. Un chasseur accompli doit être capable d'agir en équipe, de reconnaître et de réagir aux indices les plus subtiles de son environnement (aspect de la mer, force et orientation du vent, qualité de l'air, traces...). Ses

connaissances portent sur des savoirs généraux, environnementaux, éthologiques, la capacité à s'orienter. Elles s'appliquent à des techniques, comme la construction des moyens de déplacement et des équipements de chasse, à des pratiques, comme l'élevage et le dressage des chiens, à des comportements liés aux valeurs qui sous-tendent les relations dans la communauté et la relation aux animaux...

3.1.1 Un chasseur sachant chasser...

Le chasseur doit savoir où et comment chasser, connaître, avoir incorporé et pratiquer les gestes, les mouvements adéquates, faire preuve d'habileté, d'agilité, d'adresse, être capable de former et mener un équipage, de s'orienter, de construire puis utiliser son kayak, ses équipements, les canots, savoir entretenir un moteur, un fusil... Pour Madeleine Akrich « l'incorporation conduit à un rapport évident avec les objets et l'espace. Cette évidence est une construction qui se réalise dans la confrontation avec la matière, souvent avec hésitations et maladresses, toujours par expérimentation. » (Akrich 2002 : 111). Parallèlement, le chasseur doit avoir une profonde compréhension de l'environnement tout autant que la connaissance des animaux et de leurs déplacements. Ceux-ci peuvent être difficiles à localiser, peu nombreux ou bien, même le placide narval, dangereux du fait de leur taille ou de leur force. Le narval étant migrateur, le chasseur doit être capable de se trouver à la bonne place, au bon moment, pour un rapport maximum avec un minimum d'énergie. Il a aussi appris à imiter le cri des animaux, mimer leur comportement, les appeler, les attendre. Autant de connaissances, de savoirs qu'il a incorporés en observant, suivant, imitant ses aînés (voir chapitre 11). La maîtrise de ces savoirs cognitifs fait partie des compétences fondamentales de l'affirmation de l'identité des chasseurs inughuit.

Quels liens relie le gibier et l'expérience personnelle acquise par le chasseur des saisons, des localisations et de l'environnement ? Frédéric Laugrand définit la globalité des savoirs et connaissances nécessaires aux chasseurs : « ils doivent comprendre les mouvements et le comportement des animaux. Ils ont besoin d'une connaissance approfondie de l'anatomie et doivent être des observateurs qualifiés de la physiologie animale. Ils doivent être capables d'évaluer l'état d'un animal, s'il est en bonne santé ou non, et savoir comment dépecer les animaux, en séparant les différentes parties, viande, os, graisse, peau et organes. Cela nécessite de l'instruction et de la formation par des chasseurs plus âgés et, surtout, une expérience pratique sur le terrain » (Laugrand 2015 : 56).

La chasse n'est pas fortuite. Comme le dit Toku Oshima³⁶, 43 ans, chasseuse à Qaanaaq « Pour avoir de la nourriture fraîche, nous devons être capables de la capturer nous-mêmes », Quand et où le chasseur sait-il qu'il va trouver le gibier convoité ? Jean-François Le Mouël³⁷ qui partagea pendant trois années la vie des chasseurs à Naujât (au sud de la baie de Melville), constate que : « la connaissance du cycle saisonnier des différentes espèces s'ajoute à celle de la répartition correspondante de ses représentants » (Le Mouël 1978 : 54). L'accessibilité du gibier convoité est donc fonction des saisons, du lieu et de l'environnement qui conditionnent les moyens de déplacement et les techniques de chasse. En hiver et au printemps le chasseur parcourt la banquise avec son traineau à chiens, en été et à l'automne, il sillonne les eaux libres avec son canot à moteur et son kayak. Une chasse fructueuse nécessite aussi de la part du chasseur la connaissance du gibier et de son environnement, des capacités d'observation, d'anticipation, de prédiction et des déplacements en sécurité sur la banquise et sur l'eau. Ces connaissances et compétences constituent les fondements de la culture des chasseurs inughuit.

Un gibier bien nommé

Pour Vladimir Randa « savoir identifier et nommer correctement les animaux, fait partie des compétences qui comptent dans l'affirmation de l'identité inuit » et il ajoute que nommer précisément le gibier et son environnement, c'est « introduire un certain ordre à l'intérieur d'un champ d'expérience » (Randa 2002 : 73). Les zoonymes faisant fréquemment référence à des caractéristiques morphologiques, éthologiques et environnementales, nous renseignent sur la représentation que les Inughuit se font des animaux. Les mammifères terrestres, *pihuktuq*, « marchent » et les mammifères marins, *puihi* « nagent en surface pour respirer » (Brody 1976 : 204; Dorais 1984 : 11; Robbe 1994 : 131). Les mammifères marins sont désignés par les chasseurs par des noms spécifiques en relation avec leur âge, leurs caractéristiques comportementales, éthologiques, morphologiques ou la saison et l'environnement dans lequel ils apparaissent.

³⁶ Toku Oshima, née en 1975 à Siorapaluk, a d'abord obtenu un diplôme d'électricienne avant de devenir chasseuse.

³⁷ Jean-François Le Mouël : Représentant émérite de la France près l'Unesco / ICOMOS (International Polar Heritage Committee). Ancien directeur de la MIAFAR (Mission archéologique française en Arctique – CNRS et ministère des Affaires étrangères). Ancien directeur du Service du patrimoine historique des TAAF (Terres australes et antarctiques françaises)

Tableau 6 - Terminologie employée par les chasseurs pour désigner les narvals, les bélugas et les phoques

Narval et béluga : <i>qilalugaq</i>	
<i>Qilalugaq</i>	Petite baleine : narval et béluga
<i>Qilalugaq qirniqtaq</i>	Narval (petite baleine noire)
<i>Puigaaqtuq</i>	Narval respirant tout en nageant en surface
<i>Qilalugaq qakortaq</i>	Beluga, (petite baleine blanche)
<i>Tiggak</i>	Mâle adulte de phoque, morse, narval ou autre mammifère marin
Phocidé : <i>puihi</i>	
<i>Pulahug</i>	Phoque apparaissant au printemps
<i>Aglaktuuq</i>	Jeune phoque du Groenland
<i>Aataaq</i>	Phoque du Groenland
<i>Natsiaq</i>	Phoque annelé
<i>Natsirhiaq</i>	Phoque à capuchon
<i>Tiggak</i>	Mâle adulte de phoque, morse, narval ou autre mammifère marin
<i>Tiggangnitsug</i>	Vieux phoque mâle (avec odeur forte)
<i>Ughugaaq</i>	Jeune phoque barbu
<i>Ughuk</i>	Phoque barbu

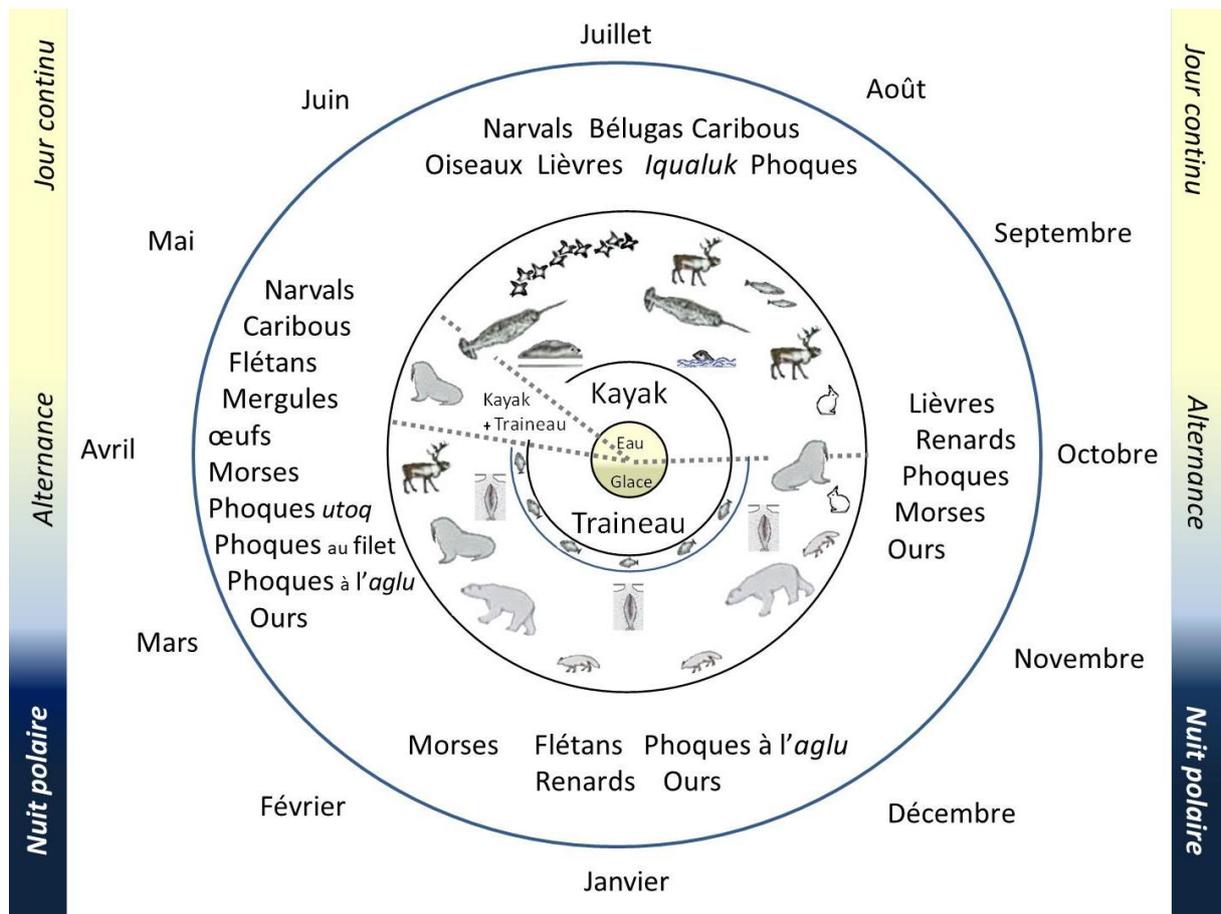
Dans la région de Qaanaaq, les Inughuit considèrent les narvals et les bélugas comme apparentés et les nomment globalement par le terme : *qilalugaq*. Jean-François Le Mouél a relevé cette même considération à Naujât, dans la région d’Upernavik (Le Mouél 1978 : 62). Cependant, alors que blottie dans le canot de Mads Ole, je guettais patiemment l’apparition d’un narval, Kristian, m’expliqua : « Ici, il y a trois sortes de narvals. En lisière de banquise et dans le fjord, on chasse les *qilalugaq qirniqtaq*, les narvals noirs. Parfois on harponne un *qilalugaq tuugaalik*, ceux-là n’ont pas de dent. Et à Siorapaluk il y a plein de *qilalugaq qakortaq*, des narvals blancs ». Ce qui en d’autres termes correspond au narval, et à sa femelle. *Qilalugaq qirniqtaq*, le mâle est reconnaissable à sa longue dent et à sa couleur, *qirniqtuq*, noire. La femelle *qilalugaq tuugaalik*, est une petite baleine *tuugaalik* « qui n’a pas de dent ». Elle n’a effectivement pas de dent apparente. Quant à *qilalugaq qakortaq*, la « baleine blanche », c’est le béluga, un cétacé entièrement blanc, très proche du narval avec lequel il cohabite fréquemment.

La saisonnalité du gibier : chasser quoi et quand ?

Le gibier convoité par les chasseurs est fonction des saisons, des lieux, de l’environnement. « Pour nous, dit Toku Oshima, le cycle annuel du gibier est essentiel à notre vie quotidienne. Nous avons des coutumes en accord avec celles des animaux et les lieux où on les chasse. C’est ainsi que nous obtenons de la viande fraîche pour nous nourrir ».

Une partie des animaux, narvals, bélugas, guillemots et mergules effectuent un cycle migratoire saisonnier. Au printemps, la nuit cède peu à peu la place à la lumière du jour. Le manteau neigeux s'évapore sous les premiers rayons du soleil. La glace se disloque par endroits. Les narvals et les bélugas poursuivent les bancs de morues dans le *floe*, en bordure de la banquise fragilisée. Les mergules arrivent par milliers pour nicher dans les falaises. Les caribous, grattent la fine couverture neigeuse à la recherche du lichen. En été les narvals au terme de leur périple migratoire vers le nord, sillonnent les eaux profondes des fjords d'où ils ne repartiront qu'à l'automne. Les bœufs musqués, paissent dans les zones herbeuses de la Terre d'Inglefield. En revanche, les phoques barbus, les morses et le petit gibier à fourrure, comme les renards, sont présents et chassés à peu près toute l'année.

Tableau 7 - Saisonnalité du gibier



La localisation du gibier : chasser quoi et où ?

Les falaises, les fjords profonds, les polynies saisonnières, les zones herbeuses, la banquise, l'eau libre, la nuit polaire, le jour continu, sont autant de contextes qui constituent l'environnement et le territoire du gibier et du chasseur.

Le gibier parcourt des territoires qu'il choisit en fonction d'un environnement lui permettant de satisfaire ses besoins vitaux dans un réseau trophique équilibré. D'un point de vue écologique, cet environnement est l'ensemble des facteurs naturels (physiques, chimiques et biologiques) susceptibles d'agir sur les organismes vivants. (Begon & al. 1990). L'évolution environnementale globale incluant le climat, la pollution, le regroupement des implantations et des réglementations territoriales, remet en question cet équilibre (voir chapitre 10). Jusque dans les années quatre-vingt, l'embâcle avait lieu au mois d'octobre. Depuis cette époque qui marque le début de l'accélération du réchauffement climatique, la banquise, sauf années exceptionnelles, se forme plus tard, en décembre ou dans la première quinzaine de janvier. Cette évolution de l'environnement influence d'une part l'abondance et la disponibilité de ce qui peut être consommé par les animaux, et d'autre part, en ce qui concerne les chasseurs, la localisation du gibier, la période et les techniques de chasse.

Dans la région de Savissivik, au sud, et dans les eaux de la région de Thulé, Moriusaq et Siorapaluk, les narvals, les phoques les bélugas et les morses abondent. Plus au nord, jusqu'à Anoritoq, la côte cernée de glaces dérivantes, est propice à la chasse au narval, au morse, au phoque marbré et à l'ours. Le fjord Inglefield est réputé être le plus giboyeux. Les narvals, les bélugas et les morses suivant la débâcle et le retrait des glaces sont nombreux à fréquenter les eaux côtières à l'entrée du fjord (Vibe 1950 : 77- 85). Les narvals, pour se reproduire, en été, ont besoin de ses eaux profondes. Ils trouvent là, en abondance, des morues qui se nourrissent de plancton au pied de ses glaciers. Les berges sont jalonnées de camps de chasse. Selon l'expérience de Mads Ole, Niels et Kristian, le camp de chasse au narval le plus fructueux de la région est Quinihut, sur la côte nord du fjord. Le long de l'île Herbert et dans les embouchures des petits fjords quelques troupeaux de morses hivernent et sont rejoints au printemps par des narvals et des bélugas. À Neqi et Pitoravik, la chasse au morse sur la glace fine formée par des courants marins, est une tradition toujours pratiquée par l'ensemble des chasseurs, du printemps à l'automne. Les animaux sont présents le long de la côte et dans *pikialorsuaq*, la grande polynie. La région de Port Foulke, au nord, est particulièrement réputée pour ses populations de morses. À l'entrée du fjord Inglefield, le détroit entre l'île Herbert (*Kangerlusuak*) et Northumberland, où une petite polynie se forme en hiver, est fréquenté toute l'année par des

phoques marbrés. Les ours, *nanoq*, sont maintenant partout présents et ne craignent pas de s'approcher des villages pour s'emparer de la nourriture des chiens. Dans la nuit hivernale du 4 décembre 2015, trois ours ont fait irruption sur la plage de Qaanaaq au milieu de l'aire réservée aux chiens. Les habitants ont tenté de les effrayer avec des fusées éclairantes, des pistolets d'alarme et un concert de casseroles ! Deux ours se sont enfuis, il a fallu abattre le troisième devenu trop menaçant.



Figure 44 - Des ours à Qaanaaq, le 4 décembre 2015 - Photo de Hans Jensen

Dans les falaises de l'île Saunders (Appat), et au nord de Siorapaluk, les chasseurs collectent beaucoup d'œufs de mergules (près d'un millier selon eux), de guillemots de brünnich d'eiders et d'oies des neiges.



Figure 45 - Mads Ole et sa récolte d'œufs d'eiders à Anoritok. A droite : œufs de mergules et d'eiders.

D'importantes colonies de mergules nichent, au sud dans les falaises de la petite île d'Hakluyt (*Appaarssuit*), et dans les reliefs escarpés de la côte sud de Northumberland (Vibe 1950 : 16). Au nord, Etah est également réputé pour ses colonies de mergules qui arrivent par milliers au printemps. Selon des chasseurs de Siorapaluk, la récolte annuelle dans la région en 2015 et 2016 était d'environ 40 000 oiseaux. Dans le passé, à la fin du XVIII^e siècle et dans la première moitié du XIX^e siècle, les mergules ont joué un rôle important dans la survie de la communauté. A cette époque, les Inughuit ayant perdu les technologies liées au kayak, la chasse aux mammifères marins était devenue difficile pendant la saison des eaux libres. La communauté survécut alors dans la dépendance de la récolte des mergules disponibles à cette période de l'année (Johansen 2013 ; Lemoine & Darwent 2016). Dans la région d'Anoritoq, les œufs des eiders font le délice des chasseurs... et des renards. (Vibe 1950 : 25, 28-29).



Figure 46 - Siorapaluk. À gauche : Inuutersuaq et son épuisette à mergules.1964 (W. Lüthy). À droite : chasse aux mergules. 2018

La chasse aux caribous perdure au nord et au sud du fjord Olrik, ainsi qu'autour du fjord Bowdoin, lorsque les ours n'y rôdent pas. Au-delà du glacier Humboldt, les itinéraires de traîneaux à travers la calotte glaciaire, permettent d'accéder à des petits troupeaux de caribous et de bœufs musqués.

Le gibier, l'environnement et les techniques de chasse

Le gibier satisfait ses besoins alimentaires en parcourant des territoires qu'il choisit compte tenu des ressources du système écologique influencé par l'environnement. Le chasseur adapte ses techniques de chasse en fonction de la localisation et de l'environnement du gibier qui, nous l'avons vu précédemment, diffère de façon saisonnière.

En hiver et au printemps, la chasse aux mammifères marins se pratique sur la banquise, l'été en eaux libres et sur terre.

Comme me l'a expliqué Rasmus Avike, 52 ans, chasseur à Qaanaaq :

« Il y a différentes méthodes pour capturer les phoques sous la glace. L'une d'entre elle est le filet. Une autre est de rester près d'un *aglu*, le trou de respiration des phoques, pendant des heures en attendant celui-ci vienne en surface. Quand il fait très froid, l'utilisation du filet évite de rester immobile près du trou, pour attendre l'animal. Il faut inspecter les filets tous les jours. En hiver, pendant la saison sombre quand la glace est solide, on place les filets près des icebergs. Là, la glace est plus mince. Dans la glace brisée, au pied des petits icebergs, on peut capturer plus de phoques! ».



Phoque capturé au filet



Phoque capturé à l'*aglu*. Détroit de Murchinson. 2009

Figure 47 - Chasse au phoque sous la glace

Sur la banquise le phoque est chassé au fusil, en se dissimulant derrière un écran blanc, le *tarraq*. Le cadre de l'écran est fixé sur un petit traineau, le *qamutaarruit*, dont les patins sont gainés de fourrure d'ours pour éviter le bruissement de la glisse sur la neige (Vidéo 20).



Figure 48 - Ecran de chasse, sur patins gainés de peau d'ours. 2015



Figure 49 - Traditionnellement : chasse au phoque à l'*aglu* pendant la période hivernale et chasse au printemps sur la banquise. Musée de Coppenhague.

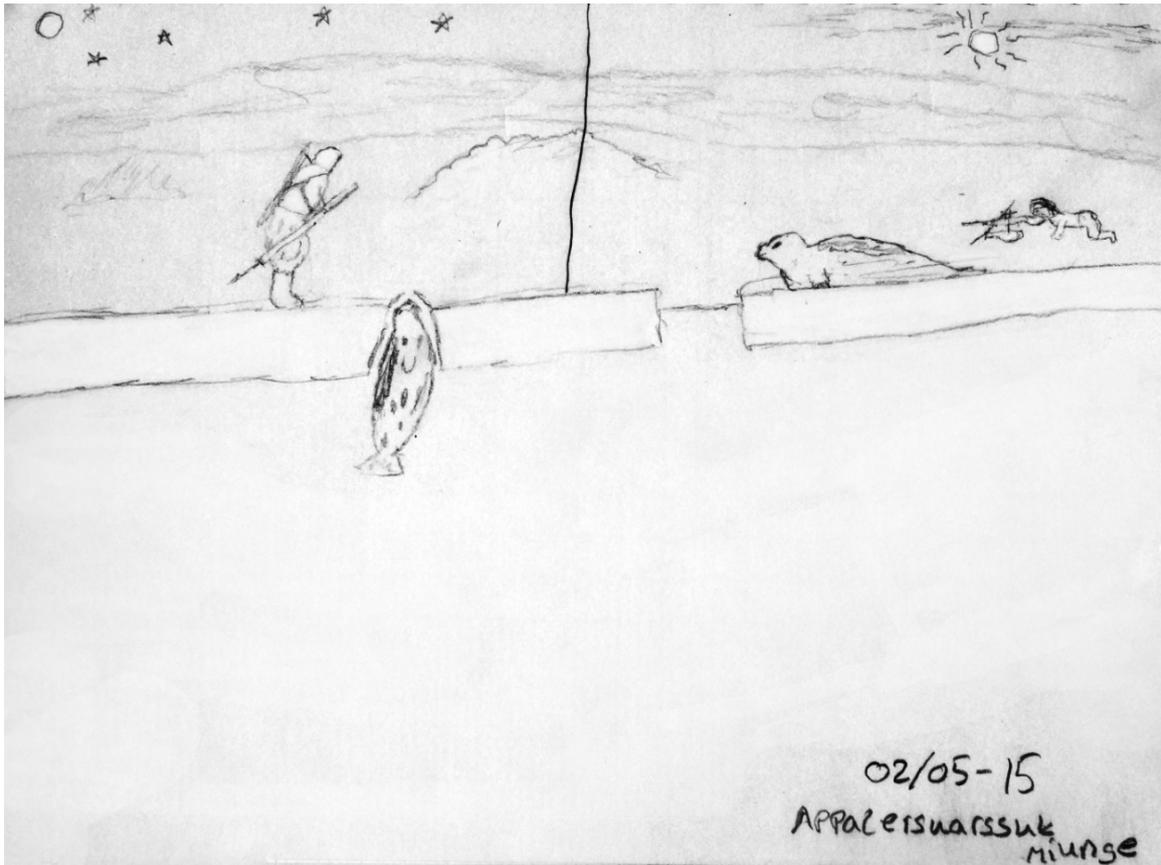


Figure 50 - 2015 : chasse au phoque à l'aglu pendant la période hivernale et chasse au printemps sur la banquise.
Dessin d'Appalersuarsuk Miunse, jeune chasseur de Qaanaaq, né en 1995

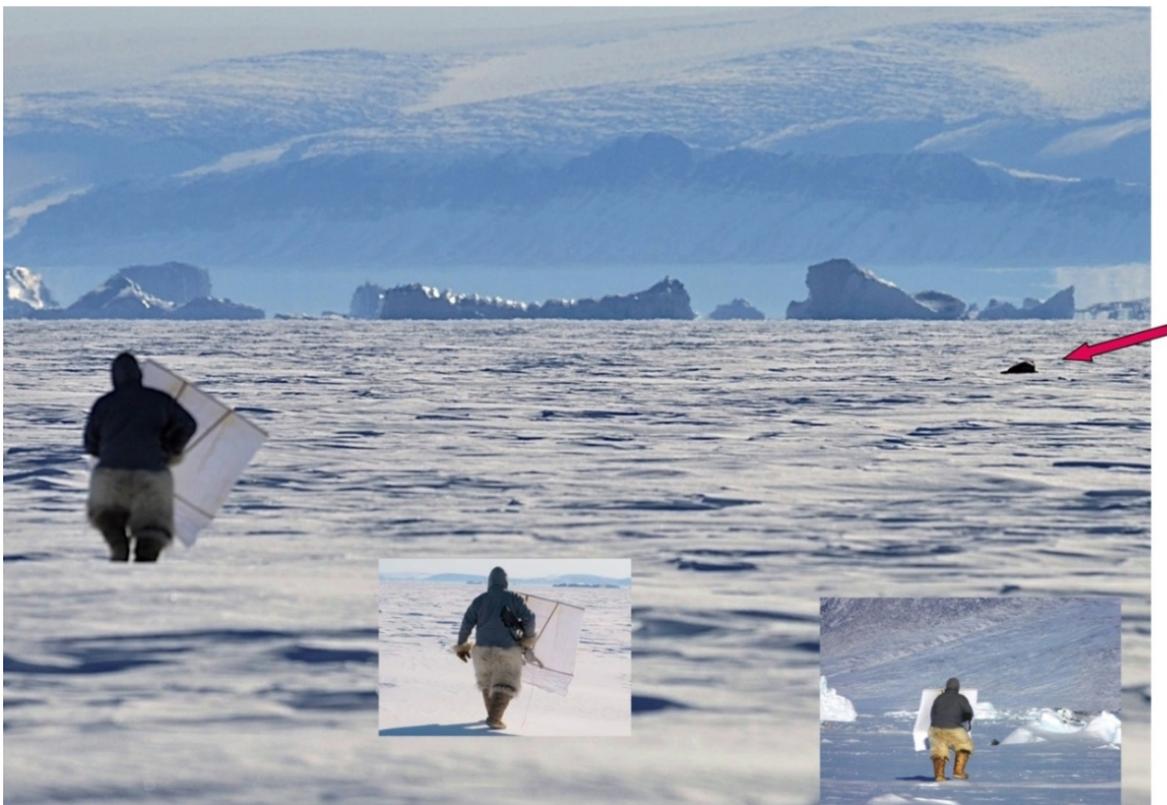


Figure 51 - 2015 : Mads Ole se dissimule derrière un écran pour approcher un phoque sur la banquise

Dans les glaces dérivantes et en eaux libres, les phoques sont tués au fusil, les belugas et les narvals sont harponnés au harpon à propulseur depuis le kayak puis achevés au fusil depuis un canot à moteur. Les morses dans les polynies sont approchés en bateau et capturés au harpon puis achevés au fusil. Les flétans se pêchent sur glace, au moulinet avec de longues lignes, dans les fjords Inglefield et Bowdoin. Dans les zones herbeuses, au nord d'Anoritoq, les chasseurs tirent sur les bœufs musqués et les caribous avec une arme à feu. À proximité des falaises, les mergules sont attrapés à la volée par centaines avec un filet monté sur un cadre circulaire et fixé sur une longue tige, *ipoq*. Le filet autrefois réalisé en tendon ou en fanons méticuleusement tressés, est maintenant constitué de ficelle en nylon achetée au magasin d'où proviennent également le manche et le cercle en bambou. Si le matériel a évolué, la méthode de capture reste la même. Le chasseur balance son filet dans les airs avec un mouvement latéral tout en le tournant de quarante-cinq degrés vers le bas, les oiseaux entrent ainsi dans le filet. Le chasseur tire promptement le filet vers lui, prend l'oiseau, replie ses ailes sur son dos, tout en appuyant fermement le pouce sur le côté de l'oiseau au niveau du cœur. La circulation sanguine est instantanément coupée. Les oiseaux morts sont placés dans un sac à l'abri de la lumière directe du soleil. La récolte est relativement aisée dans les rochers au pied des pentes. Récolter des mergules permet aux personnes âgées devenues dépendantes de leur famille, d'avoir un sentiment d'auto-suffisance (Mosbech & al. 2018). Les lieux de récolte n'appartiennent à personne, cependant chacun a ses lieux habituels. La récolte des mergules a des retombées sociales importantes car elle peut être pratiquée sans équipement coûteux et ne fait pas l'objet d'une discrimination fondée sur le sexe et l'âge. De plus, la circulation de cette petite récolte joue un rôle social en liant les gens de villages éloignés de colonies de mergules, comme Qeqertat. Une petite partie des oiseaux capturés est vendue dans la communauté. Pour éviter des abus, le prix en est fixé par l'association des femmes et le KNAPP. En 2016 un oiseau frais était vendu un euro et un oiseau fermenté un euro cinquante.

Les lièvres et les renards sont capturés dans des pièges à mâchoires d'acier ou des lignes de collets. Avant l'introduction des armes à feu, les trappes en pierres avec un appât et un système coulissant, qui assommait le renard trop gourmand et les pièges à collets, qui étranglaient les lièvres, étaient les seules façons de capturer ce petit gibier.



Figure 52 - Trappe à renard en pierres. À gauche, dessin de l'expédition de Kane (1853), à droite, à Qaanaaq 2015

Pour déployer une ligne de collets, une position stratégique était choisie. De grosses pierres étaient installées en ligne, tous les quatre ou cinq mètres. Entre le sommet de ces promontoires, était tendue une lanière de phoque barbu, lestée à ses extrémités par une pierre. De cette ligne pendaient des boucles faites de fanons de baleine, de peau de phoque ou de tendon. Ces installations étaient souvent multiples, installées en lignes parallèles. Plus il y avait de lignes, plus les chances de capturer des lièvres étaient grandes. Les lignes pouvaient courir sur des centaines de mètres. Dès qu'un lièvre avait passé sa tête dans un nœud coulant, il était étranglé. Le renard, mais aussi les corbeaux n'étaient jamais loin. Il était important de surveiller les lignes en permanence. De ce fait, les lignes de collets devaient être démontées avant de quitter un camp, sans quoi le gibier et la ligne auraient été dévorés par les rôdeurs. En tête de ces lignes, se trouvaient souvent des caches de pierres pour ranger le matériel entre deux utilisations. Ces installations demandaient beaucoup de travail. Mais la viande de ce petit gibier était prisée et sa fourrure légère, douce et chaude, appréciée pour fourrer les bottes, les *kamik* (documentation du Musée de Qaanaaq).



Figure 53 - Miniature de ligne de collets traditionnelle - Document du musée de Qaanaaq

Actuellement, si les cordelettes de nylon ont remplacé les lanières de cuir, la méthode des collets est toujours utilisée.



Collets à lièvres préparés par Patdlunnguaq S. Duneq



Retour de relevé des collets

Figure 54 - Ligne de collets à lièvres. Siorapaluk. 2018

Le chasseur et la glace

Deux phénomènes majeurs rythment annuellement l'environnement du chasseur : l'embâcle et la débâcle. La date d'apparition de la glace, l'embâcle, sa qualité, son aspect, son épaisseur, sa situation sont autant d'éléments déterminants pour les déplacements et les activités du chasseur. Sa connaissance de la glace et du milieu naturel consiste, selon Jean-François Le Mouël, en une sorte de répertoire dans lequel les phénomènes sont localisés dans le temps et dans l'espace (Le Mouël 1978 : 48). Le site d'un lieu favorise ou contrarie la formation de la glace, sa consistance, ses faiblesses etc. Des sites bien entourés et abrités permettent la formation du couvert marin tôt dans la saison. Le chasseur expérimenté connaît la topographie et les particularités du couvert glacé. Certains phénomènes se produisent chaque année de façon immuable au même endroit. Ce sont les polynies entourées de mauvaise glace, des trous d'eau qui ne gèlent que très tardivement (les *sassat*), des zones de vêlage des glaciers qui entraînent des difficultés pour la chasse en kayak. D'autres faits, comme des icebergs bloqués, apparaissent de façon aléatoire. Au moment de l'embâcle les chasseurs les repèrent, mémorisent leur position, leur taille, leur hauteur qui peut masquer des repères terrestres. Ce sont des sortes de balise

annuelles sur le parcours des traîneaux. De même, la sécurité du chasseur peut être menacée par des déformations occasionnelles consécutives à des phénomènes météorologiques ponctuels, comme le vent, la température, une tempête, qui perturbent un ordre établi pour en établir un autre (*idem*). La connaissance du territoire englacé, la localisation spatiale des icebergs et des trous d'eau, se situe donc à trois niveaux : quand ces phénomènes se reproduisent plusieurs années de suite, ils intègrent la connaissance du territoire et sont transmissibles. Quand ils varient d'une année sur l'autre, la connaissance est annuelle de l'embâcle à la débâcle, et lorsque ces particularités sont occasionnelles, elles requièrent de la part du chasseur de l'attention et de la vigilance (*idem*).



Figure 55 - Embâcle le 22 octobre 2016 - Débâcle le 15 juin 2018. Photos de Hans Jensen et de Toku Oshima

En fonction de l'aspect, de la couleur et de l'épaisseur de la glace, le chasseur est capable de déterminer avec précision la qualité, la fiabilité et la praticabilité en traîneau à chiens du couvert glacier et de la neige. « Une surface de glace sombre est à éviter, dit Avigiaq (54 ans, chasseur à Qaanaaq), c'est généralement de la glace fragile. Mais dès qu'elle blanchit on peut se risquer dessus ». Une épaisseur de cinq centimètres de glace blanche permet déjà des sorties prudentes en traîneau. Les Inughuit ont développé, dans ce domaine, un vocabulaire varié et précis.

Tableau 8 - Vocabulaire relatif à la glace et à la neige

Connaissances de la glace

<i>Anngiuhat</i>	Nénuphars de glace
<i>Aulaneq</i>	Banquise qui se fractionne
<i>Haliunneq</i>	Arête formée par deux plaques de glace
<i>Higgat</i>	Chaos de blocs de glace
<i>Hiku</i>	Glace de mer
<i>Hikuliaq</i>	Nouvelle glace de mer
<i>Hikuuhaq</i>	Vieille glace
<i>Hinaa</i>	Bordure de la banquise
<i>Iluliaq</i>	Iceberg
<i>Iluliaraarruk</i>	Petit iceberg
<i>Iluliarraaq</i>	Très gros iceberg
<i>Itsineq</i>	Partie immergée d'un iceberg
<i>Maneraq</i>	Glace plate sur une grande étendue
<i>Maniilaq</i>	Glace grenelée
<i>Natsinnaq</i>	Iceberg tabulaire
<i>Puttaaq</i> (hummocks)	Chaos de blocs de glace difficiles à franchir, formés entre la terre et la banquise, par le mouvement des vagues ou par les marées.
<i>Uukkartoq</i>	Vélage

Connaissances de la neige

<i>Agiuppineq</i>	Couche de neige très dure balayée par le vent.
<i>Aniuvak</i>	De la neige dans des trous
<i>Apuhineq</i>	Épaisse couche de neige accumulée
<i>Aput</i>	Neige sur le sol
<i>Aputainnaq</i>	Couverture neigeuse dangereuse sur la mer
<i>Katakartanaq</i>	Neige qui se brise sous les pas
<i>Kinirtaq</i>	Neige mouillée compacte
<i>Matsak</i>	Neige mouillée saturée
<i>Piqsiq</i>	Neige soulevée par le vent et la tempête
<i>Pirhirhug</i>	Tempête de neige
<i>Pukak</i>	Neige croûtée
<i>Qangattineq</i>	Neige dure ou glace en corniche au-dessus de la banquise ou de l'eau libre.
<i>Qaniit</i>	Neige qui tombe
<i>Qinuq</i>	Neige transformée

Cinq environnements déterminent l'accessibilité au gibier convoité : la banquise, les glaces dérivantes, l'eau libre, la terre et l'air.

Tableau 9 - Le gibier et l'environnement saisonnier

	Banquise	Glaces dérivantes	Eau libre	Terre /Air
Ours	X			
Flétans	X			
Phoques sous la banquise	X			
Morse	X	X		
Phoque sur glace	X	X		
Narvals		X	X	
Belugas		X	X	
Phoques dans l'eau			X	
Bœufs musqués				X
Caribous				X
Lièvres				X
Oies des neiges Eiders Mergules				X
Renards				X

3.1.2 Capacités physiques des chasseurs inughuit

Habilité motrice et techniques du corps

L'habileté témoigne de l'adaptation des techniques du corps, au contexte. Les capacités physiques du chasseur doivent être en corrélation avec des schémas corporels profondément établis. Blandine Bril évoquant l'apprentissage et la construction d'habiletés qualifiées de « culturelles », insiste sur le fait que « ces acquisitions ne peuvent se faire que par la maîtrise du contexte. La réalisation du but de l'action [dans ce cas la capture d'un gibier] va ainsi dépendre de la capacité du sujet [le chasseur] à créer les conditions d'action, en particulier grâce à ses connaissances, son habileté motrice, ses capacités dévaluation, d'adaptation et de planification » (Bril 2002 : 256). Le pouvoir manuel et inventif des chasseurs, leur habileté et leur intelligence sont des facteurs de réussite et de sécurité dans l'action.

L'hiver, quand tout est figé et plongé dans la pénombre, les sorties en mer ne sont plus possibles. Les chasseurs doivent pourtant entretenir l'agilité, la force et la souplesse qui leur

seront indispensables pour chasser en kayak lorsqu'à la débâcle les eaux seront à nouveau libres. La conduite des traîneaux à chiens, qu'il faut souvent pousser, tirer, sur lesquels il faut sauter en courant, le maniement du fouet, participent à l'entretien de leur efficacité physique. En plus de cela, nombre d'entre eux s'adonnent à des jeux d'adresse, de force et de souplesse qui répondent aux exigences de la chasse, de la pêche sur glace, de la pratique du kayak, mais qui aussi entretiennent le lien social au sein de la communauté pendant la nuit polaire. Les activités permettant aux villageois de se retrouver et de partager quelques heures ensemble sont multiples. Des jeux sont organisés, notamment faisant appel à l'attention, à l'habileté, à la force et la réactivité.

Jeu de défi et de force, *aksaraartut*

C'est l'hiver, la nuit polaire. Ce soir, les habitants de Savissivik se sont donné rendez-vous dans la salle commune du village pour participer à des *iviriik*, confrontations ludiques, entre chasseurs. Des bancs sont disposés le long des murs du local. Les enfants se blottissent sur les genoux de leurs parents. Comme pour se rassurer et oublier l'obscurité, l'isolement et le froid, il fait chaud, très chaud dans la pièce. Chaque duel est un spectacle. Les deux premiers « belligérants », Ole et Qaaqquk sont assis par terre, dans une position semblable à celle du chasseur dans son kayak. Face à face, jambes légèrement fléchies, pieds contre pieds, Ole et Qaaqquk tiennent d'une main un unique bâton qu'il va falloir arracher à l'adversaire. Les deux jeunes chasseurs se jaugent, s'estiment, scrutent le point et l'instant de faiblesse de leur partenaire. Les bustes oscillent d'avant en arrière, les épaules et les bras se tordent, les regards se croisent, se défient, les visages se crispent en mimiques d'effort. Les poignets tournent, pivotent. Le bâton prisonnier des doigts blanchis effectue des vrilles, s'immobilise, hésite. Sur une poussée des jambes les bustes balancent à l'unisson. Les spectateurs sont hilares. Ole avec un cri guttural se redresse et brandit le bâton. Il a gagné ! Dans une autre façon de pratiquer ce jeu, les deux partenaires exercent leurs forces sur leurs doigts. Les majeurs de l'un et de l'autre sont crochetés. Il s'agit de faire céder son adversaire. Cet exercice n'est pas sans danger : Kim Kielsen, le premier ministre actuel du Groenland, y a perdu le majeur de sa main droite !

Une variante, *akseruttut* : le « jeu de joues »

Pour ce jeu traditionnel faisant appel à la résistance et au courage, les deux chasseurs sont assis côte à côte. Avec un doigt (généralement le majeur, *qiterlermisuk*) agrippé à l'intérieur de la joue du partenaire il s'agit de tirer, tout en résistant à sa propre douleur, et retenant le doigt intrus. Que l'un ou l'autre cède : il a perdu !



Figure 56 - *Aksaraartut*, jeu de force, à Savissivik photographié par Naduk Kristensen. Janvier 2018



Figure 57 - *Akseruttut* « jeu de joues » à Qaanaaq - Photo de Dan Norman. 2018

Gymnastique de cordes

Avant l'avènement de la toile, les kayaks en peau de phoque étaient remisés sur des échafaudages en bois, les *qainnivik*, hors de portée des chiens, pour éviter que ceux-ci lorsqu'ils étaient affamés ne dévorent le revêtement des embarcations. Pendant les tempêtes d'hiver, des lanières ou les lignes des harpons en peau de morse ou de phoque maintenaient les kayaks sur ces râteliers. Aux intersaisons, les chasseurs kayakistes utilisaient les lanières tendues entre les échafaudages, comme supports d'exercices physiques. Dans la région de Qaanaaq, cette pratique fut réintroduite en même temps que le kayak lors de la migration du groupe de Quidlarsuaq en 1864 et a perduré jusqu'au début du XX^e siècle. Les exercices plus ou moins acrobatiques faisaient partie des divertissements de la communauté au même titre que les jeux de lutte, de force, de bilboquet, de ficelles etc... Cependant les exercices de lanières tenaient une place tout à fait particulière dans la société. Tout en offrant un divertissement tant pour la communauté que pour l'exécutant dans les périodes de moindre activité cynégétique, ils étaient intimement liés à la pratique du kayak. Ces jeux représentaient un substitut saisonnier et terrestre aux performances estivales du chasseur seul en mer dans son kayak, en permettant de maintenir et de renforcer la dynamique, le rythme, les appuis, les transferts, la souplesse, l'agilité, le sens de l'équilibre et la musculature indispensables pour pagayer, ou lancer le harpon et surtout esquimauter (effectuer un tonneau) en cas de nécessité. Ils étaient un entraînement terrestre à l'habilité et à la force nécessaires au chasseur dans son kayak sur l'eau.

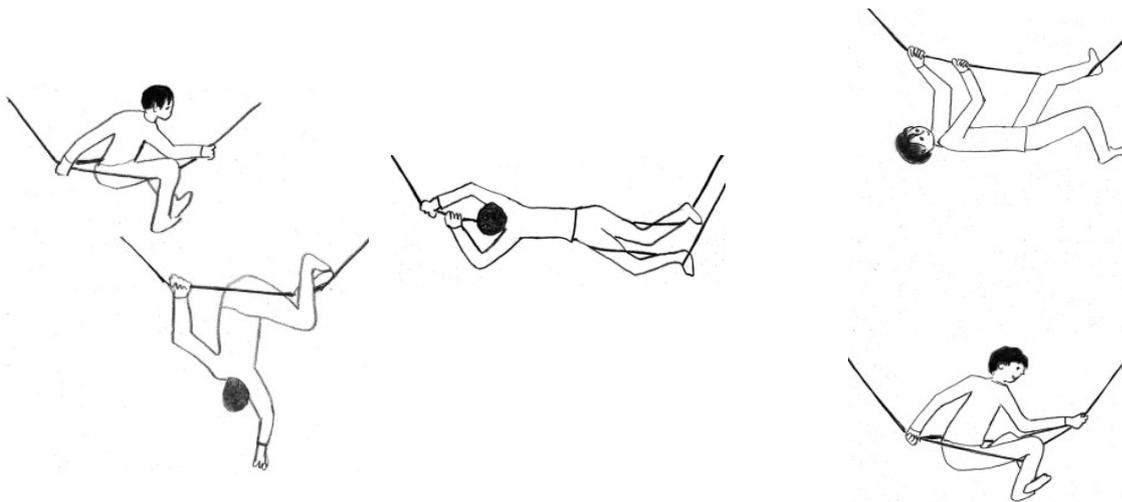


Figure 58 - Gymnastique de cordes, dessins réalisés selon les indications de Taliilanguaq, 77 ans, chasseur retraité à Qaanaaq

Paul-Émile Victor et Joëlle Robert-Lamblin décrivent, à Tassilaq, sur la côte est du Groenland, l'installation du matériel sur lequel se pratiquait la gymnastique à la fin du siècle dernier. Des lanières ou des lignes de harpon étaient tendues sur un portique fait de bois flotté ou même à l'intérieur de la maison entre deux murs, parallèlement à la plate-forme. De deux à cinq de ces courroies étaient alors solidement attachées ensemble aux poutres du toit (Victor & Robert-Lamblin 1989 : 202). Cette gymnastique, connue dans une grande partie de l'Arctique, du nord du continent américain au Groenland, présente quelques variantes quant au nombre de figures répertoriées. En 1936, à Kangerlugssuatsiak, Paul-Émile Victor, sur les indications des chasseurs Odarpi, Kristian et Mikidi, notait dans son journal, que les meilleurs chasseurs en kayak étaient capables d'exécuter, sous forme de jeux, cent treize figures différentes. Joëlle Robert-Lamblin décrit ainsi deux d'entre elles :

« Odarpi se dirige lentement vers le milieu des courroies, face à l'entrée du couloir. Il prend les courroies dans une main, l'une les ongles tournés vers l'extérieur, l'autre, les ongles en dedans. Lentement, il se suspend par les bras, relève les genoux, se laisse balancer une ou deux fois. Puis, d'un violent effort, passe par-dessus les courroies et retombe en souplesse sur ses pieds, de l'autre côté... ».

« ... Kristian, après être passé par-dessus la courroie, reste accroché d'un bras, recroquevillé sur lui-même. Tugutana lui apporte un gobelet d'eau qu'il boit dans cette position inconfortable. Puis il se laisse descendre lentement, pose les pieds sur les dalles mouillées et dit : «*kajuminara !* », c'est amusant ! » (Victor & Robert-Lamblin 1989 : 202).

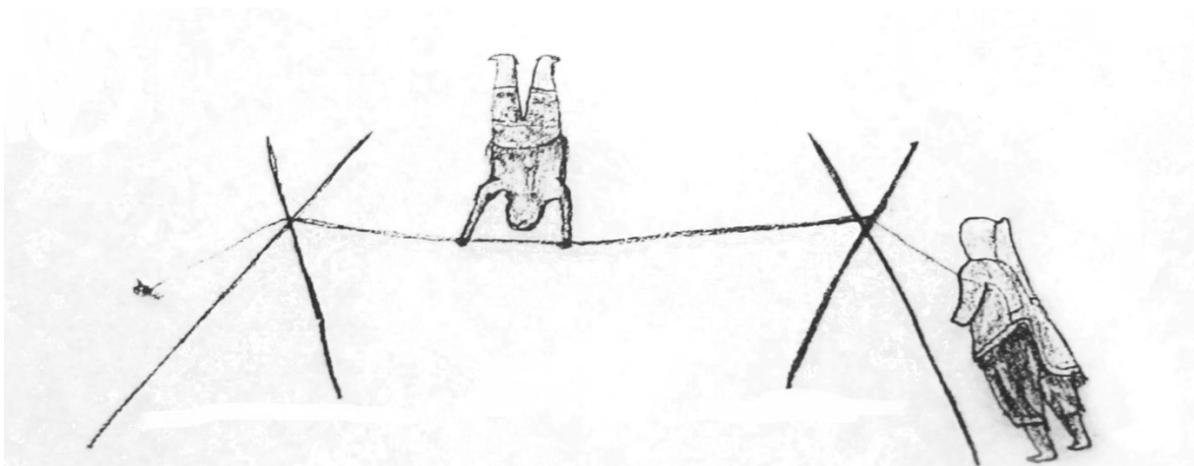


Figure 59 - Gymnastique de cordes - Musée de Nuuk

Les jeux de défi et de force, les jeux de cordes des chasseurs en kayak comme toute technique du corps répondent à une double exigence : l'efficacité, c'est-à-dire atteindre un but en un temps et une énergie minimum (redresser un kayak chaviré ne souffrait pas de délai) et l'instauration de repères stables qui permettent la répétition et un perfectionnement des stratégies précises mises en œuvre dans l'acte de chasse. Chaque contexte de sortie en kayak, houle de face, perte de la pagaie, vagues déferlantes... nécessite une stratégie sans hésitation, d'un enchaînement de gestes, réponse immédiate de tout le corps, définie par Tim Ingold comme la réaction intuitive à plusieurs stimuli sensoriels. (Ingold 2000 : 375-376). De nos jours, à Qaanaaq, les jeux de cordes ont évolué en une discipline sportive pratiquée dans le gymnase. Des cordes de nylon, là où l'on utilisait des lanières de peau, des poteaux, là où l'on utilisait les murs de la maison ou les échafaudages des kayaks. Le matériel a changé, le contexte est différent, les figures exécutées reprennent et perpétuent celles des chasseurs dans leur kayak. Maligiaq Padilla, quadruple vainqueur du championnat du Groenland de kayak, rencontré à Sisimiut en 2009, estime que « les jeux de cordes sont utiles pour s'entraîner et s'exercer tout au long de l'année ». Evoquant la force et l'habileté des chasseurs en kayak, il ajoute : « Cette technique est un excellent exercice pour travailler la force musculaire et la souplesse des tendons. Pour être un bon esquimauteur et un pagayeur puissant, il faut pratiquer la gymnastique des jeux de cordes tout au long de l'année. Cet entraînement rend le corps souple et fort ».

Un physique et un mental solides sont deux qualités quotidiennement indispensables aux chasseurs en kayak pour poursuivre et capturer des mammifères marins. De ces qualités dépendent non seulement la survie du chasseur confronté à un environnement rude, hostile et dangereux, mais aussi, en tant que pourvoyeur de nourriture, la survie de sa famille et de sa communauté. La gymnastique de corde en tant que technique du corps maîtrisée et aboutie revêt trois dimensions : une dimension sociologique en assurant la survie du groupe, une dimension psychologique en fortifiant le mental des pratiquants et une dimension sociale en validant la qualité de pourvoyeur du chasseur qui donne un sens et un but à sa technique. Sa pratique s'inscrit ainsi dans les trois dimensions des techniques du corps définies en 1934 par Marcel Mauss : des aptitudes mécaniques et physiologiques, une dimension psychologique et un rôle sociologique. « Au lieu d'une unique considération, [...] c'est le triple point de vue, celui de « l'homme total », qui est nécessaire » (Mauss 1936 [1934] : 8). Et Mark Nuttall remarque que, parallèlement à ses compétences physiques, psychiques et à l'ingéniosité de ses armes, le chasseur, pour espérer une chasse fructueuse, doit aussi être capable de voyager pendant de longues périodes loin de la maison, être autonome et bien connaître l'environnement (Nuttall 1992).

3.1.3 La place du chasseur dans la société traditionnelle. *Piniartog*, le grand chasseur, pourvoyeur de la communauté

En 1908, Knud Rasmussen notait l'absence de structure hiérarchique stricte dans la société des Inughuit. Cependant le meilleur chasseur du groupe, le *piniartog*, avait la responsabilité de décider des déplacements (quand, où, etc...) en fonction des besoins des familles (Rasmussen 1908: 146). Souvent ces « grands chasseurs, pourvoyeurs », qui bénéficiaient du respect de la communauté, étaient également des *angakok*, des chamanes. Ils avaient le pouvoir d'entrer en contact avec des esprits auxiliaires et d'avoir ainsi des visions pour guider le groupe vers des territoires giboyeux. Le grand-père³⁸ d'Inoqusiaq Piloq, aînée de Savissivik, était *piniartog* et *angakok*.

« Mon grand-père nous racontait souvent sa vie du temps où il était *angakok*. Il était heureux de vivre avec des esprits aidants, c'était comme vivre avec des gens. Les esprits l'aidaient dans beaucoup de situations : quand il était dans son kayak ou sur son traineau, ou quand il les appelait s'il y avait un danger. Les esprits pouvaient venir et l'aider n'importe quand », (témoignage recueilli en 2008 par Juaana Platou, pasteur à Siorapaluk).

Les esprits auxiliaires, aux pouvoirs spécifiques, étaient nombreux. L'*angakok* se posait en médiateur entre eux et la communauté. Lorsque les chasseurs avaient besoin d'un renseignement pour obtenir une chasse au phoque fructueuse, l'*angakok* s'adressait à Angiut, un esprit à l'apparence de phoque. Si, au printemps, la banquise tardait à se disloquer, il rendait visite à Asiaq, la maîtresse du temps, qui vivait quelque part sur la banquise. L'*angakok* tentait d'obtenir qu'elle consente à envoyer le vent chaud des montagnes et la pluie du ciel, qui cassaient la glace et libéraient l'eau. Tôrnârssuk, une sorte de super-esprit, avait pour tâche d'aider les esprits auxiliaires en difficulté. Si l'un d'eux ne parvenait pas à réaliser quelque chose, Tôrnârssuk pouvait y remédier. Pour lui il n'y avait pas d'obstacles (Bach Kreutzmann 2018).

En 1950, Jean Malaurie remarque que le *piniartog*, « le chasseur ayant l'expérience et la connaissance de l'environnement, le jugement et la sagesse pour assurer la sécurité et le bien-être du groupe, était reconnu comme le leader de la communauté » (Malaurie 1989 [1955] : 131-133). Le *piniartog*, en plus de ses qualités personnelles, de ses connaissances et de son habileté entretenait avec le monde des animaux une relation privilégiée et faisait preuve avec le gibier d'une proxémie, selon le terme de Edward Hall, particulière (Hall 1971[1966] : 143-160). Pierre Robbe relève que « celui dont le gibier est éloigné », en prend peu. « Celui dont le gibier est

³⁸ Qaerngaag (1884-1942), le grand-père d'Inoqusiaq Piloq, a été baptisé en 1921 par le missionnaire Gustav Olsen, arrivé à Thulé en 1909, pour créer une mission évangélique.

proche » en prend beaucoup (Robbe 1994 : 315). De la qualité de la relation entretenue par le chasseur avec les animaux dépend son succès à la chasse et donc sa reconnaissance par la communauté en tant que *piniartog*, « grand chasseur » pourvoyeur.

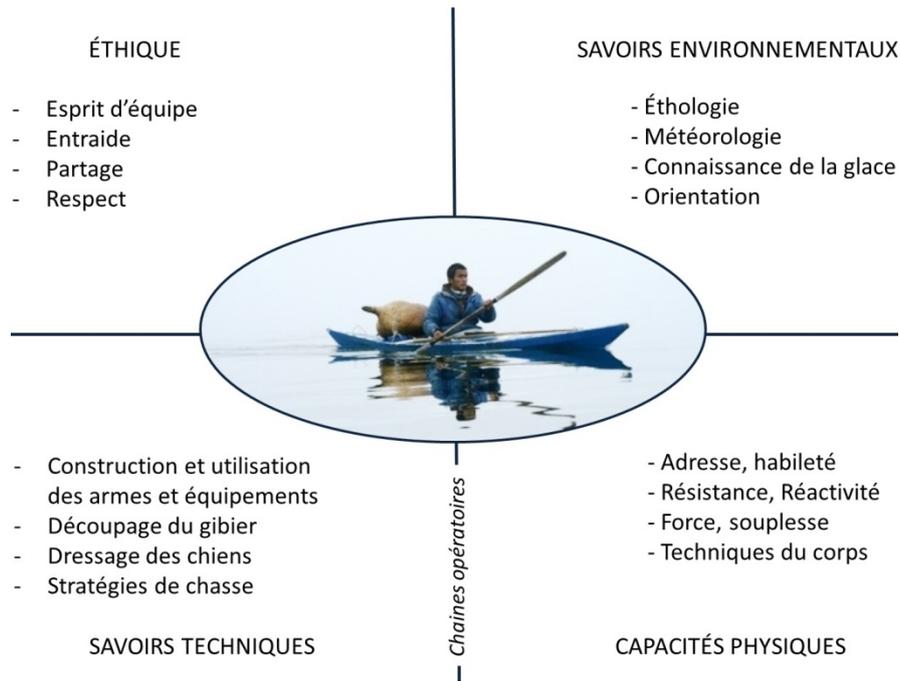


Figure 60 - Les capacités, l'éthique et les savoirs du *piniartog*, le pourvoyeur (d'après Walls 2012)

Les chasseurs et leurs femmes

Pour partir chasser, les hommes emmenaient toujours des femmes avec eux. Les femmes étaient des partenaires essentielles de la chasse. Arrivés au lieu de leur campement, ils construisaient un igloo dans lequel les femmes s'installaient. Pendant que les hommes chassaient, elles chauffaient l'intérieur de l'igloo avec leurs lampes à graisse de phoque, faisaient fondre de la glace pour avoir de l'eau douce, préparaient de la nourriture. Des vêtements secs, des moufles raccommodées attendaient les hommes à leur retour. Et, si les chasseurs rapportaient des peaux de gibier fraîchement écorché, elles les grattaient, les étiraient et les faisaient sécher. Ainsi, il était possible de rapporter à la maison beaucoup plus de peaux sur le traineau. Sans la présence des femmes, les chasseurs auraient dû écourter leurs journées de chasse pour revenir allumer le feu au campement, faire fondre de la glace et bouillir de la viande. Ils auraient dû apporter plusieurs paires de bottes et de moufles de rechange, faute d'avoir le temps de les faire sécher. Les peaux, non grattées et congelées auraient été encombrantes et leur poids aurait restreint le nombre qu'il était possible de charger sur le traineau (Freuchen 1997 [1939]).

3 - 2 - Le rapport des chasseurs aux animaux

3.2.1 Un continuum et une communication interspécifiques

Lors d'une sortie de chasse, dans le fjord Inglefield, au mois d'août 2010, alors que j'accompagnais Mads Ole dans son canot à moteur, celui-ci tua un phoque. Je l'aidais à hisser l'animal à bord. Quand l'animal fut arrimé, Mads Ole dit : « *Qujanaq!* » (merci). Selon ce que je pensais être les règles de bienséance, je répondis : « *Idlidu* » (je t'en prie). Mads Ole se tourna alors vers moi et, étonné, me demanda : « Pourquoi me dis-tu : je t'en prie ? Ce n'est pas à toi que je parle ». L'influence du christianisme n'a pas réduit ce : « *Qujanaq!* » (merci) à une formule banale de politesse. Les marques de respect envers l'animal et l'environnement restent présentes et gardent leur signification en dépit de la modernisation et de l'occidentalisation.

A la fin du mois d'avril, les réserves de viande pour les chiens commençant à s'épuiser, Mads Ole glissa son petit canot en bordure de banquise pour partir chasser le phoque en eau libre. Dans le détroit de Murchinson, entre Qaanaaq et Siorapaluk, il coupa le moteur et, debout, scrutant la surface de l'eau, se mit à émettre une sorte de pépiement : « *Puhi ! Puhi ! Puhi !* » (Phoque ! Phoque ! Phoque !). « J'appelle les phoques, me dit-il en baissant la voix. Tu vas voir, ils sont curieux. Ils vont m'entendre et ils vont venir ». Après de longues minutes d'attente et quelques salves de « *Puhi ! Puhi ! Puhi !* », il me faut avouer que la démonstration ne fut pas vraiment convaincante !

Dans les récits de contes qu'il a collectés en 1902 au cours de l'Expédition Littéraire³⁹, Knud Rasmussen, rapporte le témoignage d'Aisivak, un chasseur de l'île d'Agpat. Selon lui, dans les temps anciens, les animaux discourent entre eux et les hommes comprenaient leur langage. Jusqu'à la christianisation, les chasseurs croyaient que les animaux possédaient le pouvoir magique non seulement d'entendre mais aussi de comprendre la parole humaine (Randa 2002 : 72). Le monde animal était humanisé Les « animaux sont perçus comme des égaux qui pensent, parlent, ont leur imaginaire propre (Therrien 1987 a : 119). La poursuite du gibier [...] comporte son propre discours nourri de dialogues avec les bêtes, de gestes respectueux, de représentations qui expriment l'imbrication de la destinée des vivants et de leur unité (*idem* : 107). En 1946, Uutaaq⁴⁰ (Ôdâq) affirmait que lorsque les chasseurs partaient chasser le narval, ils leur parlaient et leur adressaient une *serrat*, une formule magique, pour les attirer à eux,

³⁹ « Danish Literary Expedition » : 1902-1904. Expédition menée dans l'ouest du Groenland, jusqu'à Cap York, avec Jorgen Bronlund, Harald Moltke et Ludvig Mylius-Erichsen, destinée à étudier la culture groenlandaise (croyances religieuses, langage, coutumes, système de parenté...)

⁴⁰ Uutaaq, Ôdâq. 1877-1955. Il atteignit le pôle Nord avec Robert Peary

(Holtved 1967 : 177). Les morses, selon K'ârkutiak⁴¹ s'approchaient des chasseurs quand ceux-ci les appelaient : « Quand les chasseurs vont chasser les morses, en marchant sur la banquise ou en kayak, et qu'ils aperçoivent des morses susceptibles d'être approchés, ils les appellent en disant : « Ör ! Ör ! ». Et lorsque les morses sont suffisamment proches, ils les harponnent » (Holtved 2011 [1951] : 219). La conversation dans ce cas ressemblait plus à un leurre qu'à une discussion ! En 1947, Qiajuk⁴² a confié à Erik Holted une des incantations que les chasseurs, dans leurs kayaks, adressaient à Sila et à Sedna pour espérer une chasse sereine. (*idem* : 218).

Oh ! Temps - Oh ! Temps,
Loin là-bas - Loin là-bas
Je voudrais vivre un peu - Je voudrais vivre un peu,
Pourrais-je respirer un peu tranquillement- Pourrais-je respirer un peu tranquillement,
La petite chose de la mer - La petite chose de la mer,
Je voudrais vivre un peu. - Je voudrais vivre un peu.

Cependant, Vladimir Randa souligne qu'à l'époque de l'animisme, « nommer les animaux, enjeux principaux des échanges avec les puissances tutélaires, n'était pas sans danger » (Randa 2002 : 72). Le nom contient un peu de l'âme et de la personnalité de l'être. Aussi, lorsque les Inughuit chantaient ou racontaient dans leurs camps des histoires relatives aux animaux, ils utilisaient des glissements lexicaux afin d'épargner la susceptibilité du gibier indispensable à leur survie. Par exemple, l'*angakok* lorsqu'il chantait pour calmer Sedna, évoquait les *minnerissat*, les « dons », pour nommer les phoques, (c'est-à-dire les dons de la protectrice des mammifères marins), les bœufs musqués étaient les « gros noirs » (Gessain 1981 : 216), les caribous, *tugtu* étaient évoqués par le terme de *kumargat*, les « poux de la terre » (Thalbitzer 1930 : 76). Une image était substituée à la désignation nominale (Gessain 1981 : 216). Réciproquement, dans les histoires d'avant l'évangélisation, racontées par les anciens, les animaux avaient eux aussi un vocabulaire particulier non dénué d'humour, pour parler des hommes. Dans cette variante de l'animisme, également présente chez les amérindiens d'Amazonie et qu'Eduardo Viveiros de Castro nomme « perspectivisme », les animaux perçoivent les humains comme des semblables (Viveiros de Castro 2016), Aux yeux de l'ours, l'homme qui tombe presque en marchant sur la glace et réalise un délicat exercice d'équilibre en se tenant continuellement debout était « Celui qui titube tout le temps »! (Thalbitzer 1930 : 76).

⁴¹ K'ârkutiak. 1903-1996. Son père, Irhé (1877-1917/27), et son grand-père, Sorqaq, étaient des *angakok*.

⁴² Qiajuk : seconde épouse de Pualuna.

Pour les bœufs musqués l'homme était « une moitié » puisque, n'ayant que deux jambes, il ne pouvait être un individu complet (Gessain 1981 : 216).

Les modes de pensée et d'action des chasseurs inughuit sont intimement liées à leur cosmologie et à leur conception animiste du monde. Tout comme les humains, les animaux sont membres d'une société. Ces sociétés doivent négocier entre elles, nouer des relations d'alliance, respecter des codes sociaux. Les humains projettent leur fonctionnement sur les non-humains (Héran 2007 : 802). Le rapport des chasseurs au gibier, témoigne de cet ensemble de modes de pensée qui ont imprégné la vie quotidienne de la communauté jusqu'à l'arrivée des missionnaires moraves et qui exercent encore une influence considérable. Robert McGhee relève trois niveaux dans la conception chamanique et animiste de l'univers des Inuit. En haut, le monde céleste avec les astres, les nuages, le vent, des êtres surnaturels et des puissances spirituelles, est le domaine de Sila. Au milieu, le monde des humains, des animaux, des âmes errantes et des fantômes. En bas, un monde sous-marin, domaine de la femme de la mer, la protectrice des mammifères marins. (McGhee 2006 : 40). Le lien qui relie ces différentes entités se manifeste dans les mythes, les modes de pensée, la chasse et régit les actes de la vie quotidienne. Vladimir Randa constate que toutes les sociétés de chasseurs-cueilleurs entretiennent, de par leur nature même, des rapports étroits avec leur environnement. Chez les Inuit, les animaux sont présents à tous les niveaux de la vie sociale, à toutes les étapes de l'existence de l'individu, de même que dans l'imaginaire. Selon Randa, peu de sociétés vivent, comme le font les Inuit, dans une aussi grande proximité avec la faune (Randa 1986 : 186 et 2007 : 253). Les Inughuit, dans une relation interspécifique, considèrent les animaux comme une composante de leur univers et le cœur de leur existence. L'anthropomorphisme, attribuant des caractères humains aux non-humains (Guthrie 1993 : 62), est présent dans de nombreux mythes. « C'est un trait commun des légendes, écrivait Kaj Birket-Smith, qu'une personne rende visite à des individus étranges qui, après, deviennent des animaux sous déguisement humain ». (Birket-Smith 1937 : 195). Des animaux, ours, chiens, plongeon catmarin... prennent forme humaine ou des humains se transforment en animaux. Amaunalik⁴³, l'épouse d'un chasseur de Qaanaaq, raconte à Erik Holtved que, pour éviter des confusions entre humains, animaux et esprits des uns et des autres, lorsque, sur la banquise, des voyageurs avec leurs traîneaux à chiens se rencontraient, ils se saluaient en disant : « *Inûksuarunâi ?* » Est-ce que vous êtes un humain ? Question à laquelle il était répondu : « *Inûksuanga !* », je suis un humain (Holtved 2011 [1951] : 219).

⁴³ Amaunalik. K'avigak. 1907-1989. Sa mère (Tornginguak), sa grand-mère (Itugssârssuak), son arrière grand-père (K'umangapik) et son arrière grand-mère (Patdlok) étaient des migrants du Canada. Son mari, K'avigak, était un chanteur apprécié.

Animaux et humains communiquent en entretenant des conversations dans un langage commun. Erik Holtved lors de ses séjours en 1935-37 puis 1946-47, a noté une vingtaine de fables et contes mettant en scène des conversations entre humains et animaux que lui ont racontés des anciens de l'Avanersuaq. Les renards, les poux, les oies, les caribous, les lièvres, les chiens, les ours chantent, parlent et se comportent comme des humains avec lesquels ils communiquent dans un langage compris des uns et des autres. (Holtved 2011 [1951]). Le mythe de la femme qui devint chien, puis caribou, morse, corbeau, phoque etc... celui d'Anoritoq, la veuve et son fils ours ou bien le mythe de la femme de la mer, Sedna, la maîtresse des mammifères marins, répandu dans une grande partie de l'Arctique, illustrent cette perméabilité interspécifique.

La veuve Anoritoq et son fils ours

Au nord de Siorapaluk, sur la côte du détroit de Smith, Anoritoq est un camp servant de base pour mener des chasses aux morses, aux narvals, aux bœufs musqués, aux caribous. « Sur la plage d'Anoritoq il y a une grande pierre triangulaire. Tous les chasseurs de la communauté la connaissent et la respectent », me dit, sans plus de détails, Ikuo, chasseur à Siorapaluk. Et c'est Dan Norman, le jeune proviseur du collège de Qaanaaq et arrière-petit-fils du *piniartog* Nasaitsorluarsuk⁴⁴, le « Boatswain », qui me l'a racontée, comme il aime le faire à ses jeunes élèves qui, tous, ont au moins un parent chasseur.

« Il y avait, là-bas, une vieille femme, Anoritoq, dont le mari était mort à la chasse. Son chagrin était immense. Elle n'avait qu'un fils et, de peur de le perdre lui aussi, elle lui interdit de devenir chasseur. Plusieurs années passèrent, elle empêchait son fils d'apprendre ce que les aînés transmettent normalement à leurs enfants et petits-enfants. Le fils ignorait tout du gibier, de la glace, des techniques de la chasse. Pourtant les chasseurs insistaient :

- Il faut lui apprendre à chasser !
- Non ! non ! répondait invariablement la mère, il ne sera pas chasseur !
- Mais, il doit apprendre à chasser ! Lui répétaient inlassablement les aînés.

Le fils grandit. Bien que doté d'une grande force, il était maladroit. Les aînés insistaient:

- Il doit apprendre à chasser !

Finalement, la mère céda et laissa son fils partir avec les chasseurs. Il ne savait rien faire de bien et ne comprenait rien aux coutumes de la chasse. Le vent du nord, l'*anuri*, se

⁴⁴ Nasaitsordluarsuk Porsimaat, Boatswain, Bosun, Daorana. 1897- 1975. Arrière grand-père de Dan Norman, l'actuel proviseur du collège de Qaanaaq.

leva. Quand l'*anuri* souffle violemment, les chasseurs ont l'habitude de lui montrer leur derrière. Outragé par cette insulte, le vent faiblit et se calme. Le fils imita les chasseurs, mais s'endormit sur le traîneau les fesses à l'air. Les chasseurs, le trouvant décidément trop incapable, le tuèrent. Ecrasée de chagrin, Anoritoq grimpait tous les matins sur la montagne pour guetter le retour de son fils. Un jour, les chasseurs revinrent avec un ourson. Anoritoq leur dit :

- Vous avez tué mon fils, donnez-moi cet ourson je l'adopte, et lui, vous ne le tuerez pas.

L'ourson grandit, devint le meilleur de tous les chasseurs. Il rapportait à sa mère des phoques et des morses en quantité. La mère, toujours anxieuse de le perdre eut l'idée de lui tracer sur le dos avec de la suie une grande marque noire pour que les chasseurs le reconnaissent. Pourtant, un jour, le fils-ours fut tué par erreur. La mère sombra dans un profond désespoir. Tous les matins, en haut de la montagne, elle clamait sa douleur et se lamentait. Son cœur était si lourd de chagrin qu'elle se transforma en pierre. Ses dernières paroles furent :

- Nourrissez-moi !

Depuis, pour que la chasse soit fructueuse et que le vent ne se lève pas, les chasseurs de passage à Anoritoq nourrissent la pierre en l'enduisant de graisse de phoque ou déposent à son pied des objets les plus divers en guise de petits cadeaux ».



Figure 61 - La pierre d'Anoritoq et les présents des chasseurs. 2016

Dans ce récit, différents traits de la vie des Inughuit sont évoqués. L'ours, animal sauvage, prend la place d'un humain et est élevé par Anoritoq. Ours et humains parlent un même langage. À Siorapaluk, Otto Simigaq qui est maintenant un Grand Chasseur Pourvoyeur, un *piniartoq*, a partagé ses jeux d'enfant avec un ourson recueilli et élevé par ses grands-parents. Au-delà de l'anthropomorphisme, la parenté entre les ours et les humains rappelle que les uns et les autres partagent un même environnement dans lequel les ours sont au sommet de la chaîne trophique de nourriture. Dans de nombreuses communautés les oursons orphelins étaient élevés comme des enfants. Evgeniia A. Alekseenko, relève une coutume similaire chez les Kètes du bassin du Lénisséï, en Sibérie. Le couple qui n'a pas d'enfant adopte un ourson. Celui-ci vit sous la tente de ses parents adoptifs, partage leurs repas, dort dans un lit. (Alekseenko 1968 : 178 et 181). Lydia Black rapporte des faits semblables chez les Nivkh, de la région du fleuve Amour, et les Ainu du Japon, qui capturaient et élevaient des oursons considérés comme une manifestation terrestre sacrée des ancêtres (Black 1973). Le fils d'Anoritoq n'a pas de père ni d'aîné par lesquels se font la transmission des savoirs relatifs au gibier, à l'environnement et aux techniques de la chasse. Il en ignore tout. De plus, sa « mère » refuse la séparation qui permettrait l'accomplissement du rituel de passage à l'âge adulte, décrit par Arnold Van Gennep, et l'acquisition de ces savoirs (Van Gennep 1909). Le fils, non initié aux savoirs de la chasse et incapable de rapporter de la nourriture, est inutile à la communauté. La communauté l'élimine. L'ourson élevé par Anoritoq grandit et est reconnu comme un vrai grand chasseur. Mi-ours, mi-homme, sa nature peut prêter à confusion.

Dans la version rapportée par Erik Holtved, « le fils unique d'Anoritoq, avait l'habitude de couper les mains de ses compagnons de chasse pour s'approprier le gibier capturé ». Ce faisant, ce chasseur ne respectait pas les valeurs de partage et d'entraide de la communauté, de plus, il la mettait en danger de famine. Ce délit méritait l'exclusion de la société, c'est à-dire la mort. Désespérée, Anoritoq s'adresse directement aux ours pour obtenir « un de leurs enfants ». Ours et humains dialoguent, se comprennent dans un langage commun (Holtved 2011 [1951] : 51).

Sur le même thème, Jean Malaurie évoque le récit de son guide, Kutsikitsiq Odaq (Malaurie 1989 : 390). Selon Kutsikitsiq, le fils humain d'Anoritoq, est sensible et maladroit, ce qui, lorsqu'il s'agit d'un chasseur, est mal accepté par la communauté. Le fils ours porte le même nom que le fils-humain. Il joue avec les enfants-humains, ensemble ils discutent dans un même langage. Mais l'enfant-ours, dont les chiens sont les dangereux « cousins », en grandissant profite de la société. Il devient rusé, caractéristique attribuée à l'ours, et voleur, délit totalement réhibitoire par rapport aux valeurs d'entraide et de partage. Depuis cette époque à laquelle les hommes et les animaux vivaient ensemble, les chasseurs, par crainte d'Anoritoq qui parlait avec

les ours, respectent un rituel vis-à-vis de cette pierre lorsqu'ils partent chasser. Ils lui font des petits présents, des dons, en échange d'une bonne chasse. La pérennité de cette déférence des chasseurs, suggère qu'Anoritoq, dans un culte archaïque est considérée comme un esprit opposé à la capture des animaux. Meurtrie par les accidents de chasse et la mise à mort des animaux, elle est capable, par vengeance de déchaîner le vent et empêcher la réussite d'une chasse. Les présents sont susceptibles d'apaiser son esprit et son courroux (Kigutikak Tunek a composé un chant relatant les tourments Anoritoq⁴⁵).

3.2.2 Les esprits maitres. Le partage, la réciprocité

Dans le monde arctique, les animaux sont réputés contrôlés par des esprit-maîtres, qui exercent sur eux une « domination protectrice » (Descola 2005). Deux scènes, auxquelles j'ai assisté lors d'un terrain d'été à Qaanaaq, montrent, malgré l'évangélisation de l'Avanersuaq au début du XX^e siècle, la pérennité d'une relation particulière entre les chasseurs, les animaux et un principe donateur.

Nous sommes au mois de juillet. Mads Ole ayant décidé d'aller chasser le narval vers Narssaq, dans le fjord Inglefield, à l'opposé de Qaanaaq, il a chargé son kayak sur son petit canot. Alors que nous traversons le fjord, nous aperçûmes l'embarcation de Niels, (un chasseur de Qaanaaq). Niels venait de harponner un narval. Nous nous approchons. Niels est en train d'arrimer l'animal le long de son canot. Il se penche par-dessus le bastingage, et avec son grand couteau, le *savik*, découpe, dans la partie dorsale du narval, une large pièce d'épiderme tacheté, le *mattaaq*.

Le *mattaaq* est une friandise dont raffolent tous les Inughuit. Je m'attendais à ce que, coque contre coque, nous partagions l'euphorie de la prise et le régal de ce *mattaaq* frais. Mais, Niels, son compagnon et Mads Ole demeurent silencieux. A ma grande surprise, Niels jette au loin, dans les flots, la plaque de *mattaaq* découpée ! « C'est pour les animaux », m'explique Mads Ole à mi-voix. Puis Niels nous tend, sur la pointe de son couteau, quelques petits morceaux, respectant ainsi la tradition de partage du gibier, tant avec les animaux, qu'avec les personnes présentes.

⁴⁵ Chant d'Anoritoq par Kigutikak Tunek, né en 1932, enregistré en 1962 par Michael Hauser *Inuit, Fifty-five historical recording*. 2000. Label: Sub Rosa – SR115. Série Le Cœur du Monde. Piste N° 47



Figure 62 - Niels découpe un morceau d'épiderme du narval qu'il vient de capturer



Figure 63 - Une plaque est prélevée et jetée à la mer



Figure 64 - Partage du *mattaaq* avec les animaux

Un peu plus tard dans la saison, au mois d'août, j'accompagne Mads Ole dans le fjord McCormick, pour une pêche aux chars arctiques, les *iqualuk*. Un filet est tendu entre la plage et une bouée. Les poissons ne tardent pas à se faire piéger par dizaines, dans les mailles de nylon. Dans le sable de la plage, Mads Ole a creusé une sorte de petite cuvette, dans laquelle il jette les viscères des poissons qu'il évide. Lorsque, ayant rempli deux bassines de poissons, nous quittons la plage, loin d'enfouir les « déchets » en les recouvrant de sable, Mads Ole vérifie le pourtour de la petite cuvette : « C'est pour les oiseaux » me dit-il.



Figure 65 - Partage des poissons avec les oiseaux

En donnant, aux animaux, une partie du narval capturé ou des poissons pêchés, Niels et Mads Ole effectuent un partage et un don plus complexe qu'un échange réciproque car les animaux qui vont manger le morceau de *mattaaq* ou les viscères des poissons, ne sont pas supposés avoir donné le narval ou les *iqualuk*. Le *mattaaq* et les viscères sont partagés, par les

chasseurs, avec des animaux qui n'ont donné ni le narval, ni les chars arctiques. Un geste semblable est pratiqué par les Tuva après la mise à mort d'un ours : de la viande est donnée aux oiseaux dans les arbres. Pourtant ce ne sont pas les oiseaux qui ont donné l'ours (Stépanoff). Quelle signification accorder à ce partage ?

Kaj Birket-Smith, recueillant les témoignages de communautés rencontrées lors de la Cinquième Expédition de Thulé à travers le haut-arctique (1921-1924), relève que, pour les Inuit, dont la mer est la principale source de la nourriture, « c'est sur le fond de la mer, que vit la femme qui gouverne les animaux. Son irritation est à craindre plus que tout » (Birket-Smith 1937 : 198). La femme de la mer est connue dans l'Arctique sous des noms variant d'une région à l'autre : Les communautés, du centre de l'Arctique canadien, la connaissent sous le nom de Nouliaiouk, « la chère femme », ou de Sedna, « elle est là, en bas ». Dans le Groenland occidental, elle est appelée Arnarqouagssâq, «la vieille femme (ou, selon Thalbitzer, la majestueuse, la glorieuse)», dans le Groenland oriental : Imap-oukoûa, « mère de la mer » (Birket-Smith 1937 : 198). Au Groenland son nom est généralement Sedna. Mais, dans le nord-ouest et particulièrement chez les Inughuit, la femme vivant au fond de la mer est aussi nommée Nerrivik, « le plat de viande », ce qui ne laisse pas de doute sur l'importance qui lui était accordée. Chez les Esquimaux du Pacifique, le principe protecteur et donateur des animaux est appelé *Nounam-choua*, propriétaire du pays. C'est une femme vivant dans les forêts de la montagne et régnant sur les animaux terrestres (*idem*). Pour les Montagnais, en Amérique septentrionale, l'Homme-Caribou est l'esprit qui contrôle les caribous. Il vit dans une caverne au cœur d'une colline, de là, il décide quels animaux, et combien, pourront être tués par tel ou tel homme en particulier, sans pour cela attendre de compensation, pourvu que l'éthique de la chasse soit respectée. (Descola 2005 : 623). D'autres peuples de l'Arctique, comme en Sibérie les Nivkhes de la région de l'embouchure de l'Amour, imaginaient la mer comme la résidence d'une femme, maitresse des déplacements des animaux (Taksami 1978 : 75). La forme de l'esprit maitre des animaux est ainsi partout semblable : un être coléreux, maitre des animaux, reclus dans un repère qui n'est accessible qu'aux *angakok*.

La femme de la mer : Sedna-Nerrivik

A Qaanaaq, tous les aînés et les chasseurs connaissent l'histoire de la femme de la mer qu'ils nomment tantôt Sedna, tantôt Nerrivik. Navarana K'avigak (72 ans), la tenait de sa grand-mère

Amaunalik K'avigak (1907-1988)⁴⁶, qui, elle, l'appelait Nerrivik. Aleqatsiaq Peary⁴⁷ (35 ans), chasseur à Qaanaaq, parle de Sedna quand il m'en raconte le mythe en 2018.

« Sedna était une jeune fille qui vivait seule avec son père, veuf. Elle fut séduite par un fulmar rusé⁴⁸ qui l'épousa et l'emmena chez lui. Après quelques temps, son père entendit des plaintes venant d'une île lointaine. C'était sa fille qui était maltraitée. Il prit alors son kayak pour aller la chercher et, profitant d'une absence du fulmar, revint avec elle. Voyant Sedna s'enfuir, le mari doté de pouvoirs surnaturels ordonna à la mer de se déchaîner. Le père de Sedna, pensant qu'ils allaient périr, sacrifia sa fille en la jetant par-dessus bord. Mais celle-ci s'agrippait au kayak et mettait la fragile embarcation en péril. Le père coupa alors un par un les doigts de sa fille. En tombant dans l'eau ils devinrent phoques, morses et autres animaux marins⁴⁹. Sedna sombra au fond de la mer où, amputée de ses doigts, elle réside désormais avec les animaux nés de ses phalanges».

Chaque narrateur ayant sa propre version, celle de Navarana diffère quelque peu. Selon Navarana, quand le père réalisa que sa fille était morte il s'enveloppa dans une peau et s'allongea sur l'estran. En montant, la marée le recouvrit jusqu'à l'engloutir complètement. L'eau avait tellement monté au-dessus de lui, qu'il se retrouva dans l'habitat de sa fille au fond de la mer. La fille n'avait plus de doigts parce qu'ils s'étaient transformés en phoques, en morses et autres animaux marins. Elle ne pouvait plus peigner ses cheveux, et ne pouvait plus faire le ménage dans sa maison. Son père restait étendu sur la plate-forme, enveloppé dans une peau, sous laquelle il attirait les morts. Si c'était des êtres ordinaires, morts après avoir enfreint les interdits vis-à-vis des animaux, le père les persécutait puis les relâchait en leur donnant un aspect repoussant.

Le pastoralisme des esprits protecteurs

Pour Philippe Descola, la bienveillance des esprits protecteurs des animaux est une forme de pastoralisme. Sous leur protection, « les animaux se livrent d'eux-mêmes aux chasseurs, avec tout l'abandon d'une femme amoureuse » (Descola 2005 : 623). Dans cette perspective, la chasse est perçue comme un réseau de relations entre les humains, les animaux et les esprits tutélaires de chacun. Descola distingue deux types de pastoralisme des esprits protecteurs des animaux : un pastoralisme donateur régulé par le partage du gibier, et un pastoralisme donateur impliquant des actes de réciprocité (Descola *idem*). Dans le mode de pensée des chasseurs de l'Amérique

⁴⁶ Erik Holtved, en 1946, a enregistré le récit d'Amaunalik K'avigak. Holtved. 2011 [1951] : 421

⁴⁷ Aleqatsiaq Peary. Arrière arrière petit-fils de Robert Peary le vainqueur du pôle Nord en 1909

⁴⁸ Selon d'autres conteurs, c'était en fait un chien.

⁴⁹ La transformation des doigts en animaux marins est répandue dans l'est de l'arctique nord-américain et au Groenland (Laugrand & Oosten 2011).

boréale et du Groenland, le schème relationnel dominant est de type « donateur » avec une notion de partage. Alors que chez les peuples sibériens, qui ont tous, plus ou moins, domestiqué le renne (Descola 2005 : 625), la chasse est basée sur un rapport de réciprocité entre les humains et les animaux. Il ne s'agit plus de partage, mais d'échange.

Pastoralisme et partage

Dans la pensée traditionnelle des Inuit, la frontière entre les humains et les animaux est ténue. Les relations d'échange sont conçues sur le mode du partage plutôt que de la réciprocité. Sedna, chez les Inughuit tout comme l'homme-caribou, chez les Montagnais représentent des cas typiques d'animisme « donateur ». La chasse correspond à un rituel dans lequel les animaux vont vers les chasseurs qui savent les accueillir et qui font un bon usage de leur dépouille. C'est-à-dire, qu'ils la partagent le plus largement possible entre tous, animaux et membres de la communauté. Le geste de Niels, partageant le *mattaaq* avec les animaux, ou de Mads Ole à l'égard des oiseaux, attestent de la pérennité de cette vision du monde.

Pastoralisme et « réciprocité »

Harry Whitney, un aventurier canadien qui voyagea avec Robert Peary et hiverna avec les Inughuit, rapporte une coutume observée en 1908, à Etah. Un rite particulier marquait la capture du premier narval de la saison. Avec son couteau, le chasseur ayant le premier harponné le narval, coupait deux étroites lanières de peau sur la tête de l'animal et, très soigneusement, lui enlevait un œil. Il portait le tout sur un hummock à proximité, le recouvrait de neige puis faisait trois fois le tour du monticule de glace en chantant et frappant dans ses mains. Kulutinguah, le chasseur-guide de Whitney lui expliqua ainsi la signification de ce rituel : « chaque année, quand le premier narval de la saison est tué, le chasseur qui l'a harponné doit partager l'animal capturé avec l'esprit qui préside la chasse de façon à s'assurer de futures chasses fructueuses ». En même temps qu'un partage, il s'agissait donc d'une demande à Sedna, la maîtresse des animaux, d'autoriser le chasseur à tuer encore beaucoup de narvals avant que le soleil ne disparaisse à nouveau pour la longue nuit de l'hiver » (Whitney 1911 : 365). Le partage était effectué, dans ce cas, non plus avec les animaux, mais avec le principe donateur : Sedna, et prenait la forme d'une offrande. Le don de Kulutinguah, le chasseur de Whitney, à Sedna, en 1911, sous-tendait une intentionnalité de réciprocité. La frontière entre le don-partage et l'offrande dans l'espoir d'une réciprocité, est alors ténue.

Chez les Tchouktches, dans l'extrême orient sibérien, Picvu, l'esprit organisant la relation homme/animal et vivant, lui aussi, dans un abîme, expédie ses troupeaux aux humains pour

qu'ils puissent chasser et se nourrir, à condition qu'ils ne leur manquent pas de respect ni ne les traitent cruellement. Les relations entre les hommes, les animaux et Picvu, sont fondées sur l'échange de services et la réciprocité des transactions. (Descola 2005 : 627). En Sibérie du nord, près du lac Baïkal, pour obtenir une chasse fructueuse, les Bouriates sollicitent Seigneur-Taureau, un animal céleste descendu sur terre, et appuient leurs demandes par des sacrifices de juments et des flatteries en l'échange de gibier (*idem* : 650).

Les codes, interdits et rituels

Selon les témoignages recueillis en 1921 par Kaj Birket-Smith, auprès des Inuit, dans le nord du Groenland, Sedna, mère des mammifères marins qu'elle a enfantés en abandonnant une partie de son propre corps, par son mode de relation et sa parenté avec les animaux nés de ses phalanges, se réservait le droit d'offrir ses protégés aux humains (Birket-Smith 1937 : 198). L'irritation de Sedna était à craindre plus que tout. Pour se venger des hommes coupables de son exil, elle imposa depuis lors, à ceux qui vivaient de la mer, des usages et des interdits compliqués destinés à maintenir l'harmonie du monde et de la nature, représentés par Sila. De ce fait, les chasseurs devaient respecter des interdits, des *agliqtoq*, vis-à-vis des animaux.

Pour les Inughuit, quand le gibier était rare, sa disparition n'était pas due à une chasse excessive mais au fait que les chasseurs ne le traitaient pas avec suffisamment de respect ou avaient enfreint des codes de bonne conduite. Les animaux décidaient alors d'éviter les humains (McGhee 2006 : 40) et se réfugiaient dans la chevelure de Sedna. Une chasse médiocre ou une tempête signifiaient le mécontentement de Sedna irritée par le non-respect des interdits. N'ayant plus de doigts, elle ne pouvait peigner ses cheveux emmêlés par les offenses des hommes ou le manque de respect à l'égard de l'*inua* (l'âme) d'un de ses protégés. Cela déclenchait sa colère. Elle punissait les Inuit en déclenchant des tempêtes terribles ou en éloignant des côtes le gibier né de ses phalanges amputées. Même s'il était difficile de savoir quels actes des humains avaient dérangé l'ordre du monde, la communauté mettait en cause une contrariété de Sedna et faisait appel à l'intervention et à la médiation de l'*angakok*⁵⁰.

L'*angakok*

L'*angakok*, doté de pouvoirs surnaturels, devait accomplir le voyage dangereux au fond de la mer pour rejoindre Sedna, la peigner et calmer ses ressentiments envers les humains de façon à ce qu'elle restaure le calme et consente à nouveau à fournir du gibier aux chasseurs. En 1937, à

⁵⁰ *Angakok* : chamane

Uummanaq, Pualorssuaq⁵¹ a raconté à Erik Holtved une visite de l'*angakok* à Sedna (Holtved 2011 [1951] : 43). La communauté se réunissait. Un trou était creusé dans le sol par lequel l'*angakok* descendait jusqu'à Sedna, au moyen d'une grande lanière en peau de phoque. Tout au long de son voyage il battait le tambour et chantait. Arrivé auprès de Sedna, il démêlait ses cheveux, la coiffait, la faisait rire et tentait d'identifier la cause de sa colère pour mettre fin à ses bouderies qui privaient les hommes de gibier. Chacun devant la « punition » infligée par Sedna, se sentait un peu coupable d'avoir, en fait ou en rêve, transgressé un interdit. Lorsque l'*angakok* revenait, raconte Pualorssuaq « et qu'on lui avait raconté ce qui se passait » (*idem*), il s'en suivait une sorte de confession collective qui ramenait la paix et conjurait la peur au sein de la communauté. Jusqu'au début du XX^e siècle, le respect et la crainte des Inughuit vis-à-vis de Sedna étaient omniprésents dans la communauté. Dans un processus semblable, relevé chez les Montagnais par Philippe Descola, un spécialiste rituel était parfois obligé, en période de disette, d'intercéder auprès de l'Homme-Caribou, dans sa caverne, afin qu'il se sépare de ses bêtes au profit des humains (Descola 2005 : 623).

L'existence de l'ensemble de la communauté dépendait du succès de la chasse. Michèle Therrien remarque que « l'agressivité inhérente à la mise à mort du gibier est atténuée par un code de bonne conduite, extrêmement complexe, réglant les rapports entre le chasseur et le gibier » (Therrien 1987 : 164).

Knud Rasmussen, au cours de ses différentes expéditions dans le Haut-Arctique, a recueilli près de cinq cents « interdits » dont Margrethe Søby, en 1979, a dressé une liste non exhaustive (Søby 1979). Les interdits, les prescriptions étaient généralement formulés de façon négative et participaient à l'établissement de règles de bienséance et même d'hygiène entre les hommes et les animaux pour protéger et conserver leur environnement. Par exemple : il *ne fallait pas* rire devant la dépouille d'un animal, il *ne fallait pas* avoir de relations sexuelles avant d'aller chasser, il *ne fallait pas* manger le foie de l'ours, etc... Pour être *autorisé*, sans risque, à tuer un animal, il *fallait* observer certaines règles avant la chasse telles que se munir d'amulettes et suivre d'autres prescriptions après la capture, comme donner à boire de l'eau douce à l'animal avant de le dépecer, respecter les os du gibier mort. De même, il aurait été parfaitement irrévérencieux de mélanger le gibier marin et le gibier terrestre dans la marmite. À Qaanaaq,

⁵¹ Pualorssuaq, Pualuna, Pulorsuaq, Imerarsuk (ca. 1874-1955). Il participa en tant que chasseur, à des expéditions de Robert Peary. Son père, Inngaapaluk, périt sur la banquise en fuyant Etah, avec dix autres personnes, pour échapper à la famine. Puto, épouse du chasseur Putdlaq Uvdloriaq, à Siorapaluk est son arrière petite-fille.

Birthe⁵², tout en nettoyant à grand coups d'éponge l'égouttoir en aluminium de son évier de cuisine, s'en souvient: « Quand j'étais petite, ma mère me disait toujours : fait attention de ne pas mettre ensemble le *mattaaq* et le *tugtu* ! « Ils » n'aiment pas ça ! ». Robert Gessain notait que, « dans la cosmogonie des Esquimaux, les animaux terrestres et les animaux marins, comme le narval, dépendaient de deux principes spirituels différents : Sedna, la femme de la mer et Sila, maître de l'environnement, de l'espace et du temps. Il importait donc de tenir séparées toutes les activités liées à la mer et à la terre, pour ne pas courir le risque d'irriter les esprits tutélaires (Gessain 1981 : 220). Il était interdit de manger successivement durant le même repas, de la viande de mammifère marin et de mammifère terrestre. « Les femmes ne devaient pas coudre les peaux de mammifères terrestres dans le temps où les hommes étaient à la chasse » (*idem*, 221). Porter des *kamik* en peau de phoque était réservé à la chasse sur l'eau et chausser des *kamik* en caribou à la chasse au gibier terrestre. L'histoire du narval et du bœuf musqué, qu'un Netsit raconta à Knud Rasmussen, en 1922, lors de la Cinquième Expédition de Thulé⁵³, illustre cette règle :

« Grand-Barbu, dit-on,
Donna ses « cornes » à Longue-Dent
Et se munit de sa « défense ».
Mais Grand-Barbu, dit-on,
Dès la première fois
La brisa en pièces
Et la rendit à Longue-Dent » (Rasmussen 1994 [1927])

Dans ce récit le bœuf musqué, animal terrestre, et le narval, mammifère marin, enfreignant la stricte dichotomie terre-mer, tentent d'échanger leurs attributs, ce qui aboutit à un échec (Gessain 1981 : 183). D'autres rites, par leur observance, avaient pour objectif de maintenir les bons rapports entre les hommes et les animaux. Quand un chasseur mangeait la moelle épinière d'un phoque, il devait précautionneusement la retirer entière. Si elle venait à se rompre, le chasseur risquait de périr noyé lorsqu'il harponnerait un autre mammifère marin (Søby 1979).

⁵² Birthe (Bertse) Jensen. 1950. Épouse de Hans Jensen, était infirmière à Qaanaaq. Son grand-père, K'âvigarsuaq Kristiansen (1900-1978) a voyagé avec Knud Rasmussen. Son arrière grand-père était un Européen.

⁵³ Cinquième Expédition de Thulé, 1921-1924. Au cours de cette expédition en traîneaux à chiens, de Thulé au détroit de Bering, Knud Rasmussen, effectua dans l'Arctique nord-américain des recherches géographiques, des études scientifiques, et rapporta un riche matériel ethnographique concernant les communautés inuit vivant entre la baie d'Hudson et le détroit de Béring.

Tableau 10 - Quelques rituels et interdits concernant les animaux, relevés au début de XX^e siècle par Knud Rasmussen lors de la Cinquième Expédition de Thulé à travers le Haut-Arctique et recensés par Regitze Margrethe Søby (Søby 1979).

Le phoque

Au retour de la chasse, dès que le phoque est déposé dans l'igloo, la femme du chasseur doit lui faire boire de l'eau douce.

Pour le dépecer, il ne faut aucun geste brutal et surtout ne pas le "blesser".

Recouvrir les yeux du phoque tué pour ne pas lui faire peur. "Il voit tout, entend tout".

Il ne faut pas :

- mal lui parler,
- lui montrer un couteau,
- lui laisser apercevoir du sang,
- le découper brutalement...

Faute de quoi il pourrait se mettre en colère et faire savoir aux autres phoques que l'implantation est occupée par des chasseurs sans aucune considération pour les animaux. Ce qui éloignerait le gibier.

Il ne faut pas casser ses os, ni les donner aux chiens.

Si un jeune garçon mange la viande du sommet du sternum d'un phoque, il deviendra un grand chasseur de phoques mais il ne vivra pas vieux.

Après avoir construit une maison, il faut aussitôt en arroser le sol avec de l'eau de mer afin que les phoques soient tentés de se faire capturés pour entrer dans cette maison.

Le renard

Pendant la chasse, la femme ne doit pas tresser ses cheveux. Le renard serait choqué...

A la fin de la saison de chasse, le chasseur qui a tué un renard, doit rapporter sa tête à l'endroit exact où il l'a tué, puis il mettra de la nourriture dans sa gueule. Il devra ensuite jeter le squelette de l'animal en l'air pour que celui-ci, en retombant, se disperse autour de sa tête.

Les guillemots et mergules

Il ne faut jamais transporter à bord de l'*umiak* (le bateau des femmes) de la nourriture cuite tant que les guillemots et mergules ne sont pas revenus pour faire leurs nids au printemps.

Il est à noter que les mythes et interdits relatifs au narval sont très rares.

3.2.3 L'âme des animaux

Dans l'univers symbolique inuit, la relation entre le chasseur et le gibier est une relation de réciprocité. Cette interaction est possible dans la mesure où l'être humain et le gibier possèdent une âme (Randa 1986 : 217; Therrien 1987 : 107). L'omniprésence de l'âme des animaux dans l'environnement et les préoccupations des Inughuit est soulignée, en 1878, par Hans Hendrik

Suersaq, le chasseur qui accompagna successivement les explorateurs Elisha Kane (1853-1855), Isaac Hayes (1860-1861), Francis Hall (1871-1872) et George Nares (1875-1876) dans leurs expéditions dans l'Avernarsuaq. Les chasseurs rencontrés par les membres de la v^e expédition de Thulé menée par Knud Rasmussen, de 1921 à 1924, à travers le Haut-Arctique,⁵⁴ leur affirmèrent que les animaux, comme le narval, l'ours ou le morse, avaient une âme et des sentiments. Ce sont des êtres non-humains. Animaux et humains sont dotés d'une sensibilité et d'une conscience (Rasmussen 1994 [1927] ; Birket-Smith 1937 : 196 ; Fienup-Riordan 2000). Cette croyance est partagée par diverses cultures. Les Tukano, au nord de l'Amazonie, pensent eux aussi, que les animaux, comme le dauphin rose de l'Amazone, ont une âme. En 1922 un vieil *angakok* Iglouluk, confiait à Knud Rasmussen : « Le plus grand danger de la vie, est dans le fait que la nourriture de l'homme consiste entièrement en âmes » (cité par Birket-Smith 1937 : 200). « Il voulait dire que l'homme doit tuer pour vivre et s'expose ainsi à la colère de l'animal », précise Birket-Smith. Tout être, doté d'une âme et de sentiments, pouvait se métamorphoser en animal ou en humain. « Tous les êtres ont, dans leur pays, l'apparence humaine, écrivait André Leroi-Gourhan dans ce qu'il nommait « la zoologie mythique des Eskimo », mais pour circuler d'un monde à l'autre, il faut qu'ils s'habillent » (Leroi-Gourhan 1937 : 84-95). « Les ours sont des hommes, lorsqu'ils rentrent chez eux, ils quittent leur peau et vivent dans leur maison comme nous, nous vivons » (Gessain 1947 : 212). Le père oblat Franz Van de Velde, qui partagea pendant trente années la vie des Netsilik dans le nord de l'île de Baffin, rapporte que le chasseur ayant capturé un phoque ou un caribou s'écriait : « Je suis un phoque ! », ou « Je suis un caribou ! » (cité par Michéa 1967 : 107-110). En 1953, Pualuna⁵⁵ disait à Jean Malaurie : « tout est relié, dépendant les uns des autres », tout se renouvelle de façon cyclique (Malaurie 1989 [1955] : 110). La frontière entre les hommes, les animaux l'environnement, le masculin et le féminin est perméable. Il n'y a pas de dichotomie entre l'homme, l'animal et l'environnement.

Le vieux mythe de la Femme de la mer et de l'origine des mammifères marins, est un témoignage de la grande importance accordée aux âmes des animaux. Les narvals, les phoques, les morses, les baleines n'étaient autres que les phalanges coupées de Sedna, leur maîtresse (Thalbitzer 1930 : 94). Lorsque, au camp, les chasseurs jouaient aux osselets, ils se servaient de

⁵⁴ Les membres de la v^e expédition de Thulé: Knud Rasmussen (chef d'expédition), Peter Freuchen (cartographe et biologiste), Therkel Mathiassen (archéologue et cartographe), Kaj Birket-Smith (ethnologue et géographe), Helge Bangsted, Jacob Olsen, Leo Hansen (photographe).et neuf Inughuit : Arqioq, Arnanguaq, Nasaitordluarssuk ("the Botswain », « the Bo'sun"), Aqatsaq, Iggianguaq, Arnarulunguaq, Navarana, Ajako, et Qavigarssuaq,

⁵⁵ Pualuna , Pulorsuaq Pualorssuaq , Imerarsuk : voir note 51

phalanges de phoques, les *inukvat*, ce qui signifie : « une partie d'un *inuk* », (d'un humain). Les pions étaient alors identifiés aux âmes des phalanges coupées de Sedna (Robbe 1994).

La réincarnation des animaux

Seule la chasse permettait au chasseur de subvenir à ses besoins. Manger, se protéger du froid sont des impératifs quotidiens. Il importait, pour survivre, de ne pas courroucer Sedna, la Femme de la mer, pourvoyeuse des animaux marins (donc des narvals), ni Sila le maître du temps, ni aucun esprit tutélaire, car la relation chasseur-gibier reposait sur le bon vouloir des esprits-maîtres des diverses espèces animales, des tempêtes et du vent. Si le chasseur avait ainsi pris soin de l'âme de l'animal, elle pouvait retourner dans la mer et retrouver un autre corps pour se réincarner. L'animal avait alors le choix de se faire capturer ou non une seconde fois par ce même chasseur dont il gardait le souvenir d'un accueil respectueux. Cette coutume permettait au chasseur d'espérer d'autres chasses fructueuses et au gibier de se renouveler. L'essentiel était d'apaiser l'esprit de l'animal et d'éviter de contrarier Sedna. Pour les Inuit, une chasse fructueuse procédait d'un accord consensuel entre l'animal et le chasseur, choisi par lui, comme étant compétent et bien informé de la manière dont il fallait traiter son corps (McGhee 2006 : 40). Les animaux « sont aptes à réfléchir à la délicate question de la mort devant laquelle ils ne se dérobent jamais, convaincus qu'ils sont de participer, au même titre que les humains, au cycle de la réincarnation. » (Therrien 1987 : 119). A l'est du Groenland, dans la région d'Ammassalik, Robert Gessain note que « les relations entre prédateurs et proies se posent en termes de bons rapports entre esprits, humains et animaux » (Gessain 1947 : 185).

Si le chasseur se conforme aux rituels prescrits pour apaiser l'âme de l'animal tué et lui être agréable, la créature renaît pour être tuée à nouveau et satisfaire aux besoins d'un chasseur qui se sera montré digne. André Leroi-Gourhan, en 1937, sur le mode de représentation de « l'hyperboréen » qui prévaut à cette époque, évoque ainsi l'accord entre le chasseur et l'animal :

« Le phoque, qui est d'un naturel sociable, éprouve parfois le désir d'offrir son vêtement à un Eskimo. Il se place alors sur la trajectoire de son harpon, boit l'eau fraîche qu'on lui offre lorsqu'il a cessé de s'agiter dans son agonie, quitte sa peau, sa graisse et sa chair, sur l'invitation du couteau à dépecer, reçoit avec gratitude les petits cadeaux qu'on lui offre et ne réclame en échange, que de garder son squelette pour rentrer chez lui et rereprendre un habit tout neuf » (Leroi-Gourhan 1937 : 86).

Les âmes des phoques, des morses et des narvals tués se réincorporent dans de nouveaux animaux. Chez les Montagnais, les âmes des caribous tués retournent à la caverne de l'homme-caribou où elles se réincorporent dans de nouveaux animaux qui seront envoyés aux chasseurs en

une autre occasion (Descola 2005 : 623). Ann Fienup-Riordan a observé une coutume similaire chez les Esquimaux Yup'ik dans la région du delta de la Kuskokwim en Alaska. La vessie de l'animal, dans laquelle ils situent son âme, est honorée puis rejetée à la mer, afin que l'esprit de l'animal puisse trouver un nouvel hôte (Fienup-Riordan 1990).

Le respect envers les animaux

Le principe qui guidait traditionnellement la chasse, est que les animaux s'offrent au chasseur. L'animal avec ses propres qualités, ses défauts, sa susceptibilité, ne consentait à se donner au chasseur que s'il percevait du respect pour sa personne non humaine (Laugrand & Oosten 2015 : 64-65). Le succès de la chasse en dépendait. Capturer un animal constituait un acte de respect envers sa volonté. Que l'animal ait été maltraité, qu'il y ait eu trahison de la relation basée sur le respect, l'esprit tutélaire ainsi que l'équilibre de l'environnement en étaient perturbés et la famine pouvait s'abattre sur la communauté. La chasse respectueuse était donc, et reste, un principe organisateur de la société impliquant de multiples précautions édictées en interdictions. Le chasseur, en tuant un animal, libérait son *inua* (son âme). Ce qui lui donnait l'obligation de traiter le gibier dignement dans sa mort, son dépeçage et sa conservation. « Les animaux ne sont pas en effet réellement tués quand on les harponne souligne Jean Malaurie. Dans l'esprit des chasseurs, les bêtes se laissent capturer pour rendre visite à leurs frères humains et les aider. De ce fait, [...] tout doit être fait pour les respecter » (Malaurie 1989 [1955] : 406). Robert Gessain rapporte qu'autrefois, le chasseur rentrant à la maison après une chasse fructueuse, déposait la pointe de son harpon près de la lampe à huile pour assurer une bonne chaleur à l'âme immortelle qui s'y était logée (Gessain 1947). S'il était respecté, l'animal acceptait de « donner » sa vie pour celle du chasseur et de sa famille, il pouvait même, plus tard, accepter à nouveau de se « donner » à ce même chasseur. Ce dernier, en retour, ne devait rien gaspiller de ce don. Actuellement encore, la viande, la graisse, la peau, les tendons, l'ivoire, chaque partie du narval trouve son usage et son utilité. C'est un témoignage élémentaire de respect réciproque entre le chasseur, l'animal et Sedna sa maîtresse. La survie des hommes dans cette région rude et inhospitalière, est largement fondée sur le respect de l'équilibre du milieu naturel, c'est-à-dire de l'environnement et donc du gibier. La compréhension du comportement des animaux amène le chasseur à respecter ses proies. Vladimir Randa souligne que tous les jeunes Inuit de l'Arctique apprennent dès leur petite enfance à respecter les animaux, à ne pas les faire souffrir inutilement, à ne pas se moquer d'eux ni les tuer sans raison (Randa 1986). Pierre Robbe rappelle que la finalité du gibier est cependant d'être tué et consommé (Robbe 1994).

Si s'abriter n'est plus un problème du fait des maisons confortables importées du Danemark, le chasseur inughuit a aujourd'hui encore besoin de l'animal pour se vêtir et procurer de la nourriture à sa famille, à ses chiens, à la communauté. La viande de phoque, mais aussi le *mattaaq*, constituent environ 60% de l'apport total des besoins alimentaires des foyers. « C'est notre nourriture traditionnelle qui nous rend forts », me dit Mads Ole, expliquant que le sang et la viande de l'animal qu'il a tué, circulent dans tout son corps et lui tiennent chaud. Le mélange de son sang et de celui du gibier, crée une harmonie entre son corps, son âme et le monde. Philippe Descola cite une perception similaire chez les chasseurs bouriates, en Sibérie du Nord, qui, en mangeant de la viande de chevaux sacrifiés aux descendants de Seigneur-Taureau, déclarent incorporer la « grâce » dont elle est imprégnée (Descola 2005 : 629).

Au début du XX^e siècle, les missionnaires, bien que réprouvant ces rites et croyances, se sont adaptés au contexte des chasseurs. Dans le livret de catéchisme fourni aujourd'hui à chaque jeune Inughuit, les humains, à leur mort, dans un œcuménisme interspécifique, rejoignent les anges au paradis (situé en direction du Danemark !), en traineau à chiens, en kayak, en motoneige (!), accompagnés d'une nébuleuse d'animaux tout aussi enthousiastes qu'eux : narvals, baleines, phoques, ours, caribous...



Figure 66 - Dans le catéchisme des enfants inughuit, hommes et animaux voyagent ensemble vers le ciel.

Le mythe de Sedna est si populaire au Groenland que la compagnie aérienne *Air Greenland* l'a emprunté pour en faire un visuel distinctif de ses documents. Dans cet emprunt, Sedna a même vu ses prérogatives élargies aux mammifères terrestres, oiseaux et poissons.

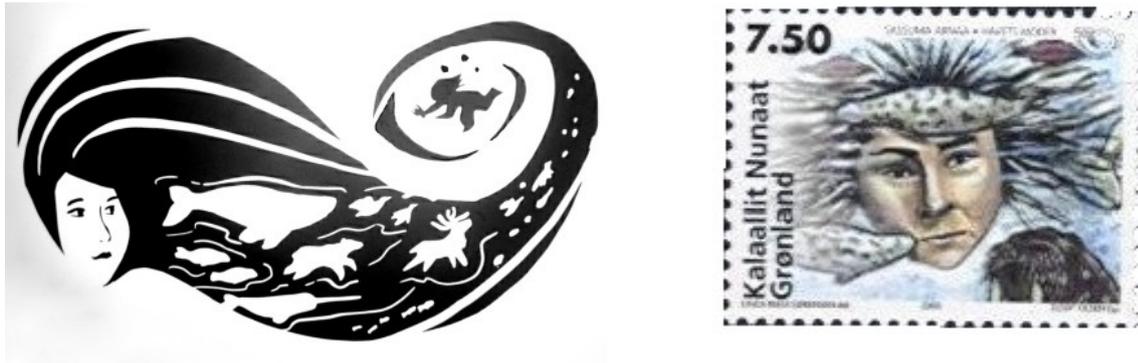


Figure 67 - À gauche : Sedna, nouveau visuel de la compagnie Air Greenland, en 2018.. À droite : Timbre édité en 2006 par la poste du Groenland en l'honneur de Sedna, maîtresse des mammifères marins

Vladimir Randa, même s'il reconnaît que « le monde d'aujourd'hui est très différent de ce qu'il était à ses débuts », constate néanmoins qu'il « en garde les traces. Les références aux temps anciens par le biais de la tradition orale sont permanentes ; elles donnent du sens aux expériences présentes » (Randa 2007 : 272). Le partage de Niels avec les animaux, ou de Mads Ole avec les oiseaux », en sont des rémanences et l'illustration.

Sur-chasse

En 2014, lors d'une conférence consacrée aux chasseurs et à leurs proies, Frédéric Laugrand expliquait que « si les mythes montrent qu'humains et animaux interagissent les uns avec les autres et partagent bien des points communs, les Inuit actuels mettent en avant une autre hiérarchie, dans laquelle les animaux sont pensés comme des proies » (Laugrand 2014). McGhee fait, lui aussi, remarquer que « l'abattage excessif habituel et routinier de bêtes dont ces populations arctiques dépendent pour leur subsistance, vient démentir la vision romantique selon laquelle les peuples chasseurs autochtones seraient naturellement des protecteurs de l'environnement » (McGhee 2006 : 40). Déjà, en 1795, Samuel Hearne (premier Occidental ayant atteint l'embouchure de la Coppermine) s'indignait de voir les Dénés, dans le nord-ouest canadien, abattre des troupeaux de caribous pour n'en prélever que la langue dont ils raffolent (Hearne 2013 [1795] : 125).



Figure 68 - Chasse au fusil, en canot, au Nunavut (2018)

Knud Rasmussen, lui-même, en 1923, fait cette amère constatation lors de la Cinquième Expédition : « Jadis, le nombre de caribous était si important qu’il fallait à un seul troupeau trois jours pour traverser une rivière à gué, bien que la marche ne s’arrêta jamais ». Cependant, il modère son désapointment en notant : « il advient parfois que le produit de la chasse dépasse les besoins du moment. C’est le cas en automne [...]. Mais durant l’hiver, des semaines peuvent se passer sans qu’il soit possible de trouver aucun aliment, on comprendra qu’une condition indispensable d’existence, est d’avoir des réserves de viande » (Rasmussen 2018 [1927] : 345). Pour sa part, Igor Krupnik soutient que l’extinction vers la fin de la glaciation de plusieurs espèces de grands animaux, tant en Eurasie qu’en Amérique du Nord, pourrait être imputable à des humains qui vivaient dans un environnement semblable à celui de l’Arctique et auraient développé des coutumes de chasse encore en usage chez les chasseurs arctiques contemporains (Krupnik 1993 [1989]). Pourtant, mes observations de terrain me permettent d’affirmer que cette généralisation est à nuancer en ce qui concerne les chasseurs inughuit actuels. Les deux anecdotes suivantes sont, à ce sujet, significatives.

Au printemps, lors d’une sortie de chasse avec Kristian⁵⁶ (57 ans), nous longions, en canot à moteur, la côte de Qeqertarsuaq, dans le détroit de Murchinson encombré de growlers et de

⁵⁶ Kristian Eipe. Chasseur de Qaanaaq, arrière petit-fils d’Inukitsupaluk K’ujaukitsok. 1890-1967.

glaces dérivantes. Soudain, Kristian coupa le moteur. Tout en pointant du bout de sa pipe un monticule de neige et de glace, il me fit signe de garder le silence. Devant nous, une petite boule de fourrure blanche et deux grands yeux noirs tout ronds nous regardaient : un blanchon sur le point de muer. Toujours en silence, Kristian laissa son canot dériver vers le petit animal étonné et téméraire. Il l'observa pendant un long moment, puis, son visage s'éclaira d'un large sourire et il remit le moteur en marche pour poursuivre notre navigation. Pourquoi Kristian, ce chasseur, n'a-t-il pas capturé cette proie facile ? Deux hypothèses peuvent être avancées. D'une part, les chasseurs inughuit ne tuent pas volontairement les jeunes animaux. Un blanchon ne présente que peu d'intérêt: il fournit peu de viande, sa fourrure est fragile, alors que la capture d'un phoque adulte assure de la nourriture pour les chiens, de la fourrure pour les anoraks, les bottes et les mouffles, du cuir pour les lanières de fouet. D'autre part, Kristian, par cet acte, a voulu me montrer que les Inughuit ne tuent pas les blanchons, contredisant ainsi les accusations d'abattage portées par des campagnes d'ONG et de défenseurs des animaux à l'encontre des Inughuit. Ceux-ci ont été profondément blessés par l'injustice d'allégations erronées ayant abouti, en 1983, au vote par l'Assemblée Européenne, de l'interdiction de l'exportation des peaux de phoques vers la CEE, ce qui s'est traduit dans les faits par la mise au ban de leur mode de vie traditionnel. Ces décisions prises unilatéralement, sans concertation, ont entraîné l'effondrement du prix des peaux de phoques adultes et des difficultés économiques majeures pour la communauté, avec finalement sa dépendance accrue à des subventions compensatoires.



Figure 69 - Jeune phoque près de sa tanière, *nunarrak*. Qeqertarsuaq. Mai 2009

Un autre exemple atteste du respect et de la responsabilité des Inughuit envers le gibier. Rasmus et deux autres chasseurs, ayant besoin de viande pour leurs chiens, étaient partis chasser le morse à la pointe de l'île Thumberland, non loin de Qaanaaq. Sur la banquise, le long des hummocks bordant la côte, ils se trouvèrent face à face avec quatre gros morses en pleine détresse. Pendant que les animaux se prélassaient au soleil, la glace, l'action des courants et de la marée, avait refermé les fractures leur permettant l'accès à l'eau libre. Les animaux n'avaient plus d'issue. Pour satisfaire leur besoin de viande, les chasseurs en tuèrent deux. Puis ils firent fuir tant bien que mal les deux autres, les repoussant à grands cris et gesticulations vers un chenal d'eau. Petit à petit, ces dernières décennies, l'éthique d'une écologie environnementale se substitue progressivement aux interdits culturels, tout en gardant la même valeur forte: respect des animaux en leur assurant la possibilité de se reproduire. Les interdits, en régulant la chasse, étaient basés sur une crainte collective, salvatrice pour la communauté : courroucer Nerrevik et en conséquence être privé de gibier. Alors que l'éthique est une adhésion morale personnelle, individuelle, réfléchie et librement consentie par le chasseur. De ce fait, celui-ci ne prendra que le gibier dont il a besoin, laissant aux animaux la possibilité de se reproduire. Le chasseur assure ainsi la pérennité de l'espèce et la possibilité de chasses fructueuses pour les saisons futures. Dans ce cadre, les quotas, innovation visant à réguler les prises, sont perçus comme une ingérence étrangère, humiliante, désireuse de faire valoir une éthique occidentale ignorante des pratiques et des savoirs des *piniartog*.

3 - 3 - Les chasseurs : des règles communautaires aux réglementations internationales

En 1927, sous l'impulsion de Knud Rasmussen, les Inughuit s'étaient dotés d'une assemblée représentative locale, le Conseil des Chasseurs, qui promulgua la Loi de Thulé. Jusqu'en 1963, date de sa dissolution, le Conseil des Chasseurs régula le fonctionnement de la communauté. Les règles étaient édictées par et pour les chasseurs. Puis les Inughuit, furent expulsés de Thulé pour permettre l'installation de la base militaire américaine sur leur territoire. Des décisions concernant l'économie locale furent prises à leur insu par des autorités étrangères à l'Avanersuaq. La dissolution du Conseil et l'abandon de la Loi de Thulé, au profit de mesures édictées par le pouvoir central, ont dépossédé les chasseurs d'une partie de leur libre arbitre. La chasse au narval pratiquée par les Inughuit selon des règles communautaires ancestrales dans un rapport particulier aux animaux, se trouve maintenant confrontée à d'autres règles et normes,

conçues par des organismes centraux et internationaux, auxquelles les chasseurs doivent se soumettre sans toujours en comprendre la justification.

Les organisations internationales et les règles locales

La chasse au narval est régulée par un décret de 2011 établi en concertation avec différents organismes officiels parmi lesquels le KNAPK, la CBI⁵⁷ (Commission Baleinière Internationale) et la NAMMCO⁵⁸ (North Atlantic Marine Mammal Commission) ; (Annexe 7). Localement, les chasseurs doivent respecter des zones de chasse délimitées par ces organismes. Dans le fjord Inglefield, l'utilisation des bateaux à moteur, est restreinte au transport vers les lieux de chasse et les chasseurs ne sont autorisés à chasser en eau libre, qu'à partir de kayaks. D'autre part, chasser dans la réserve naturelle de la baie de Melville, située entre Savissivik et Upernavik, est formellement interdit.

Chasseurs professionnels - Chasseurs occasionnels

L'administration a établi une distinction entre les chasseurs vivant exclusivement des revenus de leur chasse, les *piniartog*, ceux alliant travail salarié et chasse à temps partiel, les *pinialuttartog*, et ceux pratiquant occasionnellement une chasse récréative. Avant l'instauration des quotas, en 2004, les uns et les autres chassaient le narval. Depuis 2004, seuls les chasseurs professionnels, à temps plein ou à temps partiel, y sont autorisés. Les chasseurs occasionnels, doivent avoir un permis, mais ne peuvent chasser les ours, les narvals et les bœufs musqués. Ils obtiennent leur permis de chasse, sur simple demande, sans passer d'examen. Le coût d'un permis de chasse en 2013 était 200 DKK (27 €), en 2018, il s'élève à 250 DKK (34 €).

⁵⁷ La CBI, (en anglais IWC, International Whaling Commission), fut créée en 1946 par la convention internationale pour la réglementation de la chasse à la baleine (le narval est inclus dans les baleines). A l'origine la CBI était un « club » des pays baleiniers chargé de veiller à la survie des baleines pour assurer la prospérité de l'industrie baleinière. Depuis 1949, la CBI organise des réunions annuelles. Après avoir été préparées par des comités (scientifiques et de conservation), des sous-comités (chasse aborigène et infractions) et des ateliers, les décisions de la CBI sont prises en session plénière, par consensus, ou à la majorité simple. Chaque membre (commissaire baleinier) dispose d'une voix. Les commissaires baleiniers sont nommés par les états membres. Ce sont en général, des représentants de Ministères des Pêches, de l'Environnement ou des Affaires étrangères comme en France. La durée de leur mandat n'est pas limitée. L'autorité internationale de la CBI en matière de protection des baleines est garantie par l'ONU. Les résolutions prises ne représentent cependant pas des obligations pour les états membres. Chacun d'eux, comme à l'ONU, reste souverain.

⁵⁸ La NAMMCO, autre organisme international a pour vocation d'assurer la gestion et l'étude des mammifères marins de l'Atlantique Nord. La convention internationale de la NAMMCO fut signée à Nuuk en avril 1992 par la Norvège, le Groenland, l'Islande et les îles Féroé. Les efforts de cet organisme portent plus particulièrement sur l'étude de l'écosystème marin considéré comme un tout permettant de mieux comprendre le rôle des mammifères marins dans l'équilibre de ce système.

Les chasseurs professionnels doivent posséder un permis de chasse et une licence. La licence de chasseur professionnel est annuelle et gratuite, mais subordonnée à un examen initial, pratique et théorique. Les chasseurs l’obtiennent auprès de la municipalité. La licence donne droit, à son porteur, à cinq narvals par an et n’est pas cessible. Sa validité court jusqu’au 31 décembre, ou jusqu’à ce que la saison soit close, c'est-à-dire jusqu’à ce que le quota ait été atteint. Depuis 1993, pour être autorisé à renouveler annuellement sa licence, le chasseur de narvals doit noter ses captures sur un formulaire et renvoyer celui-ci au ministère de la pêche et de la chasse par le biais du KNAPP. Sur ce formulaire sont reportés la date et le lieu des prises, la taille, le sexe et l’état de reproductivité de chaque animal. A Qaanaaq en 2016, quarante chasseurs professionnels chassaient à temps plein et dix à temps partiel. Parmi eux, vingt-deux à vingt-cinq chassaient en kayak, au harpon à propulseur, dans la zone règlementée du fjord d’Inglefield, quinze à dix-huit chassaient le narval en canot à moteur, au fusil, hors de la zone règlementée du fjord. Dix autres chasseurs chassaient à temps partiel dans la zone protégée (tableau 11).

Tableau 11 - Chasseurs à temps plein, chasseurs à temps partiel, moyens de déplacement, armes autorisées - Août 2016

Lieux de chasse	Chasseurs à temps plein	Chasseurs à temps partiel	Kayak	Canot à moteur	Harpon à propulseur	Fusil
Zone protégée du Fjord d’Inglefield	22 à 25	10	Oui	Non	Oui	Non
Hors zone protégée	15 à 18	?	Non	Oui	Non	Oui

Les chasseurs professionnels de la région de Qaanaaq sont regroupés au sein du KNAPP, une section locale du KNAPK (*Kalaallit Nunaanni Aalisartut Piniartuk Kattuffiat*), l’association des pêcheurs et chasseurs du Groenland. Au plan national, le KNAPK réunit tant les pêcheries industrielles de crevettes d’Ilulissat, que les chasseurs de narvals des petits villages. En 2019, K’ulutana Kvist (chasseur de 54 ans), préside la section locale du KNAPP de Qaanaaq.

Les quotas

Au plan national, des quotas de capture de narvals ont été instaurés en 2004. Les prises sont maintenant comptabilisées par les chasseurs de chaque région et reportées au KNAPK. Cette procédure est sensée permettre au ministère de la pêche et de la chasse, de gérer les quotas région par région et de garder le contrôle sur le nombre de licences professionnelles à délivrer. Les

restrictions qui s'appliquent à la chasse sont basées à la fois sur des évaluations nationales et des recommandations du Comité Scientifique de la CBI. Une étude danoise, (projet *Piriariarneq*), menée conjointement, en 2015, par un groupe de scientifiques du département des biosciences de l'Université danoise de Aarhus et du *Greenlandic Institute for Natural resources (Pinnngortitallarfik)* de Nuuk, a effectué un relevé des déplacements de chasse de dix-sept chasseurs de la région de Qaanaaq, pendant six mois (l'étude se poursuit en 2018 sur la côte Est du Groenland). Les chasseurs, volontaires, équipés de GPS, ont apprécié d'être partie prenante des relevés (Andersen & al. 2017). Cette approche, basée sur leur implication, a objectivé ce qu'ils font, plutôt que ce qu'ils disent, ou ce que disent les scientifiques. Les données recueillies devraient leur être utiles, notamment pour permettre l'ajustement des quotas de chasse dans la région. Quelques chasseurs ont été invités à Nuuk pour de brefs feed-back. L'utilisation de la fonction photo et vidéo des appareils, leur a, en outre, permis d'être les acteurs de leur propre communication, sans l'interférence d'intermédiaires. Cependant, le fait que deux importantes entreprises internationales aient rémunéré les chasseurs pour chaque journée de recueil de données, n'exclut pas l'éventualité d'avoir pu modifier les comportements et stratégies.

En fonction des données qui lui sont transmises, la NAMMCO publie régulièrement un rapport, région par région, des captures globales de narvals effectuées, comme celui, ci-dessous, relatif au nord-ouest du Groenland (2011).

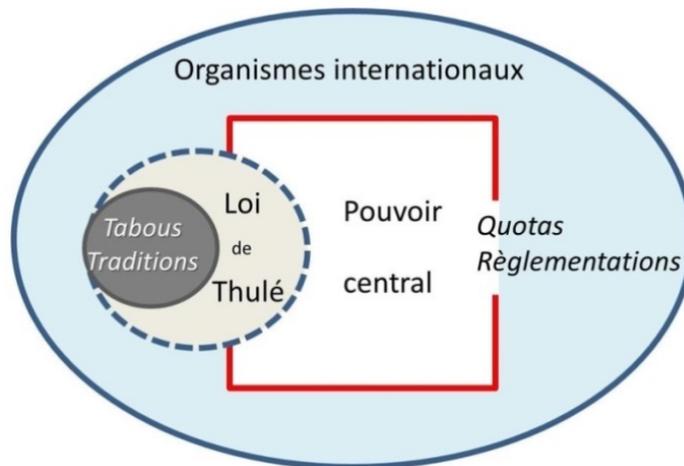
Tableau 12 - Quotas et captures de narvals dans le nord-ouest du Groenland

Juillet 2007 Juin 2008		Juillet 2008 Juin 2009		Juillet 2009 Juin 2010		Juillet 2010 Juin 2011		2011
Quota	Capturés	Quota	Capturés	Quota	Capturés	Quota	Capturés	Quota
319	331	384	380	310	325	295	178	295

Un ratio est établi entre les quotas préconisés par la Commission Scientifique de la CBI et les captures réalisées par les chasseurs. Pour la saison de juillet 2010 à juin 2011, les 15 captures en excès de la saison 2009-2010, sont soustraites du quota de 310 recommandé par la Commission, ce qui rapporte le nombre de captures autorisées à 295. En 2012, le quota de narvals applicable à la région de Qaanaaq était de 85 narvals. En 2015, la capture de 85 narvals, 6 ours et 40 bœufs musqués était autorisée. En 2017, les captures de l'année précédente, à Qaanaaq, ayant été déficitaires, le quota de narvals est monté à 110 animaux, celui des morses à 80 bêtes et le quota pour les prises d'ours a été modulé en fonction de l'évolution de leur

déplacement vers le sud dû aux nouvelles conditions de glace. Les chasseurs de Savissivik ont été autorisés à abattre 18 ours alors que l'ensemble des chasseurs de Qaanaaq, Qeqertat et Siorapaluk ont dû se contenter de 6 ours. Au mois de mai 2018, les chasseurs d'Upernavik, au sud de la baie de Melville, ont réalisé une chasse tout à fait exceptionnelle en capturant en trois jours la totalité du quota de narvals qui leur était attribué pour l'année. À peine ouverte, la saison de chasse au narval était close. Ce qui a incité les chasseurs locaux à demander, à l'automne, un dépassement exceptionnel des quotas. Tout en insistant sur la nécessité, pour les chasseurs, de planifier leur revenus sur une année, le gouvernement, *Naalakkersuisut*, le leur a accordé, au grand dam des scientifiques et de WWF. *Naalakkersuisut* justifie sa décision par le fait qu'elle garantira la nourriture et l'équilibre du budget des foyers jusqu'à la saison prochaine.

Tableau 13 - Des tabous aux réglementations nationales et internationales



3 - 4 - Le narval, un mammifère arctique, un animal légendaire

Le narval, animal mystérieux, a enflammé pendant plusieurs siècles l'imaginaire occidental. Animal arctique il pourvoit pour une part aux besoins des Inughuit, animal légendaire il a excité les convoitises de l'occident.

3.4.1 Le narval: un mammifère arctique

Le narval

Le narval est un animal exclusivement arctique. En direction du sud, il dépasse rarement les soixante-cinq degrés de latitude mais il pénètre plus au nord que n'importe quel autre cétacé. Les narvals sont répandus dans le détroit de Smith, entre le Groenland et l'île d'Ellesmere dont

ils apprécient les eaux fraîches et profondes. L'origine du nom « narval » est en rapport avec la terreur que ces créatures peu communes ont dû inspirer aux anciens marins. *Nar*, en vieux norrois signifie « cadavre », ce qui fait référence à la couleur grisâtre de l'épiderme du narval. Son nom scientifique est *Monodon Monoceros*. Il appartient au sous-ordre des cétacés odontocètes, ou « baleines à dents ».

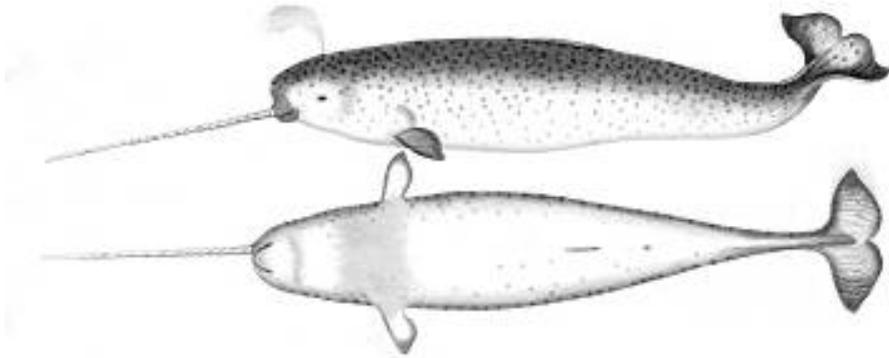


Figure 70 - Narval. William Scoresby. 1823. Metropolitan Toronto Library Board

Qilalugaq qirniqtaq est le nom du narval en inuktun, le dialecte de Thulé, bien que les chasseurs dans l'excitation de l'action l'appellent simplement : *qilalugaq*.



Figure 71 - Narvals respirant en surface – Photo de Paul Nicklen⁵⁹

⁵⁹ Paul Nicklen : Biologiste diplômé de l'université de Victoria et photographe animalier canadien. Il a grandi dans une communauté inuit de l'île de Baffin.

Une dent... pour quoi faire?

Les connaissances des occidentaux au sujet des narvals ont progressé très lentement. Pendant longtemps les observateurs se sont demandé si le narval était un poisson ou un mammifère, s'il portait une dent ou une corne et à quoi pouvait-elle servir?

Pour David Crantz, en 1768 : « la corne sert au narval à obtenir de l'herbe marine » pour sa nourriture ou à creuser un trou dans la glace « quand ce poisson veut de l'air ». William Scoresby, au 19^e siècle, classait la « corne » dans le registre des attributs de parade masculins, comme le sont la crête du coq ou la crinière du lion (Scoresby 1820). Frank Evers Beddard en 1900 et R.S. Miller en 1955, pensent que cette « corne » est probablement utilisée dans des situations de combat agressif, tandis qu'Avenir Tomilin, en 1967 lui attribue plutôt une fonction de harpon défensif. (Beddard 1900 ; Miller 1955 : 167-176 ; Tomilin 1967). Selon lui, le mâle, avec la dent dont il est doté, défend les femelles et leurs petits contre les requins de l'Arctique. En 1958, Peter Freuchen affirme que la « corne » permet au narval de déloger les poissons plats qui vivent au fond des eaux. Plus récemment, John K. B. Ford et Dean Fischer, en 1978, ont vu dans cette dent un appendice émetteur de sons (Ford & Fischer 1978 : 552-560). D'autres hypothèses ont été formulées, notamment celle de Pierre R. Dow, et Martin J. Hollenberg, en 1977, attribuant à la dent une fonction de « mécanisme de refroidissement » pour éliminer l'excès de la chaleur produite par les efforts soudains d'une activité physique inhabituelle par le narval isolé dans sa couche de graisse (Dow & Hollenberg 1977 : 135-146). H. B. Silverman et M. J. Dunbar soulignaient en 1980 la fonction agressive de la dent du narval (Silverman & Dunbar 1980 : 57-58). Pourtant Lucie Arvy observe qu'en général « les narvals ne s'attaquent pas entre eux et n'agressent aucun adversaire avec leur dent. Le narval ne se défend pas contre des assaillants, il fuit. » (Arvy 1978 : 44-108).

Si le narval n'utilise pas sa dent pour labourer les fonds marins, ni pour parader, ni pour déranger les poissons, ni comme une arme, quelle peut donc être la fonction de cette dent spectaculaire ? Une équipe de chercheurs de Harvard, menée par Martin Nweeia, a mis en évidence que, ce qui est en fait une canine, possède des propriétés et des fonctionnalités uniques dans la biologie animale. La dent du narval contient une dizaine de millions de terminaisons nerveuses qui partent du nerf central (au cœur de la dent) et se rendent jusqu'à l'extérieur de la dent. Cette dent est donc un organe de détection sensorielle extrêmement sensible qui, tout en baignant dans des eaux glacées, renseigne l'animal sur différents paramètres de son environnement : salinité, température, pression... (Nweeia & al. 2005 : 1006-1016). De plus, en 2017, une vidéo réalisée dans le détroit de Tremblay au Nunavut, par des chercheurs canadiens de l'Université de Windsor, montre des narvals utilisant leur dent pour frapper et assommer les

poissons avant de les avaler par succion. Une autre partie du mystère de la dent du narval pourrait se trouver ainsi élucidée.



Figure 72 - Narval frappant une morue avec sa dent - Photo du GREMM⁶⁰

Autre fait particulier, malgré son apparence rigide, la dent est flexible. Une dent de deux mètres quarante de longueur peut se courber jusqu'à trente centimètres de flèche dans n'importe quelle direction sans se briser. Si elle est abîmée elle peut aussi, dans une certaine mesure, se réparer; mais si elle se brise, elle ne repoussera pas. L'émail étant très fin, la dent se casse facilement. Environ un tiers des dents collectées par les chasseurs de Qaanaaq, sont brisées, soit près de la pointe, soit en leur milieu. Cependant, le narval est capable de stratégies pour remédier à une cassure. Il peut combler l'orifice du canal médullaire mis à jour à l'extrémité de la dent avec des graviers ou réaliser une sorte de «plombage» pour éviter la formation d'une carie. Le botaniste-zoologue danois Morton P. Porsild, qui en 1922 a examiné des centaines de dents de narvals au Groenland a constaté « qu'il n'est pas rare que l'on trouve l'extrémité d'une autre dent, plus petite, enfoncée dans la cavité, cassée et formant un bouchon» (Porsild 1922 : (41) 8-13). Des chasseurs ont raconté à Porsild qu'un adulte qui aurait brisé sa dent, peut amener un jeune mâle à enfoncer sa défense dans la cavité médullaire, brisant ensuite d'une secousse la dent du jeune narval. Cependant des études plus récentes incitent plutôt à penser qu'un bouchon dentaire se forme par cicatrisation de la dent.

⁶⁰ Groupe de Recherche et d'Éducation sur les Mammifères Marins

Quoi qu'il en soit, à la suite du chimiste organicien néerlandais du XIX^e siècle Gerrit Mulder, l'appellation de *Monodon monoceros* est unanimement utilisée depuis 1835. Ceci en dépit du fait que, d'une part le narval n'ait pas une corne mais une dent en ivoire, et que d'autre part, la denture du narval comprenne non pas une, mais plusieurs dents, (même si aucune de ces dents n'est fonctionnelle pour se nourrir).

La bouche du narval est petite. Les adultes possèdent une paire de dents, implantées horizontalement dans la mâchoire supérieure, (Turner 1872 : 759-760). Chez la femelle, ces deux dents ne dépassent que rarement quinze centimètres. Ni l'une ni l'autre ne sont apparentes. Comme me l'a montré Mads Ole en dépeçant sur la plage de Naarsaq une femelle qu'il venait de capturer, elles restent incrustées dans l'os de l'arcade dentaire.



Figure 73 - Dents de femelle narval - Fjord Inglefield. 2016

Chez le mâle, la dent gauche sort de la lèvre et forme un long pic torsadé mesurant de un mètre quatre-vingt à deux mètres cinquante de long et de huit à dix centimètres de diamètre à la racine. La dent, particulièrement visible lorsque les narvals jouent entre eux, peut peser jusqu'à dix kilos. De croissance continue, contournée sur elle-même dans le sens dextrorsum (sens des aiguilles d'une montre en s'éloignant de la racine), elle est creuse et dotée d'une pulpe riche en petits vaisseaux sanguins. En séchant, la dent se rétracte et devient plus rigide. Pour la plus grande satisfaction des chasseurs, il arrive parfois que des narvals développent leurs deux dents, procurant ainsi deux fois plus d'ivoire et un certain prestige au harponneur ! Une autre particularité du narval est l'asymétrie de son crâne plus marquée chez le mâle. Sur la tête, une proéminence de tissus gras forme un melon. Contrairement au béluga le narval n'a pas d'ébauche de rostre. Ses nageoires pectorales sont larges et arrondies. Les jeunes sont de couleur foncée,

uniformément gris-bleu. Alors que les adultes se distinguent par une coloration claire, avec des petites taches noires sur le dos.



Figure 74 - L'épiderme des narvals adultes est tacheté.

Les lobes de la nageoire caudale sont courbés et repliés à leurs extrémités donnant l'apparence d'une ancre. Cette forme des lobes permettrait de compenser le poids de la dent.



Figure 75 - Lobes de la nageoire caudale. Fjord Inglefield. 2016

Sous la peau, une couche d'environ dix centimètres de tissus gras protège l'animal des eaux glaciales. Les mâles pèsent en moyenne mille six cents kilos et mesurent de trois à quatre mètres de long. Les femelles pèsent environ neuf cents kilos et mesurent environ deux mètres.

Biologie

Les mâles atteignent leur maturité sexuelle entre huit et neuf ans. La longévité moyenne des narvals est estimée à quarante ans pour les mâles à soixante ans pour les femelles (exceptionnellement quatre-vingt-dix ans). Les accouplements ont lieu en avril ou mai et la gestation dure quatorze mois. Les naissances, l'année suivante, se font entre juin et août dans les fjords du nord. Lorsque le groupe se déplace, le petit narval reste tout près du dos de sa mère qui l'allaité pendant environ vingt mois. Le lait de la mère est très gras et le jeune narval, qui mesure déjà près d'un mètre cinquante de long et pèse quatre-vingt kilos, s'enveloppe rapidement d'une couche de graisse protectrice. Son melon sur la tête est gris foncé et s'éclaircira au cours de sa croissance.

Ecologie et comportement

Les narvals que j'ai pu observer, lors de poursuites, dans le fjord, avec les chasseurs, nageaient en groupes. Cela signifie-t-il pour autant qu'il existe une organisation sociale entre eux? Et, si c'est le cas : suivant quels critères ? Selon Aleqatsiaq Peary (35 ans), chasseur à Qaanaaq : « dans chaque groupe, il y a un meneur. C'est le plus expérimenté ». Affirmation que précise, Avigiaq (54 ans), son compagnon de chasse : « Il connaît les dangers du fjord, parcequ'il y est déjà venu les années précédentes ». Ce que corroborent des études effectuées en 2009 dans le fjord Inglefield. Elles révèlent des groupes constitués de deux à dix-neuf individus. (Heide-Jørgensen ; Richard ; Dietz & Laidre 2013). Au cours de la migration printanière vers le nord, les narvals voyagent par groupes de plusieurs centaines (Silverman 1979) tandis qu'arrivés dans les fjords où ils cherchent la sécurité, ils se déplacent en groupes beaucoup plus restreints (Cosens & Dueck, 1991). Lors de leurs déplacements, les narvals nagent très près les uns des autres, côte à côte. Leur comportement est fonction de l'importance du groupe sans que le regroupement soit relié à des stratégies de défense ou de fuite devant des prédateurs (*idem*). De multiples observations portant sur leurs déplacements et leurs plongées ont récemment été menées en utilisant des émetteurs fixés à leur dos. En nageant, un narval peut atteindre la vitesse de cinquante-cinq kilomètres par heure et même, pour certains, soixante-cinq kilomètres par heure. Il est capable de plonger jusqu'à mille cinq cents mètres de profondeur. Entre ses plongées en eau profonde, le narval demeure immobile à la surface de l'eau et réapprovisionne ses réserves d'oxygène. La durée (jusqu'à vingt-cinq minutes) et la profondeur des plongées montrent des variations saisonnières (Jefferson 2007 : 87). En photographiant le dos de narvals de différents groupes et en analysant leur couleur, Marianne Marcoux a pu estimer l'âge de ces animaux. « Cette analyse m'a permis de conclure que les narvals forment des groupes avec des individus

d'âges similaires ». Elle ajoute : « les narvals se déplacent en groupes d'individus de sexes variés (Marcoux 2011 : 28).

Une observation rapportée en 2017 par Robert Michaud⁶¹ montre que le narval n'est pas non plus sectaire : l'un d'entre eux a été observé en 2016 et en 2017 nageant en compagnie d'un groupe de bélugas, animaux réputés pour leur organisation sociale.

Tableau 14 - « Carte d'identité » du narval

- | |
|---|
| <p>Vitesse maximale : 55km/h (certains peuvent atteindre 65 km/h)</p> <ul style="list-style-type: none">- Maturité sexuelle: vers 8 à 9 ans pour les mâles, 4 à 8 ans pour les femelles- Durée de vie : 40 ans pour les mâles, 60 ans pour les femelles (pouvant exceptionnellement atteindre 90 ans)- Longueur du mâle : 3 à 4 mètres- Poids du mâle : 1,5 à 1,6 tonne- Longueur de la femelle : environ 2 mètres- Poids de la femelle : 800 à 900 kg- Poids à la naissance: 80 kg- Taille à la naissance: 1,20 à 1,40 mètres- Longueur de la dent: 1,8 à 2,5 mètres |
|---|

Les glaces protègent les narvals des attaques des baleines tueuses. Le fait que le narval soit dépourvu de nageoire dorsale lui permet de nager sous la glace et ainsi d'échapper aux attaques des orques⁶², en se tenant juste sous la banquise. Dans ce cas, les orques abandonnent leur chasse par crainte de heurter leur nageoire dorsale très sensible. Les narvals peuvent percer plusieurs centimètres de glace avec leur tête ou leur dos et même utiliser les *aglu*, (trous pratiqués dans la banquise par les phoques pour prendre leur respiration). Il arrive cependant que, se regroupant dans des trous de respiration, les *sassat*⁶³, des narvals se retrouvent encerclés par la glace, prisonniers de la banquise. Ils sont alors des proies faciles pour les ours polaires, les chasseurs et même les morses.

⁶¹ Robert Michaud, chercheur au GREMM, Groupe de recherche et d'éducation sur les mammifères marins

⁶² Orques ou épaulards, également appelés : « baleines tueuses ».

⁶³ Petites surfaces libres de glace, petites polynies

Régime alimentaire

Les narvals recherchent leur alimentation aussi bien dans les eaux profondes que sur le plancher marin. Pour identifier leur diète, Kristin Laidre et Mads Heide-Jørgensen ont étudié le contenu stomacal de cent-vingt et un narvals dans l'est du Haut Arctique canadien et l'ouest du Groenland. Ils ont quantifié les changements saisonniers dans la sélection des proies. En été, le cabillaud arctique (*Arctogadus glacialis*), la morue polaire (*Boreogadus saida*) et les céphalopodes constituent le régime du narval. À l'automne, le calamar (*Gonatus fabricii*) était la seule proie observée et, à la fin de l'automne et en hiver, le flétan du Groenland (*Reinhardtius hippoglossoides*), le calamar et les crevettes. La faible diversité d'espèces des proies indique que les narvals ont un régime alimentaire restreint et spécifique pendant chaque saison. (Laidre & Heide-Jørgensen 2005 : 21, 45-57). Cette diète particulière sous-entend un biotope stable et donc une exposition critique des narvals aux changements environnementaux.

Vocalisations

Une équipe de scientifiques, menée par Susanna Blackwell de Greeneridge Sciences, (une société de recherche acoustique) et par Mads Peter Heide-Jørgensen, a équipé des narvals avec des micros et des G.P.S. Trois types d'émissions sonores ont été identifiés : des clics (de 3 à 150 par seconde sur des fréquences de 19 kHz à 48 kHz) et des bourdonnements utilisés pour se localiser les uns par rapport aux autres, examiner leur environnement et trouver leur nourriture (Blackwell & al. 2018). Les narvals émettent ces bourdonnements, sorte d'écholocation dans la zone mésopélagique en profondeur, où leurs proies, morues et crevettes, ont tendance à se rassembler et une gamme de sifflets, de clics et d'impulsions sonores émis simultanément par plusieurs animaux lorsque ceux-ci sont plus proches de la surface. Selon les chercheurs, il s'agit probablement de la façon dont les narvals communiquent entre eux. Marianne Marcoux note que des caractéristiques acoustiques des vocalisations des narvals semblent associées à des comportements spécifiques. De plus, certaines de ces vocalisations pourraient être propres à chaque groupe (Marcoux 2011 : 456). Ari Shapiro, pour sa part, suggère que les sifflements des narvals seraient une forme de signature individuelle ou collective (Shapiro 2006).

Où sont-ils et où vont-ils ?

Plusieurs années consécutives, des narvals ont été équipés de balises satellites, dans la baie de Melville, pour suivre et étudier leur migration biannuelle. La balise satellite, fixée sur le dos d'un animal, peut émettre pendant huit à dix mois. Les signaux des balises transmis à des satellites sur orbite, fournissent des renseignements sur les déplacements des animaux qui

peuvent être suivis même pendant la période sombre de l'hiver. Les narvals passent la moitié de l'année dans des champs de glaces extrêmement denses et migrent de façon saisonnière (Laidre et Heide-Jørgensen 2005). En hiver, ils se répartissent en petits groupes et restent à la limite du pack de glace. Dans les aires d'hivernage de la baie de Baffin, plusieurs groupes se mélangent, mais Mads Peter Heide-Jørgensen estime que la structure de la métapopulation est probablement maintenue par une combinaison de comportements et de routes migratoires (Heide-Jørgensen; Richard ; Dietz ; Laidre 2013 ; 16 : 331-343). Au fur et à mesure que la banquise se fragilise et se retire sous l'action du réchauffement printanier, des courants et des vents, les narvals se dirigent vers le nord. Ils empruntent des fissures, des cassures, des trous et autres défaillances de la banquise. Ce suivi, tout au long de l'année, montre que les narvals retournent dans les mêmes zones d'estivage l'année suivante. Ce qui confirme les remarques d'Aleqatsiaq et Avigiaq, deux chasseurs de Qaanaaq.

Deux méta-groupes de narvals sont distincts : l'un hiverne dans la baie de Disko, près d'Uummanaq et se dirige au printemps vers le nord, en suivant les bancs de poissons à travers la baie de Melville, jusque dans le fjord Inglefield. L'autre hiverne dans *Pikialasorsuaq*, la polynie au Nord. Ces deux groupes, selon les saisons, sont en constante migration.

Combien sont-ils ?

En hiver, la taille des groupes de narvals varie en fonction des conditions d'englacement. Des observations utilisant diverses méthodes (depuis les berges et aériennes) ont été menées en été de 1984 à 2010 dans le fjord Inglefield pour déterminer la population de narvals et la taille des groupes (Heide-Jørgensen ; Richard ; Dietz & Laidre 2013). Depuis le rivage, en 1984, environ quatre mille narvals ont été comptés (Born 1986), en 1986, trois mille animaux, en 1994, mille quatre-vingt-dix (Born ; Heid Jørgensen ; Rgensen, Larsen ; Martin 1994), en 2006, mille cinq cents narvals. Les relevés aériens pratiqués dans le fjord Inglefield et dans les fjords adjacents, complètent les comptages depuis les berges. Pour la période de 1984 à 2002, ils indiquaient, en moyenne, une stabilité de la population de narvals fréquentant ces fjords avec cependant des fluctuations d'une année sur l'autre (Born 1994; Heide- Jørgensen & Rgensen 2004 ; 20 : 246-261). En 2007, une immigration massive de quatre mille narvals dans le fjord a été observée par une équipe de chercheurs du Polar Science Center de l'Université de Washington et Mads Heide-Jørgensen qui mènent depuis 1993 des recherches sur les territoires d'hivernage des narvals dans les eaux entre le Groenland et le Canada. Les relevés aériens, effectués dans les zones de fréquentation et de chasse régulières de ces animaux, constituent une

surveillance et une possibilité de gestion de la part des gouvernements du Groenland et du Canada sur les populations de narvals spécifiques à ces deux pays.

Tableau 15 - Nombre de narvals recensés dans le fjord Inglefield de 1984 à 2007

Année	1984	1986	1994	2006	2007
Nombre approximatif de narvals comptés dans le fjord	4000	3000	1490	1500	4000

Après 2010, les comptages ont été poursuivis sous la direction du GINR (Greenland Institute of Natural Resources,) en collaboration avec plusieurs organisations scientifiques groenlandaises, islandaises, américaines, danoises et norvégiennes. Le camp scientifique de Tiiunartalik, dans le fjord Inglefield est l'une des bases scientifiques de comptage.



Figure 76 - Camp scientifique de Tiiunartalik dans le fjord Inglefield - Août 2010.

Y-a-t-il diminution, stabilité ou augmentation de la population globale des narvals ? Les résultats des différentes approches divergent. Selon Mads Peter Heide-Jørgensen « les études suggèrent une baisse des populations de narvals de 10 % par an et cette valeur pourrait être sous-estimée » (Heide-Jørgensen & al. 2013). Alors que, selon les chasseurs de Qaanaaq, depuis trois ou quatre ans, il y aurait plus de narvals dans le fjord. Les récents comptages, corroborés par les observations des chasseurs, indiquent une augmentation de la population de narvals dans la zone de Qaanaaq, sans qu'il soit possible pour l'instant de déterminer si l'évolution a eu lieu dans les populations de la Baie de Disko ou dans celle du large de Baffin. Cependant, si la mortalité due aux principaux prédateurs des narvals que sont l'ours polaire et l'orque a toujours existé, plusieurs bouleversements récents de l'écosystème, salinité, température de l'eau, nourriture, peuvent mettre en péril la population de narvals.

3.4.2 Le narval, un animal légendaire

Le mythe de l'origine du narval

Un mythe étudié par Bernard Saladin d'Anglure sur un récit d'Arnaluk recueilli en 1908 par Knud Rasmussen dans l'ouest du Groenland attribue l'origine du narval à la rouerie d'une mère indigne emportée à tout jamais dans les eaux par une baleine béluga (Rasmussen, Herring, Moltke 1908). A travers cette légende répandue chez les chasseurs de mammifères marins de l'Arctique, sont évoqués l'environnement culturel du chasseur, l'équipement, le détachement progressif de l'adolescent par rapport à sa mère, les interdits, l'entraide dans la communauté, l'éthologie, l'animisme, l'importance du souffle dans la pensée chamanique inuit, l'entraide à la chasse et le partage du gibier (Saladin d'Anglure 2006 : 117).

La scène se passe au printemps, quand le soleil monte très haut et que la luminosité de la neige et de la banquise sont insupportables. Taqqiq est un jeune garçon inuit, connu dans la région pour son adresse mais aussi pour sa cécité. Très tôt il était devenu aveugle. Taqqiq vivait avec sa petite sœur, Siqiniq et sa mère, une méchante femme coléreuse, qui estimait qu'un aveugle n'était qu'une bouche inutile à nourrir. Taqqiq ne pouvait plus chasser alors qu'il était le seul à savoir le faire. Une nuit, alors que tous trois pelotonnés dans des peaux de caribous dormaient profondément sur l'*igdeq* (la plate-forme de l'igloo), ils furent réveillés en sursaut par un grognement effrayant. Taqqiq reconnut aussitôt ce bruit : c'était celui de l'ours. Il fallait réagir très vite. Sa mère attrapa l'arc et la flèche posés près de ses *kamik*⁶⁴ et les donna à Taqqiq :

- « Prends cet arc et cette flèche. C'est l'occasion de tuer ton premier ours. Je vais t'aider à viser, tu n'auras qu'à te laisser guider ».

Taqqiq atteignit l'ours avec sa flèche et on entendit un grand bruit. Il fut surpris quand sa mère lui dit, feignant d'être très en colère :

- « Idiot ! C'est le chien que tu as tué ! Non seulement tu as manqué une proie mais, en plus, tu nous prives de notre meilleur chien de traineau. Tu n'es vraiment qu'un bon à rien ! ».

La méchante mère voulait garder la peau et la viande de l'ours pour elle toute seule. Elle rêvait déjà à cette grande fourrure blanche, moelleuse et si chaude. Elle tua le chien et fit cuire sa chair. À chaque repas, elle servait ainsi de la viande de chien à Taqqiq, pendant qu'elle mangeait l'ours avec Siqiniq. Un soir, Siqiniq réussit à cacher de la viande d'ours sous son anorak et l'offrit en cachette à son frère :

⁶⁴ Bottes en peau de phoque

- « Tiens, Taqqiq, voilà de la bonne viande d'ours ! ».

Taqqiq eut ainsi la preuve qu'il avait bien tué l'ours et que sa mère était une menteuse, égoïste de surcroît. Il décida de se venger. Comme le printemps était de retour, Taqqiq demanda à sa sœur :

- « Y a-t-il encore de la glace à la surface des lacs ?

- Non, il n'y a plus de glace, il y a des plongeurs catmarins à gorge rouge.

- Petite sœur, pourrais-tu me guider jusqu'aux falaises, demain matin ?

- Bien sûr, grand frère ».

Le lendemain matin, Siqiniq accompagna Taqqiq près du rivage.

- « Merci, petite sœur, de m'avoir accompagné jusqu'ici. Laisse-moi seul maintenant. Tu peux rentrer au campement en érigeant des petits cairns sur le chemin de retour ».

Quand Siqiniq eut disparu derrière la colline, un plongeur à gorge rouge arriva en kayak au bord du lac et dit à Taqqiq :

- « Installe-toi derrière moi, sur la poupe ».

Il s'y installa et ils s'éloignèrent du rivage. Là, accroché au dos de l'oiseau, Taqqiq fut entraîné sous l'eau. Ils n'y restèrent pas longtemps car Taqqiq fut rapidement à bout de souffle. Le plongeur repartit et le garçon prit le chemin du retour. Il avait retrouvé la vue ! À l'approche du campement, il ralentit son allure et reprit sa démarche hésitante. Personne ne devait savoir qu'il voyait de nouveau. La vie reprit son cours normal. La mère continuait de brimer Taqqiq et celui-ci se demandait comment se venger. L'occasion arriva bientôt. Un matin, Taqqiq fut réveillé brutalement par sa mère :

- « Dépêche-toi fainéant ! Tu n'entends pas tout ce bruit autour de toi ? Les bélugas sont arrivés ! Il ne faut pas rater cette occasion ! Enfile ton pantalon et ton anorak, et prends le harpon. Nous partons ! Espérons que nous pourrions au moins en attraper un petit... »

Quand ils arrivèrent sur la plage, Siqiniq enroula la corde du harpon autour de ses hanches. Taqqiq attrapa bientôt un béluga. Au moment d'en manger, ils n'en donnèrent qu'un tout petit bout à leur mère parce qu'elle n'avait pas laissé son fils manger de la viande d'ours. Il lui dit que si elle voulait recevoir une meilleure part, elle devrait l'aider en attachant à sa taille le bout de la lanière du harpon. Quand les baleines passèrent de nouveau, la mère dit :

- « Celle-là ! Celle qui est gris bleu foncé ! Je vais t'aider à la hisser hors de l'eau quand tu l'auras harponnée ».

La mère attachait la lanière autour de sa taille. Mais plutôt que de choisir la petite baleine, Taqqiq lança son harpon vers un énorme mâle. La pointe se ficha solidement dans la chair de l'animal qui, sous l'effet de la douleur, se mit à nager encore plus vite. La mère n'eut pas le temps de se dégager de la lanière du harpon. Entraînée par le béluga, elle tomba dans la mer et fut emportée au loin, dans le sillage de l'animal. Le jeune garçon lui cria :

- « Toi qui as gardé la viande de l'ours pour toi seule, garde aussi celle-ci ! »

La femme réapparissait de temps en temps à la surface et, avant qu'elle ne disparaisse définitivement, les enfants eurent juste le temps de voir ses cheveux se torsader et se figer en une longue défense d'ivoire. C'est ainsi que la méchante marâtre s'est transformée en narval, auparavant il n'y avait que des baleines blanches.

En 1870, Hinrich Rink souligne l'importance sociale des récits et légendes: « Les mythes et légendes ne sont pas seulement des fictions ; ils contiennent en eux-même la totalité des savoirs du peuple, c'est-à-dire : l'histoire, les us et coutumes, les croyances religieuses, et sont , de plus, importants pour transmettre au sein de la famille, toutes sortes de connaissances » (Rink 1870 : 224, cité par Søby 1986 : 290). Chaque étape du mythe de l'origine du narval, renvoie à un des éléments de la culture inuit que Bernard Saladin d'Anglure relève et interprète de la façon suivante :

La cécité de Taqqiq : sur la banquise, les chasseurs portaient des lunettes d'os ou d'ivoire avec une fente étroite au niveau des yeux pour réduire l'intensité lumineuse. Sans cela, ils risquaient une conjonctivite ou une ophtalmie qui pouvait les rendre aveugles pendant plusieurs semaines. L'ours près de la maison : à la fin de l'hiver, il arrive que des ours blancs affamés s'approchent des villages ou des campements, à la recherche de nourriture. Le statut de chasseur : tuer pour la première fois un ours blanc constituait un exploit indispensable pour avoir accès au statut d'adulte grand chasseur. Le détachement : la cécité du garçon l'empêche de voir sa proie et le rend dépendant de sa mère. Situation paradoxale car, pour préparer un garçon à s'approcher des ours sans être vu, et à les attaquer sans peur à la lance et au couteau, on le faisait dormir contre le dos de son père qui lui servait de protection symbolique. Il s'agissait d'un processus de détachement de la mère, culturellement encouragé dès la fin de l'allaitement et pendant environ trois ans. Or dans ce récit, le garçon non seulement n'a plus de père, mais il souffre d'ophtalmie, et loin d'être invisible pour sa proie, c'est elle qui ne peut pas être vue par lui. La première prise : Siqqiniq, la fille, veut aider son frère en lui portant secrètement de la viande d'ours. Mais, ce faisant, elle se rend complice d'une grave faute. Comme l'a relevé Knud

Rasmussen, il est interdit en effet à un chasseur de consommer la viande de son premier gibier (Rasmussen 2018 [1927]). La connaissance de la faune : Taqqiq s'inquiète de savoir s'il y a encore de la glace sur les lacs. Effectivement, les oiseaux migrateurs aquatiques attendent que la glace ait disparu pour venir pondre et couvrir leurs œufs au bord des lacs. Les plongeurs à gorge rouge (plongeur catmarin, *Gavia stellata*), possèdent une vue très perçante. Les Inughuit prétendent qu'ils repèrent les caribous de très loin et qu'ils indiquent au chasseur la direction où ils se trouvent par un mouvement particulier des ailes et des pattes. Un rituel : le garçon demande à sa sœur de le laisser seul, car il était important qu'il soit seul afin que le processus de guérison puisse s'accomplir. La relation hommes-animaux : dans la pensée inuit, les animaux dissimulent des formes humaines, une vie sociale et des pratiques humaines derrière leurs attributs spécifiques. Il s'agit dans ce récit d'un plongeur métamorphosé en homme et dont le corps d'oiseau s'est transformé en kayak, la queue formant la poupe. Les kayaks : lors de déplacements sur de courts trajets, il était habituel pour un homme en kayak de transporter un passager couché à plat ventre sur la poupe. Le souffle, la clairvoyance, et les chamanes : l'homme en kayak est redevenu un oiseau pour plonger sous l'eau. En fait, le plongeur est capable de se déplacer dans les airs, sous l'eau et sur la terre. C'est pourquoi les Inuit le considèrent comme un passeur et un médiateur. Son habilité à pêcher sous l'eau en retenant sa respiration pendant de longs moments les impressionne. Dans le système de pensée des Inuit, le souffle a une importance particulière. Les capacités respiratoires du plongeur lui confèrent des pouvoirs chamaniques. En entraînant l'aveugle à plonger jusqu'à la limite de la suffocation et donc de la mort, l'oiseau lui transmet la clairvoyance. L'initiation : après plusieurs plongées, Taqqiq, retrouve une vue très fine. Le plongeur à gorge rouge le ramène sur la terre ferme. Le fait que Taqqiq acquiert une acuité visuelle supérieure évoque le rituel d'initiation où l'*angakok* fait plonger sous l'eau son apprenti afin qu'il accède à la clairvoyance (Rasmussen *idem*). C'est cette lumière qui permet à l'*angakok* de percevoir les esprits invisibles des autres humains, de lire les pensées et d'avoir accès à la connaissance du passé et de l'avenir. Ce thème de la vue retrouvée en suivant un plongeur sous l'eau est également relevé par Marie-Françoise Guédon, chez les Athapascans (Guédon, 2005). Un savoir-faire : quand un béluga adulte est harponné depuis le rivage, un seul chasseur ne suffit pas à le retenir. Il lui faut un aide qui attache la lanière du harpon à sa taille. C'est ce que demande Taqqiq à sa mère. Le partage : en ne donnant à sa mère qu'un petit bout de viande, Taqqiq applique une règle du partage voulant que pour avoir sa part, il faut avoir participé à la chasse. D'autres règles impliquent qu'ensuite chacun ayant reçu une part, doive effectuer un second partage avec les membres de sa famille, ses voisins, ou toute personne nécessiteuse. La connaissance des narvals : Lorsque la mère demande à son fils de harponner un tout jeune

baleineau, elle sait que les jeunes baleineaux se distinguent des adultes du groupe par leur couleur foncée alors que les adultes sont de couleur claire. (Saladin d'Anglure 1984).

Le narval et l'imaginaire occidental : la licorne

La licorne a, dans les mythes, une attirance pour l'eau qui la rapproche du cétacé qu'est le narval. Dans de nombreux pays on associait la licorne à l'élément marin. En Perse par exemple, la licorne était un âne à trois jambes qui se tenait au milieu de l'océan, l'ambre gris était ses excréments. Le naturaliste Claudius Aelianus (170-235 après J.C.) décrivit pour la première fois la « corne » de la licorne comme une spirale.

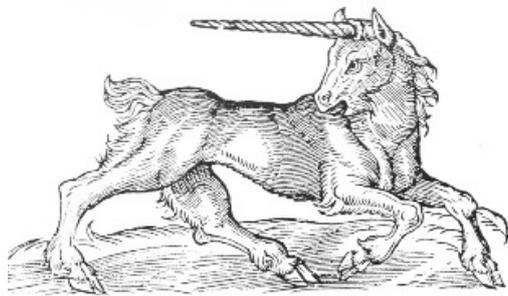


Figure 77 - Licorne de Saint Albert le Grand, *De animalibus*, 1545

Dès le XV^e siècle, en Europe, on essaya d'apparenter cette licorne à une créature marine. "Il se trouve dans la mer de Norvège, des poissons forts étranges et monstrueux, dont on ne connaît pas le nom [...], ils provoquent une grande frayeur quand on les regarde et semblent fort cruels" (Olaus Magnus 1986 [1561]). À la même époque, Ambroise Paré pensait que la « corne » importée dans les cours d'Europe, était en fait une des défenses du morse (Paré 1582).

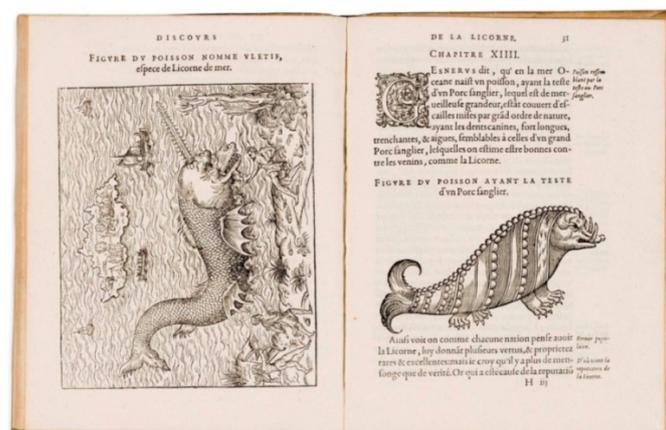
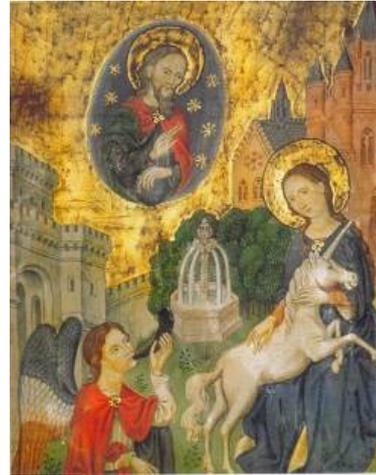


Figure 78 - Discours sur la licorne, Ambroise Paré (1582).

Au XVI^e siècle, un moine franciscain, André Thevet, après avoir effectué un voyage à travers l'océan Atlantique, rapporta qu'il avait croisé pendant son périple, « une licorne de mer dont les marins européens craignaient l'appendice frontal. Elle possédait un corps de poisson gigantesque, une tête de baleine dentue et au-dessus des yeux un os très long en forme de scie (Monstres marins : Cité de la Mer de Cherbourg).



La licorne séduite par une jeune fille nue est une proie facile pour le chasseur. Détail d'un bestiaire anglais du 13^e siècle.
The British Library.



« La madone et la licorne » La licorne représente le Christ – *Pierpont Morgan Library. New York*

Figure 79 - La licorne de terre

Ne connaissant l'origine de cette défense que par des bribes de récits de marins, l'imaginaire populaire a construit en pensée un animal à mi-chemin entre la réalité et le merveilleux pour expliquer son existence. Les navigateurs, afin de protéger le secret de leurs routes maritimes, racontaient qu'ils avaient vu des monstres épouvantables lors de leurs grandes traversées. Les licornes de mer étaient capables d'exploits terrifiants: éventrer des baleines, enfoncer des carènes de navires... Au XIX^e siècle, encore, on prêtait au narval une nature cruelle. Il livrait de sanglants combats aux baleines, les transperçait avec sa dent telle une épée, pour les tuer et « savourer leur langue, dont il était très friand " (Gérardin de Mirecourt 1817). Ces monstres étaient féroces et cruels, jamais repus de leurs tueries alors qu'ils parcouraient les océans en tous sens à la recherche des navires. Ils bondissaient dans l'air de telle sorte qu'ils pouvaient se déplacer facilement, faire sombrer les navires et les détruire totalement. Les géographes enrichissaient l'imaginaire populaire en parsemant les parties maritimes de leurs cartes de créatures excentriques telles que les décrivaient les marins. Ces « poissons » n'étaient pas comestibles, mais étaient au contraire destinés à être les ennemis de l'humanité! L'histoire de la chasse à la baleine est très ancienne et c'est sans doute l'appât de ses richesses qui amena

les Européens à faire véritablement connaissance avec le narval, ce qui donnera le coup de grâce au mythe des " cornes de licorne ".

L'homme et le narval: la chute du mythe

Dès le IX^e siècle, des dents de narval circulaient en Europe. Les Danois en faisaient commerce, mais les trafiquants qui les approvisionnaient en taisaient soigneusement l'origine. Elles comptaient parmi les objets les plus prisés du monde. La beauté de cet ivoire permit d'en faire la matière première de nombreux objets précieux pour les cours royales. La reine Elizabeth I^{ère}, au XVI^e siècle, paya dix mille pounds pour en acquérir une. Cette somme représentait l'équivalent du prix d'un petit château (Bruemmer 1994 : 12). La dent servait aussi à créer des objets sacrés, des amulettes, des gobelets capables de neutraliser le poison des breuvages, des objets tirant parti de la forme oblongue de la dent de narval, comme des fourreaux, des cannes à pommeau sculpté, mais aussi des objets luxueux. Au Danemark, lors de son sacre, le roi était assis sur un trône édifié en dents de narval, que l'on croyait alors être des cornes de licorne. Le trône fut réalisé pour le roi Frederik III par Bendix Grodtshilling et fut utilisé une première fois pour le sacre de Christian V en 1671 et la dernière fois en 1840. Ce trône, inspiré du trône biblique en ivoire du roi Salomon, se trouve maintenant au musée du château de Rosenborg. (Source : Maison Royale du Danemark).



Figure 80 - Le trône du sacre des rois du Danemark, à Copenhague, est entièrement bâti en dents de narvals.

Au Moyen Âge, la poudre de corne de licorne était réputée pour ses vertus médicinales multiples. Elle était un remède infailible contre de nombreux maux ou sortilèges. Le naturaliste suisse Konrad von Gesner affirmait en 1555 qu'elle guérissait les malades de la rage, d'infections, des vers et traitait les épileptiques (von Gesner 1555).



Figure 81 - Enseigne d'une officine de pharmacie - Photo F. Bruemmer. À droite : affiche de publicité d'un médecin londonien au XVII^e siècle. - Bodleian Library - Wood 534 III, b

Au XVII^e siècle, à Londres, une « publicité » rédigée par un médecin sans doute soucieux d'élargir sa clientèle, vantait les pouvoirs de la poudre de corne de licorne sur le scorbut, les ulcères, la goutte, les malaises, le rachitisme, la dépression, les occlusions, la stérilité, les maladies vénériennes, les ophtalmies... de plus, « elle fortifie les parties nobles » et préserve « vigueur et jeunesse dans la vieillesse » affirmait-elle. Par ailleurs elle passait pour être le plus puissant des contrepoisons. Contrairement aux Inuit, les Scandinaves, qui prétendaient que le narval se nourrissait de charognes, ne consommaient pas la viande de narval accusée de transmettre à l'homme des maladies mortelles. Ils ne chassaient le narval que pour sa dent qu'ils commercialisaient en la faisant passer pour une corne de licorne. Pendant près de six cents ans, la corne de licorne fut un des articles les plus chers d'Europe. Elle coûtait jusqu'à dix fois son poids d'or. Pourtant en 1569, l'historien flamand Goropius d'Anvers émit des doutes sur l'origine extraordinaire de cette corne: « Je soupçonne parfois que c'est la corne d'un poisson » confiait-il. Mais Ambroise Paré résigné ajoutait: « C'est que le monde veut être trompé » (Paré 1582). A partir du moment où l'on ne crut plus aux vertus magiques de la corne de licorne, l'ivoire de narval, cassant et difficile à travailler, fut relégué au rang de matériau décoratif, incrusté dans des œuvres réalisées dans des supports plus solides. Les chasseurs inughuit, qui n'ont jamais fantasmé sur la licorne de mer, ont, en revanche, développé des technologies et des stratégies pour capturer les narvals qui constituent une part importante de leur alimentation. Le kayak leur permet d'approcher habilement et discrètement les narvals. Les harpons à propulseur et à tête basculante, des systèmes de flotteurs qui se sont progressivement perfectionnés pour une meilleure adaptation au contexte, font espérer au chasseur l'opportunité d'une chasse au narval fructueuse.

Chapitre 4 – Le chasseur et ses équipements

« Tout ce qui est fait, outils, gestes et produits, est imprégné par l'esthétique du groupe. Dans le cadre traditionnel, l'individu inscrit ses variantes personnelles ». (Leroi-Gourhan 1965 : 59)

Selon Mauss, la méthodologie du travail ethnologique consiste à « procéder du concret à l'abstrait » (Mauss 1968 [1950]). Le matériel, l'équipement, les armes des chasseurs de narvals sont le matériau concret constituant l'environnement culturel élaboré au cours des siècles par l'individu en interaction avec sa communauté.

4 - 1 - Des armes

4.1.1 Petite histoire des armes

A la fin du XIX^e siècle, des explorateurs érudits, comme le danois Fridjorf Nansen, ou des pionniers de l'anthropologie et de l'archéologie canadienne, comme Kaj Birket-Smith (1929) et Diamond Jenness (1925), ont tenté de retracer l'histoire des armes des chasseurs du haut arctique. Lorsque, descendus par les rivières jusque sur la côte d'Ellesmere, les ancêtres des Inuit comprirent que leur existence dépendait presque entièrement de la capture des mammifères marins, progressivement ils perfectionnèrent leurs armes de chasse. Les arcs et flèches utilisés à terre n'étant plus opérants dans la position du corps imposée par le kayak, ils eurent recours aux javelots (Nansen 2005 [1893] : 33). Leurs javelots comportaient des ailerons en plumes, pour la stabilité, semblables à ceux que les chasseurs Maritiniens, qu'ils avaient côtoyés dans la région du golfe du Saint-Laurent, sur la côte nord du Labrador, utilisaient (Wright 1995).

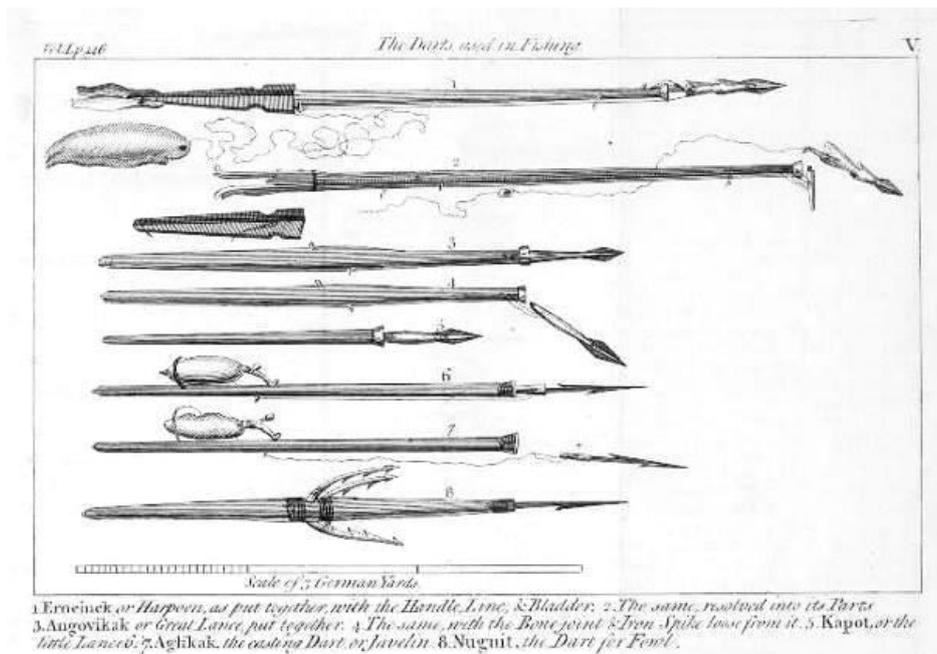


Figure 82- Armes de chasse en mer et de pêche utilisées en 1767 dans l'Ouest du Groenland.
 Crantz: *The History of Greenland* 1767. Volume I. p. 146. Cote Réserve G 70 C 89A V1 V2. Gallica. BNF.

Puis les plumes disparurent pour être remplacées par un gosier de goéland ou de cormoran, gonflé, séché, et ficelé au manche du javelot. Ces petits flotteurs permettaient de suivre le gibier harponné (pour peu qu'il ne soit pas trop gros) ou tout du moins le gênaient pour s'échapper. Dans les efforts violents que faisait l'animal touché pour se débarrasser du javelot, il arrivait fréquemment que la pointe se casse. Il fallait donc que la tête se détache d'elle-même du javelot tout en restant attachée à une ligne (Nansen 2005 [1893] : 36). La pointe devint amovible. Pour André Leroi-Gourhan, c'est cette « tête détachable qui reste prise dans le corps de l'animal alors que la hampe de l'arme se libère » qui distingue catégoriquement le harpon (Leroi-Gourhan 1973 : 54). Denis Ramseyer considère le harpon à tête détachable comme étant le véritable harpon au sens ethnographique défini par les préhistoriens (Ramseyer, 1988 :120). Il remarque que ce type de harpon est spécifiquement utilisé pour la chasse aux animaux aquatiques (dans un sens large) phoques, morses, narvals, baleines chez les esquimaux, mais également hippopotames chez les Bozo et les riverains du fleuve Niger, crocodiles dans les lagunes du Bénin, poissons dans le fleuve Amazone... (Ramseyer 1988 : 120 Ligers 1957 : 37-66). Progressivement le flotteur devint plus conséquent et une hampe basculante que l'on voit figurer sur l'illustration de Crantz en 1767 dans l'Ouest du Groenland (Crantz 1767 : 146) compléta la tête détachable.

Pour chasser les gros mammifères marins, la taille du flotteur augmenta. Ce système, lors du lancer, présentait une résistance à l'air très importante. Le flotteur fut donc séparé du javelot et seulement rattaché à sa pointe par une longue ligne (Nansen *idem*).

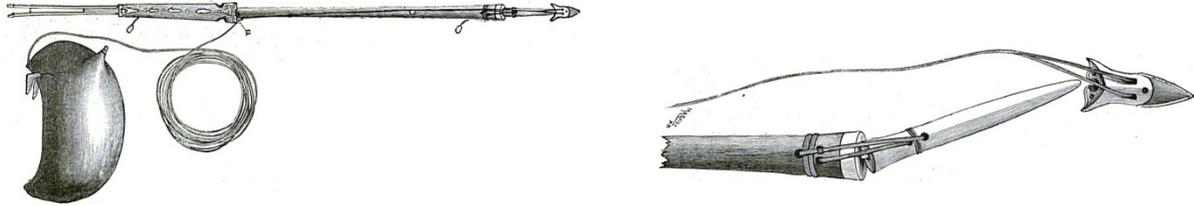


Figure 83 - Harpon thuléen avec ligne, flotteur et tête détachable, de la région de Thulé. Dessins de Magnus Anders (Nansen 2005 [1893])

Le harpon pouvait désormais être lancé en entraînant une ligne derrière lui. Le flotteur en peau de phoque, attaché à l'autre extrémité de la ligne, restait dans le kayak jusqu'à ce que l'animal soit atteint. Il était alors immédiatement lancé par-dessus bord. Un système de propulsion par transfert des forces par le biais du bras de levier d'un propulseur, compléta le harpon à tête détachable. Cette technologie, sans doute empruntée aux Indiens du Labrador (qui l'avaient développée depuis 6000 ans avant J.C.) est également connue des aborigènes d'Australie et des Kanaks en Nouvelle-Calédonie. En Europe, des fragments de propulseurs mis à jour lors de fouilles dans la région du Périgord, attestent de l'utilisation du propulseur dès le Paléolithique supérieur (d'environ 40 000 à 15 000 ans avant le présent).

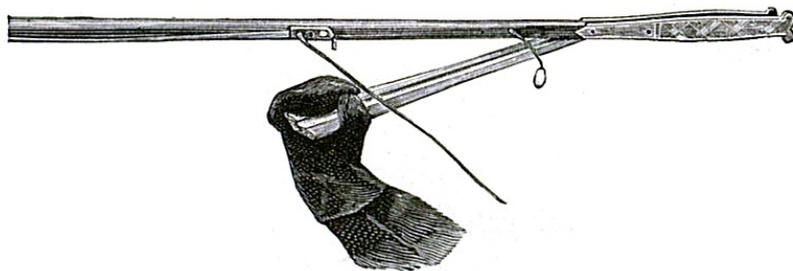


Figure 84 - Propulseur du harpon - Dessin de Magnus Anders (Nansen 2005 {1893])

Fridtjof Nansen fait part de son admiration pour l'habileté et l'ingéniosité des chasseurs de l'Arctique. Le kayak, cette arme d'apparence simple et rudimentaire, s'est perfectionné de génération en génération, jusqu'à devenir une arme parfaitement adaptée à la chasse au narval

(Nansen 2005 [1893] : 33-43). Cette genèse des armes de chasse a cependant connu des soubresauts. Il semble que pendant une période mal déterminée (Gronnøw), mais restée dans la mémoire collective, le harpon, l'arc, les flèches aient disparu des équipements. En 1946, Erik Holtved a recueilli l'explication de Pualorssuaq (Pualuna)⁶⁵ à ce sujet : « Il y a très longtemps, quand nos ancêtres utilisaient encore les pointes de flèches en pierre, il arriva que, pendant une chasse au caribou, un chasseur trahit l'un de ses camarades et lui tira dessus croyant viser un animal. Mais, quand il eut abattu son compagnon, il ne voulut plus jamais avoir de flèche, et depuis, nos ancêtres n'ont plus utilisé les flèches » (Holtved 2011 [1951] : 170). Les chercheurs, archéologues, anthropologues et historiens, suggèrent que la disparition du bois flotté dû au Petit Âge de Glace, a tari l'approvisionnement en matière première et entraîné l'impossibilité de réaliser ces équipements. Cette pénurie s'est conjuguée à des épidémies ayant exterminé les adultes et entraîné la perte de savoirs détenus par les aînés (McGhee & al. 1994; Hansen 2008 ; LeMoine & Darwent 2016).

Ainsi, en 1818, John Ross note qu'il ne vit ni arc, ni flèche chez les Inughuit venus à sa rencontre. « Tous étaient armés de lances » En les examinant de près, il précise que ces armes ne sont pas faites d'une seule pièce, mais formées de petits fragments de bois ou d'os d'animaux ajustés (Ross 1819). Elisha Kane en 1855, constate en une phrase laconique : « Ils n'ont pas de bois ». L'os était le substitut du bois. Les manches des lances et des harpons étaient faits d'une dent de narval ou de plusieurs morceaux d'os de morse ou d'ours, assemblés par des liens de cuir. Le fer des pointes, en acier, provenant d'épaves ou de cerclages de tonneaux flottés, était adroitement riveté. « Un seul cerclage de tonneau flotté, pouvait fournir du fer pour les lames de couteaux de toute une communauté », remarquait-il (Kane 1856 : 205). Le bateau de Kane, l'« *Advance* » pris par les glaces en face d'Etah en 1855 et abandonné, devint un gisement inespéré de bois et de métal à partir duquel les Esquimaux purent confectionner des armes de chasse. Malheureusement, ceux-ci, par maladresse ou par ignorance, incendièrent le bateau en allumant des feux à même le pont. L'arrivée en 1864 d'un groupe d'Esquimaux venus du Canada et de leurs technologies, sauva sans doute de l'extinction la petite communauté d'Inughuit vivant autour d'Etah.

En se basant sur le catalogue du Columbian Museum, qui acquit la collection d'objets rapportés du Nord-Ouest du Groenland en 1891 par Peary pour la World's Columbian Exposition de Chicago, James W. Vanstone nous livre une description et un inventaire détaillés des armes de chasse utilisées par les Inughuit, à la fin du XIX^e siècle, pour la capture de

⁶⁵ Pualorssuaq , Pualuna, Pulorsuaq , Imerarsuk (ca. 1874-1955) . Voir note 51

mammifères marins (VanStone 1972). Par comparaison, nous verrons dans le chapitre consacré aux équipements actuels que, si ce n'est l'apport du nylon pour les lignes et dans une moindre mesure du plastique pour quelques accessoires, la conception des armes de jet utilisées aujourd'hui par les chasseurs inughuit pour la capture des narvals n'a que peu évolué par rapport à celle des armes collectées par Peary en 1891.

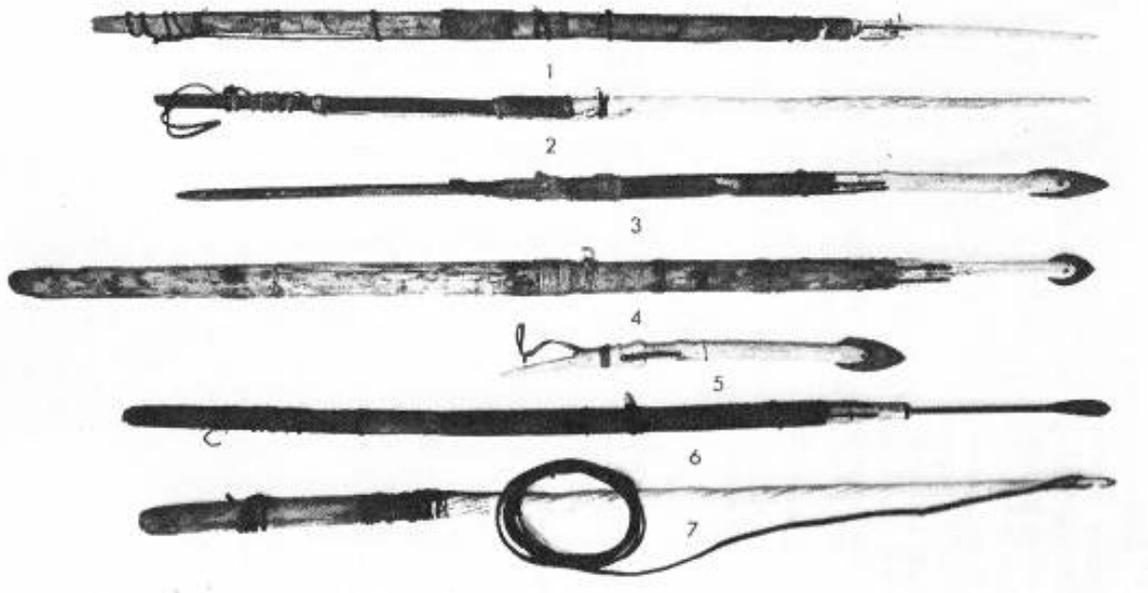


Figure 85 - Harpons, lances de kayak, hampe et tête de lance - Collection de Robbert Peary. Planche 2, 1891

Le fer, s'il n'était pas récupéré sur quelques épaves ou bois flottant, était arraché à la météorite de Cap York. Les Inughuit grattaient des copeaux de fer qu'ils travaillaient ensuite en les aplatissant et en leur donnant une forme et une fonction de lame grossière.

L'avènement du fusil

Les premiers contacts des Inughuit avec les européens, en 1818, leur firent entrevoir les armes à feu. Mais c'est Peary, en 1891, qui le premier arma de fusils les Inughuit. Et ce n'est qu'après l'ouverture du comptoir de Thulé, en 1910, que les chasseurs eurent librement accès aux fusils et, surtout, aux munitions.



Figure 86 –Chasseurs et leurs fusils ; à gauche en août 1893, à droite en 1950.
Photos : Robert Peary et Jokum Knudsen. Archives Knud Knudsen – Nuuk

Plus tard, en 1921, Rasmussen reconnaîtra que le mérite d’avoir fourni aux Esquimaux Polaires les équipements et moyens technologiques nécessaires pour passer de la survie à la vie revenait à Peary. Plus qu’une évolution, il s’agissait d’une révolution. Le musée de Qaanaaq conserve précieusement un des premiers fusils des chasseurs inughuit, le fusil d’Otterup⁶⁶ du “Boatswain”, Nasaitsorluarsuk Porsimaat Daorana⁶⁷ (1899-1975). L’effet produit sur la culture des Inughuit par l’avènement du fusil, fut une conséquence considérable de l’influence européenne. Outre l’accès au gibier facilité, l’acquisition d’une arme sous-entendait une transaction commerciale. Les armes étaient obtenues en échanges de fourrures, substituant au système de partage communautaire, un système économique marchand. Cependant, l’apparition du fusil ne nuisit pas à la technique ancestrale de chasse au harpon. Les chasseurs associèrent le fusil au harpon, l’essentiel étant d’éviter que l’animal touché ne coule. Le fusil était rangé dans un étui, le *hiqqutip puunga*, et transporté sur le pont du kayak. Le maniement en kayak d’une arme à feu n’était pas simple. Dans un premier temps il fallut s’accommoder de la poudre, quelque délicate qu’en fut l’utilisation dans la frêle embarcation. Le fait de devoir transporter et charger le fusil quand les vagues déferlaient sur le kayak, était une opération particulièrement délicate. Cela ne découragea pas les chasseurs.

⁶⁶ Le fusil d’Otterup : Schultz & Larsen est une armurerie danoise. Hans Schultz a créé un premier atelier en 1904 à Otterup. Les fusils d’Otterup étaient traditionnellement connus pour leur précision et tenus en haute estime par les chasseurs danois.

⁶⁷ Nasaitsordluarsuk Porsimaat, Boatswain, Bosun, Daorana. 1897-1975. Arrière grand-père de Dan Norman, l’actuel proviseur du collège de Qaanaaq.



Figure 87 - 1950. Sur le pont du kayak : un fourreau pour ranger le fusil. Archives Knud Knudsen - Nuuk

Le chasseur tournait la crosse du fusil vers la proue du kayak, et tenait le canon contre sa joue ou contre son épaule, tandis qu'il prenait de la poudre (ou une cartouche) dans un petit sac conservé au sec sous son anorak et qu'il chargeait la culasse. « Ainsi les chasseurs parvenaient à charger dans presque toutes les conditions de mer sans mettre d'eau dans la culasse. Le fusil, toujours à portée de main était rangé dans un étui fixé sur le pont du kayak, en face du chasseur » (Nansen 2005 [1897] : 431). Par la suite, l'avènement du canot à moteur permit d'emporter du matériel au sec. Actuellement, dans la région de Qaanaaq, le harpon et l'arme à feu sont encore utilisés conjointement, comme nous le verrons dans le chapitre consacré au déroulement de la chasse au narval (chapitre 6 - 3).

4.1.2 Des armes, des outils

André Leroi-Gourhan relève, dans la forme d'un outil, l'interférence de trois valeurs : « la fonction mécanique idéale, les solutions matérielles à l'approximation fonctionnelle qui relèvent de l'état technique et le style qui relève de la figuration ethnique » (Leroi-Gourhan 1965 : 133). Les équipements des Inughuit ne sont pas nécessairement complexes ou, plus précisément, ne semblent pas complexes. Même les outils les plus simples sont basés sur des générations de changements qui favorisent leur adoption, leur durabilité et leur efficacité. Harpon, propulseur,

flotteur, frein, sont des objets dont la simplicité souligne que l'utilisation par le chasseur de ces objets ne se réduit pas à la fonction ustensile. A l'efficacité pour subvenir aux besoins de subsistance de la communauté, ils allient et portent dans leur conception et leur maniement par la main de l'homme des notions esthétiques et éthiques, propres aux chasseurs de narvals, telles que la personnalisation de l'objet et le respect des animaux.

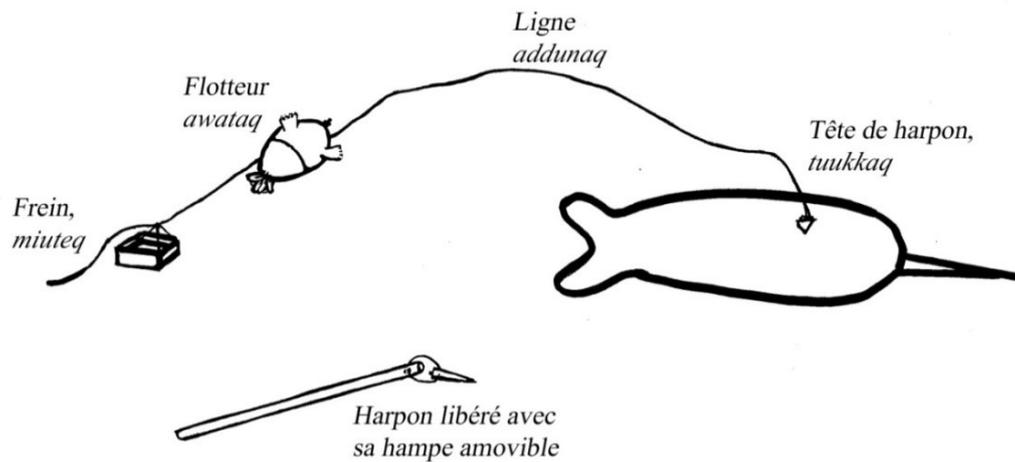


Figure 88 - Ensemble des éléments lancés par le chasseur de narval



Figure 89 - Matsaitsiaq Eipe⁶⁸ lance le harpon et sa ligne depuis le bord de la banquise - Qaanaaq - Photo de Per Scharff-Hansen. 1962

⁶⁸ Matsaitsiaq Eipe (1911- 1980) est le grand-père du chasseur Kristian Eipe (né en 1961)

Le harpon à tête détachable

Pour se procurer de la viande, l'arme efficace est le harpon. Celui-ci appartient au chasseur qui l'a fabriqué et qui l'utilise. Autrefois lorsqu'un chasseur mourait, son harpon était déposé à ses côtés, dans sa tombe. Le harpon du chasseur de Qaanaaq est constitué d'un manche en bois d'environ deux mètres de long contre lequel s'emboîte un propulseur, d'une hampe amovible de vingt centimètres de long et d'une tête détachable (la *tuukkaq*) reliée à une ligne constituée d'une longue lanière (l'*addunaq*), sur laquelle sont amarrés un frein (le *miuteq*) et un flotteur (l'*avataq*). La hampe amovible évite au manche du harpon de se briser lors de mouvements violents de la bête atteinte.

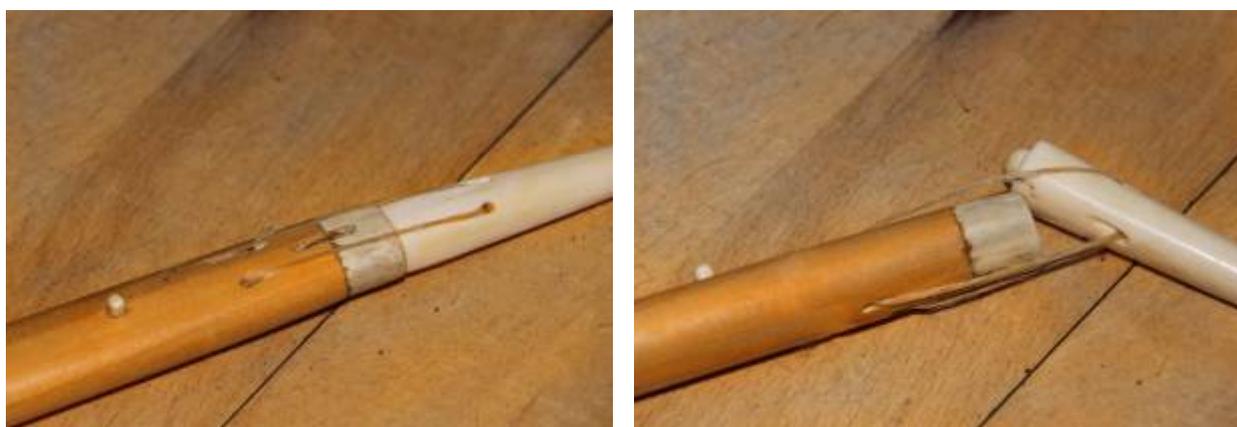


Figure 90 - Hampe amovible du harpon. 2010

La hampe est en ivoire de morse ou de narval, quant à la tête, elle est souvent constituée d'un morceau de dent de narval sur lequel est ajustée une lame de fer soigneusement affûtée, *uro*. La tête du harpon est emboîtée sur la hampe, elle-même emboîtée sur le manche du harpon.

La tête détachable est conçue de façon à s'enfoncer en vrille dans l'épiderme du narval. Dans les mouvements que fait l'animal harponné pour se dégager, la tête du harpon bascule et se fiche dans la chair. La tête se détache immédiatement de la hampe. Après avoir libéré la tête, la hampe se déboîte du manche du harpon auquel elle reste reliée par une lanière. Le manche du harpon peut alors être récupéré flottant sur l'eau tandis que l'animal s'enfuit entraînant la ligne et le flotteur. L'animal est piégé par la tête du harpon fichée dans sa chair et reliée par la longue courroie au flotteur qui l'empêche de plonger ou couler, ainsi qu'au frein qui le fatigue dans ses efforts de fuite.



Figure 91 - Lance avec lame et harpon avec hampe amovible. Tête détachable emboîtée sur la hampe du harpon
Qaanaaq. Août 2010

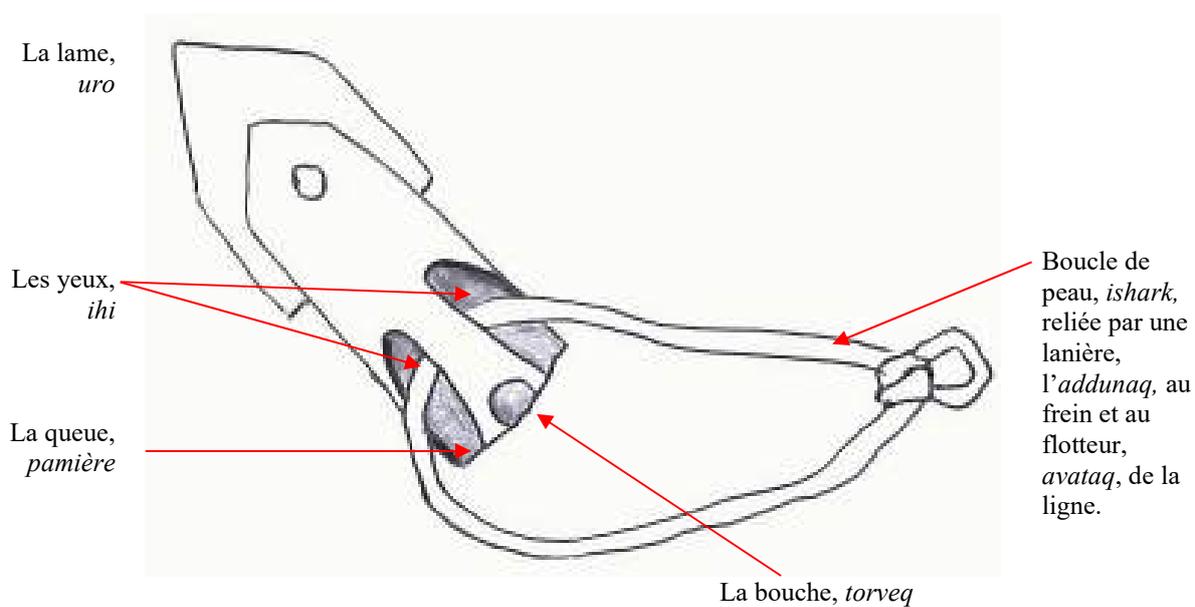


Figure 92 - Tête du harpon (*tuukkaq*) avec sa lame, appartenant à Uqujaq, chasseur à Qaanaaq, 2010.

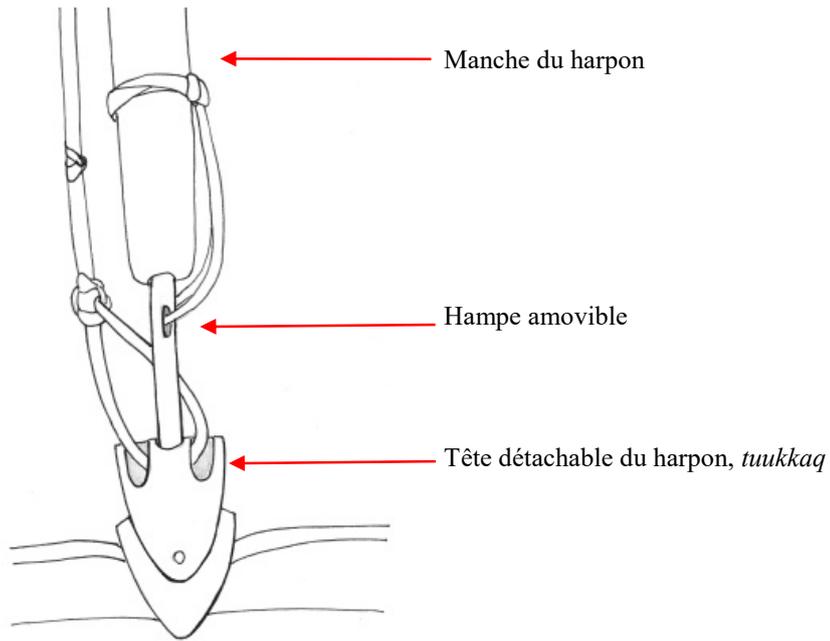


Figure 93 - La tête détachable du harpon à l'extrémité de la hampe amovible se fiche dans le narval.
D'après un dessin de Frédéric Back

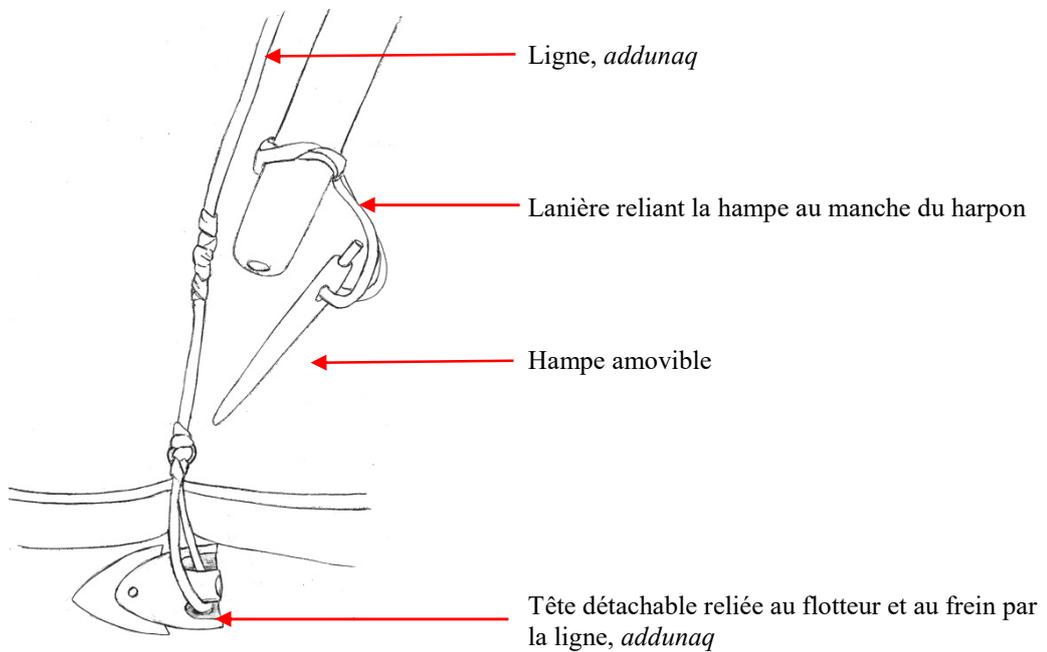


Figure 94 - La tête détachable du harpon bascule dans la chair du narval. D'après un dessin de F. Back

Le propulseur (*nurhaq*)

Le propulseur fixé au manche du harpon, est destiné à amplifier la résultante du mouvement du bras du chasseur. Il permet de décupler la force du lancer, tout en ayant plus de précision dans le tir. Le harpon est propulsé plus loin et avec plus de force.

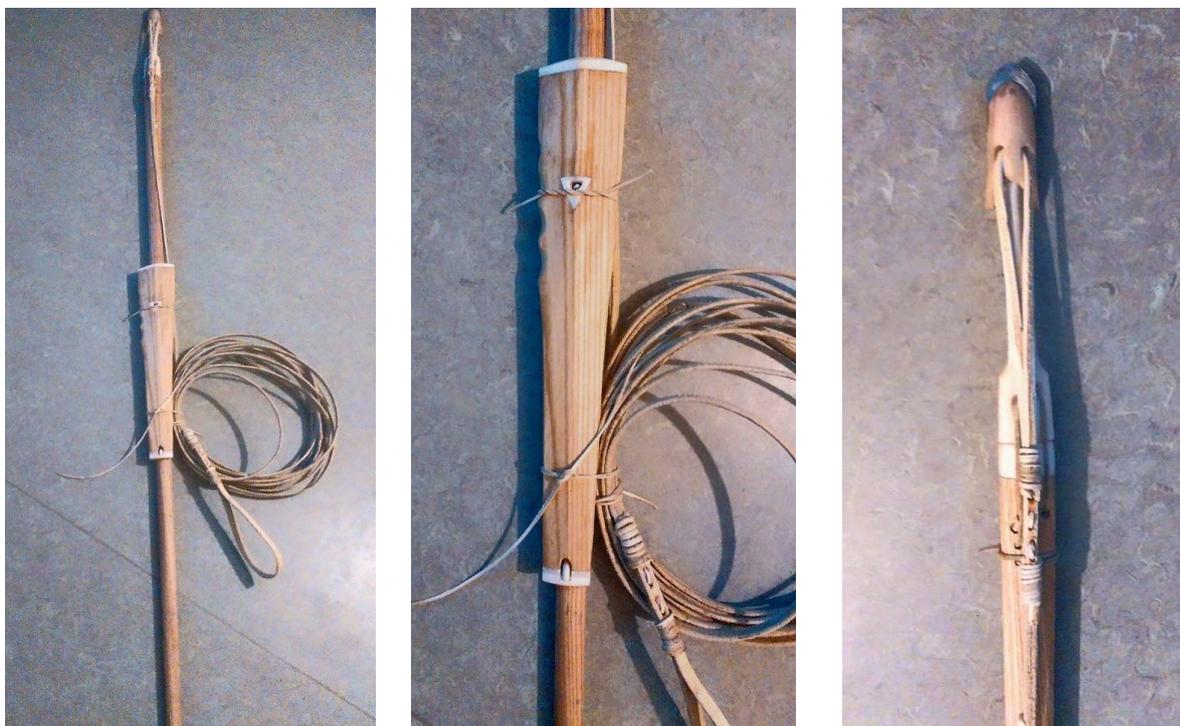


Figure 95 - Le propulseur et la tête détachable du harpon de Niels Simigaq, chasseur à Qaanaaq. 2018

La technique du propulseur est connue dans d'autres cultures. Les Nascas du Pérou, les peuples de Nouvelle Guinée et les Aborigènes du désert central d'Australie l'utilisent également. Son apparition se situe au milieu du Paléolithique supérieur (entre 40 000 et 15 000 ans avant notre ère). Cette technique de lancer est antérieure à celle de l'arc et des flèches (environ 15 000 ans avant notre ère). De par sa fonction amplificatrice du geste de la main et du bras qu'il prolonge, le propulseur est l'archétype de ce qu'André Leroi-Gourhan désigne comme étant « la main en motricité indirecte »... « une machine manuelle qui prolonge [le geste moteur libéré] » (Leroi-Gourhan 1965). Le propulseur est une pièce en bois de forme trapézoïdale. Cette « main en motricité indirecte » a la longueur d'un bras (environ cinquante centimètres) et mesure sept à huit centimètres de large à sa base la plus large, pour une épaisseur d'environ un centimètre et demi. Sur les côtés, de part et d'autre de la base, des encoches facilitent une préhension ferme et assurent au chasseur une position constante de la main (préhension et point d'équilibre) à chaque lancer.



Figure 96 - Propulseur et ergots sur le manche du harpon - Qaanaaq. Août 2010.



Figure 97 - Ergots, perpendiculaire au manche dans la partie postérieure, incliné dans la partie antérieure
Photo de Niels Miunge - Qaanaaq. Août 2016

Le manche du harpon est posé dans une légère gouttière longitudinale creusée dans la face supérieure du propulseur. Sur le manche, deux ergots (*napahuqtaq*) s'emboîtent dans deux trous percés à chaque extrémité du propulseur. Le trou situé dans la partie supérieure étroite s'emboîte sur un ergot incliné. Dans le trou de la partie inférieure plus large, près de la zone de préhension, se fiche un second ergot perpendiculaire au manche du harpon. Le premier ergot est le point de transfert de force lors du lancer, l'autre maintient le propulseur dans l'axe lorsqu'il n'est pas utilisé. L'utilisation du propulseur apporte un gain de vitesse et d'énergie dans le lancer du harpon. Si on considère un bras déployé de soixante-dix centimètres de l'épaule au poignet,

l'utilisation d'un propulseur de cinquante centimètres augmente sa longueur de 70 %. La vitesse du harpon pourra ainsi être supérieure elle aussi de 70 %, c'est à dire être multipliée par 1,7. Au lieu d'être, par exemple, de cent kilomètres par heure, la vitesse devient alors de cent soixante-dix kilomètres par heure. L'énergie cinétique étant proportionnelle au carré de la vitesse ($E = 1/2 mv^2$), celle-ci est alors multipliée par 1,7 au carré, c'est à dire 2,89, soit presque multipliée par 3. Ainsi, à distance de lancer égale, la force à l'arrivée du harpon est trois fois plus grande, ou l'on peut également dire que le propulseur permet de lancer le harpon trois fois plus loin. A cela, s'ajoute l'effet sur le propulseur d'une rotation du poignet avec le même résultat cumulatif sur la vitesse obtenue, donc sur l'énergie transmise au harpon, et sur la force à l'arrivée. En résumé et au total, si le propulseur multiplie globalement la vitesse de départ par deux, l'énergie ainsi que la force de pénétration à l'arrivée (ou l'augmentation de la portée), le sont par quatre.

La ligne

La ligne est une lanière (ou une corde) de quinze à vingt mètres, attachée à la tête du harpon. Cette ligne est lovée directement sur le pont, ou sur un petit promontoire fixé sur le pont du kayak, du côté de la proue, en face du chasseur. Avant l'arrivée du nylon, au milieu du siècle dernier, la ligne était faite en peau de phoque barbu ou de jeune morse mâchée par les femmes, longue d'une quinzaine de mètres, comme la ligne actuelle, et épaisse d'environ sept millimètres. Le promontoire préserve la ligne soigneusement enroulée, des vagues qui peuvent déferler sur le pont du kayak. L'eau, dans ce cas, glisse sous le promontoire.



La ligne est enroulée sur le pont du kayak.
Tiiunartalik, fjord Inglefield. Août 2010.



La ligne est enroulée sur le promontoire du kayak.
Kangerluarsuk. Août 2010.

Figure 98 - Positionnement de la ligne sur le pont du kayak

À l'autre extrémité de la ligne sont attachés le flotteur (*avataq*) et le frein (*miuteq*), placés sur le kayak côté poupe, derrière le chasseur.



Figure 99 - Mads Ole Kristansen et Thomas Qujaukitsoq dans le fjord Inglefield. Août 2010.

Le flotteur, l'*avataq*

Le harpon n'est pas une arme qui sert à tuer une proie, mais un instrument destiné à la retenir, à l'épuiser sans la perdre de vue, puis à l'approcher (Ramseyer 1988 : 120). Un flotteur, l'*avataq*, fait d'une seule peau amincie et épilée de jeune phoque annelé, permet de maintenir à flot la prise du chasseur ou sert de balise pour localiser, sous l'eau, un narval harponné. La victime, une fois atteinte, est repérée à l'aide de l'*avataq* « La tâche du chasseur est alors de suivre la proie blessée » (Leroi-Gourhan 1935).



Figure 100 - L'*avataq*. Fjord Inglefield. Août 2010

Chaque chasseur a sa méthode personnelle pour confectionner un *avataq*, Lorsqu'un jour à Qaanaaq je rapportais un jeune phoque mort trouvé échoué sur la plage, Hans Jensen me dit: « Le phoque est à celui qui l'a trouvé ! Tu devrais en faire un *avataq* ! ». D'accord, mais comment ? Hans m'en décrivit alors la confection. Comme dans de nombreuses techniques se

rapportant à la chasse et aux animaux, chaque phase de la confection, chaque instrument utilisé, est désigné par un terme spécifique dans la langue orale des chasseurs. Je rapporte ici, ceux qu'il m'a été possible de noter.

Un phoque, de taille moyenne est capturé en dehors de la période de la mue, la *mamaaqtoq*. Lors de la mue, au printemps, la peau pourrait présenter des irrégularités qui mettraient en défaut son imperméabilité. Le chasseur coupe la tête et la nageoire caudale avec son grand couteau, le *savik*. Dans les croyances anciennes, en plus d'ouvrir un passage aisé pour vider le phoque, couper la tête permettait à l'âme de l'animal de s'échapper pour aller se réincarner dans un autre phoque, me précisa Hans. En introduisant le couteau par les ouvertures, la peau est séparée de la graisse petit à petit avec soin. Des mouvements circulaires précis évitent de la trouser. Le chasseur enfle alors franchement son avant-bras dans le corps du phoque pour achever de détacher du bout des doigts graisse et peau. Les deux pattes sont désarticulées au niveau de l'extrémité des phalanges, juste avant les griffes, pour que la viande et les os puissent être enlevés. Le maximum de graisse est éliminé par des mouvements de raclage circulaires entre peau et chair. Le phoque peut alors être dépouillé. Le chasseur se fait assister de deux aides qui maintiennent le corps de l'animal tandis qu'il arrache vigoureusement d'un seul bloc le contenu, viande et squelette, hors du contenant, la dépouille. La peau ainsi « vidée » de son contenu est retournée, poils vers l'intérieur. La femme peut prendre le relais du chasseur quand il s'agit de traiter la peau. Elle introduit une planchette (*qapiarvik*), par l'ouverture de la tête. Assise, elle maintient l'ensemble devant elle, sur ses genoux pour racler l'envers de la peau, avec un grattoir, (*kiliutaq*), et enlève les derniers résidus de graisse, (*pilakkaa*), qui y adhèrent. L'écharnage est effectué en un mouvement de va et vient en face de celle qui œuvre. La peau est à nouveau retournée poils dehors et lavée avec une poudre de lessive. Les poils et une mince membrane s'enlèvent alors facilement. Ils sont grattés avec un couteau pointu (*haviruut*). La peau épilée et nettoyée est pendue à un fil pour sécher, comme une lessive de vêtements, me dit Hans. Avant que la peau ne soit totalement sèche, elle est étirée dans tous les sens, et peut même parfois être piétinée pour l'assouplir. Les ouvertures sont ficelées provisoirement, et le sac ainsi formé est gonflé pour repérer les trous éventuels. Ceux-ci et l'anus, sont bouchés avec des chevilles en os en forme de diabolo (*uaqtaq*) ou des petites pièces en peau cousue avec du tendon de narval qui, en s'humidifiant, gonflera et assurera l'imperméabilité. Quand la peau est parfaitement sèche, l'ouverture de la tête est soigneusement ficelée pour former un orifice, *puoruiq*, fermé par un bouchon de bois ou d'os, *imirq*. La même opération est effectuée au niveau caudal pour donner forme à un embout de gonflage refermé hermétiquement par un bouchon en forme de T,

l'*adnrot*. Le flotteur ainsi confectionnée est abondamment enduite de graisse de phoque pour parfaire son imperméabilité, puis gonflée par l'embout postérieur.

Qillaq (51 ans), chasseur à Qaanaaq, réalise son flotteur d'une façon différente. Si la phase de séparation de la carcasse et de la peau est sensiblement identique, le traitement de la dépouille est similaire à celui rapporté par Erik Holtved, en 1937, à Siorapaluk.

Tableau 16 - Phases de confection d'un avataq par Qillaq – 2009

- 1 - Dépouiller le phoque
- 2 - Rincer la peau dans de l'eau salée
- 3 - Boucher les trous
- 4 - Ficeler et coudre l'anus et la partie caudale.
- 5 - Retourner la peau, poils à l'intérieur, graisse à l'extérieur
- 6 - Fixer un embout de gonflage
- 7- Gonfler
- 8 - Refermer l'embout
- 9 - Enlever la graisse
- 10 - Retourner à nouveau la peau, poils à l'extérieur
- 11 - Gonfler
- 12 - Reboucher l'embout
- 13 - Racler la peau pour enlever les poils
- 14 - Faire sécher au grand air
- 15 - Dégonfler et retourner à nouveau la peau
- 16 - Refermer définitivement l'orifice caudal en rabattant une languette de peau et ficelant.
- 17 - Repositionner l'embout.
- 18 - Gonfler une dernière fois
- 19 - Vérifier l'*avataq* réalisé.



Figure 101 - À Siorapaluk, Maisanguaq⁶⁹, en 1937, prépare un *avataq*. Photo : E. Holtved

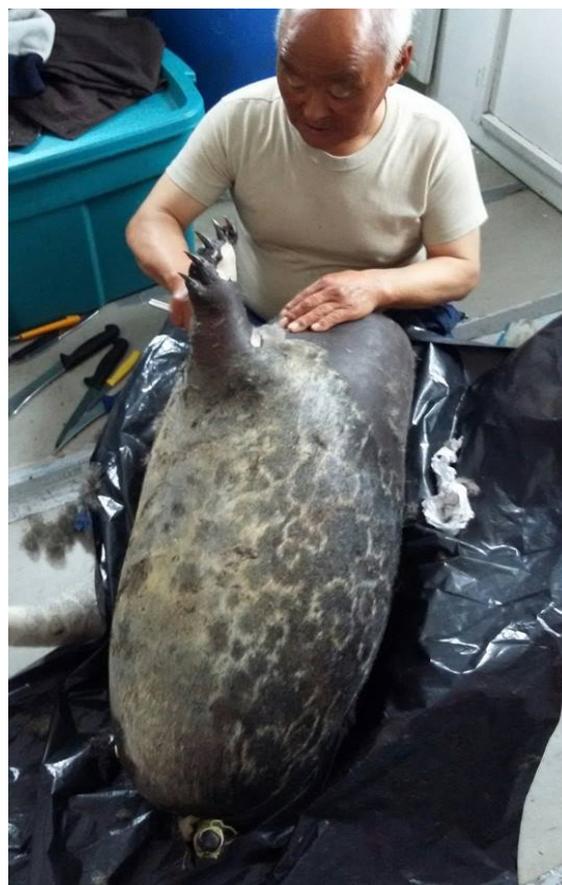


Figure 102 - 2009, phoque dépouillé et confection de l'*avataq* par Ole Nielsen - Savissivik

⁶⁹ Maissanguaq, chasseur et joueur de tambour (1911- ?). Époux d'Avôrtunguak - Avôrtungiaq (1899 - ?)

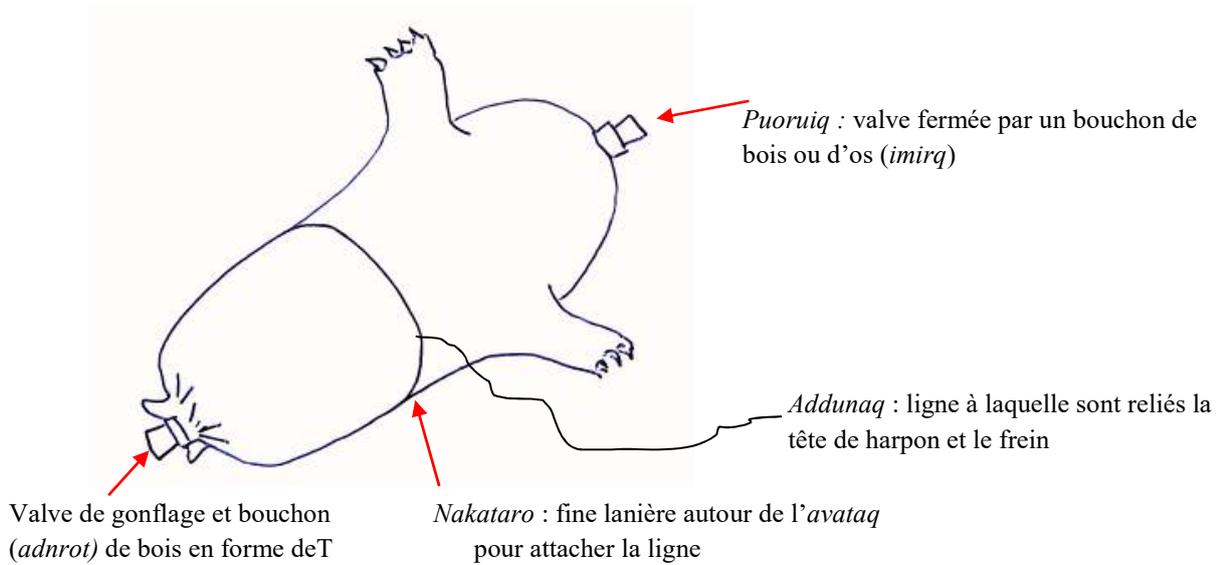


Figure 103- *Avataq* : flotteur en peau de phoque épilée et graissée. 2010

Une fine lanière de peau, *nakataro*, est passée autour de l'*avataq*. Elle permet d'attacher le flotteur à la ligne à l'extrémité de laquelle est fixé le frein.

Le frein

Miuteq, le frein, est un cadre de bois sur lequel est tendue une peau de phoque épilée. Il est attaché à la ligne par quatre liens noués en pyramide. Lorsque l'animal harponné tente de s'enfuir ou de plonger, la nacelle du *miuteq* ajoutée au flotteur, crée une résistance à ses mouvements et contribue à le fatiguer. De plus, lorsque l'animal commence à épuiser ses forces, il aura tendance à revenir vers le frein et le flotteur pour atténuer leur résistance, ce qui facilite sa capture par le chasseur. À portée de main, la ligne, avec le flotteur et le frein, est prête à être larguée.



Figure 104 - Frein, *miuteq*, et ligne appartenant à Hans Jensen - Qaanaaq. Août 2010



Figure 105 - La ligne et les éléments qui lui sont rattachés. 2010

La lance (*aglihiut*), bien que toujours présente dans le canot à moteur, est maintenant remplacée par le fusil lorsqu'il s'agit d'achever le narval.

Tableau 17 - Les éléments du harpon et de sa ligne

Le harpon

- Le manche, avec hampe basculante
- Les ergots, *napahuqtaq*
- Des chevilles de tension (cavaliers)

Le propulseur, *nurhaq*

La ligne, *addunaq*

- La tête détachable, *tuukkaq*
 - o La lame, *uro*
 - o Les yeux, *ihi*
 - o La bouche, *torveq*
 - o La queue, *pamière*
- Les lanières, *ishark*
- Le flotteur, *avataq*
 - o Ficelle autour du flotteur, *nakataro*
 - o Embout de gonflage, *adnrot*
 - o Orifice opposé à l'embout de gonflage, *puoruiq*
- Le frein, *miuteq*

Tableau 18 - Armes utilisées en fonction du gibier

Type d'arme utilisée	Arme spécifique	Gibier	Saison	Environnement	Fonction
Arme blanche de jet	Harpon à propulseur	Narvals Bélugas	Été. Printemps	Chenaux Eau libre	Capturer et fatiguer
	Harpon. Lance	Phoques au trou	Hiver. Printemps	Glace	Capturer
		Oiseaux	Été	Eau/Terre	Capturer
Arme blanche de poing	Couteau	Divers gibiers	Indifférente	Eau/Glace/Terre	Tuer. Achever. Dépecer
Arme à feu	Fusil	Phoques	Été	Eau	Tuer
		Morses	Indifférente	Eau/Glace	Tuer
		Narvals	Été/Printemps	Eau	Achever
		Ours	Indifférente	Glace	Tuer
		Caribous	Printemps	Terre	Tuer
Pièges et collets	Pièges. Collets	Renards Lièvres	Indifférente	Terre	Capturer
Filets immergés	Filets	Phoques	Hiver	Glace	Capturer
		Poissons	Été	Eau vive	Capturer
Lignes immergées	Lignes. Hameçons	Poissons	Hiver Printemps	Eau/Glace	Capturer
Filets	Filets à manche	Mergules	Été	Terre	Capturer

Ces armes et pratiques, fruits d'une évolution vers plus d'efficacité avec une économie de moyens, présentent une parfaite adaptation au milieu naturel qu'elles respectent, à l'homme qui les intègre dans son schéma corporel, au narval qu'il faut surprendre en lui évitant de souffrir et de couler.

4 - 2 - Peaux et vêtements

« Un chasseur doit toujours avoir une femme pour prendre soin des peaux, des vêtements et de la nourriture », dit Nukagpiannguaq, 58 ans, chasseur à Siorapaluk (2015). Patdloq, son épouse, est une des meilleures couturières du village.

4.2.1 Des peaux bien traitées pour être bien protégés

Le matériel des couturières

Lorsque, rapporté par le chasseur, le gibier franchit le seuil de la maison (espace féminin), il passe sous la responsabilité de la femme. Si la chasse est une activité presque exclusivement masculine, le traitement des peaux et la confection des vêtements demeurent une part importante du travail des femmes. Souvent les plus jeunes, qui ont un travail salarié, délèguent cette tâche aux aînées. Les hommes rapportent le gibier à la maison mais, de la préparation des peaux à la couture, ce sont les femmes qui sont chargées de la confection des vêtements et des bottes. Les peaux qui ont cessé d'être utilisées pour recouvrir les kayaks de chasse, sont toujours d'une grande importance dans l'équipement du chasseur. « Nous utilisons les ressources de la nature que nous avons héritée de nos ancêtres. Nous chassons pour nous procurer de la nourriture pour l'hiver et des peaux et fourrures pour confectionner nos vêtements », dit Toku Oshima. Bottes, moufles, pantalons pour la chasse, sont toujours indispensables. Selon Birthe Jensen, à Qaanaaq : « Les peaux de phoque sont valables pour à peu près tout, parce qu'elles sont très solides et légères. Quelle que soit leur épaisseur, elles sont toujours très utiles ». Les couturières disposent d'un matériel de base pour chacune des étapes de l'apprêtage des peaux. Une planche et un grattoir pour écharner, un cadre de bois pour tendre et étirer les peaux, une forme pour assouplir et un *ulu* pour couper. Le procédé de préparation des peaux varie suivant leur origine et leur utilisation ultérieure. Les femmes pratiquent un apprêtage. Il ne s'agit pas, au sens propre du terme, d'un tannage. D'ailleurs Kaj Birket-Smith l'a remarqué : « La peau des mammifères contient tellement de graisse que leur traitement, même s'il n'a pour but que d'éliminer cette graisse, a néanmoins le caractère d'un tannage primitif » (Birket-Smith 1937 : 161). L'apparition des détergents, comme le savon et la soude, a fait évoluer les méthodes d'apprêtage. Le trempage dans l'urine fermentée, comme il se pratiquait au Groenland jusqu'au siècle dernier, a disparu. Au Canada, chez les chasseurs de caribous, pour préparer les peaux, les femmes utilisaient la moelle des os ou la cervelle et, en Alaska, les œufs de poisson. L'imputrescibilité du véritable tannage n'est pas obtenue. Les peaux chamoisées sont très souples et imperméables, mais

mouillées, elles perdent aussitôt de leur souplesse (Michéa 1967 : 101). Les peaux sont généralement travaillées encore fraîches. Les résidus de graisse et de chair qui y adhèrent sont éliminés avec un grattoir rectangulaire, le *kiliutaq*, ou un couteau à lame semi-circulaire, le *ulu*. Utilisé depuis des millénaires, le *ulu* est le couteau typique des femmes inuit. De l'Alaska au Groenland, il est un véritable symbole culturel.

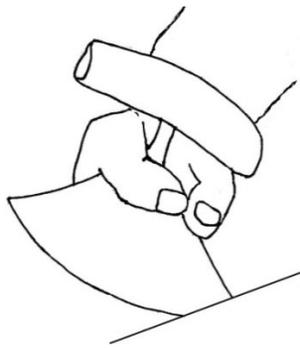


Figure 106 - À gauche : le grattoir de Nina Jensen, à Qeqertat ; à droite : un *ulu*

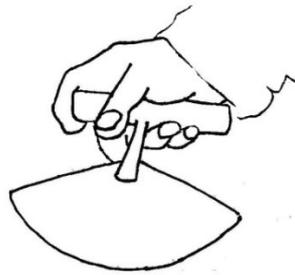
Chaque femme possède plusieurs *uluit* (pluriel de *ulu*) destinés à des usages particuliers tels que le dépeçage, la cuisine ou la couture. C'est un objet personnel. Autrefois, à leur mort, les femmes étaient enterrées avec leurs *uluit*. En 1937, André Leroi-Gourhan affirmait que « les outils des hommes étaient façonnés avec des matières mâles (relevant d'un principe terrestre) et ceux des femmes avec des matières femelles (issues de la mer, domaine de Sedna) (Leroi-Gourhan 1937 : 94). En 2005, puis les années suivantes, les *uluit* des femmes inughuit, que j'ai pu observer, sont constitués d'un manche en corne, en ivoire ou en bois relié par une patte métallique en « Y », ou droite, à une lame semi-circulaire en acier. Tenu dans un plan au plus près de la peau, le *ulu* sert à écharner. Maintenu comme un stylet il permet de trancher et de couper avec précision.



Figure 107 - *Ulu* pour écharner et pour découper - Qaanaaq. 2016



Couper des peaux, travaux de couture



Découper de la viande



Écharner les peaux

Figure 108 - Préhension du *ulu*, suivant les travaux à réaliser

Pour écharner les peaux fines et fragiles, comme celle des lièvres, des renards ou des chiens, les femmes utilisent un petit grattoir spécifique, le *kiliutaq*. Sa lame d'acier, en forme de gouge, est montée sur un support en corne ou en bois, creusé de deux encoches et présentant une petite protubérance latérale. Cette ergonomie permet une préhension et une manipulation précises pour un travail en douceur, sans risquer d'abimer la peau.



Figure 109 - Grattoir, *kiliutaq*, utilisé pour écharner les peaux fines et fragiles. Préhension du grattoir.



Figure 110 - À gauche : 1910, écharner avec un *ulu*. À droite : 2016, Maalia écharne une peau - Qaanaaq

La peau à ébourrer ou à écharner, est étalée sur une planche, la *qapiarvik*, inclinée d'un angle d'environ 40° par rapport au sol sur lequel repose la bassine recueillant le rebus. Généralement, la femme s'assied sur un petit tabouret bas, face à son travail. Avec ses pieds, elle immobilise la bassine de chaque côté. A petits coups brefs et rapides, dans un mouvement de va-et-vient, elle glisse le *ulu* (ou le grattoir), contre l'épiderme pour en détacher les résidus de viande, de graisse ou les poils. La lame du *ulu* est inclinée d'un angle d'à peu près 5° par rapport à la surface de la planche. Le majeur et l'index de la main exercent une pression sur la lame, l'annulaire et l'auriculaire maintiennent son angle par rapport à la planche. La paume de la main et le pouce contrôlent l'axe du manche et du mouvement.

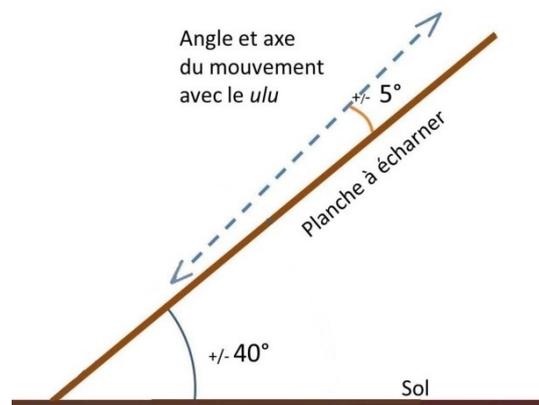


Figure 111 - Angles respectifs de la lame du *ulu*, de la planche à écharner et du support.

Tableau 19 - Petit matériel pour apprêter les peaux

Petit matériel pour apprêter les peaux

- Écharner - Ébourrer

La planche à écharner et à ébourrer, la *qapiarvik*, est le support sur lequel sont grattées les peaux. Elle doit être parfaitement propre et lisse pour ne pas risquer d'écrocher la peau.

Le grattoir, *kiliutaq*, et le *ulu*, sont utilisés pour éliminer la chair et la graisse, ainsi que pour débarrasser les peaux de leurs poils. Sa lame, courte et large, est montée sur une poignée en bois, en os ou en ivoire.

- Étirer les peaux

La peau grattée, trempée et lavée, est tendue sur un cadre de bois, *inniirvik*, pour l'étirer pendant son séchage.

- Assouplir les peaux

Lorsqu'elle est sèche et étirée, la peau est assouplie en la frottant et la tordant pour la rendre parfaitement souple. Jusqu'au siècle dernier, les femmes assouplissaient les peaux raidies par le nettoyage et le séchage, en les mâchonnant. Elles utilisent maintenant le plus fréquemment une forme en bois, l'*irhurit*.

- Couper, découper

Le *ulu* est le couteau des femmes.

Après avoir été écharnées et suivant leur nature et l'utilisation à laquelle elles sont destinées, les peaux sont roulées, trempées dans l'eau de mer (c'est le reverdissement), lavées abondamment à l'eau savonneuse, éventuellement ébourrées. Ce traitement les rend résistantes et solides, à condition qu'elles soient toujours conservées au frais.



Figure 112 - Les peaux sont trempées dans l'eau salée, puis lavées avec un détergent et rincées

Les peaux sont ensuite rincées et étirées dans des cadres en bois, des *inniirvik*, dans lesquels elles vont sécher.



Etirer - Tension d'une peau sur un *inniirvik*, chez Storm Odaq à Qanaaq – 2016



Peau blanche de phoque, tendue sur la façade de la maison d'Ikuo et Anna, à Siorapaluk - 2016

Figure 113 - Les peaux sont étirées sur un cadre, l'*inniirvik*

Le séchage durcit et raidit les peaux. Elles sont alors graissées avec de la graisse de phoque et patiemment assouplies. Pour cela, chaque femme a sa méthode personnelle: mâchouiller avec les dents, piétiner, frotter vigoureusement sur une forme en bois, l'*irhurit* ... Assouplies et gommées, les peaux vont pouvoir être taillées et cousues.



Figure 114 - Mordiller la peau pour l'assouplir. Qaanaaq



Figure 115 - Assouplir la peau en la foulant au pied ou en la frottant sur une forme en bois l'*irhurit*.
Qaanaaq. 2016

L'*irhurit* est une forme en bois d'environ soixante-dix centimètres de hauteur, composée de deux pièces assemblées perpendiculairement. La couturière maintient fermement l'*irhurit*

verticalement devant elle en posant ses pieds sur la base horizontale. Elle frotte vigoureusement la peau sur la partie supérieure dont les arêtes sont arrondies, en un mouvement de va et vient de gauche à droite. Cet accessoire est aussi utilisé par les chasseurs dans les cabanes de chasse pour assouplir la peau de leurs bottes, raidie après avoir été mouillée ou rendue humide par la transpiration (Vidéo 08).

Siorapaluk - Chez Putdlaq et Puto Uvdloriaq

Putdlaq Uvdloriaq (1947), un chasseur en retraite et sa femme Puto (1951), habitent une petite maison de bois à Siorapaluk. Puto est née à Etah, implantation située dans le détroit de Smith, au nord de Pitoravik.

Putdlaq qui m'a aperçue par une fenêtre de sa maison, me fait signe de le rejoindre et d'entrer. Passé le sas dans lequel s'entassent vêtements et bottes (les *kamik*), la pièce principale aux murs peints en vert sombre, est exigüe, surchauffée, encombrée de toutes sortes d'objets: des ustensiles de cuisine, des équipements de chasse, des couvertures, des piles de boîtes avec ou sans couvercle, des journaux, des sacs en plastique... Une jeté de tissu bariolé, bordée de petits volants défraîchis tente de dissimuler le tout. Deux lits bas disposés en équerre font office de canapé débarras. Exposées sur des meubles ou épinglées aux murs, de multiples photos de membres de la famille, vêtus de fourrures généreuses, témoignent de chasses fructueuses. Une ampoule se balance au bout d'un fil tendu en travers de la pièce. Puto est en train d'apprêter une peau de phoque fraîche. Assise sur un petit tabouret près du poêle, la planche à écharner coincée entre ses genoux, elle fait face à une bassine vers laquelle glisse une dépouille souple de phoque. Consciencieusement, avec des petits mouvements de va-et-vient précis et rapides, Puto racle la peau, élimine la graisse jaunâtre et les résidus de chair rosée. Son grattoir glisse sur la planche parfaitement lisse.



Figure 116 - Puto écharne une peau de phoque avec son *ulu* – Siorapaluk. 2016

Noires ou blanches : à chaque peau son traitement spécifique

L'épiderme de la peau du phoque est noire ou brun sombre (*erisak*). Encore fraîches et débarrassées des résidus de graisse, les peaux sont roulées et déposées dans un endroit relativement chaud. Elles restent là jusqu'à ce que les poils puissent être facilement enlevés avec un grattoir. Parfaitement ébourrée, lavée dans l'eau salée et rincée, les peaux sont tendues sur des cadres où elles sèchent à l'extérieur de la maison. Les peaux de phoque, que l'on veut obtenir blanches, sont trempées dans de l'eau chaude pour décoller la membrane noire de l'épiderme. Puis elles sont replongées dans de l'eau salée aussi froide que possible. Les bains d'eau chaude et d'eau froide sont renouvelés jusqu'à l'élimination de la totalité de la membrane. Parfaitement propres et blanchies, les peaux sont mises à sécher, tendues sur des cadres. Elles seront ensuite adoucies et assouplies par gommage. Les peaux blanches ne sont pas aussi solides et imperméables que les peaux noires ayant conservé leur épiderme. Les peaux de phoque destinées aux bottes intérieures des *kamik* ou aux anoraks, gardent leurs poils. Elles sont débarrassées de leur graisse, trempées dans l'eau de mer, lavées au savon, rincées à l'eau claire, puis étendues et séchées. Ni lavées, ni rincées, les peaux de caribou sont simplement écharnées, séchées et gommées en évitant le contact avec de l'eau. Malgré leur apprêtage, elles gardent une certaine rigidité.

A chaque peau ses qualités et son usage

A Siorapaluk, Puto coud pour son mari Putdlaq, des anoraks, des bottes, des moufles, des pantalons en peaux et en fourrure de phoques, de caribous, d'ours et d'autres animaux, en fonction des différentes conditions climatiques. « Chaque partie du corps de chaque bête a reçu un emploi, et cet emploi est toujours justifié » (Leroi-Gourhan 1937 : 84).

La peau de phoque est solide, parfaitement imperméable lorsqu'elle est graissée, mais n'est pas suffisamment chaude pour les grands froids. Légères et résistantes, les peaux de phoques sont utilisées pour confectionner des vêtements de printemps et d'été, des *kamik*, des anoraks, des moufles, des bonnets, des petits sacs, la basque de la partie supérieure des pantalons en fourrure d'ours des chasseurs. Les hommes taillent des lanières pour leurs fouets et divers liens dans les peaux épilées. Avant l'arrivée des textiles modernes, les femmes confectionnaient avec les intestins de phoque, des imperméables, des sacs pour conserver l'huile, des « vitres » translucides pour les ouvertures de la maison. Les boyaux étaient lavés, fendus en long et les bandes cousues bord à bord.



Figure 117 - Imperméable en intestins de phoque - Musée de Nuuk

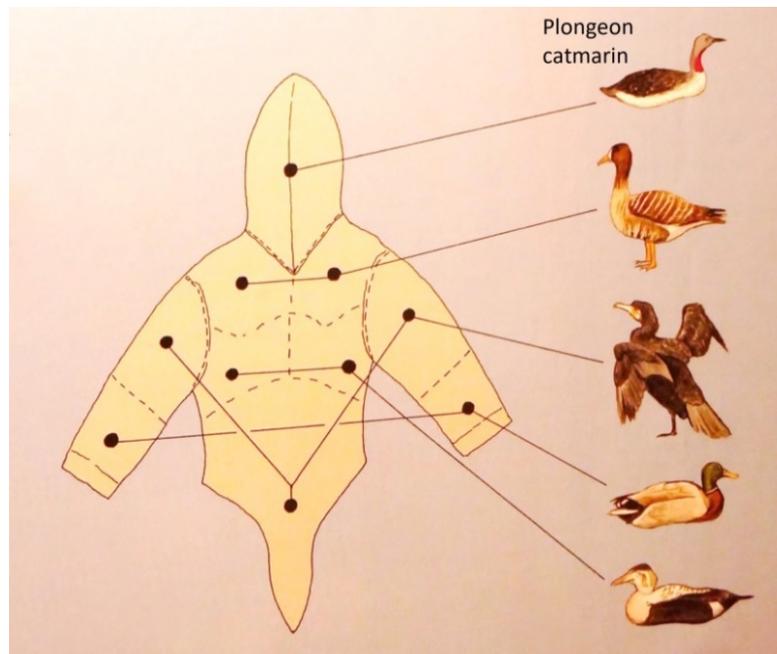


Figure 118 – Oiseaux utilisés pour confectionner les différentes parties d'une chemise de femme.
(Source : Musée de Sissimiut).

Les peaux d'oiseaux, non plumées, étaient utilisées pour confectionner des chemises chaudes. Les plumes étaient portées contre le corps. Différents oiseaux étaient impartis aux différentes pièces du vêtement. Les peaux de plongeon catmarin, oiseau investi de pouvoirs surnaturels, étaient dévolues à la capuche qui couvrait la tête. Dans la région de Qaanaaq, les femmes utilisaient des peaux de mergules pour confectionner ces chemises. Cent-vingt oiseaux étaient nécessaires pour une seule chemise.



Figure 119 - Jeune fille d'Etah, portant une chemise en peaux d'oiseaux - Photo de Mac Millan. 1925

La fourrure de la gorge de l'ours, très chaude mais très lourde, est réservée aux pantalons d'hommes, le *nanut*, et aux vêtements portés durant les grands raids de chasse (anorak, pantalon, bottes). Dans une peau d'ours, une couturière habile peut confectionner trois vêtements. Lorsqu'ils se déplacent sur leurs traîneaux par très grands froids, les chasseurs revêtent de somptueux anoraks en fourrure de renard souple et vaporeuse, mais fragile. Douze peaux de renard sont nécessaires pour confectionner un tel manteau. Autour des capuches, la fourrure légère protège le visage des bourrasques de vent et de neige. Il suffit de la secouer pour en faire tomber la glace et le givre accumulés. Quant à la fourrure de lièvre, douce, chaude mais fragile, elle apporte le confort dans les *kamik*. Jusqu'au siècle dernier, elle était l'apanage des sous-vêtements féminins. La peau de caribou est chaude. Les poils creux du pelage constituent un matelas d'air isolant. Elle est très solide, mais perd abondamment ses poils surtout lorsqu'elle est humide.

Tableau 20 - A chaque peau son usage

- Peau de bœuf musqué	Matelas (<i>qaaq</i>) Sac de couchage (<i>kivissarfik</i>) Doublure de botte (<i>tungit</i>)
- Fourrure d'ours (<i>qungiaq</i>)	Pantalons Bottes pour homme Lisières de protection contre la neige
- Peau de caribou	Protection sur les bas-flancs de couchage Parka pour les hommes et les femmes (<i>qulittaq</i>) Chaussettes pour les femmes Moufles Jambières pour les hommes Sur chaussures en fourrure
- Peau de chien	Chaussettes Pantalon d'enfant (peau blanche) Vestes, garniture des capuches
- Fourrure de renard	Parkas d'hommes, de femmes, d'enfants Pantalons de femmes chaussettes Cagoule pour les enfants Lisières. Collerettes
- Fourrure de lièvre (<i>ukaleq</i>)	Chaussettes (<i>tungit</i>) Doublure de moufles
- Peau de phoque barbu	Semelles des bottes Cordes et lanières de fouets
- Peau de jeune phoque barbu	Doublure des bottes de femme
- Fourrure de phoque	Vestes ((hommes, femmes, enfants) Capuches de femmes Moufles, pied des chaussettes Lisières
- Peau de phoque épilée	Bottes de printemps Moufles
- Peau de phoque épilée et grattée	Cordes. Lacets pour les bottes. Moufles Bottes Lanières de fouets
- Tendons de narval et de caribou	Ficelles Fil à coudre

4.2.2 Coudre (*mirhuqtuq*)

La couture

Le rapport aux animaux n'est pas l'exclusivité des chasseurs. En 1947, Qiajuk⁷⁰ affirmait à Erik Holtved que, pour commencer à coudre en toute sérénité, il existait des mots magiques. Il fallait appeler un oiseau. Et Qiajuk de s'écrier : « *Qâq, Qâq* ». (Holtved 2011 [1951] : 218). Les peaux sont cousues à l'aide d'un fil (*l'ivaluq*), obtenu à partir des fibres tendineuses qui longent la colonne vertébrale des caribous et des narvals. Une fois sèches, les fibres (les *pirlaaq*), sont séparées puis tressées pour faire un fil à coudre très résistant, souple et facile à travailler. Pour effectuer les travaux de couture, les femmes poussent l'aiguille avec leur index qu'elles protègent par un dé en peau épaisse. Le fil est tenu entre le pouce et le majeur.



Figure 120 - Le dé d'Inaluk à Siorapaluk, photographié par Erik Holtved en 1937, et d'Aima à Qaanaaq, en 2018.



Figure 121 - Fil en tendons de narval, dés en peau épaisse de phoque, aiguilles John James⁷¹. 2018

⁷⁰ Qiajuk (? – 1944), seconde femme de Pualuna.

⁷¹ Entreprise créée au début du XIX^e siècle. Voir : Jean-Jacques Hémardinquer : Une dynastie de mécaniciens anglais en France : James, John et Juliana Collier (1791-1847). In: *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, 1964, tome 17. N°3. pp. 193-208.

Lorsqu'il est humide ou mouillé, le fil en tendon gonfle, obture efficacement les trous faits par l'aiguille (la *miqqut*) et assure ainsi une étanchéité parfaite de la couture. De plus, pour rendre les vêtements plus résistants et plus performants, les couturières ont une technique de couture qui requiert minutie et patience. Elles forment un bourrelet avec les parties de cuir à assembler et piquent leur aiguille dans deux couches du pli, sans le traverser.



Figure 122 - Couture double

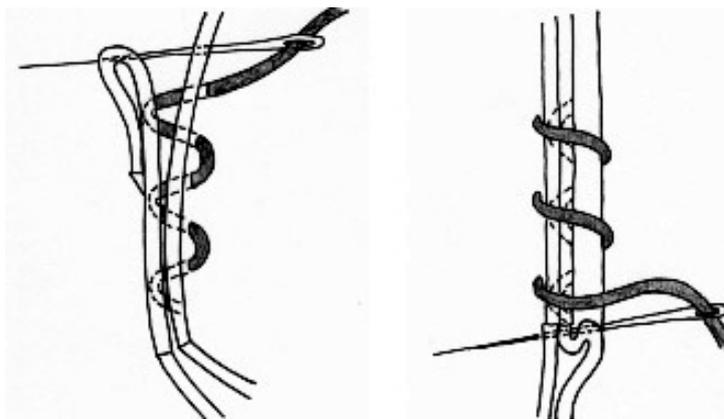


Figure 123 - Technique du point d'étanchéité. Musée McCord

La couture est un repère structurant pour les individus, la famille et la société. L'apprentissage des travaux de couture s'inscrit très largement dans des pratiques familiales. La jeune fille commence très tôt ses premiers travaux de couture. Traditionnellement, elle devait avoir appris les techniques de coupe et d'assemblage avant d'accéder au statut de femme. La première paire de *kamik* cousues par la jeune fille était souvent offerte à ses grands-parents ou à la sage-femme qui avait présidé à sa naissance comme une preuve de son attachement à la tradition et de son respect des règles de partage. Aujourd'hui encore, la couture reste une activité importante des femmes qui confectionnent les vêtements de chasse des hommes et les vêtements portés par tous les membres de la famille pour les fêtes et événements de la communauté : cérémonies religieuses, rentrée des classes, distinctions officielles... .

4.2.3 En hiver et au printemps : des vêtements chauds

Le vestiaire des chasseurs inughuit

La description succincte de chacun des éléments qui compose la tenue traditionnelle permet d'appréhender la façon dont les Inughuit ont su répondre à un environnement difficile en pensant les vêtements en termes de "seconde peau". Jadis confectionnés exclusivement à partir de matériaux fournis par la faune, les vêtements traditionnels portés pour des activités ou occasions spécifiques (chasse, voyage, cérémonies...) font toujours appel aux mêmes matériaux et mêmes techniques. Le caribou et le phoque, largement répandus dans l'Arctique, sont les deux principales sources de peau et de fourrure auxquelles il faut ajouter le loup, le renard arctique et l'ours polaire pour confectionner les pantalons. La fourrure de lièvre arctique sert fréquemment à réaliser les bordures (poignets, contours de capuches) et des vêtements d'enfants. Les couturières font preuve d'un certain anthropomorphisme dans leur ouvrage par des choix rappelant la parenté hommes/animaux placée au centre de la cosmologie inuit. Les manches du vêtement sont confectionnées dans la peau des pattes de l'animal, la capuche dans la peau de la tête, etc. Par ces détails, les Inughuit expriment leur communion avec les créatures auxquelles ils sont liés et dont ils prennent parfois l'apparence. Ils manifestent ainsi leur gratitude et leur respect envers les animaux qui leur donnent leur vie (Musée McCord).

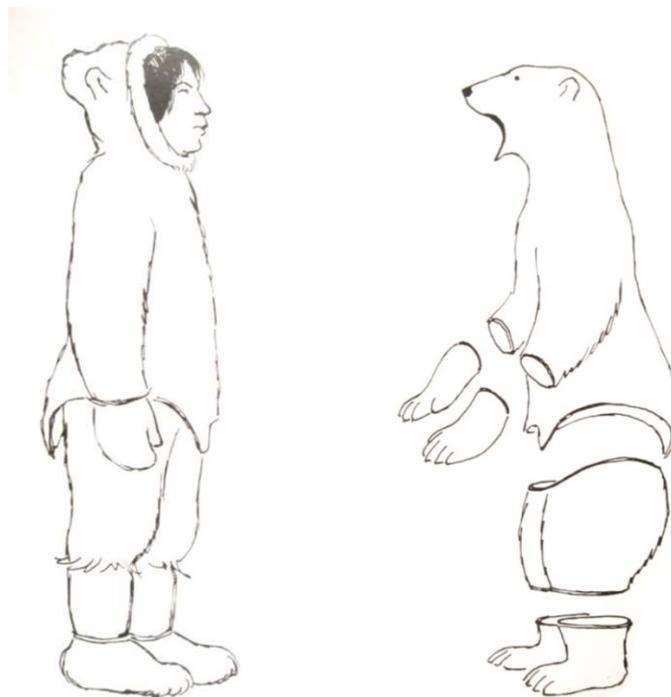


Figure 124 - Une analogie entre le vêtement de l'homme et l'animal. Dessin de Rosing. Musée de Nukk.



Figure 125 - La peau de la tête d'un animal pour confectionner la capuche de l'anorak. Photo de Hans Jensen

En hiver et au printemps, le vestiaire des chasseurs inughuit répond à des impératifs rendus incontournables par les conditions climatiques: se protéger du froid, de la neige, des tempêtes de vent tout en évitant la transpiration, être solide, résistant, souple et imperméable. Ce sont les femmes qui, avec habileté et un savoir-faire jusqu'à présent transmis de mère en fille, confectionnent les vêtements des chasseurs. « Quand il fait très froid, nous avons besoin de vêtements chauds. Pour voyager sur la banquise, des vêtements parfaitement adaptés sont indispensables », dit Toku Oshima. L'importance des vêtements est primordiale car le froid est omniprésent. Les chasseurs ont besoin de vêtements qui puissent les garder au chaud et au sec en toutes circonstances. Les vêtements doivent être très bien conçus et, bien sûr, bien cousus. Les techniques de confection et de couture mises en œuvre par les femmes inughuit répondent aux exigences climatiques. Vêtements et chaussures réalisés à partir de peaux d'animaux constituent une protection efficace contre les rigueurs du climat et se portent généralement superposés, séparés par des couches d'air. Les vêtements pour le haut et pour le bas du corps, sont amples et ne sont serrés en aucun point. Ils ont en commun des ouvertures offrant la possibilité de pouvoir être fermées en cas de froid ou de vent, ou ouvertes pour aérer et ne pas transpirer.

L'anorak

Les Occidentaux ont coutume d'appeler globalement anorak, un vêtement que les Inughuit désignent sous plusieurs vocables suivant les matériaux dans lesquels il est confectionné, sa

coupe et son utilisation. L'*annoraarraaq* et le *kapatak* sont les plus chauds d'entre eux. Notons que *annuraaq* qui signifie « vêtement » est dérivé du terme *anuri*, le vent. Lorsqu'il part pour plusieurs jours chasser avec ses chiens, Mads Ole enfile son *annoraarraaq*. C'est la veste d'hiver par excellence, le vêtement quotidien sur le traineau. Il est confectionné en peau-lainée et sa capuche bordée d'une queue de renard comporte un lacet de serrage autour du visage.



Figure 126 - L'*annoraarraaq* de Mads Ole

L'*annoraaq* est une version légère en toile de l'*annoraarraaq*. Comme les vêtements de peau, il est cousu par l'épouse du chasseur ou par une femme de la famille. Généralement blanc, mais aussi bleu, beige ou autre suivant les arrivages de toile, les chasseurs le portent en hiver comme sous-couche du gros anorak de peau et en été comme veste pour chasser en kayak De

facture très simple, le corps est coupé d'une seule pièce, doté d'une ouverture pour passer la tête, de deux manches trapézoïdales et d'une capuche.



Figure 127 - L'*annoraaq* de Masaitsiak⁷², en 1909 (Musée National du Danemark) et celui de Kristian Eipe en 2015

À partir des années 1950, le processus d'autonomie du Groenland, qui a abouti au Home Rule en 1979, a stimulé le développement d'un costume national basé sur les vêtements traditionnels. L'*annoraaq* en coton blanc est un élément du costume national porté avec fierté lors des cérémonies officielles. L'attachement à ce vêtement est tel qu'il est maintenant possible aux couturières novices d'acheter un manuel avec un patron en papier pour le réaliser et même un DVD présentant les différentes étapes, de la coupe à la couture. Dans le sud du Groenland, pour répondre à la demande croissante de ce costume national, les supermarchés vendent des anoraks blancs en prêt-à-porter.

⁷² Masaitsiak (1854-1919), *angakok*, arrière-arrière grand-père de Kristian Eipe



Rentrée des classes



Confirmation



Mariage



Funérailles



Cérémonie officielle de décoration



Manuel et DVD de couture

Figure 128 - L'anorak de toile

Dix peaux de renards arctiques sont nécessaires pour confectionner le *kapatak*, un somptueux anorak en fourrure de renard bordé d'ours polaire. Durant les mois les plus froids de l'hiver, ce vêtement garde le chasseur au chaud lors de ses longs déplacements en traineau. Les différentes parties de l'anorak en caribou sont autant d'identification à l'animal cousin du chasseur. La capuche resserrée autour du visage est généralement faite dans la peau de la tête du caribou en conservant les oreilles et l'emplacement des yeux. De même la peau utilisée pour les manches est celle des pattes de l'animal. Au printemps, lorsque le soleil revient sur la banquise, Otto Simigaaq, comme la plupart des chasseurs, porte un anorak en phoque léger et souple, le *natsiaq*. Le *natsiaq* des hommes est identique à celui des femmes. Seule, une petite pointe en fourrure en bas du dos, les distingue.



Figure 129 - Otto Simigaaq et son *natsiaq* en phoque

Que ce soit le *kapatak*, l'*annorraaq* ou le *natsiaq*, les enfiler constitue un bon exercice d'échauffement ou de réchauffement ! Le vêtement est présenté devant la taille, puis les bras sont enfilés dans les manches jusqu'à ce que les mains ressortent aux poignets. Par un bref mouvement de la nuque, la tête est plongée dans le vêtement pour réapparaître dans l'encolure (sans s'égarer dans la capuche !). Il s'agit alors de saisir la base du vêtement qui s'était replié en accordéon sous les aisselles et de le tirer énergiquement vers le bas tout en se dandinant pour obtenir un tombant confortable.

Le pantalon en peau d'ours : *nanut*

« Nos pantalons, les *nanut*, sont en fourrure d'ours polaire », dit Toku. Sur le traîneau, et dans le kayak au printemps, Mads Ole, Paulus, Niels, Kristian et leurs camarades chasseurs, portent le *nanut*, un pantalon très chaud coupé dans la peau de la gorge de l'ours. Les jambes sont resserrées sous les genoux par des molletières. Jusqu'au milieu du vingtième siècle, une lanière de peau le maintenait à la taille. Avec l'ouverture des comptoirs, les couturières purent disposer de nouveaux articles de mercerie, notamment de boutons. Cette nouveauté fit évoluer la conception du traditionnel *nanut*. Pour plus de confort, une large ceinture en fourrure de phoque et un rabat ventral refermé par des boutons ont été ajoutés.



Figure 130 - À gauche : 1909 - Ittuqussuk porte un pantalon en peau d'ours serré aux hanches et au-dessous du genou. Photographie de R. Peary. Le 30 juillet 1909 à 3 km nord-est de la baie de l'Etoile. À droite : 2017 - Olennguaq Kristensen, dans la cuisine de sa maison à Savissivik, enfile son *nanut* avec ceinture et rabat ventral. Photographié par sa femme, Naduk

Les ouvertures latérales boutonnées permettent d'enfiler plus facilement le *nanut*, mais aussi de l'ouvrir pour l'aérer et limiter la transpiration. La coupe du *nanut* étant confortable et ample, les couturières l'ont doté de deux poches et de bretelles, pour le maintenir en place.



Figure 131 - 2015, la ceinture en phoque et les bretelles du *nanut*

Les tendances vestimentaires actuelles

Au début du XX^e siècle, l'arrivée des Européens a donné une dimension nouvelle à la parure personnelle. Les couturières, disposant de nouveaux matériaux, les ont intégrés aux vêtements traditionnels. Les perles de verre, les tissus, les cotons, les molletons, les rubans et les modèles importés ont servi à la création de nouveaux styles mais les procédés de coupe et d'assemblage restent cependant identiques aux techniques traditionnelles. Les chasseurs sont fiers de leur *nanut* en peau d'ours et leurs vestes de fourrure n'ont pas leur pareil dans les rigueurs de l'hiver. Cependant les nouveaux textiles techniques, les vestes fourrées de duvet, les bottes en néoprène, qui présentent l'avantage de la légèreté, ont leurs adeptes. Ces vêtements d'un coût élevé pour le budget d'un ménage, sont souvent offerts comme « cadeaux » de la part des organisateurs d'expéditions ou autres visiteurs étrangers. Il n'en demeure pas moins que le *nanut*, l'*annorraq* et les *kamik* font partie du vestiaire de chaque Inughuit et sont indissociables de toutes les fêtes et cérémonies.



Figure 132 - Storm Odaq⁷³ et Uusaqqaq Kujaukitsoq avec leurs vêtements neufs.

⁷³ Storm Odaq, Ôdâk, Arkiok. Petit-fils de Kutsikitsaq Odaq (1903 - 1996), arrière petit-fils d'Irhé (1877 - 1917/27), *angakok*.

Les bottes, *kamik*

Les *kamik* sont les bottes traditionnelles des chasseurs, très confortables, et chaudes, à double tige en peau de phoque, de caribou ou d'ours. Elles sont souples, légères, étanches, chaudes, confortables... des qualités qui les font apprécier tout au long de l'année, que ce soit pour les voyages en traineau, comme pour la chasse en kayak.



Figure 133 - *Kamik* en peau de phoque épilée

Les *kamik* sont partie intégrante de l'identité et de la vie quotidienne de l'Inughuit au point que l'expression populaire française « casser sa pipe », trouve sa correspondance dans l'expression Inughuit : « raccrocher ses *kamik* ». Dès son plus jeune âge et même dès sa naissance, le petit Inughuit porte des *kamik*.



Figure 134 - À gauche : Les *kamik* noires du fils de Thomas Duneq. À droite : Les bottes blanches de la petite-fille de Patdlok Hendriksen - 2017

Olennguaq, chasseur à Savissivik, a besoin d'une nouvelle paire de *kamik*. Il a tué des phoques dans le fjord. Naduk, sa femme, a dépouillé les animaux. Puis elle a écharné, gratté, gommé les peaux, les a étirées dans un cadre. Elle dispose maintenant de belles peaux lisses et souples dans lesquelles elle peut découper différentes pièces pour confectionner les *kamik* de son mari.



Figure 135 - Confection des *kamik*

À l'aide de son *ulu*, Naduk épile et amincit le pourtour de la semelle en phoque. Le bord de la semelle est ensuite froncé en petits plis redressés verticalement, puis cousu, à la tige.



La tige peut être épilée et très souple ou garder sa fourrure.

Figure 136 - Tige épilée de *kamik*. Photo de Naduk Kristensen. 2017

Les couturières accordent le plus grand soin aux coutures des bottes. Les points de couture sont si réguliers et si serrés qu'il faut un œil expert pour ne pas les croire réalisés à la machine ! L'efficacité et la fiabilité du travail sont telles que, lors d'un accostage délicat au printemps, le chasseur botté de ses *kamik*, n'hésite pas à sauter dans l'eau sans craindre de se mouiller les pieds. Il peut marcher le long de la berge avec ses *kamik* aussi bien qu'avec des bottes en caoutchouc mais avec en plus la souplesse et la chaleur du cuir et de la fourrure.



Figure 137 - Les *kamik* de Kristian sont parfaitement imperméables. Qeqertarsuaq. 2010.

Ces bottes, particulièrement efficaces contre le froid, sont constituées de plusieurs épaisseurs : une botte intérieure, une botte extérieure et parfois une doublure et une sur-botte.



Figure 138 - Botte extérieure, botte intérieure (recto et verso) et semelle de *kamik*. 2016

La botte extérieure, le plus souvent en peau épilée, est doublée d'une seconde botte, sorte de chaussette en fourrure, poils vers la jambe. Une semelle intérieure de feutre isole le pied du froid. Le haut de la tige est couronné d'un bandeau de fourrure d'ours ou de queue de chien dont les poils évitent à la neige de pénétrer dans les bottes et de mouiller les pieds. Pour assurer sa solidité, la semelle extérieure est découpée dans du cuir de phoque barbu, épais et résistant, épilé et graissé. Les bottes en phoque épilé parfaitement imperméables et dotées d'une semelle en phoque barbu sont portées en toutes saisons. La peau microporeuse du phoque garde les pieds au chaud et au sec tout en permettant l'évacuation de la transpiration. Lorsqu'il rentre chez lui, ou lorsqu'il s'arrête dans une cabane, le chasseur enlève ses *kamik* humides. Il sépare botte intérieure et botte extérieure et les pend au grand air ou à un séchoir, en hauteur, là où l'air chaud s'accumule.



Figure 139 - Séchage des *kamik*. Mai 2009

Quand ses *kamik* sont sèches, le chasseur les range au frais dans l'entrée de la maison ou, quand il est en voyage, sous le bas-flanc de la cabane.



Figure 140 - Avant de se rechausser, Mads Ole assouplit ses *kamik* en les frottant sur l'*irhurit*, une forme en bois. Qeqertarsuaq. Mai 2009

Été, hiver, à chaque saison et à chaque environnement ses *kamik*

Les *kamik* sont confectionnées avec des peaux différentes selon la saison, l'environnement et l'usage que l'on veut en faire. Les bottes en fourrure de phoque annelé avec les poils à l'extérieur et des semelles en phoque barbu, sont portées par froid modéré. Elles sont peu étanches.



Figure 141 - *Kamik* en phoque épilé noir et *kamik* en phoque épilé blanches. 2009

Par très grand froid, les chasseurs portent des bottes en ours. De façon zoomorphique, la fourrure, poils à l'extérieur, est celle des pattes de l'ours, partie la plus solide avec la fourrure la plus fournie. En haut de la tige, un cordon de serrage passe dans un ourlet en phoque épilé.



Figure 142 - *Kamik* en ours confectionnées par Naduk Kristensen – Savissivik. 2017

Pour voyager avec son traîneau et ses chiens sur la neige froide et sèche, Paulus préfère enfile ses *kamik* en peau de caribou, fragiles mais très chaudes. Les bottes en caribou ont un aspect de patchwork bigarré. Les bandes de fourrure sont découpées dans la peau des pattes de l'animal. En haut de la tige un lacet de serrage en nylon ou en phoque barbu, coulisse dans un ourlet de cuir et plaque la botte autour du mollet. Les poils creux de la fourrure dense et chaude du caribou, retiennent de l'air et procurent une très bonne isolation du froid. Cependant, ces bottes résistent mal à l'humidité.



Figure 143 - Les *kamik* en caribou de Paulus. 2009

Accessoires des *kamik*

Indispensables par grand froid, des collerettes, les *mauha*, généralement en poils d'ours, évitent à la neige de pénétrer dans les tiges des bottes. La fourrure est découpée en larges lanières et cousue en forme de bracelets. Enfilés autour de la jambe, puis descendus jusqu'à la partie supérieure de la tige des *kamik*, ils sont une protection supplémentaire contre le vent et la neige soufflée.



Figure 144 - Bandes de fourrure d'ours. Photo de Naduk Kristensen à Savissivik

Pour chasser sur la glace jeune, des semelles amovibles en fourrure d'ours, les *tuterissat*, poils vers la neige, sont fixées sous les *kamik*. La fourrure épaisse étouffe le bruit des pas sur la glace ce qui permet au chasseur de s'approcher discrètement du gibier.

***Kamik* et interdits**

De nombreux objets et actes de la vie des Inughuit sont porteurs d'interdits ou de recommandations. Les *kamik* n'échappent pas à ces prescriptions. À Savissivik, en 2015, Naduk Kristensen rappelait que « si un enfant porte le nom d'un ancêtre, quand il acquiert de nouvelles *kamik*, il faut s'assurer qu'elles soient portées à l'envers. Les mauvais esprits n'auront pas de pouvoir sur lui ». Pour être un bon chasseur, il ne suffit pas de maîtriser des compétences techniques et un savoir-faire. Le succès d'un chasseur dépend aussi du respect de sa famille et de lui-même envers les animaux chassés. Même si les multiples interdits perdent petit à petit de leur force, le respect qui en découle envers les animaux et l'environnement, est une attitude qui imprègne encore aujourd'hui les actes de la vie quotidienne. Il est considéré comme important de suivre les règles fondées sur des croyances anciennes comme celle de la nécessité de distinguer l'espace terrestre et l'espace marin. Les artefacts dans la confection desquels entrent des matériaux issus d'animaux terrestres ne doivent en aucun cas être mêlés à des objets comportant

des matériaux ou éléments issus d'animaux marins. C'est ainsi que pour chasser le phoque, (mammifère marin) le chasseur ne porte pas de *kamik* en peau de caribou (mammifère terrestre) mais des *kamik*, dont l'empeigne est en phoque annelé et la semelle en peau de phoque barbu (mammifère marin). A contrario, lors de la chasse sur terre, les *kamik* du chasseur doivent être en peau de caribou (animal terrestre). Bien que ces interdits appliqués aux bottes aient été destinés à ne pas offenser les animaux ou les êtres surnaturels, des explications plus pragmatiques peuvent être avancées. Lorsqu'elles sont portées sur la glace, les chaudes bottes en peau de caribou prennent l'humidité et se mouillent plus facilement que les bottes, imperméables, en peau de phoque. Elles sèchent beaucoup plus lentement entraînant une détérioration de la souplesse du cuir. Cependant, les rigueurs du climat rendent impératif de garder les pieds au sec en toutes circonstances... et donc de respecter l'interdit : les bottes en phoque sur la glace de mer, les bottes en caribou dans la neige sur la terre. L'interdit fixant la distinction terre-mer, animaux terrestres-animaux marins, est respecté.

Les moufles

Le chasseur, pour pagayer ou manipuler ses équipements, porte des moufles imperméables, les *aeqqatit*. Les moufles utilisées pour la chasse sont en peau préparée par l'épouse, la mère ou la belle-mère du chasseur. La graisse et la membrane intérieure sont grattées et enlevées avec un *ulu* sur une planche en bois rectangulaire (jadis une omoplate de baleine), tenue entre les genoux et calée contre les pieds. La peau est finement grattée et plongée dans une solution d'eau, de détergent et de sel, puis les poils sont enlevés au grattoir. Ensuite, elle est mise à sécher et gommée jusqu'à ce qu'elle soit lisse et douce. Si cette peau a gardé l'épiderme, elle a une couleur sombre, sinon elle est blanche. Pour assurer la parfaite étanchéité des moufles, les peaux ainsi préparées sont enduites de graisse, roulées ensembles et mises de côté. Ceci est répété deux à trois fois, puis elles sont à nouveau étendues pour sécher (en été dehors, en hiver dans la maison). Le travail de couture est généralement réalisé sans patron. Autrefois, lors de l'apprêtage, la peau était trempée à plusieurs reprises dans du sang de phoque, ce qui, tout en noircissant l'aspect, en renforçait l'imperméabilité. Les moufles pouvaient également comporter deux pouces de part et d'autre de la main, ce qui permettait de les retourner dessus-dessous lorsqu'elles étaient mouillées et d'en prolonger le confort. Pour travailler à l'extérieur, les chasseurs portent des moufles en phoque avec un poignet garni de fourrure d'ours ou de chien. Les moufles en fourrure de phoque avec de la peau épilée dans la paume et un poignet en fourrure d'ours ou de chien sont préférées pour effectuer des travaux demandant une certaine précision. Pendant les mois les plus froids, les chasseurs optent pour des moufles en caribou,

ours, bœuf musqué ou chien encore plus chaudes. Toku Oshima, Pauline Peary Kristiansen, Naduk Kristensen et toutes les femmes de chasseurs, excellent dans la confection de moufles en peau qui protégeront les mains de leurs maris lorsqu'ils travaillent dans le froid.



Une collerette de fourrure d'ours est cousue sur le pourtour du poignet des moufles

Les nouvelles moufles d'Ole Kristiansen, en phoque épilé et fourrure d'ours polaire

Figure 145 - L'assemblage des moufles

Les lunettes

Au printemps, lors de leurs déplacements sur la banquise, les chasseurs portaient des lunettes d'os ou d'ivoire avec une fente étroite au niveau des yeux pour réduire l'intensité lumineuse. Sans cela, ils risquaient une conjonctivite ou une ophtalmie des neiges qui pouvait les rendre aveugles pendant plusieurs semaines.



1950, K'ârkutsiak⁷⁴ et ses lunettes en bois de caribou.
Photo : Jokum Knudsen, Archives de Nuuk.

Lunettes taillées dans la croûte dure des bois de caribou

Figure 146 - Lunettes traditionnelles

Les méfaits sur l'acuité visuelle de la réverbération intense du soleil sur la neige et la banquise au printemps, sont évoqués dans le mythe de l'origine du narval. Taqqiq, le jeune héros, avait perdu très tôt la vue du fait de l'extrême luminosité à cette époque de l'année. Les lunettes d'os ou d'ivoire protégeaient également la cornée du froid, mais présentaient l'inconvénient de limiter considérablement le champ de vision du chasseur (Norn 1996). Durant son hivernage de 1922, William Parry, parti à la recherche du passage du Nord-Ouest, en fit pourtant confectionner pour tout son équipage (Parry 1828 : 191-192). Niels, Paulus, Kristian et tous les chasseurs portent maintenant des lunettes et masques de ski, de marques internationales, laissées en cadeaux par des visiteurs, des chercheurs ou des journalistes.

4.2.4 En été, des vêtements adaptés au kayak

Le chasseur en kayak a besoin d'armes efficaces mais aussi de vêtements appropriés à son embarcation et à son environnement. Là, comme dans bien d'autres domaines de la vie traditionnelle du Groenland, le bien-être, la sécurité du chasseur et de sa famille dépendent des compétences et de l'habileté de couturière de la femme. La femme maîtrise l'art de traiter les

⁷⁴ K'ârkutsiak Itah. 1903-1996. Son père, Irhé (1877 - 1917/27), et son grand-père, Sorqaq, étaient des *angakok*.

peaux et de les transformer en vêtements fonctionnels conçus pour protéger le chasseur et sa famille des rigueurs du climat dans lequel ils vivent. Les Inughuit aiment à dire que : « Un homme est le chasseur que fait sa femme ». Le chasseur passe de longues heures sur l'eau froide du fjord. Il doit tout à la fois garder sa chaleur corporelle, faire corps avec son kayak et pouvoir surmonter des situations délicates susceptibles de le contraindre à l'esquimautage (chavirage du kayak), sans se mouiller ni avoir froid. Traditionnellement, pour partir chasser en kayak par temps agité, le chasseur portait un grand anorak à capuche, le *tuilik*, qui, lorsqu'il était sur la berge, lui descendait jusqu'aux genoux. Harvey C. Petersen relate la mésaventure survenue à Peter Petrussen. Ce chasseur raconte qu'étant jeune, il était gêné par la longueur du *tuilik* confectionné par sa mère. Dans cet accoutrement il se sentait ridicule. Selon lui, il avait l'impression de porter une robe de fille et n'aimait pas traverser le village ainsi habillé. Un jour, au cours d'une sortie en mer, Peter Petrussen chavira et bien qu'il n'excellât pas dans l'art de redresser son embarcation, il parvint à se relever, mettre la tête hors de l'eau pour appeler au secours et sortir de l'hiloire sans rompre le joint d'étanchéité. Petrussen conclut : « Je remerciais ma mère en pensée. Elle avait raison, j'aurais sans doute coulé si j'avais porté une combinaison moderne plus courte ! » (Petersen, cité par Jensen 2007 : 48). Aujourd'hui, le besoin de rapporter de la nourriture ayant évolué avec les possibilités de s'approvisionner au magasin, les chasseurs ne sortent en kayak que par temps calme. De ce fait, leur équipement vestimentaire a évolué. Le *tuilik* n'est plus revêtu que pour les démonstrations d'habileté, ou pour les compétitions d'esquimautage. (Vidéo 36).

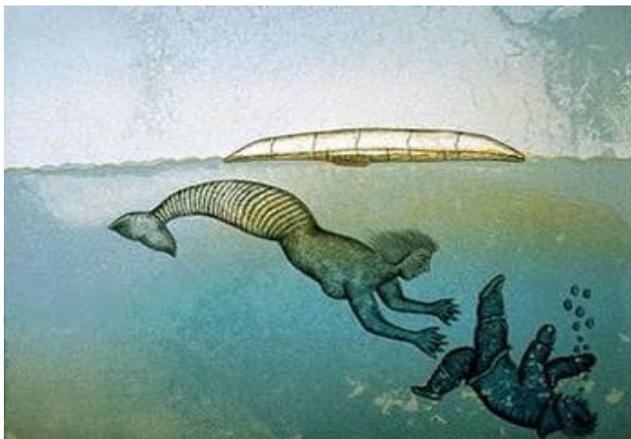


Figure 147 - *My mother's story*,. Solomon Karpik. 1987

Ce chasseur imprudent avait dû oublier de fixer son *tuilik* tout autour de l'hiloire. Désolidarisé de son kayak, ne sachant pas nager, qui plus est dans une eau glaciale, il devient l'hôte de Sedna...

Traditionnellement confectionné en peaux de phoque épilées, le *tuilik*, est maintenant remplacé par un anorak plus court, mais toujours aussi ample de façon à permettre au chasseur de s'extraire légèrement de son kayak en cas de besoin, sans pour autant que l'eau n'y pénètre. Les coutures du *tuilik* traditionnel, étaient doubles et cousues à petits point serrés. L'ensemble

était frotté avec de la graisse de phoque ce qui lui conférait imperméabilité et souplesse. Des cordons resserraient solidement les poignets, la capuche autour du visage et le bas du *tuilik* autour de l'hiloire du kayak. La coupe large du *tuilik* avait deux fonctions : d'une part elle emprisonnait de l'air et faisait office de flotteur en cas de manœuvre malencontreuse, d'autre part cette couche d'air isolait le chasseur du froid tout en maintenant la chaleur de son corps. En été, lorsque la mer est calme, Mads Ole, chaussé de ses *kamik* en peau de phoque épilée, enfile simplement son *agivilisaq* par-dessus son jean et son anorak de toile. L'*agivilisaq* est une jupe d'étanchéité en néoprène. Jadis, elle était confectionnée en peau de phoque épilée et cousue avec du tendon de narval. Le bord supérieur de l'*agivilisaq* remonte sous les aisselles et est maintenu par deux bretelles. Avant l'arrivée des textiles extensibles, les bretelles pouvaient être réglées en longueur par deux anneaux en os. En bas de l'*agivilisaq*, un cordon de serrage élastique permet d'adapter la jupe au pourtour de l'hiloire du kayak. Des manchons en toile caoutchoutée imperméable, en intestin de phoque ou en peau épilée, protègent les bras, du poignet à la pliure du coude. Ils évitent au chasseur de se mouiller et gardent les manches de son anorak de toile à l'abri des éclaboussures provoquées par la pagaie. Ces manchons sont parfois complétés par des mouffles étanches en peau de phoque épilée. Pour s'isoler du pont thermique entre les eaux glacées du fjord et la planche sur laquelle il s'assied dans son kayak, Mads Ole glisse sous ses fesses une peau de phoque annelé, *irngalihq*, repliée en forme de coussin, côté pelage vers le haut. Après chaque sortie en mer, il étend son *irngalihq* sur les galets de la plage du camp pour l'aérer au grand air et au soleil.

Manchons imperméables



Agivilisaq
Jupette d'étanchéité



irngalihq, peau de phoque
glissée sous les fesses du chasseur

Figure 148 - Equipement de Mads Ole séchant sur la plage de Tiunartalik. Fjord Inglefield. Août 2010.

Tuilik ou *agivilisaq*, en s'ajustant sur le pourtour de l'hiloire, sont des éléments de sécurité et de confort. Ils permettent de créer un joint étanche entre le buste du chasseur et son embarcation. Tout en évitant « d'embarquer » de l'eau, ils conservent la chaleur du corps, préservent la liberté de mouvement. Le kayak devient physiquement le prolongement du corps du chasseur. Lorsqu'il chasse au printemps, sur la banquise ou depuis son kayak en se faufilant entre les plaques de glace, le chasseur enfile par-dessus le *tuilik* ou l'*agivilisaq*, un anorak de toile blanche. C'est sa tenue de camouflage !

Equipé d'armes réalisées par lui-même et de vêtements réalisés par les femmes avec les peaux du gibier issu de sa chasse, le chasseur a besoin pour sillonner à la poursuite des narvals les eaux des fjords, d'une embarcation légère, rapide, silencieuse, discrète, répondant à la moindre de ses sollicitations. Le kayak est la réponse à ses exigences. Dans le chapitre suivant, nous allons en étudier les caractéristiques et la construction réalisée personnellement, par chaque chasseur, aux mesures du corps.

Chapitre 5 - Les moyens de déplacements

5 - 1 - Sur la neige, sur la glace : le traineau (*qamutik*)

Dans la région de Qaanaaq, l'hiver est long. La neige et la glace peuvent persister jusqu'au mois de mai pour réapparaître dès la fin du mois de septembre. De ce fait, le traineau est utilisé par les chasseurs pendant près de sept mois par an. En tant que moyen de déplacement et de transport, le traineau à chiens est un élément clé de la vie semi-nomade des Inughuit. Plus qu'un simple véhicule, c'est un complexe technique qui s'intègre aux spécificités géomorphologiques et climatiques du territoire, jusqu'à une certaine conception de l'espace et du temps. En hiver et au printemps, dans les immensités glacées, il est le seul moyen de transport utilisé par les chasseurs pour se rendre au bord de la banquise à l'affût des narvals.



Figure 149 - Le traineau de Nukagpiannguaq - Neqe 2018

5.1.1 Petite histoire du traîneau des Inughuit

Avant la création des comptoirs commerciaux, au début du XX^e siècle et l'importation de bois depuis le Danemark, les Inughuit utilisaient du bois de flottage durci, noirci et patiné par des années de dérive dans l'eau salée, ou bien des cornes, de l'ivoire, des os de mammifères marins assemblés par des lanières de cuir. Ces liens de cuir, n'avaient pas le défaut de putréfier le bois adjacent comme le font maintenant les vis ou les clous en rouillant.



Figure 150 - Patins de traîneau en ivoire. Musée de Nuuk.



Figure 151 - Liens de cuir assemblant les éléments en os de baleine d'un patin de traîneau. Musée de Qaanaaq.

Parfois, lorsque la glace le permettait, les chasseurs entreprenaient un long voyage à travers la baie de Melville jusque dans la région d'Upernavik. Là, ils échangeaient de l'ivoire et des fourrures contre du bois apporté du sud du Groenland. Après leur toute première rencontre avec des occidentaux, au cap York, en 1818⁷⁵ et l'arrivée des premiers baleiniers, le bois devint

⁷⁵ Sir John Ross (1777-1856) est un contre-amiral d'origine écossaise, de la marine de guerre britannique. A la recherche du passage du Nord-Ouest, il explora les régions arctiques. Lors de son premier voyage arctique, il visita la côte nord-ouest du Groenland et fut le premier européen à entrer en contact avec les Esquimaux Polaires de la région de Cap York en août 1818. En 1829, John Ross retourne dans l'Arctique aux commandes d'une expédition

une matière première plus accessible et très convoitée par les chasseurs pour la construction de leurs traîneaux.

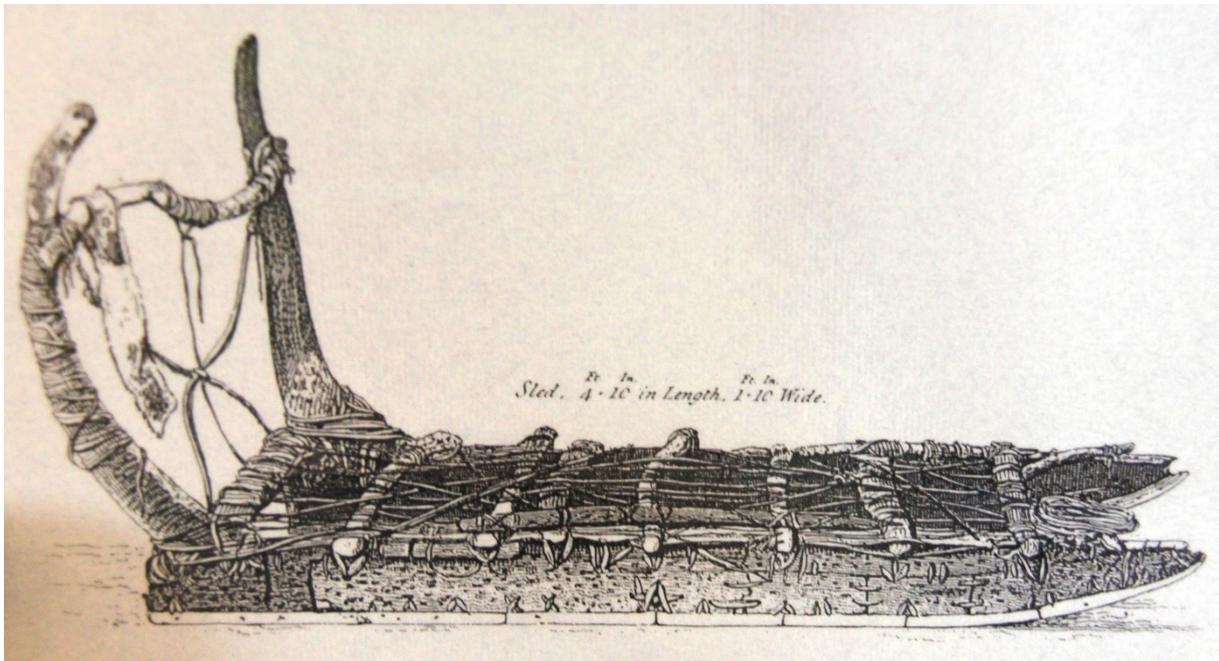


Figure 152 - Traineau rapporté de Cap York en Angleterre par John Ross, en 1818, long d'un mètre quarante-deux, large de cinquante-six centimètres et haut de soixante-dix centimètres, il est constitué de morceaux de cornes, d'os de baleines et de dents, assemblés avec des lanières de cuir brut. Chaque patin est composé de vingt-cinq pièces. Source: musée de Qaanaaq.

5.1.2 Structure du traîneau

Le traîneau du chasseur doit répondre à trois exigences principales. Il doit être maniable et solide pour affronter les pentes raides parsemées de rochers, léger et rapide pour filer sur la glace de mer parfois fragile et cassante, spacieux pour transporter le chasseur et tout l'équipement dont il a besoin lors de ses déplacements, et le gibier capturé: narval, ours, phoques, morses... Les traîneaux de Qaanaaq présentent des différences sensibles par rapport à ceux de la côte sud-ouest (Birket-Smith 1929 : 245 ; Holtved 1967 : 61). Leurs dimensions sont imposantes alors qu'au sud, du fait de la faible épaisseur et de la solidité moindre de la glace, elles sont plus modestes.

financée par un mécène (Félix Booth, distillateur de gin). Prisonnier des glaces pendant trois hivers successifs, il revient quatre ans plus tard, sans son navire, mais sur des chaloupes de fortune empruntées à un autre vaisseau abandonné dans les glaces. Son retour fut triomphal, mais très vite éclata une controverse quant à la découverte du pôle Nord magnétique revendiquée simultanément par John Ross et par son neveu James Clark Ross, lui aussi participant de l'aventure.

La taille du traîneau est une réponse aux critères d'appréciation des états de la glace. Le plateau, les patins et les montants, sont les trois composants de base du traîneau.

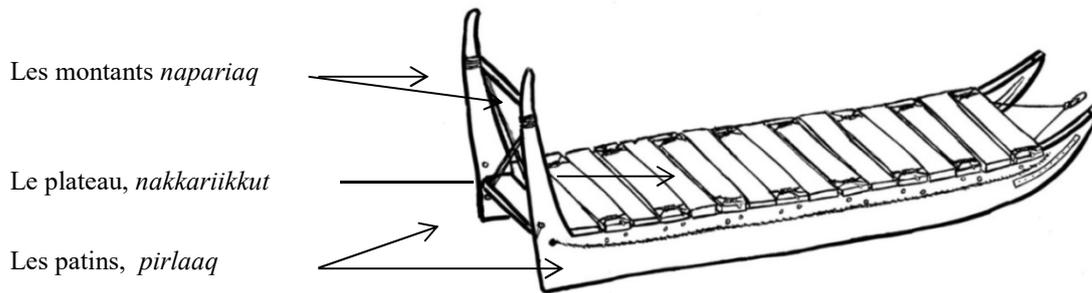


Figure 153 - Les trois éléments principaux du traîneau et les cordes d'arrimage.

Le plateau est constitué de planches de pin ou de frêne importées, d'une épaisseur d'environ deux centimètres et demi et mesurant quatre-vingt-dix centimètres de long sur dix centimètres de large. Ces lattes sont assemblées en parallèle, perpendiculairement à l'axe du traîneau et reposent sur deux patins d'environ deux mètres cinquante à trois mètres de long. La hauteur des patins, dont dépend la garde au sol, est déterminée en référence à la distance du sol à l'épaule du chasseur (assis). Le traîneau est donc personnalisé puisqu'il est ajusté à la taille du chasseur. Cependant, plus le centre de gravité est bas, plus le franchissement d'obstacles fréquents sur les glaciers, sera facilité. De ce fait, le plateau des traîneaux inughuit est plus bas que celui de la région de Disko, au sud, où la neige est plus abondante. Les planches du plateau sont solidaires deux par deux. C'est à dire qu'une planche sur deux est attachée au flanc des patins par une corde passant dans des trous percés de façon plus ou moins régulière dans le bois. La seconde planche lui est simplement liée simplement de façon à jouer le rôle d'amortisseur dans les chaos. Les liens de peau de phoque barbu qui assuraient la cohésion des différentes pièces de bois sont maintenant remplacés par des cordes de nylon. Cela confère à l'ensemble de la structure une grande souplesse. Devant une bosse ou des petits accidents de relief, l'attelage des chiens peut se diviser à gauche et à droite, le traîneau suivra sa trajectoire en se déformant pour absorber les irrégularités du sol. Avant les premiers contacts avec les Occidentaux, les Inughuit pouvaient assembler jusqu'à une vingtaine de pièces pour constituer les patins de leurs traîneaux. Lorsque le bois de flottage manquait, les chasseurs avaient recours à de la tourbe glacée ou même à des poissons gelés pour confectionner les patins! En été, les chasseurs garnissaient la semelle des patins avec une peau de morse, chair à l'extérieur ce qui faisait office de lubrifiant; ou bien, fixée poils à l'extérieur, la peau de morse aidait à franchir les glaciers. Lorsqu'au début du XX^e siècle, ils purent acquérir suffisamment d'acier au comptoir de Thulé

pour garnir les semelles de patins, les chasseurs amélioraient la glisse du traîneau en glaçant la surface du métal. Ils jetaient rapidement de l'eau dessus puis lissaient la glace avec de la neige et un bout de peau d'ours. A cet effet, les femmes cousaient une pièce de fourrure d'ours dans la moufle. Actuellement, les patins sont découpés dans deux pièces de bois, (une pour la longueur et l'autre pour la spatule avant). Une attention particulière est portée à la spatule : plus l'angle entre sa hauteur et sa longueur est ouvert, mieux le traîneau franchira les obstacles. L'entraxe des patins et leur longueur déterminent un coefficient de maniabilité. Plus les composants sont petits plus la maniabilité est grande et convient au relief accidenté. Par ailleurs, un entraxe très large et une hauteur sous traverses faible assurent de la stabilité au traîneau. Dans les années 70, les Inughuit commencèrent à employer des semelles en plastique sous les patins de bois de leur traîneau ce qui permet une conduite plus douce et une meilleure glisse. A l'arrière, deux montants et une barre transversale donnent au chasseur des points de préhension pour déplacer, pousser ou retenir son traîneau à la main dans les passages difficiles ou délicats. Les dimensions des traîneaux utilisés pour se rendre sur les lieux de chasse, bien que variant d'un chasseur à l'autre, sont, en moyenne, les suivantes. La longueur des patins, jusqu'à l'aplomb des spatules, est d'environ trois mètres, leur hauteur, de l'aplomb de l'extrémité des spatules, au sol, est de vingt à trente centimètres. La largeur du plateau, donnée par la longueur des traverses, est d'environ quatre-vingt-dix centimètres, et sa longueur, de la première à la dernière latte, est environ de deux mètres cinquante. Quant aux montants arrière, ils mesurent plus ou moins soixante-dix centimètres de hauteur.

Le traîneau de Tobias

Au pied d'un escalier ensoleillé, deux hommes s'affairent à un travail de menuiserie. Tobias Simigaq, chasseur de Qaanaaq, et son beau-père ont entrepris de construire ensemble un nouveau traîneau. Nouveau ? C'est relatif. Dire l'âge d'un traîneau est bien difficile, car les Inughuit ont l'art de faire du neuf avec du vieux. Pour se procurer du bois, ils sont les as de la récupération. Toutes sortes de chutes de bois en provenance de maisons que l'on restaure, glanés au pied des falaises rocheuses, ou tout autre, sont utilisées, débitées... et recyclées ! Chaque chasseur possède au minimum trois traîneaux: un pour la chasse, un plus grand pour la pêche au flétan, un petit pour aller chercher de la glace d'icebergs, et souvent un ou deux supplémentaires qu'il utilise en fonction des conditions de neige ou de glace. De plus, suivant les besoins, ces traîneaux servent alternativement, de magasin de pièces détachées les uns pour les autres. Le traîneau de Qaaqutsiannguaq Eipe, par exemple, a un patin qui date de 1996.



Figure 154 - Patin du traîneau de Qaaqutsiannguaq Eipe - Qaanaaq 2015

Le nouveau traîneau de Tobias est donc, en fait, la prolongation d'un traîneau fatigué, rajeuni par quelques apports flambant neuf. Chacun des patins du traîneau est constitué de deux pièces : une pièce droite, le corps du patin et une pointe formant une spatule. Leur ligne de jonction est consolidée par une plaque métallique courbe. L'assemblage des deux pièces est renforcé, aux extrémités et au centre des planches constituant les patins, par des plaques métalliques. Avec une perceuse électrique Tobias perce, dans les flancs des patins, des trous à intervalles réguliers, dans lesquels passeront les cordes de fixation des lattes du plateau. Pour éviter de fragiliser le bois, les trous, en-dessous de chaque lattes, sont percés à deux niveaux différents : bas puis haut pour l'avant du traîneau et haut puis bas pour l'arrière du traîneau.



Figure 155 - Perçage des trous pour les liens

Tobias relie les deux patins tout neufs par des lattes de récupération et me fait une démonstration de *napuliut*, la technique de fixation des lattes aux patins. Une latte sur deux est fixée par une cordelette de nylon jaune passant dans les trous asymétriques. Ce système de fixation ingénieux permet d'immobiliser fermement les lattes tout en laissant à l'ensemble du traîneau une souplesse appréciable sur la banquise et les itinéraires tourmentés.

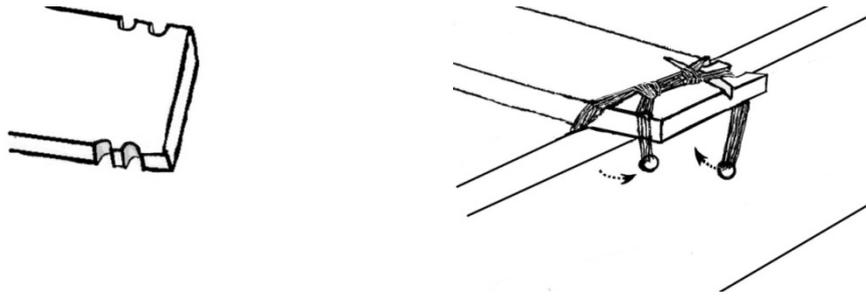


Figure 156 - Assemblage des lattes et des patins

Chaque extrémité de latte est creusée de deux encoches latérales dans lesquelles se logent les tours de la cordelette de fixation. Tobias fait ensuite une épissure en passant la ficelle dans un sillon entaillé dans la partie supérieure de la latte.



Figure 157 - Epissures de maintien des lattes sur les patins

Les lattes liées aux patins constituent le plateau du traîneau. Entre chacune d'elles viendra s'interposer une latte d'égale largeur mais simplement reliée à la latte précédente. L'épissure est serrée à l'aide d'un bâton sur lequel est enroulée l'extrémité de la cordelette. Tobias empoigne le bâtonnet en faisant passer la cordelette entre son index et son majeur et tire.

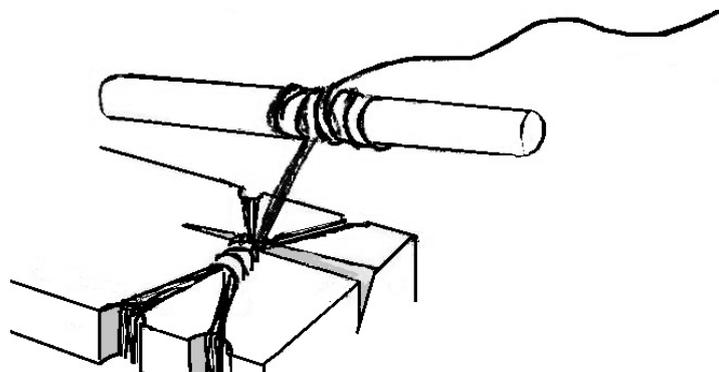


Figure 158 - Serrage de l'épissure

Puis, avec son briquet, Tobias brûle les extrémités des cordelettes de nylon pour éviter qu'elles ne s'effilochent. La structure du futur traineau est alors renversée et une étroite semelle de plastique, achetée 299 DKK pièce (40 €) au comptoir, est vissée sous les patins.



Figure 159 - Une semelle est fixée sous les patins



Figure 160 - Fixation des montants arrière du traineau

Un longeron central sur la face inférieure du plateau forme la « colonne vertébrale » de l'ouvrage. Il marque l'axe des déformations possibles de la structure tout en assurant la cohésion de l'ensemble. La plateforme, les patins et le longeron inférieur étant mis en place, Tobias et son beau-père fixent les deux montants arrière du traineau qui étayent la structure. Cette opération est nommée *naparissiutit*. Des haubans de deux cordes croisées, les *nuluuti*, maintiennent les montants. Les deux hommes forment ensuite un cadre en positionnant la barre transversale horizontale, entre les montants et tendent des haubans croisés qui assureront la rigidité du cadre. En quelques heures, la structure du traineau est montée, ajustée, ficelée.

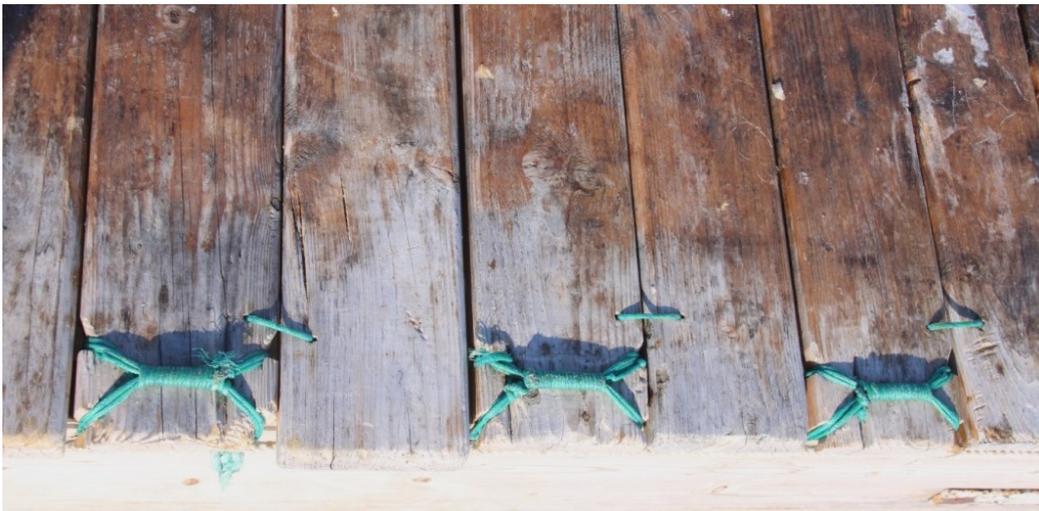


Figure 161 - Les lattes solidaires

L'alternance de lattes reliées aux patins et de lattes fixées de façon souple entre elles, les *napoq*, confère au traineau souplesse et solidité. Il faut maintenant équiper le traineau. Sur la première latte, à l'avant, est fixée une corde à laquelle seront attachés les traits des chiens. Et tout le long du flanc des patins court la *naqatarvik*, une sorte de main courante souple. Les chasseurs, lorsqu'ils partiront en voyage, arrimeront sur elle, une autre corde, la *naqatarut*, pour assurer la stabilité du chargement sur le traineau. Un grand sac de toile, suspendu aux montants arrière, permet au chasseur d'avoir à sa disposition les différents petits objets dont il peut avoir besoin au cours de son déplacement. Le matériel de chauffe (*Primus*, bidon de kérosène, casserole, bouilloire, thermos...) est calé dans une caisse de bois appuyée contre les montants. Des cordes, des sangles, un écran de chasse pendent, à portée de main, à l'un des montants.



Figure 162 - Les montants arrière du traîneau, comme support de matériel

5.1.3 Des traîneaux bons à tout faire

Suivant leur utilisation, les traîneaux sont de différentes tailles, mais toujours de même structure. Les grands traîneaux, outre leur fonction de moyen de transport, sont utiles en maintes occasions et répondent aux multiples besoins des chasseurs en voyage. Suivant les circonstances, ils se transforment en socle et bas flanc sous la tente, en pare vent, en siège, en échelle, en ambulance, en arrière cuisine. Le traîneau est le « mobil home » du chasseur... Le traîneau, moyen de transport, est « habité » par le chasseur. Il l'a construit, équipé, lui-même. Au-delà d'un assemblage de planches, le traîneau est partie intégrante du quotidien du chasseur et, par les multiples fonctions qui lui sont dévolues, il assure sa sécurité lors de ses sorties de chasse ou de ses déplacements sur la banquise.

Les petits traîneaux sont l'apanage des jeux d'enfants et du transport de la glace pour l'eau domestique. Et puis un traîneau, suivant les besoins et les circonstances, ça transporte ou ça se transporte...



Figure 163 - Traineau-cuisine sur la banquise, pour le mariage de Toku Oshima. Mai 2017



Figure 164 - Traineau-tente sur la banquise



Le traineau-cuisine d’Otto Simigaq



Le traineau-sofa de Mads Ole Kristiansen



Traineau-échelle de Niels Simigaq



Traineau-radeau



Le traineau ambulance de Qaanaaq



Traineau corbillard

Figure 165 - Des traineaux bons pour tout faire



Figure 166 - Petit traineau pour les enfants et pour le transport de la glace domestique



Figure 167 - Traineau sur un bateau. Traineau sous un bateau

5.1.4 Entretien, réparation et stockage des traineaux

Après chaque passage caillouteux ou lorsque la glace est très abrasive, les patins sont abîmés et doivent être poncés et lissés pour maintenir une bonne glisse. Nous venons de traverser le promontoire rocheux dominant le fjord Mac Cormick dans lequel Robert Peary avait érigé son camp de Red Cliff en 1891. Les chasseurs ont stoppé leurs chiens. Kristian immobilise ses chiens en attachant le faisceau de traits à son *tooq*⁷⁶ planté dans la glace. Les chiens ont compris : ils se couchent dans la neige. Kristian dépose la caisse de matériel qui était fixée à l'arrière du plateau, contre les montants et sans décharger le traineau, il retourne l'ensemble en un tour de main.

⁷⁶ *Tooq* : pic à glace



Figure 168 - Kristian Eipe retourne son traineau sans le décharger ni dételer les chiens



Figure 169 - Polissage des semelles des patins

Les traineaux utilisés pendant près de sept mois par an ont besoin d'être régulièrement entretenus. Du fait des chocs, des glaces abrasives, des cailloux, des rochers, les patins et la structure subissent une usure et des avaries. Des petits travaux d'entretien sont constamment effectués. Au village ou à l'étape, il peut être nécessaire de changer ou de renforcer une latte, un montant, un patin. Les liens entre les différentes pièces de bois sont vérifiés et resserrés en enfonçant entre la latte et l'épissure, des coins biseautés en bois.



Consolidation de la structure



Resserrage des liens



Des coins de bois pour retendre les liens



Des spatules de rechange



Stockage en été

Figure 170 - Entretien et stockage des traîneaux

Pendant l'été, les traîneaux sont entreposés empilés sur l'herbe ou, à Qaanaaq, sur les containers stockés sur la plage.

De nouveaux traîneaux-cargos, ont fait leur apparition depuis la création d'une coopérative de chasseurs-pêcheurs à Qaanaaq (voir chapitre 8). Dotés d'une grosse caisse sur le plateau, ils sont destinés au transport des flétans, de la banquise à la coopérative.

5 - 2 - Entre tradition et transition : les chiens des chasseurs

5.2.1 La place des chiens

Dans la représentation occidentale, les chiens de traineau font partie intégrante de la vie traditionnelle des peuples des régions polaires. Leur présence est associée à un mode de vie incluant des technologies de recherche de subsistance, des déplacements de communauté à communauté, un environnement spécifique. La culture du traineau à chiens relie le chasseur à la nature d'une manière unique.



Figure 171 - Tableau pédagogique français montrant comment était perçu le Groenland au début du 20^e siècle. L'artiste a regroupé sur une seule et même image: chiens de traineaux, icebergs, baleines et morses, chasse à l'ours polaire, kayak et même un voilier dans la glace. Source: Bibliothèque de l'UA, Campus Emdrup.

L'une des plus anciennes descriptions du chien groenlandais (le *qimmeq*), date de 1784. Selon Henrik Christopher Glahn, pasteur à Sisimiut, « les chiens groenlandais ressemblent à des loups. Leur tête est longiligne, leurs oreilles courtes et droites, leur fourrure épaisse. (..), les plus grands sont approximativement de la taille d'un mouton ». Et Glahn rend hommage à leur courage : « ils font plus qu'ils ne le peuvent ». (Glahn 1784). Le *qimmeq*, est un chien robuste. C'est le seul animal domestique des Inughuit. Son corps est fort et musclé. Il mesure soixante centimètres de hauteur à l'épaule (un peu moins pour la femelle) et pèse de trente-cinq à quarante-cinq kilos. Sa dentition est extrêmement forte, ses yeux sont obliques et ses oreilles courtes, en triangle, dressées vers l'avant. Sa queue est touffue, le plus souvent enroulée sur son dos. Ses pattes sont terminées au niveau des pieds par de gros coussinets arrondis d'où sortent des griffes puissantes. La robe du *qimmeq* est double avec un sous-poil dense et doux sous un pelage serré droit et raide. D'un animal à l'autre, la couleur en est diverse (bien que les chiens au

pelage blancs soient appréciés des chasseurs pour répondre au fantasme stéréotypé des touristes). Quelques chiens ont une fourrure particulièrement longue. Ce sont des *meqqujooq* (avec beaucoup de poils), dit Toku. Certains chasseurs pensent qu'ils ont tendance à être paresseux. Bien qu'il soit possible que, du fait de leur long pelage, la glace les handicape en prenant plus facilement dans leurs poils et entre les coussinets de leurs pattes.



Figure 172 - Pelage d'hiver, pelage d'été.

En été, les *qimmeq* perdent une partie de leur épaisse fourrure ce qui leur donne un aspect misérable qui contraste avec leur fière allure de l'hiver.

La place des chiens dans la société traditionnelle

« Pendant une grande partie de l'année il y a de la glace et on ne peut pas être chasseur sans avoir de chiens », dit Nukagpiannguaq, chasseur à Siorapaluk. L'étude des chiens du Groenland, les *qimmeq* (seuls animaux domestiqués des Inughuit) pose la question du rapport de l'homme à l'animal domestique dans une société fondamentalement ancrée dans la chasse. En 1923, Kaj Birket-Smith note que, pour les Inuit, « l'homme et les animaux ont une âme » (Birket-Smith 1937 : 191). Puis il précise que les Inuit reconnaissent trois sortes d'âmes. L'âme *tarniq*, possédée par tous les êtres vivants, animaux et humains, l'âme *atiq*, contenue dans le nom, et l'*inua*, principe propriétaire.

Jusqu'au début du XX^e siècle et de l'évangélisation (débutée en 1909 à Thulé), donner un nom à un chien lui conférait une âme, l'*atiq*. Ce nom pouvait être celui d'une personne décédée ou sur le point de mourir, ou bien d'un être aimé, détesté ou éloigné. On s'adressait alors au chien selon les relations sociales entretenues avec cette personne. Le fait de porter un nom intégrait le chien dans un réseau social défini (Lévesque 2008 : 157) et lui donnait une place et un statut dans la société des humains. Seuls les hommes et les chiens, qui portaient un nom, possédaient une *atiq* (Lévesque 2008 : 156). Les autres animaux n'avaient pas d'*atiq* (Laugrand

& Oosten 2007 : 382). L'*inua*, caractérisait l'appartenance à un principe propriétaire contribuant à l'existence des êtres. Les êtres ne pouvaient pas vivre sans ce principe propriétaire, sans *inua*. L'*inua* des animaux marins était Sedna, l'*inua* des chiens était l'homme. L'homme étant lui-même son propre propriétaire, n'avait pas d'*inua*.

Tableau 21- Les trois sortes d'âmes

 Animaux	 Chiens	 Hommes
<i>Tarniq</i> Être vivant	<i>Tarniq</i> Être vivant	<i>Tarniq</i> Être vivant
	<i>Atiq</i> Âme-nom Identité sociale	<i>Atiq</i> Âme-nom Identité sociale
<i>Inua</i> Principe propriétaire Appartenance	<i>Inua</i> Principe propriétaire Appartenance	

Seul animal à avoir, tout comme l'homme, une *atiq* (âme-nom), le chien avait une identité sociale et un statut différent de celui des autres animaux. Il se situait à la frontière entre animaux et humains. Pour Frédéric Laugrand, de même que les Inuit étaient les membres humains de la société, les chiens étaient des membres non-humains de la société (Laugrand 2014 : 154). Cette proximité explique, selon lui, que la consommation de viande de chien était considérée comme une manifestation de cannibalisme (Laugrand & Oosten 2007 : 357). Cependant, lors des longues expéditions, quand la chasse échouait et que le gibier manquait, il fallait manger les chiens pour survivre. Dans son récit de la v^e expédition de Thulé, du Groenland au Pacifique, Peter Freuchen (1997 [1939]) dit avoir mangé des chiens avec ses compagnons de voyage inughuit⁷⁷. Ses notes ultérieures sont plus gustatives qu'ethnologiques. Il rapporte à quel point la viande d'un chien de traîneau amaigri et fatigué a mauvais goût, et il ajoute: « un chien gras et jeune est complètement différent! La viande est assez brillante et ressemble au veau. Son goût est très délicat, de sorte que la soupe cuite est très délicieuse» (Freuchen; Salomonsen 1958).

⁷⁷ Iggiannguaq « Egingwah » (1890 - 1955) et sa femme Arnarulunnguaq (1896 - 1933), Arquiog « Arkiupaluk » (1893 - 1961) et sa femme Arnannguaq (1899 - 1941), Nasaitorluarsuk (1897 - 1975) et sa femme Aqatsaq, Qaavigarssuaq Miteq (1889 - 1978).

Les chiens et la santé de leurs maîtres

Les Inuit établissaient un lien entre la santé des chiens et celle de leurs maîtres. Dans le Groenland occidental, remarque Kaj Birket-Smith, si un homme tombait malade parce que son âme avait été volée, celle-ci pouvait être remplacée par l'âme d'un animal (Birket-Smith 1937 : 196). Il arrivait que l'on mutilé ou que l'on tue des chiens pour transférer leur âme à leur propriétaire et le guérir. Le chien mourrait à la place de son maître, et lui permettait de guérir (Lévesque 2008 : 170). À la fin du XIX^e siècle, le père Edmund James Peck⁷⁸, missionnaire sur l'île de Baffin, a également assisté à la mort d'un chien, abattu par un homme malade qui espérait ainsi recouvrer la santé (cité dans Laugrand et Oosten 2002 : 97). Garth J. Taylor décrit, au Labrador, plusieurs cas de mutilation ou d'exécution des chiens, dans ce but et Francis Lévesque relève des faits semblables au Nunavik (Taylor 1993 ; Lévesque 2008). Le mal était éradiqué par la mise à mort du chien. Celui-ci n'était pas sacrifié à un esprit ou une quelconque puissance; il faisait don de son âme *tarniq* (âme d'être vivant) à son maître. L'âme du maître s'en trouvant fortifiée, le chasseur retrouvait la santé (Freuchen 1997 [1939]). Les chiens avaient aussi un rôle de « guérisseurs » et fournissaient des remèdes (leur salive, leur urine) contre les maladies ou des troubles diverses. Un humain malade pouvait guérir en changeant son nom pour celui d'un chien robuste qui lui transférait alors, par le don de son *atiq* (âme nom) sa force et sa santé (Boas 1888 : 612). En 1932, Edward M. Weyer, lors de son expédition dans le Nord du Groenland, remarque que, donner un nouveau nom à quelqu'un, était un très bon moyen de renforcer le lien entre son âme *tarniq* et son corps et ainsi de favoriser sa guérison (Weyer 1932 : 295). Bent Jensen, anthropologue danois cité par Francis Lévesque, rapporte que, dans l'ouest du Groenland, lorsqu'un chasseur mourait, tous ses chiens étaient tués et mis à ses côtés dans la tombe (Jensen 1961: 61). En 1908, dans le nord-ouest du Groenland, Knud Rasmussen a noté des faits identiques. Les chiens de la meute du chasseur étaient abattus et attelés à son traîneau placé près de sa tombe. « Ceci afin qu'il ne soit pas seul dans sa mort » (Rasmussen 1908 : 113; Peary 1898: 506; Weyer 1932 : 102).

Les chiens dans la société actuelle

« En hiver, dans la nuit polaire, il est difficile de voir l'état de la glace et de s'orienter, dit Toku Oshima⁷⁹. Les chiens nous emmènent en sécurité vers les lieux de chasse même lorsque

⁷⁸ Edmund James Peck (1850 -1924), est un missionnaire anglican, qui exerça son ministère dans nord canadien et notamment sur l'île de Baffin. À la demande de Franz Boas, il documenta le système de croyances des Inuit, rassembla des légendes et décrivit des rituels chamaniques. Ses notes ethnographiques sur la vie des inuit, ont été publiées en 2006 par Frédéric Laugrand, Jarich Oosten et François Trudel..

⁷⁹ Toku Oshima. 1955. Chasseuse à Qaanaaq, Toku a une formation d'électricienne.

nous sommes incapables de voir les obstacles dans la pénombre ». Au printemps, si les chiens ne participent pas directement à la chasse au narval, ils n'en sont pas moins utiles au chasseur pour se rendre en bordure de la banquise avec le kayak chargé sur le traineau, puis pour rapporter le *mattaaq*, la viande et la dent vers le village. Par ailleurs les *qimmeq* savent être braves et courageux en présence des ours, patients et silencieux dans la chasse au phoque (Vidéo 19).



Figure 173 - Les chiens devant un *aglu*

Les chiens aident le chasseur qui, pendant plus de la moitié de l'année, dépend quotidiennement d'eux. Ils tirent les traîneaux et transportent les chasseurs quelles que soient les conditions climatiques. Ils s'orientent, participent à la chasse en trouvant les trous de respiration des phoques, en débusquant, attaquant, en restant silencieux. Ils sécurisent les déplacements sur la banquise en repérant la glace fine, les fissures et assurent les camps contre l'attaque des ours. En échange, le chasseur aide ses chiens. Il a du respect pour eux, pour leurs qualités physiques, leur courage, leur capacité à s'orienter. Il les nourrit, leur prodigue les soins nécessaires, protège les chiots, entraîne les jeunes, démêle leurs traits, prend des décisions pour eux et avec eux. Il agit en partenariat avec eux. Le chasseur et ses chiens, chacun dans leur rôle, conjuguent leurs efforts dans le travail.

Les chasseurs inughuit ne conservent que les chiens utiles à leurs équipages, dans la mesure où ils ont la capacité de les nourrir. Les dons de chiots entre membres de la famille proche, sont fréquents. La période de gestation est d'environ trois mois. Jusqu'à ce que la chienne grévise mette bas, elle est l'objet d'une attention particulière de la part du chasseur et de ses enfants. Une place lui est faite dans une niche près de la maison. Une portée compte en moyenne cinq à six

chiots. Le chasseur veille à ce que la litière reste propre. De l'herbe ramassée en été et conservée dans un sac, assure à la chienne et aux nouveaux nés une couche chaude et confortable.



Figure 174 - Une litière pour la chienne

Selon les chasseurs, les chiots nés en hiver seraient les plus vigoureux parce qu'habités au froid dès leur naissance, tandis que ceux nés en été se développeraient mieux pendant la saison douce et, l'hiver venu, seraient prêts à être dressés et attelés. À sa naissance, chaque chiot (*qimmiraarhuk*), considéré comme un humain métonymique, reçoit un nom. Ces noms sont pertinents sous le rapport de la société humaine : sans vie sociale propre, les chiens en font partie. (Levi-Strauss 1962 : 274). Le nom donné au chiot dépend de différents critères tels que son attitude, son comportement, son aspect, son caractère, une référence aux événements du jour de sa naissance, au contexte.... D'un chasseur à l'autre les noms sont donc très divers et parfois surprenants ! Par exemple, Toku, chasseuse de Qaanaaq, se souvient en riant, qu'elle « avait très soif » le jour de la naissance de deux de ses chiots. Elle les a appelés *Carlsberg* du nom d'une bière danoise bien connue au Groenland. D'autres sont nés en décembre, il lui parut évident de les nommer *December*, et un autre chiot, né un jour où sa nièce, Astrid, était présente: *Astrid*. Des chiens de la même portée peuvent avoir un nom identique. C'est le cas des trois chiots blancs de Peter Avike : les « frères » *Nanoq*, (ours). Pendant les premiers mois de leur existence, les chiots sont confiés à la garde des enfants. L'objectif est de les socialiser et d'atténuer leur caractère héréditairement dangereux en les habituant à la présence humaine. Pour les chiots, c'est l'époque de la curiosité et des jeux. Ils miment les situations que plus tard ils rencontreront dans la nature : combat, chasse, ... mais en restant dans des limites qui ne mettent en danger ni eux-mêmes ni leurs partenaires de jeu (Chapoutier & Kaplan 2011 : 53).



Figure 175 - Les chiots sont confiés aux enfants



Figure 176 - L'habituación au harnais

La loi stipule que les chiens doivent être attachés à partir de six mois. Ils passeront alors toute leur vie dehors soit enchaînés, soit attelés. En attendant, les chiots se promènent à leur gré, sans beaucoup s'éloigner du lieu où ils savent qu'ils sont nourris. La chienne qui a mis bas est enchaînée court. La nourriture et l'eau lui sont dispensées en abondance aussi longtemps que les chiots têtent. Pendant cette période les chiots sont libres de gambader à leur aise, y compris dans la maison de leur maître. Dès leurs premières dents, ils reçoivent de la viande en abondance. Vers quatre mois, la nourriture ne leur est plus donnée que deux fois par jour, puis progressivement une seule fois par jour. Les chasseurs prodiguent à leurs chiots des soins destinés à les rendre aptes à leur futur travail. Ils massent leurs pattes pour que, plus tard, les chiens aient une foulée plus efficace. Ils les musclent en leur faisant tirer des cailloux. Traditionnellement les chasseurs utilisaient des moyens magiques pour renforcer leur pouvoir sur

le développement des capacités de leurs chiots et en faire de futurs bons chiens de traîneau. Une méthode consistait à étirer le chiot en tirant sur sa tête et ses membres tout en soufflant dans son anus. Cela était supposé le faire grandir rapidement et devenir fort et rapide. Les chasseurs utilisaient aussi des amulettes. Il y avait dans la région de l'Avanersuaq, un rocher dont les chasseurs prélevaient des éclats, des *tuloriak*, qu'ils attachaient dans un ruban de cuir au cou de leurs chiens (Holtved 1967 : 73). Au sud de Thulé, dans la baie de Melville, les chasseurs, pratiquaient des fumigations de rhododendron arctique sur leurs chiots. En respirant la fumée, les chiots étaient censés sécréter une substance identique à celle sécrétée dans l'utérus de leur mère, les rendant plus forts et plus endurants. (Lyngé 1955, cité par Keld Hansen). Dans la région d'Ammassalik, sur la côte Est du Groenland, pour développer les qualités de chasseur d'ours d'un jeune chiot, on coupait ses oreilles à la naissance et il devait les porter en collier jusqu'à ce qu'il commence à marcher avec assurance.

5. 2. 2 Le dressage, l'apprentissage et l'entraînement

Georges Chapoutier et Frédéric Kaplan émettent l'hypothèse que « l'apprentissage serait la capacité qu'ont certains êtres vivants d'enregistrer des informations qui pourront modifier leur comportement ultérieur » (Chapoutier & Kaplan 2011 : 23). Pour Avigiaq Petersen, chasseur à Qaanaaq, il n'y a pas de doute : « On doit bien traiter les chiens et prendre soin d'eux. Ils doivent être dressés, mais pas maltraités. Les chiens qui sont battus ne font pas longtemps confiance à leur maître. Ils deviennent agressifs ». Les capacités acquises ou développées par le travail de dressage des *qimmeq*, font d'eux des animaux spécialisés et de précieux alliés du chasseur.

Les chiens des Inughuit sont élevés, dressés, utilisés dans un rapport particulier aux hommes. Le lien entre le chasseur et ses chiens s'établit dès la naissance des chiots. Peter Freuchen souligne l'importance, pour la chasse, de la relation étroite de confiance entre le chien et son maître (Freuchen 1997 [1939]). Pour Sanders, les chiens ont une personnalité unique et la capacité d'être acteurs dans une relation inter-espèce (Sanders 1999). Jean Malaurie dans un rapport métonymique, identifie la relation chasseur-chien à celle d'un couple. « Le couple que l'esquimau forme avec ses chiens est une réalité. L'attelage est une personne que l'on épouse et qui vous épouse, avec le leader qui est la tête et les autres chiens qui sont littéralement les membres, le corps. Sans ses chiens, l'esquimau n'est pas lui-même. C'est un veuf qui a perdu ses forces, ses capacités d'action, sa joie de vivre » (Malaurie 1991 [1955]: 199). Le chasseur connaît bien ses chiens et attribue à chacun d'eux des sentiments, une humeur, des préférences,

des motivations et des pensées. Cette relation intime est nécessaire pour rendre possible un travail en commun efficace.

Le harnais, *anok*

Pour être efficaces les chiens doivent être dressés. Leur dressage est indispensable faute de quoi ils seraient inutiles et dangereux pour la communauté. A six mois, les chiots commencent leur apprentissage en suivant librement l'équipage sans être eux-mêmes attelés. Vers neuf mois, le jeune chien est équipé d'un harnais composé de deux boucles (les *attinnak*), enfilées comme une brassière sur les épaules de l'animal et se réunissant sur le dos. Le harnais place l'effort sur les épaules et le poitrail du chien. Le chasseur estime la longueur des boucles en passant l'avant-bras dedans et en tendant les lanières entre le pouce et le coude. Pour passer le harnais, il se met en face du chien, lui immobilise la tête en la serrant entre ses genoux. Quelques caresses sur l'encolure calment le chien. La tête est passée dans les sangles, puis une patte et l'autre dans les boucles respectives. Une fois le harnais enfilé, le chien le garde et dort avec. Il faut faire admettre aux jeunes chiens que ce n'est pas un jeu, mais un travail qui les attend. Ils le comprennent assez vite et se plient aux règles de l'attelage. Chaque harnais est relié à un trait, lui-même attaché à une boucle et un mousqueton ou à une sorte de clé fusiforme à l'avant du traîneau. En cas de danger, le chasseur peut d'un coup de couteau ou de poignet libérer la totalité des chiens.



Figure 177 - Clé de l'attelage de Tobias, chasseur à Qaanaaq

Traditionnellement les harnais étaient taillés dans les chutes des peaux de phoque utilisées pour confectionner les grandes bottes des femmes ou dans des bouées hors d'usage. Actuellement, ils sont constitués d'un assemblage de sangles de nylon de trois à cinq centimètres de large, cousues à la maison indifféremment par les femmes ou par les hommes. Les coutures sont très sollicitées, aussi le chasseur lorsqu'il se déplace emporte toujours des aiguilles et du fil pour effectuer des petites réparations. À l'époque où les harnais et les traits étaient en peau, les

chasseurs cassaient les dents des chiens avec des pierres pour éviter qu'ils mordillent ou même dévorent le cuir des équipements et les liens du traineau qu'ils auraient désarticulé.

Les explorateurs du début du XX^e siècle nous ont livré de nombreuses descriptions des harnais des chiens à cette époque. L'équipement était de facture simple: deux lanières de cuir de phoque barbu, assemblées par des nœuds, formaient deux boucles dans lesquelles passaient les pattes antérieures des chiens.

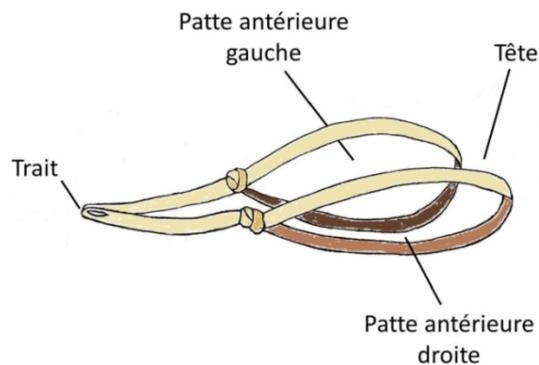


Figure 178 - Harnais simple

L'ouverture du comptoir de Thulé permet aux chasseurs d'acquérir du petit outillage, comme des poinçons, des dés et des aiguilles d'acier. L'assemblage des lanières se fit alors par des points de couture. Cette technique permit de créer des harnais plus ergonomiques, donc plus efficaces en termes de puissance et de confort pour le travail de traction fourni par les chiens. Après le déplacement de la communauté, les lanières de peau ont progressivement été remplacées par des sangles de nylon, achetées au magasin Pilersuisoq de Qaanaaq. Elles présentent l'avantage de ne pas nécessiter de préparation ni d'entretien particulier, elles sont plus faciles à coudre ou réparer et n'attisent pas la gourmandise des chiens. En 2015, les équipages de Nukagpiannuaq, à Siorapaluk, d'Avigiaq, à Qaanaaq, et de la plupart des chasseurs, étaient toujours équipés de ce type de harnais.

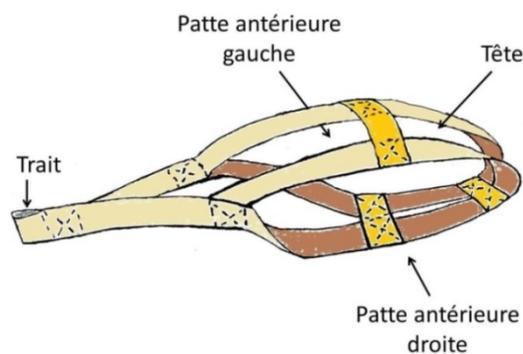


Figure 179 – Harnais confectionné avec des sangles cousues

Depuis peu de temps, le magasin est achalandé en harnais manufacturés, de couleurs chatoyantes et d'une géométrie plus élaborée répartissant l'effort entre le poitrail des chiens et la musculature de leur échine. La complexification du jeu de lanières s'accompagne d'une nouvelle technique d'assemblage. Les points de jonction des principales sangles de l'équipement sont des anneaux et non plus des coutures. L'avantage est double : d'une part cela confère une certaine souplesse à l'ensemble, et d'autre part, contrairement aux coutures, les anneaux absorbent les différentes torsions sans que cela les fragilise.

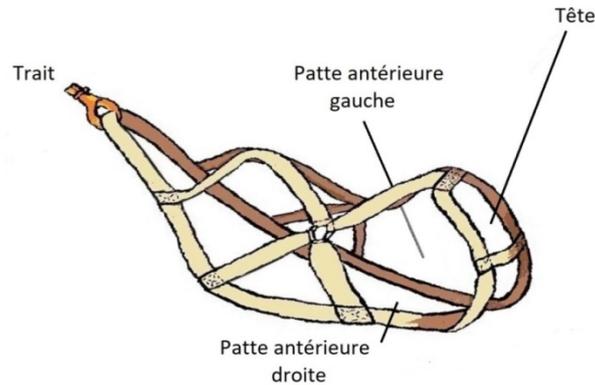


Figure 180 - Harnais avec sangles et anneaux

Les chasseurs font évoluer leurs équipements, en adoptant de nouveaux matériaux, de nouvelles pratiques, qu'ils jugent bénéfiques au travail de leurs chiens et qu'ils intègrent à leur mode traditionnel de déplacement.

L'apprentissage

Chaque chasseur a sa méthode de dressage, d'apprentissage et possède des techniques transmises au sein de sa famille. En général les jeunes chiens sont attelés avec un chien de tête plus âgé et plus fort, habitué à obéir et une ou deux chiennes, dont souvent leur mère. Ils imitent leurs aînés, apprennent par essais erreurs, en trébuchant dans les traits parce qu'ils veulent jouer, en étant poussés par les flancs pour assimiler les ordres directionnels, en étant tirés pour respecter l'allure de l'attelage... Cris et claquements du fouet effraient les jeunes chiens. Le dressage consiste à répéter le geste et le huchement jusqu'à ce que l'ordre suffise. Certains chasseurs habituent les jeunes chiens à la traction avec résistance en les attachant à un trait plus court que ceux de l'équipage de façon à les contraindre à tirer pour rejoindre leur mère. Lors de leur premier attelage les jeunes bondissent en avant. Le chasseur laisse filer le trait relié au harnais, puis le bloque fermement. Le jeune chien, freiné, se retourne pour voir ce qu'il se passe. Le chasseur attache alors l'extrémité du trait à l'avant du traîneau. Les buts du dressage et de l'entraînement sont multiples : apprendre la discipline, réagir aux huchements ou au fouet,

développer l'endurance, affiner les capacités à flairer la piste des animaux, acquérir la combativité dans la chasse à l'ours ou, au contraire, savoir rester calmes et silencieux pendant la chasse au phoque (Vidéo 20).

Le chien dominant, le chien de tête

Les *qimmeq* sont des animaux de meute. Au sein de la meute et de l'équipage règne une hiérarchie fondée sur l'âge, la force et la sagesse. Le chien dominant, un mâle, est « choisi » par la meute. C'est une affaire entre chiens. Il prend la tête de la meute, mais pas nécessairement celle de l'attelage. Cette place est dévolue au chien de tête. (Oosten & Laugrand 2001 : 104). Celui-ci est choisi par le chasseur pour ses qualités d'écoute, d'obéissance à la voix, son sens de l'orientation, son intelligence, sa bravoure... Il est placé au centre de l'éventail. Avec le chasseur il guide et dirige l'attelage. Le chien de tête se distingue par la qualité de sa relation avec le chasseur. Il est à l'écoute de son maître, attentif aux ordres, aux huchements et aux intonations de la voix. Il réagit rapidement. Tout au long des déplacements, chien de tête et chasseur entretiennent un dialogue : le chasseur avec des huchements, le chien de tête par des attitudes physiques (dresser les oreilles, tourner la tête) et des réponses comportementales (exécution ou non-exécution des ordres donnés par le chasseur). Les échanges entre le chasseur et son chien de tête sont permanents et le contact, par la voix, sans cesse entretenu. Tandis que l'objectif est donné par le chasseur, c'est le chien de tête qui donne le rythme à l'attelage et incite ses congénères à adopter une allure régulière, à suivre une ligne droite, à éviter les obstacles. Son autorité est reconnue par tout l'équipage. Il est capable de s'orienter, de flairer la piste de gibiers, de trouver les *aglus* des phoques.



Figure 181 - Le chien de tête

Lorsque les conditions météorologiques, la neige ou la glace sont mauvaises, il est attaché à un trait plus long que ceux de ses comparses et devance légèrement l'attelage. Il a la capacité d'apprécier la praticabilité de la banquise et, en bon chien de tête, ne se perd pas ! Du point de vue du chasseur, l'essentiel est que l'attelage le mène à bon port dans les meilleures conditions et en sécurité. Pour cela il sait qu'il peut compter sur son chien de tête qui est son relais avec l'équipage. Les chasseurs considèrent généralement leur chien de tête comme un partenaire sur lequel ils peuvent s'appuyer pour mener l'équipage. Pour l'assister, lorsque l'équipage est nombreux, ils peuvent aussi placer un chien bien dressé, sur chaque aile de l'éventail. Ce sont ces deux chiens qui vont pousser des épaules l'ensemble de l'équipage dans la direction donnée par le chien de tête et son maître. S'il arrive à un chasseur d'être fatigué et de s'assoupir sur son traîneau, l'équipage continuera son chemin sous la direction du chien de tête.

Des huchements et des ordres

Au moment de l'apprentissage, n'importe quels gestes, paroles, claquements du fouet... peuvent être associés à un ordre, pour peu que cet ordre soit compris et réalisable par l'équipage. Pour les chiens, tout geste, tout appel doit avoir une signification explicite et compréhensible. Dans la région de Qaanaaq, les huchements adressés aux chiens sont sensiblement les mêmes d'un chasseur à l'autre. Ils ne diffèrent que par la façon dont ils sont prononcés et articulés, par leur rythmique, leur prosodie ou les élisions. Ces huchements sont cependant spécifiques de l'Avanersuaq et incompréhensibles par les chiens d'autres régions du Groenland. Tout au long des déplacements, chien de tête et chasseur entretiennent un dialogue : le chasseur avec des huchements, le chien de tête par des attitudes physiques (dresser les oreilles, position de la tête, de la queue) et des réponses comportementales (tourner la tête, exécution ou non-exécution des ordres huchés par le chasseur). Du point de vue du chasseur, l'essentiel est que l'attelage le mène à bon port dans les meilleures conditions et en sécurité. Pour cela, il sait qu'il peut compter sur son chien de tête qui est son relais avec l'équipage, en quelque sorte son contremaître. Les échanges entre le chasseur et son chien de tête sont permanents, le contact sans cesse entretenu. L'objectif est donné par le chasseur. Le chien de tête, par son rôle de modèle, partage avec l'équipage les ordres reçus tout en restant à l'écoute de son maître. S'il arrive au chasseur d'être fatigué et de s'assoupir sur le traîneau, l'équipage continuera son chemin sous la direction du chien de tête. Les huchements peuvent être classés en cinq catégories : allures, postures, directions, encouragements et avertissements. Les ordres directionnels indiquent plus un azimut qu'un cap. Ils impliquent de la part du chien de tête, une représentation spatiale et une compréhension conceptuelle de l'action. Le chasseur confie à celui-ci le choix des passages et

n'intervient que lorsqu'il juge que la route choisie par le chien peut menacer la stabilité ou l'intégrité du traineau, ou même sa propre sécurité. Pour encourager ses chiens le chasseur leur adresse des huchements sur un rythme rapide avec une voix enfantine, féminine, douce, comme celle d'une mère à son enfant. Pour les féliciter sa voix se fait grave, mâle. Le rythme est lent et paisible. L'intensité de la voix décroît si l'ordre est compris et exécuté, mais l'intensité augmente si l'ordre n'est pas compris ou pas exécuté. Il peut même être souligné par un claquement de fouet en cas de refus d'obtempérer (Vidéo 17).

Tableau 22 – Quelques ordres et huchements

	Huchements	Signifié	Tonalité	Rythme	Intensité
Allures	<i>Te te te te te ! Te te te te te !</i>	Plus vite ! Plus vite !	Aigüe	Rapide	Décroissante
	<i>Aééé ! Aééé ! Aééé !</i>	Stop !	Grave	Lent	Continue
	<i>Tcha tcha tcha tcha tcha !</i>	Allez ! Allez !	Normale	Rapide	Décroissante
Postures	<i>Agatsééé ! Agatsééé !</i>	Assis. Ne bougez pas	Grave	Lent	Continue
Ordres directionnels	<i>Atsuk ! Atsuk ! Atsuk ! At !At !At !At !</i>	A droite	Normale	Rapide	Continue
	<i>Haguu ! Haguu ! Haguu !</i>	A gauche	Normale	Rapide	Continue
	<i>Hugnaq ! Hugnaq ! Hugnaq !</i>	Tout droit	Normale	Rapide	Continue
Encouragements Satisfaction	<i>Toroaaa ! Toroaaa !</i>	C'est bien, bravo	Grave	Lent	Continue
	<i>Yuu ! Yuu ! Yuu !</i>	Continuez	Aigüe	Rapide	Continue
	<i>Tchok Tchok Tchok !</i>	Encore un peu	Normale	Rapide	Continue
Avertissements	<i>Uluuq ! Uluuq ! Uluuq !</i>	Un phoque. Un ours	Aigüe	Rapide	Continue

Au lexique de base utilisé par tous les chasseurs, s'ajoutent des expressions personnelles à chacun d'entre eux, comprises exclusivement de leurs chiens. Ce sont souvent des encouragements, des stimulations, des félicitations, des informations qui témoignent de l'intimité de la relation du chasseur et de ses chiens. Peter Avike, chasseur de Qaanaaq, avec lequel je voyageais, partageait avec ses chiens son bonheur d'approcher de l'étape, en se penchant vers l'avant du traineau et en leur susurrant d'une voix douce et aigüe: « *Siorapaluk ! Siorapaluk ! Siorapaluk !* ». Ce à quoi son chien de tête et tout son équipage complices, répondaient en redoublant d'ardeur.

Avant le départ, le chasseur se place devant ou à côté de son chien de tête. Au moment du départ, il court à côté de son équipage. En route, il est sur la plate-forme du traineau, donc derrière et à distance de son chien de tête. Le chien de tête perçoit les ordres sans qu'il y ait nécessairement un contact visuel entre lui et le chasseur. À l'arrivée, à l'arrêt, le chasseur est face à ses chiens. Il y a un contact visuel entre lui, son chien de tête et son équipage.

Le fouet

Le fouet est constitué de deux parties : le manche et la lanière. C'est un objet personnel. Le manche en bois est le plus souvent de section ovale décroissante vers l'extrémité. Le chasseur détermine sa longueur par la distance de son aisselle à l'extrémité de ses doigts tendus, ou du sol à la tête de son fémur. Sur la poignée des encoches permettent de positionner les doigts et donne une meilleure prise (Vidéo 13).



Figure 182 - La lanière et le fouet de Nukagpianguaq

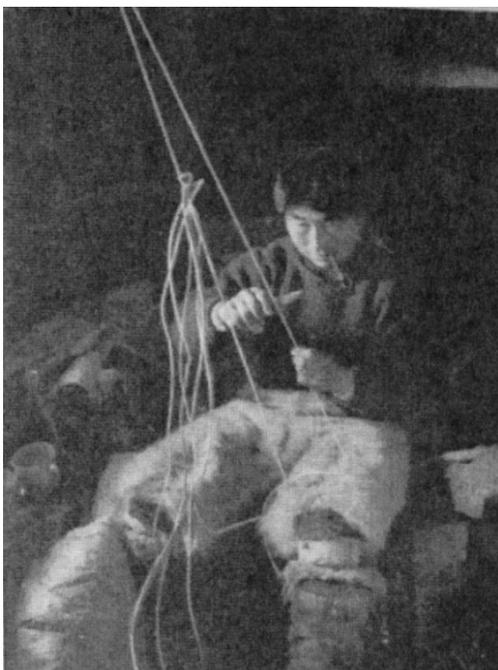


Figure 183 - Nukagpianguaq choisit une lanière pour son fouet, et estime par rapport à ses deux bras écartés la longueur nécessaire. 2015

La lanière, en peau de phoque barbu, longue de sept à huit mètres, est affinée de sa base (*teeaarun*), près du manche, à son extrémité (*sivua*) où un fil de nylon, d'une cinquantaine de centimètres, la prolonge. La longueur de ce fil terminal (*suloraq*), est ajustée par essais et erreurs jusqu'à satisfaction. Plus la lanière est fine et souple, plus l'utilisation du fouet est précise et efficace. Pour amincir le plus possible sa lanière, le chasseur l'attache à l'un des montants de son traineau. Il s'éloigne de quelques pas, la met en tension, et glisse la lame de son couteau légèrement inclinée, dans un mouvement de va et vient le long du cuir. Par l'élimination progressive de petits copeaux il parvient à une épaisseur de quelques millimètres (Vidéos 15 et 16).



Figure 184 - Avril 2015, à Neqe, Nukagpiannguaq amincit la lanière de son fouet.



1937, Maisanguaq amincit des lanières de fouet
Photo Erik Holtved



2009, à Siorapaluk, les lanières de fouet
de Ikuo Oshima

Figure 185 - La lanière du fouet

La lanière de peau est soigneusement fixée à l'extrémité du manche par un jeu de nœuds et de fentes médianes.



Figure 186 - Boutonnière et nœud pour attacher de la lanière au manche du fouet

Pour rester souple et véloce, une bonne lanière doit être régulièrement entretenue, c'est-à-dire frottée avec de la graisse de phoque et assouplie sur toute sa longueur.

Maîtriser le fouet est un art et, dès leur plus jeune âge, les garçons ont des fouets qu'ils manient de façon ludique.



Figure 187 - Dès le plus jeune âge : un fouet comme jouet

Le fouet permet de diriger l'attelage en accompagnant et appuyant les ordres donnés par la voix et la parole. Il souligne les ordres directionnels. Le chasseur saisit le manche du fouet et le tient fermement de sa main dominante. La lanière du fouet traîne derrière lui (ou derrière le traineau), perpendiculairement à ses hanches. Le geste de base du claqué de fouet comporte trois phases : préparation, lancer, retour. La durée inégale des mouvements crée un rythme et donne une accélération et de la vitesse à la lanière (Vidéos 13 et 14).

Préparation



1. Un léger mouvement du poignet bascule le manche du fouet et entraîne la lanière derrière le corps du chasseur. Le poignet est perpendiculaire au manche, dans le même plan que les hanches. Le poids du corps est à l'opposé de la main tenant le fouet.



2. Le chasseur lève son bras en l'air, comme s'il pointait le manche vers le ciel. Une partie de la lanière file, à la hauteur de la tête, dans une direction et l'autre partie, au sol, dans la direction opposée. A la fin du mouvement, l'extrémité de la lanière, qui filait encore sur le sol, monte.

Lancer		<p>3. Le chasseur fléchit légèrement son coude et bascule rapidement l'avant-bras vers l'avant. Le poids du corps est transféré du côté de la main tenant le fouet. Simultanément le chasseur baisse le manche du fouet, l'extrémité de la lanière se dirige vers l'endroit que le bout du manche pointe. Avant-bras et manche de fouet, sont parallèles à la lanière qui, dans une trajectoire haute, passe au-dessus de la tête du chasseur, dans un même plan que le bras et le manche.</p>
Retour		<p>4. Bras, manche de fouet et lanière sont alignés. Le poids du corps est maintenu sur le côté de la main tenant le fouet.</p>
		<p>5. Au moment où le bras change de direction et s'ouvre latéralement tout en revenant en arrière, l'extrémité de la lanière entraînée dans deux mouvements contradictoires, claqué, puis revient au sol et file vers l'arrière dans une trajectoire basse parallèle à celle du point 3. Le poids du corps est à nouveau transféré.</p>

Figure 188 - Mouvement de la lanière du fouet et du bras du chasseur

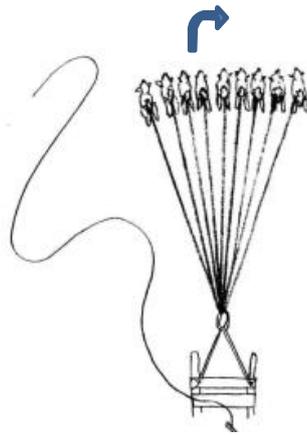
Pour ordonner à son attelage d'obliquer vers la droite ou vers la gauche, le chasseur frappe la neige avec la lanière de son fouet du côté opposé à la direction voulue. Il le claque au-dessus des chiens pour forcer l'allure et devant l'attelage pour arrêter sa course ou, lors d'une pause, pour maintenir l'équipage tranquille. Le fouet intervient comme une explicitation à l'ensemble de l'équipage en soutenant le chien de tête dans son rôle par rapport à ses subordonnés. Le fouet appuie les ordres donnés et aide le chien de tête à être respecté. Les mouvements du fouet étant porteurs de sens, il ne doit pas être utilisé à tort et à travers. Son maniement exige une très grande précision. De ce fait, l'utilisation du fouet pour la conduite des chiens n'est possible qu'avec un attelage en éventail. Les attelages en tandem nécessiteraient une lanière trop longue et donc incontrôlable. Jorn Riel qui a pratiqué le traineau à chiens pendant son long séjour au Groenland, compare l'adresse et la précision du geste du chasseur à celle du chirurgien tout en soulignant que le recours au coup de fouet punitif est tout à fait exceptionnel : « Un bon cocher opère avec son fouet exactement comme un chirurgien accomplit avec son scalpel. Il peut [...] procéder à une frappe chirurgicale à n'importe quel endroit voulu. Il est cependant rare qu'il le veuille, et seuls les mauvais cochers passent à l'acte » (Riel 2007 : 72).

Quand le chasseur n'utilise pas son fouet, il repose son manche sur le coup de pied d'une de ses bottes et laisse la lanière filer sur la neige, à la suite du traineau.



Figure 189 - Le fouet de Niels repose sur l'une de ses bottes

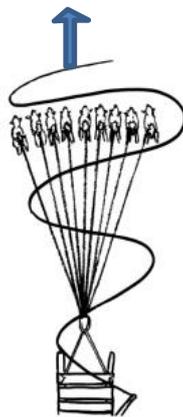
Si un chien n'obéit pas ou s'il vole de la nourriture, il trahit et rompt l'unité qu'il forme avec son maître en ne respectant pas le rôle qui lui est attribué dans la communauté. Son maître peut le punir pour cette double faute: d'une part avoir trahi sa confiance, d'autre part avoir mis en péril la société dont il fait partie. Des coups de manche ou de lanière de fouet lui sont brièvement mais violemment assénés sur la croupe.



Le fouet est claqué à gauche.
 « *Atsuk ! Atsuk ! Atsuk !* » Allez à droite !



Le fouet est claqué à droite
 « *Haguu ! Haguu ! Haguu !* » Allez à gauche !



Le fouet est claqué devant
 « *Hugnaq ! Hugnaq ! Hugnaq ! Hugnaq !* » Tout droit ! Plus vite !

Figure 190 - La lanière du fouet et les ordres

5.2.3 L'attelage

Nous sommes au mois d'avril, les narvals vont arriver. Trois chasseurs, Niels, Mads Ole et Paulus, ont décidé d'aller tester la glace en bordure de banquise. Je les accompagne. Sur la plage réservée aux chiens, Niels détache, de la chaîne commune, ses *qimmeq* par groupes de deux ou trois. Il tire sur le faisceau de traits qu'il fixe à la boucle située à l'avant de son traîneau. Le chien attelé en premier s'assied ou se couche, tranquillement, sans que son maître ait à le lui ordonner. C'est le chien de tête, le meneur de l'équipage. A leur tour sont attelés les chiens « calmes », puis en dernier les chiens turbulents. Tous doivent rester assis jusqu'au signal de départ donné par le chasseur. A l'étape, ils seront dételés dans l'ordre inverse: d'abord le groupe des trublions, puis les dociles et en dernier le chien de tête. Comme tous les chasseurs, Niels connaît les qualités et les défauts de chacun de ses chiens. Il passe du temps avec eux. Il connaît leur histoire, leur personnalité, leurs capacités, leur caractère: courageux, agressif, dissipé, lâche, robuste, maladroit, affectueux, paresseux, hargneux, calme.... Certains sont batailleurs à la halte, mais tirent ferme et de façon régulière au travail. D'autres sont poltrons et ne savent pas se défendre quand leurs coéquipiers les bousculent. Les chasseurs attribuent à leurs chiens des sentiments, une humeur, des préférences, des motivations et des pensées. Niels en tient compte lorsqu'il attèle son équipage, bien qu'en cours de route les chiens se placeront dans l'attelage suivant leurs affinités du jour. Chacun rejoindra sa place et ses compagnons de travail favoris dans l'éventail. Jappements, piétinements, cabrioles, les chiens ont bien du mal à contenir leur impatience et le font savoir bruyamment. Niels enjambe les traits pour libérer une patte prisonnière d'une corde, tape sur la croupe d'un turbulent, vérifie une attache. Mais l'excitation est trop forte ! Les chiens sautent un peu dans tous les sens, se bousculent passent et repassent sous et par-dessus les traits ! Un joyeux et confus méli-mélo ! Niels grommelle quelques jurons. (Vidéo 10).

Au repos ou à l'étape, les chiens gardent leurs traits en permanence et sont configurés en petits groupes de quatre ou cinq. Lorsque tous les traits ont été attachés au traîneau, le chasseur maintient son équipage en posant un pied sur les traits et en maniant amplement la lanière de son fouet devant les chiens. Les nouveaux, qui voulaient jouer au moment de l'accrochage des traits, veulent maintenant partir immédiatement, essayer leurs forces en tirant le traîneau encore amarré. Tout est prêt. Mads Ole qui a ancré le traîneau à son *tooq* (lance avec une pointe de fer) planté dans la glace me fait signe de m'asseoir sur les peaux de caribou de la plateforme, près de

la caisse de matériel à l'arrière du traineau. Pas de poignées pour se tenir, pas de dossier pour se caler, un équilibre à trouver, je m'assieds en biais, les jambes ballantes sur le côté du traineau.

Le départ

Mads Ole enlève le *tooq*, le pose sur le traineau. Les chiens ont compris. Cela signifie l'imminence du départ. Ils sont maintenant debout, prêts à bondir. Mads Ole lève le pied. Il confirme son signal avec une petite tape du manche de son fouet sur le faisceau des traits. Grande secousse! Le départ est fulgurant! Mads Ole court à toutes jambes à côté des chiens. Ceux-ci le dépassent rapidement. Le traineau est maintenant à la hauteur du chasseur qui se retourne, prend appui d'une main sur le chargement et se laisse entrainer dans un bref et somme toute gracieux pivotement pour choir sur les peaux de caribou.



Figure 191 - Départ du traineau

Il faut calmer l'équipage qui s'est élancé à vive allure. Les jeunes novices partent dans des directions divergentes, Mads Ole les ramène par leur trait, ou, surpris, ils sont heurtés par l'avant du traineau. Vite ils regagnent le groupe et participent à l'emballement général. Les chasseurs ont deux techniques pour maîtriser la fougue de leurs chiens : soit ils les laissent galoper à perdre

haleine pendant quelques minutes, soit ils jettent une corde en guise de frein sous un patin pour créer une résistance. Après quelques centaines de mètres, les deux techniques calment vite l'équipage qui ralentit l'allure et poursuit au trot. (Vidéo 11).



Figure 192 - L'attelage s'est élancé au galop

L'éventail

Contrairement aux chasseurs de régions boisées du circumpolaire, les Inughuit n'ont pas la contrainte de la végétation pour conduire leurs traîneaux. La banquise est vaste. Elle permet d'atteler les chiens avec des traits d'égale longueur, c'est l'attelage en éventail dans lequel les chiens progressent tous de front.



Figure 193 - Attelage en éventail

Pendant six mois par an, ces attelages assurent les déplacements sur la banquise, de village à village et vers les camps de chasse. L'attelage en éventail offre deux avantages : d'une part la force et d'autre part la sécurité. L'effort fourni pour tirer le traineau est réparti entre les chiens ce qui confère de la puissance à l'équipage.



Figure 194 - L'éventail gage d'entraide et de sécurité

L'attelage en éventail permet également aux chiens de se resserrer ou de s'écarter les uns des autres, ce qui est particulièrement important dans les passages hérissés d'hummocks ou sur les plaques de glace fine. Les chiens vont, d'eux-mêmes, se positionner en fonction de l'état de la glace, du relief, des obstacles. De plus, sur de longs parcours, les chiens apprécient de travailler en compagnie les uns des autres et s'appuient, deux par deux, flanc contre flanc. En cas de faille ou de fracture de la banquise, la configuration en éventail est un gage de sécurité. L'attelage très largement déployé ne basculera pas tout entier dans le vide. Dans ce contexte, les chiens ont également appris à porter secours au chasseur en difficulté. Un attelage est généralement constitué de huit à neuf chiens, souvent d'une même fratrie, dont l'espérance de vie ne dépasse guère six ans. Au-delà de cet âge, les chiens fatigués, ou les chiens de tête dont l'autorité est contestée par leurs comparses, sont abattus. Les meilleurs chiens peuvent cependant être graciés afin de perpétuer la lignée. Lorsque le traineau est lourdement chargé les attelages de plus d'une douzaine de chiens sont cependant fréquents. Un tel équipage peut tirer jusqu'à une demie tonne.



Figure 195 - Les chasseurs aident les chiens dans la traversée du glacier Tugto. 2009.

Les *qimmeq* sont capables d'aller loin, longtemps, rapidement, dans des conditions souvent rudes. En déplacement, la vitesse moyenne d'un équipage est d'environ douze kilomètres par heure. Des chiens bien entraînés et bien nourris sont capables de parcourir quatre-vingt à cent kilomètres par jour, ponctués de quelques pauses. Dans les montées difficiles, le chasseur aide l'équipage en descendant du traineau qu'il pousse par les montants arrière. Dans les descentes abruptes, il glisse rapidement une boucle en grosse corde ou une chaîne sous un des patins du traineau. L'une comme l'autre font office de frein. Et si la pente est trop forte, les chiens ont appris à rester derrière le traineau pour le retenir et le freiner (Vidéo 21).

Si les chasseurs peuvent se prêter un ou deux chiens, les attelages ne sont pas interchangeables. Le chasseur forme avec ses chiens une unité symbolique et effective. Il communique et interagit avec son équipage par des bruits divers, des sifflets, des gloussements. Il interpelle ses chiens par leur nom, les encourage, les réprimande. La hauteur, la force de la voix donnent du sens à l'ordre verbal. Les mouvements, le placement de la lanière du fouet, sont signifiants en eux-mêmes ou soulignent les ordres verbaux. Un tapotement du manche du fouet sur le côté des *kamik* accélère la vitesse. De même, les chiens communiquent avec le chasseur. Celui-ci doit s'adapter à ses chiens pour comprendre leur langage corporel et ce qu'ils lui

communiquent par leurs attitudes : position des oreilles, de la queue, des poils, port de tête, s'appuyer contre un voisin d'attelage, etc... Aleqatsiaq Peary s'enorgueillit de n'avoir jamais à sortir son fouet pour conduire ses chiens. Il leur parle, leur adresse des petits roucoulements, leur fredonne des chansons... « Ils aiment ça et ils m'écoutent! » dit-il.

La neige, la glace, la banquise

En fonction de l'état de la banquise et de l'enneigement les chasseurs peuvent se déplacer en traineau pendant six à sept mois par an. C'est-à-dire du mois de décembre au mois de mai. Dès que l'épaisseur de la glace le permet, les chasseurs privilégient les itinéraires sur la banquise où la neige légère, froide et peu profonde offre des conditions idéales pour les déplacements. Elles permettent d'aller vite sans se blesser. A partir de quinze centimètres d'épaisseur, la glace supporte le poids d'un traineau chargé d'une demi-tonne. La circulation sur les sols enneigés, n'est choisie que lorsque l'itinéraire représente un gain de temps important. Il s'agit alors souvent de traverser des glaciers, car la neige, dont les précipitations sont peu abondantes, est vite balayée par les vents sur les sols caillouteux. Cependant, comme le fait remarquer Jorn Riel qui vécu plusieurs années au Groenland: « l'état du terrain peut passer d'une glace lisse où le chien a du mal à prendre ses appuis, à une neige profonde où il s'enfonce jusqu'au ventre. La route peut passer par des montagnes où chaque mètre à gravir est une conquête, et dont la descente se fait à une vitesse vertigineuse avec les quatre cents kilos de chargement aux fesses. La glace peut être fragile et se briser, l'un après l'autre les chiens peuvent tomber à l'eau, ou elle peut être faite de glace à la dérive qui s'est figée en blocs entre lesquels le traineau se coince et les harnais s'accrochent » (Riel 2007 : 71). Et le long des côtes, les hummocks résultants de l'action des marées et des vents, peuvent former des labyrinthes qui ralentissent considérablement la progression des attelages.



Figure 196 - Franchissement d'un chaos d'hummocks en lisière côtière. Photo de Hans Jensen



Figure 197 - Nukagpiannguaq hisse son traîneau sur la banquette côtière de Neqe

Les principaux dangers sont une mauvaise qualité de la glace et de la neige ou des obstacles dissimulés. Les chiens redoutent la neige profonde ou balayée par le vent et par ailleurs, ils glissent et dérapent sur la glace fine et brillante. Leur progression peut aussi être freinée par les hummocks qui masquent les passages possibles avec le traineau.

Des chiens bottés

À la fin du printemps, il est préférable de voyager lorsque le soleil se rapproche de l'horizon et que la température est plus fraîche. Le traineau glisse mieux sur la glace durcie. Dans la journée, le soleil très chaud fait fondre la surface de la glace qui regèle la nuit. Dans le cycle quotidien de gel-dégel, les cristaux formés peuvent être coupants comme des lames de couteau et blesser les pattes des chiens. C'est également le cas en automne sur la nouvelle glace très coupante. Les chiens se couchent et se mordent les pattes pour essayer eux-mêmes de se dégager des glaçons et retrouver la mobilité de leurs orteils. (Vidéo 23). Pour éviter cette accumulation de glace, les chasseurs coupent les poils et les ergots des pattes de leurs chiens, ce qui les rend plus résistants et limite les blessures douloureuses. Cependant, au mois de juin, lors des ultimes déplacements de la saison sur la banquise, la neige gelée, coupante et abrasive, attaque les coussinets. Les chasseurs enduisent de graisse de phoque les pattes de leurs chiens ou les chaussent de petites bottes.



Figure 198 - Siorapaluk 2015: Nukagpiannguaq, aidé de son fils, Uumaq, coupe les poils des pattes de ses chiens



Figure 199 - Les pattes des chiens sont enduites de graisse de phoque

Les bottes pour chiens sont faites d'un morceau de peau repliée et cousue de deux côtés, ce qui forme un petit sac refermé et resserré autour de la patte avec une lanière. Dans la partie inférieure deux trous sont percés pour laisser dépasser les griffes médianes, les plus longues, ce qui permet au chien de garder de la stabilité. Les chasseurs préfèrent cependant avoir recours à la graisse plutôt qu'aux bottes, car il est souvent difficile d'équiper la totalité des chiens de l'attelage sans que cela soit l'occasion d'un grand désordre et de turbulences dans la meute.

Au cours des déplacements les chiens jouent à saute-mouton au-dessus, au-dessous des traits pour rejoindre une place ou un compagnon préféré dans l'équipage, ou se font distancer quand ils satisfont leurs besoins naturels. Il faut souvent arrêter l'équipage et patiemment démêler les traits. (Vidéo 18)



Figure 200 - Au cours des déplacements : démêler les traits

La halte et l'étape, attacher l'équipage

Lors des haltes, toutes les deux ou trois heures, les chiens restent attachés au traineau par leurs traits et s'allongent dans la neige, pattes étirées.



Figure 201 - Pendant une halte, les chiens détendent leurs pattes

À l'étape, les traits sont détachés du traineau mais restent accrochés au harnais de façon à ce que l'équipage soit toujours prêt à être attelé au cas où un danger surviendrait. Les chiens sont attachés par petits groupes autour du camp et assurent la sécurité des chasseurs contre l'éventuelle attaque d'un ours.



Figure 202 - À l'étape, les chiens sont attachés par petits groupes autour des tentes

Les traits, regroupés par quatre ou cinq, sont passés dans une sorte de boutonnière creusée dans la glace par les chasseurs avec leur grand couteau, le *savik*. (Vidéo 24). Près de la cabane du fjord McCormick, Paulus Simigaq⁸⁰ creuse, dans la glace, un point d'ancrage pour son attelage. Paulus balaie la mince couche de neige recouvrant la surface de la banquise en effectuant des mouvements latéraux d'une de ses *kamik*. La glace apparaît. Il s'agenouille et en frappant énergiquement la glace avec la pointe de son couteau, creuse en biais un trou profond d'une vingtaine de centimètres. Puis il pivote sur lui-même et creuse un second trou distant d'environ une paume de main du premier. Des éclats bleutés fusent en gerbes ou s'accumulent dans les cavités. D'un mouvement vif de torsion du poignet, Paulus dégage les paillettes translucides. Toujours penché sur son travail, il frappe la glace selon un axe horizontal reliant le fond des deux trous. La lame réapparaît. Le tunnel entre les deux trous est achevé. Quelques mouvements circulaires du poignet et du couteau, la boutonnière est réalisée. Paulus prend un bout de corde, le noue en formant une boucle à laquelle il pourra attacher les traits des chiens et amarrer son équipage, pour la nuit, de façon sûre. Il se relève et va chercher le premier groupe de quatre chiens qu'il dételle du traineau.



Figure 203 - Paulus Simigaq creuse un point d'ancrage dans la banquise pour son attelage

Dès que les chiens ont été dételés, répartis et attachés à un point d'ancrage, le premier souci du chasseur est de les nourrir. Les tentes seront montées ultérieurement sur les traineaux.

⁸⁰ Paulus Simigaq. Chasseur, né le 22 septembre 1966 à Siorapaluk

5.2.4 Nourrir les chiens

De la viande

Une meute compte de dix à vingt chiens. Cela nécessite beaucoup de viande pour les nourrir. « Comme ils aiment bien chasser, les chiens peuvent tirer le traineau tous les jours pendant l'hiver. Mais, précise Toku Oshima, chasseuse à Qaanaaq, il faut bien les nourrir et régulièrement pour qu'ils ne soient jamais épuisés ». Selon Krupnik (1993 cité par Darcy Morey) la consommation des chiens, est en moyenne de 28% du total de la nourriture, en kilocalories, nécessaire annuellement à une communauté. Ce que Bernard Saladin d'Anglure (1984) estime correspondre à un peu moins de quatre cents kilos de viande et de graisse par chien et par an. La chasse doit donc être fructueuse pour permettre l'entretien d'une meute et seuls les bons chasseurs ont des meutes importantes. En général, les chasseurs préfèrent donner à leurs chiens de la viande grasse de phoque et de morse plutôt que de la viande maigre, comme celle du lièvre ou du caribou. Pendant les déplacements sur la banquise, chaque chien reçoit quotidiennement quatre à cinq morceaux de viande gelée, soit environ un kilo. Cette nourriture est issue de leur propre travail en équipe et en relation avec le chasseur, dans leur environnement quotidien. Elle constitue un élément endogène qui s'inscrit dans la relation homme/animal/environnement. Au village, la viande est stockée dans des coffres en bois sur la plage et rentrée dans la maison en fonction des besoins. Là, elle dégèle, pendue au plafond, dans la chaleur de la cuisine et s'égoutte au-dessus d'une bassine. Elle est ensuite découpée en morceaux par le chasseur. (Vidéo 26).



Figure 204 – À gauche : coffre à viande sur la plage de Qaanaaq. À droite : Paulus découpe pour ses chiens, un quartier de morse décongelé – Siorapaluk. Mai 2009.

Les caches à viande, pour les chasseurs et pour les chiens

Les chasseurs, en prévision de leurs déplacements hivernaux, jalonnent leurs territoires de chasse de « caches à viande ». Ces caches sont des tertres de pierres sèches (*qinnit*) élevés à la fin de l'été, haute saison de la chasse au narval et au morse. La partie postérieure du narval (*itshoroq*) est déposée dans la cavité centrale (*qinninvik*) du tertre par le chasseur qui a capturé le gibier. Des grandes pierres plates, ou une planche de bois, referment le sommet de l'édifice. La viande, au frais, à abri de la lumière et des prédateurs, peut se conserver pendant près d'un an. Les caches à viande disséminées le long des côtes appartiennent au chasseur qui les a édifiées, mais pas la nourriture qu'elles contiennent. Celle-ci est à la disposition de tous. N'importe qui, ayant besoin de nourriture, peut y puiser lorsqu'au cours d'un déplacement il se trouve surpris par le mauvais temps et à court de vivres. Il lui suffit de le dire au propriétaire de la cache, sans pour autant avoir d'obligation en retour. Chacun sait où se trouvent les tertres et chacun, en cas de besoin, pourra se ravitailler. Le stockage de nourriture dans des caches, en des lieux précis connus de tous, et la mobilité des chasseurs, représente un compromis entre une forme de nomadisme cynégétique et la sédentarité de la communauté.



Qinnit tertre de pierres pour stocker la viande

Qinninvik, cavité dans laquelle est conservée la viande

Figure 205 - Caches à viande - Camp de Tiunartalik. Fjord Inglefield. 2010.



Figure 206 - La partie postérieure d'un narval, *itshoroq*, est déposée dans une cache à viande.
Photo de Dan Norman. 2016

C'est la fin de l'été, Dan Norman⁸¹ et son beau-père ont capturé un narval dans le fjord Inglefield. Ils déposent sous un tertre de pierres la partie caudale de l'animal. La viande pourra servir de nourriture l'hiver prochain, pour des chasseurs à cours de provisions ou pour leurs chiens.



Figure 207 - Mars 2017, pour nourrir leurs chiens, des chasseurs récupèrent de la viande stockée sept mois plus tôt.
Photo de Dan Norman



Figure 208 - Cache à viande à Neqe. Mai 2018

⁸¹ Dan Norman.. Proviseur du collège de Qaanaaq. Arrière petit-fils de Nasaitsordluarsuk Daorana. (1897-1975)

En voyage, en hiver et au printemps, la viande conservée dans les caches, ou emportée sur le traîneau, est débitée à la hache sous le regard très attentif des chiens. Aucun ne bouge. Assis devant le chasseur, ils observent et patientent en silence. (Vidéo 27).



Figure 209 - Qeqertarsuaq, Mads Ole découpe, à la hache, la viande pour son équipage.



Lorsque les chasseurs prévoient de séjourner quelques jours en un même lieu, ils rentrent un quartier de viande dans la cabane, le pendent au plafond, près d'un *primus*, pour le faire décongeler. La découpe et la distribution aux chiens en seront facilitées.

Figure 210 - Des quartiers de morse pendus au plafond de la cabane de chasse, dégèlent près d'un *primus*

Nukagpiannguaq distribue de la viande à ses chiens

Sur la plage de Siorapaluk, les chiens attachés par leurs traits, ont aperçu Nukagpiannguaq et reconnu la bassine contenant leur nourriture. Le chasseur est accueilli par un concert de hurlements et un ballet de bonds, de cabrioles et de sauts. Les chiens tirent sur leurs traits.



Figure 211 - L'heure du nourrissage

Nukagpianguaq pousse un petit traineau sur lequel il transporte la bassine contenant des morceaux de morse. D'une voix forte, il profère quelques jurons, grogne quelques ordres, interpelle les chiens les plus excités. Le vacarme et le désordre cessent instantanément. Face à face, animaux et chasseur s'observent. Nuka jette un coup d'œil sur chacun de ses chiens. Eux, immobiles, le regard tendu vers leur maître, attendent. La distribution peut commencer. Nuka lance individuellement des morceaux de viande à chaque chien. Le geste du lancer intentionnel appuyé par le contact visuel, crée une relation particulière entre lui et chacun de ses chiens.



Figure 212 - Une relation respectueuse entre les chiens et entre le chasseur et ses chiens

Pour une meute donnée, l'ordre de distribution est toujours le même. Le chien dominant est servi le premier. Les chiens connaissent cette hiérarchie et attendent leur tour. Ils se respectent les uns les autres. Le chasseur communique avec ses chiens, il est respecté par eux (Vidéo 26).

Des croquettes

Pendant un déplacement, lorsque la viande risque de manquer, les chasseurs emportent un sac de croquettes sur leur traineau. C'est une nourriture achetée, manufacturée, importée d'un environnement étranger au quotidien des chasseurs et des chiens. A l'étape, après avoir dételé l'équipage et attaché ses chiens par petits groupes, Nukagpiannguaq éventre le sac de plastique d'un coup de pelle à neige et lance les croquettes à la volée. Pour s'assurer que les granulés sont répartis largement devant la meute, son geste et son regard sont dirigés vers le sol. Le contact visuel entre le chasseur et ses chiens est restreint. Les chiens se précipitent, sur les croquettes qui jonchent la neige. La relation homme/chien est perturbée. L'avidité engendre l'agressivité. Nuka est obligé de sévir. La hiérarchie au sein de la meute est contestée, des bagarres éclatent (Vidéo 28).



Figure 213 - Nukagpiannguaq distribue des croquettes. Neqe. 2015



Sac de 20 kilos de croquettes pour chiens de traineau



Agressivité dans la meute

Figure 214 - Croquettes et agressivité

Après avoir été nourris, les chiens ne sont plus capables de fournir des efforts. C'est le moment du repos et de la digestion. Ils se lovent en boule, le museau enfoui dans la fourrure de leur queue et digèrent. Cette posture, en minimisant la perte de chaleur, permet en hiver, de résister aux tempêtes et à des températures extrêmes.



Figure 215 - Chiens lovés en boule, la truffe sous la queue

Pendant la période estivale de repos, les chiens ne sont nourris qu'une à deux fois par semaine avec de la viande de phoque ou de morse stockée dans les coffres de bois de la plage.



Figure 216 - Coffre à viande à Qeqertat. Juillet 2010 :



Figure 217 - Nourrissage des chiens à Qeqertat- Juillet 2010

A Qaanaaq, durant toute l'année, les chiens, lorsqu'ils ne travaillent pas, restent attachés sur la plage qui est vaste et large, alors qu'à Siorapaluk et à Qeqertat les chasseurs les éloignent du village. Sur la côte ouest, les chiens passent l'été sur des petits îlots où ils peuvent rester huit à dix jours sans être nourris.



Figure 218 - Chenil estival sur l'île de Qeqertat - 2016

A l'automne, quelques semaines avant que les chiens ne reprennent leur travail de trait, ils sont à nouveau nourris plus généreusement. Chaque chien reçoit alors environ un kilo de viande par jour, ce qui est la même quantité que celle qu'il recevra quotidiennement lorsqu'il tirera le traineau pendant la saison des déplacements.

5.2.5 Maladies et mort des chiens

Les chiens inuit sont sensibles aux maladies virales portées par des canidés sauvages comme les loups ou les renards. L'épizootie de maladie de Carré la plus récente, dans la région de l'Arctique, s'est produite en 1987. Elle reste gravée dans la mémoire de la communauté. La propagation du virus a été fulgurante et son impact désastreux. Les premiers cas ont été identifiés dans le centre de l'Arctique en octobre de la même année. En décembre, la maladie de Carré s'était déplacée vers l'est atteignant Igloolik et Grise Fiord, puis le Groenland. Les doses de vaccins ont tardé à parvenir dans la région de Qaanaaq et les vaccinations ont été effectuées trop tard pour être efficaces. De 1987 à 1988, du fait de l'épizootie les chasseurs ont perdu plus de mille trois-cent-vingt de leurs chiens, soit 95% des meutes. (MacRury 1991). En urgence plus de cinq-cents chiens furent transportés par avion d'Ilulissat à Thulé, puis acheminés vers les implantations.

Uusaqqaq Qujaukitsoq⁸², qui était alors jeune chasseur, en a filmé plusieurs séquences dramatiques. Il raconte cette catastrophe avec des frissons dans la voix.

« En 1987, s'est déclarée une épizootie qui a duré pendant dix semaines. K'ârkutsiak⁸³, notre aîné, dit que ce fut la pire catastrophe depuis le déplacement de Thulé. Les chiens agonisaient dans des souffrances atroces. Les cadavres de meutes entières furent descendus sous la banquise par des trous creusés dans la glace. L'épizootie a pris fin le 23 février 1988 et a repris en avril. Les chasseurs sombrèrent dans un tel désespoir, qu'une commission dû être créée pour les soutenir ! Des chiens furent importés par avion d'Ilulissat vers Thulé et convoyés, sur la banquise, jusqu'à Qaanaaq, escortés par des motoneiges de l'armée américaine. Mais les chiens ne comprenaient pas les huchements des chasseurs inughuit, qui étaient différents de ceux des chasseurs d'Ilulissat. Ils partaient dans tous les sens ! Ils étaient complètement perdus et n'obéissaient qu'au fouet ! Ils ont dû apprendre un nouveau vocabulaire ! », (Uusaqqaq Qujaukitsoq, Qaanaaq. 2016).

⁸² Uusaqqaq Qujaukitsoq. 1948 - 2018. Chasseur né à Uummannaq. Petit-fils d'Inukitsupaluk qui participa aux expéditions de Robert Peary, Knud Rasmussen. Et Lauge Koch. Son fils, Vittus, a été ministre du gouvernement groenlandais. Uusaqqaq est membre fondateur d'Hingitaq 53, les expulsés d'Uummannaq.

⁸³ K'ârkutsiak Itah. 1903-1996. Son père, Irhé (1877 - 1917/27), et son grand-père, Sorqaq, étaient des *angakok*.



Figure 219 - Des chiens d'Ilulissat arrivent, par avion, à la base américaine de Thulé. Source : KNR

La rage est la maladie la plus redoutée des chasseurs. Durant l'hiver 1997-1998, une épidémie a tué plus d'un millier de chiens. En quelques mois, le nombre de chiens a chuté de deux mille à environ neuf cent quatre-vingt. (Statistics Greenland). Désormais, selon la loi, tous les chiots doivent être vaccinés. Cependant, les chasseurs déplorent que les doses de vaccins nécessaires, ne parviennent presque jamais dans les implantations reculées comme Siorapaluk.

Un chien qui ne peut plus travailler parce qu'il est malade ou blessé, est considéré comme une bouche inutile à nourrir. Il est abattu d'un coup de fusil et laissé sur place. Les chiens qui mordent, perturbent l'attelage ou s'attaquent aux humains, sont eux aussi tués d'un coup de fusil pour protéger la cohésion de la meute et de la société. Cela se passe souvent à la fin de la saison des déplacements en traineau. Toku, chasseuse à Qaanaaq, ne peut s'y résoudre. Selon elle, un chien bien traité et bien nourri peut vivre plus d'une douzaine d'année. Cependant, trop âgé, même s'il reste un vaillant travailleur, il ne peut plus s'imposer dans l'attelage et devient inutile. Toku demande alors à son beau-frère d'exécuter la tâche qui la rebute.

5.2.6 Les chiens de chasse vont à la pêche

Les chiens et leurs maîtres se trouvent confrontés à des changements environnementaux. Les variations climatiques bouleversent les itinéraires traditionnels et les territoires de chasse. La mondialisation et une occidentalisation socio-économique remettent en question des usages et des savoirs transmis de génération en génération. Sans les chiens, les déplacements et la chasse, fondements de la culture inughuit, se trouveraient en situation de grande fragilité. Sans leurs chiens, les Inughuit ne pourraient plus maintenir leur mode de vie traditionnel basé sur la chasse. De même, sans les chasseurs, les chiens de traineau seraient en danger de disparition. « Si nos chiens disparaissaient, c'est une part de notre âme et de notre identité qui disparaîtrait », dit Uusaqqaq Qujauqitsoq. De nouvelles directives diminuant les quotas de chasse risqueraient de

pousser les chasseurs à abandonner les derniers villages pour Qaanaaq où se trouvent des services offerts par la communauté, la proximité du magasin d'approvisionnement, des établissements scolaires pour leurs enfants et l'espoir d'un travail salarié pour faire face aux nouvelles dépenses. Cette urbanisation, en cours, s'accompagne souvent d'un abandon de la chasse et donc des chiens. Les relations au sein de la meute, et la relation entre le chasseur et ses chiens, se trouvent bouleversées par des changements de pratiques dus à des changements environnementaux, comme par exemple au moment de la distribution de nourriture. En période d'abondance du gibier, nourrir une meute n'est pas un problème. Cela est différent lorsque la chasse est peu fructueuse (Morey & Aaris-Sørensen 2002 : 46). Le chasseur a recours à des croquettes. La nourriture et l'équipement des chiens sont manufacturés, donc facturés. Au magasin de Qaanaaq, un sac de vingt kilos de croquettes, coûte 380 DKK (60 €). Nourrir un équipage de dix chiens revient à 30 € par jour, ce qui grève lourdement le budget du foyer. De même, la sangle pour la confection des harnais est vendue 19,95 DKK (2,70 €) le mètre, les traits conditionnés en bobine se vendent au poids 69,95 DKK (9,50 €) le kilo. Les changements climatiques, la diminution et l'imprévisibilité de la banquise, raccourcissent année après année la période pendant laquelle les chiens sont employés pour chasser. Quand l'entretien d'une meute devient trop couteux ou problématique, certains chasseurs en viennent à tuer leurs chiens (ou demandent qu'ils soient tués par le « tueur de chien » du village). Mais les chasseurs de la région de Qaanaaq, déplorent les conséquences de l'apparition des motoneiges sur les capacités de leurs chiens à flairer le gibier, suivre une piste, à ne jamais se perdre même dans les tempêtes. Selon eux, l'odeur laissée sur la neige par les gaz d'échappement perturbe le flair des chiens et détruit la finesse de leur odorat. Leur capacité d'orientation est perturbée de même que leur aide à la chasse pour flairer le gibier. Les motoneiges en polluant la banquise dévalorisent leurs chiens.

Le conseil local a limité l'utilisation des motoneiges aux seules pistes entre les implantations et préférerait même que les motoneiges ne soient pas du tout utilisées, car elles éparpillent le gibier et causent des accidents. Les chasseurs, qui veulent que le gibier reste, font respecter cette réglementation.

« L'usage des motoneiges est banni pour la chasse. dit Toku Oshima. Nous avons seulement le droit de les utiliser, en suivant les traces des traîneaux, pour le transport des personnes, de village à village. Avec une autorisation spéciale, on peut aussi les emprunter pour aller vers (ou depuis) les lieux de pêche sur glace, ceci dans un temps lui aussi réglementé»

Généralement, pour se rendre sur un lieu de pêche, les chasseurs utilisent leurs chiens et leurs traîneaux. Au camp les chiens attendent. Pendant ce temps, sans fournir de travail, ils sont

nourris avec du poisson séché (qui aux dires des chasseurs a une moindre valeur nutritive), de la graisse de phoque, du requin ou des croquettes achetées au magasin. Bien que le requin du Groenland ait été traditionnellement donné comme nourriture aux chiens, les textes anciens stipulent que la viande doit toujours être séchée ou diluée avant que les chiens ne la consomment. Selon les anciens, la chair (fraîche ou congelée) des requins de Groenland contient un poison qui mettrait les chiens en état d'ébriété et, au pire, pourrait les rendre malades au point d'en mourir. La préconisation était de faire sécher la viande du poisson pendant six à neuf mois avant qu'elle ne puisse être donnée aux chiens sans danger pour leur santé.



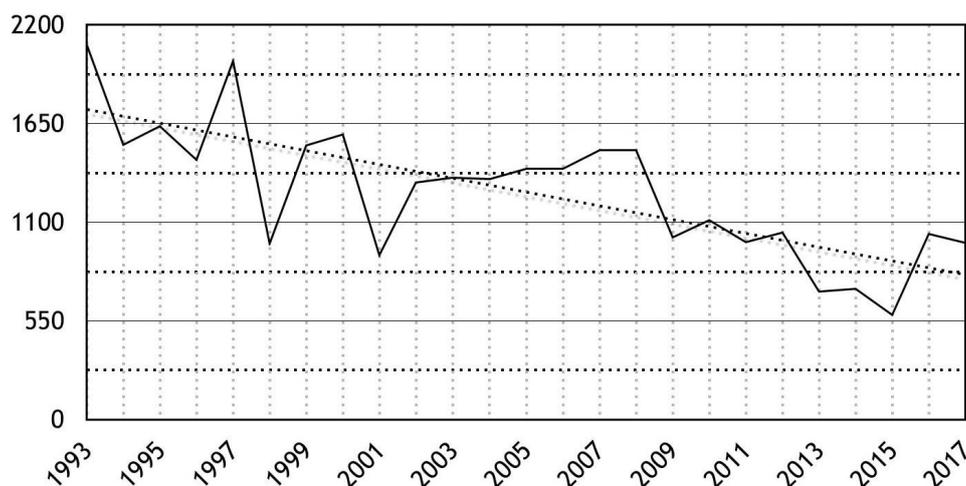
Figure 220 - Nourriture des chiens avec du poisson - Harald Moltke. 1905

Cette nourriture n'est pas la diète habituelle des chiens. Leur endurance et leurs capacités de chasseurs s'émeussent. Cette nourriture provoque inévitablement des diarrhées, ce qui n'est pas sans conséquences sur leur travail. Pendant les déplacements, il est compliqué pour les chiens attelés, d'assouvir leurs besoins naturels, ils perdent leur position dans l'attelage, emmêlent les traits et finalement ralentissent l'équipage. D'autre part *Royal Greenland*, copropriétaire de la coopérative de pêche de Qaanaaq, impose des normes drastiques quant à la qualité et la fraîcheur des flétans. Le chasseur-pêcheur doit être capable de rapporter rapidement ses poissons. Le traineau de ramassage attelé à une motoneige s'avère alors plus rapide et donc mieux adapté, même s'il entraîne des coûts supérieurs de transport. La coopérative, *Inughuit*

Seafood, a organisé sur la banquise, depuis 2015, un ramassage de point de pêche en point de pêche avec d'énormes traineaux dotés d'une benne et tractés par une motoneige ou un 4X4. Y-a-t-il réellement une concurrence entre les chiens et les motoneiges ? Les motoneiges sont plus rapides que les chiens. Elles permettent de tirer des charges plus lourdes. Il n'est pas besoin de chasser pour les « nourrir ». Elles ne consomment rien à l'arrêt. Leur utilisation est plus facile : il n'y a pas de traits à démêler, il n'est pas besoin de lisser les patins ni de courir à côté du traineau. Cependant elles sont plus fragiles. Elles sont bruyantes et font fuir le gibier. Elles ne savent pas retrouver le chemin du camp dans le brouillard ou éviter les obstacles ! Les Inughuit sont pragmatiques : « un attelage, même à cours de nourriture pendant quelques jours, continue à avancer » disent-ils. Les motoneiges à cours de carburant s'arrêtent là où elles sont. Elles peuvent tomber en panne et se révéler alors dangereuse. Il faut apprendre à les réparer, payer l'essence et les pièces détachées (qui n'arriveront que par le bateau de l'été ou de l'automne). Dans les pires conditions un attelage trouve son chemin. La motoneige en est incapable. En revanche, les chiens, qu'ils travaillent ou non, ont besoin de nourriture et de soins pendant toute l'année. Lorsque les conditions sont bonnes, les motoneiges sont plus rapides, mais lorsque la neige est profonde, ou la banquise fissurée, les chiens passent là où les motoneiges auraient été inopérantes. Les chasseurs regardent donc avec intérêt (et une certaine envie) cette modernité rutilante, mais ne sont pas prêts à lui sacrifier leurs chiens. Le mirage d'un tourisme polaire et de ses « safaris » en traineau à chiens, les fait rêver. Les scientifiques, les médias en utilisant les traineaux comme moyens de déplacement, apportent un à point de revenu aux chasseurs et d'activité à leurs chiens. Cela reste extrêmement faible et, dans un climat rigoureux, les infrastructures d'accueil sont quasi inexistantes et le transport aérien, monopole d' « Air Greenland », lié aux aléas des conditions météorologiques, atteint des coûts rédhibitoires pour les Tours Operators. Les chasseurs gardent leurs chiens, mais le nombre de chasseurs diminuant, le nombre de chiens diminue également.

Depuis la fin du XXI^e siècle, le nombre de chiens à Qaanaaq a diminué de moitié. Sur la totalité du territoire du Groenland, le nombre de chiens de traineau qui était de 25 000 en 2002, a chuté à moins de 15 000 en 2016 (Greenland in figures 2017). Plusieurs raisons sont avancées pour expliquer ce déclin. Pour Kirsten Hastrup, les changements climatiques, en entraînant une réduction de la banquise, ont affecté les territoires de chasse traditionnels et les possibilités de provisions de nourriture pour les humains et pour les chiens. (Hastrup 2018 : 47). L'évolution du mode de vie a réduit la motivation à entretenir suffisamment de chiens pour maintenir des équipages.

Tableau 23 - Évolution du nombre de chiens de la région de Qaanaaq de 1993 à 2017. Source : *Statistics Greenland*



Ce déclin de la population de chiens de traîneaux, pourrait mener à l’extinction des *qimmeq* et affecter sensiblement la relation que les Groenlandais entretiennent avec leur environnement. Cependant, Christian Sonne, vétérinaire et chercheur à l’université de Aarhus, souligne que les chiens vulnérables aux mêmes risques de santé que les humains (pollution, changements climatiques...) représentent une référence pour la veille sanitaire de la population groenlandaise (Sonne & al. 2017 : 84). Pour stopper le déclin de la population des *qimmeq* et contribuer à la maîtrise des risques sanitaires, des recherches se focalisent actuellement sur ces chiens culturellement et écologiquement importants. Elles sont l’objet d’un vaste projet, « *Qimmeq* » mené par l’université du Groenland, l’université de Copenhague et le Muséum d’Histoire Naturelle du Danemark. Des axes de travail sur le plan local, national et international, sont établis. Localement il s’agit d’encourager les aînés à transmettre leurs savoirs aux jeunes générations, développer, auprès des enfants, les sources d’informations au sujet de la chasse et du traîneau à chiens, créer des camps d’été où les jeunes peuvent s’initier aux techniques de soins aux chiens. Sur le plan national les objectifs sont de publier des manuels d’instruction au sujet des soins à dispenser aux chiens de traîneau, du matériel éducatif pour les élèves des écoles primaires et secondaires, subventionner la nourriture pour les chiens de traîneau, former des assistants vétérinaires. Sur le plan international, considérer les chiens de traîneau comme une part de la culture commune des Inuit, inscrire le chien de traîneau sur la liste du patrimoine mondial de l’humanité (UNESCO), recueillir et conserver les récits et mythes relatifs aux chiens de traîneau sont des pistes de travail.

5 - 3 - Sur l'eau: le kayak, le canot

Doté d'armes pensées et conçues par lui-même, vêtu de vêtements fonctionnels, le chasseur, pour poursuivre les narvals, construit son propre kayak.

En 1767, avant la rencontre de Ross avec les Inughuit, David Crantz écrivait au sujet des Groenlandais dans son ouvrage *History of Groenland* : « chaque homme doit avoir un kayak et l'équipement qui s'y rapporte », et il ajoutait : « aucun homme ne peut être un vrai Groenlandais s'il n'attrape pas de mammifères marins. C'est l'objectif de tous ses efforts, le seul art auquel il s'entraîne depuis son enfance et par lequel il se construit, se fait respecter et devient membre de la communauté » (Crantz 1767 cité par Harvey Golden 2006 : 26). Depuis plus de mille ans jusqu'à nos jours, les mammifères marins ont tenu une place particulièrement importante dans la vie et la survie des Inughuit. Parmi ces animaux, les phoques avec lesquels les Inughuit pensaient avoir un lien spirituel et biologique intime étaient un élément de base. Leurs peaux habillaient les chasseurs et couvraient leurs kayaks. Si, en hiver, les phoques pouvaient être capturés aux trous de respiration sur la banquise, en été leur capture ne pouvait se faire qu'en kayak. Le kayak est donc devenu un moyen de déplacement nécessaire à la survie de la communauté et, par conséquent, les grands chasseurs sont nécessairement grands kayakistes. Le chasseur inughuit fabrique lui-même ses équipements et armes de chasse en fonction d'un objectif : capturer des mammifères marins c'est-à-dire obtenir une source nutritive essentielle en dépensant un minimum d'énergie dans un maximum de sécurité. Dans ce sens la construction du kayak requiert un soin tout particulier. Au final, le chasseur doit faire corps avec son embarcation.

5.3.1 Histoire du kayak

Du canoë ouvert au kayak à pont

Après avoir traversé le détroit de Bering, les Paléoesquimaux établis dans le nord du continent américain, chassaient à l'intérieur des terres et pêchaient dans des lacs et des rivières depuis des canoës en écorce de bouleau. Fridtjof Nansen relate l'épopée qui mena ces pêcheurs en canoës, à perfectionner et adapter leurs embarcations afin de s'accomplir en tant que chasseurs de mammifères marins en kayak. La nécessité alimentaire et des raids meurtriers perpétrés par des tribus indiennes belliqueuses, contraignirent les communautés à migrer en descendant les rivières dans leurs canoës vers les côtes au nord et à développer des technologies et des processus opératoires nouveaux. Cependant, plus ils s'éloignaient des régions tempérées et

se rapprochaient de la mer plus le bois était rare. Les Paléoesquimaux durent trouver d'autres matériaux que l'écorce de bouleau pour confectionner la couverture de leurs canoës. Pour chaque situation il leur a fallu confectionner un équipement adapté, une arme efficace et un geste approprié capables de maintenir l'équilibre de la communauté. Quand ils parvinrent à l'embouchure des rivières sur la mer, les migrants se trouvèrent confrontés aux dangers des vagues et des embruns. Ils imaginèrent alors de recouvrir de peau la partie supérieure de leurs canoës puis toute la structure pour sécuriser leurs embarcations. Dans le même souci d'étanchéité, ils adaptèrent leurs vestes de peau en les rendant solidaires de l'hiloire. Ainsi l'ensemble devint hermétique. Le canoë était devenu kayak. Plus qu'une embarcation ou un véhicule, le kayak était désormais une arme de chasse (Nansen 2005 [1893] : 30-32).



Figure 221- Kayak. Bernard de Reste 1801 - Illustration : H. de Latude

Le kayak, l'un des éléments remarquables de la culture thuléenne, parvint cependant au Groenland, bien avant la migration des Thuléens. Un kayak a été mis à jour lors de fouilles, en 1980, à Qeqertasussuk dans la baie de Disco (Groenland ouest), ainsi que des pièces de bois et une pagaie (Grønnov 1994 : 201). Ces vestiges semblent remonter à la culture Saqqaq (2500 - 800 avant notre ère). Quand la chasse était fructueuse et que les chasseurs rapportaient de grandes baleines ou lorsqu'ils déplaçaient leurs camps d'un terrain de chasse à l'autre, les Thuléens utilisaient des embarcations en peau de grande capacité : les *umiaq*. Les hommes âgés, les femmes et les enfants de la communauté prenaient place dans ces embarcations. Les femmes ramaient, les hommes les accompagnaient en kayak. Des jouets en bois figurant des *umiaq* et des kayaks ont été trouvés dans les sites archéologiques thuléens dans le nord du Groenland, ils

attestent l'utilisation des *umiaq* à l'époque thuléenne dans cette région (Source : Musée de Qaanaaq).

Des bouleversements environnementaux

Durant l'Optimum Médiéval (approximativement du ^{xx}e au ^{xiv}e siècle (Diamond 2006), les chasseurs pouvaient collecter du bois de flottage apporté par les courants marins venus du sud, pour fabriquer la structure de leurs kayaks, de leurs traîneaux et de leurs armes de chasse. Avec ces équipements, ils chassaient, en eaux libres ou sur terre, le gibier nécessaire à la subsistance de leur communauté, capturaient des phoques avec la peau desquels ils recouvraient leurs kayaks de chasse. Bien que le kayak caractérise le mode de vie actuel des chasseurs du Nord-Ouest du Groenland, il fut une période pendant laquelle les Inughuit abandonnèrent son utilisation et la chasse aux mammifères marins dans les eaux ouvertes pour développer la chasse sur la glace. Ces transformations de l'organisation et du mode de subsistance des communautés régionales, correspondent au début du Petit Âge de glace qui, selon François E. Matthes, dura du ^{xiv}e siècle à la fin du ^{xix}e siècle. (Matthes 1939 : 518-523).

Après la période chaude et les eaux libres de l'Optimum Médiéval, le refroidissement brutal du Petit Âge de Glace emprisonna les côtes dans la banquise et fit partiellement disparaître la polynie. Ce changement environnemental entraîna des bouleversements profonds dans le mode de vie des communautés de chasseurs. Certaines années, la banquise devint persistante dans les zones traditionnelles de chasse. Les baleines à fanons migrèrent durablement vers le sud. Les *umiaq* devinrent inutilisables. Lors de son expédition de 1853 à 1855 à la recherche de Sir John Franklin, Kane effectua régulièrement des relevés des températures qui attestent un pic de froid dans la région d'Etah, au nord de Qaanaaq (Kane 1856 : 425).

Tableau 24 - Températures de l'année 1854 dans la région d'Etah - Relevés de Kane

Moyenne des températures de l'année 1854		
Moyenne par saisons	Printemps	- 23 °C
	Été	0 °C
	Automne	- 20 °C
	Hiver	- 34 °C
Moyenne de l'année		- 19 °C

La présence de la banquise pendant la majeure partie de l'année, incita les familles à se regrouper en de grandes structures plurifamiliales. Les interactions à longue distance avec des communautés du nord-est, de l'ouest du Groenland et de l'Arctique canadien se développèrent. La glace tarit l'approvisionnement en bois de flottage, source du matériau nécessaire à la réalisation des kayaks, des arcs et des flèches. Les chasseurs durent s'adapter. Ils n'eurent plus que la ressource des os et de la peau des mammifères pour fabriquer leurs armes. Ils eurent alors recours aux techniques de chasse sur glace avec de nouveaux équipements, comme les lances et les harpons à tête fixe (Schledermann & McCullough 2003). Cependant des artefacts spécifiques de la chasse en kayak, tels que les harpons à tête amovible, les pagaies avec extrémités en os, les embouts de gonflage des bouées, les bouchons de réparation, les têtes de tridents et les jouets en forme de kayak, couramment retrouvés dans les fouilles des sites archéologiques de la région correspondant à cette période, attestent de la persistance de pratiques de chasse en kayak très élaborées (Holtved 1944, Schledermann & McCullough 2003 : 1918).

Plus de kayak

Malgré cela, les récits des explorateurs européens, au début des années 1800, décrivent les *Highlanders* comme étant spécialisés dans la chasse sur glace et dépourvus des technologies communément utilisées par d'autres groupes inuit du circumpolaire, notamment les kayaks. Quand John Ross rencontra les Esquimaux Polaires, en août 1818, il fût surpris qu'ils n'en possèdent pas. En 1853, Elisha Kent Kane, pour se rendre vers le nord, avait loué les services d'un jeune groenlandais de l'Ouest, Sersuaq, appelé Hans Hendrik. Hans, qui était chargé de chasser du gibier pour nourrir les membres de l'expédition, avait emporté avec lui son kayak. Il se maria avec Meqo, une jeune fille de la région d'Etah et vécut dans le nord de 1855 à 1860. Au cours de l'été 1860, Isaac Hayes, menant une expédition dans le nord, trouva Hans et sa famille sur l'île Herbert. Hans avait toujours son kayak, le seul de la région, mais l'embarcation n'avait plus de couverture. Les rapports d'expédition de John Ross (1819) puis d'Elisha Kane (1856) et Isaac Hayes (1861), concordent sur ce point : les Inughuit étaient isolés, dépourvus d'arcs, de flèches et de kayaks. De fait, les Inughuit ont longtemps figuré dans les enquêtes ethnographiques comme un cas d'isolement culturel (VanStone 1972 : 1062). La « perte » de leur kayak est fréquemment citée comme un exemple de « perte d'une technique inadaptée », cela sans référence à l'histoire orale ou aux travaux des archéologues (Boyd & al. 2011 ; Diamond 1997 : 258).

Des épidémies ?

Quand et pourquoi le kayak avait-il « disparu » ? Des famines dévastatrices ? Des épidémies apportées par les Occidentaux ? Des changements climatiques ? Quels événements, quelles contraintes ont interrompu temporairement la transmission de chaînes opératoires et, avec elle, la fixation de processus nouveaux.

Une évolution progressive de la chasse en eau libre vers la chasse sur glace aurait dû logiquement être précédée d'une détérioration progressive de l'adaptation des équipements et de la conception du kayak. Et de la même façon, les chasseurs inughuit auraient dû, par la suite, avoir besoin de nombreuses années pour redévelopper les techniques du corps tant physiques que sensorielles nécessaires à la pratique de la chasse en kayak (Birket-Smith 1924; Petersen 1986; Walls 2012). La chasse en kayak telle qu'elle est pratiquée par les Inughuit, requiert une pratique d'une technicité subtile dépendant de connaissances écologiques et de techniques du corps développées et adaptées à travers plusieurs générations d'expérience communautaire. De ce fait, elle ne peut être considérée comme un trait technique pouvant simplement être possédé, perdu, puis réintroduit. La disparition relativement soudaine de l'utilisation du kayak suggère donc une crise brutale et dramatique.

Schledermann et McCullough (2003) puis Petersen (1986) notent que, jusqu'au début du XVII^e siècle, les familles de chasseurs de la région du détroit de Smith semblent avoir été impliquées dans les réseaux sociaux plus larges qui caractérisaient l'Arctique canadien à cette époque. Ils font remarquer qu'il existe des preuves de liens directs entre l'Arctique Central et la région du détroit de Smith à cette époque. La présence continue de fer de la météorite dans les sites thuléens, à l'ouest du détroit de Smith, prouve l'évidence de contacts est-ouest, qu'ils aient été directs ou indirects (McCartney 1991). En dépit du fait que Fin Gad affirme que, jusqu'au début du XIX^e siècle, les Inughuit ne semblent pas avoir été en contact direct avec les colons européens (Gad 1971) et que d'autre part, Erik Holtved (1954) soutient que les déplacements qui existaient entre le nord et le sud cessèrent au XV^e siècle pour ne reprendre qu'au début du XX^e siècle, Keld Hansen souligne la probable pérennité de ces contacts à la fin du XVIII^e siècle (cité par Lemoine et Darwent 2016 : 884-889). Quant à Knud Rasmussen, il a recueilli le récit d'un chasseur et de sa femme, partis de Thulé vers le sud de la baie de Melville, qui apprirent aux communautés locales comment chasser sur la glace jeune. D'autres récits témoignent de la continuité de tels déplacements.

Des vagues d'épidémies sont un facteur fréquemment invoqué pour expliquer l'abandon par les Inuit des grandes maisons d'hiver et des technologies et savoir-faire associés au kayak. Selon Robert McGhee, la promiscuité dans les maisons d'hiver a favorisé la propagation rapide,

parmi les populations locales, des maladies introduites par des contacts ponctuels avec les Européens. Il cite le cas de familles fuyant vers le nord pour échapper aux épidémies qui sévissaient autour d'Upernavik (McGhee 1994).

[...] Quelques équipages de bateaux d'un baleinier qui avait échappé au désastre de la glace de 1830, (- 40 à - 46 °C) débarquèrent presque au même endroit, près de Cap York, et se dirigèrent vers un groupe de huttes. Alors qu'ils s'approchaient d'une habitation, ils furent étonnés de ne voir aucune trace dans la neige autour de l'entrée ni de ne ressentir aucune des odeurs qui émanent habituellement des maisons des Esquimaux. En soulevant le rideau de peau qui servait à couvrir à la fois la porte et la fenêtre, ils comprirent. Quatre ou cinq corps humains, glacés, les lèvres et les globes oculaires enfoncés, étaient recroquevillés autour d'une lampe sans huile. Un chien figé dans la glace était allongé à côté de son maître congelé, un enfant raide reposait dans la capuche de caribou qui enveloppait sa mère elle aussi congelée. Que s'était-il passé ? Des équipements de chasse étaient près d'eux alors que les phoques qui procurent la nourriture, la lumière et le feu aux Esquimaux, abondent dans la baie. Peut-être le froid excessif avait-il restreint leurs réserves de nourriture en refermant momentanément les *aglus* dans la glace, peut-être une épidémie les avait-elle frappés. Trois ou quatre huttes, à proximité, présentaient la même scène de désolation et de vie éteinte (témoignage du capitaine Parker recueilli par Elisha Kent Kane en 1856).

Les grandes distances séparant les implantations d'hiver, font que ces épidémies n'affectaient pas globalement le territoire, mais constituaient plutôt des séries d'épidémies locales évoluant à travers la région le long des itinéraires de déplacements avec des conséquences dévastatrices sur les communautés de chasseurs. Il en résulta une perte de beaucoup de savoir-faire. Les individus qui survivaient devaient se débrouiller comme ils le pouvaient. La perte culturelle fut significative (McGhee & al. 1994 : 574). Hans Hendrik, dans son autobiographie publiée en 1878, mentionne une épopée transmise par la tradition orale. Les déplacements et échanges entre le nord et le sud de la baie de Melville y sont explicitement mentionnés et font allusion à la « malédiction » qui frappait la plupart des voyageurs de retour vers le nord.

« Les Esquimaux venus d'Etah et de Cap York faire du troc à Upernavik étaient bien accueillis avec leurs provisions d'ivoire, mais, inmanquablement, contractaient une terrible maladie dont ils mourraient avant d'avoir rejoint leur village tout au nord. Seul Kassuk, un *angakok*, en réchappa et rapporta les faits dans sa communauté : « les gens du

sud tuent leurs visiteurs au moment où ils repartent. On ne peut pas leur échapper ». (Hendrik, 1878 : 35)

Knud Rasmussen attribue également aux épidémies la perte apparente de technologies, en un laps de temps restreint au début du XIX^e siècle. La disparition brutale du kayak se situe à cette période.

Qitdlarsuaq et la migration. Un kayak par défaut

Comme le note Guy Mary-Rousselière, il fallut attendre 1864 et l'arrivée d'un Inuk canadien, Qitdlarsuaq⁸⁴ pour assister à la réintroduction du kayak dans le Nord-Ouest du Groenland. Qitdlarsuaq, était un *angakok* inuk de la région de Cap Searle dans les Territoires du Nord du Canada. A la suite de rivalités, de violentes disputes et d'une accusation de meurtre, il fut contraint de fuir plus au nord entraînant avec lui une quarantaine de compagnons. Au terme de leur périple, Qitdlarsuaq et son groupe atteignirent la côte nord-ouest du Groenland. Là, ils rencontrèrent une toute petite communauté d'une centaine d'Esquimaux en état de survie: les Inughuit (Mary-Rousselière 2008 [1980]).

Tableau 25 - Population de la région du Nord au début du XIX^e siècle

Informateur	Année		Population totale
	< 1818	<i>Épidémie</i>	
Ross	1818		
Isaac Hayes	1853-55		140-200
Elisha Kent Kane	1856		140
	1860	<i>Famine</i>	
Isaac Hayes	1861		100
Arrivée de Qitdlarssuaq	1864		100

Lorsque Qitdlarsuaq et son groupe abordèrent la région d'Etah, en 1864, la communauté des chasseurs Inughuit était en grand danger de disparition. En apportant avec eux leurs kayaks, mais aussi des outils de chasse : des harpons et des flotteurs, des arcs et des flèches pour chasser les caribous et les lagopèdes, (les Inughuit, dépourvus d'armes adaptées, avaient alors considéré

⁸⁴ Qitdlarsuaq. *angakok*. Il mena la migration du Canada au Groenland, en 1864

ces animaux comme impropres à la consommation⁸⁵) des lances de pêche et des savoir-faire disparus, Qitdlarsuaq et ses compagnons modifièrent considérablement les conditions de vie (et de survie) des Esquimaux Polaires. Ils leur apprirent (ou réapprirent) l'utilisation du kayak, des flotteurs, des harpons avec propulseur que les chasseurs, à Qaanaaq, utilisent encore de nos jours pour chasser le narval dans le fjord Inglefield. Les kayaks « importés » de l'île de Baffin différaient par leur forme de ceux utilisés ailleurs au Groenland (Golden 2006; Mary-Rousselière 2008 [1980]). Relativement larges avec un fond plat, ils étaient dotés d'un hiloire triangulaire sur lequel il n'était pas possible de fixer de façon étanche la veste imperméable du chasseur. Ils privilégiaient la stabilité plutôt que la maniabilité et n'étaient pas conçus pour les conditions de navigation difficiles ni pour l'esquimautage en cas de dessalage. Les kayaks de Qitdlarsuaq ne pouvaient être utilisés que dans des conditions de navigation idéales (Holtved 1967: 90-92; 51). Quoiqu'il en soit, les Inughuit ont utilisé les kayaks apportés par les migrants comme des embarcations de récupération du gibier, pour compléter leurs pratiques de chasse à la lisière des glaces. En 1903, Knud Rasmussen demanda à Merqusaq⁸⁶, un des survivants de la migration de 1860, s'il se rappelait de la ré-introduction du kayak chez les Inughuit. Merqusaq répondit :

« Nous leur avons appris à construire des kayaks et à chasser depuis les kayaks. Ils nous dirent que leurs grands pères se servaient de kayaks, mais qu'une terrible catastrophe avait ravagé leur pays et emporté les plus âgés. Les jeunes ne savaient pas construire des kayaks et ils avaient enterré leurs ancêtres avec leur kayak. C'est ainsi que la chasse en kayak a été oubliée » (Rasmussen 1908).

Cependant Steensby, en 1917, dans des propos rapportés par Rasmussen, est septique. Il estime que même si les anciens étaient partis avec leurs savoir-faire, la nécessité aurait poussé les plus jeunes à trouver un moyen de continuer la tradition. Quoiqu'il en soit, après la migration de 1860, les kayaks furent reproduits et adoptés par les Inughuit pour la chasse aux mammifères marins. Edwin Adney considère qu'« ils sont ingénieusement fabriqués, stables, rapides, d'une bonne navigabilité et d'une construction, bien que légère, suffisamment solide pour faire face aux différents dommages qu'ils pouvaient subir. » (Adney & Chapelle 1964 : 206). Hans Steensby moins enthousiaste, dans des propos rapportés par Knud Rasmussen, qualifiait les kayaks de « puants, lourds et peu surs ». Rasmussen, pour sa part, estimait que « les kayaks étaient utilisés avec habileté et répondaient aux besoins de ceux qui comptaient sur eux ». Il ajoutait : « leur difficulté à être manœuvrés était compensée par l'habileté des Inughuit. »

⁸⁵ Selon d'autres versions, les caribous étaient « lâches » et donc indignes de l'attention des hommes (Freuchen 1997 [1939])

⁸⁶ Merqusaq. Merkusâ, Meqqussaq Uvdloriak. 1852 - 1916. Immigrant, grand-père de Navarana l'épouse de Peter Freuchen

(Rasmussen 1976 [1921] : 12). Les nouveaux kayaks des Inughuit, inspirés de ceux des migrants de Baffin, s'ils s'avéraient fiables dans les fjords, n'avaient pas de bonnes performances en mer. Les chasseurs s'intéressèrent alors aux kayaks de l'ouest que le directeur du comptoir de Thulé, Hans Nielsen et le pasteur Jens Olsen réintroduisirent à partir des années 1920 (Vaughan 2001 [1994] : 161).

Un kayak pas si perdu que cela : le kayak de Moris Bay

La découverte d'un kayak dans la baie Moris (le kayak de Moris Bay) et son étude récente apportent de nouveaux éléments sur la pérennité d'une pratique élaborée de la chasse en kayak jusqu'à une époque relativement récente. En 1921 l'expédition danoise du Jubilé du Bicentenaire⁸⁷, menée par Lauge Koch, découvrit les vestiges d'un kayak enfoui sous des éboulis, dans la baie Moris (Moris Bay), en Terre de Washington, à l'entrée du canal Kennedy. Ce kayak, initialement analysé par Therkel Mathiassen⁸⁸ en 1928, a été récemment réexaminé dans le cadre d'un projet collectif mené en 2014 par Matthew Walls⁸⁹, Pauline Knudsen⁹⁰ et Frederik Larsen⁹¹.

Le kayak de Moris Bay est étroit et bâti de façon anthropométrique pour faire corps avec le chasseur et pouvoir être équilibré et contrôlé par des techniques du corps élaborées. Cette symbiose entre le chasseur et son kayak, indispensable à la pratique de l'esquimautage et à la navigation dans des mers parfois agitées de fortes vagues, est relevée par Mathiassen (1928) et Koch (1922) Ils considèrent que les caractéristiques du kayak de Moris Bay correspondent à une forme de pratique de chasse très engagée physiquement, dans des zones éloignées et la pleine mer. Le kayak de Moris Bay est une embarcation légère, spécialisée pour la chasse en eaux libres. Conçu et équipé pour la chasse opportuniste par tous les temps, ce kayak comporte des équipements pour des scénarios de chasse inattendus : trident à oiseaux, flèches à vessie, harpon à hampe basculante, *avataq*, support de pont pour la ligne de harpon. Le matériel de remorquage et d'entretien dont il est pourvu, permettait à son propriétaire d'augmenter la distance de ses expéditions de chasse et de rapporter le gibier même volumineux. Hormis la flèche à vessie et le trident à oiseaux, les équipements du kayak de Moris Bay sont encore présents de nos jours sur les kayaks de Mads Ole Kristiansen, de Niels Miunge, de Kristian Eipe dans la région de Qaanaaq alors qu'ils n'existaient pas sur les kayaks canadiens. Les caractéristiques du kayak de

⁸⁷ 1921: bicentenaire de l'arrivée de Hans Egede au Groenland

⁸⁸ Therkel Mathiassen (1921 - 1967) Archéologue danois, compagnon de Knud Rasmussen

⁸⁹ Matthew Walls, Institute of Archaeology, University of Oxford

⁹⁰ Pauline Knudsen, Nunatta Katersugaasivia/Greenland National Museum, Nuuk

⁹¹ Frederik Larsen, Ilisimatusarfik /University of Greenland

Moris Bay sont semblables non pas à celles des kayaks des immigrants de 1864, mais à celles des kayaks de l'est et de l'ouest du Groenland où les communautés dépendaient de la chasse en eau vive pendant une grande partie de l'année (Birket-Smith 1924; Golden 2006; Petersen 1986).

Le soit-disant isolement des Inughuit est maintenant remis en question par la prise en compte de récits de la tradition orale et par des données archéologiques récentes qui démontrent une interaction et des déplacements permanents entre l'Arctique canadien, le Nord-Est et l'Ouest du Groenland, (Lough 2003 ; Sørensen & Gulløv 2012). En ce sens, la localisation de la découverte du kayak de Morris Bay, à proximité des territoires de chasse des Inughuit, est un fait particulièrement important. De nouvelles datations au radiocarbone du kayak de Moris Bay suggèrent que, très peu de temps avant le dix-neuvième siècle, la chasse opportuniste en kayak était toujours pratiquée. Le kayak de Moris Bay, en présentant une adaptation parfaite à la chasse au-delà de la bordure de la banquise, permet cette hypothèse. Un englacement durable des territoires de chasse, une épidémie meurtrière, font que la communauté des Inughuit se mourait. La migration de Qitdlarsuaq et de ses compagnons a redynamisé une société en voie d'extinction et l'ont sauvée tant par l'apport de sang nouveau que de techniques tombées en désuétude. La réapparition de savoir-faire délaissés a réactivé des techniques du corps engrammées dans la mémoire collective des Inughuit. La mémoire collective qu'André Leroi-Gourhan présente comme inhérente à toutes sociétés humaines vivantes. « Le propre des sociétés humaines d'accumuler les innovations techniques et de les conserver, écrit-il, est lié à la mémoire collective, alors qu'il revient à l'individu d'organiser des chaînes opératoires consciemment, vers la fixation de processus opératoires nouveaux » (Leroi-Gourhan 1965). Si bien que, lorsqu'au tout début du XX^e siècle, Hans Nielsen, le directeur du comptoir de Thulé, et le pasteur Jens Olsen réintroduisirent le kayak de l'ouest du Groenland, les Inughuit s'empressèrent de concilier des traits techniques des lourds kayaks canadiens avec ceux des kayaks groenlandais. Ils en firent de nouveaux kayaks bien adaptés à leur environnement avec des processus opératoires nouveaux pour des chasses fructueuses en mer. Actuellement, dans le fjord Inglefield, la chasse au narval se pratique toujours depuis ces kayaks.

Comment les connaissances intergénérationnelles impliquées dans la chasse en eau libre se sont-elles transposées lorsque les Inughuit ont dû changer leur relation à leur environnement? Nous verrons que la tradition des récits oraux, la pratique de jeux et des techniques du corps qui les accompagnent, ont soutenu et assurent encore la transmission et la pérennité de savoirs, de savoir-faire et l'adaptation des Inughuit aux changements de leur environnement (chapitre 11).

Tableau 26 - Incidences des variations environnementales

1550	Epidémie 1818	Famine 1860	Migration 1864	Comptoir 1910
	Petit âge de glace			
		Pic de froid		
Echanges Canada - Groenland	Déplacements en traîneaux à chiens	Visite de Ross /Hall/Kane /Hayes		Regroupement autour des comptoirs
	Maisons communes	Population Chute à 100 personnes		Maisons individuelles
<i>Umiaq</i> Kayak groenlandais tous temps	<i>Umiaq</i> Kayak de Moris Bay ? (Walls)	Kayak Ares	Kayak de Baffin en bordure	Kayak groenlandais tous temps
Alternances saisonniers	Alternances saisonnières	Alternances saisonniers	Alternances saisonnières	
Bois	Bois	Bois	Bois /Fer	Matériaux importés
Chasse en kayak	Chasse sur glace	Chasse sur glace	Chasse sur glace et bordure	Chasse en kayak
Baleines/Narvals Phoques - Ours	Phoques - Ours	Phoques - Ours	Phoques - Ours	Baleines/Narvals Phoques – Ours

5.3.2 La construction traditionnelle du kayak

Après avoir retrouvé pleinement l'usage du kayak en 1864 et avant l'introduction du bois commercial au début du XX^e siècle, les Inughuit fabriquaient la structure de leurs kayaks de chasse à partir de bois flotté ramassé au bord de l'eau et d'os de grands mammifères marins. Les différents éléments étaient assemblés avec des lanières en peaux de phoques, serrées en tirant dessus avec les mains et les dents, et fixées avec des chevilles de bois.

Le bois et la charpente du kayak

Diamond Jenness (2015 [1922]), Kaj Birket-Smith (1929), Bjarne Grønnow (1994), Claire Alix (1998), se sont interrogés sur la provenance du bois de l'Arctique. Dans cette région dénuée de forêt, le bois est toujours un élément exogène. Pour Vincent Charpentier (1984), cité par Claire Alix, le bois est un « don de la mer ». Arraché aux forêts boréales par des grands fleuves sibériens, comme la Lena, l'Yenisey ou l'Ob, le bois flotte et dérive jusque sur les côtes groenlandaises (Giddings 1952 : 129-142). Claire Alix distingue deux systèmes principaux de circulation des bois dans l'océan Arctique. D'une part, la gyre de Beaufort et le courant transpolaire dont une branche sibérienne charriant la glace des mers de Kara et des Laptev,

transporte une grande quantité de bois (Gordienko & Laktionov, 1969, dans Eggertson 1994c : 10 ; Dyke et al. 1977 : 3-4). Et d'autre part, le courant Est groenlandais remontant le long de la côte ouest, qui achemine du bois jusqu'aux côtes de la baie de Baffin et au sud de l'Avanersuaq (Alix 1998 : 15).

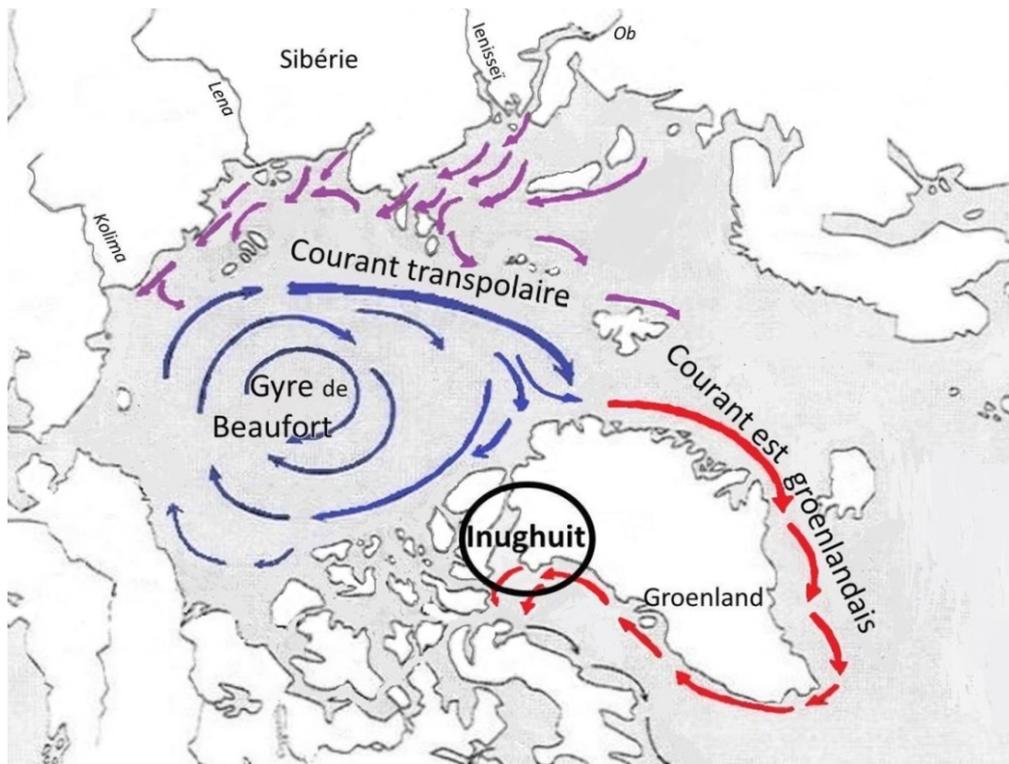


Figure 222 - Principaux courants marins, dans l'Arctique, susceptibles de déposer du bois dans la région de l'Avanersuaq (d'après Hustich, 1996 ; Dyke et Morris, 1990 ; Eggertson, 1994 a, et Alix 1998)

Par ailleurs, plusieurs explorateurs évoquent le troc de fourrures et d'ivoire, avec des communautés du sud, contre ce matériau très recherché. Déposé sur les berges, ballotté par la glace, imbibée d'eau de mer, partiellement putréfié, les pièces de bois étaient souvent de piètre qualité et le constructeur devait choisir ses matériaux avec précaution. Le choix du bois se faisait en fonction de contraintes économiques, bois exogène devenu localement disponible, collecté ou échangé, et technologiques selon des facteurs inhérents à l'utilisation des pièces façonnées (Alix 2012 : 13). Cependant, les critères, pour déterminer la valeur d'un morceau par rapport à un autre, pour le travailler et en faire des pièces utiles, nécessitaient une connaissance profonde des structures du bois (Walls 2012 : 49. Arima 1975). Le bois utilisé devait répondre à des contraintes mécaniques. Harvey Petersen argue que les Inuit appréciaient le bois collecté pour le bâti de la charpente de leurs kayaks, en fonction de son poids, de la disposition des fibres de l'aubier, de la légèreté et de la souplesse, ou du cœur plus dense et plus lourd (Petersen

1986 : 18-19). Au-delà du flottage ou du troc, le bois est sans doute le bien le plus précieux que les Européens apportèrent aux Inuit.

Les outils et les couvertures

Les outils utilisés pour réaliser la charpente des kayaks allaient des petites lames du microlithique aux éclats arrachés à la météorite de Savissivik, en passant par le commerce du fer des Thuléens et, plus tard, aux outils européens modifiés (Walls 2012 : 50). Les charpentes étaient recouvertes d'une couverture de peaux de phoques préparées par les femmes. Un chasseur précautionneux changeait la couverture de peau de son kayak tous les deux ans. Même si les différentes tâches quotidiennes étaient relativement sexuées, l'homme et la femme étaient égaux dans la vie traditionnelle. Les tâches ménagères de la femme étaient autant essentielles pour la survie que les activités cynégétiques de l'homme. Avec l'aiguille et le fil, la femme liait au sens littéral comme au sens figuré leurs deux existences. Pour survivre, il était nécessaire de maîtriser les compétences de l'autre sexe. L'homme ne partait jamais chasser sans emporter du fil et une aiguille de même que la femme devait savoir manier le fouet, mener l'équipage de chiens et ramer. (Musée de Qaanaaq).

La technique de travail de préparation des peaux utilisées jusqu'à la fin du siècle dernier pour le revêtement des kayaks des chasseurs et, encore de nos jours, pour les moufles et les *kamik*, n'a que peu évolué depuis que Fridtjof Nansen (Nansen 2005 [1893] : 126-133) puis Kaj Birket-Smith (Birket-Smith 1937 : 161) en notèrent le processus. Quatre à cinq peaux épaisses de phoques barbus, ou neuf peaux de phoques annelés, sans déchirures, étaient nécessaires pour recouvrir un kayak (Arima 1975 : 127 ; Saladin d'Anglure 1967 : 86). Pour obtenir les peaux des kayaks noirs (*erisak*), les femmes en grattaient la graisse, quand elles étaient fraîches, puis les mettaient à tremper pendant un ou deux jours dans de l'urine fermentée jusqu'à ce que les poils puissent être enlevés avec un couteau. Les peaux étaient alors rincées dans de l'eau de mer (donc salée). Si elles n'étaient pas utilisées immédiatement, en été elles étaient mises à sécher à l'abri du soleil, alors qu'en hiver elles étaient conservées enfouies sous la neige. Ces peaux sont sombres car l'épiderme du phoque est soit noir, soit brun foncé. Été comme hiver, l'idéal était, qu'immédiatement après avoir été lavées et assemblées, les peaux soient tendues sur la structure du kayak et sèchent dessus, en forme. Pour obtenir une couverture de kayak blanche, plus discrète pour se faufiler et se dissimuler entre les icebergs, les peaux, encore fraîches et débarrassées grossièrement de leur graisse, étaient roulées et déposées dans un endroit relativement chaud (dans la maison ou dehors, à l'abri). Elles reposaient là pendant quelques semaines, jusqu'à ce que les poils et la membrane épidermique puissent être facilement enlevés

avec une coquille de moule. Certaines femmes préféraient gratter avec leurs dents, ce qui leur permettait de grappiller quelques résidus de graisse qu'elles considéraient comme délicieux (Nansen 2005 [1893] : 131). En été, les peaux étaient pendues à une barre de bois, à l'ombre et fréquemment retournées pour bien sécher. En hiver, elles étaient conservées, comme les peaux noires, dans la neige. Lorsque leur membrane est grattée et enlevée, les peaux de phoque apparaissent tout à fait claires et blanches. Ces peaux blanches sont plus fragiles et doivent être fréquemment et consciencieusement graissées. La structure du kayak étant bâtie, les meilleures couturières du village se réunissaient avec leurs dés, leurs aiguilles, du fil en tendon de narval (*l'ivaluq*) et travaillaient ensemble pour réaliser la couverture. Le fil de narval, continuellement mouillé quand le kayak est en mer, a la propriété de ne pas pourrir et gonfle à l'humidité assurant ainsi une étanchéité parfaite à la double couture. Séché, découpé avec le *ulu*, puis effiloché, il est encore préféré de nos jours au fil de nylon pour la réalisation des moufles et des *kamik*. Dans la trousse des couturières, Nansen cite une autre sorte de fil réalisé à partir de l'estomac des narvals. La membrane extérieure de la poche stomacale était travaillée encore fraîche, grattée avec une coquille de moule, puis enroulée autour d'un bâton et enduite de graisse. Après avoir séché sur le bâton, elle était découpée longitudinalement avec le *ulu* en fines lanières étroites prêtes à l'emploi. Le fil ainsi obtenu avait, à contrario du fil de tendon la propriété de ne pas se ramollir dans l'eau (Nansen 2005 [1893]: 132).

Les peaux de phoque humidifiées étaient rapidement assemblées et cousues à l'ombre, pour rester malléables. L'assemblage de peaux humides jeté sur la structure de bois du kayak, était étiré le plus possible et fixé rapidement avant que le soleil ne le fasse rétrécir. En une heure la structure était recouverte. La couverture devait alors sécher et se tendre pour que le chasseur puisse mettre son embarcation à l'eau. Tout au long du processus, les femmes faisaient grand usage de leurs dents, soit pour étirer les peaux, soit pour les maintenir pendant qu'elles les grattaient. La bouche était en fait leur troisième main. Les préceptes d'hygiène enseignés par les missionnaires et l'apologie faite par les Danois de la brosse à dent, font que cette pratique a été abandonnée après l'installation de la première mission au début du XX^e siècle. Désormais, la couverture en peau de phoque a été remplacée par la toile peinte, plus légère et plus facile à travailler. Dans l'Avanersuaq, les trois derniers kayaks recouverts de peaux, appartenaient à Inukitsoq Sadorana, le père d'Avigialq Sadorana⁹², à son grand-père et à son oncle, à Qeqertat. Leurs couvertures en peaux furent remplacées par de la toile en 1978 et 1979.

⁹² Avigialq Sadorana. Chasseur né en 1975

Tableau 27 - Récapitulatif d'apprêtage traditionnel des peaux destinées à recouvrir les kayaks.

Pour quoi?	Écharner	Rouler	Tremper	Débourrer	Enlever la membrane	Rincer	Sécher	Tendre	Graisser	Gommer
Kayak noir	Oui	Non	Dans urine fermentée, 1 à 2 jours	Avec un <i>ulu</i>	Non	Eau de mer salée	Été : à l'abri du soleil Hiver: sous la neige	Tendue sur l'armature du kayak	Non	Non
Kayak blanc	Oui	Oui Au chaud	Non	Avec coquille de moule ou les dents	Avec coquille de moule ou les dents	Non	Été: à l'abri du soleil Hiver: sous la neige	Tendue sur l'armature du kayak	Oui	Non

5.3.3 La construction du kayak aujourd'hui

Au printemps les narvals se regroupent à la lisière de la banquise qui se fracture et se disloque. Le narval par son épiderme, sa viande et sa longue dent d'ivoire torsadée, est un gibier de choix pour les Inughuit. Il est, cependant, un animal extrêmement craintif et difficile à approcher. Le kayak des chasseurs du nord-ouest fin, léger, court et rapide, se révèle être l'outil indispensable dans la région de Thulé, pour approcher le narval, le harponner, et éviter qu'il ne coule, avant d'être achevé au fusil depuis un canot.

Le kayak et le corps

La division sexuée des tâches (aux femmes la couture et l'alimentation, aux hommes la chasse) n'est pas rigoureuse. « Tous ceux qui peuvent se rendre utiles le font », me dit Dan Norman, le petit-fils de Minik Daorana, un grand chasseur. Cependant il y a une division des objets dans l'unité cynégétique que forment le chasseur et sa femme. A la femme le *ulu* et le grattoir, à l'homme le harpon, le couteau à neige et le kayak.

Dans son ouvrage *Le corps inuit*, Michèle Therrien, après avoir établi une corrélation entre la structure de l'habitation inuit et le corps féminin, présente le kayak comme une métaphore du corps masculin (Therrien 1987 : 48). Le vocabulaire employé pour désigner les différents éléments constitutifs du kayak de l'Arctique nord-américain et des armes de chasse, présente des similitudes avec celui désignant les différentes parties du corps humain. Une comparaison entre les termes employés par les Inuit du Nunavut et les Inughuit de Thulé donne à penser que ce rapprochement lexical est plus ténu chez ces derniers. Le nez, la peau, les côtes sont une terminologie utilisée par les Inughuit pour nommer différentes parties du kayak, de même que la

bouche et les yeux de la tête du harpon, mais ne semble pas avoir, comme le relève Michèle Therrien chez les Inuit nord-américains, de caractère sexué ou sexuel évident. D'autre part, le kayak ayant disparu du nord-ouest du Groenland jusqu'à sa réintroduction à la fin du XIX^e siècle avec la migration de quelques familles venues de l'île de Baffin, il est possible que les termes anthropomorphiques lui étant attachés aient été partiellement perdus. Cependant, le kayak, objet utilisé par l'homme, est constitué de deux éléments essentiels : la structure en bois, élément masculin travaillé par les hommes et la couverture, autrefois en peaux d'animaux issus de la mer, élément féminin, cousue et ajustée par les femmes.

Le kayak étant un objet personnel, il n'y a pas deux kayaks identiques. L'armature, assemblée par le chasseur pour lui-même, est très exactement réalisée à ses mesures. « Il suffit de bouger les orteils pour le faire osciller » affirme Mads Ole! L'individu construit son kayak en fonction de ses propres mensurations, pour un usage personnel dans une systémique communautaire. C'est un objet personnalisé, bâti par le chasseur lui-même, aux mesures de son corps en fonction du contexte de sa chasse. Le kayak des chasseurs inughuit est l'illustration de l'ouvrage définit par Martin Heidegger : « [il] ne renvoie pas seulement au pour... de son employabilité et ce dont il est constitué. Dans les conditions les plus simples de sa fabrication, il contient en même temps un renvoi à celui qui le portera et qui l'utilisera ; l'ouvrage est taillé à sa mesure, il est co-présent dans la naissance de l'ouvrage » (Heidegger 1985 [1927] 73).

Pour sa part, Henriette Rasmussen inclut le chasseur et son kayak dans l'écosystème « Lorsqu'un chasseur construit son kayak, il l'adapte à son propre corps. Il devient une partie de l'embarcation, laquelle est elle-même une partie de l'océan. Les Inuit font partie intégrante de l'écosystème » (Rasmussen 2008 : 114-117). Et Jean Michéa remarque que : le kayak est conçu comme une extension amphibie du corps de l'homme arctique. Il est un ensemble pensé et organisé par le chasseur comme un micromilieu. « Le chasseur n'apparaît plus comme un chasseur et ses outils, mais comme un homme-outil, mi-homme, mi-matière, agissant dans les impératifs du climat et du territoire » (Michéa 1967 : 74).

Le corps comme abaque du kayak

Au sein de la communauté, chaque individu construit son kayak et façonne ses équipements en fonction des spécificités de son corps, ce que Blandine Bril note comme « des variations interindividuelles pour une même technique à l'intérieur d'une culture » (Bril 2010 : 255). Dans un même contexte culturel, chaque kayak est différent parce que chaque individu chasseur est différent. Le kayak est conçu et réalisé par et pour le chasseur qui le dimensionne et l'utilise, en fonction de son corps pour un maximum de stabilité et de maniabilité

dans l'action commune de la chasse. Vladimir Randa souligne la « référence incontournable » que constitue le corps humain dans la culture inuit (Randa 2002 : 71). Chacun, individuellement, sur des invariants des éléments environnementaux culturels ou naturels, ajuste sa stratégie de construction de façon différente suivant ses compétences cognitives et motrices. Le chasseur utilise la référence à son propre corps pour déterminer les dimensions de l'objet kayak qu'il va intégrer dans son schéma corporel lors de son utilisation future. D'une part, une référence directe : les mesures sont d'un bras, un poing fermé, une main... et d'autre part, une référence indirecte à base vingt utilisant comme repère les doigts de ses deux mains en commençant par l'auriculaire, plus les orteils de ses deux pieds... Le terme « d'homme complet » désigne la vingtaine (Gessain 1969 : 29). Ainsi, pour un chasseur donné, la longueur de son kayak est à peu près égale à trois fois l'écartement de ses deux bras tendus, la largeur au niveau de l'hiloire est égale à une fois la largeur de ses hanches plus deux poings fermés. La profondeur est d'une main ouverte plus un pouce tendu (le sien). Ce qui donne des dimensions d'environ quatre mètres cinquante à cinq mètres de longueur, sur soixante-cinq à soixante-dix centimètres de largeur et vingt-cinq à trente centimètres de profondeur.

<p>Longueur du kayak : trois fois l'écartement des deux bras tendus</p>	
<p>Largeur au niveau de l'hiloire : une fois la largeur des hanches plus deux poings fermés</p>	
<p>Profondeur du kayak : une main ouverte plus un pouce tendu</p>	

Figure 223 - Un kayak « anthropométrique »

Chaque kayak est donc unique et un peu différent de celui du voisin. De plus, si les caractéristiques du kayak varient en fonction de son constructeur-utilisateur, elles sont aussi fonction de l'environnement, de l'expérience du chasseur et de l'usage auquel le kayak est destiné. Le chasseur peut donc posséder deux kayaks différents : un kayak long, pour naviguer en été sur l'eau libre de glace, un second plus léger, court et maniable, pour se faufiler au

printemps entre les plaques de la banquise morcelée. Mads Ole en possède même trois ! « Un de rechange ! » plaisante -t-il. Le chasseur inughuit est un habile artisan polyvalent. Il sait fabriquer et réparer une grande partie de ce dont il a besoin. Aujourd’hui, pour construire son kayak, les matériaux et outils modernes, scie, perceuse électrique, papier de verre, petites chevilles, rivets, marteau, colle, pinces, étau, lui font gagner un temps considérable. Un kayak de base assemblé avec des clous, des rivets et recouvert de tissu, peut être construit en deux jours. Un kayak plus élaboré, avec un pont équipé de multiples lanières, demandera un peu plus de temps. Les kayaks sont conçus pour être silencieux, souples et légers, mais ils doivent cependant être assez solides pour résister à la houle. L’étape la plus délicate de la construction est celle du choix du bois. A chaque étape de la construction, le bois doit avoir des caractéristiques constantes : pas de nœuds et des fibres droites. Sélectionner le bois adéquat est la clé de la construction d’un kayak équilibré, symétrique et maniable. Dans l’affut, le chasseur en kayak doit progresser en ligne droite, pagayer en silence, donner le moins possible de coups de pelles rectificatifs. Le silence et la discrétion de l’approche seraient compromis par les corrections dues à une coque dissymétrique.

La structure de la charpente

Mathew Walls décompose la construction de la charpente du kayak en quatre étapes correspondant aux quatre composants essentiels de la structure: les plats-bords, les traverses, les membrures, les raidisseurs. Ces quatre composants ont pour rôle d’assurer la continuité de la forme de la charpente avec un minimum de points de contact entre la structure et le revêtement (Walls 2012 : 52).

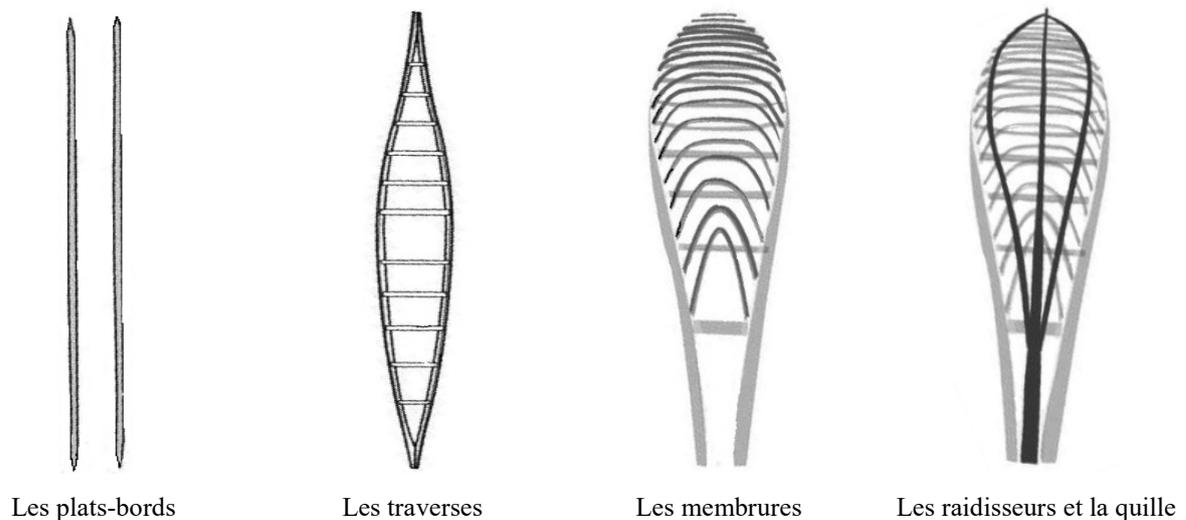


Figure 224 - Les quatre composants de la charpente du kayak - Croquis de Walls. 2012

Lors de sa future utilisation, le kayak devra répondre à de multiples contraintes : poids du chasseur, impact des vagues, mouvements et revirements brusques lors de la poursuite et du harponnage du gibier. Les plats-bords sont les deux longerons qui constituent la structure à partir de laquelle va être construit le kayak. Ils déterminent la symétrie de la coque et sont solides tout en dessinant la finesse du profil. Pour assurer leur robustesse, le chasseur utilise des bois à fibres longilignes d'une extrémité à l'autre de la pièce choisie. Une avarie d'un plat-bord pourrait entraîner la rupture du cadre sous le poids du chasseur, ou de la pression de l'eau, et avoir des conséquences catastrophiques. Un plat bord idéal est fait d'une seule pièce suffisamment longue et droite, sans aucun nœud. Lorsque cela est possible, la meilleure technique est de scinder en deux longitudinalement une pièce de bois. Cela donne deux longerons de même qualité et de même structure. (Arima 1975 : 110-111). Autrefois, lorsqu'il était rare de trouver des bois flottés présentant cette possibilité, les plats-bords étaient constitués d'assemblages méticuleux de matériaux divers, os, corne, ligaturés entre eux (Grønnow 1996).

Les plats-bords sont assemblés en premier. En étant liés entre eux au niveau de l'étrave et de l'étambot, puis écartés l'un de l'autre dans la partie centrale, ils forment l'ossature générale du kayak. Les deux plats-bords doivent avoir exactement la même résistance et être également incurvés. Une faiblesse d'un des deux plats-bords entraînerait une dissymétrie et l'embarcation ne pourrait avancer en ligne droite. Le chasseur serait constamment obligé de rectifier son cap. Pour les relier, les vis suppléent les chevilles de bois ou d'os et les liens de cuir, sans les avoir totalement reléguées.

Après avoir mis en place et liés par leurs extrémités les plats-bords, le chasseur-bâtitseur, les écarte en leur assemblant les traverses. Celles-ci sont solidement fixées aux plats-bords par un système de tenons et de mortaises qui maintiennent les deux longerons en position symétrique par rapport à l'axe longitudinal de l'ouvrage. Les tenons sont soigneusement taillés de façon à ne pas se rompre lors des mouvements brusques du chasseur à la poursuite du gibier. Les mortaises sont creusées perpendiculairement aux fibres du bois pour permettre un ajustement précis. Le profil légèrement bombé des traverses laisse de la place aux jambes du chasseur lorsqu'il s'assiéra dans son embarcation. L'assemblage des plats-bords et des traverses maintient la géométrie fusiforme de la structure et constitue le pont du kayak et détermine les dimensions de la coque vue d'en haut.

Les membrures se situent entre les deux plats-bords. Elles caractérisent la forme de la section du kayak, c'est-à-dire le volume de la coque ainsi que sa stabilité et sa manœuvrabilité. Chaque membrure est taillée individuellement, pour s'adapter à la géométrie fusiforme du kayak. Les fibres du bois utilisé pour les membrures, sont parfaitement régulières et droites pour ne pas

créer de point de faiblesse dans le cadre. Même si la rupture d'une membrure porte moins à conséquence que celle d'un plat bord, elle peut percer le revêtement ou créer une dissymétrie et un déséquilibre de la forme de la coque. Pour incurver les membrures, les chasseurs utilisent diverses techniques comme le trempage prolongé dans l'eau, la chaleur, la vapeur, le serrage et la mise en pression (Petersen 1986). Les pièces recourbées sont insérées dans des trous percés le long de la partie inférieure des plats-bords, puis fixées au-dessous des plats-bords avec des petits clous repliés ou des rivets.

Comme les plats-bords, les raidisseurs et la quille font toute la longueur du kayak. Ils prennent appui sur les membrures fixées aux plats-bords et, aux extrémités de la coque, sont attenants à la quille. Il y a généralement deux raidisseurs et une quille solide. Cependant, d'un constructeur de kayak à l'autre, le nombre de raidisseurs est variable (Golden 2006). Ces pièces longitudinales sont les seuls points de contact entre la charpente et la couverture. Plus il y a de raidisseurs, moins la couverture subit de frottements et de cisaillements sur les membrures, ce qui minimise les points d'usure. L'hiloire (*qainnap paanga*) par lequel le chasseur entrera dans son kayak est fixé sur les traverses avec de la cordelette de nylon passée dans des trous préalablement percés. L'hiloire emprunte à la modernité avec un cerclage en plastique qui assure une certaine rigidité à l'ensemble. Avant que la charpente ne soit couverte, toutes les arrêtes risquant d'être tranchantes, particulièrement celles des plats-bords, sont arrondies avec du papier de verre.

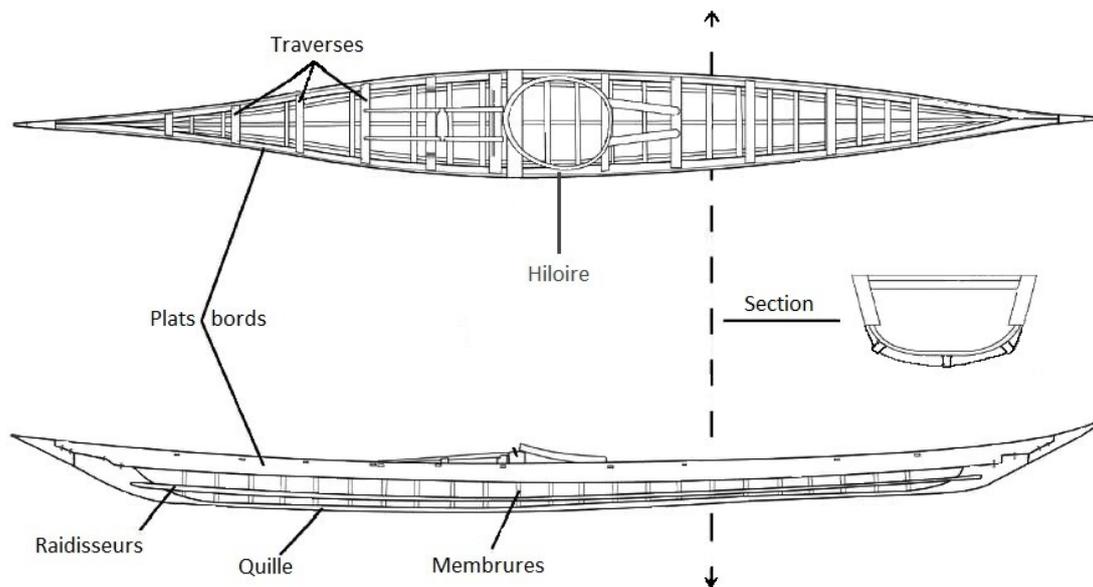


Figure 225 – Les différents éléments de la structure du kayak - Croquis de Harvey Golden. 2006



Figure 226 - Construction de la charpente d'un kayak. Qaanaaq. 2016

La couverture

Les hommes bâtissent la charpente du kayak, les femmes cousent et ajustent la couverture de la structure. Avec son *ulu*, Rasmine, l'épouse de Dan Norman, a découpé une toile aux dimensions de la charpente du futur kayak. Environ douze mètres de tissus sont nécessaires pour le revêtement. La toile épaisse, qui remplace les peaux, est chère, de l'ordre de deux cent cinquante couronnes le mètre en quatre-vingt-dix centimètres de large, soit trente-quatre euros cinquante centimes le mètre, c'est-à-dire, au mètre, à peu près le prix de vente, à la coopérative de Qaqortoq, dans le sud, d'une peau de phoque apprêtée. La toile représente un investissement considérable pour le chasseur.



Figure 227 - Toile pour recouvrir le kayak

La couverture qui enveloppe la charpente est rapidement attachée au bord supérieur des plats-bords puis sur le pont en utilisant des rivets.



Figure 228 - La structure est recouverte de toile - Photo de Dan Norman - Qaanaaq 2017

La couture longitudinale de la couverture, sur toute la longueur du pont, demande plus de temps. La partie encore libre de la couverture est ensuite remontée et fixée à l'intérieur de l'hiloire par une couture droite ou croisée ou par des rivets.



Figure 229 - Couture du revêtement sur la structure – Photos de Storm Odaq et Dan Norman. Qaanaaq. 2017

La fixation du revêtement sur l'hiloire présente des variantes dépendant du seul choix de la couturière.



Laçage du revêtement sur l'hiloire : le lien peut être passé une fois dans chaque trou, ou repassé deux fois dans le même trou en croisant les fils.



Autre méthode de fixation du revêtement l'hiloire, répandue sur les kayaks de Qaanaaq : couture droite, continue ou discontinue. Parfois rivets métalliques sont utilisés.

Figure 230 - Fixation du revêtement autour de l'hiloire. Fjord Inglefield. 2010



Hiloire et lanières de pont sur un kayak du XIX^e siècle - Musée de Copenhague



Hiloire et lanières de pont du kayak de Kristian Eipe en 2016 sur la plage de Narsaq

Figure 231 - Hiloires

Les lanières de pont, les *taqqaq*, sous lesquelles seront glissés les équipements, sont rivetées ou attachées aux traverses sous-jacentes. Enfin, la toile est peinte avec deux à trois couches de peinture à l'huile ou acrylique (suivant l'approvisionnement du magasin), achetée en pot de dix litres. Sur le kayak adapté au corps, les lanières de pont et les supports en os ou en plastique maintiennent de façon ergonomique, à portée de la main du chasseur, tous les équipements nécessaires pour naviguer et chasser avec une économie et une précision des gestes.



Figure 232 - *Taqqaq* et supports en os sur le pont d'un kayak à Qeqertat. Mai 2015



Figure 233 - Kayak de Panigpak Daorana, équipé de *taqqaq* sur le pont avant. Juillet 2016

Ce qui importe est que chaque chasseur fasse parfaitement corps avec son kayak et ait tous ses outils et équipements disposés de façon ergonomique pour *lui*.

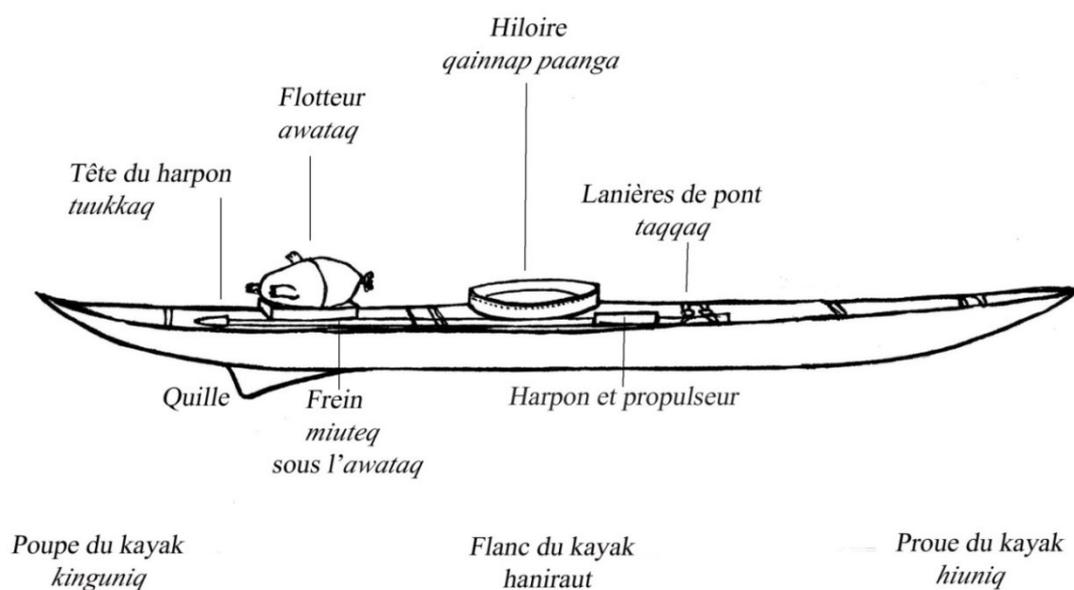


Figure 234 - Le kayak équipé

Entretien du kayak

Les kayaks, recouverts de toile, sont régulièrement repeints en blanc ou bleu clair. Outre une fonction de protection du revêtement pouvant perdurer un an ou deux, la peinture assure un rôle de camouflage au milieu des icebergs et glaces flottantes. Lorsqu'un incident survient, tel une déchirure, ce qui est fréquent au printemps le long des berges glacées, le chasseur a un nécessaire de couture avec des aiguilles, du fil et une petite boîte de peinture pâteuse qu'il peut étaler avec ses doigts sur la face intérieure de la réparation. Ainsi le kayak est de nouveau rapidement opérationnel.



Figure 235 - Réparations sur la couverture d'un kayak à Qeqertat. Mai 2015

Ranger les kayaks

En été, les kayaks reposent le plus souvent directement sur la berge ou sur des échafaudages de bois. En hiver, ils sont stockés à proximité des habitations sur de grands râteliers, *qainniviik*, à l'envers, pour que la neige ne puissent pénétrer à l'intérieur, et en hauteur, pour que les animaux ne puissent les atteindre.



Figure 236 - Kayaks remisés sur la plage de Qeqertat. 2009

5.3.4 Une pagaie aux abagues du corps du chasseur

Pour Franz Boas, « la gestualité est l'une des plus simples manifestations de la vie pouvant être étudiée » (Boas 1911 : 119), assertion que André Leroi-Gourhan complète en précisant : « L'outil n'est réellement que dans le geste qui le rend techniquement efficace » (Leroi-Gourhan 1965 : 35). La vie peut donc être décomposée en une succession de mouvements et de gestes analysables comme des unités, qui, lorsqu'ils sont assemblés en une syntaxe technique autour de l'outil, permettent à ce dernier d'être efficace. C'est le geste efficace qui relie l'outil au corps et à la vie. Si le corps a façonné des outils à sa mesure, les outils ont une fonction de corps augmenté. L'outil repousse les limites spatiales et fonctionnelles du corps. Par exemple, dans le cas du pagayage, lorsque le chasseur actionne l'outil pagaie avec des mouvements successifs coordonnés en gestes des membres supérieurs de son corps, soutenus par des points d'appui des membres inférieurs, le kayak, donc le corps du chasseur, se déplace dans l'espace. L'outil, pagaie, sous l'impulsion du corps, a provoqué ce que le corps dépourvu d'outil ne pouvait réaliser : se mouvoir à la surface de l'eau dans le kayak.



Figure 237 - Mads Ole pagayant dans le fjord Inglefield. 2010

La pagaie des Inughuit longue et effilée est, comme nombre d'autres équipements, conçue de façon ergonomique. Ses deux pelles étroites, *muliq*, sont situées toutes les deux dans le même plan. Cette pagaie n'a pas de grip pour les mains, ni de renfort aux extrémités, c'est une

simple pièce de bois façonnée par le chasseur. L'épaisseur est relativement importante d'un bout à l'autre, mais les bords sont amincis.

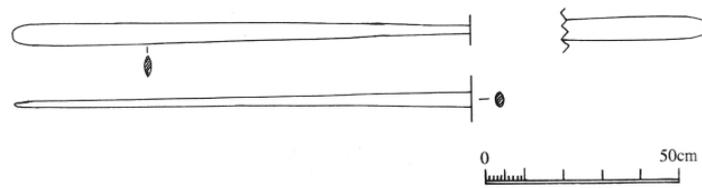


Figure 238 - La pagaie inughuit - Croquis de Harvey Golden, 2006 : 528

La longueur de la pagaie est calculée en fonction du corps du chasseur, de sa force et du volume de son kayak. Les dimensions courantes des pagaies dans la région de Thulé ont été relevées par Harvey Petersen en 1986 et en 1989 par John Heath. La longueur est de deux fois celle d'un bras plus une longueur d'avant-bras (Petersen 1986 : 64) ou bien de deux fois un bras plus deux fois la distance du poignet à l'extrémité des doigts (Heath & Arima 2004). Ce qui donne des pagaies de un mètre quatre-vingt à deux mètres vingt de long. Les doigts servent de référence pour trouver le diamètre idéal de la pagaie, qui assurera une préhension confortable et efficace. Le pouce formant un cercle avec le majeur détermine le diamètre au point médian, *tiimmivik*, de part et d'autre duquel le chasseur positionne ses deux mains pour pagayer. « L'épaule » est l'endroit où la pagaie s'élargit légèrement pour former la pelle. Lorsqu'il doit tailler « l'épaule » dans une pièce de bois, le chasseur, debout près de sa pagaie, lève latéralement les bras à l'horizontale puis fait un cercle avec les pouces. Cela marque l'endroit de « l'épaule » de la pagaie. Pour ce qui est des pelles, l'écart entre la base du pouce et l'articulation médiane des autres doigts détermine la largeur de la pelle (Petersen 1986 : 65).

5.3.5 Les gestes et les mouvements relatifs à la pratique du kayak

La fabrication, mais aussi l'utilisation pour la chasse des instruments, des équipements et du kayak, mettent en jeu des techniques du corps spécifiques exigeant une maîtrise des gestes et des mouvements efficaces, transmis de génération en génération au sein de la communauté. Entrer dans le kayak, pagayer, esquimauter, lancer le harpon à propulseur sont des actes qui s'apparentent à ce que Mauss, dans sa définition de « l'homme total », nomme : « un ensemble d'actes traditionnels et efficaces », qui, en l'occurrence, sont propres aux chasseurs de narvals. Ces actes résultent de la symbiose de techniques du corps étayées par les qualités mentales du chasseur inughuit (courage, persévérance, respect...) et intégrées dans un système de valeurs

partagées par la communauté (partage, entraide...). Jean Pierre Warnier considère que, dans ses gestes, ses mouvements, le sujet utilisateur « incorpore non seulement les objets eux-mêmes, il ne s'agit pas de prothèses, mais la dynamique qu'il leur applique » (Warnier 1999 : 17). Au-delà de techniques du corps, il s'agit de conduites motrices par rapport à l'objet, que Jean Luc Jamard qualifie de « techniques de soi » (Jamard 2002).

Entrer dans le kayak

Le chasseur, seul dans son kayak, part affronter les aléas de la mer. Ses compagnons l'aident, puis s'entraident, à leur tour, à entrer chacun dans leur kayak. La psychomotricité devient alors ce que Parlebas cité par Jean Pierre Warnier nomme sociomotricité. « Chacun par ses gestes communique avec les autres. Chacun peut anticiper sur les conduites des autres » (Warnier 1999 : 63). Pour s'installer dans le kayak, deux configurations se présentent : le chasseur transporte son kayak sur un canot ou bien, il part d'un rivage.

a) Entrer dans le kayak depuis un canot

Le kayak qui avait été transporté tout équipé sur le canot, maintenu en équilibre sur une pagaie et une lance, ou de travers, la proue plongée vers le fond de l'embarcation, est descendu avec précaution sur l'eau. L'opération requiert deux personnes. L'une, à plat ventre sur le bord du canot, maintient la proue du kayak en l'air, tandis que l'autre fait glisser doucement vers l'eau l'étambot qu'elle maintient contre le canot par les lanières de pont. La pagaie et la lance sont repoussées au fond du canot. L'un des hommes montera dans le kayak, l'autre restera dans le canot à distance, ou rejoindra le camp. Ensuite, la technique d'installation dans le kayak n'a guère évolué depuis la description qu'en faisait Isaac de la Peyrère, au XV^e siècle, dans l'ouest du Groenland : « Les Sauvages s'assoient au fond de ces bateaux, par l'ouverture de dessus, les pieds tendus vers l'un ou l'autre des deux bouts. Ils bouchent cette ouverture avec le bas de leur camisole faite de peaux de chiens ou de veaux marins, qu'ils sanglent par-dessus » (de Lapeyrère (1855 [1647] : 223-224). Aujourd'hui, pour entrer dans son kayak, le chasseur s'assied sur le bord du bastingage du canot, il pose ses pieds dans l'hiloire, s'assied sur l'arrière de l'hiloire, transfère son poids sur ses pieds. Le poids doit s'appliquer exactement sur la ligne de l'axe longitudinal du kayak. Le chasseur saisit ensuite les lanières de pont. Ses pieds étant près de la ligne centrale, il se soulève en poussant sur ses bras et gardant le poids sur ses mains. Par petits bonds prudents et petites secousses, il place son fessier dans l'hiloire et faufile ses jambes dans le kayak. Les jambes sont étendues vers la proue, les pieds calés sur une traverse de bois (*tukirumiaq*). Le chasseur n'est alors séparé de l'eau que par une peau de phoque posée sous ses

fesses, l'*irngalihiq*, et la toile du revêtement de la structure de son kayak, l'*amiraa*. Il fixe sa jupette d'étanchéité tout autour de l'hiloire, puis récupère sa pagaie restée sur le bastingage du canot. Il est maintenant prêt à partir.



Figure 239 - Depuis un canot, Adolf entre dans son kayak. Qeqertat. 2010

b) Entrer dans le kayak depuis le rivage

Le kayak est suffisamment léger pour être porté jusque sur la berge, par une seule personne. Le chasseur le porte en enfilant un bras dans l'hiloire.



Figure 240 - 1909, 1933, 2004, un chasseur porte son kayak sur la berge. Photos de E. Rasmussen et Hans.Jensen

Après avoir enfilé sa jupette d'étanchéité et équipé son kayak sur la berge, le chasseur met son embarcation à l'eau. L'aide d'un comparse est bienvenue. Le harpon, la ligne, l'*avataq* et le frein sont en place sur le pont. La pagaie est coincée sous des lanières. L'un des hommes, sur la rive, tient fermement la proue de façon à maintenir le kayak à proximité immédiate de la berge, tandis que le chasseur, en équilibre sur un rocher ou un petit promontoire, pose l'étambot dans l'eau et, penché en avant, fait glisser du bout des doigts le kayak jusqu'à ce que l'hiloire atteigne la hauteur de ses pieds. Il s'installe alors de la même façon que décrite précédemment.



Figure 241 - Mads Ole s'apprête à entrer dans son kayak depuis le rivage de Kangerluarsuk. Août 2010

Une fois installé, le chasseur et son kayak ne semblent plus faire qu'un. Au moindre mouvement de l'un répond un mouvement de l'autre comme dans une chorégraphie harmonieuse. Ce synchronisme et cette sorte de symbiose du chasseur avec son kayak, avaient frappé l'imagination des premiers explorateurs, qui se demandaient si ces créatures aperçues glissant sur l'eau étaient des hommes ou des poissons. Au point que Visbooc, au XVI^e, siècle prit le parti de les inclure dans son « Livre des Poissons » (Visbooc [1974] 1578). Et Frobisher d'ajouter décrivant les kayakistes de l'Ouest du Groenland : « Le Sauvage semble fusionner avec l'artefact en peaux de veau marin qui prolonge son corps ».



Figure 242 - Le Livre des Poissons, Visbooc. 1578

Pagayer : le geste et l'équilibre

« Si la côte est du côté du vent, lorsque le *pilarnqaq* (le vent violent) arrive brusquement, veille à ne pas lever ta pagaie trop haut. C'est pénible de pagayer comme ça s'il y a beaucoup de vent. Il faut lever la pagaie juste au-dessus de l'eau et veiller à ne pas toucher le sommet des vagues. Et si le vent est très violent, il faut faire attention à ne pas gaspiller ses forces. Il suffit de ne pas se laisser dériver avec le vent. Lorsque le vent tombe un peu, il faut pagayer plus vite et comme ça on se rapproche plus vite de la côte » (Quppersimaan 1992 [1972] : 147). André Leroi-Gourhan souligne l'importance de l'expérience dans le processus d'apprentissage. « La constitution des chaînes opératoires tient dans le jeu proportionnel entre l'expérience, qui fait naître dans l'individu un conditionnement par essai-erreurs, et l'éducation. » (Leroi-Gourhan 1965 : 30). Pagayer et assurer l'équilibre du kayak sont appris par imitation, expériences et tâtonnements. Pagayer est une technique expérimentée dès le plus jeune âge, d'abord sous forme de jeu et d'imitation (chapitre 11), puis, vers l'âge de dix ans, dans le premier kayak du garçon. Cette période, sous la guidance du père ou d'un membre de la famille, aboutira à la maîtrise du kayak. Le geste, pour devenir machinal, est transmis dans l'action et l'interaction de la communauté avec l'individu. « Les chaînes opératoires machinales constituent le fond des comportements individuels communs aux membres d'un même groupe ethnique. Elles se situent sur un plan profond de la mémoire collective » (*ibid*). L'acquisition, par imitation, de gestes stéréotypés ancrés dans la mémoire collective, insère le chasseur dans le groupe que constitue sa communauté.

Pagayer, technique du corps acquise par imitation et expérience avec essais et erreurs, est un des savoirs individuels, transmis par les aînés à l'individu, futur pourvoyeur de la communauté.



Le bras du côté de la pelle à immerger est tendu sur l'avant, l'autre est légèrement plié.

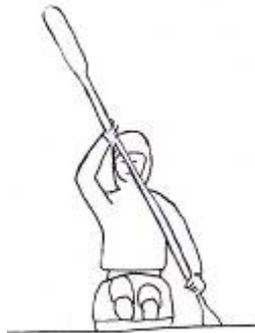
Le haut du corps pivote pour avancer la main le plus loin possible.



La pelle est plantée dans l'eau près du kayak.

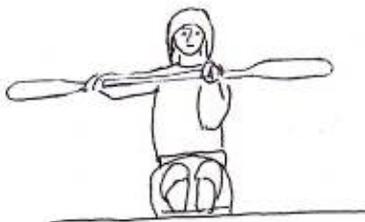
Le bras inférieur est toujours tendu. Il tire la pelle vers la poupe.

Le bras supérieur pousse vers la proue.



Le mouvement commencé énergiquement est terminé avec moins de puissance sur la fin.

Le pied du côté du mouvement, pousse ce qui donne un appui pour le bas du corps. Quand le pied du côté de la pagaie appuie sur le cale-pied, le genou opposé fléchit légèrement et s'appuie fermement sur le *masik* (face intérieure du pont).



La pelle doit ressortir de l'eau en douceur pour ne pas déséquilibrer l'embarcation et la faire dévier de son azimut. Les poussées alternativement à gauche puis à droite des pieds et genoux s'apparentent à un mouvement de pédalage destiné à équilibrer le chasseur et son kayak.



Le mouvement suivant est enchaîné.

La force ne vient pas des bras, mais des muscles des jambes, du dos et de l'abdomen.

Figure 243 - Mouvements de pagayage mettant en jeu l'ensemble du corps

Esquimauter, *kinnguhuq*

Si le kayak est rapide, silencieux, bas, parfaitement adapté à la chasse, il est en revanche particulièrement instable. Un incident faisant chavirer l'embarcation peut rapidement devenir critique. Être éjecté du kayak en pleine mer, signifie presque sûrement la mort. De plus, la plupart des Inughuit ne sachant pas nager, rentrer, après avoir chaviré, dans une embarcation si étroite qu'on ne peut y plier les genoux, est pratiquement impossible. L'esquimautage, chavirage volontaire et maîtrisé, est la parade à ce genre de mésaventure. Il s'agit de coordonner un mouvement d'appui sur l'eau (avec la pagaie, la main ou le propulseur) et un mouvement de rotation du corps (principalement autour du bassin) pour faire se retourner le bateau et le redresser vers sa position de navigation. Le chasseur peut alors poursuivre son chemin sans avoir quitté son embarcation et, du fait de ses vêtements bien adaptés, sans que l'eau y ait pénétré. Jusqu'au siècle dernier, les chasseurs devaient s'aventurer en mer dans des conditions parfois dangereuses à la recherche de gibier donc de nourriture. Savoir esquimauter en toutes circonstances était une question de vie ou de mort. Les techniques de renversement étaient fonction du danger rencontré ou de l'incident survenu : vagues déferlantes, attaque d'animal, déséquilibre du kayak etc... Les Inughuit pratiquaient une douzaine de figures d'esquimautes, alors que chez les Ammassalimiut de la côte Est, Paul-Emile Victor en a répertorié entre 1936 et 1937, une vingtaine. L'esquimautage se faisait couché sur le dos, sur le côté, sur le ventre, en arrière, la pagaie en avant, en arrière ou sous le kayak et même, en cas de perte de la pagaie, les bras croisés ou en s'aidant du harpon ou du propulseur. Isaac de Lapeyrère relatant cette technique notait: « Ils remontent toujours sur l'eau et se sauvent d'une tempête, beaucoup mieux que s'ils étaient dedans un grand navire » (de Lapeyrère 1855 [1647]: 223-224). (Vidéo 36).

Tout chasseur doit être capable d'esquimauter, aussi bien à gauche qu'à droite, pour rétablir immédiatement l'équilibre de son kayak. Cela implique une parfaite synchronisation et intégration psychomotrice des mouvements et également une réversibilité des schémas psychomoteurs engrammés, inscrits, intégrés au niveau de chaînes opératoires machinales. Esquimauter est un savoir-faire indissociable de la pratique de la chasse au narval donc du kayak donc de l'identité du chasseur Inughuit. Actuellement, l'esquimautage est d'avantage pratiqué comme un sport que comme une technique de survie. Mads Ole est d'ailleurs très fier, en tant que chasseur de Qaanaaq, d'avoir remporté, il y a quelques années, une compétition d'esquimautage à Nuuk. Les chasseurs évitent, maintenant, de sortir en kayak lorsque la mer est menaçante. D'une part, parce qu'ils n'ont plus, comme autrefois, la même urgence absolue de trouver de la nourriture (le magasin peut palier quelques jours de pénurie), et, d'autre part, parce

que les canots à moteur, même s'ils sont petits, permettent de rejoindre rapidement un havre en cas de changement soudain des conditions météorologiques. De ce fait, la technique et la pratique de l'esquimautage ont rejoint celles d'un sport avec toute une nomenclature de figures.

Utilisation du corps : des savoir-faire, des savoir-être

Commentant le texte de Marcel Mauss « Les techniques du corps » (Mauss 1934), Gaëlle Lacaze souligne « la nécessité de considérer la technique corporelle comme un ensemble cohérent de techniques acquises par une personne et lui permettant des relations aux mondes social et naturel » (Lacaze 2003 : 111-130). Les techniques corporelles relatives au kayak, que ce soit à terre dans sa construction ou en mer dans son utilisation, mettent en jeu le corps dans des stratégies ou activités cohérentes et efficaces. Qu'il s'agisse de lier, tirer, gratter, utiliser les dents pour serrer des lanières ou des cordes, pagayer, esquimauter, équilibrer, harponner avec le propulseur, tenir le propulseur entre les dents le temps de reprendre la pagaie en main après le lancer du harpon et de se rendre au plus vite près de l'animal harponné, tous ces savoir-faire acquis par l'expérience au sein de la communauté, relie le chasseur à sa communauté et à son environnement, au « monde social et naturel » (*ibid*).



Figure 244 - Apprentissage de l'esquimautage. Photo de Navarana K'avigak⁹³

⁹³ Navarana K'avigak est née en mars 1947 à Uummanaq. Elle est une des descendantes de Qitdlarsuaq

Aux techniques gestuelles du corps s'ajoutent, chez le chasseur de narval, des capacités sensorielles développées, des savoir-être que Jean Malaurie nomme une «hypersensorialité». L'attention sensorielle visuelle et auditive à l'environnement que les chasseurs inughuit développent, est exceptionnelle par la finesse de la prise en compte et de l'analyse de la perception neurologique. Le moindre frémissement de l'eau, un souffle lointain, un léger reflet sur l'eau ou la neige, sont perçus comme signifiants et sont susceptibles d'induire une action en corrélation avec l'information perçue.

5.3.6 Les bateaux à moteur.

Kalipaluk Peary, le fils de l'explorateur Robert Peary, est le premier chasseur de la région ayant acquis un bateau à moteur. « En 1937, mon père, Kalipaluk, avait acheté un bateau à moteur à un Suédois. C'était le seul bateau de la région » raconte Pauline Peary Kristiansen. « En été, hormis le bateau de mon père et les kayaks pour la chasse, il n'y avait aucune autre embarcation, pas d'*umiaq* ».



Figure 245 - Le bateau de Kalipaluk Peary en 1950. Archives Jokum Knudsen - Nuuk

En 1966, dix-huit bateaux à moteur étaient recensés dans la région (Gilberg 1984 : 591). À Siorapaluk, le premier apparut en 1973. Ces bateaux sont une manifestation d'une évolution de

la société des chasseurs vers l'appropriation de moyens et la privatisation de biens. Pendant la période 2000-2002, un peu plus de 100 000 DKK (12 000 euros) furent attribués par le Fonds Gouvernemental de Développement de la Chasse, aux chasseurs professionnels, pour l'achat de moteurs pour leurs canots. En 2005, il n'y avait plus de kayak à Siorapaluk.

Tableau 28 - Nombre de bateaux à moteur des chasseurs professionnels à Siorapaluk

	Kayaks	Bateaux à moteur
1973	?	1
1992	?	1
1993	?	3
1999	9	5
2015	0	9

Actuellement, sur les cinquante-trois chasseurs professionnels de l'Avanersuaq chassant en eau libre, quarante sept ont un (ou plusieurs) canot à moteur, trente-quatre possèdent un (ou plusieurs) kayaks. Parmi eux vingt-neuf ont un kayak et un canot à moteur, dix-sept chasseurs n'ont qu'un canot à moteur et cinq n'ont qu'un kayak pour chasser (Annexe 4). Tous les bateaux à moteur des chasseurs, doivent être enregistrés auprès du bureau des licences de pêche du Groenland.

Par leur adaptation et leur efficacité, l'intégration de chaînes opératoires, incluant des techniques corporelles et sensorielles, renforce la relation du chasseur inughuit à son environnement et à sa communauté. L'individu chasseur compose avec les éléments pour se donner la possibilité d'accéder au gibier et rapporter la subsistance à la communauté.

Chapitre **6** – Les territoire, les lieux et la chasse

En 1921, Knud Rasmussen écrivait au sujet des Inuit : « Toujours en mouvement, à la recherche de nouveaux terrains de chasse », ce à quoi fait écho cette assertion de Marcel Mauss : « En fait, il n'y a dans une société que deux choses : le groupe qui la forme (...) d'une part, les représentations et les mouvements de ce groupe, d'autre part » (Mauss 1969 [1927] : 205).

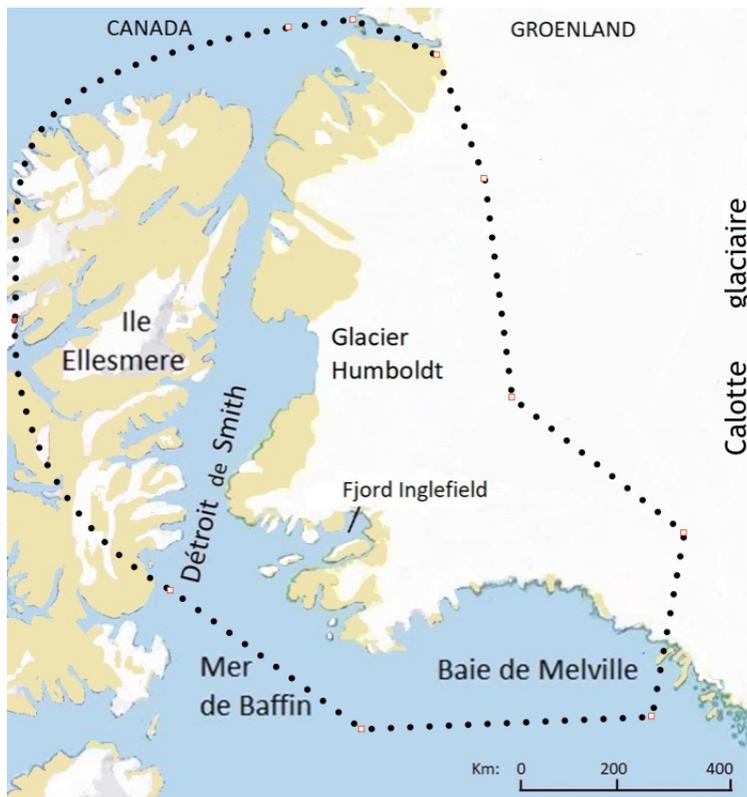
6 - 1 - Le domaine des chasseurs Inughuit

Le domaine des Inughuit comporte des espaces parcourus, ce sont les territoires de chasse, des espaces fréquentés, les camps et des lieux de sédentarisation. Par leur mobilité, les chasseurs acquièrent des connaissances de la topographie et de la dynamique du terrain et des glaces dans tout l'Avanersuaq, ainsi qu'une expérience d'appropriation des ressources et du territoire. Si l'appropriation des ressources fait référence à des savoir-faire, comment définir l'appropriation de territoire des Inughuit?

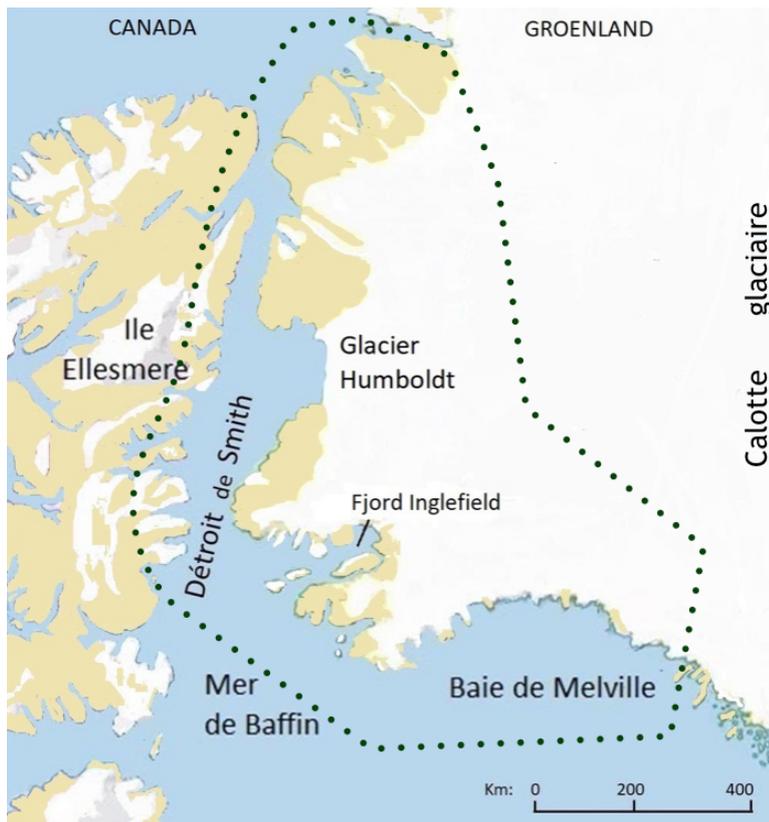
Le concept de « territorialisation » développé par Gilles Deleuze et analysé par Guillaume Sibertin-Blanc apporte des éléments de réponse (Sibertin-Blanc 2010 : 234). Selon Deleuze, le territoire est un ensemble objectif de milieux et d'investissements subjectifs, individuels et collectifs. Les espaces parcourus conduisent à un processus appropriatif que Gilles Deleuze appelle « territorialisation » et que Sibertin-Blanc reprend dans sa définition du territoire : pas de «territoire» sans un acte d'appropriation, mais pas d'appropriation sans des signes spécifiques qui expriment cette appropriation en même temps qu'ils la réalisent (*idem*). Le territoire des Inughuit peut alors être défini comme l'ensemble d'espaces, de milieux et d'investissements individuels et collectifs mis en relations avec les savoirs et les savoir-faire des chasseurs.

6.1.1 Les espaces et les territoires de chasse

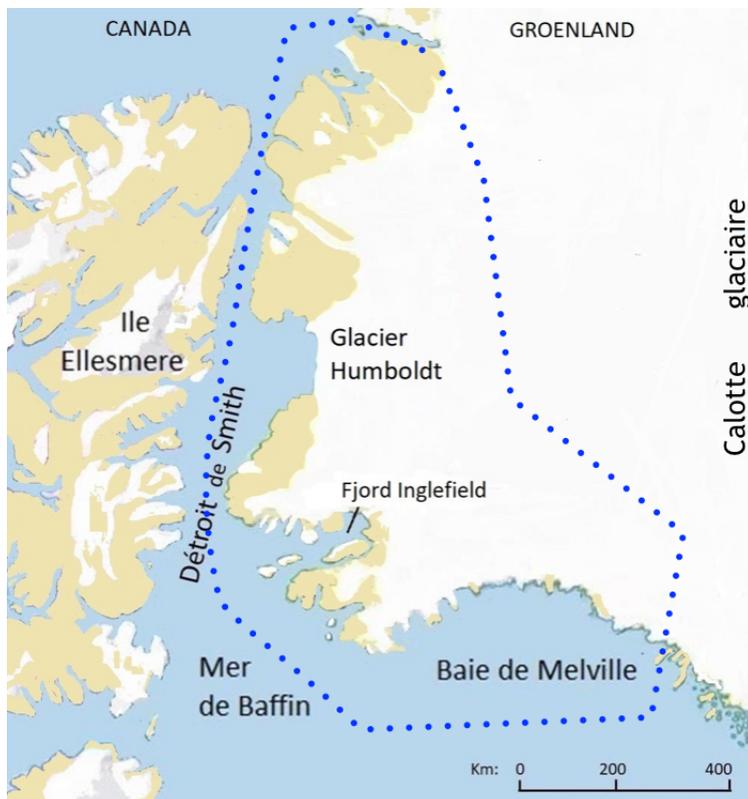
Traditionnellement, les territoires de chasse des Inughuit s'étendaient jusque sur l'île d'Ellesmere. Saison après saison, les chasseurs et leurs familles se déplaçaient en traineau à chiens, à la poursuite du gibier convoité. Ils traversaient le détroit de Smith en empruntant le pont de glace qui se forme tous les ans dans sa partie la plus étroite. Dans la région d'Etah, le Canada n'est distant que de quelques dizaines de kilomètres du Groenland. Les Inughuit ont toujours traversé librement le détroit sans se soucier de frontières étatiques. En 1999, au moment de la création du Nunavut, le Canada ferma la frontière entre le Groenland et l'île d'Ellesmere. Les Inughuit ne purent plus aller chasser les narvals, les ours et les bœufs musqués dans ce qu'ils considèrent toujours comme leurs territoires ancestraux. En 2001, à la suite des attentats de New York, le Canada a renforcé ses frontières, notamment au niveau d'Ellesmere.



Les Inughuit considèrent que leurs territoires de chasse s'étendent tout autant sur Ellesmere que dans l'Avanersuaq.



En 1999, à la création du Nunavut, le Canada limite les déplacements des Inughuit sur son sol au-delà du détroit de Smith. Il invoque également une mesure de prophylaxie vis-à-vis des chiens.



Le 11 septembre 2001, à la suite des attentats de New York, le Canada a promulgué un décret renforçant les contrôles aux frontières assorti d'une interdiction faite aux chasseurs inughuit de se déplacer avec leurs chiens vers les terrains de chasse d'Ellesmere, comme ils le faisaient depuis des siècles.

Figure 246 - Évolution des territoires de chasse des Inughuit

De facto, le territoire des Inughuit après avoir été amputé de la région de Thulé-Uummanaq en 1953, s'est vu privé, à partir de 2001, d'un espace traditionnel de chasse. Les autorités du Canada interdirent aux Inughuit la traversée du détroit de Smith, quel que soit leur moyen de déplacement. Cette restriction d'accès additionnée au recul de la banquise sous l'effet du réchauffement climatique, fait que les territoires de chasse se trouvent maintenant restreints de façon significative.

6.1.2 Les itinéraires de déplacement

Un réseau d'itinéraires, parcourus en traineau à chiens, connecte les différents sites de camps et les terrains de chasse. Il permet aux chasseurs de se déplacer en sécurité, vers et depuis les zones de ressource. Les itinéraires empruntés dépendent des saisons. En hiver, ils sont fonction de la glace de la banquise, au printemps et en été, de la praticabilité des glaciers issus de la calotte glaciaire.

« Au siècle dernier, on se déplaçait toute l'année en traineau à chiens. En été les itinéraires passaient sur les glaciers et le traineau pouvait aussi glisser sur l'herbe et le sable des moraines » (Pauline Peary Kristiansen, 85 ans, Qaanaaq 2018).



Figure 247 - À gauche : 1950 - Traineau à chiens traversant un glacier en été - Archives Jokum Knudsen – Nuuk
À droite : 2018 - Paulus et ses chiens sur les pierrailles du détroit de Murchinson

En hiver et au printemps, les eaux ouvertes consécutives à des courants sous-marins, les icebergs immobilisés, les zones de glace fragile ou d'hummocks, sont des obstacles aux déplacements. De plus, la banquise le long de promontoires côtiers, comme le cap Alexander, ou à proximité des fronts de glaciers, présente souvent des espaces difficiles à franchir et dangereux. Ce qui fait, alors, préférer les itinéraires sur la calotte glaciaire.

« Pour aller chasser le bœuf musqué au printemps en Terre d’Inglefield, je passe avec mes chiens par la calotte, dit Ikuo. C’est plus court, il y a seulement une montée et une grande descente ! Mais il ne faut pas se tromper ! dit-il en riant. C’est un peu plus pénible pour les chiens, mais quand il n’y a pas trop de neige soufflée, c’est plus rapide », (Ikuo Oshima, chasseur à Siorapaluk, 2018).



En 1985, Inuutersuaq Ulloriaq, chasseur à Siorapaluk, a noté les itinéraires habituellement suivis pour rejoindre les terrains de chasse. Les parcours sur la banquise, figurent comme des itinéraires empruntés régulièrement.

Figure 248 - Itinéraires de déplacements dans le nord de l’Avanersuaq (l’Avannarliit), relevés par Inuutersuaq en 1985

Les variations climatiques ouvrent des crevasses dans les glaciers, ravinent des pentes, fragilisent des falaises et mettent en péril la sécurité des chasseurs. Des itinéraires traditionnels, ont été abandonnés parce que devenus trop dangereux.

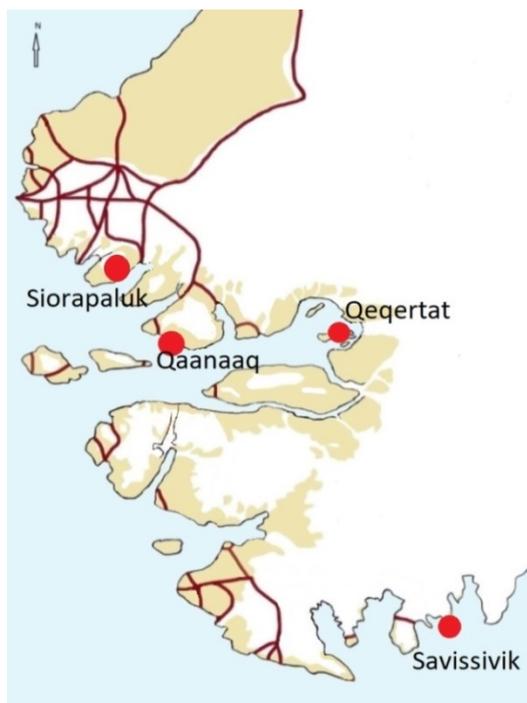


Figure 249 - Itinéraires terrestres empruntés, en 2015, par les chasseurs de la région de Qaanaaq

En 2015, les itinéraires terrestres, empruntés par les chasseurs, dans la partie nord de l'Avanersuaq, n'ont que peu évolué depuis le relevé effectué par Inuutersuaq Ulloriaq, en 1985. En revanche, dans la partie sud, la fermeture du village de Moriusaq et la fonte des glaciers ont entraîné l'abandon de plusieurs itinéraires.

La dernière traversée du glacier



Figure 250 - Des échelles ont été posées pour franchir la moraine

Avigliaq⁹⁴ et ses chiens ont emprunté sept fois l'itinéraire reliant le fjord Inglefield au fjord Granville en passant par le glacier. Deux jours étaient nécessaires pour atteindre Moriusaq puis Ummannaq. Par endroits, des échelles avaient été installées pour aider au franchissement de pierriers et moraines.

La fonte des glaces et l'ouverture de crevasses ont rendu dangereux et finalement impraticable l'itinéraire sur le glacier séparant le fjord Inglefield de Moriusaq. La dernière traversée eut lieu en 1992. Depuis, pour rejoindre en hiver Moriusaq, Ummannaq et plus au sud, Savissivik, les chasseurs doivent contourner la péninsule de Steensby en passant par la banquise avec leurs chiens et, en période d'eau libre, en bateau par la mer. Cela multiplie la durée du voyage par deux et est même parfois impossible du fait des hummocks ou de mauvaises conditions de navigation.

⁹⁴ Avigliaq Petersen, chasseur de Qaanaaq, est né le 23 décembre 1965

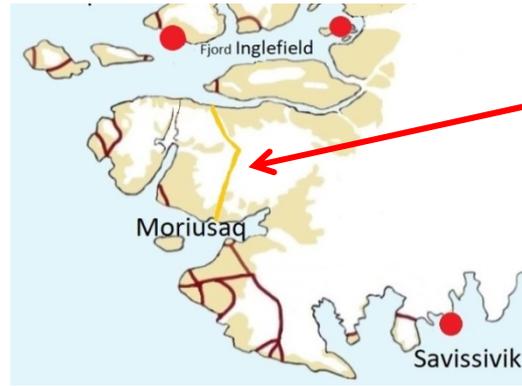


Figure 251 - L'itinéraire pour rejoindre Moriusaq depuis le fjord Inglefield n'est plus praticable depuis 1992

6.1.3 L'orientation

Les Inughuit conçoivent l'espace sous forme d'une série d'itinéraires, qui se déroulent comme un cheminement, dans l'ordre de leurs souvenirs. Jean Michéa remarque que cette conception linéaire de l'espace se retrouve dans les mythes. Au lieu de situer une aventure dans une région imaginaire, les mythes font état d'un voyage. Dans le mythe de Sedna, par exemple la jeune fille est emmenée une île, elle est au loin, son père la ramène vers son camp, elle descend au fond de la mer.... L'important n'est pas de préciser où les événements se sont passés, mais les péripéties spatiales s'y rapportant (Michéa 1967 : 185).

Les cairns, surplombant les villages et les camps, ont une fonction de repère très relative car, autant que les chasseurs, ce sont les chiens (particulièrement le chien de tête) qui vont trouver le chemin quand les conditions météorologiques sont défavorables. Avant l'évangélisation, ces cairns étaient élevés pour éloigner des implantations les mauvais esprits qui rôdaient sur la calotte glaciaire.



Figure 252 - Cairn sur les hauteurs du fjord Inglefield, dominant Qaanaaq. 2016

Orientation et éléments

« Là-haut, sur la calotte glaciaire, c'est tout blanc. Pour m'orienter, je regarde la neige, sa couleur, sa surface, sa consistance. Je sens le vent, je regarde la lumière, les ombres sur la glace, la direction des crevasses et des séracs » dit Ikuo Oshima, chasseur à Siorapaluk (Siorapaluk, 2018). Les chasseurs s'orientent en fonction d'autres critères que les points cardinaux. Leur sens de l'orientation est avant tout un sens des éléments : le vent, la glace, la neige, le sol leur fournissent des indices qu'ils savent lire et interpréter. Des stries à la surface de la neige sont un critère d'orientation. Le vent sert de boussole. Par exemple, les Inughuit savent que près de cap York, le vent dominant souffle du sud-ouest. Les crêtes de neige (les *sastrugi*), toutes orientées dans le même sens, permettent de marcher tout droit vers une destination. Cette attention très fine portée aux éléments de l'environnement est notée par Jean Malaurie lors de son hivernage à Siorapaluk : « Les moindres indices : traces dans la neige, inclinaison de la végétation, humidité ou sécheresse des parois rocheuses, direction des nuages, couleur du ciel, sens des pierres dans les torrents, épaisseur plus ou moins grande du sol dégelé, sont interprétés et permettent au chasseur de s'orienter » (Malaurie 1976 [1955] : 572). Et Malaurie ajoute : « pour lui tout est signe : en alerte, à l'affût, il flaire le vent léger, l'odeur du sol plus ou moins tourbeux qui fume l'été, celle de l'air à grandes distances. Il apprécie le bruit plus ou moins sec du craquement de la glace, le mouillé feutré de la neige de redoux, interprètent l'humeur des bêtes, le halo de la lune et la vibration de l'air » (*idem*: 576). « Il y a une profonde expérience doublée d'une attention aiguë pour des détails qu'un autre jugerait insignifiant » ((Michéa 1967).



Figure 253 - Kristian Eipe interroge la direction du vent en soufflant la fumée de sa pipe. Neqe 2015

Rasmus Avike⁹⁵ avoue que peu importe où il se trouve au Groenland, tant qu'il y a du vent et de la neige il peut s'orienter parce qu'il a appris de ses aînés à lire les traces dessinées par le vent sur la neige et la glace.

Orientation et environnement

Aux éléments s'ajoutent des critères environnementaux : « vers la mer », *hangmuaktuq*, « vers la terre » *timmuaktuq*, « vers le bord de la banquise » *higliaqtuq*, sur une même courbe de niveau, *halliaqtuq*, sont des références qui varient suivant les lieux et guident le chasseur dans l'orientation de son cheminement (Maurie 2018 : 64). Michael Fortescue a observé que le système d'orientation des Inughuit s'ordonne autour de dimensions communes : haut/bas à partir d'un point quelconque en allant vers la mer, gauche/droite le long de la côte quand on regarde vers le large et également le long de l'axe des vents dominants de la région (Fortescue 1988). Pour sa part, Robert Robbe note une organisation sectorielle de l'espace par les Inuit. « Les chasseurs décomposent l'ensemble de l'espace dans lequel ils vivent, en secteurs. L'orientation de ces secteurs peut varier car elle repose, non pas sur un système fixe comme la trajectoire du soleil, mais aussi sur un système de références variables : la direction de la côte » (Robbe 1977 : 82). Robert Robbe ajoute qu'à partir des différents toponymes distribués le long de la côte, ce système permet de localiser avec précision n'importe quel point particulier situé en mer et d'exprimer cette localisation de façon succincte et exacte.

La carte et le territoire : la carte mentale

En 1875, le géographe et explorateur Clements R. Markham remarquait : « L'un des points les plus frappants dans le développement intellectuel de tous les Esquimaux est leur merveilleux talent pour la topographie » (Markham 1875 : 184).



Figure 254 - Deux Inuit, Ikmalick et Apelagliu, en train de tracer une carte à bord du *Victory*. Ross 1835

⁹⁵ Rasmus Avike. Chasseur à Qaanaaq, né en 1966

Lorsqu'en 1850, Erasmus Ommanney, le capitaine de l'*Assistance*, un des quatre bateaux partis à la recherche de Franklin, demanda à un jeune Inughuit, Kallihirua (alias Erasmus York⁹⁶), d'esquisser le tracé de la côte qu'ils longeaient, celui-ci prit un crayon, chose qu'il n'avait jamais vue auparavant, et traça la ligne de la côte de Pikiuleq (île Littleton) au Cap York, avec une exactitude remarquable, ajoutant des signes pour indiquer les îles, les falaises, les glaciers et les collines et précisant tous les noms locaux (Markham 1875 : 184). Ommanney retranscrit phonétiquement les différents points qu'Erasmus York nomme et commente. Sur la carte, le jeune Inughuit situe les implantations et mentionne des références à l'environnement physique et l'intérêt de celui-ci par rapport aux déplacements (neige, glaciers, limite de banquise suivant la saison, icebergs dérivant, hummocks...). Il signale les zones giboyeuses (lièvres en abondance, caribous, baleines, phoques... poissons), les ressources spécifiques de lieux (eau douce en été, silex...), des événements (suicide, tombes de Kaligarsuak et de sa famille ...), des points remarquables (collines, cairns, falaises...). Cette carte réalisée à bord du *H. M. S. Assistance*, pendant l'hiver 1850-1851, est tracée à partir de ses propres observations de jeune chasseur et de l'expérience transmise par ses aînés.

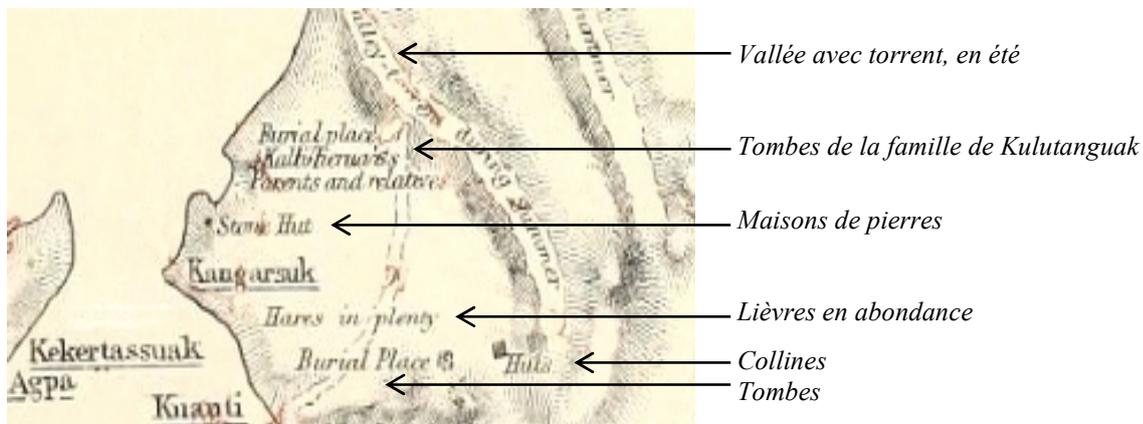
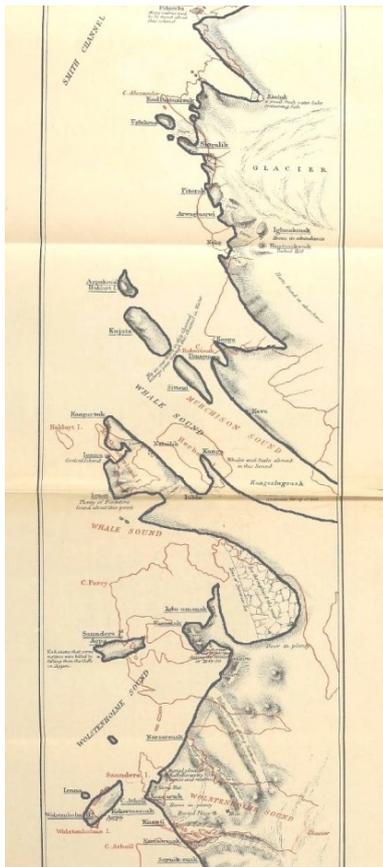


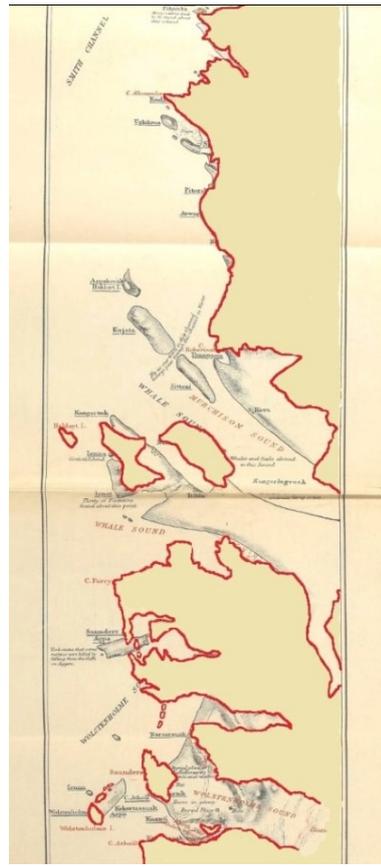
Figure 255 - Carte mentale de la région d'Agpa, annotée par Erasmus York en 1850

On peut juger de la précision du tracé de Erasmus York, en 1850, par rapport à la carte de l'Amirauté Britannique (la ligne rouge figure les côtes telles que relevées par les navigateurs au milieu du XIX^e siècle pour le Bureau de l'Amirauté) et aux cartes modernes établies à partir de satellites.

⁹⁶ Kallihirua est un jeune Inughuit recruté comme guide par le capitaine Erasmus Ommanney, près de Cap York, en août 1850. Le navire, l'*Assistance*, commandé par Erasmus Ommanney, participait à une expédition partie à la recherche de John Franklin. L'équipage nomma Kallihirua : Erasmus, comme le capitaine, et York, comme le cap où il avait été embarqué.



1875, tracé de la carte d'Erasmus York



1875, carte du bureau de l'Amirauté Britannique



8 mars 2018, carte par satellite

Figure 256 - La carte mentale d'Erasmus York comparée aux relevés scientifiques

Si le tracé du jeune Inughuit est d'une précision remarquable, les proportions données à certaines zones et particulièrement au domaine des mammifères marins, sont significatives de l'intérêt qu'elles représentent pour les chasseurs. Le fjord Wostenholme, territoire giboyeux (et lieu d'implantation du comptoir de Thulé) apparaît largement ouvert, les péninsules de Piulip Nuna et Steensby qui ne présentent qu'un intérêt cynégétique mineur, sont réduites. La dimension spatiale déformée et une abondance de détails, reflètent l'importance du territoire pour celui qui le parcourt et y vit. Cette carte est, selon l'expression de Gilles Deleuze : « [...] toute entière tournée vers une expérimentation en prise sur le réel » (Deleuze & Guattari 1980 : 20). Guillaume Sibertin-Blanc ajoute que la carte livre une figure pragmatiste du savoir et fait valoir des spatialités dynamiques (Sibertin-Blanc 2010 : 228). Deleuze souligne que les collectivités et les peuples cartographient leurs manières d'occuper leurs territoires par leurs pratiques, leurs organisations matérielles et symboliques, par leurs mythes et leurs rêves mêmes (Deleuze 1993 : 83).

L'espace du chasseur est indissociable du temps. Jean Michéa relève ces deux notions comme également vécues et interchangeables (Michéa 1967 : 186). L'espace se mesure en temps

pour le parcourir. Lorsque je demande à Mads Ole : « Est-ce loin ? », il baisse la tête, réfléchit et comptant sur ses doigts : « un, deux... deux camps » me répond-il. L'espace et le temps se trouvent également associés lorsque des événements qui se situent en des lieux spécifiques se produisent de façon répétée à la même époque. On chasse les bœufs musqués dans l'espace automnal, Les falaises où l'on attrape les mergules sont printanières et le fjord dans lequel sont poursuivis les narvals est estival. L'espace évoqué est situé temporellement par le chasseur qui l'associe à des repères personnels, donc subjectifs. Cependant, Vladimir Randa souligne l'importance « d'être en mesure de nommer avec précision et discernement le milieu naturel dans lequel on vit (Randa 2002 : 73). C'est dans la toponymie de leur territoire que les chasseurs font preuve de ce discernement.

6.1.4 La toponymie

« Là où il y a des narvals »

Qaanaaq 2016. C'est le début de l'été. « Où allons-nous ? » demandais-je à Mads Ole. « Là où il y a des narvals » me répondit-il. Les coordonnées qui s'alignent sur mon GPS le font sourire. Ce qui importe au chasseur, ce ne sont pas des chiffres mais un cheminement, un territoire sillonné de routes déroulées dans l'ordre de la remémoration d'évènements, de souvenirs, de chasses fructueuses. « À l'écoute de la nature, l'esquimau a une exceptionnelle faculté de fixation et de mémorisation sensorielle » écrit Jean Malaurie (Malaurie 1976 [1955]: 575). Et Béatrice Collignon remarque que « c'est toujours la signification sociale, écologique et les ressources cynégétique des lieux qui désignent les lieux » (Collignon 1996).

Printemps 2018. Au cours d'un raid en traineau à chien vers le sud du fjord, les chasseurs se sont arrêtés pour s'abriter dans une cabane de chasse. Avigiaq Petersen (53 ans), a enlevé ses *kamik* en peau de phoque et pendu à un clou son lourd pantalon en fourrure d'ours. Avec le dos d'une cuillère, il remue les éclats de glace qui fondent dans la gamelle posée sur le *Primus*. Ses lunettes de vue sont embuées de vapeur. Alors que je lui demande si les noms des lieux environnants ont une signification, il réfléchit et, tournant son regard vers la lucarne donnant sur le fjord, il cite :

- Natsilivik « le lieu avec des phoques »,
- Agparssuit « l'endroit avec des oiseaux »,
- Nanurtalik « la terre où il y a des ours. »

Depuis plusieurs générations et plusieurs siècles, les Inughuit expriment leur relation à l'environnement, à travers la toponymie appliquée à leur territoire. La toponymie témoigne de

leur compréhension et de leurs connaissances profondes de leur environnement. Monique Vézinet, étudiant les modalités d'appropriation de l'espace, relève que les Inuit désignent les noms des lieux selon la présence de gibier à certaines saisons de l'année, leurs caractéristiques géo-morphiques ou leur accessibilité en kayak ou en traineau ou bien leur visibilité (Vézinet 1975). Les toponymes sont alors « comme un commentaire sur le territoire habité » (Collignon 1996 : 116). Ils sont une façon de transmettre et de mémoriser l'histoire qui se perpétue à travers des récits, mais aussi à travers les noms des lieux. Pour Philippe Descola, l'environnement des chasseurs présente partout les traces des événements qui s'y sont déroulés. Ces traces entretiennent jusqu'à présent des continuités (Descola 2005). Une multitude de souvenirs sont associés à la toponymie. Ce peut être un site rappelant la poursuite ou l'affût d'un animal, des restes parfois à peine visibles d'un camp abandonné, des traces individuelles ayant marqué l'existence de chacun... Du fait du caractère oral, jusqu'à une époque récente, de la culture inughuit, les noms de lieux furent et continuent à être un moyen de transmission des connaissances de l'environnement.

La glace a fondu dans la casserole. L'eau frémit. Avigiaq vient s'asseoir à côté de moi sur le bas-flanc et pointant quelques lieux sur ma carte étalée au sol, il ajoute :

Quinissut	« endroit sombre »,
Pitugfik	« endroit pour attacher quelque chose »,
Ikardlugtoq	« avec beaucoup de récifs dans la mer »
Itivdleq	« passage pour traverser un glacier »
Igdlolit	« lieu avec des maisons »

Guillaume Sibertin-Blanc, pour sa part, fait remarquer que les noms propres peuvent aussi prendre des fonctions identificatoires, des valeurs symboliques de classification, d'appartenance et de reconnaissance (Sibertin-Blanc 2010 : 233), par exemple : Ivnarmitut, « gens des falaises verticales »

La subjectivité du nom

Plus généralement le toponyme est composé d'un terme géographique ou d'un qualificatif ou d'une caractéristique du lieu ; par exemple Qaqarssuaq : « grande montagne ». Comme l'explique Hans Jensen, à Qaanaaq, le suffixe *paluk* associé à un substantif caractérise quelque chose de petit, d'agréable, ainsi Siorapaluk signifie « petit sable ». En revanche, une terminaison en *ssuaq*, donnera une idée de grandeur, d'étendue : Qeqertarsuaq « la grande île », Ikerssuaq « le grand fjord », Taserssuaq « le grand lac », Nugssuaq « étendue de terre au-dessus des eaux du fjord ».

Tableau 29 - Affixes et signifié

Affixes	Signifié
___leg	Chemin, passage
___lik ___lit ___vik	Lieu avec...
___miut	Les gens
___paluk	Petit, joli
___ssaq ___ssuaq	Vaste, grand
___ssuk ___ssut	Avec beaucoup
___toq ___tok	Beaucoup

Mais, ajoute Hans avec un sourire malicieux : « ce sont les gens qui nomment les lieux, aussi ça dépend du sujet de la conversation, de la saison, du moyen de transport ou de la raison du déplacement! ». Cette relativité et subjectivité que présente la toponymie est mise en exergue par Béatrice Collignon pour qui un lieu n'est souvent désigné qu'en référence à un observateur, même imaginaire, et donc à un point d'observation. (Collignon 1996). Relativité et subjectivité « fusionnent dans une même représentation des lieux, la position et la situation, les caractères du site et les événements de nature historiques ou mythiques » (*idem* : 65 et 89).

Alors qu'il séjournait au comptoir de Thulé, Peter Freuchen remarquait : « Ils (les Inughuit) ont une coutume très pratique de donner des noms descriptifs à des repères. *Pingo* signifie partout une montagne au sommet arrondi; *Kuksuaq* est le grand fleuve; *Tassersuaq* est le grand lac, etc... (Freuchen 1961). Sur quarante-huit toponymes de lieux, camps et implantations relevés avec l'aide des chasseurs dans la région de l'Avanersuaq, vingt-six font référence au monde physique et à la géographie, cinq au règne animal, six au transport et aux déplacements, six signalent des campements ou des habitations, deux se rapportent à un évènement (Annexe 5). Au milieu du XIX^e siècle, Kane Elisha remarquait : "Chaque roche a son nom, chaque colline son importance et une cache à viande installée n'importe où dans cette rude région sauvage, peut être directement retrouvée par le plus novice des chasseurs de la communauté." (Kane 1856 : 211).

Dans cet espace parcouru et nommé par les chasseurs, se situent des implantations, des camps, des cabanes : l'espace fréquenté.

6 - 2 - Les espaces fréquentés, les lieux de sédentarisation

Dans son « Essai sur les variations saisonnières des sociétés Eskimo » Marcel Mauss a mis en exergue l'importance de variations saisonnières dans la morphologie sociale du groupe, de ses déplacements et de son habitat (Mauss 2001 [1904-1905]). Dans cette partie, en m'appuyant sur les travaux d'Erik Holtved, et sur les témoignages d'ainés rencontrés à Qaanaaq, j'ai établi une cartographie comparative des implantations, des lieux de camps saisonniers et des déplacements des familles du XX^e siècle à nos jours.

6.2.1 Jusqu'au milieu du XX^e siècle : les implantations et la mobilité

Traditionnellement : des implantations et des camps saisonniers mobiles

Jusqu'à la sédentarisation des Inughuit autour des comptoirs, le cycle saisonnier de la migration des animaux a revêtu une importance primordiale pour l'établissement des camps, Les familles déplaçaient leur camp en fonction de l'accessibilité cynégétique. La dispersion des implantations sur tout le territoire permettait la répartition des captures de gibier. En hiver, quand les aires de nourriture et de mobilité des animaux, étaient restreintes, leur accessibilité était rendue difficile et dangereuse du fait de l'obscurité, des incertitudes de la glace et du froid. Alors qu'en été, l'eau libre et la fonte du couvert de neige, permettaient au gibier de se déplacer et de se disperser. Cette alternance exprimait le rythme de concentration et de dispersion de l'habitat en symbiose avec la répartition du gibier : un habitat d'hiver fixe et des camps saisonniers mobiles. Pour accéder au gibier, la population se concentrait ou se disséminait sur le territoire, au rythme du gibier (Mauss 2001 [1904-1905] : 43). Mauss insiste sur cette dichotomie saisonnière: « La manière dont sont classés les hommes et les choses, porte l'empreinte de l'opposition cardinale entre les deux saisons : été/hiver » (*idem* : 48-49). Il étend cette opposition liée aux saisons, à d'autres classifications comme : gibier terrestre/gibier marin, habitat d'été/habitat d'hiver, les distractions, la spiritualité etc... Robert Petersen note, lui aussi, la grande mobilité des Inughuit. Les traîneaux à chiens et la capacité de construire une maison confortable en quelques jours, rendaient ces multiples déplacements possibles. De plus, les facilités de communication de lieux en lieux permettaient l'existence d'implantations où vivaient seulement une ou deux familles. (Petersen 1973 : 151-163). Mes interlocuteurs, Pauline Peary-Kristiansen, Talilanguaq, Isigaitsoq, et des aînés rencontrés à la maison de retraite de Qaanaaq, s'en souviennent. Les familles se déplaçaient au printemps et à l'automne, d'année en année en fonction des besoins en gibier, mais aussi en matériaux dont elles avaient ponctuellement

besoin : de l'ivoire, des bois de caribou pour réparer des outils, de la peau d'ours pour confectionner un pantalon, des peaux d'eider pour faire des chemises... Le territoire de chasse était perçu comme un vaste espace d'opportunités, parcouru en fonction des besoins, et dont la toponymie indiquait la géomorphologie, des spécificités d'occupation ou événementielles et les ressources que l'on pouvait y trouver.

La situation des implantations et des camps

En été, les familles vivaient dans des camps de chasse temporaires et pouvaient en changer plusieurs fois au cours de la saison. Le choix étant grand, le lien avec les camps était moins fort que celui existant avec les implantations d'hiver. D'ailleurs on parle d'implantations d'hiver et de camps d'été. L'implantation au sens du registre national tenu par les missions luthériennes était le lieu où les gens vivaient dans une maison pendant l'hiver. Cette distinction saisonnière de l'habitat, reflète le mode de vie semi-nomade des Inughuit et peut expliquer que le recensement des implantations, effectué à chaque Noël, est bien documenté alors que le suivi des mouvements des camps des familles pendant l'été, l'est beaucoup moins. Les implantations d'hiver, regroupant de un à cinq foyers, dépendaient des possibilités de communication et de liaison pour le transport de charges lourdes. Le développement du traîneau est le moyen technique ayant permis une stratégie d'implantation temporaires (Grønøw 2016 : 3). Cependant, les Inughuit avaient des liens suffisamment forts avec l'implantation dans laquelle ils séjournèrent une grande partie de l'année, pour y revenir année après année. (Petersen 1973). En 1967, Erik Holtved a récapitulé, dans ses travaux, les relevés des camps d'hiver et des déplacements des familles de chasseurs effectués par le pasteur Olsen entre 1923 et 1937 (Holtved 1967 : 12-14).

Qui se déplaçait et pourquoi ?

Les « grands chasseurs » (chapitre 3) étaient plus mobiles que les chasseurs plus modestes. Ces derniers ne quittaient l'implantation que lorsque les conditions devenaient difficiles : insuffisance de nourriture, besoin de gibier spécifique pour se vêtir, se protéger, se nourrir. Les « Grands Chasseurs », dont les prises étaient plus importantes que celle de la moyenne, avaient un prestige à défendre. Cela les poussait, lorsque les conditions de chasse devenaient moins favorables, à essayer de trouver un meilleur terrain. Bien que n'étant pas des leaders, ils avaient assez de prestige pour inciter d'autres à suivre leur exemple. La planification des déplacements vers les lieux de chasse, selon les saisons, tenait compte de la diversité, de l'abondance et de la probabilité de trouver les ressources dans des secteurs déterminés. L'accès à ces ressources

exigeait une connaissance et des stratégies basées sur une longue expérience des conditions du milieu (Nagy 2000 : 115-116).

« On se déplaçait en fonction du gibier et des besoins des familles pour faire des lanières, des vêtements, couvrir les kayaks ou les tentes », raconte Pauline Peary-Kristiansen. « Des phoques, il y en avait partout ! » dit-elle dans un éclat de rire avec un large geste. « Des petits phoques pour les lanières fines, des phoques barbus pour les lanières plus épaisses et les semelles des *kamik*... Si on avait besoin d'un nouveau pantalon, on allait chasser l'ours en Terre d'Inglefield, dans l'Avannarliit ou dans le Nigerlit autour de Savissivik. Il y en avait beaucoup là-bas », affirme-t-elle. « Pour les vêtements et les couvertures, il fallait des peaux de caribous. Alors toute la famille partait s'installer pour un été dans le fjord Inglefield ou le fjord Wolstenholm. On partait au printemps, pour profiter de la banquise. C'était mieux pour les traîneaux ».



Figure 257 - À 84 ans, Pauline travaille encore les peaux rapportées par son fils, Naimangitsoq, chasseur. 2018

Le nombre de foyers dans les implantations d'hiver

Suivant le lieu et l'année, le nombre de foyers par implantation était variable. De façon générale, c'est en hiver que les établissements atteignaient leur plus grande densité de population. En été, les gens vivaient plus dispersés (Mauss & Beuchat 2002 [1904-1905] : 82-85). En moyenne, deux à quatre familles cohabitaient en un même lieu pendant l'hiver (Holtved 1967). Cependant, les implantations ayant bénéficié précocement d'un comptoir étaient plus attractives. Uumaanaq-Thule, Qaanaaq, Siorapaluk, Qeqertarsuaq ont compté de dix à quinze foyers en hiver. Pour que l'avantage de vivre près d'un magasin puisse être également offert à chaque famille, le conseil de chasseurs (garant de la loi de Thulé) édicta une règle limitant la durée de séjour à proximité de ces lieux.

Tableau 30 - Nombre de foyers par implantation d'hiver dans l'Avanersuaq de 1923 à 1934 (d'après Holtved. 1967)

	1923	1924	1925	1926	1927	1929	1930	1931	1932	1933	1934
Anoritoq			3								
Etah	2	2	2	4	4						2
Igdlluarsuit					2	3					
Iterdlagssuaq			2	3							
Itivdleq	2	3		2			2				
Ivnânganeq	5			6		5	6	3		3	1
Kangerdlugssuaq						3		6		5	
Kiatak	3	2	2	3	3	5	4			3	6
Natsilivik	5										
Navdlortoq				3	5	4	5	4		4	3
Neqe	2	1	3		3	2	4	6		3	
Nugsuaq										2	
Qaanaaq		9	9	11	6		2	7			6
Qeqertat T.		1	2	3	2	5	9	3		4	8
Qeqertat U		3	2				2				
Qeqertarsuaq	10	7									
Qeqertarssuit					2	3					
Qeqertat						1	1				2
Saveqarfik	3					2	2	2			
Savissivik		3	2		4	3					7
Siorapaluk							6	4		11	9
Ulussat	5										
Uumanaq	6	3	11	12	12	15	11	9		15	1

La durée de séjour dans les implantations d'hiver et la fidélité à un lieu

En me basant sur les données recueillies par le pasteur Olsen et citées par Erik Holtved, en 1967, j'ai suivi, à titre d'exemple, sept familles dans leurs déplacements et leurs choix de lieux de résidence d'hiver, entre 1923 et 1935 (ou 1937, quand les données ont été relevées). Les tableaux, ci-dessous, mettent en exergue le fait que, année après année, Inukitsupaluk⁹⁷, Asarpânguaq⁹⁸, Pualuna⁹⁹, Navssâpaluk¹⁰⁰, Ôdâq¹⁰¹, K'alaseq¹⁰², Kûtsikitsok¹⁰³ et leurs familles respectives, changent d'implantation tout en ayant une prédilection pour une région ou un lieu qui leur sont familiers. Pualuna revient à Uumaanaq, Ôdâq à Qeqertat, Kûtsikitsok à Qaanaaq, Navssâpaluk à Ivânânganeq.... La fréquentation d'une implantation pouvait n'être que d'un hiver, (en 1929 Inukitsupaluk à Navdlortoq, en 1933 Ôdâq à Nugsuaq, en 1932 K'alaseq à Neqe) ou se répéter année après année (Asarpânguaq revient à Saviqarfik tous les hivers, de 1929 à 1932).

⁹⁷ Inukitsupaluk K'ujaukitsok. 1890 - 1967. Arrière grand-père du chasseur Kristian Eipe (1961)

⁹⁸ Asarpânguaq Uvdloriaq 1896 - 1974.

⁹⁹ Pualuna Polorssuaq

¹⁰⁰ Navssâpaluk. 1899 - 1975

¹⁰¹ Ôdâq. 1877 - 1955, Il atteignit le pôle Nord avec Robert Peary

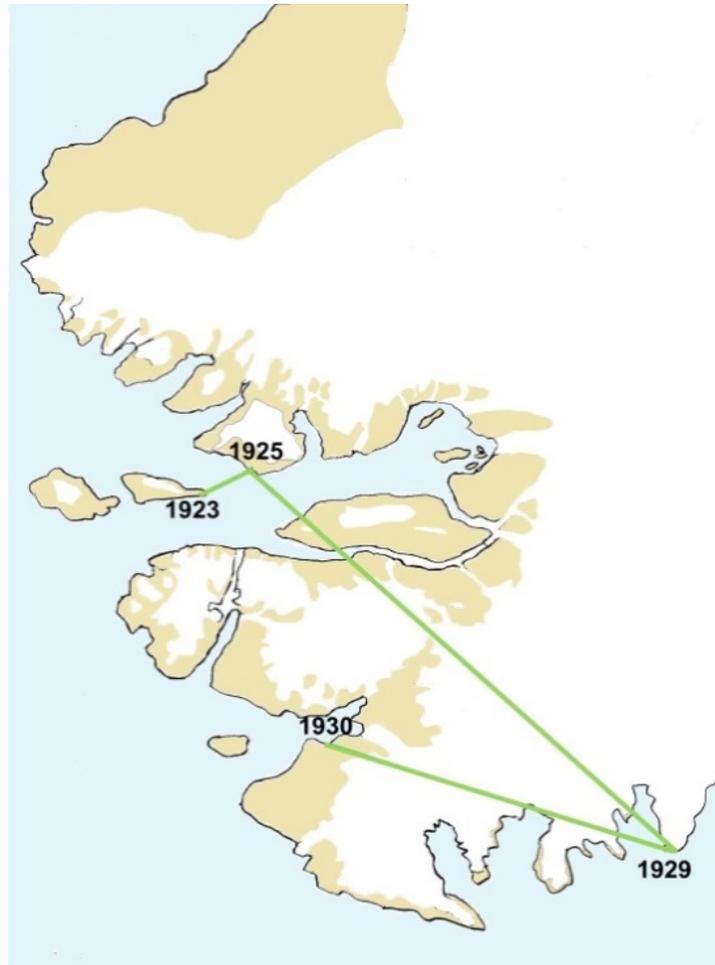
¹⁰² K'alaseq Tuneq. 1903 - 1978. Descendant de migrants du Canada

¹⁰³ Kûtsikitsok Ôdâq 1903 - 1979, fils de Ôdâq.

Déplacement des camps hivernaux de sept familles

(Sur les cartes suivantes, les traits figurent les déplacements d'une implantation à l'autre, les dates sont celles des années du début de séjour dans ces lieux).

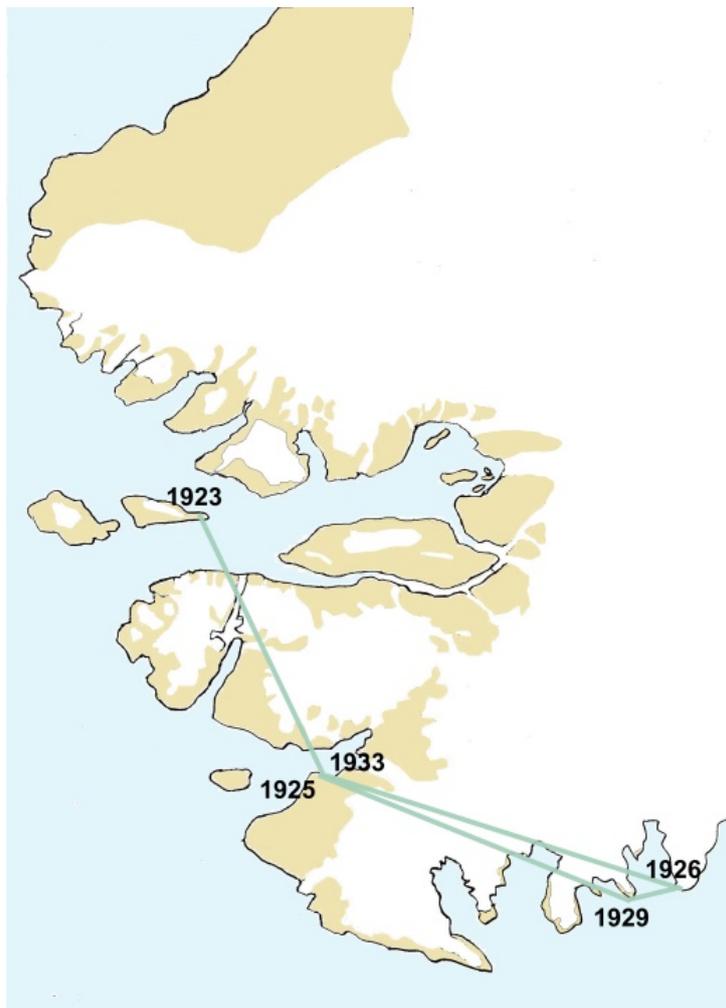
Tableau 31 - Famille d'Inukitsupaluk K'ujaukitsok (1890 - 1967)



De 1923 à 1937, la famille d'Inukitsupaluk K'ujaukitsok a changé quatre fois d'implantation hivernale. Après six hivers à Qeqertarsuaq puis Qaanaaq, dans l'Oqqordlit, Inukitsupaluk et sa famille se sont installés à Navdlortoq, dans le Nigerliit, où ils ont passé un hiver. Au printemps, ils sont repartis vers le nord pour passer les huit hivers suivants à proximité du comptoir d'Uumaanaq.

	1923	1924	1925	1926	1927	1928	1929	1930	1931	1932	1933	1934	1935	1936	1937
Navdlortoq															
Uumaanaq-Thule															
Qeqertarsuaq															
Qaanaaq															

Tableau 32 - Famille d'Asarpânguaq Uvdloriaq (1896 - 1974)



Après deux hivers sur l'île de Qeqertarsuaq, la famille d'Asarpânguaq Uvdloriaq a choisi d'hiverner à Uumaanaq-Thule en 1925, puis dans les implantations au sud du Nigerliit, à Navdlortoq de 1926 à 1928 et à Saveqarfik de 1929 à 1932. À partir de 1933 Asarpânguaq s'est fixé à Uumaanaq-Thule

	1923	1924	1925	1926	1927	1928	1929	1930	1931	1932	1933	1934	1935	1936	1937
Navdlortoq															
Saveqarfik															
Uumaanaq-Thule															
Qeqertarsuaq															

Tableau 33 - Famille de Pualuna (1891 - 1948)



De 1923 à 1937, la famille de Pualuna (Pauluna) a occupé quatre implantations d’hiver différentes. D’Itivdleq, à l’entrée du fjord Inglefield, dans l’Oqqordlit, Pualuna a rejoint l’Akunaarmiut), à proximité du comptoir d’Umaanaq, où il a séjourné pendant deux hivers. Il s’en est ensuite éloigné pour revenir dans l’Oqqordlit, au fond du fjord Inglefield, pendant sept hivers dans la zone giboyeuse de Qeqertat, puis a rejoint à nouveau l’Akunaarmiut et le comptoir d’Umaanaq.

	1923	1924	1925	1926	1927	1928	1929	1930	1931	1932	1933	1934	1935	1936	1937
Umaanaq-Thule															
Itivdleq															
Qeqertat															

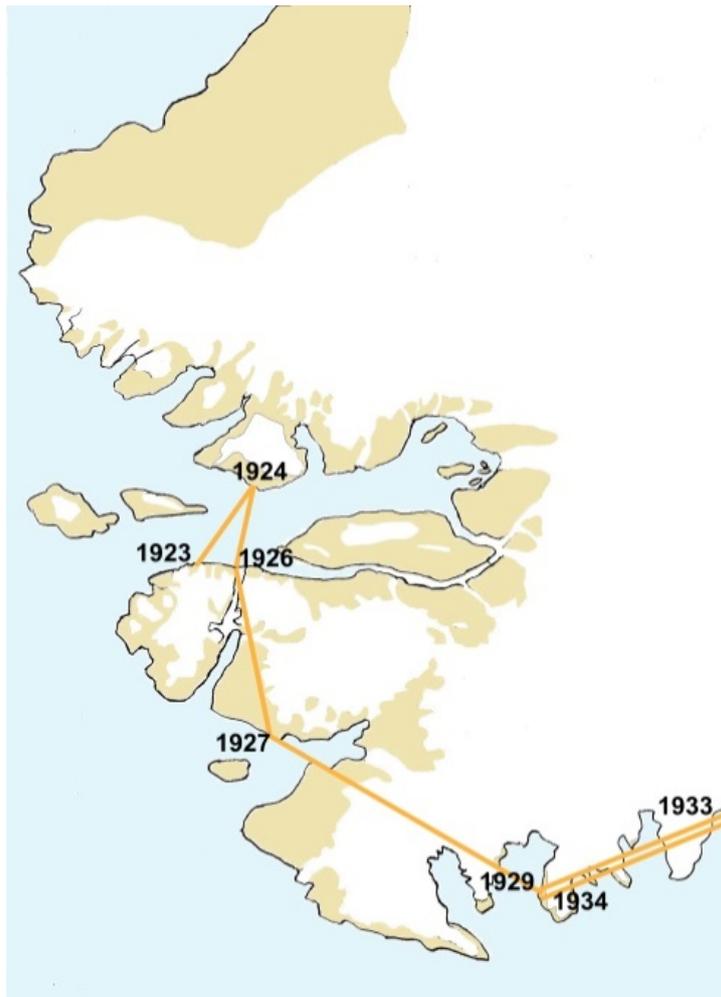
Tableau 34 - Famille de Navssâpaluk (1899 - 1975)



Hormis deux hivers dans l'Avannaarliit, à Etah, et deux hivers à Qeqertat, Navssâq et sa famille ont privilégié le Nigerliit, pour leurs implantations hivernales en revenant trois fois dans la même implantation, Ivnânganeq, pour y passer sept hivers.

	1923	1924	1925	1926	1927	1928	1929	1930	1931	1932	1933	1934	1935	1936	1937
Qeqertat															
Ivnânganeq															
Etah															
Savissivik															

Tableau 35 - Famille d'Ôdâq (Ootah) (1877 - 1955)



De 1923 à 1935, Ôdâq a changé sept fois de lieu d'hivernage. Après quatre années dans l'Oqqordlit, à l'entrée du fjord Ingfield, il s'est établi durant deux hivers consécutifs à Qeqertarsuit, dans l'Akunaarmiut, en face du comptoir d'Uumaanaq, puis s'est dirigé vers le sud, à Qeqertat, dans le Nigerliit. De là, il a passé un hiver dans la baie de Melville avant de revenir à Qeqertat.

	1923	1924	1925	1926	1927	1928	1929	1930	1931	1932	1933	1934	1935	1936	1937
Nugssuaq															
Navdlortoq															
Qeqertat U															
Qeqertarsuit															
Natsilivik															
Itivdleq															
Qaanaaq															

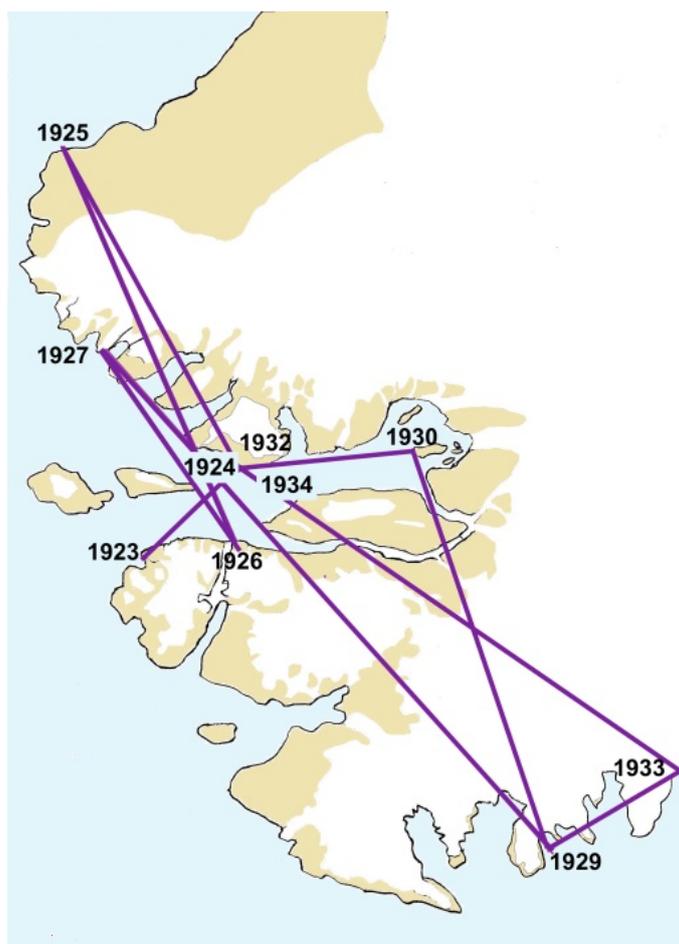
Tableau 36 - Famille de K'alaseq Tuneq (1903 - 1978)



Entre 1923 et 1935, K'alaseq et sa famille n'ont jamais fréquenté plus de deux années consécutives la même implantation d'hiver. Hormis un hiver au nord, à Neqe, dans l'Avannaarliit, et un hiver à Iterdlagssuaq en face du comptoir d'Umaanaq-Thule, les déplacements de K'alaseq sont concentrés dans la région de l'Oqqordlit.

	1923	1924	1925	1926	1927	1928	1929	1930	1931	1932	1933	1934	1935	1936	1937
Iterdlagssuaq															
Kiatak															
Igdluarsuit															
Ulussat															
Kangerdlugssuaq															
Qeqertat															
Qaanaaq															
Siorapaluk															
Neqe															

Tableau 37 - Famille de Famille de Kûtsikitsok Ôdâq (1903 - 1979), fils de Ôdâq



De 1923 à 1935, Kûtsikitsok, et sa famille, s'est fréquemment déplacé ne séjournant pas plus de deux hivers consécutifs en une même implantation. D'Anoritoq, au nord, à la baie de Melville, au sud, où il a rejoint son père Ôdâq en 1933 pour un hivernage dans la baie de Melville, Kûtsikitsok a parcouru avec sa famille l'ensemble de l'Avanersuaq.

	1923	1924	1925	1926	1927	1928	1929	1930	1931	1932	1933	1934	1935	1936	1937
Nugssuaq															
Savissivik															
Natsllivik															
Itivdleq															
Qeqertat															
Qaanaaq															
Neqe															
Anoritoq															

Ces exemples illustrent le fait que les établissements d'hiver étaient couramment fréquentés deux ou trois années consécutives (voir plus) par une même famille. Inukitsupaluk et Pualuna, assez âgés, se sont finalement fixés à Uumaanaq-Thule alors que Kûtsikitsok Ôdâq ou

K'alaseq, plus jeunes, ont multiplié les déplacements et les lieux d'implantations d'hiver. Selon Erik Holtved, il est probable que ces changements incessants soient le reflet de l'envie de changer de diète, donc de gibier (Holtved 1967 : 14). Taliilanguaq¹⁰⁴, né en 1941, rencontré en avril 2015 à la maison de retraite de Qaanaaq, se souvient que, dans son enfance, sa famille passait l'hiver dans une maison de terre avec une charpente en bois recouverte de peaux de phoques et de bœufs musqués, de terre et de pierres. Il ajoute : « en été, on enlevait le toit de la maison, pour l'aérer, et tout le monde partait pour les camps de chasse. Les gens montaient des tentes en peau. Avec les tentes, on pouvait se déplacer plus facilement pour suivre le gibier ».

Qui séjournait avec qui ?

Le changement d'implantation hivernale s'accompagnait souvent d'une redistribution des familles s'associant pour passer l'hiver ensemble. Cependant, Erik Holtved remarque que la composition des camps était souvent en rapport avec des liens de sang ou des alliances familiales (Holtved 1967 : 14). Dans le cas des familles de notre exemple, Kûtsikitsok est le fils d'Ôdâk. Asarpânguaq est le neveu d'Inukitsupaluk. Pualuna est le frère d'Ôdâk et l'oncle de Kûtsikitsok etc... De fait, Ôdâk passe plusieurs hivers avec son fils Kûtsikitsok, Asarpânguaq avec la famille de son oncle Inukitsupaluk etc...

Tableau 38 - Implantations hivernales partagées par ces sept familles de 1923 à 1935.

	1923	1924	1925	1926	1927	1928	1929	1930	1931	1932	1933	1934	1935
Itivdleq				Ôdâq Kûtsi									
Natsilivik	Ôdâq Kûtsi.												
Nugssuaq											Ôdâq Kûtsi.		
Qaanaaq		Kûtsi. Ôdâq	Inukit. Ôdâq										
Qeqertarsuaq	Inukit. Asarpâ.	Inukit. Asarpâ.											
Qeqertat								Pualor. Kûtsi.	Pualor. Kûtsi.				
Umaanaq-Thule			Asarpâ. Pualor.								Asarpâ. Inukit.	Asarpâ. Inukit.	Asarpâ. Inukit.

En 1923, Ôdâk séjourne à Natsilivik avec la famille de son fils Kûtsikitsok, de même que la famille d'Inukitsupaluk partage deux hivers consécutifs l'implantation de Qeqertarsuaq avec la

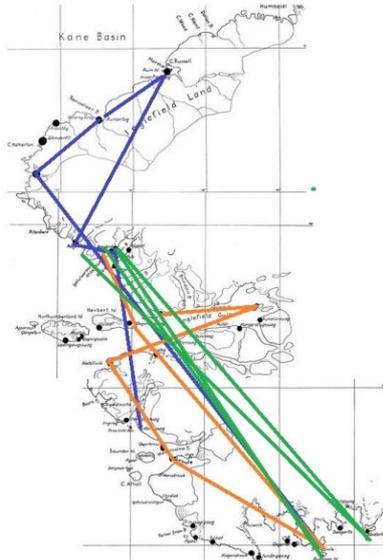
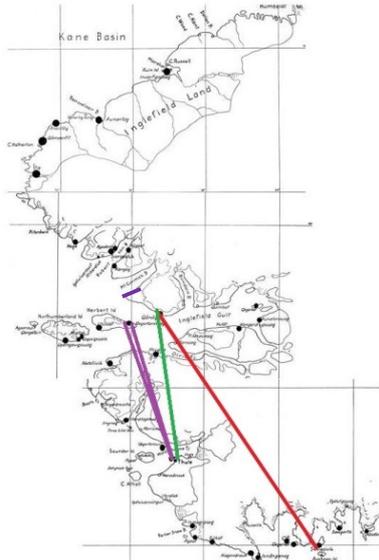
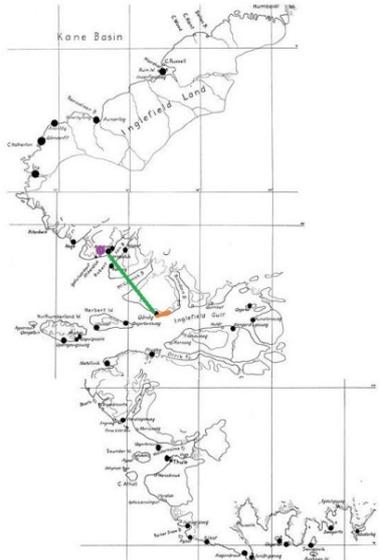
¹⁰⁴ Taliilanguaq Peary. Chasseur en retraite, né à Qikertarsuaq en 1941. Petit-fils de Robert Peary, le conquérant du pôle Nord, demi-frère de Pauline P. Kristiansen

famille d'Asarpânguaq. En 1925, les familles d'Inukitsupaluk et d'Ôdâq passent l'hiver ensemble à Qaanaaq, tandis que celles de Pualuna et d'Asarpânguaq sont à Umaanaq-Thule. La famille d'Ôdâq et celle de son fils Kûtsikitsok hivernent ensemble à Itivdleq en 1926. En 1930 et 1931, Pualuna et les siens rejoignent Kûtsikitsok et sa famille à Qeqertat. En 1933, Ôdâq et son fils Kûtsikitsok partagent l'implantation de Nugssuaq, tandis qu'Inukitsupaluk et Asarpânguaq s'installent près du comptoir de Thulé pour au moins cinq hivers.

6.2.2 Vers des implantations fixes et des camps brefs

Pour observer l'évolution contemporaine du nombre de lieux de résidences fixes des chasseurs, j'ai analysé le mouvement de trois familles de « *piniartog* » au cours de leur vie. Le premier panel regroupe des chasseurs ayant atteint la maturité avant 1951, date de la construction de la base militaire de Thulé Pituffik (Ummannaq). Le second est composé de chasseurs n'ayant pas encore atteint le statut de chasseur au moment de l'expulsion hors des territoires de chasse traditionnels (en 1953), et le troisième représente des familles de chasseurs nés après l'installation de la base. Hans Jensen et Uusaqqaq Qujaukitsoq, situent aux environs des années quatre-vingt, un changement dans le choix des implantations fixes. Que s'est-il passé à cette période qui puisse expliquer la sédentarisation très nette des Inughuit ? La construction de la base militaire sur les territoires ancestraux a été réalisée en 1951 et le déplacement, vers Qaanaaq, des Inughuit établis autour du comptoir de Thulé, n'a eu lieu qu'en 1953. Le rapport n'est donc pas direct. C'est pourtant dans les années quatre-vingt que la génération des derniers *piniartog*, qui se déplaçait au rythme de la chasse et du gibier, s'est éteinte. La génération suivante, qui a connu l'exil, a bénéficié de la transmission des savoirs de ses aînés, mais aussi d'un confort et de services acquis au contact du modernisme qui faisait brutalement irruption dans sa vie quotidienne. Les familles ont été de plus en plus nombreuses à apprécier un habitat relativement spacieux, importé et bâti à leur intention, donc à se sédentariser dans des maisons attribuées à titre nominatif. Les changements d'habitat au gré des chasses, ou de proximité en proximité de comptoirs, se sont espacés pour finalement devenir des résidences permanentes, en quatre villages. Il est à noter que parallèlement, dans la même période, les femmes n'accouchent plus dans les implantations éparses, mais à Qaanaaq et sont même, depuis peu, fortement incitées à se rendre à la maternité de Nuuk, à mille trois cents kilomètres de leur terre ancestrale. Les chasseurs de la nouvelle génération ont adopté un habitat fixe, d'où ils organisent leurs chasses en fonction des saisons. Le tissu communautaire qui couvrait l'Avernarsuaq perdure à travers la transmission des savoir-faire des chasseurs, tout en s'étant spatialement concentré en une organisation sociale qui allie tradition de la chasse et sédentarité et modernité de l'habitat.

Tableau 39 - Lieux de sédentarisation de familles de chasseurs avant, et après l'installation de la base militaire sur leurs territoires de chasse ancestraux.

1922 ... Résidences d'hiver de familles de chasseurs de la génération d'avant l'expulsion de Thulé en 1953.	1937 – 2018 Résidences de familles de chasseurs de la génération de l'expulsion de Thulé en 1953.	1961 – 2018 Résidences de familles de chasseurs de la génération d'après l'expulsion de Thulé en 1953.
		
<p>Qulutanguaq Jeremiassen ■ (1922 – 2013) Né à : Amitsuarsuk</p> <p>Illuluarsiut Nallortoq Siorapaluk Savissivik Siorapaluk</p> <p>Ole Rasmus Petersen ■ (1923 – 2009) Né à : Qamaartik (nord Siorapaluk)</p> <p>Atikerluk (près de Siorapaluk) Qikertarsuaq Savissivik Uummannaq Natsilivik Qeqertat Qaanaaq</p> <p>Qaaviganguaq Qisuk ■ (1927 – 2007) Né à : ?</p> <p>Savissivik Etah Anoritoq Inuarfigssuaq Neqe Siorapaluk Moriusaq</p>	<p>Uusaqqaq Henson ■ (1937) Né à : ?</p> <p>Savissivik Qaanaaq</p> <p>Talilannguaq Peary ■ (1941) Né à : Qeqertarsuaq</p> <p>Qeqertarsuaq Uummannaq Qeqertarsuaq Issuisooq Qaanaaq</p> <p>Uusaqqaq Kujaukitsoq ■ (1949 – 2018) Né à : Uummannaq</p> <p>Uummannaq Qaanaaq</p>	<p>Nukagpianguaq Hendriksen ■ (1961) Né à : Qaanaaq</p> <p>Siorapaluk</p> <p>Otto Simigaq ■ (1961) Né à : Siorapaluk</p> <p>Siorapaluk Qaanaaq</p> <p>Niels Miunge ■ (1969) Né à : Qaanaaq</p> <p>Qikertarraq Qaanaaq</p>

Le gouvernement danois, puis le gouvernement du Groenland, ont doté d'infrastructures et d'équipements de confort les principales implantations. Siorapaluk, Qaanaaq, Qeqertat et Savissivik possèdent une école et un comptoir approvisionné tous les étés. Siorapaluk, Qaanaaq et Savissivik disposent de l'électricité. Qaanaaq offre des équipements sociaux, un collège, un hôpital de premiers soins, une maison de retraite, une salle des sports, un service d'eau potable et de ramassage des eaux noires¹⁰⁵. Deux de ces implantations (Siorapaluk et Savissivik) sont régulièrement reliées entre elles par hélicoptère. Ces différentes commodités ont contribué à l'abandon de la plupart des implantations traditionnelles et au regroupement fixe des foyers en quatre « villages ».

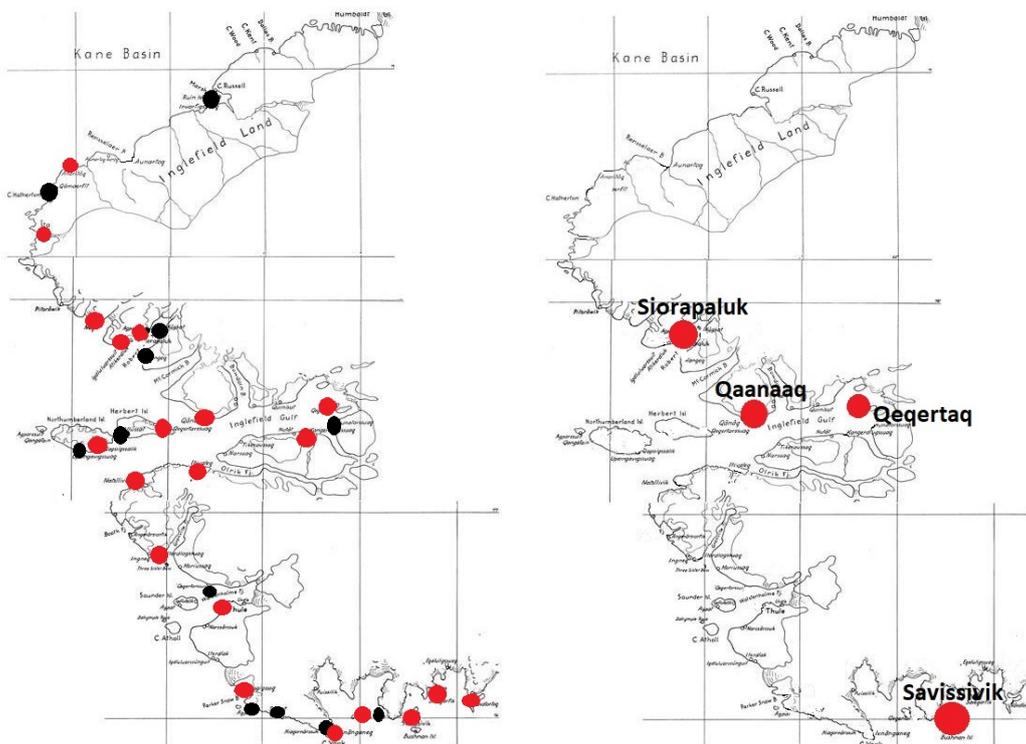


Figure 258 - à gauche, Les principales implantations de l'Avanersuaq, (points noirs : implantations d'hiver et points rouges : camps d'été) d'après un relevé du pasteur Olsen, au début du XX^e siècle, cartographié par Erik Holtved en 1967 (1967 : 12-14). À droite : les implantations en 2018

Évolution globale de la population de l'Avanersuaq

Jusqu'en 1980, la population totale des implantations était plus importante que celle de la « ville nouvelle», Qaanaaq. Dans les années qui suivent et qui correspondent à la construction de différentes infrastructures à Qaanaaq les deux courbes de population s'inversent durablement. Il se produit un exode vers la « ville » qui offre des commodités, du confort et du travail. Les implantations devenues permanentes (Siorapaluk, Qeqertat, Savissivik) perdent des habitants

¹⁰⁵ Les eaux grises (eaux usées) sont déversées directement sur le sol, à l'extérieur de chaque maison. Les eaux noires, provenant des toilettes, sont ramassées régulièrement dans des sacs en plastique, par un service municipal et stockées à l'extérieur de la ville.

alors que Qaanaaq en gagne. Bien que Moriusaq soit maintenant fermé, au total, les deux mouvements de population, dépeuplement des petites implantations et croissance de Qaanaaq, s'équilibrent et la population de l'Avanersuaq reste relativement stable et durant la dernière décennie, le taux de la population s'est stabilisé.

Tableau 40 - Population par implantations de 2009 à 2017. Source : Naatsorsueqqissaartarfik

Population de Qaanaaq

Année	2009	2010	2011	2012	2013	2014	2015	2016	2017
Population	645	626	678	649	656	635	641	652	623

Population de Siorapaluk

Année	2009	2010	2011	2012	2013	2014	2015	2016	2017
Population	72	68	62	61	51	41	39	48	40

Population de Savissivik

Année	2009	2010	2011	2012	2013	2014	2015	2016	2017
Population	58	66	59	67	59	60	53	58	59

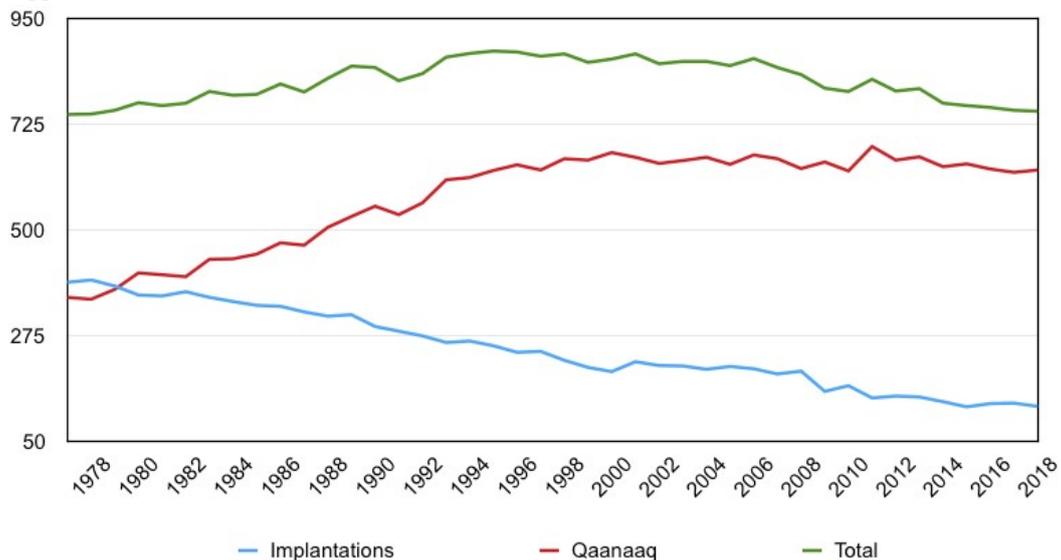
Population de Qeqertat

Année	2009	2010	2011	2012	2013	2014	2015	2016	2017
Population	22	33	28	29	29	26	27	28	26

Population de Moriusaq

Année	2009	2010	2011	2012	2013	2014	2015	2016	2017
Population	5	0	Fermé						

Tableau 41 - Évolution de la population des implantations et de Qaanaaq de 1978 à 2018 - Source : Naatsorsueqqissaartarfik



6.2.3 Des camps de chasse temporaires brefs : les cabanes et les tentes

Les cabanes

Les cabanes de chasse sont, pour la plupart, de simples cubes en planches ou panneaux de contre-plaqué, dotés d'une porte, d'une ou deux toutes petites fenêtres et d'un orifice d'aération. Les chasseurs les rejoignent pour s'abriter des rigueurs et des caprices de la météo.



Figure 259 - Cabane de chasse dans le détroit de Murchinton, et sur l'île de Qeqertarsuaq

À l'intérieur, comme dans les maisons traditionnelles, un bas-flanc occupe la moitié de la surface exigüe. Un séchoir est suspendu au plafond. Les chasseurs y pendent leurs *kamik* et leurs vêtements pour les faire sécher avant de les enfouir au frais sous le bas-flanc. Toutes autres commodités sont apportées et transportées sur le traineau ou dans le canot.



Figure 260 - Le bas flanc et l'étendoir, dans une cabane de chasse

Il y a deux catégories de cabanes. Les unes ont été installées à partir de 1980 par l'État ou par des associations (la plus septentrionale est celle d'Anoritoq, en Terre d'Inglefield). Ces cabanes sont toujours ouvertes et à la disposition des chasseurs comme des voyageurs. Les autres sont privées. Un cadenas sur la serrure le signifie clairement. Leurs propriétaires les ont bâties et aménagées en des lieux de chasse spécifique. C'est le cas des trois cabanes d'Appalerssuk appartenant à Josef Manumina, Magsanguaq et Ikuo Oshima, trois chasseurs de Siorapaluk. Beaucoup plus spacieuses, elles ont été installées par des villageois, au pied des falaises dans lesquelles des myriades de mergules viennent se reproduire à la fin du printemps. À cette époque, les Inughuit y séjournent en famille et capturent à l'épuisette les petits alcidés pour préparer leur *kiviaq* (mergules fermentés dans une outre de peau de phoque).

Une autre catégorie de cabanes privées est apparue parallèlement au développement de la pêche sur glace : les cabanes sur traîneau comparables aux *balok* des Dolgan de Sibérie. Ces abris ambulants, montés sur de solides patins et tirés par un attelage de chiens, sont déplacés sur la banquise au gré des sites de pêche.



Figure 261 - Cabane de pêche tractée par des chiens. Fjord Inglefield. 2018

Au début de l'hiver 2016-2017, alors que ces cabanes de pêche étaient déjà réparties dans le fjord, une violente tempête a fracturé et disloqué la glace, précipitant au fond des eaux une partie d'entre elles et le matériel de pêche qu'elles abritaient.



Figure 262 - Repos dans une cabane de chasse



Figure 263 - Au printemps les maisons désertées de Moriusaq servent d'abri aux chasseurs.

Les tentes actuelles

Après la création des comptoirs et avec l'argent rapporté par l'exportation croissante des peaux de phoque et la mise à disposition de nouveaux produits, les tentes de peau furent remplacées par des tentes de toile dont l'agencement intérieur demeure encore inchangé. Deux mâts (souvent le manche d'un harpon et un *toog*¹⁰⁶) et une corde faîtière soutiennent une bâche de toile ou parfois de plastique. Puis les côtés de la tente sont tendus avec des cordes nouées directement à la toile et amarrées à des rochers, des grosses pierres ou des blocs de glace. La partie arrière ne comporte pas d'ouverture tandis que la partie avant s'ouvre dans son milieu, de bas en haut. L'intérieur est divisé en deux parties : une entrée (*nateq*), partie basse où sont déposés le matériel de cuisine et les provisions, et au fond une partie haute (*igdeq*) pour le couchage. Au printemps, à l'étape ou au camp, les chasseurs montent leur tente sur deux traîneaux placés côte à côte, tête-bêche. Les plates-formes, sur lesquelles sont jetées des peaux de caribou, constituent le bas-flanc sur lequel ils peuvent s'asseoir ou dormir.



Figure 264 - Montage de la tente sur deux traîneaux

Un peu de chaleur est diffusée à l'intérieur par deux *primus* ; l'un pour le « chauffage », l'autre pour faire fondre de la glace collectée en cours de route et préparer des boissons.

¹⁰⁶ *Toog* : pic à glace



Figure 265 - Deux *primus* assurent le chauffage et la fonte de la glace

Lorsque le temps est favorable, il arrive qu'en voyage le chasseur préfère simplement dormir sur son traîneau, à côté de son kayak, entouré de ses chiens. Dans ce cas, il vérifie la stabilité et l'épaisseur de la glace et recherche l'abri du vent derrière un iceberg.



Figure 266 - Ce chasseur, peu sûr de la solidité de la glace, dort sur son traîneau, à côté de son kayak.

En été, la tente rectangulaire, installée pour plusieurs jours, est dressée sur l'emplacement d'un camp précédent où des pierres aménagent un espace semblable à celui des anciennes maisons divisées en une partie basse et une partie haute.



Figure 267 - Mads Ole aide Uqujaq à monter une tente. 2010.

Tout comme dans les cabanes, l'intérieur de la tente comporte deux parties : l'entrée (*nateq*), partie basse, et le couchage, partie haute (*igdeq*).



Figure 268 - Intérieur de la tente d'Uqujaq dans le Fjord Bowdoin. 2010.

Sur l'*igdeq*, les chasseurs étendent des peaux de caribous et des couvertures épaisses sur lesquelles ils s'allongeront pour dormir tout habillés.



Figure 269 - L'été. À gauche : 1950. Qavigarssuak devant sa tente. Archives Knud Knudsen - Nuuk.
À droite : 2010. La tente d'Uqujaq dans le Fjord Bowdoin

Les camps

Les camps de chasse, répartis sur l'ensemble du territoire, sont abrités des vents, accessibles en kayak, en canot ou en traineau et, pour les camps d'été, situés à proximité d'une source d'eau douce (ruisseau, lac). Certains sont équipés d'une cabane, d'autres sont des emplacements permettant de monter une tente. La fréquentation des camps est brève et saisonnière. Elle est fonction de l'état de la banquise, ou de la mer, ainsi que du gibier convoité et plus particulièrement de la présence de narvals. Les chasseurs séjournent rarement plus de quelques jours dans les camps de chasse. Le gibier étant capturé, ils reviennent au village, le traineau ou le canot chargé de viande. Avec l'aide des chasseurs, j'ai pu relever les noms de lieux de camps et leurs saisons de fréquentation. Sur les quarante-quatre cabanes et emplacements de tentes fréquentés au printemps, vingt cabanes et huit camps le sont pour chasser le narval. Elles sont réparties sur toutes les côtes. Les autres lieux sont destinés à la chasse au phoque, à l'ours, au morse, aux oiseaux et autres petits gibiers.

En été, l'activité des chasseurs se concentre principalement dans le fjord Inglefield, où durant cette période, se rassemblent les narvals. Les chasseurs à leur poursuite, fréquentent alors une quinzaine de cabanes et onze camps, sur les quarante-huit occupés. Par rapport au printemps, les camps sous tente sont plus nombreux et les cabanes moins fréquentées. Les vingt-deux autres cabanes et camps sont dédiés à la chasse au caribou, au bœuf musqué, au morse et aux mergules.

Les camps d'été sont toujours installés en hauteur par rapport à la mer pour éviter le danger que représentent les hausses subites du niveau de l'eau (plus d'un mètre de hauteur en quelques secondes sans la moindre vague) dues au basculement d'un iceberg. Leur accès se fait par une plage ou par une crique. À l'automne, les narvals quittent la région et entreprennent leur migration vers leurs territoires d'hivernage. La banquise n'est pas encore suffisamment formée pour assurer aux chasseurs des déplacements en sécurité. Nombre de cabanes et de camps sont provisoirement abandonnés. Les chasseurs de narvals ne fréquentent plus que dix cabanes et deux camps sur les vingt-quatre cabanes et emplacements de tentes occupés en automne. En hiver, la banquise s'est installée, la nuit est tombée, les narvals ont rejoint leurs zones d'hivernage au sud ou dans la polynie du détroit de Smith. Les trente-six cabanes et emplacements de tentes à nouveau fréquentés le sont par des chasseurs poursuivant d'autres gibiers que les narvals : des morses, des ours, des phoques.

6.2.4 La vie au camp d'été

A l'époque des vacances scolaires estivales, femmes et enfants rejoignent en bateau les chasseurs et séjournent quelques jours avec eux dans les camps de chasse. Le jour continu, le désir viscéral de voir et d'entendre les animaux, l'excitation de la chasse, font qu'il n'est pas exceptionnel de passer trois « jours » sans dormir puis de s'effondrer de fatigue.



Figure 270 - Guet au camp de Kangerluarsuk, dans le fjord Bowdoin 2010.

Tout le monde participe au guet. L'attente souvent longue, toujours patiente... se fait en commun du haut des falaises ou sur de petits promontoires. Chacun scrute la surface des eaux du fjord, peu de paroles, quelques échanges d'impressions, beaucoup de concentration...



Figure 271 - Femmes et enfants participent à la recherche - Camp de Tiunartalik. Fjord Inglefield. Août 2010



Figure 272 - L'attente. Quand le chasseur dort, les narvals dansent. Août 2010.

Le soleil brille vingt-quatre heures sur vingt-quatre. C'est l'époque des vacances scolaires. Les familles partent pendant trois ou quatre jours en canots à moteur, vers des lieux de « camping », pour chasser le narval, pêcher des *iqualuks* (ombles chevaliers) au filet, ramasser des baies sauvages. Les camps deviennent alors un lieu de convivialité où se retrouvent les membres d'une ou deux familles, guettant et accueillant les chasseurs et voyageurs de passage. La période d'été est prétexte à de multiples visites de camp à camp.



Figure 273 - Dégustation de mergules bouillis, au camp d'été

Quand les enfants n'aident pas leurs parents, ils jouent sur la plage. Les filles effectuent des figures savantes au jeu de ficelles, *ajaqautit*, tricotées entre les doigts. Il s'agit de deviner quelle représentation (animal, objet...) émergera à terme de ces enlacements. Les jeux de ficelles développent la motricité fine, la mémoire, l'anticipation. Autrefois, ils étaient pratiqués par tous sans distinction d'âge ou de sexe et accompagnés de petites chansons ou d'histoires leur conférant une fonction d'outils didactiques. À Siorapaluk, Patdloq et son mari, quand ils ont des visiteurs, continuent la tradition, en des sortes de « joutes » de réalisations de figures plus ou moins compliquées ou surprenantes (Vidéo 07). En 1935, Amaunalik¹⁰⁷, en a montré quarante-huit combinaisons à Erik Holtved (Holtved 1967 : 163-168). Robert Gessain remarque que les Inuit « ont en commun un certain nombre de figures de ficelle avec des peuplades sibériennes, en particulier les Tchouktches » (Gessain 1947 : 41).

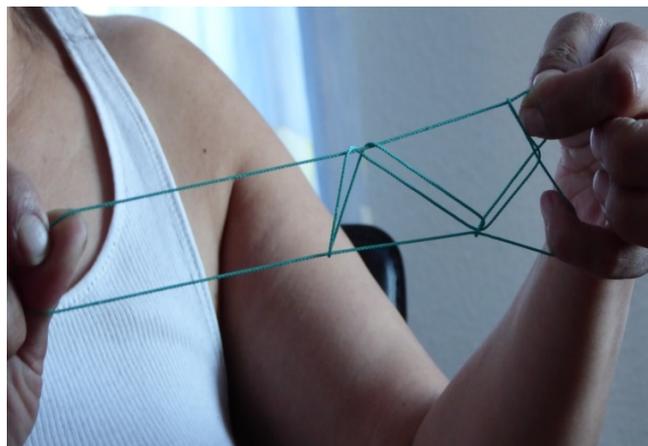


Figure 274 - Jeu de ficelle. À gauche : 1935, Naduk Ulloriaq¹⁰⁸ réalise la figure : *Tuktorsuk*. Photo : E. Holtved. À droite: la même figure, *Tuktorsuk*, réalisée par Patdloq¹⁰⁹, à Siorapaluk en 2015

Les jeunes garçons se mesurent au bras de force et divers exercices physiques, en rivalisant d'agilité, de souplesse ou de force.

¹⁰⁷ Amaunalik K'avigak (1907 - 1988). Grand-mère de Navarana K'avigaaq. Son arrière grand-père était K'umangapik, un migrant du groupe de Qitdlarsuaq.

¹⁰⁸ Naduk Ulloriaq, Uvdloriaq (1908 - 1971).

¹⁰⁹ Patdloq Hendriksen, née le 1^{er} octobre 1967. épouse de Nukagpiannuaq. Son arrière grand-père paternel était Moses Torngue, Tungwee ou Torngi (1874 - 1942), fils de K'umangapik (ca. 1830 - 1903) petit-fils de Qitdlarsuaq



Figure 275 - La glace d'un iceberg, *nilak*, est pilée pour préparer de l'eau douce. Camp de Tiunartalik. 2010

Pendant les périodes de repos au camp, Mads Ole aime faire la démonstration de son adresse au bilboquet, l'*ajagaq*. Le sien est en plastique mais celui de ses ancêtres, décrit par Inuutersuaq Ulloriaq, était confectionné en ivoire ou dans un humérus ou un radius de phoque ou de morse et percé de plusieurs trous, relié par une lanière à un stylet en os (Ulloriaq 1985 ; Gessain 1952 : 247-248). *Ajagarneq*, le jeu de bilboquet, est un jeu pour tous, souvent pratiqué en groupe. Il s'agit de ficher le stylet, tenu dans une main, dans l'un des trous de la pièce principale, la barre. Réussir cette performance demande : soit beaucoup de concentration, d'adresse et d'agilité, soit beaucoup de chance ! Mads Ole m'explique (en vain !) sa technique : il faut balancer la pièce maîtresse au bout de la lanière et d'un mouvement sec du poignet l'envoyer sur le stylet. Au milieu du siècle dernier, Jean Michéa rapporte que chez les Naujamiut, de la région d'Upernavik, le joueur rythmait les balancements du bilboquet en fredonnant une comptine improvisée :

« Je dors, je m'éveille, je me lève, j'allume la lampe, je mets mon anorak, j'enfile mes *kamik*, je prends mon couteau, je sors, je regarde dehors, je regarde encore, je cligne des yeux, je vois un caribou, je m'approche de lui... » etc... jusqu'au lancer final, réussi ou non ! (Michéa 1967 : 159).

À Siorapaluk, Inuutersuaq Ulloriaq, a répertorié huit figures de lancer de la barre (Source : du musée de Qaanaaq). Mais, en plus, le stylet pouvait être tenu de diverses façons, elles aussi répertoriées : entre le pouce et l'extrémité des doigts, entre le pouce et l'index, à pleine main... sans compter les acrobaties diverses : stylet entre les dents, au pli du coude, etc... Quand l'un des joueurs ratait un lancer, l'*ajagaq*, le bilboquet, passait au joueur suivant. À chaque lancer réussi, le joueur gagnait « un chien » (un point) et même « une chienne » quand la barre était attrapée par le trou longitudinal. Chaque chien obtenu était un gain de « mobilité » qui

augmentait les possibilités de chasse du joueur. Si le joueur touchait le sol avec la barre du bilboquet ou la faisait tomber, il perdait tous ses points et devait recommencer. Le premier joueur ayant réussi vingt touches plantées, pour une figure de lancer donnée, gagnait le droit de « chasser un gros gibier » : un ours, un bœuf musqué ou un caribou. Il continuait alors le jeu avec une deuxième figure de lancers... De nombreux récits d'histoires de chasse accompagnaient le jeu. Certains étaient destinés à déconcentrer le joueur. Quand celui-ci effectuait le lancer qui pouvait lui donner l'égalité avec son adversaire, ce dernier était autorisé à le chahuter avec toutes sortes de propos destinés à le déstabiliser et le déconcentrer. Le joueur menacé pouvait « déféquer sur le traîneau » de son concurrent, ou « couper les traits de ses chiens » pour le « ralentir » et atteindre la proie avant lui. Ce jeu entraînait les fonctions motrices des enfants tout en leur apprenant à supporter les taquineries et le stress. Bien que le jeu du bilboquet soit pratiqué par tous, hommes, femmes et enfants, sa structure (un stylet que tient le joueur, muni d'une lanière), les qualités requises pour son maniement (adresse, attention, coordination psycho-motrice), l'objectif du jeu (empaler, immobiliser) ont leur équivalent dans la conception du harpon à propulseur, préfigurent la précision du geste exigé pour la maîtrise de l'arme, et partagent l'objectif de son utilisation.



Figure 276 - À gauche : Inuutersuaq Ulloriaq et son *ajagaq*. Siorapaluk, 1974. Photo : Kristian Theis.
À droite : bilboquet de Niels Miunge, chasseur à Qaanaaq. 2018

Le jeu de bilboquet, tout comme les exercices de force ou les jeux de ficelles à première vue gratuits, rejoignent alors la finalité commune aux jeux en général relevée par Roger Caillois: ils sont éducatifs par les règles qui les structurent, sérieux parce qu'il faut réussir, socialisant parce qu'ils se donnent à voir, formateurs de soi et du corps par la technicité ou la précision du

geste qu'ils exigent (Caillois 1958). Le jeu de bilboquet s'apparenterait-il aux conduites de préfigurations de la chasse à la baleine décrites par Frédéric Laugrand chez les chasseurs de baleine du nord-est canadien ? (Laugrand 2013). Les attitudes et actions étudiées par Frédéric Laugrand participent directement, en temps réel, au succès de la chasse. Elles sont une séquence de séduction agie par les femmes et intégrée dans le déroulement de l'acte de chasse effectué par les hommes. Ce qui n'est pas le cas du bilboquet. Cependant, si la pratique de ce jeu chez les Inughuit n'est pas directement liée en temps réel à une chasse, ni sexuée, l'engouement qu'il suscite dans les communautés de chasseurs pourrait alors s'expliquer par sa similitude avec les qualités d'adresse, de patience, de concentration, de précision liées au harponnage réussi du narval, acte valorisant. Le jeu d'osselet est également prisé au camp. Il est constitué de phalanges de phoque. La règle du jeu consiste à « piocher, dans un sac de peau, des osselets ayant chacun une valeur symbolique, pour reconstituer la représentation d'objets ou d'activités de la vie quotidienne : traineau à chiens, kayak. L'importance du chien se reflète clairement dans ce jeu. La phalange du majeur du phoque devient un chien quand, dans le lancer d'os, elle atterrit d'une certaine façon. Si aucun os n'atterrit « comme un chien », le tour est passé au participant suivant. Le but du jeu est d'obtenir beaucoup de chiens pour devenir un grand chasseur.



Figure 277 - Jeu d'osselets de phoque. 2018 - Camp d'été dans le fjord Inglefield

Sous les tentes, les chasseurs allongés sur des peaux de caribous, s'affrontent en des parties de cartes passionnées (*inagaqtut*), ponctuées de grands éclats de rire ou de siestes impromptues! D'autres effectuent de petites réparations de leur matériel : Kristian affûte la lame de la tête de son harpon, Uqujaq brosse les bougies du moteur de son canot.



Figure 278 - Petits travaux d'entretien au camp de chasse. 2010

La nourriture rapportée au camp par les chasseurs est abondante et prétexte à des festins en commun dans une bonne humeur collective. Dans une marmite posée sur un « *Primus* », Tukumeq a fait bouillir du phoque fraîchement tué. Chacun plonge son couteau dans la marmite pour en retirer une côte ou un morceau de viande fumante et en dévorer la chair en buvant du thé noir bien chaud. « *Hum !!! Peqqinnartog* », (nourriture très saine) commente chacun en dégustant la viande sombre portée à la bouche sur la pointe du couteau. Crue ou bouillie, on mange de la viande à toute heure au gré de son envie. Les femmes, en plus de la préparation du gibier rapporté, cousent des vêtements et des *kamik* en peau, confectionnent des broderies de perles et de cuir sur des petits objets pour les cérémonies religieuses à venir au village.

L'*aasivik*

L'*aasivik* (au pluriel : *aasiviit*) était traditionnellement un rassemblement estival de familles venues de différentes régions. Barnj Grønnow précise que *aasivik* signifie : « l'endroit où l'on reste en été » (Grønnow & al. 1983 : 89). Les *aasiviit* offraient l'opportunité de partager des savoirs ancestraux à travers des récits de mythes, d'histoires et de légendes. Son rôle socio-économique était important. Là se formaient des partenariats, des échanges, des couples, des alliances. Des liens très forts se nouaient entre les gens d'implantations distantes. Avec la sédentarisation, à laquelle ont contribué les comptoirs et l'accès plus facile aux marchandises convoitées, les *aasiviit* ont perdu progressivement de leur importance. Cependant, tandis que la forme a évolué, la coutume perdure. Au milieu des années 1970, parallèlement à une prise de conscience politique et ethnique accrue des Groenlandais cherchant des moyens d'exprimer leur identité et leur culture, les *aasiviit* ont commencé à réapparaître (Traeger 2012 : 2). Le 21 juin, premier jour de l'été et également jour de la fête nationale du Groenland, les Inughuit se rassemblent aux abords des villages pour de grands pique-niques, des concerts, des jeux

collectifs. Ces *aasiviit* version contemporaine, sont l'occasion d'affirmer leur appartenance à une même communauté et la fidélité à leur culture. Bien que le tambour, *kilaut*, reste le plus souvent rangé, à la maison, près de la télévision, dans les *aasiviit* et les camps d'été, le joueur de tambour est toujours écouté avec respect. Les doubles frappes du bâton (le *katuaq*) sur le cadre (et non la peau), sont accompagnées d'un balancement latéral du corps et rythment une mélodie : « *ayaa, ayaa, ayaa* », à laquelle le joueur s'associe totalement. Pour signifier la fin de sa performance, il tape plusieurs fois sur le cadre. (Vidéo 06). Le tambour comporte un cadre circulaire ou légèrement ovale, d'environ trente à quarante centimètres de diamètre, en matériau divers : côte de morse (Robert Stein 1902 : 341; Erik Holtved 1967 [1955] : 170), côte de phoque, bois de caribou (Maurie 1976 : 128) ou bien encore fanon de baleine, comme celui de Nukagpiannuaq à Siorapaluk. Sur le cadre est tendue une pièce de peau d'intestin de phoque ou d'ours. Le manche, très court, de six à sept centimètres est en os, en corne, en ivoire de morse ou en bois. Le bâton de frappe, en bois ou en os, est légèrement plus long que le diamètre du tambour (de vingt-cinq à quarante centimètres). S'il est confectionné en bois, il ne doit pas présenter de nœuds. Les nœuds étaient réputés être des points de pénétration d'esprits néfastes. Des chants de divertissement, *ingmirutit*, à la danse et au véhicule de l'*angakok* pour son voyage vers l'au-delà, les fonctions du tambour étaient variées (Holtved 1967). L'*angakok* se servait de son tambour pour percevoir le monde des esprits. En dansant et frappant son tambour il entrait en transe et était alors capable de communiquer avec ses esprits auxiliaires et voyager dans leur monde pour aller, par exemple, apaiser Sedna. Avec son tambour l'*angakok* pouvait aussi convoquer les esprits malveillants afin de les combattre. Le tambour était donc, un de ses outils essentiels. (Hauser 2010). La danse de tambour accompagnait de nombreuses situations ou événements, parmi lesquels, les duels de chant. Ces duels avaient pour fonction de résoudre des conflits, sans effusion de sang. Les chants de duel revêtaient souvent des formes et des tons satiriques destinés à prendre le pouvoir sur le belligérant et l'amener à capituler. Structurer et composer un chant était un divertissement durant les longues nuits d'hiver. La plupart des duels avait lieu en été quand les familles se rassemblaient dans les campements saisonniers. Le vainqueur de ces batailles était désigné en fonction des rires et applaudissements de l'assistance. La danse du tambour a décliné avec la venue des missionnaires et l'évangélisation, mais elle connaît un renouveau, particulièrement dans le nord du Groenland d'où sont originaires plusieurs danseurs de tambours contemporains, comme par exemple Hivshu Robert Ua Peary¹¹⁰, arrière petit-fils de Robert Peary et père d'Aleqatsiaq Peary chasseur à Qaanaaq.

¹¹⁰ Hivshu Ua Peary, petit-fils de Kali Peary, arrière petit-fils de l'amiral Robert Peary et d'Aleqasina, une jeune Inughuit de Thulé. En 2003, Hivshu a collaboré aux travaux de l'ethnomusicologue Michael Hauser, puis en 2011,



Figure 279 - *Aasiviit* à proximité de Qaanaaq et de Savissivik ; Mads Ole frappe le cadre de son tambour. 2010

Dotés d'équipements spécifiques, en groupes ou en binômes, les chasseurs partent, de lieux de sédentarisation, de camps ou de cabanes de chasse, à la poursuite du gibier sur la glace ou sur l'eau vive, en traineau à chiens ou en kayak.

en tant que co-auteur, à l'ouvrage : *“Christian Leden’s audio collections from Uummannaq and Upernavik, from 1909 and 1912”*, de Michael Hauser et Arnaq Grove. Hivshu est le père d’Aleqatsiaq, jeune chasseur de Qaanaaq.

6 - 3 - La chasse aux mammifères marins

Suivant les saisons, l'environnement et le gibier convoité, le lieu d'établissement des camps et le type de transport diffèrent. Dans ce chapitre, nous suivrons deux types de chasse à deux saisons différentes : au printemps la chasse collective au morse et au narval en bordure de banquise et, en été, la chasse en binôme au narval en eau libre. Les phoques, eux, sont chassés tout au long de l'année de façon opportuniste: au harpon à l'*aglu* (le trou de respiration), au filet sous la glace, au fusil sur la banquise ou en eau libre. Au printemps, quand la lumière revient et que la banquise est encore formée, les chasseurs partent avec les traîneaux à chiens sur lesquels ils arriment leur kayak ou un canot. Ils rejoignent le bord de la banquise pour chasser le gros gibier comme les narvals qui achèvent leur migration et attendent la dislocation de la glace, ou les morses sur la banquise fragile, les glaces dérivantes ou à proximité d'icebergs. En été, l'eau est libre, le temps est calme. C'est la période préférée des chasseurs pour chasser le narval en kayak : *qajartululluni*. Les kayaks sont transportés en canot à moteur sur les lieux de chasse.

Tableau 42 - Types de transport vers les lieux de chasse aux mammifères marins en fonction de la saison

Saison	Gibier	Lieu d'établissement	Environnement de chasse	Type de transport
Printemps	Narvals Bélugas Morses Phoques	Bord de la banquise + Camps de chasse	Polynies et chenaux	Traineau à chiens + kayak Traineau à chiens + canot + kayak ₄
Eté	Narvals Bélugas Morses Phoques	Camps de chasse	Eau libre du fjord	Canot + kayak
Automne	Narvals Phoques	Camps de chasse	Eau partiellement libre Début de l'embâcle	Canot + kayak
Hiver	Morses Phoques	Camps de chasse	Banquise	Traineau à chiens

6.3.1 Le printemps : la chasse en bordure de banquise

Le transport vers le bord de la banquise

Au printemps, la lumière est revenue, des canaux s'ouvrent jour après jour dans la glace. Les chasseurs ayant l'habitude de chasser ensemble s'associent et partent avec leurs traîneaux à chiens en bordure de banquise.



Figure 280 - Préparatifs sur la plage de Qaanaaq

Les kayaks, les équipements et le matériel de camping sont arrimés sur les traîneaux. L'embarcation est solidement maintenue sur le côté du chargement, la proue en position basse et l'étambot sanglé contre le montant arrière. La pagaie, la lance et le harpon sont sur le plateau du traîneau, sous le matériel personnel du chasseur. Lorsque la débâcle est amorcée, à la fin du printemps, les chasseurs chargent également sur le traîneau un canot à moteur qui leur permettra d'aller chasser au-delà des glaces dérivantes. L'initiative de former le petit groupe revient au chasseur propriétaire du canot à moteur. Cependant le groupe est informel, non structuré.



Figure 281 - Le canot est chargé sur le traîneau. Détroit de Murchison. 2009

Le déplacement est parfois périlleux. Pour franchir un bras d'eau les chasseurs ont déchargé un canot. Avec celui-ci, ils remorquent la plaque de glace, sur laquelle se trouvent les traîneaux et les chiens, jusqu'à la banquise ferme. L'obstacle est surmonté, le convoi peut repartir.



Figure 282 - Franchissement d'un bras d'eau ouverte. Qaanaaq. 2018 - Photo de Hans Jensen

Au printemps : la chasse en bordure de banquise

« Qu'allez-vous chasser ? » Demandais-je à Martin Umaq, chasseur de Qaanaaq. « Tout, me répondit-il. Des narvals, des phoques et aussi des morses, des ours... tout ! Nos chiens ont besoin de viande. On va au bord de la banquise pour capturer des narvals, des bélugas, des morses. On va au bord et on attend, longtemps, à cause des glaces dérivantes ». La chasse de printemps demande de la patience. Le gibier est là, mais son accessibilité est souvent délicate. La pratique de la chasse printanière en bordure de la banquise est rendue dangereuse par la diminution, l'imprévisibilité, la fragilité de la banquise et ses zones de glace fine à traverser pour pouvoir accéder au gibier. De ce fait, les chasseurs ne m'ont permis de les accompagner que jusqu'à leur camp d'où j'ai pu suivre, à distance, quelques étapes de la chasse au morse et au narval, que les uns et les autres se sont ensuite empressés de raconter et commenter.

La chasse au morse au printemps

Outre la valeur de l'ivoire de ses dents, le morse est chassé pour sa viande qui tient une place privilégiée dans la nourriture des chiens. Nourris avec de la viande de morse, les chiens pourront travailler trois jours à jeun, alors qu'avec de la viande de phoque, ils ne seront performants guère plus de deux jours. Quant à la viande de narval, elle ne leur tient au corps

qu'une demi-journée, dit Ikuo Oshima accompagnant son propos d'un geste sans équivoque. Contrairement aux phoques, les morses n'entretiennent pas de trous de respiration dans la glace. Ils préfèrent se déplacer sous la glace jeune et peu épaisse qu'ils peuvent briser facilement d'un coup de tête. Sur la côte nord de l'île Northumberland, au pied des falaises, des courants marins entretiennent de petites polynies, les *sassat*, qui offrent aux morses un havre durant l'hiver. Pour les chasseurs, une glace nouvelle d'environ sept à huit centimètres d'épaisseur avec une couche de neige légère présage une chasse fructueuse. La vieille neige sur des plaques de glace leur indique que cette glace est ancienne et sans doute très épaisse. Il peut être nécessaire d'aller loin au large pour trouver cette configuration avec un minimum de sécurité. À Neqe et Pitoravik, dans le nord, la banquise est souvent fracturée par les tempêtes de printemps et la mer regèle rapidement ensuite. Cette particularité fait de Neqe et Pitoravik des lieux favorables pour la chasse aux morses. Au mois de mars et avril, quand les provisions de viande sont épuisées, les chasseurs viennent du sud jusque dans cette région pour se procurer de la nourriture pour leurs chiens.



Figure 283 - Itinéraire des chasseurs en traineaux puis en canot vers les lieux de chasse aux morses. Mai 2015 - Carte Nasa Goddard Space Flight Center

Trois configurations environnementales peuvent se présenter nécessitant des approches différentes pour capturer des morses. Suivant que les animaux sont sur la banquise fragile, sur des glaces dérivantes ou à proximité d'icebergs, l'approche se fera à pied ou bien en canot.

L'une et l'autre de ces stratégies requièrent une grande habileté, des savoirs transmis de génération en génération, de l'expérience et une grande prudence. Les morses sont dangereux. Ikuo Oshima, chasseur à Siorapaluk, le dit :

« Les morses ne mangent pas comme les ours. C'est à cause de leurs deux dents. Ils aiment beaucoup les coquillages. Mais quand ils attaquent, ils assomment leur proie et suce son sang. J'ai vu des narvals avec une grosse marque circulaire sur le corps. Ils avaient échappé de justesse à un morse. Les morses sont dangereux... ». Ikuo marque un silence et le regard au loin, il reprend doucement. « C'était à Savissivik... Un morse a attaqué un jeune chasseur dans son kayak. Il y a eu un grand bouillonnement... l'eau est devenue rouge et on n'a plus jamais revu le chasseur ».

En général, les chasseurs préfèrent unir leurs forces et partir à plusieurs pour chasser ces puissants animaux.

Des morses ont été aperçus sur la glace jeune à proximité de Pitoravik. Le camp est établi près du lieu de chasse. Des tentes sont dressées sur la banquise.



Figure 284 - Au loin, des morses sur la glace jeune. Pitoravik. 2015

L'approche des animaux sur la glace fine est particulièrement délicate car les chasseurs ont à affronter les morses sur leur propre terrain de prédilection, semé d'embûches pour les hommes. Lentement, en silence, les chasseurs s'approchent avec leurs traîneaux et leurs chiens aussi près que la solidité de la glace le leur permet. Ils s'arrêtent derrière des hummocks, à distance du terrain de chasse, pour ne pas alerter les animaux par le bruit du frottement des patins sur la neige et risquer de les disperser. Les hommes sont équipés d'un harpon avec une ligne, d'une lance, d'un couteau à découper et d'un fusil.



Figure 285 - Kristian avec son fusil et son harpon. Pitoravik. 2015

Ils progressent à pied, les uns derrière les autres, pour dissimuler leur présence aux animaux. Chacun met ses pas dans ceux du précédent afin d'éviter de faire crisser la neige.

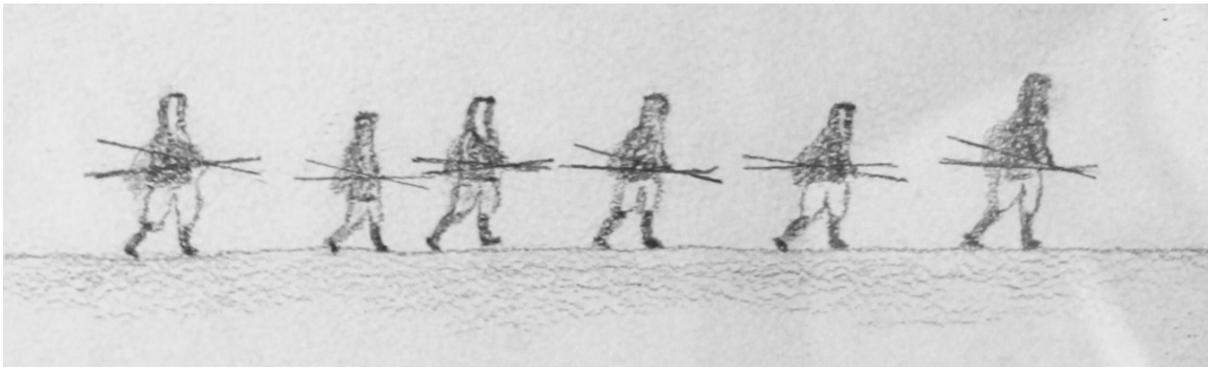


Figure 286 - Progression des chasseurs de morses. Source : Musée de Qaanaaq



Figure 287 - Marcher dans les pas les uns des autres pour éviter de faire crisser la neige. Pitoravik. 2015

Le chasseur qui ouvre la marche, teste l'épaisseur de la glace de temps à autres, en enfonçant la pointe de son *tooq* devant ses pas. Quand le *tooq* s'enfonce trop facilement, la glace fine instable est atteinte. Le chasseur essaie sur le côté ou revient sur ses pas pour chercher un chemin plus sûr. Sur la glace fine, les pas sont fermes et souples pour s'assurer à chaque instant de la solidité. Si les morses manifestent quelque inquiétude ou s'approchent, tout en restant hors de portée de harpon, les chasseurs s'accroupissent rapidement pour ne pas être aperçus par les animaux.



Figure 288 - Les chasseurs s'accroupissent pour ne pas alerter les animaux. Pitoravik. 2015



Figure 289 - Chasse au morse. Source : Musée de Qaanaaq.

Selon K'ulutana Kvist, chasseur et président du KNAPP de Qaanaaq, les morses sont particulièrement vulnérables aux aisselles. C'est à cet endroit qu'il faut tenter de les atteindre

avec le harpon. « Pour plonger, les morses se laissent basculer sur le flanc en exposant leur point de vulnérabilité un court instant. Il faut attendre ce moment précis pour lancer énergiquement le harpon et le planter sous les nageoires antérieures de l'animal. Un seul harpon adroitement placé est capable de tuer un morse », précise-t-il. Cependant, par grand froid, quand le morse reste immobile sur la glace, sa peau peut parfois geler si fort qu'un harpon ripera dessus. Uusaqqaq Qujaukitsoq¹¹¹, qui est maintenant à la retraite, se souvient : « On partait à trois ou quatre. Moi, je harponnais pendant que les autres me protégeaient ». Le morse est atteint par un premier jet de harpon. Sa réaction peut être agressive. Les chasseurs accourent immédiatement sur la glace avec leur ligne et leur harpon à la main. L'animal est à nouveau harponné. Il tente de fuir en plongeant dans l'eau. Le chasseur dont la ligne se révèle être la plus tendue est considérée comme le premier harponneur. Il recevra sa part de la chasse : la tête avec les deux longues dents d'ivoire, le cœur et les entrailles. Un coup de fusil : le morse est mort. Il est sécurisé par les lignes reliées aux harpons.

Au printemps, quand le soleil apparaît, les morses profitant d'eau ouverte des *sassat*, au pied des icebergs, grimpent parfois sur la glace et s'endorment. Si, pendant leur sommeil, la glace se referme à l'endroit où ils avaient grimpé, ils ne peuvent redescendre dans l'eau. Ils errent à la recherche d'eau ouverte et deviennent des proies faciles pour les chasseurs. Il peut également arriver que la glace s'étende si loin que les animaux sont incapable de rejoindre l'eau et meurent de faim. Les canots à moteur ont fait considérablement évoluer le déroulement de la chasse au morse sur les plaques de glace dérivantes. Ils permettent d'approcher les animaux avec la possibilité de s'en éloigner rapidement en cas d'attaque. Dès que l'animal est harponné et prisonnier de la ligne, il est achevé au fusil. Des cordes d'amarrage sont passées dans de larges boutonnières ouvertes au couteau dans sa peau épaisse. Les chasseurs le remorquent vers la glace ferme où le dépeçage est effectué. Quand les morses ne sont pas sur la banquise, leur présence est trahie par leur souffle aux trous de respiration çà et là dans la glace. Les hommes écoutent. Ils sont aux aguets. Quand un morse est entendu près d'un trou, les chasseurs se précipitent en courant pour l'encercler et lancent leur harpon sur l'animal en gardant l'extrémité de la ligne en main. Quand la fenêtre de respiration n'est guère plus large que la tête du morse, il est nécessaire de creuser des trous tout autour, par lesquels les harpons munis de leur ligne, sont lancés vers l'animal pour le capturer avant de l'achever au fusil. Les chasseurs élargissent ensuite le trou et hissent l'animal sur la banquise.

Erik Holtved relate la façon de laquelle procédaient les chasseurs, jusqu'au milieu du siècle dernier, dans la région de Thulé (Holtved 1967 : 91). Quand la glace était trop fine pour

¹¹¹ Uusaqqaq Qujaukitsoq est décédé le 2 août 2018

supporter le poids de l'animal mort, le dépeçage était entrepris alors que le morse gisait encore dans l'eau. Pour cela des trous étaient creusés, à travers lesquels les nageoires caudales étaient tirées et attachées à des lignes. Ces amarres étaient ancrées un peu plus loin à des hummocks, tandis qu'un manche de harpon était placé sous le volumineux animal pour répartir son poids sur la glace. L'ouverture du trou principal était ensuite élargie, la tête et les nageoires antérieures sorties de l'eau et sécurisées de la même façon. Enfin ces trois trous (celui de la tête et ceux des nageoires caudales et antérieures) étaient reliés, libérant ainsi la masse du corps du morse et rendant possible son dépeçage. Au fur et à mesure du dépeçage, l'animal était hissé hors de l'eau, en tendant et resserrant les lignes. Quand le dépeçage était terminé, les chasseurs traînaient la viande sur la glace et la chargeaient sur leurs traîneaux. Un autre procédé était parfois utilisé. Le morse était remorqué sous la glace, vers la banquise suffisamment épaisse pour qu'il puisse être hissé dessus. Pour cela, les chasseurs creusaient des trous dans la glace à des intervalles réguliers, après quoi la ligne de remorquage était passée de trou en trou, en dessous la glace, au moyen d'un harpon auquel elle était attachée. Le manche, poussé sous la glace, émergeait au trou suivant et pouvait ensuite être envoyé plus loin (Holtved 1967 : 94).

La chasse au narval au printemps, en bordure de banquise et dans les chenaux

À l'automne, il arrive que des narvals se fassent emprisonner dans des impasses ou bien qu'à l'approche de l'hiver des groupes attardés soient piégés par le premier gel. Les animaux maintiennent alors de larges ouvertures dans la glace pour éviter l'asphyxie et, durant tout l'hiver, ils entretiennent ces orifices en venant tourner en surface. Au printemps, avec la lumière revenue, la découverte de ces ouvertures est une chance pour les chasseurs en quête de gibier. Les animaux sont alors directement à portée de main et de harpon. Au printemps, les narvals remontant vers le nord, s'engouffrent dans les chenaux découpant la banquise. Les chasseurs savent où se forment les canaux. Ils les surveillent et vont pour quelques jours camper le long des lignes de fracture. Cette chasse est dangereuse car la glace est fragilisée par le réchauffement printanier et les mouvements sous-jacents de flux et reflux des marées. Il faut connaître la glace, l'écouter, l'observer. A cette époque, elle fond très vite ce qui rend l'approche du gibier convoité très délicate. Le nombre de participants à une chasse est variable et déterminé au préalable entre les chasseurs.



Figure 290 - Itinéraire des chasseurs de narval, en traineaux, vers les lieux de fracture de la banquise. Mai 2015
Carte Nasa Goddard Space Flight Center

Un groupe de navals a été repéré. Les kayaks équipés sont mis à l'eau. Les chasseurs se tiennent prêts. Ils restent silencieux, en guet-apens le long de la berge de glace du chenal, puis se positionnent à petits coups de pagaie glissés sur l'eau, juste derrière les retardataires. Les narvals étant des animaux particulièrement peureux, quand un banc apparaît, il ne faut surtout pas se précipiter. Agir trop tôt ferait disparaître tout le groupe dans les profondeurs. En silence, sans quitter des yeux le sillage qui fend le bleu sombre de l'eau, les chasseurs s'immobilisent. Les narvals nagent tranquillement. Des petits souffles de vapeur diaphane s'élèvent de temps à autre au-dessus des eaux calmes. Les dos luisants glissent en une courbe souple. Les animaux reprennent de l'air. Les chasseurs se sont positionnés, attentifs à la direction et à l'approche du banc de narvals. Ils attendent sans bouger, retiennent leur souffle.

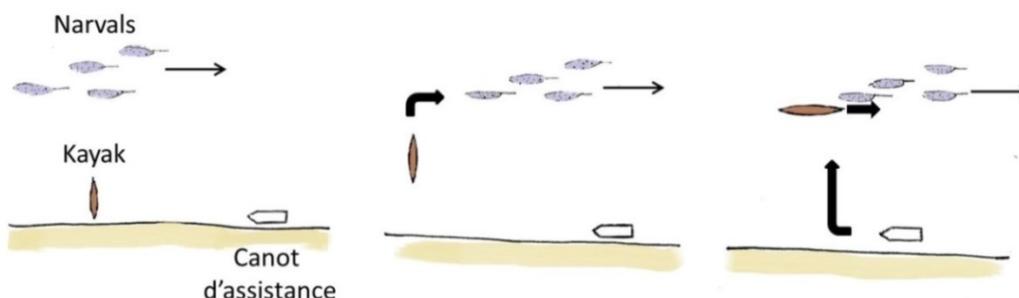


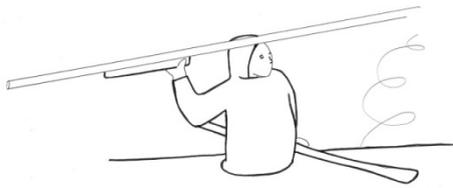
Figure 291 - Positionnement du chasseur et du canot d'assistance

Quand les bêtes apparaissent à la surface de l'eau, tout va très vite. Au dernier instant le chasseur le plus proche du banc, pagaie à toute vitesse pour les rattraper par l'arrière (Vidéo 31).

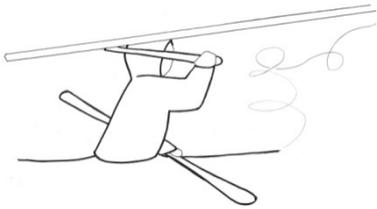


Figure 292 - Mads Ole, dans son kayak, rattrape un banc de narvals dans le fjord Inglefield. 2010

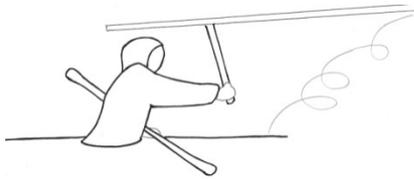
D'un vigoureux coup de pagaie il place son kayak sur le côté d'un narval, pose rapidement la pagaie sur le pont du kayak tout en la tenant de la main gauche en position d'équilibre. Avec la main droite il saisit le propulseur emboîté sur le manche du harpon, lève le bras armé. Par un mouvement de bascule du poignet l'ensemble propulseur-harpon pivote. La tête de harpon se trouve alors dirigée vers l'avant du kayak et la cible. En empoignant fermement le propulseur, il lance vigoureusement le bras vers l'avant. Le lancer est fulgurant. Par translation, l'impulsion du torse, du bras et de la main avec appui des genoux du chasseur sous le pont, opère à distance sur le gibier convoité. Il arrive parfois que le geste de lancer soit d'une telle force, qu'il déséquilibre le kayak, ce qui peut contraindre le chasseur à esquimauter, c'est-à-dire dessaler et faire une sorte de tonneau avec son kayak. Le propulseur libéré du pivot antérieur, s'ouvre comme une charnière en basculant sur le pivot postérieur incliné. Le chasseur harponne. Le geste millénaire du chasseur tisse toujours aux yeux des Inuit les liens entre l'homme et la nature (Martin 2003 : 120).



Au moment du lancer, le chasseur tient fermement le propulseur à hauteur de l'épaule, la paume tournée vers le haut, le bras légèrement fléchi. Tout au long du mouvement, la main gauche maintient la pagaie sur le pont perpendiculairement à l'axe du kayak.

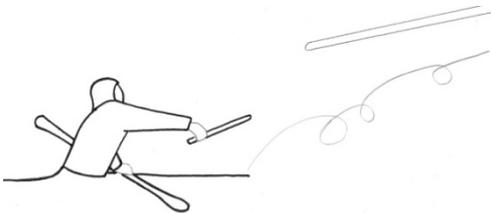


Puis par un effet de basculement et de projection, le propulseur se déboîte du premier ergot, pivote autour du second.

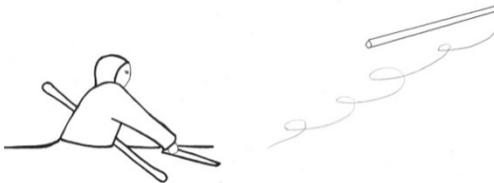


Le transfert de points d'appui ne bénéficie pas comme lors d'un lancer classique de javelot, d'un basculement du poids du corps d'une jambe sur l'autre.

Le chasseur étant assis dans son kayak, ses points d'appui et de force sont concentrés dans le buste, les genoux en pression sur la face intérieure du pont du kayak, et les muscles des cuisses.



Le harpon est alors propulsé horizontalement vers la cible.



Le buste et les épaules sont de nouveau face à la proue.



La main droite glisse le propulseur sous une lanière du pont et saisit la pagaie, ou en cas d'urgence le chasseur tient le propulseur entre ses dents pour reprendre rapidement sa pagaie.

Figure 293 - Lancer du harpon à propulseur

La ligne qui était lovée sur le pont du kayak file à la suite du harpon et de sa tête. La tête détachable étant crantée, elle se fiche dans la chair du narval et se désolidarise de la hampe du harpon. Le chasseur voit immédiatement si son lancer est réussi ou non. Dès que le narval est atteint par le harpon, il plonge et entraîne la ligne. Captif des dispositifs de l'extrémité projetée du harpon, il tire de plus en plus fort, ce qui fait basculer et pivoter dans sa chair la tête attachée par un lien à la ligne et l'ancre d'autant plus dans le corps de l'animal. Il essaie de fuir désespérément pour s'en libérer. Selon Aleqatsiaq Peary, chasseur à Qaanaaq, le narval harponné en avertit immédiatement ses congénères qui prennent la fuite. Pour le chasseur, il n'y a pas une seconde à perdre. Il ne doit pas se laisser entraîner par le gibier, ni en perdre le contrôle. Immédiatement par une rotation du buste, il saisit l'*avataq* placé juste derrière lui, la lance au loin ainsi que le frein. Toute hésitation dans la réalisation de ses mouvements serait sanctionnée par une secousse brutale, due à la traction de l'animal, qui pourrait faire chavirer le kayak. Tout décalage dans la synchronisation de ses gestes : lancer le harpon, libérer la main du propulseur, poser le propulseur sur le pont, reprendre très fermement la pagaie, larguer la ligne, le flotteur et le frein, pourraient le déséquilibrer et le mettre en danger. Le chasseur récupère le manche de son harpon et la hampe, flottant sur l'eau. Le narval a plongé et peut réapparaître à plusieurs centaines de mètres de là, freiné dans ses efforts de fuite et de plongée par le flotteur et le frein. Les autres chasseurs en kayak, convergent rapidement vers le premier harponneur pour aider leur camarade. Le narval est un animal paisible qui fuit plutôt que d'agresser ou de se défendre. Les chasseurs se lancent dans une poursuite effrénée en se fiant à la direction prise par l'*avataq*. Le flotteur permet de repérer visuellement la position de l'animal. Ils suivent l'*avataq* qui avance tiré par une force invisible. Il faut éviter que le narval touché ne soit perdu par fuite, ou que blessé à mort il ne coule. Nuligak, un chasseur de l'île Herschel, rapporte, qu'au début du siècle dernier, les chasseurs de mammifères marins, dans l'Arctique canadien, entonnaient un chant pour la baleine harponnée: « Emmène, emmène l'outre de peau. Baleine ! Perd de tes forces » (Nuligak 1972 : 75). L'animal très rapidement s'arrêtait à bout de forces. Un bouillonnement, l'animal a lâché de l'air, il réapparaît en surface, saigne, s'épuise. Le chasseur le plus proche le harponne à nouveau. De l'ordre d'intervention dépendra le partage du gibier. Les *avataq* et les lignes jetés à l'eau assurent la flottaison du narval blessé. Un canot d'assistance s'approche au plus près de l'animal. Le narval est achevé au fusil. Pour faciliter le remorquage de la dépouille, les chasseurs rassemblent leurs *avataq* gonflés, et les fixent autour du corps. Halé et hissé sur la banquise, le narval est immédiatement dépecé, partagé et rapporté au village sur les traîneaux.



Figure 294 - Printemps : dépeçage d'un narval sur la banquise. Savissivik. 2015

Le retour au village

Le 3 mai 2015, Arqjunguaq et Ilannguaq Qaerngaq¹¹² ont capturé en bordure de la banquise le premier narval de la saison. Les deux frères l'ont tué au harpon, depuis leurs kayaks, dans une polynie au sud-ouest de l'île Herbert. Un groupe de narvals attendait la dislocation de la banquise pour rejoindre le fond du fjord Inglefield. Dans la soirée Arqjunguaq a rejoint Qaanaaq avec le traineau chargé de viande et de *mattaq*. Tous les Inuit, du Groenland à l'Alaska, désignent l'épiderme du narval avec le petit lard, par le même terme, *mattaq*. La tradition dans les communautés de l'arctique étant essentiellement orale, la phonétique et la transcription du terme varie légèrement d'une région à l'autre. Ilannguaq est resté sur le lieu de chasse avec le matériel et les équipements de chasse. Son frère reviendra le chercher demain avec son traineau et ses chiens. Malgré l'heure tardive (à cette époque de l'année à une heure du matin le soleil brille) la femme d'Arqjunguaq, alertée par téléphone et les villageois prévenus de son arrivée, sont accourus pour assister au retour du chasseur. Arqjunguaq a dételé ses chiens sur la plage et, aidé de quelques hommes, a poussé le traineau chargé de gibier. Le chasseur, tout autant que ce premier narval, sont applaudis et photographiés. Ils symbolisent la fin de la parcimonie carnée de l'hiver, le retour du gibier, la promesse de viande fraîche. Le chasseur rapporte de la nourriture au village. Le narval, selon le mythe de Sedna, s'est offert à lui, à la communauté (chapitre 3 - 2). Des hommes se précipitent pour aider Arqjunguaq à décharger son kayak et la dent du narval. Sans perdre de temps, celui-ci enlève la bâche verte de nylon qui protégeait la viande et dépose une demi-douzaine de plaques de *mattaq* au sol sur un sac en plastique. Chacun s'approche et coupe à l'envi des morceaux noirs brillant et blanc nacré de l'épiderme bicolore d'un peu plus de quatre centimètres d'épaisseur. Les hommes s'accroupissent pour découper des

¹¹² Ilannguaq Qaerngaq est né le 12 juin 1960 à Qaanaaq. Il a grandi à Qeqertarsuaq, sur l'île Herbert. Son grand-père, Taitsianguak, K'ångak, K'aerngâk (1907 - 1989) était un joueur de tambour et son arrière grand-père, K'ångak, K'aerngâk, Kaerngarqsuaq (1884 - 1942) était un *angakok* réputé dans la région.

petits cubes de ce premier *mattaaq* partagé, qu'ils dégustent, piqué sur la pointe de la lame de leur couteau. La symbolique du geste d'Arqjungaq, si minime soit-il, s'inscrit dans une affirmation des valeurs traditionnelles de partage et de don, et du respect de l'animal qui a offert sa vie. Chacun ayant amplement tailladé les pièces du gibier, des plaques de *mattaaq* et des morceaux de viande sont pesés à l'aide d'un peson mécanique rudimentaire pour être vendus aux villageois accourus avec des sacs en plastique¹¹³. Les chasseurs se sont réservés la majeure partie du *mattaaq* pour leur consommation personnelle (incluant leur famille) et de la viande pour la nourriture de leurs chiens, cette dernière partie étant stockée dans un coffre en bois sur la plage (Vidéo 32).



Figure 295 - Arqjungaq décharge des morceaux de narval. Chacun veut goûter ce premier *mattaaq* de la saison



Figure 296 - Une partie de la viande et du *mattaaq* est pesée et vendue aux villageois. Qaanaaq. Mai 2015

Bientôt l'été. La glace et la banquise fondent. En 2018, la débâcle ne s'est produite qu'au début du mois de juillet. La chasse va se poursuivre durant l'été avec des sorties en eau libre.

¹¹³ En 2018, les chasseurs ont fixé le prix du kilo de *mattaaq* qu'ils vendent à leur retour, à 200 DKK (27 €) et le prix du kilo de viande à 50 DKK (6 €).

6.3.2 La chasse au narval en été

Un territoire de chasse règlementé

« Depuis toujours, les narvals mettent bas dans le fjord Inglefield dans lequel les règles de chasse sont très strictes. En été, période de reproduction, on n'a pas le droit, sauf nécessité impérieuse, de se déplacer librement dans le fjord. La chasse en canot à moteur est interdite. Les narvals, pour éviter qu'ils ne coulent, sont harponnés depuis un kayak. Quand on se déplace en canot à moteur, il faut couper le moteur si quelqu'un est en kayak pour éviter de perturber le chasseur », dit Toku Oshima. Dans le fjord Inglefield, où seule la chasse en kayak et au harpon à propulseur est autorisée, les canots à moteur d'assistance ne peuvent pénétrer que dans une plage calendaire restreinte et uniquement pour se rendre sur des lieux de chasse.



Figure 297 - Zone règlementée de chasse au narval dans le fjord Inglefield. Juillet 2016
Carte: Nasa Goddard Space Flight Center

En eau libre, le transport vers les camps

En été, les eaux du fjord sont libres de glace. Les chasseurs rejoignent rapidement les camps de chasse en canot à moteur, avec moins d'efforts physiques que ne l'exigeait, avant l'apparition du moteur, le trajet en kayak. Dans les canots sont embarqués les kayaks, les équipements et les armes. Le canot à moteur n'est guère plus long que le kayak. L'embarcation

de toile effectue le trajet en étant simplement posée en équilibre sur la pagaie et le tangon ou sur le manche du harpon, posés en travers du canot. L'initiative de la chasse revient au propriétaire du canot à moteur utilisé. Depuis mes premières observations en 2009, la majorité des chasseurs a acquis des équipements de confort : matelas auto-gonflables, sacs de couchage en duvet, transistor (dons de diverses expéditions occidentales). Leurs bateaux sont plus fiables et plus confortables avec des moteurs plus puissants. La plupart ont une cabine de pilotage dotée d'un GPS, d'une radio, de talkies walkies. Le téléphone mobile permet aux chasseurs de communiquer à tout moment entre eux, avec la coopérative ou avec leurs familles. Avec des canots ainsi équipés, les chasseurs peuvent aller plus loin et plus vite, ce qui augmente la probabilité d'attraper plus de gibier en moins de temps. Il en découle : des sorties plus courtes, des camps éphémères, la possibilité de chasse à temps partiel.



Figure 298 - Transport du kayak sur le canot vers le camp. Fjord Inglefield. Août 2010

L'équipement et le chargement du canot à moteur se divisent en quatre catégories : le matériel nécessaire au canot (pare-battage, fuel, corde, tangon, outils pour réparer une avarie...), le matériel de cuisine (un poêle à mazout, du carburant, des allumettes, une marmite de fer blanc avec deux poignées, des gobelets...), des provisions (du thé, de la viande séchée, du *mattaag*, des biscuits, de la margarine, des pâtes à tartiner, des boîtes de conserve, des bols de nouilles lyophilisées...) et le matériel personnel du chasseur (le kayak et son équipement, un fusil, des munitions, une paire de jumelles, des couteaux, une peau de caribou, des lunettes de soleil, un gobelet isotherme, un sac de couchage...). À cela, lorsqu'il n'y a pas de cabane au camp, s'ajoute une toile de tente pour deux ou trois chasseurs. En été, les hommes souvent chassent en binôme. Dans chaque canot, prennent place le chasseur et un assistant qui pilotera l'embarcation si le chasseur, parti en kayak, a besoin d'aide.



Figure 299 - Le kayak et les fusils sont déposés en hauteur, à distance de la rive. Quinissut. Août 2010

En arrivant au camp, le kayak et le matériel sont déposés en hauteur par rapport à la berge. Le canot, lui, reste à l'ancre. Depuis ce lieu, les chasseurs vont chasser dans le fjord. Les chasseurs ne séjournent dans les camps que trois ou quatre jours, le temps d'une chasse. Ils reviennent ensuite à Qaanaaq livrer le *mattaaq* à la coopérative, *Inughuit Seafood*, ou refaire le plein de gasoil pour le moteur du canot. Dans le fjord, les hommes ne sont plus isolés. Comme la plupart des chasseurs, Mads Ole a équipé la cabine de pilotage de son nouveau bateau, d'un GPS et d'une radio. Il dispose également de talkies walkies et d'un téléphone.

Les différentes phases du déroulement de la chasse au narval en eau libre

Au printemps, le territoire des narvals est limité par la présence de la glace alors qu'en été, les animaux s'ébattent librement dans les eaux du fjord. L'espace de chasse est approprié collectivement par les chasseurs. Des réglementations édictées par le gouvernement central de Nuuk encadrent cependant l'activité. Les règles portent sur les pratiques, principalement dans le fjord Inglefield (périodes et zones de chasse, armes, moyens de déplacement. (Chapitre 9 - 1). David S. Lee, chercheur de l'université McGill à Montréal, décompose la chasse en eau libre, en quatre séquences: une phase de recherche des narvals, une évaluation de l'accessibilité des animaux, puis la poursuite et enfin l'appropriation du gibier capturé (Lee 2005 : 91).

a) La recherche des narvals

La phase de recherche commence quand les chasseurs entrent dans la zone d'eaux libres et se termine quand des narvals ont été repérés. Les chasseurs ont deux stratégies pour localiser les bancs de narvals. Soit les animaux sont recherchés de façon active, en parcourant le fjord en kayak, soit les narvals sont attendus de façon passive et extrêmement patiente, depuis la berge, en scrutant les eaux du fjord avec des jumelles pendant de longues heures, depuis un promontoire, au-dessus du camp. Des risées à la surface de l'eau indiquent de façon certaine la présence et l'approche des narvals. En fonction de la distance et de la direction prise par le groupe d'animaux

les chasseurs décident alors s'ils les poursuivent ou non. Suivant leur expérience, leur humeur du jour, leur dynamisme, leur impatience, la convivialité du camp et l'abondance de narvals, les chasseurs choisissent l'une des deux stratégies. Quoiqu'il en soit, selon Qaerngaq Nielsen, chasseur de Savissivik : « Depuis notre enfance, les aînés nous apprennent comment chasser le narval. Pour chasser le narval il faut être très précautionneux et patient. ». Lors de séjours dans des camps d'été, avec les chasseurs, en 2010 puis en 2016, il m'a été possible de suivre deux chasses au narval menées par trois et deux chasseurs. L'une n'a pas été fructueuse, le harponnage n'a pas été efficace, et l'autre a abouti à une capture. J'en rapporte, ici, le déroulé. Lors de la première, je me trouvais dans le canot avec le chasseur d'assistance, pour une recherche active par le chasseur en kayak. Lors de la seconde, j'ai rejoint depuis le camp, en canot, les chasseurs qui venaient de harponner un narval après une recherche passive depuis la berge. Ensuite, je documente la phase de poursuite et de capture dans une chasse menée collectivement.

Par expérience, Mads Ole Kristiansen sait que les narvals ont l'habitude de venir s'ébrouer, de « jouer », comme il le dit, dans la baie devant le front du glacier Tracy. Accompagnés de Jacob Qavigaq, un jeune chasseur, nous nous rendons dans cette zone pour une recherche « active ». À bord du canot à moteur sur lequel est chargé le kayak, nous sillonnons lentement le fjord. Mads Ole coupe le moteur de temps à autres dans l'espoir d'apercevoir au loin un banc de narvals ou d'entendre leur souffle lorsqu'ils remontent en surface pour reprendre de l'air.



Figure 300 - Les chasseurs se rendent, en canot, près du glacier Tracy, pour une recherche active en kayak. Août 2010.

A la moindre alerte, Mads Ole aidé de Jacob fait glisser sur l'eau le kayak qui tenait en équilibre dans le canot. Mads Ole part sillonner la baie espérant repérer un banc de narvals. Jacob, maintient le canot loin des berges. Il scrute la surface des eaux du fjord avec ses jumelles, sans perdre de vue les évolutions de Mads Ole. Jacob explique : « Quand les narvals viennent en surface pour reprendre de l'air, on peut très lentement, très discrètement, commencer à les suivre. Ils ne savent pas que nous sommes là, ils ne s'y attendent pas. Ils ne se doutent pas que nous les suivons. Dès qu'on en a harponné un, et avant qu'il ait la moindre chance de s'échapper, il faut vite lancer l'*avataq*. L'*avataq* s'enfonce immédiatement dans l'eau et on peut suivre la trainée bleue dans les profondeurs. Mais tous ne sont pas faciles à attraper! ». Mads Ole en fait la désagréable expérience quand la tête de son harpon dérape sur le dos d'un narval qu'il poursuivait et met fin à sa chasse. Une autre stratégie consiste à faire le guet depuis un promontoire situé à proximité du camp d'été. Physiologiquement, le narval doit revenir en surface toutes les dix à vingt minutes pour respirer. La présence d'un groupe est alors trahie par une risée ou un sillage à la surface des eaux paisibles du fjord.

b) Évaluation de l'accessibilité du gibier

Pour la seconde chasse, en juillet 2016, j'accompagnais Mads Ole et son beau-père Kristian Eipe. Ils avaient décidé de chasser ensemble dans le fjord, depuis le camp de Narssaq où Frederic et K'ulutana, deux autres chasseurs de Qaanaaq, avaient déjà monté leur tente. Entre eux, le partage de la prise se ferait à égalité. En une heure de navigation, nous avons traversé le fjord et rejoint le camp de Narssaq avec le nouveau bateau de Mads Ole.



Figure 301 - Camp de Narssaq dans le fjord Ingfield. Juillet 2016 - Source Nasa Goddard Space Flight Center

Les deux chasseurs ont jeté l'ancre et déposé leurs kayaks sur la plage. Il est très tard, mais le soleil qui brille en permanence incite mes compagnons à débiter la veille dès qu'ils ont fini de se restaurer. 3 heures, 5 heures, 7 heures du matin... Pour scruter les eaux du fjord Kristian et Mads Ole montent à tour de rôle sur le promontoire situé au-dessus du camp. Soudain, des risées à la surface de l'eau signalent de nombreux narvals près de l'entrée du fjord.

- *Qilalugaq ! Qilalugaq ! Narval ! Narval !*

A ce stade il faut décider de se lancer à la poursuite des narvals aperçus ou d'y renoncer. Un banc de narvals peut être vu mais du fait de son éloignement, de la présence de glaces flottantes ou de sa direction, être considéré comme inatteignable ou non accessible.

c) La poursuite

Les chasseurs se précipitent en courant vers la grève, enfilent leurs *kamik*, leur jupe d'étanchéité (*agivilisaq*), leurs manchons en toile imperméable, étendent en guise de couche isolante une peau de phoque (*irngalihiq*) au fond de l'hiloire du kayak.



Figure 302 - Mads Ole enfile ses manchons et sa jupe d'étanchéité

Les kayaks de Mads Ole, Kristian et Frederic sont rapidement portés à l'eau. Le chasseur propriétaire du kayak porte la proue, tandis que le chasseur qui restera sur la berge ou dans le bateau pour l'assister, porte la poupe de l'embarcation.



Figure 303 - Mise à l'eau des kayaks depuis la plage

Tout le monde court à petits pas souples et pressés sur la plage, sur les rochers. L'excitation est grande. Les échanges de paroles entre les chasseurs sont brefs. Selon Jean Malaurie : « le dire fait perdre de la force à la pensée et à l'énergie qui la sous-tend » (Malaurie 1976 [1955] : 405). Chacun sait ce qu'il a à faire. En quelques secondes les kayaks équipés sont à l'eau. Je reste au camp avec le canot à moteur en compagnie de K'ulutana prêt à intervenir. Sept narvals passent tranquillement devant nous. Du promontoire, je suis aux jumelles la course des trois chasseurs. Mads Ole, Kristian et Frederic se sont positionnés dans leurs kayaks perpendiculairement à la trajectoire des narvals, loin d'eux, pour pouvoir les poursuivre par l'arrière. Les minutes passent. Les narvals se sont enfuis. Les chasseurs reviennent bredouilles. « Ils ont vu les kayaks » dit Mads Ole d'un air dépité. Selon Aleqatsiaq Peary, autre chasseur de Qaanaaq : « Il y a deux sortes de narvals : ceux d'ici et ceux qui viennent du Canada. Les narvals d'ici reconnaissent les kayaks par en-dessous. Ceux du Canada ne les reconnaissent pas, parce que chez eux il n'y a plus de kayak. Les narvals du Canada se réfugient ici parce qu'ils fuient les bateaux à moteur. Les premières années ils ne sont pas méfiants et se font facilement harponnés. Ceux d'ici leur apprennent le danger que représentent les kayaks. Si les narvals canadiens reviennent plusieurs années de suite, ils acquièrent de l'expérience et deviennent plus prudents ».

Qilalugaq ! Qilalugaq ! Narval ! Narval !

En haut du promontoire, Kristian assure la veille de 13 heures à 14 heures puis de 15 heures à 15 heures 30. Assis sur un madrier échoué, Mads Ole vérifie son matériel, affûte la lame de sa tête de harpon, resserre des lanières.

Tableau 43 - Sur 24 heures : répartition des temps de recherche passive et de recherche active de Mads Ole et Kristian depuis le camp de Narssaq

Heure		1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24
Veilles ponctuelles	Recherche passive																								
	Veilles d'observation																								
Sorties en kayak	Recherche active																								

Nouvelle alerte. Kristian hurle depuis le promontoire : *Qilalugaq ! Qilalugaq ! Narval ! Narval !* Il dévale la pente jusqu'à la plage. Frederic et K'ulutana dorment sous leur tente et n'ont rien entendu. Mads Ole et Kristian s'équipent rapidement. En un instant ils mettent leurs kayaks à l'eau. Dans leurs embarcations, les chasseurs glissent sur la mer avec des gestes rapides,

énergiques et réguliers, ils filent vers la trajectoire probable des narvals. Il faut pagayer vite, en silence, effleurer la surface à peine ridée par le vent. Être discret tout autant que le sont les narvals. Attaquer et capturer le narval demande de la part des chasseurs la mise en œuvre d'une stratégie précise. Se placer par rapport au gibier convoité est délicat. Le champ de vision latéral du narval étant assez étendu, la position d'où le chasseur tentera le harponnage doit être hors du champ visuel des animaux. Exactement derrière eux. (Vidéo 31). Selon Avigiaq Petersen, chasseur à Qaanaaq : « Les narvals communiquent entre eux au sujet des chasseurs. Ici, ils savent que le danger peut venir par derrière. Ils regardent de temps en temps en tournant la tête. S'ils voient quelque chose ou s'ils sont harponnés, ils préviennent ceux qui sont devant ». De plus, les narvals ont une ouïe extrêmement fine. Aux dires de Mads Ole : « une goutte d'eau sur le pont du kayak suffit à les faire plonger dans les profondeurs du fjord à la vitesse de l'éclair ». Et tous les chasseurs de la région le disent : « Les narvals en tournant la tête à gauche et à droite peuvent apercevoir les kayaks. Ils entendent, regardent... Ils ont appris de leurs aînés que les kayaks représentent un danger pour eux et, d'année en année, s'en souviennent ». Avigiaq Petersen poursuit : « Par rapport au passé, les narvals sont plus méfiants, plus sensibles au danger. Par exemple, quand ils viennent reprendre de l'air, ils regardent derrière eux. Quand ils voient ou entendent un kayak, ils plongent immédiatement et vont rapidement plus loin se mettre en sécurité. Ils communiquent entre eux et se préviennent les uns les autres de la présence d'un danger. Les chasseurs doivent alors attendre très longtemps pour qu'ils reviennent ou qu'un autre groupe de narvals arrive » (Avigiaq Petersen, Qaanaaq. 2018). Cependant, selon d'autres chasseurs de Qaanaaq, à l'automne, lorsque les quotas ont été atteints, les narvals sont moins farouches. « Les animaux savent que nous n'allons pas les tuer parce que le quota a été atteint », expliquent-ils. Ces comportements des narvals illustrent ce que Georges Chapoutier et Frédéric Kaplan nomment une conscience d'accès. C'est à dire la conscience que peut avoir un animal de l'univers qui l'entoure, des lieux qu'il doit parcourir, des endroits agréables ou désagréables où il peut se rendre, des personnes ou des animaux qui lui sont bienveillants ou dangereux (Chapoutier & Kaplan 2011 : 70). Dans un premier temps, les kayaks se positionnent discrètement au large de la zone d'évolution du groupe des narvals, à leur insu, en silence. Cette séquence ressemble à un ballet dans lequel chaque mouvement effectué sur l'eau du fjord, que ce soit par les narvals ou par les chasseurs, est empreint d'harmonie et de fluidité. Ce sont sans doute cette harmonie, cette souplesse et cette discrétion qui, en 1767 avaient impressionné Crantz au point qu'il assimila les kayakistes à des hommes poissons.

La stratégie est d'anticiper en commun la direction que prendront les cétacés. L'arrière du groupe de narvals est le point faible pour les animaux. Les chasseurs coordonnent leurs actions

pour créer la situation optimale de harponnage. La communication entre les chasseurs est silencieuse et intuitive. La meilleure position pour le chasseur pour n'être ni vu ni entendu est de se trouver derrière les animaux, dans la ligne de leur progression, dans le bruissement de la turbulence de leur sillage. Suivant la trajectoire prise par le banc de narvals ou ses changements de cap, un chasseur parviendra à se situer à l'arrière des animaux et pourra tenter le harponnage. Un seul chasseur aura la chance qu'un animal soit accessible, quant à l'autre il s'éloignera pour ne pas effrayer le groupe qui disparaîtrait immédiatement. Cette habilité à interpréter les effets de ses actions en relation avec celles de son partenaire, est un élément important de la chasse. À petits coups de pagaie réguliers les deux chasseurs rejoignent le banc, s'éloignent du camp. Je les perds de vue. Quelques minutes plus tard, Mads Ole, en kayak, revient au camp très excité. « Vite, vite le canot ! ». Il a harponné un narval! Vite le fusil ! Kristian, qui dans son kayak avait rejoint le harponneur, est resté sur place pour suivre l'animal touché et lancer un second harpon avec un deuxième *avataq*. Nous sautons dans le canot, levons rapidement l'ancre. Le fusil est à bord. A pleine puissance, nous rejoignons Kristian qui, en kayak, suit les deux *avataq*. Ils filent entraînant les *miuteq*, les freins, qui tourbillonnent dans l'eau. Kristian aborde notre bateau, sort de son kayak et se hisse sur le pont. Le kayak est remonté sur le plat-bord. Mads Ole, une main crispée sur la barre, le regard fixé sur la trainée de bulles des *avataq*, guette le retour en surface de l'animal pour l'achever au fusil comme le veut le règlement de chasse. Le narval est proche, il s'épuise. La courbe tachetée de son dos brille dans l'écume puis disparaît à nouveau dans l'eau claire. Mads Ole épaula, tire... mais l'animal fuit toujours en entraînant les lignes, les *avataq* et les freins. En se penchant par-dessus le bastingage, Kristian récupère un *avataq* fixé à une des lignes. Il le regonfle à la bouche et la rejette à l'eau. Un second tir. C'est fini, le narval est achevé. Il flotte dans un bain de sang.



Figure 304 - Le narval est achevé au fusil. 2016

L'animal est maintenu en surface par les flotteurs. Des *avataq* supplémentaires sont fixés avec des cordes autour du corps du narval. Une étrange créature grise semblable à un petit requin dodu tourne autour du narval. « *Ugiak* » dit Kristian. L'animal capturé est une femelle et le « requin » est son petit âgé de quelques jours. Seul, il n'a aucune chance de survie. Mads Ole le harponne depuis le canot tandis que simultanément Kristian l'achève d'un coup de fusil.



Figure 305 - Le jeune veau est harponné. Juillet 2016

Les chasseurs coupent au couteau une double fente dans la peau de la tête de la femelle pour faire passer une corde. Les deux animaux sont arrimés au bateau par la tête et par la queue.



Figure 306 - Le narval est arrimé le long du canot

Mads Ole a enfilé des gants de caoutchouc et, avec un couteau, il récupère la tête de son harpon fichée dans l'animal et enlève les débris de chair accrochés à la lame.



Figure 307 - La tête du harpon est dégagée de la peau du narval et nettoyée. 2016



Figure 308 - Le matériel du chasseur est remis en place sur le pont du kayak.

Les équipements de chasse sont rangés : *avataq* dégonflés, lignes enroulées, *miuteq* calés sous les *avataq* dans l'hiloire du kayak, le harpon et le propulseur sous les lanières de pont. Nous rejoignons la plage de Narssaq en remorquant les deux prises. En automne, un narval, dont l'enveloppe de graisse peut atteindre environ vingt centimètres d'épaisseur, flotte, même atteint par un coup de fusil et il est possible à un chasseur seul de le remorquer avec son kayak. Cependant l'intervention de plusieurs chasseurs conjuguant leurs efforts dans la chasse perpétue l'appropriation et le partage traditionnel. Les narvals sont halés sur la partie haute de la plage. « Nos ancêtres, me dit Mads Ole, croyaient que s'ils dépeçaient un narval sur l'estran et qu'ils mangeaient immédiatement sa viande, ils pouvaient se faire voler leur âme ». Non seulement les chasseurs, mais aussi les occupants du camp participent à l'action. Par le partage de l'effort, les présents s'approprient le gibier. Les narvals gisent sur le flanc. Les chasseurs les découperont à marée descendante afin que la mer, lorsqu'elle remontera, remporte les résidus.



Figure 309 - Les chasseurs et leur prise sur la plage du camp de Narssaq. Juillet 2018

d) L'appropriation

Selon les règles d'appropriation traditionnelles, trois catégories d'ayants droit à des parts sont distinguées. Le chasseur qui, le premier, a planté la tête de son harpon dans l'animal, en devient le *qilalugartup* (celui du *qilalugaq*, celui du narval), selon le terme de Pierre Robbe : le « propriétaire » (Robbe 1994 : 277), les harponneurs suivants sont les « participants », quant aux « assistants », ils aident ou simplement assistent au dépeçage. Cette règle distinguant le premier harponneur et les suivants entraîne bien évidemment une certaine compétition, lors de la poursuite, dont dépendra l'attribution des parts au moment du dépeçage. Le premier harponneur ne peut revendiquer un droit prioritaire sur l'animal, que lorsque la pointe de son harpon est fichée dans l'animal et que celui-ci est définitivement maîtrisé. Si la chasse est interrompue pour des raisons diverses (mauvais temps, basculement d'iceberg, fuite de l'animal avec la tête de harpon, ou autre) il n'y a pas d'usufruitier. Pierre Robbe rapporte cet incident que lui raconta Janus Aqipi, un chasseur de la côte Est où le narval se chasse très tôt dans l'année:

« Au cours du mois d'avril 1964, Ignatus avait réussi à tuer trois narvals dans un des trous que ces animaux maintiennent ouverts dans la glace, en hiver, pour respirer lorsqu'ils remontent en surface. Les bêtes inanimées, soutenues par leur épaisse couche de graisse d'hiver, flottaient. L'une d'elles, entraînée par le courant, disparut sous la glace et il ne fut pas possible de la retrouver avant la nuit. Le lendemain, nous sommes revenus sur les lieux et je fus le premier à apercevoir à l'aide d'un miroir attaché sur une baguette que j'avais

plongée dans l'eau, le narval bloqué sous la glace. Je me suis empressé de signaler cette découverte à Ignatus, car elle me donnait le droit d'en revendiquer la propriété ».

Et Pierre Robbe de conclure : « Le narval fut récupéré et le « propriétaire » de la veille devint le simple acquéreur d'une partie après avoir touché l'animal dont le nouveau propriétaire devint Janus Aqipi » (Robbe 1994).

C'est le premier harponneur qui donne le signal du dépeçage. Conformément à la réglementation du bureau des chasses, le chasseur note les mensurations du narval et, lorsque le narval est un mâle, donc doté d'une dent, mesure la longueur de cette dent pour pouvoir en faire le rapport. Puis le découpage peut commencer.



Figure 310 - Relevé des mensurations du narval sur la plage de Qeqertat. Août 2010. Photos d'Oscar Algori

La marée descend. Le narval repose sur son flanc gauche. Mads Ole, qui le premier a harponné, enfile des gants de latex fin et débute la découpe du *mattaaq*.



Figure 311 - Découpe des nageoires caudale et latérales.

La nageoire caudale est tranchée en deux morceaux et dépouillée. Puis la nageoire latérale droite est enlevée en pratiquant une incision circulaire. Un sillon sépare la tête du reste du corps.



Figure 312 - Le narval est entaillé longitudinalement

Avec un couteau dont il affûte de temps à autres la lame, Kristian pratique trois longues entailles dans l'épiderme, de la partie antérieure vers la partie caudale de l'animal. Ces lignes délimitent la découpe du *mattaaq*. L'épiderme et la couche de graisse sous-jacente, sont détachés en panneaux de part et d'autre de l'incision longitudinale. Lorsque l'animal capturé est un mâle, sa dent est sciée et revient au chasseur qui, le premier, a touché le narval avec son harpon.



Figure 313 - Quadrillage dorsal du *mattaaq*

Le prélèvement du *mattaaq* se fait de la partie antérieure vers la partie caudale et de la partie ventrale vers la partie dorsale. Ce qui représente pour un côté, sept sections supérieures et inférieures, soit quatorze plaques de *mattaaq* auxquelles s'ajoutent des portions caudales et ventrales. Les plaques de la partie antérieure, les plus grandes, seront vendues à la coopérative. Elles mesurent environ quarante centimètres sur soixante centimètres de côté. Les plaques de la partie caudale et ventrale, de tailles inégales, sont destinées au partage.

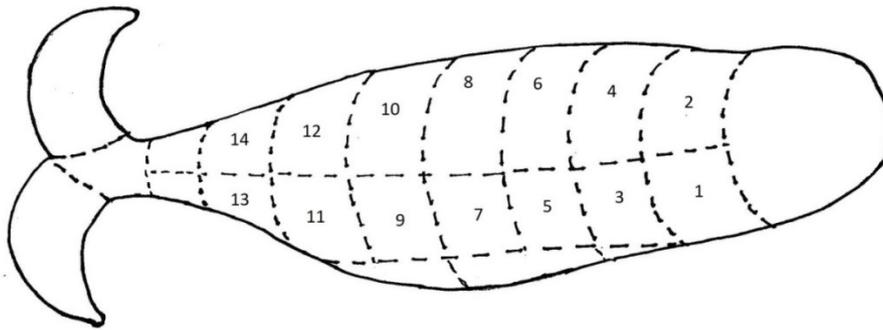


Figure 314 - Schéma de découpe des plaques de *mattaaq* par Mads Ole et Kristian

Mads Ole et Kristian détachent, à petits coups de lame, des plaques de *mattaaq*. Dans chaque plaque, ils fendent deux boutonnières. L'une est ouverte dans la partie supérieure, elle sert de poignée pour saisir et tirer les morceaux malgré la graisse, l'autre est percée dans la partie inférieure pour enfiler les plaques sur une corde. Le *mattaaq* est grossièrement débarrassé, au couteau, du surplus de graisse.



Figure 315 - La poignée de prélèvement du *mattaaq*

Les dimensions imposées par la coopérative de Qaanaaq donnent des plaques d'environ un kilo. Les deux fentes permettent la manipulation plus aisée, et donc plus rapide, du *mattaaq* par les employés. Quant à l'élimination du surplus de gras, elle contribue à la standardisation des

plaques, c'est-à-dire, au final, du produit. La graisse retirée est abandonnée sur la plage « pour les animaux », me dit Mads Ole. Les plaques de *mattaaq* sont abondamment rincées dans l'eau de mer et enfilées en chapelet sur une corde amarrée à une grosse pierre. Pendant que les hommes reprennent le dépeçage, le *mattaaq* se balance, balloté par les vagues.



Figure 316 - Premier rinçage du *mattaaq*

La dépouille du flanc droit est terminée. Les chasseurs présents au camp viennent spontanément aider Mads Ole à rouler et retourner l'animal pour poursuivre le dépeçage de la face ventrale et du flanc gauche. En tant qu'« aidants » ils acquièrent un droit au partage du narval. Recevoir une part du gibier est un droit de tout homme « participant » ou simplement présent au dépeçage. De ce fait, les chasseurs préfèrent dépecer et partager à l'écart des villages, où la population croissante réduit de plus en plus l'importance des parts dans une ambiance d'excitation quelque peu orgiaque, chacun voulant goûter tout de suite à la peau fraîche du narval.



Figure 317 - Des poignées et de l'aide pour retourner le narval

Six poignées ont été taillées dans l'épiderme. Mads Ole, Kristian et K'ulutana les saisissent et font rouler l'animal sur son autre côté. Le découpage du *mattaaq* du flanc gauche suit le même ordre que précédemment celui du flanc droit : la nageoire gauche, la partie antérieure, le flanc, la partie postérieure.

Le dépeçage, la viande

L'animal a été dépouillé du *mattaaq*. Le dépeçage de la viande commence. La graisse est d'abord grossièrement enlevée au couteau par plaques indifférenciées et jetée sur le sable en bas de la plage. La marée l'emportera. Mads Ole réaffute la lame de son couteau et ouvre l'abdomen du narval. De la vapeur s'en échappe. Mads Ole prélève tout de suite un petit morceau du foie, encore fumant, qu'il déguste sur la pointe de son couteau. Kristian et K'ulutana font de même avec des gloussements de plaisir.



Figure 318 - La viande est goûtée encore chaude

Scènes traditionnelles de dépeçage

En 1893, Nansen cite un écrit de Lars Dalager relatant une séquence de dépeçage, dans le sud, au XVIII^e siècle: « Je n'ai jamais vu ou entendu parler d'un dépeçage sans que l'un ou l'autre des participants ne se blesse tant la précipitation sur la viande est grande, chacun faisant de son mieux pour lui-même sans prendre garde à la façon de laquelle il plante son couteau » (Nansen 2005 [1893] : 113).

En 1994, Pierre Robbe décrit la même précipitation lors d'un dépeçage auquel il a assisté sur la côte Est. « Les chasseurs participants, qui ont des parts définies, les découpent le plus vite possible car, dans une joyeuse précipitation, les assistants au dépeçage prélèvent les filets de viande qui leur sont réservés en débordant le plus possible sur les parties des chasseurs aidants. Plus ils vont vite, plus ils ont de viande ! Dans la fébrilité réjouie du dépeçage collectif il arrive que l'un ou l'autre laisse un doigt sous la lame d'un couteau ! L'unité de production n'est plus l'individu mais le groupe de membres de la communauté » (Robbe 1994 : 286).

Après une heure de découpe, les chasseurs s'accordent un moment de détente avec une tasse de café. Mads Ole raconte et mime son lancer de harpon. Kristian fume sa pipe, le regard perdu sur le fjord. Grands éclats de rire : Mads Ole s'est assis sur un *avataq* enduit de graisse qui lui colle au postérieur ! Après cette pause, les chasseurs reprennent la découpe. La viande du

narval adulte est rouge très sombre, presque noire, parcourue de vaisseaux vermillon, tandis que celle du jeune veau est rouge clair. Le sang coule à gros bouillons. Chaussés de bottes, les deux hommes pataugent et dérapent dans les ruisselets écarlates. Mads Ole évalue à environ quatre-vingt-dix kilos, le poids de *mattaaq* qu'il va pouvoir vendre à la coopérative et à quatre ou cinq cents kilos celui de viande qu'il partagera avec sa famille. Les quartiers de viande sont déposés sur une bâche d'environ quatre mètres sur cinq, tendue sur la partie haute de la plage et maintenue par de grosses pierres. Kristian poursuit la découpe de la viande. La dépouille fume encore. Le sang coule maintenant comme d'un robinet grand ouvert. La colonne vertébrale est dégagée. Mads Ole coupe les côtes. Kristian fait sauter une vertèbre pour ouvrir la cage thoracique. La carcasse est béante. La viande sombre et les viscères sont découpés dans un flot d'hémoglobine tiède. La tentation de cette viande encore chaude est trop forte. Les uns et les autres n'y résistent pas. Kristian a prélevé le foie dont il déguste un second morceau, tandis que Mads Ole sectionne la moitié de la cage thoracique. Il enlève le cœur. Le torrent écarlate redouble d'intensité. Les viscères (environ quatre mètres de gros intestin et une dizaine de mètres d'intestin grêle) sont rincés dans la mer et déposés à côté des morceaux de viande. Les chasseurs pataugent dans l'hémoglobine et marchent dans la cage thoracique à grands bruits de floc ! floc ! puis entreprennent la découpe de la viande de la partie dorsale et ensuite ventrale. Le travail de boucherie continue.



Figure 319 - La colonne vertébrale est extraite

La bâche sur laquelle sont déposés les morceaux de viande, a été déployée sur une partie haute de la plage, légèrement inclinée. Pendant la découpe, les morceaux de viande ont glissé et se sont amassés les uns sur les autres. Kristian remet de l'ordre.



Figure 320 - Le dépeçage est terminé.

La marée est basse, le dépeçage de la viande est terminé. Sur le rivage, les plaques de *mattaaq* regroupées en chapelet, sont maintenant échouées. Mads Ole rallonge la corde sur laquelle elles sont enfilées et l'attache à un rocher, en haut de la plage, en prévision de la marée montante. Les restes de la découpe qui jonchent la partie basse de la plage, seront emportés par la marée, « pour les oiseaux et les phoques », dit Mads Ole. Sur la grande bâche, les morceaux du narval ont été rassemblés en petits tas spécifiques : viande, graisse, viscères, en vue de leur embarquement et destination ultérieure. Mads Ole et Kristian lavent les couteaux et leurs bottes, puis enlèvent leurs gants. Ils sont heureux mais fatigués. La tâche étant accomplie, ils vont dormir.

L'embarquement du *mattaaq* et de la viande

La marée monte, les chasseurs décident de récupérer les plaques de *mattaaq* et de les charger dans le bateau. Les deux hommes commencent par laver le pont du bateau et le nettoie avec une serpillère essorée par-dessus bord, près du *mattaaq* qui flotte dans l'eau. Mads Ole semble contrarié : il a découvert un trou dans la coque de son bateau. Kristian ouvre sa boîte à outil et en sort deux tubes de colle rapide. Il malaxe le mélange des deux produits et colmate le petit trou. Il faut attendre encore quinze minutes pour que la colle sèche et que nous soyons assurés de ne pas couler avec notre butin ! Une bâche neuve est étalée sur le pont et deux grandes bassines sont tapissées d'une feuille de plastique transparent. Une par une, les plaques de *mattaaq*, qui étaient enfilées en chapelet, sont rapprochées du bateau en tirant sur la corde. Mads

Ole, penché au-dessus du bastingage, les rince encore une fois dans l'eau de mer et les tend à Kristian qui égalise leur épaisseur de graisse et les jette dans les bassines.



Figure 321 - Le *mattaaq* est rincé dans l'eau de mer

Le chargement du *mattaaq* est terminé. La feuille de plastique est rabattue dessus et le sac est refermé. Il est tard, les chasseurs veulent attendre que la marée soit haute, c'est-à-dire le lendemain matin pour charger la viande. Mads Ole vérifie l'ancrage du bateau et remonte vers les tas de viande alignés sur la grande bâche étendue en haut de la plage. La tête du narval repose à côté. Avec une hache, il coupe le melon, fend le crane et extrait les deux dents d'ivoire de la femelle. « C'est pour montrer à mes enfants », dit-il. Chacune mesure un dizaine de centimètres mais n'est pas torsadée. Kristian raconte avoir vu un narval mâle avec deux dents : une normale, longue et torsadée, l'autre ayant la forme d'un crochet rabattu vers le bas. La marée est suffisamment haute pour pouvoir rapprocher le bateau sans l'échouer, et charger la viande. Les deux hommes ont observé le ciel, la surface et la couleur des eaux du fjord. On n'aura pas le temps de tout charger dit Mads Ole. Le mauvais temps arrive. Des vagues commencent à se former. Une partie de la viande découpée est rapidement entassée dans des sacs en plastique. Elle est destinée à la consommation et au partage familial. Le reste, sur la plage, est recouvert par la moitié de la bâche repliée et maintenue par des pierres. C'est la viande destinée à la nourriture des chiens.

- La viande ne risque-t-elle pas d'être convoitée pendant votre absence ? demandais-je.

- Non, ici ça n'existe pas, affirme Kristian.
- Et les animaux ? continuais-je.
- Il n'y en n'a pas. Derrière nous il y a le fjord Olrik, de l'autre côté Kangerdluarssuk¹¹⁴ et au-dessus : deux glaciers¹¹⁵. C'est comme une île ! m'assure-t-il.

Pour le moment, il faut rapporter le *mattaaq* à Qaanaaq.



Figure 322 - Départ du camp

Pour libérer de la place dans le bateau, Kristian dépose son kayak sur la berge, en surplomb du camp. Il reviendra le chercher plus tard, avec la viande des chiens quand la tempête qui se dessine sera passée. Le kayak de Mads Ole est chargé à l'intérieur du bateau (sur les supports externes les vagues risqueraient de l'arracher). Tout est soigneusement arrimé. L'espace est exigu. Je suis assise sur les sacs de viande noire et de viscères mous. Mads Ole met le moteur en marche. Kristian relève l'ancre. Le moteur tourne, mais... dans le vide.... impossible d'embrayer. C'est la panne. Une pièce de transmission est tordue. Vite, il faut jeter l'ancre pour éviter d'être repoussés vers la plage. Les chasseurs inughuit doivent être capables de faire face à toutes les avaries, et avoir, en plus, des connaissances traditionnelles, des compétences techniques et inventives leur permettant de faire fonctionner au mieux les mécaniques importées. Les pièces de rechange, lorsqu'elles sont commandées sur le continent, peuvent se faire attendre pendant un an, le temps que l'un des deux bateaux de ravitaillement annuel atteigne Qaanaaq. En les attendant, il faut se débrouiller. La réparation de l'embrayage est effectuée dans la cabine à grands coups d'une hache utilisée comme un marteau. Après un quart d'heure de forge à froid : ça marche. Le bateau repart en direction de Qaanaaq. Les rafales de pluie redoublent de violence.

¹¹⁴ Kangerdluarssuk : la baie de l'Académie

¹¹⁵ Glacier Leidy et glacier Varie

L'unique balai d'essuie-glace, dépossédé de son caoutchouc, va et vient en tressautant, sur la vitre fendue réparée avec un morceau de ruban adhésif.



Figure 323 - Mads Ole aux commandes de son bateau

La chasse et le partage sont terminés. Les chasseurs quittent le camp pour rejoindre le village. Le lendemain, le *mattaaq* sera livré à la coopérative. Mads Ole et Kristian toucheront leur dû.

Globalement, dans sa pratique de la chasse, le chasseur en kayak applique ses connaissances technologiques, environnementales, ses capacités physiques et ses savoir-être, à différentes activités séquencées en phases tant individuelles que communes apprises, acquises et transmises oralement de générations en générations (Walls 2012). Chacun, sur des invariants environnementaux et culturels, ajuste son action de façon différente, suivant ses compétences cognitives et motrices. Individuellement, le chasseur construit son propre kayak mais partage ce travail avec les femmes qui y participent en préparant le revêtement de l'embarcation. En commun, sont décidés l'emplacement du camp et l'organisation de la chasse. L'individu est seul lorsqu'il s'agit de porter le premier coup de harpon au narval. En commun, les chasseurs vont achever le gibier, l'arrimer et le remorquer. Enfin, le partage du gibier est l'aboutissement et la finalité communautaire et sociale de cette chaîne d'activités.

DEUXIÈME PARTIE

ÉVOLUTION ET ADAPTATIONS



Chapitre 7 - Partager - Le narval, une ressource partagée, une ressource de subsistance

« Il nous faut obtenir de la nourriture à partir de l'environnement. Notre principale ressource pour nous nourrir est la viande ». Qillaq Danielsen, chasseur à Qaanaaq . 2018

Dans ce chapitre, après avoir rappelé les éléments culturels et la tradition de partage et de don, liés à la chasse, nous inventorierons la ressource de subsistance que constitue le narval pour la communauté. Puis nous élargirons la notion de partage, de la ressource de subsistance à au partage de la parole, élément de cohésion et de mémoire.

7 - 1 - Partager : les *kaffemik*, le *kiviaq*

En dépit de l'intrusion des multimédias dans chaque foyer, de la contrainte des horaires des emplois salariés, il n'y a pas d'heure pour se rendre visite les uns les autres, plusieurs fois par jour, pour partager un peu de nourriture, une boisson, une conversation et entretenir ainsi le lien social. Une tasse de café, une cigarette, un gâteau sec... et l'on repart. Au début du XX^e siècle, Mâsanguaq (Maisanguaq), alors âgé de trente ans, confiait à Knud Rasmussen :

« Pendant la longue nuit, on ne sort pas pour chasser. Les gens se rendent visite les uns les autres pour chanter et jouer du tambour » (Rasmussen 1908 : 174).

Les *kaffemik*

Les *kaffemik*, réunions familiales, communautaires ou autres, instaurés au début du XX^e siècle autour d'une nouvelle denrée disponible au comptoir, le café, sont maintenant indissociables de la célébration des événements et fêtes familiales : première capture de gibier par un enfant, confirmation, anniversaire... Les gâteaux secs sont alors accompagnés de partage

de nourriture traditionnelle : *mattaaq*¹¹⁶ (épiderme et petit lard de narval), *kiviaq* (mergules fermentées), soupe de phoque, flétan...

Nous sommes à Siorapaluk, au mois d'avril 2009. Cet après-midi Patdlunnguaq et son mari Peter¹¹⁷, organisent un *kaffemik* pour célébrer l'anniversaire d'un de leurs enfants. La nouvelle a circulé de bouche à oreille. Tout le village a rendez-vous dans leur maison. Je me déchausse et pose mes *kamiks* sur le tas de bottes obstruant déjà à moitié le sas d'entrée du logis. En chaussettes, on se bouscule pour se frayer un passage vers la grande pièce très claire où sont installés les invités : certains assis sur le sol, dos appuyé au mur, jambes à l'équerre, d'autres serrés les uns contre les autres sur deux canapés recouverts de couvertures, les enfants sur les genoux des aînés. Traverser la cuisine est un peu acrobatique. Tout en faisant attention à n'écraser personne, il me faut enjamber Patdlunnguaq accroupie devant un carton posé au sol. Avec son *ulu* elle tranche des copeaux de viande de narval gelée qu'elle tend à pleines mains aux invités, sans oublier de se servir elle-même au passage en happant un morceau de chair sur la lame luisante de son *ulu*¹¹⁸. Sur le carton, un flétan évidé, des petits cubes de *mattaaq*, sont offerts à l'envi aux convives.



Figure 324 - Patdlunnguaq découpe du narval pour les invités

¹¹⁶ *Mattaaq* : dénomination (et transcription) de l'épiderme et du petit lard de narval dans la région de Qaanaaq, dans d'autres parties du Groenland, la transcription est : *mattaap* ou *mattak*. Il est nommé *maktaa*q dans le delta de la rivière Mackenzie, *maktak* par les Inupiat, *mangtak* par les Yup'ik alaskans et *mungtuk* par les Yup'ik sibériens du détroit de Bering. Regitze M. Søby le transcrit : *màtak*. L'épiderme et le petit lard de béluga est nommé : *muktaq*.

¹¹⁷ Peter Duneq est chasseur à Siorapaluk.

¹¹⁸ *Ulu* : couteau à lame semi-circulaire, des femmes.

Chacun a apporté une pâtisserie ou un grand plat d'entremet plus ou moins gélatineux, plus ou moins colorés. Des gâteaux moelleux découpés en carrés, en rectangle, en losanges garnissent des plateaux sur une table. Les anciens sont assis par terre. Le jeune héros du jour crachouille sur ses deux bougies. L'assemblée retient son souffle. Après plusieurs tentatives ponctuées de commentaires enjoués, il réussit finalement à éteindre les petites flammes vacillantes. Fierté des parents. Chaque invité va féliciter le jeune héros du jour avec des friandises et quelques mots d'admiration et de félicitations pour les parents. Un lièvre écorché, pendu par une patte, s'égoutte au-dessus d'un sac en plastique. Agenouillés, deux garçons découpent des petits morceaux de flétans posés au sol sur un carton. On mange, on est ensemble, pas d'éclats de voix, pas de rires provocants, tout est feutré, comme convenu d'avance! Les conversations sont discrètes, humbles. Le maître de maison sert des boissons chaudes dans des gobelets en plastique: du thé, du café. Je me brûle les doigts ! Sur la toile cirée aux couleurs vives sont alignées des bouteilles de sodas, des paquets de chips, des gâteaux... pas d'alcool. Les villageois de Siorapaluk ont décidé d'un commun accord de bannir l'alcool du village (ce qui ne les empêche pas de fréquenter le magasin de Qaanaaq qui, lui, est bien achalandé).



Figure 325 - Profusion de biscuits secs, de narval, de soupe de phoque, de poisson

Les techniques du corps et le mode de consommation des aliments traditionnels diffèrent de ceux de l'alimentation à base de produits importés, achetés au supermarché. La nourriture importée est disposée sur une table. Il y a des couverts, des assiettes à disposition, même si souvent les convives préfèrent manger avec leurs doigts. La nourriture traditionnelle est déposée au sol, sur un carton. Chacun se sert à son gré, à pleines mains ou avec un couteau. Généralement les femmes s'accroupissent pour porter à la bouche l'aliment, les hommes mettent

un genou à terre ou s'agenouillent à moins qu'ils ne préfèrent s'asseoir sur un petit tabouret présent dans chaque maison.



Figure 326 - Nourriture traditionnelle au sol, sur un carton, nourriture occidentale sur la table.

Le *kiviaq*,

Et puis il y a le *kiviaq*, cette préparation festive tant de fois vantée à laquelle furent confrontées les papilles des explorateurs au siècle dernier. L'odeur forte que dégage la macération des oiseaux abandonnés dans une outre de phoque pendant plusieurs mois a envahi la pièce ! Le *kiviaq* est un met de prédilection des Inughuit du nord-ouest du Groenland, consommé lors de fêtes familiales ou communautaires. Birthe Jensen, à Qaanaaq, m'en a brièvement donné la « recette » de préparation.

Aux beaux jours attrapez au filet quelques centaines de mergules (petits oiseaux aussi nombreux qu'imprudents) venus nicher dans les falaises. Vous leur tordez prestement le cou.



Figure 327 - Capture de mergules au filet

Au passage, vous pouvez prendre leurs œufs pour les gober sur place. Déposez vos oiseaux dans un abri sous des pierres, ou dans un carton.



Figure 328 - Récolte de mergule. L'outre de phoque est remplie de mergules

Prenez un beau phoque vidé de sa chair et de ses os mais ayant conservé toute sa graisse. Enfouissez tous vos oiseaux tels quels dans l'outre ainsi formée.

Vous tassez bien vos trophées, en sautant même à pieds joints s'il le faut pour chasser l'air de la peau de phoque. Vous fermez et cousez à points très serrés l'ouverture. Il ne doit plus rester d'air dans la peau : que les oiseaux tassés et la graisse du phoque. Vous déposez votre phoque bourré d'oiseaux (deux cents à trois cents) sous un monticule de grosses pierres... et vous n'y pensez plus, il mûrira sous le tertre. Six mois plus tard vous allez rendre visite à votre phoque. Les oiseaux ont eu le temps de « murir ». Vous ouvrez le phoque, et là..... C'est la promesse d'un

délice intégral!!! Les oiseaux ont confit dans la graisse. Vous les plumez méticuleusement. Les plumes s'enlèvent facilement. C'est un peu gras, mais peu importe !



Figure 329 - Les oiseaux sont extraits de la peau de phoque



Figure 330 - Le *kiviaq* se déguste à pleines mains

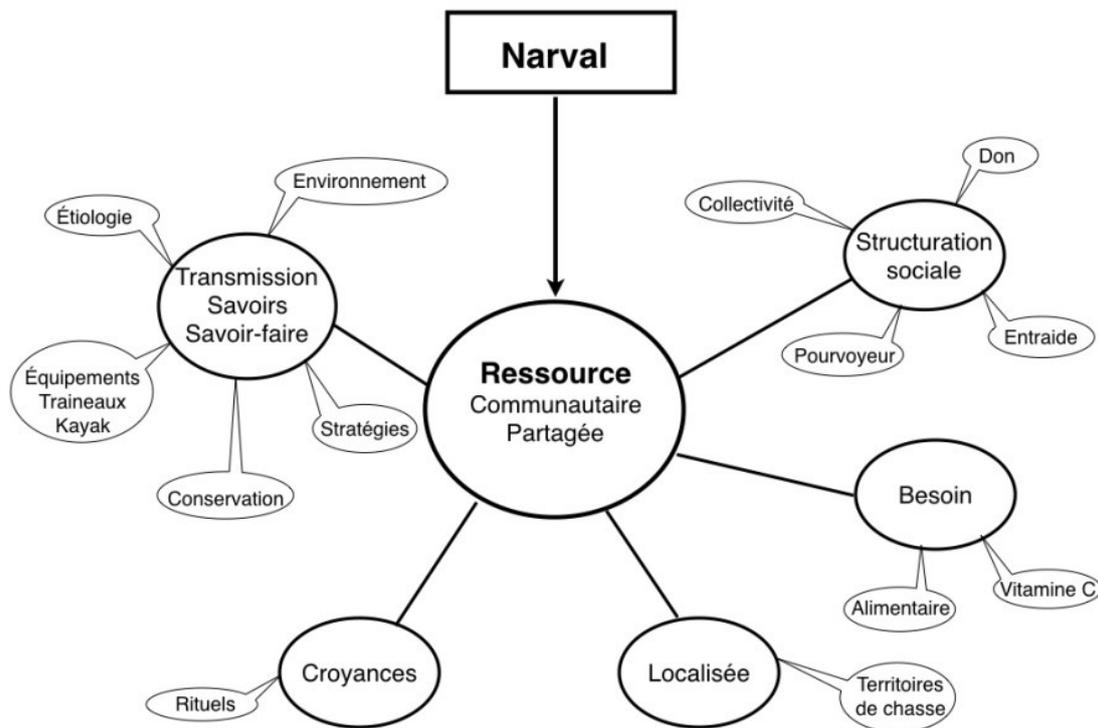
Il n'y a plus qu'à saisir à pleines mains l'oiseau par la tête ou par les pattes et arracher avec vos dents les lambeaux de chair qui se détachent facilement de la carcasse. N'oubliez pas de sucer les petits os ! « *Mamarai* ! » (C'est bon !). Les femmes ont, bien sûr, d'autres recettes pour accommoder les mergules : *amilik*, c'est-à-dire bouillis tels quels (sans oublier de les lester avec des cailloux pour éviter qu'ils ne flottent !), en soupe en n'utilisant que la carcasse et le cœur, ou bien en filets séchés sur des étendoirs.

7 - 2 - Le narval, une ressource communautaire partagée

Le narval figurant sur le blason de Qaanaaq jusqu'en 2008, était le fier emblème d'une ressource communautaire partagée par les Inughuit. La chasse en kayak de ce mammifère marin est la résultante de savoirs et savoir-faire spécifiques, transmis par les aînés de génération en génération. Pour se déplacer en traineau à chiens et chasser le narval en kayak en bordure de banquise, le chasseur doit avoir acquis des capacités tant techniques que corporelles. Capturer un

narval sous-entend des stratégies de chasse, des connaissances de l'environnement et de l'étiologie, acquises et pratiquées au sein de la communauté. Des modes de pensée et des rituels sont enracinés dans la pratique de la chasse au narval. La ressource de subsistance et de nourriture que constitue le narval est le noyau central auquel se rattachent ces savoirs, modes de pensée, besoins, territorialités, structures sociales des Inughuit. Claude Lévi-Strauss, dans son analyse des manières de table situe la nourriture comme étant « à la rencontre de toutes les contraintes physiques et sociale qui façonnent l'homme » (Lévi-Strauss 1968 : 29).

Tableau 44 - Le narval « à la rencontre de toutes les contraintes physiques et sociales qui façonnent l'homme ».



Chasse et partage sont intimement liés. Pour George Wenzel, l'activité de subsistance, que représente la chasse, se divise en deux parties indissociables : la collecte de la ressource et sa distribution. « La collecte est la partie écologique de l'activité ; le partage est la composante sociale du système » (Wenzel 1991 : 137). Dans la société traditionnelle, la nourriture n'avait pas de propriétaire, seuls les vêtements les équipements et les ustensiles étaient personnels. Les mammifères marins ne devenaient gibier pour les chasseurs et nourriture pour la communauté, qu'avec l'autorisation de Sedna, leur protectrice. Le narval est donc reçu comme un don par le chasseur auquel il s'est offert. Une ambiguïté se trouve dans l'usage d'un terme identique pour désigner l'acte de donner, faire un don, et ce qui est donné, le don. En autorisant le narval à se « donner », Sedna fait un don aux humains. L'animal narval devient un don offrant son propre

corps. Quoiqu'il en soit, le chasseur est le dépositaire du don. Il a la responsabilité tant morale qu'économique de ce don, le devoir de le respecter et de le partager avec la communauté. Respect qu'il devra au « don », le narval, et à celle qui lui a « donné » : Sedna. Faillir à ce devoir éloignerait inmanquablement le gibier (chapitre 3-2). Les animaux s'étant offerts au chasseur, le chasseur doit à son tour les offrir à ceux qui le demandent et à ceux qui en ont besoin. Le don fait par Sedna et l'offrande par l'animal de son propre corps, impliquent que le chasseur partage, lui aussi, ce qu'il a reçu. Cette notion de double partage (celui de l'environnement entraînant celui du chasseur) est observée dans d'autres sociétés de chasseurs-cueilleurs. Par exemple, comme le note Nurit Bird-David, dans la société des Nayaka, au sud de l'Inde. Les Nayaka, rapportant de la subsistance de la « mère forêt », (particulièrement du grand gibier), étaient censés la partager avec tous les membres de la communauté, indépendamment des liens, critères et droits sociaux préexistants (Bird-David 1999 : S72).

7.2.1 Partager la subsistance et donner pour que la cohésion sociale perdure

Une alliance entre l'animal et l'homme

Pour les chasseurs inughuit, la chasse s'inscrit dans l'expression d'un rapport de respect réciproque entre les animaux et les humains (chapitre 3-2). Ann Fienup-Riordan relève que, dans le passé, chez les Yup'ik, chasseurs de l'île Nelson, le don était un acte basé sur la croyance en la réciprocité homme-animal. Les animaux étaient proches des hommes, avaient les mêmes coutumes et une conscience. Ils montraient une personnalité semblable à celle des hommes. Aussi, les chasseurs pensaient que les animaux se donnaient d'eux-mêmes en fonction des interactions des attitudes des uns et des autres (Fienup-Riordan 1990 : 167-172). Il ne s'agissait pas de possession ou de propriété, mais d'une alliance. Ce mode de relation impliquait une égalité dans le respect, et le partage était pratiqué comme une règle de vie.

Le partage, *pikatigiit*

Fridjof Nansen, qui n'avait pas imaginé l'installation d'une coopérative à Qaanaaq et la commercialisation du *mattaaq*, notait : « les règles de partage ont été fixées depuis des temps immémoriaux, il n'y a que peu d'espèces d'animaux que le chasseur puisse garder pour lui-même et sa famille » (Nansen 2005 [1893] : 113). La règle de partage s'applique principalement au gros gibier et n'est pas appliquée dans le cas des petits animaux. (Testart 1982 : 526). Les phoques (à l'exception d'une première prise par un adolescent), les petits mammifères (renards, lièvres...) ou les oiseaux, ne sont pas soumis à ces règles, et reviennent entièrement à celui qui

les a capturés. Michéa nuance l'application de cette règle. Lorsqu'un phoque est capturé au cours d'une chasse collective, il est rapporté au village, dépouillé et dépecé par la femme du chasseur. Les femmes appartenant à la même partie de l'univers que le phoque : la mer, élément féminin, le corps de l'animal en franchissant le seuil de la porte de la maison, entre dans l'univers féminin. C'est en fin de compte la femme qui dispose de l'animal et prend le pouvoir sur la viande et son partage entre les membres de la famille et les relations proches. La maitresse de maison découpe l'animal selon des impératifs anatomiques. Dans le passé, elle respectait des règles d'attribution de parts aux femmes des autres chasseurs, les « partenaires de viande » soulignant ainsi l'intégration de la chasse à l'ensemble de la vie sociale (Michéa 1967 : 122-123). Si les chasseurs ne revenaient pas au village après leur première capture et campaient au loin, les règles ne s'appliquaient pas. L'animal aurait gelé, devenant ainsi impossible à dépouiller avec précision.



Figure 331 - Phoques dans la cuisine de Naduk, phoque gelé, dépeçage au camp par le chasseur

Des variations saisonnières du partage

Marcel Mauss en notant que « le gibier se partage entre tous les habitants », qualifie le partage hivernal du gibier de « mutualiste et communautaire » (Mauss 1973 [1923-1924] : 465). À ce système hivernal de distribution altruiste, il oppose le partage estival, restreint aux membres de la famille proche: « Le gibier et les produits qu'on en peut tirer, appartiennent non au chasseur, mais à la famille ». (*idem* : 464). Ilannguaq Qaerngaaq¹¹⁹ un aîné de Qaanaaq, se souvient parfaitement de la règle de partage qu'appliquaient, dans son enfance, les chasseurs dans les chasses collectives. Lene Kielsen Holm, Shari Fox Gearheard et Toku Oshima, en 2015, rapportent ses propos.

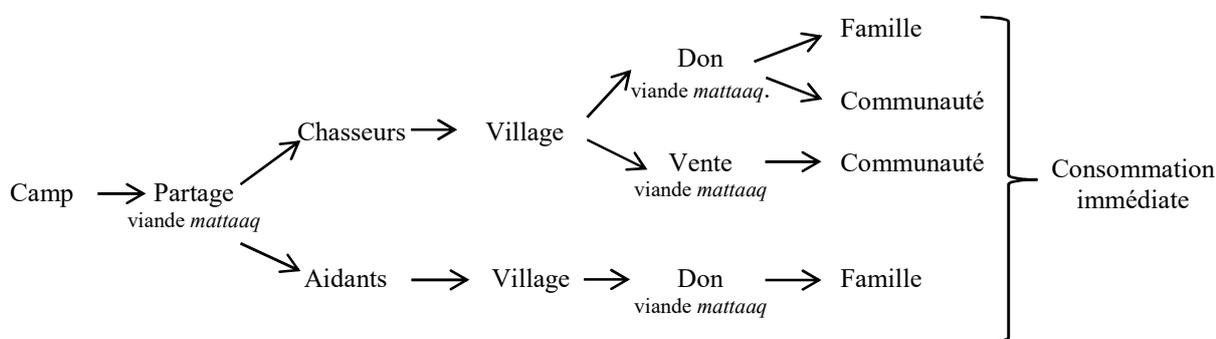
¹¹⁹ Ilannguaq Qaerngaaq. Chasseur d'ours né le 12 juin 1960 à Qaanaaq. Son arrière grand-père K'aerngâk (1884 - 1942, était un *angakok* réputé dans l'Avanersuaq.

« Le premier harponneur prenait la partie supérieure du thorax, un flanc, une partie de la nageoire caudale, le cœur et la tête. Le deuxième harponneur avait droit à l'autre flanc, la partie postérieure, un lobe de la nageoire caudale, et des côtes. Les deux suivants obtenaient la viande du long de la colonne vertébrale. Ensuite, la répartition des côtes, des poumons, de la viande des nageoires antérieures, du ventre etc... était effectuée de façon tout aussi spécifique du cinquième au dixième participant. Les intestins et le foie étaient répartis entre tous ».

Les chasses collectives estivales deviennent plus rares du fait que la coopérative, *Inughuit Seafood*, a organisé l'achat du *mattaaq* en été. La tradition de partage perdure, mais subit la pression économique. Si au printemps le partage de la viande et du *mattaaq* du narval capturé en bordure de banquise, reste essentiellement traditionnel, en été la coutume a évolué. Le *mattaaq*, destiné à la commercialisation est découpé suivant les normes fixées par la coopérative à laquelle il sera vendu. Le partage de la viande est effectué entre les participants sur la plage du camp de chasse. Les chasseurs justifient ce choix en expliquant que « au village il y a trop de monde, et que les abords sont trop pollués ». D'après Mads Ole, tous les chasseurs connaissent « la règle officielle de partage du gibier, celle qui est affichée dans les locaux du KNAPP¹²⁰ » à Qaanaaq. Faut-il comprendre que règle de partage et normes de la coopérative, fut-elle de chasseurs, tendent à se confondre au détriment du partage traditionnel? Pourtant, au printemps, en bordure de banquise le partage s'effectue toujours selon la tradition.

Durant le printemps, consacré essentiellement et intensivement à la pêche au flétan sur glace, la coopérative ne traite ni n'achète le *mattaaq* aux chasseurs. Alors qu'en été, l'achat du *mattaaq* a pour conséquence de restreindre la tradition de partage, en quantité et en dons, aux premiers participants et à la famille du chasseur.

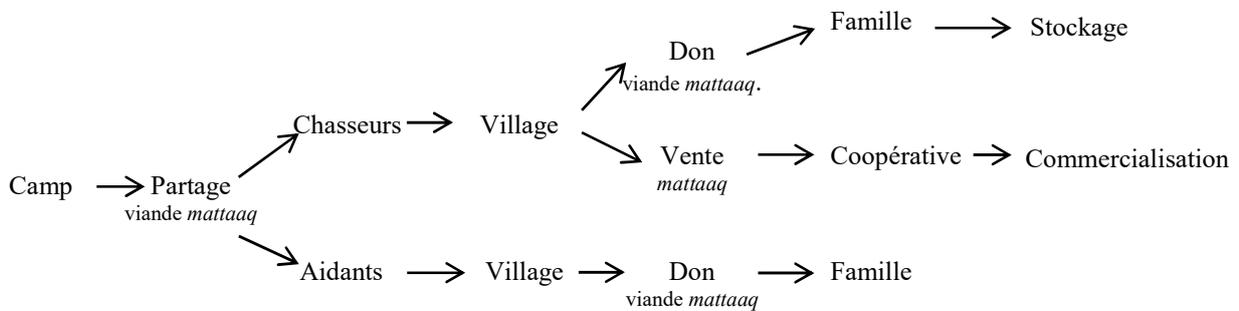
Tableau 45- Circulation de la viande et du *mattaaq* de narval au printemps



¹²⁰ KNAPP : section régionale du KNAPK, association des chasseurs et pêcheurs du Groenland

En été, la commercialisation du *mattaaq* par la coopérative, a fait évoluer les règles traditionnelles de partage du narval capturé. Désormais, une distinction très nette est faite entre la viande et le *mattaaq*. L'été, le *mattaaq* est vendu à la coopérative, seule une petite partie est conservée pour le partage entre les participants à la chasse, les « aidants » et la famille du chasseur. Le partage de la viande se fait encore de façon traditionnelle, conformément à ce qui a été convenu entre les chasseurs avant le déroulement de la chasse. Au mois de juillet, alors que j'accompagnais Mads Ole et Kristian au camp de Narssaq, la capture du narval, la découpe du *mattaaq* et le dépeçage, ont été effectués par les deux chasseurs ayant harponné. K'ulutana qui avait aidé à retourner le narval et donné un petit coup de main pour la découpe, avait pris deux morceaux de *mattaaq* et de la viande de la partie caudale (chapitre 6-3).

Tableau 46 - Circulation de la viande et du *mattaaq* de narval en été



Le don de nourriture, partage et lien social

En 1925, Marcel Mauss, soutient que dans toutes les sociétés « archaïques », le don est obligatoirement suivi d'un contre-don. Il articule ce processus autour de la trilogie : donner – recevoir - rendre. Pour Mauss, cet ensemble s'inscrit dans une relation inspirée du système du « potlatch » des sociétés amérindiennes de la côte nord-ouest, décrit par l'anthropologue Franz Boas en 1886. L'un donne, l'autre reçoit et doit rendre.

Tableau 47 - Trilogie maussienne du don



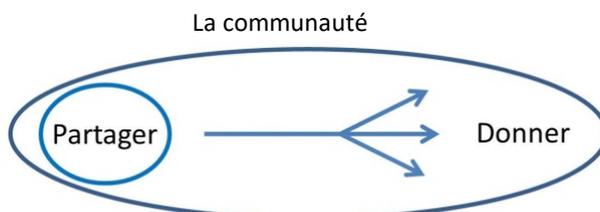
Selon Mauss, cette triple obligation crée un état de dépendance qui contribue à maintenir du lien social. Ce qui est également souligné par Alain Testart pour qui : « le don crée une obligation pour le receveur, et donc le donneur peut attendre une réciprocité même si elle est

différée. (Testart 1982 : 526). Thibault Martin rappelle que, chez les Inuit, l'acte de réciprocité, généralement différé dans le temps, peut-être d'une autre nature que ce qui a été reçu, et constitue plutôt un autre don qui insère les chasseurs dans un réseau communautaire de soutien mutuel (Martin 2003). En étant partagée, la nourriture crée un lien pour la vie. Et Camille Tarrot constate que le cycle du don présente une complexité qui dépasse largement l'échange fermé proposé par Mauss (Tarrot 2003 : 60, 75-77, cité par Labrèche). L'environnement très rude dans lequel vit la communauté des Inughuit (glace, nuit polaire, isolat...), jalonné d'incertitudes (banquise persistante ou éphémère, phénomènes météorologiques violents...) fait intervenir une autre phase dans le processus du don : le partage. Acquis gratuitement, le gibier doit être partagé et donné gratuitement. Selon ce principe, une demande de viande ne peut être refusée par le chasseur. Donner est une obligation culturelle. Donner gratuitement à la communauté est dans la continuité, du don fait par l'animal qui offre son propre corps au chasseur (chapitre 3-2). Avant l'évangélisation, la croyance était qu'en partageant ce qui lui avait été offert, le chasseur s'assurait que Sedna accepterait à nouveau de « donner » pour la subsistance de la communauté. Donner de la nourriture aux personnes qui en ont besoin est obligatoire (Riches 1981). Cependant, le chasseur qui donne de la nourriture à autrui ne s'attend pas à un acte symétrique du receveur. Il partage de la nourriture avec les autres ou il en reçoit des autres. Le chasseur malchanceux peut espérer un partage de celui qui a été plus chanceux. Le partage de nourriture fonctionne alors comme une sorte d'assurance sociale contre le manque de chance. (Testart 1982 : 526). Et c'est en fin de compte la collectivité qui bénéficie des animaux capturés par chacun de ses membres. La signification culturelle de cet acte va au-delà du simple fait de partager et donner. La viande est de la nourriture et, substantiellement, elle est de la vie partagée avec tous les membres de la communauté. Mauss, en étudiant la société maorie de Nouvelle-Zélande avait retenu ce concept en lui donnant une portée générale : les choses échangées par les Taonga, sont dotées d'un esprit. Cette dynamique contenue dans la nourriture partagée par les chasseurs crée une chaîne de don généralisé. Tout en divisant la viande, le partage rassemble et scelle l'unité et la cohésion de la communauté. La chasse et ses corollaires sont ainsi socialement structurants.

Pour Alain Caillé, le don, tel que l'entend Marcel Mauss, intègre l'individualisme et la globalité (Caillé 2000 : 24). Rendre au donateur n'est pas une obligation, alors que partager est une règle stricte. Selon Robert Robbe, le partage et le don de nourriture, sont indispensables au maintien de la cohésion sociale. (Robbe 1989 : 424-432). Le fait de rapporter du gibier place le chasseur dans une interaction organisatrice de la communauté. Marilyn Strathern, étudiant les sociétés de chasseurs-cueilleurs de Mélanésie, relève que dans cette interaction du partage et du

don « l'individu est un composé de relations, un microcosme dans un réseau plus large », (Strathern 1988 : 13. Citée par Bird-David 1999 : S 72).

Tableau 48 - L'obligation vis-à-vis de la communauté



Si l'importance des fluctuations climatiques saisonnières a façonné des stratégies variées et flexibles (chasse sur glace, en eau libre...) pour l'obtention du gibier, des règles strictes dictent le partage de nourriture, dans un réseau de parenté étendue. « Lorsque plusieurs chasseurs participent à une chasse, nous avons des règles strictes pour le partage de la peau et de la viande, dit Toku Oshima, chasseuse à Qaanaaq. Tous les chasseurs respectent ces règles qu'ils tiennent de leurs ancêtres », En ce sens, le partage est un lien avec les ancêtres et la communauté actuelle. « Chaque homme reçoit sa part et sait exactement par la tradition, à quelle portion il a droit. Celui qui a, le premier, planté son harpon dans l'animal est propriétaire ou fournisseur ». (Freuchen 1997 [1939]:45). La pratique du partage relie les Inughuit à l'*ilaqutariit*, la communauté d'ancêtres et d'alliés, et signe leur identité culturelle. *Pikatigiit*, le partage, est la trame des relations sociales et de la cohésion du groupe. Partager la viande est une réaffirmation des valeurs identitaires, du respect de l'animal et une expression de l'appartenance à la communauté. Être Inughuit c'est d'abord et avant tout partager, donner, respecter, valeurs indéfectibles de la communauté dont le chasseur fait partie.

A Siorapaluk, où la chasse au narval en kayak et au harpon à propulseur n'est plus pratiquée. La chasse dans les eaux du fjord Robertson n'est pas règlementée comme elle l'est dans le fjord Inglefield. Les narvals, poursuivis par les chasseurs en canot à moteur, sont rabattus vers la côte et tués au fusil. Pourtant, la tradition de partage se perpétue comme une règle de vie. Tukumeq¹²¹ raconte qu'en août, à l'annonce du retour au village des chasseurs avec un narval qu'ils venaient de capturer, Siorapaluk fut pris d'une grande effervescence. L'école et le magasin ont immédiatement fermé leurs portes. Tous les villageois sont descendus sur la plage avec des bassines et des sacs en plastique pour recevoir une part du gibier. Peter Duneq est l'un des six chasseurs vivant, avec leur famille, à Siorapaluk. Parallèlement à son activité de

¹²¹ Tukumeq U. Hendriksen, née le 28 mars 1958, fille et épouse de chasseur

chasseur, il est chargé de la maintenance du local technique alimentant Siorapaluk en eau et en électricité. Depuis 2015, il n'y a plus de kayak à Siorapaluk. Comme ses compagnons, Peter a abandonné son kayak, et poursuit maintenant les narvals en canot à moteur. « Le partage, voilà ce qu'il reste de la vie traditionnelle ici, dit-il. On chasse, on partage, on donne».



Figure 332 - À Siorapaluk, Peter partage la viande du gibier qu'il a capturé et entretient le local technique du village

L'entraide

Le partage qui prolonge la capture du gibier, est indissociable de la notion d'entraide. Sur la plage de Narssaq, Mads Ole a donné de la viande et du *mattaaq* aux chasseurs qui l'ont aidé à retourner le narval. Une solidarité communautaire intrinsèque résulte de la généralisation du partage et du don de viande. La communauté fait en sorte que jamais personne n'ait faim. Que l'un de ses membres soit incapable de chasser parce qu'il est trop vieux ou malade ou même incompetent, aucun jugement de valeur n'est porté. « On donne de la viande même aux mauvais chasseurs » dit Mads Ole. L'obligation de donner ne fait pas appel à la compassion ou à un quelconque sentiment de générosité. L'entraide est un réflexe de vie sans qu'il y ait une connotation d'assistantat. Peter Freuchen, alors qu'il remerciait un chasseur lui ayant permis d'harponner le premier un animal, s'entendit répondre :

« Dans notre pays nous sommes humains et, par conséquent, nous nous entraignons. Nous n'aimons pas entendre « merci pour ceci ». Si j'ai quelque chose aujourd'hui, vous pouvez l'avoir demain. Certains ne tuent jamais rien, par ce qu'ils ont rarement de la chance

ou ne peuvent courir ou ramer aussi vite que d'autres. Aussi leur serait-il pénible d'avoir sans cesse à être reconnaissant envers leurs camarades. Et il ne serait pas agréable au grand chasseur de penser que d'autres seraient constamment humiliés par lui. Nous disons ici que les présents font des esclaves (Freuchen 1997 [1939] : 45).

Comme nous l'avons vu dans le paragraphe consacré à la nourriture des chiens, (chapitre 5-2), le don s'applique aussi au gibier conservé dans les caches à viande le long des itinéraires de déplacement. Le chasseur à court de nourriture lors d'un voyage, peut y puiser librement. Il lui suffit, à son retour, d'en avertir le propriétaire de la cache.

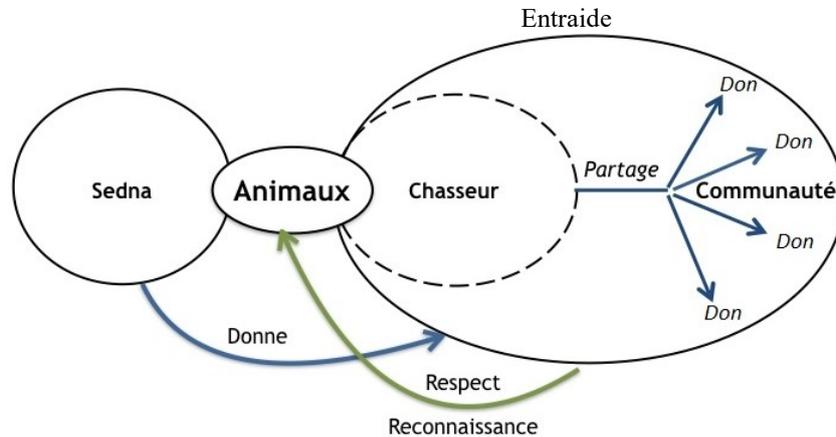
Prestige et reconnaissance : valorisation du partage et du don

Rendre (sans être obligatoire) est différé et peut s'effectuer sous une autre forme que le don et à un autre tiers que le donneur. Pierre Bourdieu voit dans le temps entre les phases donner/recevoir et rendre (contre-don), la possibilité d'installation d'une relation de supériorité entre celui qui donne et celui qui reçoit. (Bourdieu 1984 : 70). Alain Testart perçoit, en plus, dans le partage, l'opportunité d'un gain de prestige pour le chasseur. « Le prestige gagné par le donneur lui permet d'établir son ascendance sur ses pairs. La nourriture rapportée au camp par le chasseur est totalement ou partiellement partagée, ce qui apporte du prestige au bon chasseur » (Testart 1982 : 526). Kerstin Eidlitz-Kuoljok note que dans la plupart des communautés du circumpolaire, le partage est, d'une certaine façon, valorisé : un bon chasseur s'il donne sans compter, aura d'autres bonnes chasses (Eidlitz-Kuoljok 1969 : 96). De ce fait, le don place le chasseur au cœur d'une dynamique: plus le chasseur est généreux, plus le gibier s'offrira à lui. Et même s'il ne capture que peu, le chasseur distribue un peu puisque ce don, quasi obligatoire, lui fait espérer des relations plus fructueuses avec le gibier dans les chasses à venir. Il est aux yeux de la communauté : un « Grand Chasseur », *piniartog*, un « fournisseur » et jouit d'un prestige plus que d'une image de générosité.

Chez les Inughuit, le modèle maussien pourrait conduire à percevoir Sedna comme « supérieure » en ce sens que l'abondance des « dons », c'est-à-dire la subsistance nécessaire à la communauté, dépend de son bon vouloir. Sedna a donné, l'animal s'est offert, le chasseur partage. Ultime élément de cette chaîne de dons, la communauté pourrait, dans l'optique de Bourdieu, se sentir dans une position d'infériorité par rapport au chasseur, le *piniartog* (chapitre 3-2), le « fournisseur ». Mais le chasseur auquel s'est offert l'animal, le respecte en observant des rituels (*idem*) et, de façon altruiste et inclusive, en le partageant avec la communauté, ce qui est une manifestation de reconnaissance envers le principe donateur, Sedna (*idem*), qui elle-même a partagé. Au sein de la communauté, le chasseur est un maillon de la chaîne de dons entre Sedna,

les animaux et les Inughuit. Don et partage prennent alors le même sens et soutiennent la trame du tissu social : l'entraide.

Tableau 49 - Sedna, les animaux, le chasseur et la communauté



Ce modèle rejoint alors la trilogie de Mauss. « Le don n'engage pas deux êtres l'un vis-à-vis de l'autre, il engage toute la communauté ». Et Mauss précise : « ce ne sont pas les individus qui s'obligent à travers le don, mais toute la communauté » (Mauss 1950 [1923-1924] : 150). La contradiction entre appropriation individuelle lors du dépeçage et répartition pour que tout le monde mange, n'est donc qu'apparente puisqu'il faut acquérir pour pouvoir donner. Henriette Rasmussen, ancien ministre de la culture du Groenland, évoquant des souvenirs d'enfance, souligne l'interaction de cette pratique du don : « Un grand chasseur qui arrivait au village avec une prise, finissait la journée avec autant de nourriture dans sa maison que ceux qui n'avaient rien attrapé ce jour-là. Il n'y avait pas de riches, mais il n'y avait pas de gaspillage non plus. La richesse se mesurait à l'aune de la générosité de chacun » (Rasmussen 2008 : 114).

Le refus de partager

Refuser de partager signifierait une rupture des rapports sociaux. Pauline Kristiansen, petite fille de Robert Peary, raconte que son père, Kaali, dans les années trente, était le seul chasseur de la région à posséder un bateau à moteur. Cette embarcation lui permettait de capturer, en eau libre, beaucoup de phoques. À son retour de chasse, lorsqu'il revenait à Uummannaq, nombreux étaient les villageois qui accouraient pour le partage. Ils étaient si nombreux, ajoute Pauline, que Kaali et sa famille durent quitter Uummannaq, plutôt que de refuser de la viande à tous ceux qui en demandaient. Cette attitude est commune à d'autres sociétés de chasseurs-cueilleurs. Chez les Nayaka, au sud de l'Inde, Nurit Bird-David observe que : « normalement, les Nayaka partagent ce qui leur est demandé, mais quand exceptionnellement ils ne veulent pas partager avec quelqu'un,

plutôt que de rompre le devoir de partage, il cache la chose ou évite la personne » (Bird-David 1999 : 572). En résumé, et selon Alain Testart : « Parmi les chasseurs-cueilleurs nomades, la flexibilité de l'organisation sociale, la facilité avec laquelle le groupe s'éparpille, et la mobilité générale protège l'exploitation de dépasser certaines limites : l'exploité déplace son campement plus loin (Testart 1982 : 528).

7.2.2 La conservation

Stocker de la viande

Randall Schalk, archéologue menant des recherches dans le nord-ouest du Pacifique, tout comme Elisabeth Cashdan, étudiant la société des Basarwa (Bushmen ou San) en Afrique Australe, relèvent que, dans les sociétés traditionnelles, le stockage et la réciprocité constituaient des stratégies complémentaires qui servaient une même fonction, celle d'acquérir une certaine indépendance par rapport aux variations saisonnières (Cashdan 1985 ; Schalk 1977 : 231). La société traditionnelle des Inughuit était organisée sur un mode de déplacements saisonniers correspondant à la recherche du gibier et de ressources de subsistance pour la consommation immédiate, mais aussi en prévision de la période sédentaire hivernale de moindre chasse. L'abondance et l'accessibilité des ressources naturelles sont saisonnières. Au printemps et en été, lorsque le gibier abonde et est accessible, l'activité de chasse est intensive et les Inughuit stockent la nourriture « dans le but de faire face à une prochaine saison de parcimonie » écrit Alain Testart. Et il observe que « les préparations de conservation sont à leur maximum d'activité » notant que « cette alternance spécifique saisonnière dans l'intensité du travail est un trait distinctif de l'économie de stockage (Testart 1982 : 524). Aujourd'hui encore, bien que les chasseurs soient sédentarisés en quatre villages, au début de l'automne, les cadres des échafaudages, *qikaut*, les coffres sont garnis de viande. Le sol rocheux de l'Avanersuaq ne permet pas de creuser dans le pergélisol, des « caves », comme cela se fait en Alaska pour conserver la nourriture (Fienup-Riordan 1990). La viande est stockée en hauteur (pour éviter aux animaux de l'atteindre), ou rangée dans des coffres à proximité ou sous le plancher de la maison. À Qaanaaq, comme dans les autres lieux de l'Avanersuaq, le vol de nourriture est très rare. Voler du gibier est dénué de sens puisque chaque membre de la communauté est en droit d'en obtenir gratuitement. Chez les Inuit du Nunavik, avant l'évangélisation, les gens croyaient que s'ils commettaient un vol, ils tomberaient malades (Labrèche 2006 : 87). Ce qui contribuait à les dissuader de commettre cet acte.



Figure 333 - Stockage de la viande sur des échafaudages, dans des coffres ou sous la maison.

Quelle que soit la façon de laquelle le partage a été effectué, le chasseur a toujours de quoi faire des provisions suffisantes pour lui-même et ses proches. Dans le passé, des tabous, des croyances et des interdictions de chasser, empêchaient l'accumulation de surplus et incitaient à la redistribution en favorisant l'utilisation des provisions (chapitre 3-2). Robert Gessain remarque que « trop de réserves eut été impoli vis-à-vis des âmes immortelles qui dans un cycle éternel offrent leur corps animal » (Gessain 1947 : 52). Faire des provisions trop importantes aurait trahi un manque de confiance dans l'alliance entre l'homme et l'animal. Cela eut signifié une volonté de posséder l'avenir, d'en être maître et donc de rompre l'alliance. Cette remarque de Gessain est à rapporter au refus du stockage à grande échelle des Yup'ik de l'île Nelson, à l'ouest de l'Alaska. Ann Fienup-Riordan remarque que chez les Yup'ik, la réussite de la future chasse dépendait de l'épuisement des ressources de l'année précédente. (Fienup-Riordan 1990 : 172). Les croyances agissaient comme un frein à l'accumulation et incitaient à la redistribution de nourriture (Labrèche 2006 : 88). Et Marcel Mauss constate que les Inuit partagent les provisions antérieures et les nouvelles captures au fur et à mesure des besoins communs (Mauss 1973 [1923-1924] : 465).

À l'automne, quand les narvals quittent le fjord et entreprennent leur migration vers leurs lieux d'hivernage, la coopérative ferme ses portes. Le dernier bateau de ravitaillement est reparti vers le sud en emportant le *mattaaq* conditionné par *Inughuit Seafood*. Près des maisons des chasseurs et dans les caches de pierres, les réserves de viande et de *mattaaq* sont pleines. Cependant, si tous les *qaanaamiut* (habitants de Qaanaaq) comptent au moins un chasseur dans leur famille, le don de viande ou de *mattaaq* que fera celui-ci, ne sera pas toujours suffisant pour répondre aux besoins des foyers. Les produits occidentaux sont accessibles au supermarché, mais la nourriture traditionnelle reste indissociable des célébrations de fêtes. Aussi, quelques chasseurs ayant capturé un dernier narval, proposent localement à la vente, de la viande et du *mattaaq* qu'ils ont en excès. La vente, après partage, est admise par la communauté et la proposition peut même se faire via le compte Facebook du chasseur ou le réseau communautaire, *Allagarsiivik Qaanaami*, qui compte 3700 membres

Tableau 50 - Vente via Facebook– Qaanaaq, automne 2018



Niels, chasseur de Qaanaaq, sur son compte Facebook propose du *mattaaq* à 200 DKK le kilo et de la viande de narval à 50 DKK le kilo.

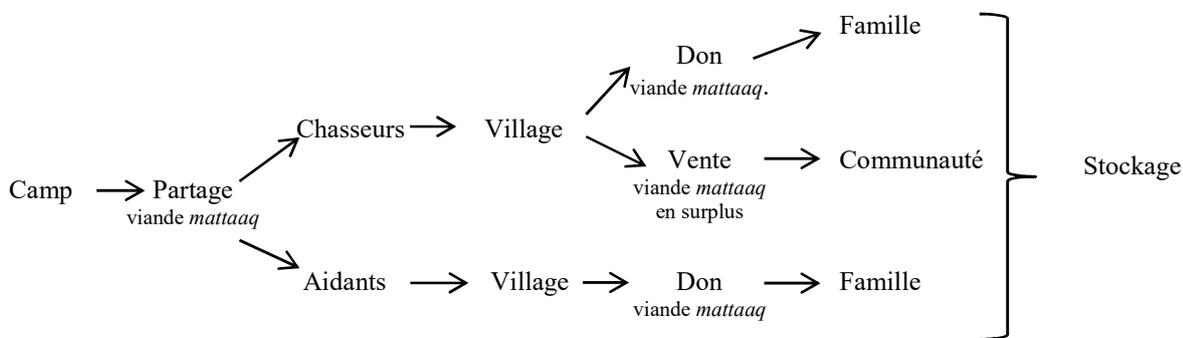
« **Merci beaucoup** » écrit en danois, l’une de ses correspondantes.

« **20 kilos demain, est-ce possible ?** » lui répond, en inuktun, la suivante.

« **10 kilos** », écrit une troisième en donnant son numéro de téléphone pour recevoir une confirmation

Le *mattaaq* et la viande vendus, circulent dans la communauté et n’en demeurent pas moins une marchandise identitaire. Au don sur la plage, se substitue les commandes sur internet avec confirmation par SMS. Une pratique identique a été observée et documentée chez les résidents d’Iqaluktuuttiaq, au Nunavut (Dunn & Gross 2016 : 225-243).

Tableau 51 - Circulation de la viande et du *mattaaq* de narval à l’automne



A la sortie de l’hiver, après, des mois passés dans les coffres de bois, sous les tertres ou au grand air sur les échafaudages, le gibier non consommé se détériore et pourri. Il est donné comme nourriture aux chiens. N’importe qui peut alors y avoir accès (Dorais 1984 : 129 ; Rasmussen 1908 : 44). Cela évite le gaspillage et maximise l’utilisation du gibier en recyclant le tout.

Les techniques de conservation de la nourriture

Le gibier rapporté au village est consommé cru, tel qu’il vient d’être capturé, cuisiné, ou bien transformé pour une consommation ultérieure. Les techniques traditionnelles de

conservation sont essentiellement : le séchage, la macération, le froid, le faisandage et le fumage. Séchage, faisandage et fermentation des viandes, assurent leur conservation en prévision de la période hivernale, tout en relevant leur goût. Joëlle Robert-Lamblin, en listant les différentes techniques dans les communautés de la côte est, remarque que les Inuit apprécient particulièrement les goûts forts (Robert-Lamblin 1999 : 79).

- Le séchage au grand air

La viande débitée au couteau en épais filets, est mise à sécher sur de grands tréteaux de bois (les *qikaut*) ou sur des rochers. Par beau temps, elle sèche en une semaine, par mauvais temps trois semaines peuvent être nécessaires. Elle sera prélevée au fur et à mesure des besoins, ou coupée en petits morceaux et stockée dans des sacs en plastiques. A la fin de l'été, des lanières de viande de phoque, de narval, de morse, des estomacs, des intestins farcis de viande et de sang, garnissent les séchoirs non loin de la maison du chasseur, à l'abri de la convoitise des chiens et autres animaux.



Figure 334 - Découpage et séchage de la viande de narval à Qaanaaq. 2016



Figure 335 - Viande de narval séchée et coupée en petits morceaux pour être stockée. Qaanaaq. 2018

- La macération dans de la graisse et la fermentation

Les aliments destinés à être conservés par macération (viande, abats, végétaux divers), sont placés dans un récipient, avec des morceaux de graisse de phoque. Dans la chaleur du sas de la maison, la graisse fond; les aliments ainsi macérés peuvent être conservés pendant plusieurs mois. En fermentant, ils acquièrent un petit goût acidulé. Le *kiviaq*, évoqué précédemment, est une autre forme traditionnelle de macération et fermentation.

- Le froid et le faisandage d'animaux vidés ou non

La nourriture est simplement déposée au frais, à l'abri du soleil, ou dans un congélateur. Avec l'électrification des villages, les appareils ménagers se sont multipliés, notamment le congélateur. Il permet d'avoir à portée de main, dans la maison, tant les produits surgelés achetés au supermarché de Qaanaaq, que les réserves de *mattaaq* et de viande soigneusement emballées dans des sacs en plastique.

Les Inughuit apprécient la viande ayant une odeur forte (j'ai appris à mes dépens, qu'en revanche, ils n'apprécient, pas du tout le goût du foie gras dont notre gastronomie française est si fière). La viande peut se couvrir d'asticots et de moisissures. Ce n'est pas grave, le consommateur les retire. Joëlle Robert-Lamblin précise qu'il faut simplement vérifier qu'elle ne boursoufle pas, ce qui signifierait qu'elle est avariée et non consommable (Robert-Lamblin 1999 : 79). Knud Rasmussen en 1933, tout comme Pualuna¹²², en 1955, moururent intoxiqués après avoir consommé de la viande de phoque faisandée avariée. Les toxines (ptomaïnes) contenues dans ces aliments donnent une sensation proche de l'ébriété. « Quand on en a mangé, on dort bien » affirme Anna¹²³.

- Le fumage (viande et poisson)

Il se pratique généralement dans les camps d'été et concerne plus particulièrement les poissons. Les aliments sont enfermés dans une caisse en bois garnie d'herbes sèches et de brindilles d'airelles, qui se consomment lentement en dégageant une fumée odorante.

¹²² Pualuna, (Pualorssuaq, Pulorsuaq, Imerarsuk) ca. 1874 - 1955. Il participa en tant que chasseur, à des expéditions de Robert Peary. Son père, Inngaapaluk périt sur la banquise en fuyant Etah, avec dix autres personnes, pour échapper à la famine. Puto, épouse du chasseur Putdlaq Uvdloriaq, à Siorapaluk, est son arrière petite-fille.

¹²³ Anna Manumina. Oshima (1952 - 2018). Épouse et mère de chasseurs à Siorapaluk, soeur de Josef, chasseur d'ours.

Tableau 52 - Mode de consommation et conservation des différentes parties du narval

Frais

Frais Cru	<i>Mattaaq</i> Viande	
Cuisiné (mijoté avec du sang ou des herbes)	Viande Intestins Cœur Foie <i>Mattaaq</i>	En petits morceaux cuisiné avec du <i>mattaaq</i> ou des morceaux de nageoires (<i>sarpik</i>).
Frit	Viande	En petits morceaux

Conservé

Séché, c'est du <i>nikku</i>	Viande Intestins Foie Côtes Hanches Sternum Nageoires	Séché au grand air
Fermenté	Viande Cœur Poumons Rectum Nageoires	Dans une cache à viande où elle va fermenter
		Fermenté avec ou sans <i>mattaaq</i> .
Gelé, c'est du <i>quaq</i> .	Viande	Débitée en copeaux gelés,
	Rectum	Gelé à l'automne, sur les échafaudages
Préparations	Reins	<i>Le tartuusiq</i> est une préparation particulière : les reins sont intercalés avec des couches de gras, le tout est enveloppé dans la graisse du melon du narval.
	Viande confite :	L' <i>orsuusiq</i> est du <i>nikku</i> (de la viande séchée), du <i>mattaaq</i> et de la graisse mis à confire dans une outre de phoque (préparée comme un <i>avataq</i>).
	<i>Mattaaq</i>	Le rouler (épiderme à l'extérieur) avec du gras interposé et le placer pour fermentation dans une cache à viande
	Intestins	Farcis avec du sang
	Panne : <i>kihaut</i>	Farcie de viande

A cela il faut ajouter de nouvelles préparations inspirées par la modernisation des équipements de cuisine et l'ouverture à la mondialisation. La pizza au *mattaaq*, les rouleaux de

printemps et le gratin de *mattaaq*, témoignent de l'évolution, de l'imagination et de l'adaptation des femmes des chasseurs au changement de leur environnement matériel sans renoncer à leur culture.



Figure 336 - Pizza au *mattaaq*, rouleaux de printemps et gratin de *mattaaq*

7.2.3 Partager la parole pour que perdure la mémoire

Robert Gessain rapporte une anecdote vécue par le zoologiste Otto Fabricius, en 1780, dans le sud de la côte Ouest. Des chasseurs lui rapportèrent des ossements, un crâne avec une corne et des sabots, trouvés sur une plaque de glace dérivante. Ces restes plongèrent Fabricius dans la perplexité. Pouvaient-ils être ceux d'un yak apportés par la dérive des glaces ? Mais les Esquimaux s'écrièrent : « *Umimmak ! Umimmak !* »¹²⁴ alors qu'ils n'avaient jamais vu un bœuf musqué à cette latitude (puisque c'est de cela qu'il s'agissait). Comment les Esquimaux pouvaient-ils reconnaître un animal qu'ils n'avaient jamais vu ? se demanda Fabricius. Gessain explique : « les récits détaillés, circonstanciés et précis de leurs lointains ancêtres qui, au cours des migrations dans le Nord canadien et l'Archipel arctique avaient chassé des bœufs musqués, avaient traversé des générations et permis de reconnaître cet animal ». Cette diagnose de la part des Esquimaux, implique un « déjà vu » en réalité jamais vu (Gessain1981 : 58). Et Gessain conclut : « la tradition orale est mémoire des peuple sans écriture et bonne mémoire ! ». Selon Jean Michéa : « Si la chasse se raconte, c'est qu'elle tient de l'expérience de l'homme et que cette expérience est profitable à tous » (Michéa 1967 : 107). La chasse suscite toujours un grand intérêt dans la communauté. Quand le chasseur revient, on attend de lui qu'il *partage* sa chasse, qu'il la raconte par le menu détail. C'est à dire: son itinéraire, le lieu, le nombre d'animaux, quand ? Combien de temps avant la première capture ? Il faut partager la parole pour que la mémoire perdure. Que la chasse ait été fructueuse ou non, le chasseur *raconte*.

Pendant l'été le village de Qeqertat, au fond du fjord Inglefield est un lieu où les chasseurs aiment se retrouver après une chasse. Mads Ole n'a pas réussi à capturer un narval qu'il avait

¹²⁴ *Umimmak* : bœuf musqué

pourtant à portée de son harpon. Peu importe, sur la terrasse en bois, quelques chasseurs sont là, il raconte. Avec force mimiques Mads Ole raconte encore, raconte et répète à son auditoire qui l'écoute avec une attention patiente et songeuse. « J'ai lancé le harpon ». Il lance le bras droit. « Mais la tête a ripé sur la peau et a glissé... comme ça ». Avec le dos de sa main gauche et les doigts de sa main droite il simule la tête du harpon dérapant sur l'épiderme du mammifère. Cet incident revêt d'autant plus d'importance que, comme nous l'avons vu précédemment le narval « appartient » au chasseur qui le premier a fiché la tête de son harpon dans l'animal. Chacun écoute, attentif, participant à cette mésaventure avec des petits bruits nasonnés de compréhension entendue. Ce faisant, Mads Ole fixe en mots pour la communauté l'action, la chasse, les gestes maintes fois répétés. Le langage intervient « comme support des actes à exécuter [...dont la] conservation repose souvent sur la mémoire de quelques individus » (Leroi-Gourhan 1965 : 32). Ce processus d'expression par la parole des actes et des fonctions cognitives poursuit ce que Leroi-Gourhan identifie comme « le mouvement général d'externalisation qui a d'abord concerné le corps ». L'expression, par la parole et le geste est, au sens littéral du terme, une externalisation de la « pression » interne (ceci est particulièrement significatif en regard de la physiologie de l'expression orale). Le souffle phonatoire nécessaire à l'expression redistribue, « rend visible pour l'individu et sa communauté les mécanismes profonds du corps » (Leroi-Gourhan 1965). Uqujaq excelle¹²⁵ dans ce genre de verbalisation : il refait les gestes du harponnage, un œil fermé, le bras droit tendu en avant, le coude gauche relevé.... il parle, il dit, il raconte, il partage son acte de chasse. Aucun détail n'est épargné. Souvent même, un de ses compagnons demande au chasseur de recommencer le récit. Chacun écoute, le regard attentif, en ponctuant avec des hochements de tête et des « Yéééé... Yéééé... » graves et tranquilles. La narration de la chasse s'apparente alors à une sorte de cérémonial.



Figure 337 - Uqujaq, à Kangerluarsuk, raconte sa chasse. 2010

¹²⁵ Uqujaq est décédé en 2011

Ce faisant, dans une communication multi-sensorielle sobre, Uqujaq, à travers le verbal, le vocal et le visuel, porte, suivant le schéma d'André Leroi-Gourhan, au niveau conscient pour le groupe, des comportements machinaux acquis par l'expérience et l'éducation d'automatismes. En racontant, il inscrit et renforce dans le capital collectif des programmes vitaux traditionnels de dextérité, de perception fine. En identification avec son acte de chasse, ses gestes sont précis. Son regard observe, discrimine, estime, suit. Faisant appel au sens kinesthésique il apprécie le vent, l'équilibre, les courants, sa force. Il perçoit la pertinence d'un bruit, d'un silence... En transmettant oralement et analogiquement, son langage et sa parole nourrissent la mémoire collective en chacun, comme en lui-même, renforçant par là même les liens communautaires bases et garants de la transmission des savoirs. « Le langage assure dans chaque communauté ethnique la conservation et la transmission » (Leroi-Gourhan 1965 : 22). Uqujaq raconte la patience de l'attente, la rapidité de la décision, l'adresse du lancer, l'entraide avec son compagnon de chasse, le respect de l'animal gravide. Uqujaq transmet le système de valeurs dans lequel il a grandi, dans lequel il est devenu *piniartoq*, pourvoyeur de nourriture.

L'évolution de l'environnement économique crée des besoins nouveaux et contraint les chasseurs à évoluer pour adapter leurs pratiques ancestrales à de nouvelles données. De ressource communautaire partagée, le narval, et plus particulièrement le *mattaaq*, participent à cette évolution de l'économie locale. La création d'une coopérative de chasseurs-pêcheurs ouvre de nouvelles perspectives économiques, sociales et commerciales, dans un contexte national et international.

7 - 3 - Le narval, une ressource de subsistance communautaire

Le narval fournit à la communauté de la viande et du *mattaaq* pour se nourrir, de l'ivoire pour façonner des objets utilitaires ou ornementaux et des tendons pour coudre *kamik* et vêtements de peau.

7.3.1 La viande et le *mattaaq*

De la nourriture pour les hommes

La partie du narval la plus prisée est le *mattaaq*. Cependant, tout ce qui est comestible dans l'animal, viande, cœur, moelle, viscères, épiderme, est consommé.



Figure 338 - À gauche : viande séchée et *mattaaq*. À droite : Uusaqqaq partage une nageoire caudale de narval

La viande et le *mattaaq* du narval constituent pour la communauté un apport en nutriments important. Parmi tous les aliments traditionnels des Inughuit, la viande et le *mattaaq* de narval sont ceux qui contiennent le plus de fer. La viande séchée procure des protéines, du fer, du zinc et des acides gras oméga-3. Le *mattaaq* est riche en vitamines A, C, D et E, et en oligoéléments.

Tableau 53 - Nutriments apportés par le *mattaaq* et la viande de narval. Source : Ministère de la santé.

	<i>Mattaaq</i>	Viande
Teneur en nutriments	Protéines	Protéines
	Matières grasses	Fer
Une portion de 100 grammes fournit 25% (50% dans le cas de la vitamine C) de la quantité recommandée quotidienne.	Vitamine A	Zinc
	Vitamine C	Acides gras oméga-3
	Vitamine D	
	Vitamine E	
	Acides gras oméga-3	
	Sélésium	
	Zinc	

Comme le *mattaaq*, le sang du narval est également une source de vitamine C, tandis que la consommation des viscères apporte des vitamines A et B2 et que le foie est particulièrement riche en vitamine A. Selon les Inughuit le sang des animaux et le sang humain sont identiques. Le mélange des deux crée une harmonie du corps, de l'âme, de l'univers et les rend plus forts. Les Inughuit apprécient le gras. Il est présent dans la majorité de leurs aliments et particulièrement dans le *mattaaq* constitué de l'épiderme et du petit lard du narval. Une étude publiée en 2014 dans la revue *American Journal of Human genetics*, par des chercheurs de

l'Université de Cambridge, montre que, grâce à une mutation génétique, les personnes originaires de l'Arctique, comme les Inughuit, transforment mieux les aliments très riches en gras, que les Occidentaux (Clemente & al. 2014 : 584-589).

De la nourriture pour les chiens

La part de viande de narval destinée à la nourriture des chiens est stockée dans les coffres en bois sur la plage ou à proximité des maisons et sous des tertres de pierre disséminés le long des itinéraires de déplacement. Cette dernière coutume tend à disparaître du fait de la possibilité, pour le chasseur d'emporter sur la plate-forme de son traineau des sacs de croquettes. En hiver et au printemps, pour pouvoir être découpée plus facilement, la viande est dégelée dans la maison, ou bien débitée à la hache et même sciée quand elle est encore gelée.



Figure 339 - De la viande pour les chiens

Cependant, comparée à la viande de morse ou de phoque, la viande du narval est peu nutritive pour les chiens. Selon Ikuo Oshima sa valeur énergétique pour les chiens, est six fois moindre que celle du morse et quatre fois moindre que celle du phoque.

7.3.2 L'ivoire

Jusqu'au début du siècle dernier, l'ivoire de la dent de narval était un matériau de choix pour les équipements de chasse des hommes et de couture des femmes. Il entrait dans la fabrication des pièces maitresses du harpon (tête, hampe) et de son propulseur, des semelles des patins du traineau, des baguettes protégeant la quille du kayak, des cabillots des traits des chiens.... Les dés et étui à aiguilles des couturières étaient en ivoire. Dès les premiers contacts des Inughuit avec les Occidentaux, au XIX^e siècle, l'ivoire fut l'objet de convoitises et de troc. Sculpté, il agrémentait quelques rares ornements des femmes inughuit : colliers, épingles à cheveux, ou représentaient des objets usuels, des animaux miniatures, pour les enfants.

Avec l'évolution des techniques et l'apparition de nouveaux matériaux, l'usage de l'ivoire est maintenant essentiellement consacré à la sculpture artisanale de petits objets, ce qui lui confère encore une grande valeur commerciale. Le prix du kilo d'ivoire de narval varie en fonction de l'état de la dent. En 2015, à Qaanaaq, une dent entière et intacte était vendue 1500 DKK le kilo (200 euros). Une dent à la pointe cassée se vend 800.00 DKK le kilo (environ 110 euros). Au mois de décembre 2016, une dent de narval longue de deux mètres dix a été vendue, à un acheteur du sud, 6000 DKK (800 euros) au magasin Pilersuisoq



Figure 340 - Ivoire de dent de narval

Chaque sculpteur a sa spécialité : *tupilak* (représentation d'esprits maléfiques), parures, animaux, mais aussi de petits objets en ivoire représentant en miniatures des scènes de la vie traditionnelle : la réparation du traineau, les chiens, le kayak, les équipements du chasseur..... Chaque objet est identifié avec le nom de son créateur, son village et la date de sa réalisation.



Figure 341 - À gauche, miniatures en ivoire sculptées par Niels Miunge. À droite pendentif-ours au baptême de la fille de Mika Oshima - 2010

Pourtant Toku Oshima proteste contre la marchandisation de ce qu'elle considère comme une expression intime de sa culture : « à Siorapaluk les chasseurs font des petites sculptures, mais seulement pour eux, quand le temps ou la glace sont mauvais. Ça toujours été comme cela et ce n'est pas spécialement pour les vendre ». Effectivement, une des figurines réalisée par tous les chasseurs-sculpteurs, est un pendentif représentant un ours, reconnaissable entre tous par sa position, son expressivité et l'attention portée à sa finition. Les femmes l'arborent comme un signe identitaire lors des fêtes, cérémonies ou lorsqu'elles voyagent hors de l'Avanersuaq.



Figure 342 - *Tupilaq* et scène de chasse au narval, en ivoire, sculptés par Niels Miunge

Niels Miunge, grand chasseur et artiste sculpteur, essaie de vivre de son art et de ses sculptures tout en déplorant qu'il y ait maintenant trop de règlements et de restrictions sur la chasse. Il travaille l'ivoire des mammifères marins et les bois des caribous qu'il a capturés, pour en faire des bijoux. Niels écoule sa production dans les galeries du sud du Groenland et, en été, la vend directement aux touristes dont les bateaux de croisière font escale à Qaanaaq.



Figure 343 - Niels Miunge dans son atelier

Le collier des femmes

Robert Peary ne mentionne pas de bijoux dans ses notes sur les vêtements féminins. Mais comme toutes les femmes et filles de sa communauté, Aleqasina¹²⁶ (sa compagne inughuit) portait un collier de facture très simple.



Figure 344 - Aleqasina et son collier de femme. Source : Musée de Qaanaaq

Cet ornement, était constitué d'une fine lanière de peau de phoque brute, nouée derrière le bébé transporté dans l'*amaut* (la capuche), dans le dos de sa mère. Bien que ce ne fut pas un cordon ombilical, il avait sans doute une valeur symbolique et une signification particulière. Progressivement les poils de la lanière en peau de phoque, tombaient, l'épiderme sombre devenait parfaitement lisse. Lorsque l'enfant était de sexe féminin, à la puberté la lanière était cousue en forme de collier porté par l'adolescente puis par la femme. Trois triangles de peau et d'ivoire, pointés vers le bas, le décoraient. Lorsqu'au milieu du XIX^e siècle, les visiteurs, les baleiniers, les membres des expéditions, commencèrent à troquer des boutons et des perles contre des peaux, des fourrures et divers petits objets, les femmes ajoutèrent à leurs colliers les colifichets ainsi obtenus. Le collier de Thulé devint un ornement plus élaboré dont les expéditions de Peary, de 1891 à 1909, lancèrent la mode et firent commerce.

Le collier de Thulé

Avec les marchandises et autres goûts esthétiques apportés par les occidentaux, les traditions évoluèrent progressivement vers de nouvelles tendances. Les employés de la station de Thulé et les visiteurs occasionnels recherchaient des objets en ivoire, à rapporter en tant que « souvenirs ». Lors de la création de la base américaine, cette demande s'est accentuée. Pour les Inughuit, garder la production de sculptures en ivoire au plus près de la tradition de la chasse était une volonté très forte. Le collier, communément appelé collier de Thulé, en est une

¹²⁶ Aleqasina, Aleqasinnguaq, Allakasingwah, Ally, (ca.1881 - 1921/ 1930) compagne inughuit de Robert Peary, grand-mère de Pauline P. Kristiansen

illustration. Pour saisir l'opportunité, il fallait évoluer, s'adapter sans se trahir. Maigssanguarsuaq, un chasseur en retraite, et Avortunnguaq, sa femme, eurent l'idée de remplacer les perles par des animaux et des personnages. Les perles et amulettes cédèrent la place à des figurines en ivoire.



Figure 345 - Avortunnguaq et son mari, Maigssanguarsuaq en 1937- Photo A Gilberg - Colliers de Thulé

Le premier collier réalisé comportait sept figurines en ivoire: un ours, un phoque, un oiseau, un chien, un lièvre, un couple d'Inughuit. Puis un traineau, un kayak, un igloo, un narval, un phoque barbu et un mergule furent ajoutés. La norme devint de treize figurines. La création à Qaanaaq, en 1994, d'une coopérative d'artisanat, Ultima Thule, avec un réseau de commercialisation dans le sud du Groenland, stimula la production. Aujourd'hui, une demi-douzaine de chasseurs-artistes réalise encore ce précieux collier en ivoire.

7.3.3 Les tendons

Quand la chair et la graisse du narval ont été découpées et enlevées, les tendons qui courent le long de l'échine dorsale sont prélevés pour en faire du fil à coudre, l'*ivaluq*. Ils sont lavés et rincés dans de l'eau douce pour enlever le sang qui pourrait les fragiliser, puis grattés sur une planche pour être parfaitement propres et exempt de chair. Encore humides ils sont effilochés, essorés puis étirés ou étalés sur une surface plane pour sécher. Lorsqu'ils sont secs, les tendons sont lovés en de larges écheveaux et conservés dans un sac pour une utilisation ultérieure. Erik Holtved rapporte qu'autrefois ce sac était fait de peaux de phoque et avait la forme caractéristique d'une queue de narval (Holtved 1967 : 136).

Le fils en tendon a la propriété de gonfler à l'humidité, ce qui assure l'étanchéité des coutures des bottes des vêtements et autrefois de la couverture des kayaks. L'*ivaluq* est, encore

et toujours, préféré au *Nylon* pour coudre les *kamik* auxquelles il confère l'étanchéité indispensable.



Figure 346 - Effilochage de tendons de narval à Qaanaaq - 2018 - Photo de Rasmus Avike

Chapitre 8 - La coopérative - La pêche - La viande et le *mattaaq* marchandisés

Dans ce chapitre, nous porterons notre attention sur un évènement majeur pour la communauté, consécutif à l'interdiction de vente des produits issus des mammifères marins : l'installation d'une coopérative de pêche, et son incidence sur les pratiques des chasseurs de narval. Puis, nous porterons notre attention sur une évolution et une adaptation de leur activité ayant abouti à la marchandisation du *mattaaq*.

8 - 1 - Un processus de transition : la coopérative

L'équilibre économique de la communauté des Inughuit s'inscrit dans la tradition thuléenne des chasseurs de mammifères marins. Pourtant, sous la pression notamment d'ONG¹²⁷, une décision unilatérale de la Communauté Européenne a bousculé l'organisation, l'éthique, les valeurs, les savoir-faire traditionnels de la communauté des chasseurs. En 1983 un embargo a été décrété sur les peaux de bébés phoques (que les Inughuit ne chassent pas) perçu par l'opinion publique occidentale comme un embargo sur l'ensemble des mammifères marins. Cette interdiction a été étendue, en 2010, à l'exportation des peaux de phoque, de l'ivoire de morse et de narval et, globalement, aux produits issus des mammifères marins. Ces mesures ont profondément bouleversé l'économie de la communauté, basée essentiellement sur le commerce des produits de la chasse. Les prix de vente des fourrures se sont effondrés. Pour les chasseurs, qui ont une famille à nourrir, mais aussi des frais dus à l'occidentalisation de leur façon de vivre (électricité, loyer, nourriture manufacturée, vêtements...), la chasse ne peut plus garantir les revenus des foyers et subvenir à leurs besoins. Il devient difficile d'être chasseur à plein temps sans avoir le complément du travail salarié d'une épouse.

A la suite de l'embargo de 1983, des mesures ont été prises par le gouvernement central pour trouver un compromis à même de sauver et soutenir l'économie des implantations de l'Avanersuaq. La pêche au flétan s'est imposée comme alternative à la chasse et comme source de revenus. « Aujourd'hui, il n'est plus possible de vivre qu'avec la chasse, dit K'ulutana Kvist, actuel président du KNAPP. De plus en plus de chasseurs deviennent des pêcheurs. Avec la

¹²⁷ WWF, Greenpeace, Fondation Brigitte Bardot...

pêche on peut gagner de l'argent parce qu'il y a beaucoup de flétans dans la région ». Une pêcherie, *Arctic Green*, a été créée en 1986. L'entreprise était rudimentaire (elle n'avait pas d'unité de congélation). *Arctic Green* collectait les poissons, mais était incapable de les stocker et même de les expédier vers un circuit commercial autrement que par hélicoptère. En 1987, Hans Jensen, alors rédacteur du journal local « Hainang », s'insurgeait : « Pour soutenir l'économie des villages et créer des opportunités de revenus il nous faut une unité de congélation. Au printemps, c'est à dire au moment où la banquise est encore présente, il n'est pas possible d'expédier les produits de la pêche. Les tentatives de transport par hélicoptère qui ont été faites, se sont révélées très coûteuses. Il nous faut un port équipé pour le stockage ».



Figure 347 - Construction de la pêcherie à Qaanaaq, en 1986. Photo de Hans Jensen

Lorsqu'*Arctic Green*, a été créée en 1986, il n'y avait que très peu de pêcheurs dans la communauté. En 2007 Poul Alex Jensen, responsable local de la culture et de l'éducation, constatait : « Il faudrait que les chasseurs deviennent pêcheurs mais la composante culturelle et le statut du chasseur inspirent encore un grand respect. Pêcher est considéré comme une affaire de femmes alors qu'il y a beaucoup de poissons ici » (Tomassini 2011 : 193). L'entreprise peu rentable a changé plusieurs fois de propriétaire: *Royal Arctic*, *Nuka*, *Pilersuisoq*... avant d'être rachetée en 2013 par *Royal Greenland* un des leaders mondiaux du marché des fruits de mer et du flétan, en partenariat avec les pêcheurs.

La constitution le 1^{er} octobre 2014, d'une coopérative de chasseurs-pêcheurs, *Inughuit Seafood S.A.*, a ouvert de nouvelles perspectives. Des infrastructures (laboratoire de conditionnement des flétans et du *mattaq*, chambre froide, plateforme de manutention) ont été construites. La coopérative fonctionne toute l'année avec un pic de la production consacrée au flétan en hiver et au printemps puis, en été, le traitement du *mattaq*.



Figure 348 - La coopérative en hiver. Photo de Hans Jensen



Figure 349 - Camp de pêche pendant la nuit hivernale. Photo de Mads Ole Kristiansen

Des emplois salariés ont été créés. Pendant la haute-saison de pêche, l'établissement emploie plus de vingt personnes. Lorsque la banquise se fragmente au début de l'été, les pêcheurs redeviennent chasseurs, le traitement des flétans cède la place au conditionnement du *mattaaq* des narvals capturés dans le fjord. L'effectif de salariés n'est plus alors que de trois à quatre personnes.

Tableau 54 - La coopérative *Inughuit Seafood S.A.* de Qaanaaq

Année de création de la pêcherie de Qaanaaq	1986
Année de rachat par <i>Royal Greenland</i>	2013
Création de la coopérative <i>Inughuit Seafood S.A.</i>	2014
Dates de fonctionnement	Toute l'année
Personnel salarié pendant la saison de pêche au flétan	20
Personnel salarié pendant la saison du <i>mattaaq</i>	4 à 5

8 - 2 - La pêche

8.2.1 D'une activité féminine d'appoint à une activité économique majeure

Pour les Inughuit, descendants des Thuléens, le poisson ne constituait qu'un apport ponctuel de nourriture lorsque les mammifères marins, plus nutritifs, venaient à manquer. La pêche était l'apanage des femmes qui, généralement, ne capturaient des animaux que par des techniques ne faisant pas couler le sang. Les collets à lièvres ou renards, les filets à mergules et la pêche faisaient partie de leur domaine d'activité. Les Inughuit croyaient que "les grands animaux auraient été offensés et se seraient éloignés des côtes s'ils avaient été chassés par des femmes" (Freuchen 1997 [1939] : 48). Cette règle connaissait cependant des exceptions puisque Peter Freuchen cite, en 1910, le cas d'Anarwree, la femme d'Asayuk, qui était respectée pour son talent de chasseuse et de couturière. Elle avait la réputation d'avoir « eu de tout » des ours des morses, des bœufs musqués, des caribous, des phoques et des oiseaux de toutes sortes. Inversement, Jean-François Le Mouel, remarque que lorsque les provisions de viande venaient à manquer, la nécessité alimentaire des hommes ou des chiens, pouvait contraindre le chasseur à passer au-dessus du dédain légendaire que lui inspirait la pêche, et à tirer parti de l'ichtyofaune (Le Mouel 1978 : 63). Actuellement, Toku, la fille aînée d'Ikua (chasseur à Siorapaluk), chasse et pêche indifféremment suivant les saisons et la disponibilité du gibier et rapporte un revenu substantiel au ménage. Les Inughuit pratiquent trois sortes de pêche. En famille, ils pêchent au filet l'omble chevalier en eau vive. Sur glace, une pêche festive, la pêche au chaboisseau, est du domaine social et crée du lien dans la communauté. La pêche au flétan au moulin est devenue quant à elle une activité majeure du domaine économique. Les techniques de pêche diffèrent suivant les espèces recherchées (flétan, omble chevalier, chaboisseau), la période de l'année et

l'environnement (banquise, eau libre des fjords, lacs, torrents), la motivation (provisions familiales, loisirs, but lucratif) et la personne qui la pratique (femmes, hommes, enfants).

Tableau 55 - Ressources et pratiques halieutiques

	Ombre chevalier <i>Iqaluk</i>	Chaboisseau <i>Kanajok</i>	Flétan <i>Qaliralik</i>
Technique	Filet – épuisette	Ploir et ligne	Moulin, longue ligne
Période	Été	Printemps	Janvier à juin
Environnement	Torrents, lacs, côte	Glace, proximité des villages	Banquise dans les fjords
Motivation	Provisions familiales	Loisirs, festif communautaire	Familial et commercial (coopérative)
Pêcheur	Familles	Femmes, enfants	Hommes et quelques femmes

8.2.2 En hiver et au printemps, la pêche au flétan

Le flétan du Groenland (*Reinhardtius hippoglossoides*) aime les eaux froides et profondes. Il abonde dans le fjord Inglefield. Pratiquée sur glace en hiver et au printemps, la pêche au flétan connaît un essor très rapide et génère de nouveaux revenus. Le rapport moyen d'une journée de pêche atteint 1500 DKK (200 euros), alors que les produits de la chasse au phoque, au narval, au morse, du fait de l'embargo, sont difficilement monnayables. Ces nouveaux revenus générés par la pêche incitent plus d'un chasseur à devenir « chasseur-pêcheur ». Parallèlement à la mutation des chasseurs vers la pêche sur glace plus lucrative, il y a une amélioration des conditions économiques pour les familles des chasseurs. La chasse traditionnelle subit ainsi de plein fouet les conséquences de l'action d'associations de défense des animaux. « Au milieu de l'hiver quand la glace en face de Qaanaaq s'est formée, on met nos tentes sur les traîneaux, et on commence à pêcher », dit Toku Oshima chasseuse-pêcheuse à Qaanaaq. « Puis lorsque la banquise devient suffisamment épaisse, nos chiens tractent des cabanes de bois sur patins, près des lieux de pêche. Ce sont les maisons des pêcheurs sur la banquise. Peu de gens possèdent une cabane, mais, pour aider les pêcheurs, la municipalité a construit des cabanes qui peuvent être utilisées par tout le monde ».



Figure 350 - Sur la banquise, cabane de pêcheur sur patins, tractée par des chiens.

La pêche au flétan se pratique sur la banquise, à la palangre flottante et au moulin. En hiver et au printemps, les pêcheurs établissent leurs camps de pêche sur la glace dans les fjords. « Je ne peux commencer à pêcher que lorsque la mer gèle. J'apprends de chaque expérience sur la glace » dit K'ulutana, chasseur-pêcheur de Qaanaaq. Cette pêche est généralement pratiquée de façon solitaire. Les lieux de pêche sont distants les uns des autres pour que chacun puisse plonger ses palangres sous la glace en toute tranquillité. Le traineau et les chiens qui permettront de rapporter les poissons à la coopérative, sont attachés à proximité de la cabane sur patins. Le chasseur creuse un trou, *allussaq*, dans la glace et dresse à côté le support du moulin. Sa palangre est composée d'une ligne maîtresse d'environ soixante-dix mètres de long, sur laquelle sont noués une centaine d'avançons d'un mètre. Puis il prépare patiemment sa ligne en rangeant précautionneusement les avançons munis de hameçons dans les fentes des parois d'une caisse ou d'un carton préparé à cet effet. Les avançons ne doivent pas s'entremêler ! Ensuite, un appât est accroché à chaque hameçon.



Figure 351 - Préparation des avançons, hameçons et appâts

D'un pêcheur à l'autre, les appâts diffèrent : morceaux de requin, de raie, de flétan, anchois... La ligne, enroulée sur le tambour du moulin, est plongée dans le trou et file sous la banquise. K'ulutana explique : « Après avoir accroché les appâts, je jette mon équipement dans la mer. Aujourd'hui, ma ligne est très longue avec beaucoup d'hameçons. J'en ai mis environ soixante-dix, espacés d'une longueur d'un bras. Mais cela peut varier. Comme appât j'utilise des *ammassat* (anchois) ou des *uukkat* (morues de roche) ». La ligne ainsi garnie reste immergée pendant trois à quatre heures.



Figure 352 - Le moulin et la ligne plongeant dans l'*allusaaq*, le trou creusé dans la banquise

Durant ce temps, il faut sans cesse vérifier que la glace ne se reforme pas à la surface de l'eau ce qui emprisonnerait le fil. Avec un récipient, les glaçons en formation sont écopés. La ligne est ensuite remontée en tournant le moulin. Son relevé demande environ une heure et demie d'efforts. Peter Simigaq¹²⁸, sur sa ligne munie de cent vingt hameçons, a remonté trente-trois flétans, un petit requin, une raie et six chaboisseaux. Il décroche et trie les poissons capturés. Seuls sont conservés les flétans et quelques petits spécimens pour la nourriture de ses chiens. Chaque appât resté intact est enlevé de l'hameçon, jeté et remplacé. De retour au village, les flétans destinés à la consommation personnelle, sont coupés en lanières, pendus à des séchoirs ou suspendus en guirlandes grasses contre les murs des maisons. « Ce sont des *qullugaaq* précise Toku, séchés et gelés, c'est très bon ! ».

¹²⁸ Peter Simigaq. Né le 18 octobre 1975 à Siorpaluk. Chasseur à Qaanaaq, gendre de Tukumeq U. Hendriksen



Figure 353 - Lanières de flétans, les *qullugaq*, séchés et gelés

Toku ajoute : « Nous faisons aussi des *kussartitaq*. On enlève les arrêtes des flétans et on les coupe en deux, dans le sens de la longueur. La nageoire caudale est conservée pour pendre les poissons par la queue. L'air froid les sèche doucement et en fait un mets délicieux. On peut aussi les saler ou les fumer ». Le corollaire de l'essor de la coopérative est l'instauration de normes de qualités tant en ce qui concerne les flétans que le *mattaaq* rapporté l'été par les chasseurs. Le critère prioritaire est la fraîcheur des poissons. Dès que les poissons sont détachés des hameçons, le pêcheur les pose sur la glace vive, à l'abri d'un mur monté avec des blocs de neige (à la façon d'un igloo), ou d'une bâche tendue sur son harpon à phoque et son pic à glace. Après trois ou quatre jours la récolte est suffisamment abondante pour qu'il charge les poissons sur son traineau et rejoigne Qaanaaq avec ses chiens pour livrer sa pêche à la coopérative. Une alternative est que le ramassage soit effectué avec un volumineux traineau, semblable à une benne, tracté par un véhicule 4x4 appartenant à la coopérative. Cela est plus rapide et permet au pêcheur de ne pas interrompre son activité sur la glace, mais le prix du kilo des flétans qui lui sont achetés s'en trouve minoré. Cette possibilité est paradoxale si l'on considère que pour éviter la pollution, il est interdit aux pêcheurs de se rendre sur leur lieu de pêche avec des engins motorisés. Pour les chiens, l'impact de leurs séjours oisifs au camp de pêche est conséquent (Chapitre 10-2).



Figure 354 - Avigiq a monté un mur en blocs de neige pour conserver ses poissons et Toku a aligné ses flétans sur la glace, à l'abri d'une bâche. Fjord Inglefield. 2018

De retour à Qaanaaq, l'attelage est attaché sur la plage (les chiens sont interdits dans la ville) et le traineau est poussé jusqu'à la coopérative. Les flétans sont pesés (la norme est d'un kilo au minimum par poisson), triés (ils ne doivent pas présenter d'anomalie ou de dégradation). La température de conservation est vérifiée. Puis, globalement, la pêche est à nouveau pesée. Le pêcheur reçoit un récépissé et sera payé par virement bancaire. Les flétans sont ensuite congelés pour être expédiés puis reconditionnés, commercialisés et exportés.



Figure 355 - Livraison des flétans à la coopérative

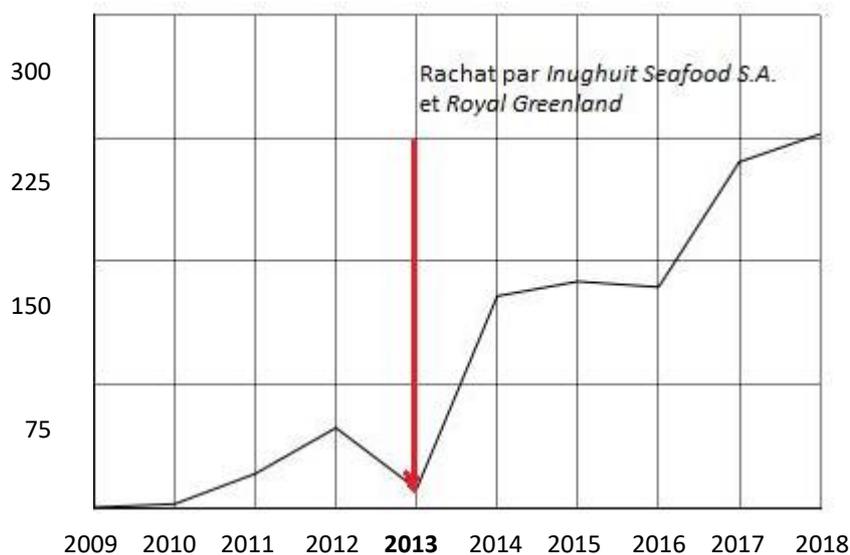
Niels Ole Møller, responsable des unités de pêche de *Royal Greenland* du nord du Groenland, se félicite de la coopération avec *Inughuit Seafood S.A.* : « Les bonnes conditions pour la pêche autour de Qaanaaq font que la production augmente chaque année, car les

chasseurs locaux sont passés très vite à la pêche au flétan», dit-il. . « Les chasseurs, devenus pêcheurs, ont perfectionné leurs techniques de pêche. Par conséquent, des progrès ont été réalisés dans le développement de la production».

Tableau 56 - Production de flétans par la coopérative *Inughuit Seafood S.A.*

Année	Tonnage
2013	20 tonnes
2014	110 tonnes
2017	196 tonnes
2018	228 tonnes

Tableau 57 - Fluctuations de la production de flétans de 2009 à 2018



Jusqu'en 2016, les flétans congelés étaient expédiés tels quels, vers le sud du pays pour y être conditionnés. Cela privait la communauté de nouveaux emplois et d'un supplément d'activité qu'aurait pu apporter la transformation sur place du poisson. En 2017, la coopérative a fait l'objet d'une rénovation importante dans le but de produire du flétan adapté à la demande du marché japonais. Un employé de la pêcherie *Royal Saundut* de Saattut, dans le sud du Groenland est venu à Qaanaaq, pour former les employés à la production du flétan étêté ou coupé en filet. A présent, les filets de flétan représentent soixante-dix pour cent de la production. En 2018, la production de flétan a commencé en janvier. Le personnel est ainsi passé de cinq à vingt employés, heureux de cette opportunité d'emploi. À l'heure actuelle, environ soixante-dix pêcheurs travaillent pour la coopérative de Qaanaaq *Inughuit Seafood*. (Annexe 6). Dans les

variations saisonnières d'activités, la pêche aux flétans apparait comme un élément dynamique d'évolution et d'adaptation des chasseurs inughuit à un nouveau contexte.

Tableau 58 - La coopérative en chiffres. 2018

Période de pêche des flétans	6 mois. (Janvier à juin)
Prix du kilo de flétan payé au pêcheur	16,50 DKK/ kg
Poids total de flétan traité par la coopérative en 2018	228 tonnes
Nombre de pêcheurs pêchant pour la coopérative	+/- 70

8 - 3 - En été, le *mattaq*, source de revenus

A la débâcle, la pêche sur glace au flétan cesse, les pêcheurs redeviennent chasseurs de narval. L'effectif du personnel de la coopérative est réduit à quatre ou cinq personnes. Maja, employé saisonnier de la coopérative, porte un grand tablier de plastique jetable, des bottes blanches, des gants en caoutchouc et une coiffe sur les cheveux. Mads Ole a déchargé les bassines de *mattaq* rapportées, avec son bateau, du camp de Narssaq. Maja en prend livraison et répartit le contenu des bassines dans des petites caisses de plastique blanc.



Figure 356 - Réception du *mattaq* à la coopérative

Dès le sas d'entrée de la coopérative, la couche de petit lard de chaque pièce est émincée et égalisée avec un couteau à longue lame. Le surplus de gras est jeté dans une caisse-poubelle. Puis, en passant la main à plat, en dessous et au-dessus du *mattaq*, Maja vérifie qu'il ne comporte pas d'aspérités. Si une imperfection est détectée, elle est prélevée et jetée.

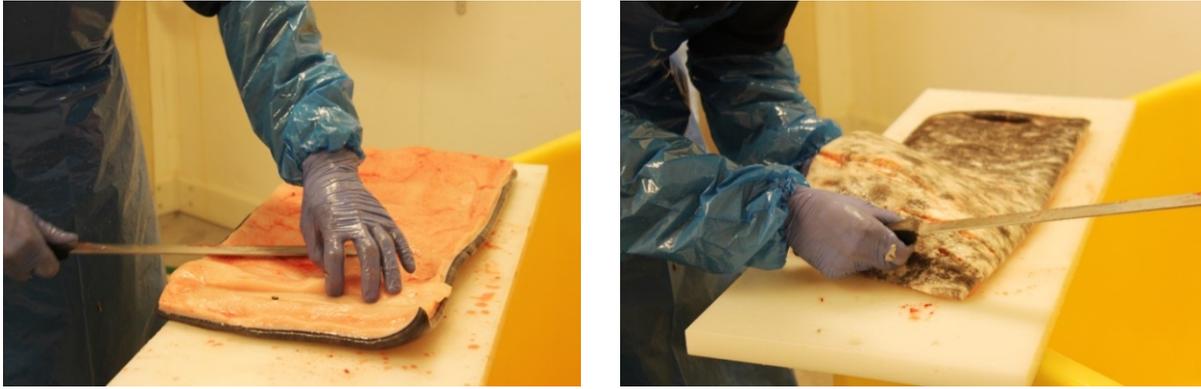


Figure 357 - Les plaques de *mattaaq* sont émincées et leur intégrité est vérifiée

Le pourtour des pièces est égalisé et la plaque est lancée dans un container posé sur le plateau d'une balance. L'ensemble est pesé. Comme Niels Miunge et Aaqqiummguaq Qaerngaq, deux autres chasseurs, Mads Ole attend devant la coopérative l'annonce du poids (donc du revenu) de son *mattaaq*. Après ce premier traitement des plaques, quatre-vingt kilogrammes de *mattaaq* sont achetés par *Inughuit S.A. Seafood* à Aaqqiummguaq Qaerngaq qui recevra en paiement 8 800 DKK (1 180 €) par virement sur son compte bancaire. Le narval capturé à Narssaq par Mads Ole Kristiansen et son beau-père, était plus gros. La coopérative lui achète cent vingt-cinq kilogrammes de *mattaaq*, soit un revenu de 13 750 DKK (1 850 €). L'employé de la coopérative note le poids sur une fiche qu'il signe, et en remet une copie aux chasseurs. Le container de *mattaaq* est emporté dans le laboratoire. La porte reste ouverte, mais l'accès au local est interdit aux personnes non-équipées de vêtements de protection. Les plaques, saisies par la boutonnière taillée lors du découpage par les chasseurs sur la plage de Narssaq, sont d'abord lavées au jet. Chaque pièce est ensuite soigneusement rincée dans un bac rempli d'eau fraîche. Une par une, elles sont reprises et posées sur une planche à découper pour être calibrées à une dimension standardisée.



Figure 358 - Rinçage et calibrage des plaques de *mattaaq*

Maja pose sur le *mattaaq* une barre de bois, non graduée, mais avec deux marques correspondant à la longueur et à la largeur souhaitées pour la découpe. D'un coup de couteau il taille chaque pièce en un rectangle de cinquante centimètres de long sur trente centimètres de large. Le *mattaaq* est stocké dans un compartiment frigorifique dont la température est maintenue à moins 25 ° C. Au printemps, pour être expédié par bateau vers l'unité centrale d'Ilulissat, le *mattaaq* qui était stocké dans les chambres froides de la coopérative, est emballé dans des boîtes en carton. À Ilulissat, il sera conditionné sous vide pour sa commercialisation dans les réseaux de distribution des enseignes de Brugsen et KNI. Payé environ 110 DKK le kilo (14 € 50) aux chasseurs, son prix atteint alors 400 à 500 DKK le kilo (54 à 67 €). La coopérative de Qaanaaq est la seule unité, au Groenland, commercialisant le *mattaaq*. Du mois de juin au mois d'octobre, elle est un élément dynamisant l'économie locale. La commercialisation a débuté modestement en 1988, pour atteindre cinq tonnes en 2016. Tous les chasseurs de narvals n'adhèrent pas à cette opportunité de revenus et chassent pour leurs besoins personnels et le partage communautaire. En 2017, ils étaient quinze à fournir du *mattaaq* à la coopérative.



Figure 359 - Conditionnement du *mattaaq* à la coopérative, puis à Ilulissat

Du *piniartog* aux chasseurs professionnels

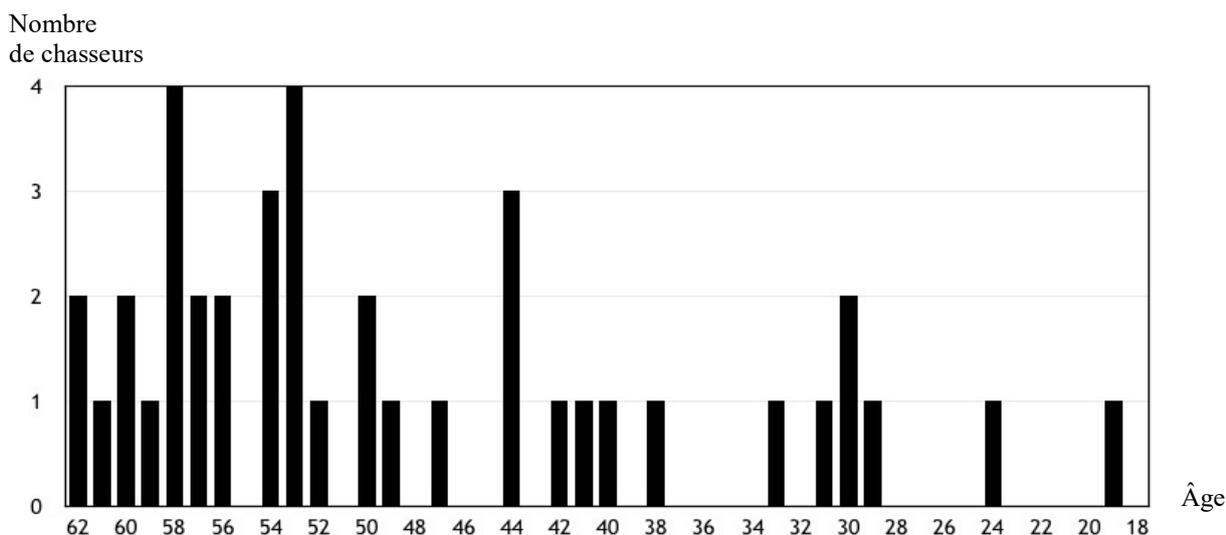
Jusqu'à l'instauration des réglementations et des quotas (2014), l'activité des chasseurs, pratiquée dans le cadre de ses savoirs et savoir-faire traditionnels, était à visée communautaire. De leur acte dépendait la survie d'une partie de la communauté. L'instauration de règles et contraintes instaurées par des instances extérieures au groupe fait évoluer la chasse vers un acte

choisi (le chasseur choisit un travail procurant des revenus), encadré, et dont l'objectif, s'il demeure substantiel, entre dans le cadre d'une économie marchande de profit individuel. La licence professionnalise administrativement le statut des chasseurs. D'un statut, dans la communauté, de fournisseurs, *piniartoq*, ayant pactisé avec l'environnement et les animaux, les chasseurs acquièrent un statut administratif de professionnels en quête de gibier marchandisé.

Tableau 59 - Evolution de l'activité des chasseurs.

Jusqu'au début du XX^e siècle	Actuellement
Lieux de chasse - Territoire ancestral vaste	Lieux de chasse - Restreints ou réglementés
Moyens de locomotion -Traîneau à chiens + kayak -:Kayak(s)	Moyens de locomotion - Traîneau à chiens + kayak - Canot à moteur + kayak
Chasse - Seul ou en groupe - Depuis les camps résidentiels d'été - Harponner (à plusieurs, maximum de cinq) - Achever le narval au harpon depuis les kayaks - Remorquer le narval avec un kayak	Chasse - À deux, rarement en groupe - Depuis les camps éphémères de chasse - Harponner (seul) - Achever le narval à la carabine depuis le canot à moteur - Remorquer le narval avec un canot à moteur
Dépeçage - Par plusieurs chasseurs harponneurs	Dépeçage - Par les deux chasseurs collaborant
Partage - Partage + don à la communauté	Partage - Vente + don à la famille et aux demandeurs
Statut des chasseurs - <i>Piniartoq</i> (« grand chasseur ») - Pourvoyeurs de nourriture à la communauté	Statut des chasseurs - Détenteur d'une licence et d'un permis achetés - Garants de l'identité culturelle des Inughuit
Rôle des femmes - Travail des peaux - Traitement de la viande	Rôle des femmes - Travail des peaux - Traitement de la viande - Travail salarié
Un acte - Collectif - Libre - À visée communautaire	Un acte - En binôme - Encadré, contrôlé - À visée de rapport vénal personnel

Tableau 60 - Répartition, par âge, de quarante chasseurs de la région de Qaanaaq, en 2019



En 2019, le relevé, de l'âge de quarante chasseurs de la région de Qaanaaq, détenteurs d'une licence, fait apparaître un âge moyen de quarante neuf ans et un âge médian (nombre de chasseurs égal de part et d'autre de cet âge) de cinquante trois ans. Ce qui met en exergue une population de chasseurs relativement âgée, avec un renouvellement faible.

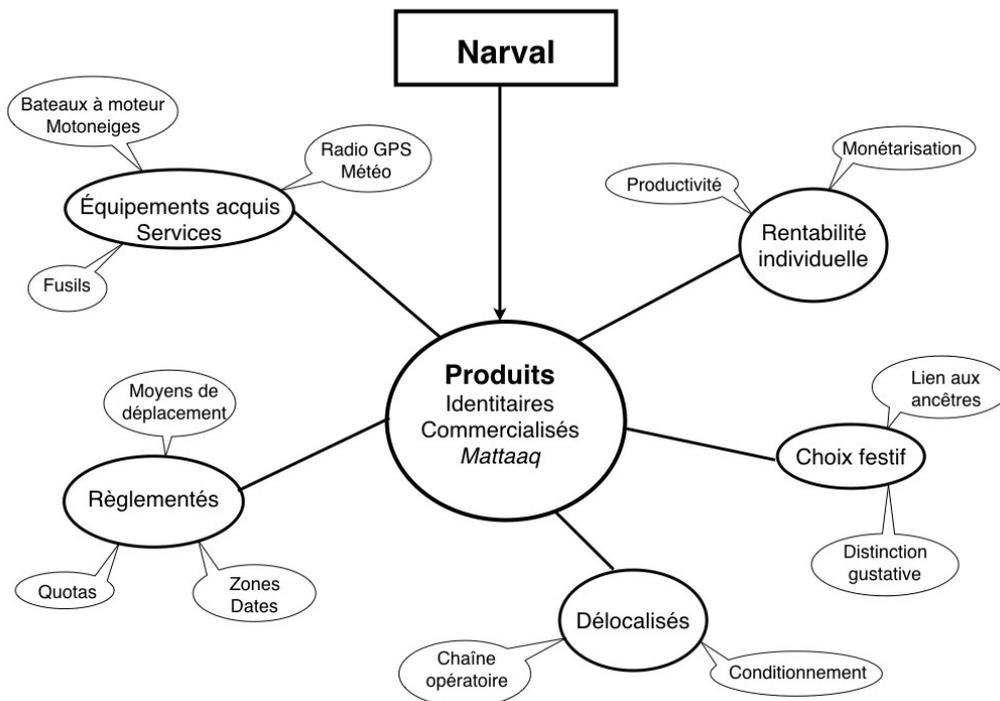
Du narval source de subsistance au *mattaag* identitaire, source de revenus

L'achat du *mattaag* par la coopérative a marqué une étape importante dans la pratique de la chasse au narval, l'évolution des équipements et l'organisation de la société. Les équipements de chasse au narval, comme le bateau à moteur pour rejoindre les camps, les radios, et l'accès aux prévisions météorologiques ont conquis les chasseurs pour qui ces innovations représentent plus de confort et de sécurité. Elles permettent des sorties de chasse de courte durée avec un nombre de participants restreint. Les cours d'achat du *mattaag* fixés à chaque début de saison ont stimulé l'activité des chasseurs qui voient là une activité lucrative. La vente se fait principalement par l'intermédiaire de trois grandes chaînes de magasins *Pilersuisoq A / S*, *Pisiffik* et *Kalaallit Nunaanni Brugseni*. Le don a partiellement cédé la place au profit, le partage communautaire à la rentabilité individuelle. L'animal, ressource, devient marchandise commerciale. Le *mattaag* vendu n'en demeure pas moins une ressource : une source de monnaie.

Cependant, tout en s'inscrivant dans un processus de transition, le *mattaag* commercialisé a pris une valeur symbolique. Les Inughuit l'ont investi d'une charge émotive et d'une valeur identitaire. Manger du *mattaag*, c'est être Inughuit. Le *mattaag* est un mets de choix, dégusté dans toutes les occasions festives, considéré comme une affirmation identitaire. « Le *mattaag*, c'est notre fierté et notre âme » dit Uussaqqaq. Cette distinction gustative manifeste le lien à la

culture inughuit et aux ancêtres. Les Groenlandais du nord installés au Danemark, commandent du *mattaag* au *Tranhuset* (magasin de spécialités groenlandaises) à Copenhague ou dans les « Maisons du Groenland ».

Tableau 61 - Contexte en évolution du *mattaag* et de la viande de narval commercialisés



Le narval, source de subsistance communautaire partagée, devient, dans un processus de transition, une marchandise commercialisée identitaire. Le *mattaag*-produit, lié à l'acquisition d'équipements nouveaux, encadré par des réglementations, introduit dans un système extérieur à la communauté, par le biais d'un choix festif, porte en lui les signes de reconnaissance identitaires des Inughuit. Dans les villes de l'ouest ou du sud, « exilés » au Danemark, éloignés de l'Avanersuaq, les Inughuit, en partageant le *mattaag*-produit, manifestent et affirment leur appartenance culturelle à leur communauté et à celle de leurs ancêtres. L'économie de subsistance, fondée sur la consommation locale, s'est ouverte à des échanges marchands, dans lesquels apparaît la volonté d'un compromis entre tradition et modernité. Le *mattaag*, aliment traditionnel, s'inscrit dans la modernité et la globalisation d'échanges marchands. Pour assumer l'évolution du *mattaag*-ressource vers le *mattaag*-produit sans renier sa culture, ses traditions, ses savoirs ancestraux, la communauté « fournisseuse » doit faire face à de nouveaux défis posés par l'évolution de son environnement et de son organisation sociétale: changement climatique, pollution, accès à l'eau douce, clivages sociaux...

Chapitre 9 - Les chasseurs face à des problèmes économiques et sociaux

9 - 1 - Des réglementations contraignantes

Les réglementations imposées par le gouvernement central sous la pression de la CBI, de la NAMMCO et d'organisations non-gouvernementales, comme Greenpeace ou WWF, contrôlent, en les réduisant, les territoires, la durée de la chasse et, par le biais des quotas, la quantité de gibier autorisée à être prélevée. Les chasseurs Inughuit contestent ces contraintes fixées hors de leur consentement et ressenties comme des brimades et de l'ignorance de leurs savoirs cynégétiques ancestraux.

« Ces réglementations imposées par l'extérieur, nous privent d'une ressource qui nous est nécessaire. Le gouvernement de Nuuk doit comprendre que même si nous vivons au Groenland, notre mode de vie, notre habitat, sont totalement différents de ceux du reste du pays. Cela signifie qu'il faut changer tout le système de gestion pour l'accorder à notre situation qui est totalement différente de celle de nos concitoyens », dit Toku Oshima.

Nastassja Martin relève les mêmes protestations à l'autre extrémité de l'Arctic nord américain, chez les Gwich'in d'Alaska : « isoler les animaux des potentielles relations qu'ils pourraient entretenir avec les chasseurs pour les protéger a non seulement des effets très importants sur l'éthologie des animaux [...] mais aussi sur les chasseurs qui en perdant leurs proies se perdent eux-mêmes ». (Martin 2016). L'effondrement de la demande et du prix des peaux de phoque dû à l'embargo décrété en 1983 puis en 2010 par la Communauté Européenne, l'action des associations de défense des animaux, la réglementation de la chasse sur les territoires traditionnels et les quotas encadrant les captures, amputent le champ d'activité des chasseurs et par là même leur statut dans la communauté. Putdlaq, chasseur à Qaanaaq, constate avec amertume :

« Nos traditions sont ignorées et réglementées par des personnes qui vivent ailleurs. Nous avons nos propres règles parce que nous connaissons les animaux et la région. Le gouvernement intervient et dicte d'autres règles sans connaître notre culture ».

Des quotas contestés

Depuis 2004, l'encadrement de la chasse par des quotas, fixés par la Commission Baleinière Internationale (CBI), a eu pour conséquence une chute drastique du nombre de captures de narvals. Uusaqqaq Qujaukitsoq, qui a chassé jusqu'à l'âge de soixante ans se souvient avoir capturé, dans sa jeunesse jusqu'à seize narvals en un été. « Maintenant, il y a les quotas qui nous disent ce que l'on doit faire, où l'on peut chasser et combien de narvals on a le droit de capturer. Ça change tout le temps et on ne nous demande pas notre avis ». Rasmus, chasseur à Qaanaaq, ne cache pas son irritation : « Un narval ça rapporte gros. Mais je n'ai le droit d'en tuer que cinq par an. C'est impossible de bien gagner sa vie comme cela. C'est à cause des quotas » (chapitre 2). En considérant que l'ensemble de la région de l'Avanersuaq totalise une soixantaine de chasseurs détenteurs d'une licence, les quotas sont ressentis par les chasseurs, comme une contrainte forte. Actuellement est expérimentée au Nunavut une révision du système des quotas pour en faire un système de gestion communautaire qui mette l'accent sur des règlements de chasse locaux. Ce nouveau système devrait permettre de rétablir les codes d'éthique de transmission et d'apprentissage par les aînés. De leur côté, les chasseurs de la région de Qaanaaq réclament avec insistance au gouvernement central, la révision de la réglementation des quotas encadrant la chasse dans leurs territoires ancestraux.

« Dans tout l'Avanersuaq nous sommes une soixantaine de chasseurs possédant la licence qui donne le droit de chasser en respectant un système de quotas. Nous pensons que cette réglementation doit être revue », dit Toku Oshima, chasseuse-pêcheuse à Qaanaaq. « Quand les quotas furent instaurés, ils ne donnèrent aucune alternative aux chasseurs vivant des ressources locales. C'est pourquoi nous estimons qu'il est impératif de réévaluer cette approche en nous consultant. Nous les chasseurs nous connaissons les animaux et notre territoire mieux que les gens de Nuuk », poursuit-elle. Au parlement, la commission de la pêche, de la chasse et de l'agriculture, l'*Inatsisartut*, a examiné la situation des chasseurs du nord du Groenland. Les discussions ont été menées en collaboration avec le KNAPK et sa section locale le KNAPP de la région de Qaanaaq.

« Les chasseurs dans le nord du Groenland doivent faire face à des difficultés dues aux changements climatiques, et à une répartition des quotas qui ne sont pas liés à la réalité du terrain. La situation des chasseurs dans le nord du Groenland est préoccupante et le comité recommande au gouvernement de rechercher une solution rapide », a déclaré Henrik Fleischer, le président du parti Siumut. Le gouvernement groenlandais, *Naalakkersuisut*, a exploré les possibilités de simplifier davantage le système national et international de gestion des cétacés pour réagir ainsi à l'évolution de la situation. Il a étudié

la possibilité de redistribuer les quotas résiduels de narvals dans le nord du Groenland et, le cas échéant, d'augmenter les quotas » (Source : *Sermitsiaq*¹²⁹, décembre 2018).

Liste rouge

Le narval, comme les autres baleines à dents, est protégé par la Convention sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction (CITES 2006, Annexe II). Le commerce de l'ivoire de la dent est soumis à une réglementation internationale stricte. Si, depuis 2006, il n'est pas possible d'exporter l'ivoire du narval sous quelque forme que ce soit vers la CEE, en revanche un Danois en poste depuis plus de deux ans au Groenland peut, à ce titre acquérir et « exporter » une dent au Danemark. Les chasseurs contestent ces restrictions du CITES, qui affectent les ventes d'ivoire en dehors du Groenland¹³⁰ et donc leurs revenus. Rasmus, chasseur à Qaanaaq, évoque les autorités du pouvoir central : « Ils ne comprennent rien à notre mode de vie. Nous sommes des chasseurs, nous prenons juste quelques animaux. Nous respectons plus l'environnement que les pays pollueurs ».

9 - 2 - Economie sociale et solidarité

La moitié du montant du budget du Groenland est assurée par le Danemark. Tous les ans, Copenhague verse 3,6 milliards de couronnes (483 millions d'euros), au gouvernement de Nuuk dont le territoire représente 98% de la superficie du Royaume du Danemark.

Le 24 avril 2018 ont eu lieu les élections législatives pour élire trente et un députés à l'*Inatsisartut*, le parlement groenlandais. Les Inughuit ont choisi Mikissuk Thomassen, une jeune femme de Qaanaaq, et Jens Danielsen, pour les représenter, avec l'espoir d'obtenir des réalisations locales très concrètes : infrastructures, mesures en faveur des jeunes.... L'évolution de l'activité de pêche au flétan, la commercialisation et l'exportation des poissons créent de nouvelles opportunités mais aussi de nouveaux besoins. Le manque d'infrastructures entrave le développement économique de la région. Mikissuk et Jens Danielsen réclament pour la communauté, la construction de deux nouvelles citernes d'eau rendues nécessaires par la modernisation du confort de l'habitat, les appareils ménagers, l'augmentation de l'activité de la coopérative, ainsi que la réalisation d'un quai pour le port et la remise en état de l'usine d'incinération des déchets..... Ils font le constat d'un accroissement global de la richesse

¹²⁹ Hebdomadaire groenlandais à diffusion nationale

¹³⁰ Ces réflexions de chasseurs de narvals sont rapportées avec la collaboration courtoise de Malin Jennings (1956 - 2013) du CSI-ICCE (Conservation Science Institute - Inuit Climat Change Ethnographies).

individuelle, parallèlement à l'apparition d'une différenciation de niveaux sociaux. Mais le gouvernement est préoccupé par d'autres questions majeures et la voix des Inughuit est bien faible. La sécession par rapport au Danemark, d'une part, et le financement d'un nouvel aéroport international, d'autre part, occupent plus de place sur la scène politique, que les problèmes des lanceurs de harpons à tête détachable !



Figure 360 - Elections législatives. Dans le bureau de vote, en attendant le dépouillement, du narval et du *mattaag* sont partagés sur un carton posé au sol. Qaanaaq, le 24 avril 2018

En 1980 a été créé le Fonds de Thulé. Cette fondation est financée par la base américaine qui lui verse 1% de son budget. L'objectif du Fonds de Thulé est de soutenir financièrement des projets d'intérêt collectif pour la région, nécessitant un investissement. Le Fonds de Thulé aide également les chasseurs en finançant des bateaux, des abris, des équipements pour la pêche... Les dossiers de demande d'aide sont examinés une fois par an. Les chasseurs ont aussi la possibilité d'emprunter à la *Greenlandic Bank*. À la différence de la majorité des Groenlandais qui paient des impôts sur le revenu, compris entre 42 et 44%, selon les municipalités, les Inughuit, du fait de leur isolement, bénéficient d'un régime fiscal particulier et sont exonérés de taxes sur les biens de consommation.

La commercialisation du *mattaag* et la vente des flétans, créent des rapports sociaux associatifs nouveaux (Martin 2001 : 121). En vendant le *mattaag* et les poissons à la coopérative *Inughuit Sea food*, le chasseur se lit par contrat à une entité regroupant d'autres chasseurs de sa communauté, mais aussi des inconnus de l'entreprise *Royal Greenland*. La responsabilité du partage des ressources et de la redistribution pour des besoins individuels est alors transférée de

la communauté à l'État. Le gouvernement, au titre de l'aide sociale aux communautés éloignées verse aux familles, chaque quinzaine, l'équivalent de 100 euros par adulte et 130 euros par enfant. Dans l'organisation communautaire des Inughuit, on observe donc deux niveaux de solidarité qui se complètent : une solidarité traditionnelle par le don, et une solidarité moderne étatique par l'aide sociale (*idem*).

Margrethe Løvstrøm professeur principal à Qaanaaq, estime que 90% de la population de la région, est pauvre. Elle déplore le manque d'éducation et de structure dans beaucoup de familles. « La cuisinière de l'école doit apprendre aux enfants ce qu'est un vrai repas et comment le préparer ». Dan Norman, le proviseur du collège, constate que Qaanaaq reste « mal vu par les gens du sud ». Il ne ménage pas ses efforts pour changer cette image péjorative et mettre en avant la modernité de sa communauté. Par exemple, il a produit des documentaires pour faire connaître « à l'extérieur » son collège et les spécificités culturelles des Inughuit. Il répète à ses élèves qu'ils ne peuvent pas « posséder » sans travailler. « Regardez l'exemple de Toku, dit-il, elle travaille sans cesse ». Il les incite à établir un projet personnel. L'un des anciens élèves du collège est devenu pilote d'avion. Qaanaaq a trois de ses collégiens qui ont fait des études de médecine (mais ils se sont installés en Norvège parce que, selon Dan, le Danemark est trop « raciste »). Dan a monté avec ses élèves un orchestre, pour eux il a organisé des après-midi de pêche sur la glace, des courses de traîneaux, mais il a dû y renoncer car trop d'entre eux avaient froid, faute de vêtements adaptés.

Les villages et leur futur

L'importance du changement climatique a créé de nouvelles conditions par rapport au mode de vie traditionnel et doit être considéré à la fois en termes de culture et de conditions techniques. Une étude globale des besoins en infrastructures des quatre villages a été réalisée en 2014 par Kåre Hendriksen du Centre des Technologies Arctiques du Danemark et Birgitte Hoffmann de l'université d'Aalborg. La pêche, l'éventuelle extraction de minéraux (du titane à Moriusaq), le tourisme, nécessitent un plan de développement élaboré en collaboration avec les connaissances locales, pour assurer la survie des villages à long terme. La croissance de l'industrie de la pêche a augmenté le besoin d'un port approprié. Le 15 septembre 2018, la construction d'une digue a débuté pour délimiter une zone portuaire. La digue (le port), a été construite en deux semaines de travail intensif. Elle doit faciliter la gestion des containers autour de la coopérative. Les chasseurs trouvent dans cette installation un bénéfice immédiat : à marée haute, la digue protège leurs canots de l'impact des glaces dérivantes et à marée basse, elle maintient un chenal navigable. À la fin du mois de septembre 2018, la structure était en place.



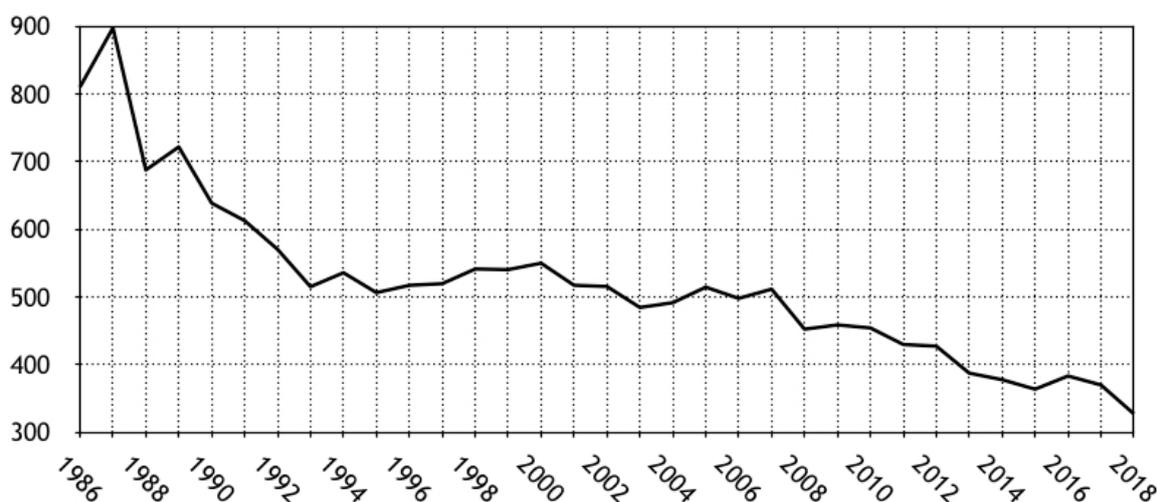
Figure 361 - Construction du port de Qaanaaq. Le 15 septembre 2018 : début des travaux, le 29 septembre 2018: les canots des chasseurs sont abrités

Des problèmes sociaux

L'alcool

« Il y a de l'alcool dans les maisons », se désole Margrethe Løvstrøm. Une nouvelle loi, entrée en vigueur le 1er mars 2018, vise à limiter la visibilité, la disponibilité et la commercialisation de l'alcool titrant au-dessus de 2,25%. Déjà, les villageois de Siorapaluk, conscients des drames causés par l'ivresse, ont bouté l'alcool hors de leur village. « Boire n'est pas bon pour les Inughuit, pas bon, pas bon du tout », répètent Peter, Ussaqaq et d'autres chasseurs de la région. Au niveau national, les efforts portent leurs fruits puisqu'en trente ans la consommation d'alcool a diminué, au Groenland, de moitié (source : Statistics Greenland, 2019).

Tableau 62 - Consommation globale d'alcool en milliers de litres par année, au Groenland - Source : Statistics Greenland. 2019



Jacques Moreau, directeur de recherche au CNRS, m'a expliqué que près de 50% des Asiatiques présentent un variant génique. L'enzyme responsable à la dégradation de l'alcool (l'alcool déshydrogénase) fonctionne, en eux, plus lentement que chez les Occidentaux. Quand les porteurs de ce variant absorbent de l'alcool, ils présentent très rapidement des signes d'intolérance et d'ivresse, symptômes d'une intoxication. Les populations inuit présentent, au niveau de leur système enzymatique, des problèmes identiques. Lors d'ingestion d'alcool, leur organisme s'intoxique très vite, ce qui se traduit rapidement par un état d'ébriété (Moreau 2016).

L'enfance en danger

Pierre Thorslund Millinge, un instituteur danois qui a enseigné à Qaanaaq pendant quatre ans, constatait que la pauvreté, l'alcool, les jeux, la drogue, les agressions sexuelles et la violence sont des problèmes chroniques parmi les jeunes. Les familles réclament des moyens pour protéger leurs enfants. Elles déplorent l'absence de structures vers lesquelles se tourner pour obtenir des conseils et de l'aide. Un tabou lourd pèse sur les agressions sexuelles dans cette petite communauté où le contrôle social est fort. La consommation de hachich et de cannabis est un problème croissant. Il est devenu plus facile d'en trouver à Ilulissat ce qui le rend accessible à Qaanaaq. Les familles avec lesquelles j'ai pu aborder ce sujet disent que c'est pendant *pitarak*, la nuit polaire, qu'elles ont le plus besoin d'aide. Et c'est à ce moment là que les efforts seraient les plus efficaces, car les familles sont alors réunies à la maison. Mais la municipalité tarde à financer et mettre en place des structures sociales avec une organisation à long terme, et le recrutement d'un personnel stable, logé et payé correctement. Inge Mortensen parcourt le Groenland. Elle est pharmacienne itinérante chargée d'inspecter la pharmacie des correspondants sanitaires dans les villages éloignés, de traduire les notices des médicaments, de surveiller la posologie, les dates de péremption etc... Elle déplore de ne pouvoir, faute de temps, faire de la prophylaxie dans les petites implantations comme Siorapaluk ou Qeqertat. Le suicide par pendaison, dit-elle, est un problème qui prend de l'ampleur et touche maintenant les plus jeunes! Abraham, l'un des fils de Nukapianguak et Patdloq, s'est donné la mort à Siorapaluk en 2010. Il avait dix-sept ans. Pendant l'hiver 2018-2019, trois adolescents de Qaanaaq se sont suicidés.

Les naissances

Au début du XX^e siècle un couple inughuit avait en moyenne quatre enfants (Gilberg 1976). Les femmes accouchaient chez elles. Les infanticides, l'importante mortalité périnatale et une longue période d'allaitement régulaient les naissances (Freuchen 1961). A partir de 1954, date de l'ouverture de l'établissement hospitalier de Qaanaaq, plus de la moitié des Inughuit sont nés à

l'hôpital. Le gouvernement central, dans un souci de protection maternelle et infantile, demande maintenant aux futures mamans de prendre l'avion, pour aller accoucher à Nuuk. Elles reviennent ensuite à Qaanaaq, par « l'avion du mercredi » (quand les conditions météorologiques le permettent), leur nouveau-né dans les bras. Dix à quinze naissances sont enregistrées chaque année. Actuellement, la plupart des jeunes Inughuit sont nés dans la capitale du Groenland, à 1300 kilomètres de l'Avanersuaq. Ce qui implique que la nouvelle génération n'aura bientôt plus le lien du lieu de naissance, avec son territoire ancestral.

Chapitre 10 - Les chasseurs face aux problèmes environnementaux

10 - 1 - Changements climatiques

Une banquise incertaine

L'épaisseur de la banquise est passée au cours des trente dernières années d'environ trois mètres à un mètre cinquante sur une grande partie de l'océan Arctique (Delannoy ; Deline ; Lhénaff 2016 : 759). Sur cette même période, la banquise permanente a reculé de plus de 40%. « Dans mon enfance la nouvelle banquise pouvait mesurer jusqu'à deux mètres d'épaisseur » dit Putdlaq, chasseur à Siorapaluk (2009). L'augmentation des températures de l'atmosphère, dans l'hémisphère nord, ralentit la formation de jeunes glaces ou fait fondre la glace restante. L'effet albédo (pouvoir réfléchissant des surfaces) diminue lorsque se forment des flaques de fonte à la surface de la banquise, ou lorsque celle-ci se fracture (surfaces sombres). Ainsi, plus la banquise fond, plus elle fondra rapidement ! C'est une boucle de rétroaction. (Weiss & Gascar cités dans *Arctic 21*. 2010). Pourtant, les chasseurs expliquent qu'il faut aussi des vents forts pour que la glace puisse s'épaissir. « Les vents soufflent la neige qui est sur la surface de la glace. Quand elle est protégée par la neige, la glace est plus fine » (Siorapaluk 2009). Selon eux, la formation de la banquise est de plus en plus tardive et sa dislocation de plus en plus précoce. Ils notent également son manque d'épaisseur et sa fragilité. Depuis 1998, le détroit de Smith est accessible en canot à moteur dès le mois de juin ou juillet (Laidler 2006 ; Krupnik & al. 2010 ; Nakashima, Douglas & al. 2012). Cette fragilisation de la glace rend plus dangereuse et incertaine la chasse hivernale ainsi que la chasse précoce au narval dans les chenaux de la banquise. « La glace est moins épaisse et pendant la période sombre, il est difficile de voir où se trouve le danger » dit Magsanguaq, chasseur à Siorapaluk. Si la nouvelle glace est trop mince quand vient l'obscurité, cela signifie que nous ne pouvons pas chasser ». Putdlaq se souvient que son père avait l'habitude de partir chasser avec plusieurs familles parce que la glace était plus solide qu'aujourd'hui. Le changement de climat éloigne les glaces. « Maintenant, remarque Ikuo, le bord de la banquise est loin, parfois jusqu'à dix kilomètres au nord de Siorapaluk ». Les chasseurs ne peuvent plus

chasser, comme ils le faisaient encore au siècle dernier, pour eux-mêmes, pour leurs chiens et pour la communauté. Leur territoire d'activité se réduit tant en surface qu'en durée. Ils constatent que dans les dernières décennies, la banquise était praticable beaucoup plus longtemps. Le début de l'embâcle et la débâcle ont changé au cours de ces dernières années. « Nous avons l'habitude de voyager sur la banquise à partir de septembre de chaque année, dit Rasmus Avike, maintenant, il faut souvent attendre le mois de décembre. La période pendant laquelle nous pouvons chasser est deux fois plus courte que dans mon enfance ». Son frère, Peter, lui aussi chasseur, constate que : « Il y a vingt ans la glace ne disparaissait pas aussitôt que maintenant. Il C'était facile d'attraper des phoques ». La banquise se formait plus tôt et s'installait de façon stable pour toute la durée de l'hiver. Jusque dans les années quatre-vingt, au printemps il était possible d'aller de Qaanaaq à Savissivik en traineau à chiens sur la banquise. Depuis, des *sassat*¹³¹ se sont ouverts au pied des falaises et rendent le trajet impossible. Des lieux de chasse sont devenus inaccessibles. Toku Oshima se désole : « Ces dernières années, particulièrement, nous avons eu de plus en plus de mauvais temps. Cela a reporté tard dans la saison la formation de la banquise stable Pour la première fois nous voyons des solstices d'hiver sans glace, nous empêchant de nous déplacer et de voyager » (Qaanaaq 2015). Les eaux du fjord et la glace de la banquise sont vitales. L'alimentation de la communauté par les chasseurs et la pérennité de leurs activités traditionnelles, sont subordonnées à la possibilité de chasser toute l'année donc à l'équilibre des ressources cynégétiques sur un cycle annuel alternant chasse sur glace et chasse en eau libre. « Pour vivre ici dans le nord, dit Toku, nous avons besoin de chasser. On ne peut pas vivre que de la pêche, même si la pêche rapporte de l'argent. Pour nous nourrir, il nous faut de la viande des animaux d'ici. On ne peut pas manger que de la nourriture importée ! ». Otto, quand il évoque les irrégularités du climat, pense à ses chiens : « Il y a quelques années, nous avons eu un mauvais hiver, la glace ne s'est pas formée et le gouvernement a dû nous donner de l'argent pour acheter de la nourriture pour nos chiens ». Les chasseurs accusent les pays industrialisés de provoquer cette instabilité et de détériorer l'environnement, mais ils sont bien conscients qu'ils ne peuvent plus se passer des équipements et du confort de la vie moderne...

Des variations climatiques

Les variations brutales et l'imprévisibilité des conditions météorologiques inquiètent les chasseurs. Avant de partir en bateau, ils regardent le ciel, observent la hauteur des nuages, leur forme, leur direction ainsi que les caractéristiques du vent et décident s'il est prudent de

¹³¹ *Sassat* : petite polynie

s'aventurer en mer pour chasser. Le savoir traditionnel, qui permettait de prévoir les conditions météorologiques, est devenu moins fiable. Les épisodes de désordres climatiques brutaux et très violents, sont de plus en plus fréquents. Comme par exemple le 11 avril 2011, avec moins 39° C au plus froid de la journée et moins 26° C au plus « doux », ou une tempête de neige, le 26 juin 2013, ou bien encore des pluies torrentielles, soudaines et dévastatrices au mois d'août 2016, qui ont provoqué des glissements de terrain au sein même des villages. À Siorapaluk, en juin 2018, plusieurs chiens attachés à leur chaîne, ont été ensevelis et des séchoirs à viande détruits.



Figure 362 - Des désordres climatiques : À gauche, tempête de neige à Qaanaaq le 26 juin 2013, à droite, inondations dévastatrices le 2 août 2016

Le réchauffement climatique et le gibier

Dans son rapport du mois de novembre 2017, la CCI, commission du Conseil Circumpolaire, s'inquiète des menaces que représentent pour les eaux des zones de reproduction des narvals et pour la grande polynie du Nord, les changements climatiques et environnementaux rapides, l'augmentation des activités maritimes, du tourisme, des explorations géophysiques et de la pollution. Les chasseurs de Qaanaaq constatent qu'autour de la polynie, la banquise devenant incertaine, le gibier l'est aussi. Le changement climatique est un problème à la fois pour les animaux et pour les hommes qui sont dépendants des ressources de cette zone. Le rapport entre les terrains de chasse, les saisons de chasse et leur gestion est remis en question. Le réchauffement du climat a favorisé la multiplication des fractures de la banquise dans le détroit de Smith et accru la vulnérabilité des narvals par le risque de se faire piéger dans des *sassat*. Mads Heiden-Jørgensen note que la concentration de glace est due tout autant aux vents qu'à des variations de température. Il ajoute que la couverture peut considérablement varier d'un endroit à l'autre, ouvrant, par ailleurs, de grandes surfaces d'eau libre (Heiden-Jørgensen & al. 2007). Les chasseurs attribuent à des variations climatiques des changements qu'ils remarquent dans la

localisation des animaux et les dates de migration. Mark Simmonds et Stephen Isaac ont mis en évidence que la réduction du couvert de la banquise se répercute sur les mammifères marins, en affectant la redistribution de leurs proies, des changements dans leurs stratégies de survie, dans leur fécondité, et altère leurs routes migratoires et leur calendrier (Simmonds & Isaac 2007). Cette tendance a des conséquences économiques sévères pour les Inughuit qui déjà sont pénalisés par les restrictions sur les exportations des produits issus de leur chasse. « La saison pendant laquelle on peut chasser sur la banquise débute trois mois plus tard que dans ma jeunesse. Cela veut dire que l'on n'a pas de revenu à l'automne, et que, pendant trois mois, il faut chercher d'autres possibilités pour vivre » (Ussaqaq Qujaukitsoq, Qaanaaq, mai 2018). Pour Peter Duneq « Le temps change constamment. Des fois il fait chaud, des fois il y a plus de glace. Ça varie d'une année sur l'autre. On ne sait jamais ce qu'il va se passer ». Il raconte qu'à Savisivik, en 1979, la banquise n'a pas fondu. En été, le bateau de ravitaillement n'a pas pu s'approcher du village à cause de la glace. « Cette année-là, n'y a pas eu d'été. Les chiens ont travaillé toute l'année. En revanche, en 2017, la banquise ne s'est formée qu'en janvier, mais on a pu circuler avec les traîneaux jusqu'au mois de juin ». Face à tous ces bouleversements, les chasseurs, comme Mads Ole, avec pragmatisme et optimisme, ont développé au fil du temps, une capacité de résilience : « Pour continuer à chasser malgré le réchauffement climatique, on va trouver de nouvelles techniques de chasse. Je ne m'inquiète pas. On doit juste s'adapter au monde actuel » dit-il.

Des narvals perturbés

La taille restreinte des aires d'hivernage et la sélection de l'habitat des populations de narvals (fjords profonds, polynies...), sont différentes de celles des autres cétacés de l'Arctique. Ces deux facteurs rendent les narvals plus vulnérables aux changements de leur environnement. (Heide-Jørgensen & al. 2015 : 54-65). Les variations de température et de salinité des eaux océaniques dues au réchauffement, génèrent des changements de comportement chez les bancs de poissons (morues, flétans...) qui constituent la nourriture des narvals. Ces variations induisent des perturbations sur les itinéraires migratoires des narvals habitués à suivre ces proies. De plus, l'augmentation de l'activité de la pêche au flétan sur les territoires des narvals crée une compétition alimentaire directe. Le trafic croissant de bateaux à moteur, pollue l'environnement des narvals. Par ailleurs, les perturbations climatiques des dernières décennies entraînent une augmentation de *sassat* hivernales dans la baie de Baffin, territoire d'hivernage pour certains groupes de narvals, ce qui contribue à emprisonner des animaux et causer leur perte. Près de six-cents narvals furent piégés en 2008 dans des *sassat* à proximité de Pond Inlet et durent être

exécutés. Les chasseurs remarquent l'influence des changements climatiques sur le comportement des narvals. « Il y a maintenant plus de narvals dans la région de Savisivik qu'ici à Qaanaaq », disent-ils. Jusqu'à la diminution récente de l'emprise de la banquise dans l'Arctique, les narvals ont vécu relativement isolés des troubles causés par les humains et des pressions de prédateurs. Ils sont demeurés farouches et très sensibles au stress causé par des perturbations de leur environnement. De façon générale, les animaux réagissent aux menaces qui les stressent, par des comportements d'agressivité, de fuite ou d'immobilité. Chacune de ces attitudes génère une suite de réponses physiologiques. Les mammifères marins, comme les narvals, sont confrontés à des défis particuliers. Fuir dans un environnement où il n'y a pas d'air et où la pression barométrique doit être prise en compte demande une adaptation et une coordination sophistiquées. Une étude menée en 2013 par Mads-Peter Heide-Jørgensen, Randall Reeves et des chercheurs du Greenland Institute of Natural Resources, émet l'hypothèse qu'ils pourraient mal gérer de nouveaux stress, tels que l'augmentation du trafic maritime dans des zones estivales clés pour leur nourriture et leur reproduction. Randall Reeves est inquiet : « les résultats sont préoccupants, dit-il, car ils suggèrent que les narvals ne sont pas physiologiquement équipés pour soutenir sans dommage une exposition répétée à des événements stressants ». Les narvals risquent d'être peu résistants aux changements environnementaux rapides actuels (Heide-Jørgensen ; Reeves & al. 2013 : 50-54).

10 - 2 - Quand la modernité s'invite : l'eau douce, l'électricité et la pollution

10.2.1 De l'eau douce

À Qaanaaq et dans les petites implantations, la communauté est confrontée à des problèmes cruciaux liés notamment à la production de l'eau douce, de l'énergie et à la pollution. Salles de bains, douches, machines à laver le linge ou la vaisselle, ont créé de nouveau besoin en eau. La population s'est concentrée en quatre lieux. Les réserves tarissent plus souvent qu'autrefois. Comment approvisionner les villages en eau courante quand celle-ci est gelée la majeure partie de l'année ? À Qaanaaq, pendant l'été, l'eau douce est obtenue par la captation du torrent qui ne coule que pendant quelques mois. De nombreux foyers installent des tuyaux de siphonage ou vont puiser de l'eau pour remplir des bidons.



Figure 363 - En été, l'eau est puisée dans le torrent qui traverse Qaanaaq

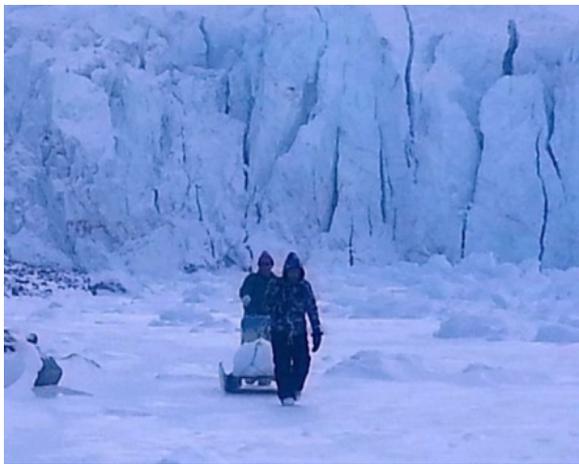


Figure 364 - En hiver, des morceaux de glacier ou d'iceberg pour l'approvisionnement en eau du foyer

Huit mois par an, il fait trop froid pour que les rivières coulent. La solution la plus simple est alors de partir avec un traîneau sur la banquise pour aller chercher un fragment d'iceberg ou de glacier, qui, posé près de la maison, servira de réserve d'eau pour le foyer. À Qaanaaq, pendant l'hiver, des scrapers et des camions à benne, circulent sur la banquise, en face de la plage, pour arracher et collecter la glace d'icebergs isolés et échoués. La glace obtenue est déversée à proximité de la « fonderie » et ramenée à l'état liquide. L'eau stockée dans d'énormes réservoirs est distribuée, à la demande, par des camions citernes calorifugés. Cette méthode est coûteuse. Le mètre cube revient à plus de 600 DKK (80 €/m³). En comparaison, un mètre cube d'eau en France, coûte au consommateur entre trois et six euros.



Figure 365 - Pendant les mois de banquise : collecte de glace d'iceberg pour alimenter Qaanaaq en eau douce

L'approvisionnement régulier en eau douce est un problème majeur pour le développement économique de la communauté. La coopérative a des besoins considérables en eau potable pour le traitement des poissons et du *mattaaq* et la fin du printemps, moment où les icebergs ne sont plus accessibles et où le ruisseau ne coule pas encore, coïncide avec la période de la haute saison de pêche au flétan.

Lorsque la pêche commence en novembre, du fait qu'il n'y a que deux cargots par an à cause de la banquise, il faut stocker les poissons dans des entrepôts frigorifiques, maintenus à température constante, et attendre sept à huit mois pour les expédier vers le sud. Les coûts élevés de l'eau et de l'électricité nécessaires au conditionnement des flétans, font que la rentabilité de la principale entreprise de la ville pourrait être remise en question.

10.2.2 La pollution

Les Inughuit s'inquiètent de l'impact sur les eaux qui les alimentent en nourriture depuis des siècles, de l'augmentation du trafic maritime le long de la côte ouest et dans le passage du nord-ouest. Il accroît le risque de pollution aux hydrocarbures. De plus, les chasseurs ont conscience que les substances nocives produites dans les grandes villes d'Amérique du Nord,

d'Europe et d'Asie, transportées vers le nord, sur des milliers de kilomètres, par les vents, les courants océaniques et les fleuves, viennent polluer les eaux dans lesquelles vivent et migrent les narvals.

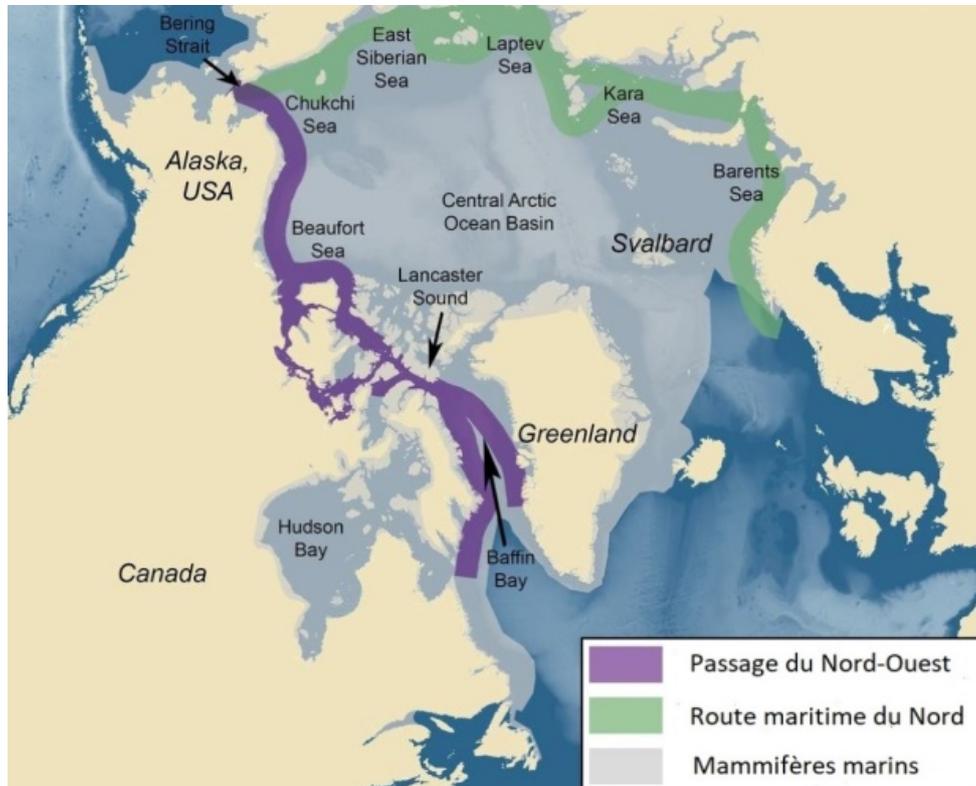


Figure 366 - Routes maritimes impliquant le Nord-Ouest du Groenland - Source : Hauser & al. 2018

Au Groenland, les licences d'explorations minières et pétrolières, vendues à des multinationales, sont soumises à une analyse préalable des risques potentiels, tant pour la population que pour les animaux et pour l'environnement. D'où la décision de dresser un atlas de sensibilité aux déversements d'hydrocarbures : l'*Oil Spill Sensitivity Atlas*. Ce travail a été mené par un groupe de scientifiques du *Greenlandic Institute for Natural resources (Pinngortitallarfik)*, de Nuuk et du département de biosciences de l'université danoise d'Aarhus. L'atlas est divisé en zones, en fonction de leur degré de sensibilité. Cette sectorisation permet aux autorités (en fait à l'armée danoise) de réagir rapidement en cas de pollution au pétrole.

À proximité du fjord Inglefield, en 2018, la société Alba Mineral Resources a dû réviser un projet d'extraction de titane à Moriusaq. Bien que le village soit fermé depuis 2010, les chasseurs qui y sont nés, entretiennent toujours un lien très fort avec leur terre natale. Le projet d'exploitation du minerai comportait une clause d'expropriation et prévoyait, notamment, de raser les maisons pour excaver le titane de la plage. L'indignation et les protestations véhémentes

de l'ensemble des Inughuit qui, de plus, craignaient une pollution sonore et chimique des eaux dans lesquelles ils chassent les narvals, ont permis de remettre en question la procédure et finalement de réévaluer le degré de rentabilité du projet.

Les débris de fusées, lancées depuis la Russie pour mettre en orbite des satellites, notamment pour l'Agence Spatiale Européenne, retombent dans la baie de Baffin, entre le Nunavut et le Groenland. Ces fusées sont propulsées avec un carburant très toxique : l'hydrazine. Déjà quinze lancements ont eu lieu. Bien que l'hydrazine ne se bio-accumule pas et que les Russes assurent que la totalité du carburant est brûlé avant que les débris de la fusée ne plongent dans les eaux de la baie, les Inughuit craignent que cette substance pollue les eaux de la polynie et atteigne la faune et l'écosystème de la région (John Thompson. *Nunatsiaq News*. 25 Avril 2018).

Alimentation et pollution

Plus de deux cents composés dangereux provenant de régions industrialisées, et concentrés dans les animaux marins, ont été détectés dans le corps d'inuit groenlandais (Johansen *et al.* 2007 : 173-178). Ces produits chimiques, métaux lourds, polluants organiques comme le PCB (composés perfluorés), sont transportés vers les eaux du Groenland depuis les pays industriels lointains. Ils sont connus pour affaiblir le fonctionnement du système immunitaire (Renner, French, Assadourian 2005 : 93). Le *mattaq* est parmi les produits les plus contaminés. Marie-Pierre Verdier, chercheuse à l'INIST-CNRS, a effectué une étude sur le stockage, dans la neige, du mercure provenant de l'atmosphère (Verdier 2007). L'accumulation puis la fonte des neiges polaires transforment une pollution mercurielle diffuse de l'atmosphère en une pollution importante des milieux recevant les eaux de fonte (sols, milieux aquatiques). Le mercure, les PCB, les pesticides qui proviennent essentiellement des processus anthropiques des latitudes méridionales, pénètrent dans la chaîne alimentaire des systèmes terrestres et aquatiques et se concentrent dans l'organisme des poissons et des mammifères situés au sommet de chaînes trophiques par bioamplification¹³². L'université d'Aarhus mène depuis plusieurs années une veille sanitaire sur la pollution des phoques et des poissons dans la région de Qaanaaq. Tous les deux ans des prélèvements sont effectués sur vingt animaux. Pendant une semaine, Line Anker Kyhn, biologiste du département des biosciences du Marine Mammal Research de l'université d'Aarhus, collecte des échantillons de viande, de sang, d'urine, de gras, de glandes etc...

¹³² Tendence des organismes de fin de chaîne alimentaire à concentrer de grandes quantités de polluants ou de contaminants présents dans un biotope.

prélevés sur vingt phoques commandés aux chasseurs, pour les analyser au Danemark¹³³. En 2018, elle m'a commenté les résultats des analyses des années précédentes. Le gras des poissons contient des métaux lourds : mercure, plomb ... « Il ne faudrait pas en consommer plus de dix-huit grammes par semaine », reconnaît-elle. L'apport quotidien de métaux lourds avoisine et même dépasse, la dose journalière admissible établie par l'OMS (Organisation Mondiale de la Santé). Les Inughuit, par la spécificité de leur alimentation, sont particulièrement exposés au mercure. Les courants du sud qui charrient jusqu'à leurs territoires de chasse d'énormes quantités de déchets toxiques venus de terre lointaines, leur relation symbiotique avec la nature et les mammifères marins (base traditionnelle de leur alimentation), les ont rendus vulnérables aux polluants de la société moderne.

« Les scientifiques, ont trouvé de fortes concentrations de toxines dans les poissons. Si ces poissons toxiques sont mangés par un phoque et que nous mangeons le phoque, nous sommes intoxiqués. Cela signifie que notre nourriture traditionnelle nous empoisonne ! » s'indigne Magssannguaq Oshima (41 ans), chasseur à Siorapaluk.

L'éventail nutritionnel sur place est trop réduit. Ce qui, par le passé, a permis à la communauté de survivre n'est plus fiable de nos jours. Le corps des Inughuit, contient la plus grande concentration de produits chimiques et de pesticides jamais trouvée chez un être humain, où qu'il vive (Verdier 2007). Marie-Pierre Verdier a mesuré un taux de mercure total dans le foie et les reins des Inuit, sept à huit fois plus élevé que dans celui des Danois, des Norvégiens ou des Suédois (*idem*). Selon le docteur Henning Sloth Pedersen, qui, en collaboration avec plusieurs chercheurs de l'université d'Aarhus, a étudié le cas de deux-cent-sept femmes groenlandaises enceintes, les quantités sont tellement énormes que le lait maternel et les tissus cellulaires de certaines, pourraient être classés comme déchets toxiques (Henning Sloth Pedersen 2005). En même temps, ces aliments sont des sources de substances nutritives importantes pour les Inughuit et un changement de leurs habitudes alimentaires peut entraîner d'autres risques pour leur santé. Changer de régime alimentaire signifierait détruire une culture millénaire. Les chasseurs affirment leur droit à perpétuer leur tradition ancestrale. Ils refusent la « colonisation dans l'assiette ». Pour eux, ce sont les pays industrialisés qui mettent l'environnement en danger. Nous sommes mieux placés que les organisations internationales pour savoir comment traiter l'environnement, clament-ils. Cependant, l'important surplus de sélénium dans de nombreux

¹³³ Les chasseurs sont rétribués pour leurs prises : chaque phoque rapporté (c'est l'époque où ils sortent sur la banquise au soleil) est payé par l'université 500 DKK au chasseur (qui garde ensuite l'animal). Mads Ole en a capturé cinq en une journée, ce qui lui a rapporté 2500 DKK (325 euros). Les poissons sont payés 50 DKK (6,5 euros) et gardés par la biologiste.

tissus fauniques, y compris dans le *mattaaq* des narvals, est susceptible de procurer aux Inughuit une certaine protection contre une forte exposition au mercure (Mosbech, Flora & al. 2018). Ces aliments traditionnels de l'Arctique contenant également des vitamines, des micronutriments et des acides gras (qui constituent un mécanisme antagoniste réduisant les méfaits des métaux lourds et du mercure) pourraient même s'avérer plus sains que certains produits alimentaires occidentaux industrialisés. Le bureau groenlandais de la nutrition, chargé de fournir des informations sur un régime alimentaire sain et nutritif, suggère d'orienter la chasse vers plus de gibier terrestre et vers les espèces trophiques inférieures pour réduire l'exposition humaine au mercure (*Greenland Statistics* 2017). Au mois de juillet 2016, à Qeqertat, je rencontrais le docteur Christian Sonne. Il effectuait des prélèvements sur un narval afin de les analyser dans son laboratoire de toxicologie des mammifères marins à l'université d'Aarhus, au Danemark. « Les Inughuit pourraient diminuer leur consommation de produits pollués et les risques de problèmes de santé qui leur sont liés, en réduisant leur consommation de viscères, foie, cœur, intestins (contenant des produits toxiques), de tissus adipeux (contenant des polluants organiques persistants) et leur consommation préférentielle des animaux au bas de l'échelle des réseaux trophiques ». m'expliqua-t-il. « De même, la consommation d'animaux jeunes aboutirait à une moindre exposition au cadmium, au mercure et dans quelques cas au PCB, aux retardateurs de flamme bromés et aux composés perfluorés ».

Pollution locale : la gestion des déchets domestiques

Comme beaucoup de sociétés traditionnelles, les Inughuit ne généraient que très peu de déchets. Ils découvrent une nouvelle problématique liée à la modernité : la gestion des déchets. Les déchets ménagers sont collectés, déposés et éliminés par brûlage en plein air. Cependant, à Qaanaaq, l'incinérateur ne fonctionne plus depuis plusieurs années. Ni la ville ni les villages n'ont de réseau de collecte des eaux usées et des eaux noires. Les excréments sont déposés dans des sacs en plastique ramassés régulièrement par un camion ou un petit véhicule de la municipalité, puis stockés près de la plage. Dans les implantations éloignées la gestion des déchets se pose dans les mêmes termes de compatibilité avec la vie en interaction avec la nature.

10 - 3 - La langue, l'isolement des villages

Oralité, internet et transmission

Les aînés, respectés de tous, transmettent par la parole et le langage, un héritage culturel. L'oralité donne une dynamique à la transmission. Le locuteur lui imprime sa personnalité, son

vécu, ses affects. Ce qui est transmis n'est pas figé dans sa forme. L'oralité implique un contact entre les membres de la communauté et dans ce sens est empreinte d'un rôle social. Elle structure la communauté par son schéma transgénérationnel vertical. L'arrivée de la radio puis de la télévision et maintenant des téléphones portables et d'internet, ont bouleversé la tradition des conteurs et de la transmission orale. Les Inughuit ne restent plus assis par terre ou sur un petit tabouret à écouter les histoires de chasse, les mythes fantastiques, racontés par leurs aînés. Blottis dans un canapé devant un écran de télévision ou les yeux rivés sur leurs tablettes ou leurs ordinateurs, ils regardent des films rarement sous-titrés en kalaallisut, langue nationale (les mots sont trop longs pour paraître à l'écran en sous titrage !) ou des dessins animés, dont la compréhension ne nécessite apparemment pas de traduction. Pourtant, ils sont extrêmement fiers de leur dialecte. «Nous avons hérité notre langue de nos ancêtres. Si nous la perdons, les générations futures ne connaîtront plus rien de leur passé riche » affirme Navarana K'avigak¹³⁴. La disparition de l'inuktun, porteur de l'héritage des connaissances ancestrales de la mer et de la glace, de la terre, des animaux, de l'environnement, d'histoires et de mythes, pourrait mettre en danger la transmission des savoirs et, à terme, la richesse culturelle des Inughuit.

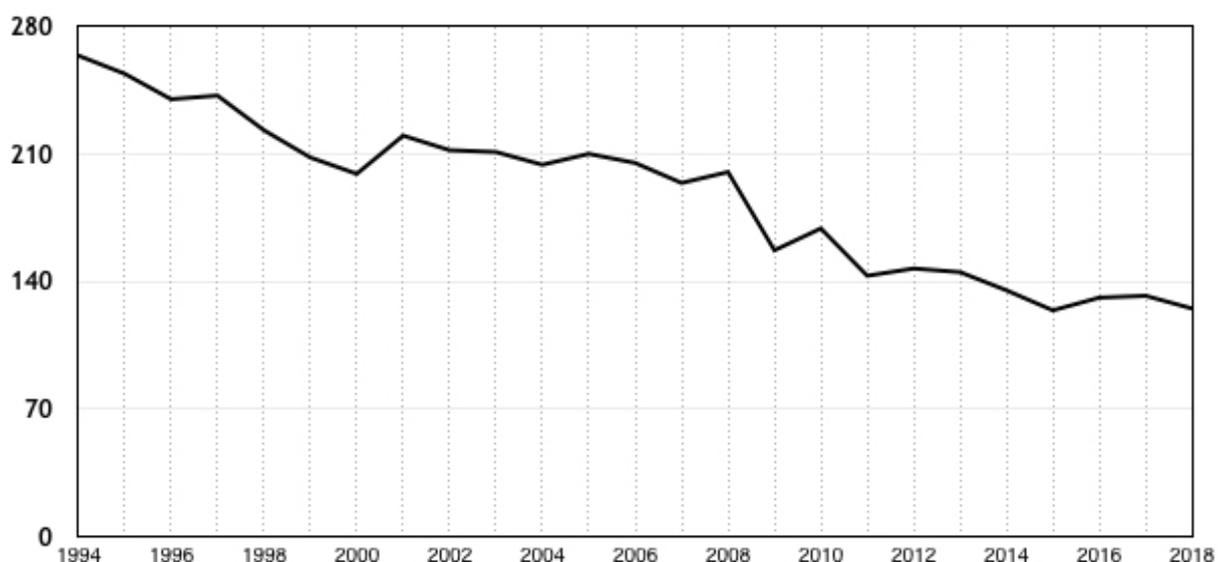
Comme dans d'autres domaines (déplacements, équipements de chasse, habillement...) entre modernité et tradition, les Inughuit ont adopté ce qui leur permet d'allier leurs spécificités à la modernité. Ils ont intégré internet, qui leur offre une ouverture au monde, en le mettant au profit de leurs traditions et de leur langue. Dans le groupe communautaire local de Facebook, *Allagarsiivik Qaanaami* (littéralement : bavardage électronique des habitants de Qaanaaq), les échanges se font en inuktun. Cette pratique, tout en permettant à la communauté de rester en connection avec des membres éloignés des réseaux ancestraux de partage de nourriture traditionnelle, constitue une alternative moderne à l'oralité. Le réseau social *Allagarsiivik Qaanaami*, allie l'inuktun à une technologie populaire et contribue à tisser entre les membres de la communauté des liens nouveaux dans leur forme. Le réseau, en donnant une place de choix au partage de la nourriture traditionnelle, participe à la transmission des savoirs (Dunn & Gross 2016). Il intègre pleinement les chasseurs et le fruit de leur chasse dans la modernité. Par ce fait, on peut considérer que *Allagarsiivik Qaanaami* renforce le sentiment d'appartenance communautaire, perpétue la tradition d'échange et d'entraide et pérennise la pratique de l'inuktun.

¹³⁴ Navarana K'avigak est née en mars 1947 à Uummanaq. Elle est une descendante de Qitdlarsuaq

Les villages isolés

L'apparition tardive de la banquise annuelle et sa fragilisation ont contribué à rendre dangereux ou impraticables des itinéraires traditionnellement empruntés par les traîneaux à chiens de village à village. Cela entraîne l'isolement d'implantations pendant une partie de l'année et à terme contribue à leur abandon. C'est le cas d'Etah, de Qeqertarsuaq, abandonnés en 2005 (les habitants étant trop âgés, il n'y avait plus de chiens depuis 1996), de Moriusaq fermé en 2009. Au sud, l'itinéraire reliant Qaanaaq à Savissivik n'est plus praticable depuis 1992. La liaison s'effectue maintenant par hélicoptère. Les chasseurs accusent le changement climatique et le gouvernement central, d'être responsables de l'abandon progressif des petits villages isolés. À Siorapaluk, Putdlaq, chasseur retraité, pense que si la diminution de la banquise continue, le village sera bientôt abandonné. « Déjà, nous sommes de moins en moins nombreux chaque année. Quand il y avait de la banquise ici, on pouvait aller chasser sans problème » dit-il. Ikuo Oshima, un autre chasseur, n'est pas plus optimiste : « Si les conditions ne changent pas et ne deviennent pas meilleures il est possible que le village soit complètement déserté dans les années à venir. Maintenant on est si peu nombreux... et il y a de moins en moins d'habitants chaque année ». Durant l'hiver 2010, une partie des villageois de Siorapaluk a préféré passer la saison sombre et rigoureuse à Qaanaaq, faisant chuter la population de Siorapaluk d'une quarantaine de personnes à une vingtaine, et provoquant la fermeture momentanée de l'école. Pour rester viable, aux yeux du gouvernement, la population d'un village ne doit pas descendre en-dessous de vingt-cinq habitants. L'équilibre est fragile. Les comptoirs, dans un premier temps, et maintenant les services et les difficultés de communication dues aux mauvaises conditions de glace, sont facteurs de regroupement. Attirée par les commodités de Qaanaaq, la population de Savissivik a diminué de plus de 40% depuis 1990 et encore de près de 10% par rapport à son niveau de 2000. Elle est actuellement d'une soixantaine habitants. Qeqertat semble cependant être une exception à cette tendance. Sa situation, sur un îlot rocheux isolé au fond du fjord Inglefield, aurait pu accélérer son abandon. Mais les eaux l'entourant sont, en été, le lieu privilégié de reproduction des narvals. Le fait que la chasse y soit strictement réglementée, aboutit à un paradoxe. Les chasseurs continuant à pratiquer la chasse traditionnelle en kayak, trouvent là un terrain de chasse protégé des nuisances des bateaux à moteur. Qeqertat, qui, de plus, a été électrifié en 2018, est le seul des trois villages isolés à voir sa population stabilisée. Il est à souligner que c'est aussi le seul à être une implantation traditionnelle

Tableau 63 - Évolution de la population des trois villages isolés : Siorapaluk, Qeqertat et Savissivik



La politique du gouvernement de Nuuk est pragmatique. L'objectif est de regrouper la population éparse des petits villages pour diminuer les frais énormes de maintenance de leurs infrastructures et supprimer les allocations versées aux villageois isolés. Selon Putdlaq: « les gens du Nord ne sont, jamais entendus. Le gouvernement veut fermer les petits villages sans se soucier de l'avis des chasseurs ».



Figure 367 - Mercredi, arrivée de l'avion en provenance de Nuuk via Ilulissat et quelques autres escales. 2010.

Dans les endroits où le développement économique est improbable, la meilleure option, selon Kåre Hendriksen, Professeur au Centre des Technologies Arctiques du Danemark, serait que les habitants changent de lieu (Hendriksen 2014). De telles suggestions ne conviennent évidemment pas aux Inughuit. Au lieu de cela, ils soutiennent qu'il est nécessaire de s'assurer que les décideurs politiques et les entreprises ne les oublient pas simplement parce qu'ils sont éloignés. « Les gens d'Ilullisat ou de Nuuk, peuvent espérer un avenir meilleur. Mais nous, dans les petits villages du nord, nous sommes oubliés », dit Rasmus Avike originaire de Moriusaq, village aujourd'hui fermé.

10 - 4 - Des espaces de nostalgie

Les cousins du détroit de Smith

La libre circulation dans le détroit de Smith, est un point conflictuel entre le Groenland, le Canada et le Nunavut. Le pont de glace, au nord de la polynie, entre l'Avanersuaq et l'île Ellesmere, est au cœur de l'histoire et de la culture inughuit. La dernière migration menée par Qitdlarsuaq, en 1864, l'emprunta pour traverser le détroit de Smith.

Six générations plus tard, Qitdlarsuaq a plus d'un millier de descendants de part et d'autre du détroit. Des liens familiaux perdurent et les communautés de l'Avanersuaq se sentent toujours intimement connectées aux terrains de chasse d'Ellesmere. Les aînés se souviennent d'un passé très récent où, au printemps, ils pouvaient traverser le pont de glace qui relie le Groenland à *Umimmat Nunaat* (île Ellesmere). « Dans les années 70, on pouvait aller à Grise Fiord en passant par la banquise, et depuis là, plus au sud » dit Putdlaq, chasseur de Siorapaluk. De l'autre côté du détroit, sur l'île Ellesmere, Larry Audlaluk, chasseur du Nunavut, raconte son enfance aux touristes de passage. Il n'avait que trois ans, en 1953, quand sa famille originaire d'Inukjuak, au nord-est du Québec, et quatre-vingt-sept Inuit, ont été transférés sur l'île Ellesmere dans la région de Grise Fiord. Ils étaient censés, conforter la présence du gouvernement fédéral face aux chasseurs inughuit qui venaient chasser sur le territoire canadien. Il leur avait été promis que ce ne serait que pour deux années. Ils furent abandonnés à eux-mêmes. Audlaluk raconte que les familles déplacées ne connaissaient ni la faune, ni l'environnement, ni les techniques de chasse du Haut-Arctique, ni l'obscurité de la nuit polaire. Ironie de l'histoire, ce sont les chasseurs Inughuit de la région de Qaanaaq qui les sauvèrent de la famine en leur transmettant des techniques de pêche et de chasse sur la glace, qu'eux-mêmes

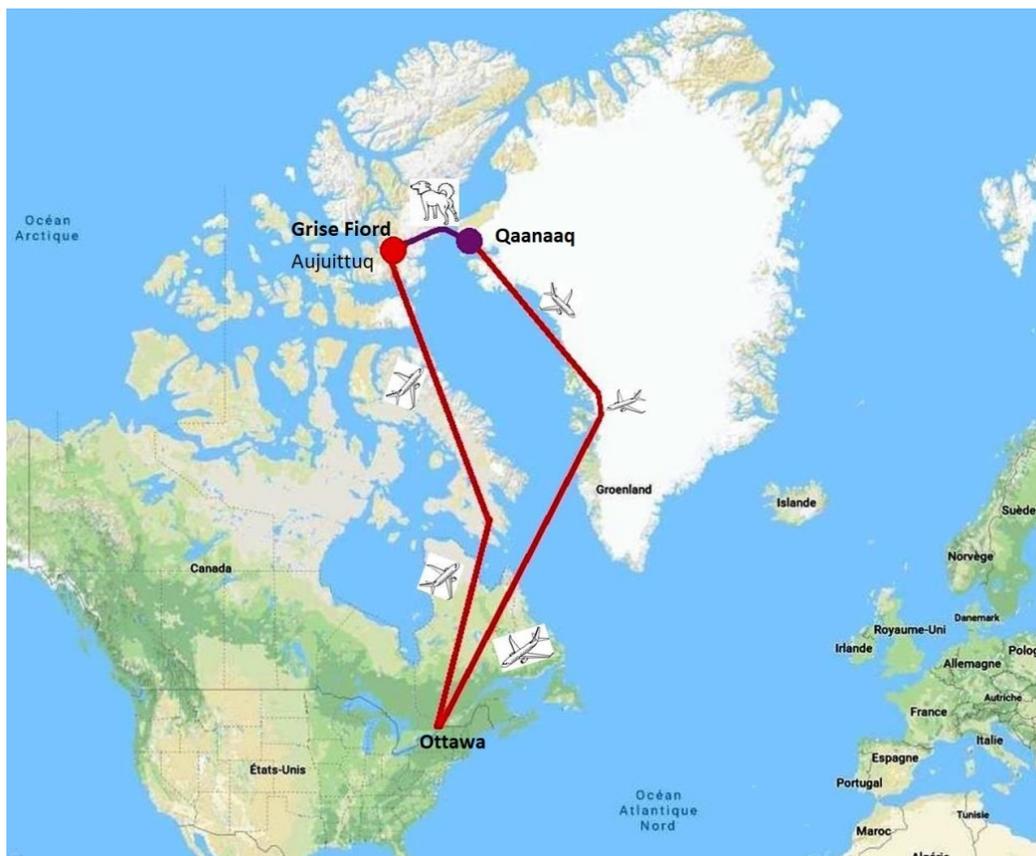
devaient à leurs lointains ancêtres, compagnons de Qitdlarsuaq (Audluluk ; Grise Fiord 2018). Dans une cabane de chasse de l'île de Qeqertarsuaq, j'ai assisté à une communication par radio, attestant de la persistance du lien entre ces communautés. Kristian a déroulé une longue antenne autour de la cabane, mis des piles dans le poste posé sur une planche. Après quelques tâtonnements la communication a été établie. Une voix a émergé au milieu d'un crépitement de parasites. Assis sur la plate-forme, les chasseurs attentifs baissaient la tête pour mieux se concentrer sur la conversation. La communication se brouilla. Kristian raccrocha le micro à un clou, et se tournant vers moi avec un sourire dans lequel se mêlait satisfaction et fierté : « *Family* », me dit-il (Vidéo 30).

Pour se rendre visite les uns aux autres, les familles établies de chaque côté du détroit de Smith, doivent, encore actuellement, rejoindre Ottawa et enchaîner pas moins de cinq vols, soit un périple de plus de 7750 kilomètres, (15 500 km aller-retour !) alors que les côtes bordant le détroit ne sont distantes que de 80 kilomètres. Les Inughuit réclament la libre circulation dans le détroit avec leurs traîneaux à chiens en franchissant des frontières internationales, pour aller chasser dans la giboyeuse polynie du nord et sur leurs territoires ancestraux d'Ellesmere. Ils veulent revenir à la situation territoriale d'avant le 11 septembre 2001, lorsque les contrôles aux frontières étaient moins drastiques et même d'avant 1999 lorsque parallèlement à la création du Nunavut, le Canada limita leurs déplacements sur son sol au-delà du détroit de Smith. En 2017 la commission *Pikialasorsuaq* du Conseil Circumpolaire Inuit, (commission de la polynie du nord) à la suite à de longues consultations avec les intervenants, a demandé que la polynie des eaux du nord soit gérée par des représentants inuit des communautés de cette région, ainsi que l'établissement d'une zone protégée, autour des eaux septentrionales, surveillée et gérée par les Inuit et reconnue internationalement. Cela devrait être accompagné d'une «zone de libre circulation» pour que les populations du Groenland et du Nunavut puissent voyager sans passeport entre les deux juridictions. Ces mesures permettraient de résoudre les problèmes douaniers croissants pour les chasseurs de la région et de reconnecter les familles de chaque côté du détroit. (Ducharme. *Nunatsiaqonline* 23/11/2017).

Distance à parcourir pour une réunion de famille à Grise Fiord, sur la côte ouest du détroit de Smith

Qaanaaq-Ilulissat	1081 km
Ilulissat-Kangerlussuaq	247 km
Kangerlussuaq-Ottawa	2823 km
Ottawa-Iqaluit	2093 km
Iqaluit-Grise Fiord (<i>Aujuittuq</i>)	1506 km

Total de Qaanaaq à Grise Fiord : 7750 km en avion soit 15 500 km aller-retour, presque un demi-tour du monde



Alors que le trajet de Qaanaaq à Grise Fiord est de 363 km en traineau à chiens

Figure 368 - Trajet de Qaanaaq à Grise Fiord

Thulé - Pituffik et le Mont Dundas

Enclave américaine dans le territoire danois (groenlandais), la zone est interdite aux chasseurs non munis d'une autorisation spéciale. « Il est faux de dire que Pituffik est ouvert aux chasseurs, s'insurge Mads Ole. Pituffik n'est ouvert qu'une fois par an, à l'occasion de la fête de la base militaire, le jour où se déroule la course de traîneaux à chiens. Nous n'avons pas le droit de nous rendre à Pituffik avec nos attelages sans une carte d'admission et un contact préalable avec les autorités de la base ».

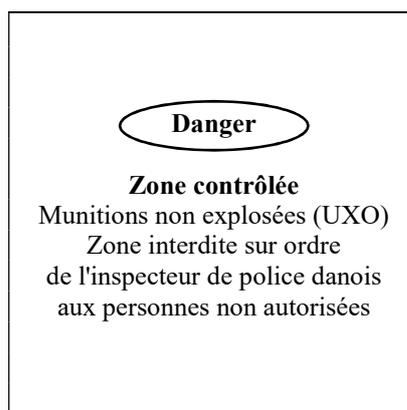


Figure 369 - À proximité de Thulé - Pituffik. Photos de Niels Miunge

La génération qui a subi la délocalisation en 1953, s'éteint année après année, mais l'expulsion de Thulé demeure pour la plupart des Inughuit une immense frustration, une spoliation du territoire de leurs ancêtres, une atteinte à leur identité. Aussi, nombreux sont les jeunes chasseurs des nouvelles générations, qui, en famille, parcourent le trajet en traîneau à chiens, de Qaanaaq jusqu'à la limite de la base militaire de Thulé-Pituffik, et sortent les appareils photo, devant ce qu'ils considèrent comme le lieu emblématique de leur identité, un lien avec leurs ancêtres : le mont Dundas dans la baie de l'Etoile.



Figure 370 - Le mont Dundas à Thulé. Photos de Ole Kristensen et Mads Ole Kristiansen

Chapitre 11 - Transmission, évolution et adaptations

« La modernité de chaque société est le produit original d'une combinaison : institutions modernes plus institutions traditionnelles ». Thibault Martin (2001)

Même si le respect des enfants, comme des adultes, vis à vis des chasseurs, reste très grand, Toku Oshima, comme Magrethe Løvstrøme, déplorent chez les adolescents, une perte des savoir-faire. Selon Magrethe Løvstrøme la communauté souffre d'une génération sans transmission . « La génération dont les parents ont été déplacés de Thulé à Qaanaaq, a subi le traumatisme du déracinement et de la perte de repères qui s'en est suivie », dit-elle. « Il faut posséder, le partage se perd, tout a un prix » constate Dan Norman, le proviseur du collège.

La transmission des savoirs a dû surmonter plusieurs « crises » environnementales et culturelles, qui ont profondément marqué la communauté, remettant en question les savoirs et valeurs ancestrales. Rappelons pour mémoire l'introduction des armes à feu, en 1890, qui a révolutionné les techniques de chasse, l'évangélisation et le premier comptoir commercial, en 1910, qui ont supplanté l'animisme et le troc, l'élargissement, en 1953 de la base américaine de Thulé et le déplacement de la population, causes d'un sentiment tenace de frustration, et, plus récemment, les changements environnementaux qui menacent la faune, la banquise et un mode de vie ancestral. Ajoutons à cela l'ouverture à la mondialisation introduite par les moyens de communication modernes. Tout comme le remarque Nastassja Martin chez les Gwhich'in, très conscients des enjeux qui se jouent derrière leurs problèmes actuels (Martin 2016), les Inughuit sont conscients de l'influence de ces points critiques sur la pérennité de leurs savoirs. « La glace fond. On ne peut plus vraiment transmettre les traditions à nos enfants », dit Nukapianguak (58 ans). « Ceux qui ne sont pas chasseurs ne peuvent pas comprendre combien de temps il faut à un chasseur pour maîtriser tout ce que ses ancêtres lui ont appris » soupire un chasseur de Qaanaaq. Questionner la pérennité de la culture ancestrale des chasseurs inughuit, c'est alors s'interroger sur ce qui est transmis : savoir-faire, modes de pensée, comportement social, connaissance du territoire, de l'environnement, des animaux, mais aussi des savoirs qui s'appliquent aux

techniques de fabrication des équipements de chasse (kayak, traineau, vêtements), des techniques du corps. La transmission de l'ensemble de ces traits distinctifs, structure la communauté en assurant sa particularité. Les Inughuit sont humbles dans leur relation à l'environnement, mais fiers de leur culture et déterminés à relever le défi de leur modernisation dans le respect du passé.

A ce point de mon travail, il me fallait identifier à qui sont transmis les savoirs inventoriés dans la première partie de ce mémoire, par qui et selon quel mode. Toku, jeune chasseuse de Qaanaaq m'apporte les premières réponses.

11 - 1 - Modes de transmission des savoirs et savoir-faire dans un environnement en changement

Relever le défi

Dans chacune des quatre implantations, des jeunes adultes entreprenants, mais aussi des anciens, se mobilisent pour relever le défi et assurer la pérennité de leurs savoirs. Toku ayant constaté que des enfants n'avaient pas de moufles pour tenir leurs mains au chaud, a créé une association et décidé de leur apprendre à coudre, comme le faisaient leurs ancêtres, des moufles et des *kamik* en peau. Le résultat est encourageant. « Ils viennent spontanément » dit-elle. Après deux années de cette expérience, Toku a initié à la confection de vêtements, en plus des enfants, une cinquantaine d'adultes qui ont retrouvé des savoir-faire de leurs aînés. Les *kamik* réalisées dans son atelier, sont vendues aux habitants de Qaanaaq, au profit de l'association qui, elle-même, forme les jeunes. Par son initiative, Toku stimule la créativité et le sentiment d'appartenance identitaire de la nouvelle génération tout en l'incluant dans un système économique moderne. L'énergie de Toku, son engagement et son dévouement au service de la culture et des enfants de la communauté, lui ont valu, en plus de l'estime de chacun, plusieurs récompenses officielles. Pour Aviaja Egede Lyngé, responsable, pour le Groenland, du programme de la Convention des Nations Unies relative aux droits de l'enfant, Toku représente un exemple pour les jeunes. Elle l'a nommée « ambassadrice des enfants de Qaanaaq ». Un sentiment de fierté communautaire et une prise de conscience d'être les héritiers d'une culture distinctive, retrouvent un nouveau souffle. "La sagesse de nos ancêtres, dit Isigaitsoq Qujaukitsoq (née à Uummannaq en 1925, décédée en 2018), vit non seulement dans notre cerveau, mais aussi au bout de nos doigts. Pour garder la tradition nous avons besoin à la fois de nos mains, de notre cerveau, mais surtout de notre cœur! " (Qaanaaq 2015).



Figure 371 - Toku dans son atelier, avec des enfants de Qaanaaq



Figure 372 - Les kamik confectionnées par les jeunes dans l'atelier de Toku

11.1.1 L'apprentissage du futur chasseur en kayak

La complexité de la chasse en kayak nécessite qu'avant de s'aventurer sur l'eau en kayak et réellement commencer son apprentissage avec un chasseur expérimenté, le futur chasseur de narval maîtrise de nombreux prérequis. Le cheminement le menant progressivement de la connaissance des techniques à la capacité à s'ajuster au contexte et à contrôler l'action vise à sa

maîtrise globale de l'acte de chasse, c'est-à-dire à ce que Blandine Brill nomme : « la capacité à trouver rapidement une solution aux problèmes rencontrés, dans toutes les situations » (Brill 2002 : 254). Le futur chasseur de narvals acquiert des connaissances et développe ses capacités par la pratique et par des approches complémentaires. Sa compétence et son adresse ne peuvent se réduire à une transmission expert/novice. Elles sont la synthèse de savoir-faire et de développement de techniques du corps. Leur intégration, par les novices, se fait en termes de développement. La réponse neuromusculaire et la dynamique de groupe ne peuvent être transmises que par une pédagogie active, en situation, et une pratique assidue. Le feed-back dans cette approche, est immédiat, ce qui permet au jeune futur chasseur d'évaluer l'efficacité de son action, éventuellement d'ajuster sa technique, et finalement de développer son habileté. Dans un premier temps l'observation et l'expérimentation priment sur un enseignement verbal. La transmission par les aînés est étayée par l'interaction du jeune avec son environnement en situation sur la glace, sur la mer et la connaissance de ce que le contexte de la chasse arctique lui offre comme possibilités d'action. L'apprentissage et l'acquisition des compétences et de l'adresse, se font par ce qu'Ingold définit comme étant « l'incorporation au schéma corporel de capacités à répondre à des agents environnementaux » (Ingold 2000 : 5). Cette incorporation est réalisée comme une co-construction aîné/novice, dans un apprentissage expérimental en situation.

Taliilanguaq Peary (77 ans), se souvient qu'il avait onze ans quand son père, Kaali Peary, l'emmena avec lui pour commencer son apprentissage de chasseur. « Au printemps, je chassais les phoques sur la banquise, avec mon père. Mon père tirait en premier, puis c'était à mon tour d'essayer. Si je ratais mon tir ou commettais une erreur, c'était au tour de mon père.... Et ainsi de suite... C'est comme cela que j'ai appris à chasser ». Mamarut Kristiansen (59 ans) a lui aussi appris à chasser l'ours avec son père. Ilannguaq Qaerngaq (58 ans) a poursuivi le gibier depuis son plus jeune âge. Quant à Otto Simigaq (57 ans), il préférait suivre son grand-père à la chasse aux morses plutôt que d'aller à l'école. Inukitsork Sadorana (66 ans), me dit qu'il avait quinze ans quand il a capturé son premier béluga depuis son kayak : « Mon père ne m'a jamais donné d'équipements autre qu'un fusil. Il m'a simplement montré comment faire et m'a aidé à les confectionner moi-même ».

Le premier fusil

C'est vers onze ou douze ans, que les garçons reçoivent de leur père, leur premier fusil et commencent à aller chasser avec lui. Le fils de Masautsiaq, chasseur à Qaanaaq, vient d'avoir douze ans. Une petite fête autour de gâteaux, de *mattaaq*, de *kiviaq* et de café, un *kaffemik*, a été

organisé. Devant une partie de la communauté, son père lui remet son premier fusil en lui donnant une longue poignée de main l'incitant à être digne du nouveau statut que lui confère cette arme, celui de futur pourvoyeur. Chacun des invités se réjouit, félicite le jeune garçon et lui remet quelques friandises. Lors de la prise de son premier gibier, le garçon devra partager la viande avec sa famille et ses relations proches.



Figure 373 - Masautsiaq Hendriksen offre à son fils, son premier fusil. Qaanaaq 2018

Le premier kayak

Vers quinze ans, l'adolescent construit, avec son père ou un chasseur membre de la famille, son premier kayak. Puis, la technique d'apprentissage, que j'ai pu observer à Qaanaaq, lorsque le fils de K'ulutana a mis à l'eau son premier kayak, ne diffère guère de celle décrite au début des années soixante, par Georg Quppersimaan, un chasseur de la côte est.

« J'essayais de rester assis sans bouger, mais j'avais tout le temps l'impression que j'allais me renverser. Mon oncle tenait fermement mon kayak avec sa pagaie, et il me disait ce que je devais faire. Il était tout près de moi pour pouvoir m'attraper si quelque chose m'arrivait. Comme je n'osais pas bouger, il m'a dit : « Essaie de remuer ta pagaie, même si tu as peur ! Si tu penches d'un côté, je te tiendrai et tu ne te renverseras pas. ». J'ai levé un tout petit peu ma pagaie, mais à peine, puis je n'ai plus bougé et il s'est écrié : « tu n'apprendras jamais à aller en kayak si tu as si peur ! Bouge ta pagaie juste au ras de l'eau. Si tu te renverses, je t'aiderais à te relever ». J'ai essayé de bouger ma pagaie comme il me l'avait dit, je l'ai enfoncée dans l'eau et puis, assez vite, j'ai été capable de le faire, à peu près. [...] Après que mon oncle m'eut enseigné les règles de base, je me suis entraîné tout seul et, j'allais en kayak n'importe où ».



Figure 374 - Le premier kayak du fils de K'ulutana. Qaanaaq. 2018

« Pour mon premier esquimautage, j'ai essayé la où l'eau n'est pas très profonde, près du rivage, là où je pouvais toucher le fond avec ma pagaie. J'avais vu d'autres le faire, mais c'était un exercice difficile quand il fallait le faire soi-même. Je bougeais ma pagaie au ras de l'eau et je me penchais d'un côté et de l'autre. Je progressais lentement mais finalement je suis arrivé à me pencher jusqu'à toucher l'eau avec mon corps. J'ai eu plusieurs fois envie de me renverser mais je trouvais que je n'étais pas encore assez adroit [...] Un beau jour, je me suis renversé sans le vouloir et ce n'était finalement pas si difficile de se redresser. J'ai fait ce que j'avais appris au cours de mon entraînement, si bien que très vite je me suis remis d'aplomb. Ce n'était plus impossible. J'y ai pris goût et je me suis retourné plusieurs fois. Je ne me suis arrêté que lorsque j'ai senti que mes bras étaient fatigués » (Quppersimaan 1992 [1972]: 65).

Avigiq Sadorana (né en 1975) chasseur, se souvient précisément qu'il a fabriqué son premier kayak à quinze ans, avec son oncle et attrapé son premier narval à vingt-quatre ans. Son père, Inukitsoq (né en 1952) lui a raconté qu'il était monté pour la première fois en kayak à l'âge de neuf mois ! Tout au long de l'année, la communauté organise, pour les enfants, des courses et autres épreuves mettant en jeu l'adresse au lancer et à l'esquimautage sont organisées.



Figure 375 - Course de kayak à Qaanaaq. 2018

11.1.2 Une imprégnation culturelle précoce et active

Dès son plus jeune âge, le petit Inughuit est mis en contact avec un environnement culturel distinctif. Nourriture, animaux, équipements, moyens de déplacement... lui sont rendus familiers par son entourage familial et communautaire. Ses parents lui font côtoyer le gibier, la viande, le *mattaaq*, et forment ses préférences gustatives. Les premiers jouets d'un garçon, un minuscule fouet, un petit traineau, sont réalisés par son père et font l'admiration de tous. Les mamans rivalisent d'adresse pour confectionner une layette en peau et fourrure, réplique miniature des costumes traditionnels.



Le fouet



Un ours



De la viande



Du mattaaq



Des phoques, photo de Naduk



Des mergules, photo de Storm Odaq



Les peaux, photos de Naduk

Figure 376 - Une imprégnation culturelle précoce

A l'école maternelle, *ajaajaqarvik*, les enfants sont accueillis par un fronton sur lequel Inughuit et animaux se côtoient.



Figure 377 - Le fronton de l'école maternelle de Qaanaaq

11.1.3 Les jeux

Dans la société traditionnelle des Inughuit, les enfants jouaient à être des adultes. La manipulation de leurs jouets, des ustensiles et des équipements de leurs aînés, en miniature, exerçait leur adresse par imitation, comme des modèles, des parents, oncles, tantes ou grands-parents. La société mono-culturelle ne laissait pas de choix personnel aux enfants quant à leur avenir. Les filles devaient acquérir l'habileté nécessaire aux travaux des femmes, de même les garçons devaient parvenir à l'adresse des hommes dans les activités cynégétiques. Les garçons étaient nés pour être des pourvoyeurs. L'homme pourvoyait en chassant. Ainsi, quand le garçon commençait à chasser, il devenait un homme. Être un homme était synonyme d'être chasseur. (Musée de Qaanaaq). Aujourd'hui encore, les premiers jouets des garçons, un minuscule fouet, un petit traineau, sont réalisés par son père et font l'admiration du cercle familial. Dotés de tels équipements, beaucoup de petits garçons rêvent de devenir chasseur, même si ce rêve s'atténue à l'adolescence. Les petites filles ont des *ulus* en os, ivoire ou... plastique, pour imiter les gestes du travail des peaux par leur mère.

Les jeux et le sport tiennent une place importante dans l'apprentissage en développant des capacités d'organisation, de loyauté, d'esprit d'équipe, de sociabilité. Gregory Bateson relève que les actions composant un sport contiennent souvent des significations qui ne sont pas exclusivement des loisirs (Bateson 1995). Tandis que Richard Light souligne que, si le sport

participe à l'apprentissage, « l'habileté ne s'acquiert que par la pratique » (Light 2011 : 369-382). L'individu peut posséder des talents à différents degrés, mais les participants aux activités physiques communes aiguisent leur habileté, identifient leurs faiblesses, engagent leur mémoire musculaire, apprennent à coordonner leurs actions avec les membres de l'équipe et pratiquer jusqu'à ce que leur gestes soient automatisés (Ericsson 2006 : 683-704).

Jouer à l'attelage

Les garçons sont encouragés à mettre en scène, dans leurs jeux, à une échelle réduite, des situations de chasses futures. Par exemple, ils attèlent en éventail, « pour de vrai », des chiots à un petit traineau. Et si les chiots sont absents, des peluches, tout aussi bien disposées en éventail, assouvissent les rêves du futur chasseur. Une coutume ancienne, non tombée en désuétude est de figurer les chiens avec des humérus de phoque.



Figure 378 - « Attelage » en éventail, d'humérus de phoques. Qaanaaq 2018



Figure 379 - Des mini-attelages de chiots et de peluches

Jouer au kayak et au lancer

Les jeux et les exercices physiques ont un rôle primordial dans l'apprentissage de la maîtrise du kayak. Dès la petite enfance, des jeux mettent le petit garçon en rapport avec le kayak et le lancer de harpon. Le plus simple s'apparente à « Pigeon vole ! ». Le jeune enfant est assis sur les genoux de sa mère. Elle lui chante une chanson. Au fur et à mesure de la progression de la chanson, l'enfant est balloté comme il le serait dans un kayak. A la prononciation d'un certain mot par sa mère, l'enfant doit lancer un harpon invisible (Petersen 2004 : 99). Viennent ensuite des jeux de balançoire sur une planche posée en équilibre sur une roche.



Le kayak fascine beaucoup de garçons. A Siorapaluk, les enfants de Peter descendent en glissade, des talus de neige, en pagayant énergiquement avec une pelle pour diriger leur trajectoire, et une corde à portée de main, figurant une ligne.

Figure 380 - Jeu de pagaie à Siorapaluk. 2018

Matthew Walls rapporte la coutume ancienne des kayaks en pierres, répandue dans une large zone géographique s'étendant de l'ouest de l'Arctique à l'île de Baffin, au nord et à l'est du Groenland. Des pierres étaient disposées pour figurer la forme d'un kayak en grandeur réelle. L'enfant s'asseyait dedans comme dans un vrai kayak (Walls 2012 ; Nooter 1991). Ces kayaks servaient à des compétitions entre enfants pendant les camps d'été. Il s'agissait d'éprouver leur adresse au lancer. Un des participants tirait autour du groupe de « kayakistes » une lanière en

peau de phoque avec une boucle à l'extrémité. Il la déplaçait et la faisait remuer en tous sens pour imiter les mouvements d'un phoque. Les participants devaient viser la boucle. Celui qui parvenait à planter son harpon dans la boucle était déclaré vainqueur. Ou bien, à environ dix mètres des pseudo-kayaks, des pierres étaient empilées de façon à figurer un béluga ou un narval. Il fallait viser le « beluga » en prenant différentes positions dans le « kayak » (Walls 2012 : 182). Joëlle Robert-Lamblin mentionne également la pratique de jeux semblables, au milieu du siècle dernier, à Ammassalik, sur la côte est du Groenland (Victor & Robert-Lamblin 1989 : 273). Georg Quppersimaan, un chasseur ammassalimiut ayant grandi dans cette région, à Ikkatteq, en relate le déroulement.

« On ramassait des petits galets avec lesquels on dessinait par terre des *umiaq*, des kayaks et des maisons, aussi ressemblants que possible. Dès qu'on avait fini, on « partait » avec ces kayaks. Les filles prenaient des petites pierres allongées pour figurer leurs enfants et nous, les garçons, nous chiquions des crottes de lagopèdes, car les vieux avaient déjà pris goût au tabac.

Quand on avait joué un bon moment et qu'on avait faim, on disait. « On va chasser ! » Et quelques garçons « partaient » à la chasse aux phoques en kayak. Au bout d'un moment, ils revenaient avec leur gibier, sous forme de viande bouillie ou séchée, qu'ils donnaient à leurs « femmes de jeu ». Celles-ci le partageaient alors entre tous et on mangeait ensemble » (Quppersimaan 1992 [1972]: 28).

La similitude de l'habileté exercée par les jeux de lancer avec celle nécessaire à la chasse en kayak, la répartition des rôles entre les enfants, le mime des règles de partage de la société, soulignent le caractère éducatif de ces activités ludiques.



Figure 381 - Suikkaq dans le kayak de son père. 2016

L'observation, l'imitation, l'expérimentation

Le jeune Inughuit observe ses aînés, les imite et expérimente par lui-même sous leur regard. Pour cela, les Inughuit associent les enfants à leurs activités traditionnelles. La pêche aux ombles chevaliers, les *iqualuks*, activité familiale, est l'occasion de transmission de savoir-faire et d'apprentissages. Sur la plage du fjord McCormick, Suikkaq et Aviana observent attentivement chaque geste de leur père, Mads Ole. Ils touchent les *iqualuks* de la pointe d'un couteau ou du bout de la pierre à aiguiser. Suikkaq, comme son père, enroule la corde d'amarrage du bateau, tient la gâche, aide à relever le filet, tente d'aiguiser la lame du couteau. Il n'y a pas d'interdit. L'expérimentation prime. Ensemble les poissons sont vidés et filetés puis, de retour à Siorapaluk, partagés avec la famille de Nukagpiannguaq, l'hôte d'une nuit. L'entraide et le partage sont valorisés par les aînés qui soulignent la satisfaction et la fierté de la tâche accomplie en commun.



Observation



Expérimentation



Entraide



Comme son père



En commun



Valorisation

Figure 382 - Apprentissage : la pêche aux *iqualuks* dans le fjord Mac Cormik. Août 2016

Toutes les occasions sont bonnes pour imiter et expérimenter : guetter, tenir le fusil, viser, entretenir le trou dans la banquise pour pêcher les flétans, dépecer le gibier



Figure 383 - Depuis la berge : rechercher le gibier. Sur le canot : tenir un fusil. Qaanaaq. 2018



Figure 384 - Sur la banquise, au camp de pêche au flétan, comme les adultes : creuser un trou dans la glace. Sur les rochers lorsque la chasse a été fructueuse, comme les adultes : découper le gibier

Toku est maintenant une excellente chasseuse, mais elle se souvient, avec des frissons d'effroi, d'un de ses premiers voyages, seule, en traineau à chiens, et avoue que, d'un tempérament téméraire, elle manquait alors d'expérience.

« J'étais jeune, dit-elle en riant, jeune et inexpérimentée ! C'était au printemps, je m'en souviens bien ! Je revenais à Siorapaluk avec mes chiens, en passant par la banquise. Tout à coup près du cap Kangeq, j'ai vu devant l'attelage une large fracture dans la glace, J'ai voulu arrêter mes chiens. J'ai crié : *A-éé ! A-éé ! A-éé !* J'essayais de les retenir ! Ils filaient droit devant ! *A-éé ! A-éé ! A-éé !* J'étais terrifiée ! *A-éé ! A-éé ! A-éé !* Mais eux étaient plus expérimentés que moi ! Je les freinais ! Les freinais ! *A-éé ! A-éé ! A-éé !* J'aurais dû savoir qu'il ne faut jamais faire cela ! Les chiens savent ce qu'il faut faire. D'un bond ils avaient déjà franchi le gouffre et étaient de l'autre côté ! J'aurais dû leur faire confiance, mais au lieu de cela je les retenais encore... et le traineau est tombé à l'eau,

l'avant s'est coincé sous la plaque de glace ! Plus mes chiens tiraient plus j'étais emprisonnée entre le traineau et le dessous de la banquise ! Finalement, j'ai réussi à les faire revenir en arrière, les détacher et me sortir de ce mauvais pas ! Quand je suis arrivée tremblante de froid et de peur chez mes parents, à Siorapaluk, mon père m'a dit : « Tu es vraiment jeune et inexpérimentée ! ». J'ai compris que je devais encore apprendre ! ».

Les filles s'exercent au travail des peaux, à la préparation de la viande, à la couture. Sous le regard de leur mère ou d'une aînée de la famille, elles manient le grattoir pour écharner les peaux de phoque, les étirent dans des cadres, découpent la viande avec le *ulu*, participent à l'habillage du kayak. En 1977, Margreth Søbby notait que : « Les mères enseignent à leurs filles comment s'occuper d'un foyer comment préparer les peaux pour qu'elles puissent devenir de bonnes épouses et contribuer à la prospérité du groupe » (Søbby 1977 - 1978). En 2018, la transmission apparaît plus comme une revendication identitaire, une volonté d'exister en tant que communauté inughuit dans la modernité.



Figure 385 - La transmission du travail des peaux, de la viande et de la couture.

11.1.4 Valorisation et passage

Dans de nombreuses maisons de chasseur, sont accrochés aux murs un ou plusieurs exemplaires d'un étrange « papillon » de quarante à soixante centimètres d'envergure. Ce sont en fait les deux ailes du premier plongeon catmarin, *tuullik*, capturé et tué par un jeune garçon. Nina, épouse de chasseur, explique que « cela permet à chaque mère, en regardant les ailes, de se souvenir du jour où son fils a quitté l'enfance ». La capture d'un catmarin correspondrait donc à un passage de l'enfance à l'adolescence. Bien que n'ayant pas pu recueillir d'explication plus précise, il me paraît opportun de rapprocher cette coutume du mythe de la création du narval, qui en lui-même renvoie à des rites de passage (Chapitre 3). Le plongeon catmarin à gorge rouge est un oiseau emblématique de la culture inuit et plus particulièrement des Inughuit chasseurs de narvals. L'arrangement esthétique des ailes de catmarin objective une « première fois ». Il est le marqueur d'un passage et dans ce sens s'apparente aux rites de passage décrits par Arnold Van Gennep (Van Gennep 1909). Nina le dit : « je me souviendrai de la première fois », ce qui implique un avant et un après.



Plongeon catmarin à Qeqertat



Plongeon catmarin à Siorapaluk

Figure 386 - Valorisation de la première prise d'un garçon, le *tuullik*

Comment interpréter cette coutume dans la perspective des chasseurs de narvals ? Dans le mythe de la création du narval, le catmarin tient une place primordiale : il permet à Taqqiq, l'accès à la clairvoyance. En tant que futur chasseur, Taqqiq devra en faire preuve dans chacun de ses actes. Le plongeon à gorge rouge, est un passeur entre deux éléments (l'air et l'eau). Le garçon, dans son interaction avec l'oiseau, se détache progressivement de sa mère, change de statut, quitte l'enfance pour intégrer l'adolescence. Il expérimente la marge entre le monde animal et celui des humains, savoir du futur chasseur. Le catmarin le pousse au-delà de ses limites physiques et psychiques en l'entraînant dans un élément qui lui était jusqu'à présent

étranger : l'eau. C'est sur l'eau que le jeune garçon chassera en kayak. Le souffle du catmarin (le souffle est une puissance importante dans le monde chamanique) lui transmet alors des vertus de courage et d'entraide. Par la suite, j'ai pu constater que ces « papillons » ne se trouvaient que dans les maisons des chasseurs de narvals et dans des cabanes de chasse au fond du fjord Inglefield, haut-lieu de la chasse au narval.

Imprégnation, jeux, observation, imitation, expérience et valorisation, sont les vecteurs de la transmission et de l'apprentissage des jeunes Inughuit au sein de sa communauté.

11 - 2 - Un sentiment d'appartenance culturelle

La transmission et l'apprentissage sous-tendent un profond sentiment d'appartenance culturelle et communautaire. Les Inughuit sont humbles avec l'environnement mais fiers de leur culture. Ils se perçoivent différents des Danois mais aussi des Groenlandais du sud. À partir de ce ressenti de différence, ils revendiquent une spécificité qu'ils fondent sur un territoire, une langue, une culture et une histoire qui leur sont propres et qu'ils transmettent à leurs enfants. La langue, les liens familiaux, les traditions, l'histoire créent un sentiment fort d'appartenance communautaire. Cela n'entre cependant pas en contradiction avec une « groenlandicité » affirmée. Les Inughuit sont fiers du drapeau groenlandais, l'*Erfalatorput*, (Notre Drapeau). Les enfants l'agitent à leur première rentrée scolaire dans l'enseignement primaire. A Qaanaaq, il est hissé au mât des maisons tous les dimanches, ainsi que pour les fêtes familiales et pour chaque naissance dans la communauté. Il est en berne lors du décès d'un membre de la communauté. C'est aussi une façon d'appeler au partage et à la solidarité au sein de la communauté. Chacun connaît l'hymne national *Nunarput utoqqarsuanngoravit* (Toi notre vieux pays) et l'entonne avec respect en l'associant à chaque festivité (Vidéo 03).



Le drapeau du Groenland est constitué d'une partie supérieure blanche représentant les glaciers, une partie inférieure rouge représentant la mer avec, au milieu, deux demi-cercles rouge et blanc représentant le soleil et les icebergs, pouvant également rappeler le soleil couchant sur la mer¹³⁵.

¹³⁵ Le rouge et le blanc : « Dans la cosmologie inuit, la lune était souvent accompagnée d'un chien rouge et blanc. Dans une variante du récit de la femme de la mer, recueillie sur l'île de Baffin, on raconte qu'une pierre rouge et blanche se changea en chien et s'accoupla à la femme qui ne voulait pas avoir de mari » (Laugrand & Oosten 2011 [2008] : 69)



Rentrée scolaire à Qaanaaq



La tente de Toku Oshima



Le canot est prêt à partir en bordure de banquise



Drapeau en berne : Isigaitsoq est décédée

Figure 387 - Fierté du drapeau groenlandais



Figure 388 - Fierté et modernité - Qaanaaq 2018

11.2.1 Des patronymes, des prénoms et des prénoms « habités »

Pour les Inuit, avant l'évangélisation, le nom n'était pas un symbole, mais une réalité. « Le nom était une sorte d'âme » (Birket-Smith 1937 : 191). Il contenait en lui-même une âme, l'*atiq*,

avec une identité et des caractères transmis. En 1912, lors des premiers baptêmes dans la mission de Thulé, le pasteur Gustav Olsen autorisa les Inughuit à choisir leurs noms. Dans un premier temps, les Inughuit considérèrent que porter un nom européen était une sorte de partage. De ce fait, les nouveaux baptisés attendaient qu'on leur accorde le même respect qu'aux Européens (Thalbitzer cité par Robert-Lamblin 1997). Cependant Ulloriaq¹³⁶ choisit de garder son nom traditionnel. Et, par la suite, il devint coutumier que les Inughuit, à leur baptême, gardent leur nom traditionnel (Lidegaard 1993 : 178, cité par Soby 1997). Dans les registres de l'église du Groenland de 1917, il est indiqué que les noms de baptême groenlandais sont très fréquents à Cap York. Les enfants étaient souvent nommés du nom de la dernière personne décédée dans la communauté ou plus fréquemment du nom de leurs grands-parents (Rasmussen 1908 : 116 ; Soby 1986 : 290). Quand une personne décédait, son nom devenait « tabou » et n'était plus prononcé jusqu'à ce qu'il soit donné à un nouveau-né. L'*atiq* (l'âme-nom) du défunt restait avec lui en attendant qu'un enfant reçoive son nom (Birket-Smith 1937 : 196). Les personnes ayant le même nom que le défunt, devaient changer leur nom en attendant que le bébé reçoive son nom. S'ils ne le faisaient pas le nom pouvait perdre de son pouvoir de transmission. Attribués à la suite du décès d'un membre de la communauté, le nom peut faire abstraction du sexe de l'enfant. Ainsi, après la mort d'une fille, un nouveau-né de sexe masculin, peut être nommé « grande sœur » : Aleqtsiaq. Chaque individu disposait de plusieurs noms dont il changeait en cas d'événements graves ou de situations, dont il était seul juge (Maurie 1989 [1955] : 194). En 1951, Jean Maurie relève que Kutsikitsoq avait quatre noms : Kutsikitsoq, son grand-père maternel mort l'année de sa naissance, Qumangapik, nom de son grand-père paternel, Nasaitorluarsuk et Avataq, noms de ses cousins germains. A Etah, Avôrtunguiaq avait trois noms, dont celui de sa tante paternelle, morte l'année de sa naissance. Iggianguaq, le demi-frère de Kutsikitsoq, porte le nom de son oncle paternel mort peu de temps avant sa naissance. Le nom relie et allie (*idem*). La plupart de mes interlocuteurs portant un prénom occidental, précisent que ce n'est pas leur « vrai nom » et s'empressent de donner leurs noms inughuit qui les relient à leur communauté d'ancêtres et à leur territoire, dans lesquels sont mêlés prénoms et patronymes, histoire matérielle, sociale et culturelle de la communauté. Thomas est Panigpak, Peter est Aleqatsiaq (gentille grande sœur), Jacob est Suersaq (celui qui est guéri par un *angakok*) ... (Annexe 8). Regitze Margrethe Soby remarque que chaque communauté se caractérise par des noms traditionnels qui lui sont propres. Ils signent l'appartenance au groupe même si parfois quelques uns migrent d'un groupe régional à un autre. Elle ajoute que les noms sont « un symbole de la personne [...] et l'une des nombreuses relations sociales qui existent

¹³⁶ Ulloriaq, Uvdloriaq (1875 - 1921) arrière grand-père de Putdlaq, chasseur retraité à Siorapaluk.

entre les personnes » (Søby 1986 : 290 ; 295). En 2015, à Siorapaluk, parmi les seize hommes du village, douze portent un prénom traditionnel, trois un prénom occidental et un, Ikuo, est d'origine japonaise. À Qeqertat, la même année, pour les onze hommes du village, j'ai relevé huit prénoms traditionnels et trois prénoms occidentaux.

Tableau 64 - Siorapaluk 2015 : prénoms et patronymes des 15 hommes du village

	Prénom	Prénom traditionnel	Prénom occidental	Patronyme/ Prénomyme
1	Aleqatsiaq	Oui		Duneq
2	Peter	-	Oui	Duneq
3	Nukappianguaq	Oui	-	Hendriksen
4	Sakoeus Uumaaq	Oui	-	Hendriksen
5	Ilannguaq	Oui	-	Hendriksen
6	Majaq	Oui		Hendriksen
7	Avigak	Oui	-	Kristiansen
8	Josef	-	Oui	Manumina
9	Qitdlutooq	Oui	-	Miunge
10	Karl	-	Oui	Nielsen
11	Ikuo	-	-	Oshima
12	Magsannguaq	Oui	-	Oshima
13	Apilanguak	Oui	-	Simigaq
14	Otto Qajorannguaq Sivso	Oui		Simigaq
15	Tautsianguaq	Oui	-	Simigaq
16	Putdlaq	Oui	-	Uvdloriaq

Tableau 65 - Qeqertat 2015 : prénoms et patronymes des 11 hommes du village

	Prénom	Prénom traditionnel	Prénom occidental	Patronyme/ Prénomyme
1	Avigialq	Oui	-	Sadorana
2	Nukappianguaq	Oui	-	Jeremiassen
3	Itukusuq	Oui	-	Petersen
4	Thomas	-	Oui	?
5	Qitdlutooq	Oui	-	Duneq
6	Juuluut	Oui	-	?
7	Qillaq	Oui	-	?
8	Siverth	-	Oui	?
9	Ilannguaq	Oui	-	?
10	Abel	-	Oui	?
11	Qajorannguaq	Oui	-	Kivioq

Dans une liste des noms de la population thuléenne, datant de 1930, destinée aux autorités sanitaires (consultée à la Bibliothèque Polaire de Copenhague en 2015), seuls quelques habitants sont répertoriés avec des noms de famille. En 1953, le Ministère Danois des Affaires Ecclésiastiques enjoignit les Inughuit d'adopter un patronyme dans une liste de noms qui leur

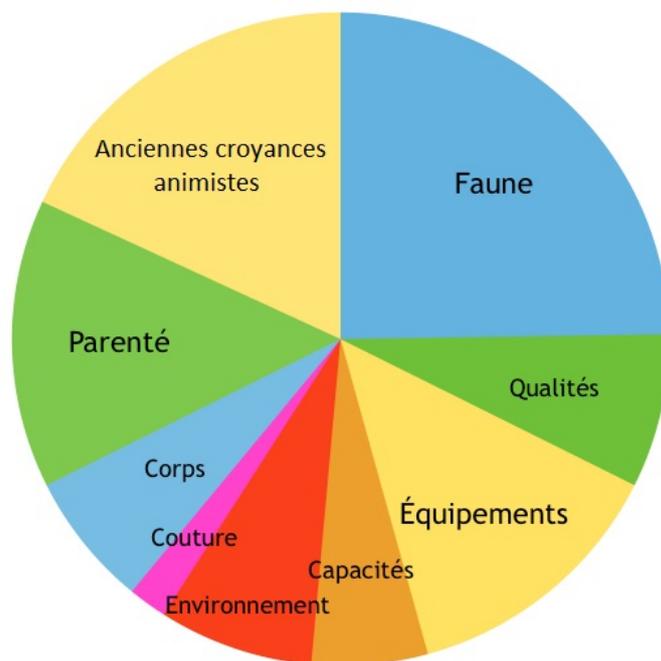
étaient proposés : Jensen, Danielsen, Petersen..., ou de transformer leur nom traditionnel en un prénomyme: Kavigak, Qujaukitsoq, Odaq... (Gilberg 1984 ; Ulloriaq 1985 : 136). Certains optèrent pour l'occidentalisation totale en attribuant, en plus, à leurs enfants des prénoms chrétiens : Thomas, Astrid, Helen.... D'autres, tout en choisissant un patronyme danois poursuivirent la tradition de transmission en donnant pour prénom le nom d'un ancêtre : Avigiaq Petersen, Aviana Kristiansen..... D'autres, encore, manifestèrent leur lien identitaire à la communauté, en associant prénomyme et « prénom » traditionnel : Sauninguaq Uvdloriaq, Uusaqqaq Qujaukitsoq... A cela s'ajouta des préférences de transcription manifestant, pour certains, une volonté de résistance aux réformes orthographiques intervenues depuis leur choix initial en 1953 : Qaavigaq, K'avigaq, Qaavigaq... Sadorana, Satorana, Taorana.... (Fægteborg 1986). Ces différents choix peuvent être considérés comme l'expression d'un attachement des Inughuit à leur culture et à leurs ancêtres et une résistance à la colonisation danoise. Pour l'observateur extérieur, l'une des conséquences indirectes, est de complexifier l'étude de la parentèle. Ce n'est qu'en 1960, que les Inughuit furent officiellement autorisés, par le Ministère Danois des Affaires Ecclésiastiques, à donner, à leurs enfants, des « surnoms » (que les Inughuit considèrent comme leur « vrai nom »). En dépit de l'influence du christianisme, en 2018, nombreux sont les Inughuit qui suivent la coutume et les noms traditionnels sont toujours sujet de fierté et de reconnaissance. En écoutant Patdloq et Nukapianguak Hendriksen, à Siorapaluk, Pauline Kristiansen, Uusaqqaq Qujaukitsoq et Bertse Jensen à Qaanaaq, j'ai relevé une centaine de noms de l'Avanersuaq et recherché leur signifié. Il apparaît que la plupart portent en eux une référence à l'environnement, à la faune, aux anciennes croyances animistes, aux équipements ou à divers éléments de la vie de la communauté. Ces références sont autant de supports implicites de mémoire.

Tableau 66 - Nombre de prénoms et prénomymes portant des références spécifiques à la culture des Inughuit

Faune :	27
Anciennes croyances animistes :	19
Parenté :	15
Equipements :	14
Environnement :	8
Qualités :	8
Corps :	7
Capacités :	5
Couture :	2

Le rapport à la faune, aux anciennes croyances animistes, à la parenté ou aux équipements s'avère fréquent, avec différentes variantes (Annexe 8: prénoms et prénomymes de l'Avanersuaq relevés par Nuka Møller).

Tableau 67 - Références environnementales ou culturelles des prénoms et prénoms traditionnels



Un terme d'adresse désignant le rang dans la fratrie, comme par exemple *Angaju*, grande soeur ou grand frère du même sexe qu'*ego*, *Nuka*, petite soeur ou petit frère du même sexe qu'*ego* peut être choisi comme prénom.

Tableau 68 - Termes d'adresse attribués comme prénoms

<i>Angaju</i> = Grande soeur ou grand frère du même sexe qu' <i>ego</i>		
<i>Nuka</i> = Petite soeur ou petit frère du même sexe qu' <i>ego</i> Nom associé : Nukagpiannguaq		
<i>Ani</i> = Grand frère d'une fille <i>Naja</i> = Petite soeur d'un garçon Nom associé : Aningaana		
<i>Aleqa</i> = Grande soeur d'un garçon <i>Aqqalu</i> = Petit frère d'une fille Noms associés : Aleqasina, Aleqasinnguaq, Aleqatsiaq, Aleqatsiarsuaq		

11.2.2 Adoption et fosterage

Le sentiment familial est très développé. Les familles ont plusieurs enfants : deux à six ou sept et souvent un enfant adopté, ou fosteré, très choyé. L'adoption insère l'enfant dans des liens de filiation et de parenté sociale, nouveaux, alors que le fosterage est l'engagement d'un couple à un soutien matériel et éducatif de l'enfant. En d'autres termes, il s'agit d'une adoption plénière et d'une adoption simple. Cette pratique est très répandue dans la communauté. L'adoption et le fosterage sont considérés, par les Inughuit, comme une forme de partage, de solidarité et renforcent les liens communautaires. L'enfant peut être promis à un couple, avant sa naissance. Aputsiak et sa femme, qui n'avaient pas d'enfant, ont accueilli en fosterage un fils de leur beau-frère. Bertse, Pauline, Patdloq, Juaanna... ont adopté des enfants, soit parce qu'elles n'en n'avaient pas, soit parce que la jeune mère, une adolescente, était trop immature pour assurer son rôle. Souvent, ce sont les grands parents qui accueillent et élèvent l'enfant, mais ce peut être aussi une famille qui n'a que des garçons ou que des filles, ou qu'un enfant. L'adoption, comme le fosterage, n'affectent pas les relations de l'enfant avec ses parents biologiques, qu'il connaît.

La plupart des fêtes familiales, y compris Noël ou les anniversaires, se terminent inmanquablement par une « visite » au cimetière, aux membres défunts de la famille. Petits et grands vont déposer sur les tombes des fleurs multicolores en plastique. Ils associent les ancêtres à leurs célébrations, se photographient rassemblés autour des tombes, comme au chevet du disparu.



Noël en famille



Anniversaire de mariage



Avec les ancêtres

Figure 389 - En famille, avec les ancêtres

11 - 3 - Des opportunités

À côté de la pêche, les chasseurs Inughuit n'hésitent pas à s'investir dans d'autres nouvelles opportunités comme le tourisme, l'artisanat, les peaux, les trophées. La chasse et la pêche constituent l'activité économique de subsistance principale, mais le paysage impressionnant de la région, combiné à l'aura mythique de Thulé, sont un potentiel touristique non négligeable.

Le tourisme

L'importance du tourisme, même si elle a augmenté au cours des dernières années, reste cependant modeste. Au printemps, avec les chasseurs, les visiteurs parcourent la banquise en traineaux à chiens. L'hébergement se fait sous tente, en cabane de chasse ou chez l'habitant. Tandis qu'en été, la péninsule de Piulip Nuna, avec une altitude de 1021 mètres, permet de belles randonnées de cabane en cabane. Au début de l'automne, des bateaux de croisière font escale en rade de Siorapaluk et de Qaanaaq.



Figure 390 - Débarquement de touristes sur la plage de Qaanaaq. 2018

Les passagers se promènent dans le village, visitent le musée, achètent des petits objets sculptés par les chasseurs pendant l'hiver, quelques menus objets, dans la boutique de l'association créée par Toku, ou directement aux villageois.



Figure 391 - Aleqatsiaq Peary, chasseur de Qaanaaq, commente la visite du musée

La majorité de la communauté considère le tourisme comme une option de développement économique possible, bien que Toku pense que les bateaux de croisière sont dangereux pour les narvals. « Ils les perturbent » dit-elle. Cette constatation ne l'a cependant pas empêchée d'aménager un petit appartement qu'elle espère louer à des touristes. De son côté, sa sœur ouvre, au printemps 2019, un « hôtel » avec studios.

L'artisanat

Pour générer de nouvelles ressources, un centre d'artisanat, Ultima Thulé, administrativement et financièrement soutenu par les autorités municipales fut créé en 2004. Sous la forme d'une coopérative, il regroupait la production artisanale et artistique des foyers de chasseurs, essentiellement des objets en ivoire de narval et de morse. Les sculptures étaient expédiées vers le sud et principalement vendues à Ilulissat, Kangerlussuaq, Nuuk et même au Danemark. Le responsable du musée, un Danois, évaluait et garantissait la qualité des sculptures dont il fixait le prix. À la suite de son départ, en 2008, la coopérative ferma. Depuis, Hans Jensen, le propriétaire du petit hotel de Qaanaaq, continue, à titre privé, de collecter, trier, peser, étiqueter, identifier, emballer puis expédier la production artisanale de sculptures en ivoire de morse et de narval, vers Ilulissat et Nuuk, où elle est visée par le CITES¹³⁷, et vendue dans des lieux fréquentés par des touristes.

Des initiatives individuelles

Des initiatives individuelles apparaissent. À Qaanaaq, Rosa Davidsen crée des pendentifs en peaux colorées sur des thèmes représentatifs de la culture des Inughuit : des *ulu*, des ours, des *kamik*... qu'elle vend à des boutiques des centres touristiques de la côte ouest et du sud du Groenland.



Figure 392 - À Qaanaaq, les pendentifs de Rosa

¹³⁷ Convention sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction

À Savissivik, Naduk Kristensen confectionne des petits objets, colliers de perles, traineaux miniatures, pendentifs en griffes d'ours, qu'elle vend au personnel de la base américaine toute proche, tandis qu'à Siorapaluk Nukapianguak et sa femme Patdloq proposent aux visiteurs des moufles, des tambours et des napperons de perles.



À Savissivik, Ole Nielsen extrait les griffes d'une patte d'ours pour réaliser des pendentifs. À Siorapaluk, Nuka vend de l'artisanat aux touristes.

Figure 393 - Artisanat pour les touristes

À Qaanaaq, Niels, qui est un fameux chasseur de narvals et un adroit sculpteur d'ivoire, a remarqué qu'en dehors des heures d'ouverture du magasin Pilersuisoq, il n'était pas possible d'acheter des friandises ou des sodas. Il a donc ouvert une petite boutique dans laquelle les villageois peuvent, dans la soirée, venir se procurer, des chocolats, des biscuits salés et sucrés, des sodas ... tout en regardant (debout) la télévision. Dans cet espace il vend également sa production de têtes de harpon, petits objets en ivoire et des grattoirs pour les peaux. Via le groupe *Allagarsiivik Qaanaami* de Facebook, Niels annonce régulièrement des promotions dans son *mini-kiorsk*. Cette activité, tout en lui procurant un revenu d'appoint, remporte l'adhésion de tout le village.

Des peaux revalorisées

A Savissivik, Naduk suit l'actualité et le marché des peaux de phoque, dont la demande est en augmentation. Les peaux des phoques capturés par son mari, Ole, vendues de 275 DKK (37 €) à 400 DKK (54 €) pièce, procurent maintenant au foyer, un revenu appréciable. Echarnées, lavées, rincées, étirées, séchées, les peaux sont emballées dans des sacs en plastique et empilées dans des boîtes en carton pour être expédiées vers le sud, à *Great Greenland*¹³⁸, la seule tannerie

¹³⁸ *Great Greenland* : manufacture de vêtements en fourrure, à Qaqortoq.

du Groenland, qui achèvera de les traiter et les vendra sur le marché de *Kopenhagen Fur*¹³⁹. Environ cinquante pour cent de toutes les peaux de phoque commercialisées dans le pays sont tannées au Groenland par *Great Greenland*. Au Danemark, sur le marché aux enchères de *Kopenhagen Fur*, le prix des peaux, stable depuis plusieurs années, s'est envolé au début de 2017. En février, l'augmentation a été de 25 à 80%. Selon Preben Møller, directeur de *Great Greenland*, la hausse des prix montre que le nombre de peaux de qualité proposées à la vente n'est pas suffisant pour répondre à la demande des acheteurs, mais aussi que ceux-ci sont maintenant plus attentifs à la qualité des peaux. Au cours des dix premiers mois de 2018, il a acheté 25% de peaux en plus par rapport à la même période l'année précédente, sur le marché de *Kopenhagen Fur* (*Sermitsiaq* 2018/12/03). En 2018, dans le cadre d'un contrat négocié entre le KNAPK, *Great Greenland* et le gouvernement, les subventions octroyées aux chasseurs pour les peaux de phoques annelés et de phoques du Groenland ont été augmentées. Le but est d'inciter les chasseurs à vendre plus de peaux. En fonction des résultats obtenus, cet accord tripartite doit être réévalué le 1^{er} mai 2019.



Figure 394 - Peaux de phoques traitées et emballées pour être commercialisées par la coopérative du sud

Une nouveauté : la chasse aux trophées

Alliant chasse et « tourisme cynégétique », depuis peu de temps, le ministère du tourisme du Groenland, propose des chasses aux trophées de bœufs musqués¹⁴⁰. Pour encadrer ces chasses, des sessions de formation de chasseurs-guides locaux ont été organisées. Dans un premier temps, les chasseurs de l'Avanersuaq se sont montrés réticents, arguant le lien qui les

¹³⁹ *Kopenhagen Fur* est la plus grande entreprise au monde de vente de peaux et fourrures aux enchères. Elle est le principal fournisseur de fourrures de luxe.

¹⁴⁰ Les bœufs musqués étaient autrefois indigènes de la région de Thulé. Leur surchasse, au XIX^e siècle, a conduit à leur extinction. En 1986, sept jeunes ont été réintroduits au cap Atholl, près d'Ummannaq. En 2015, leur population s'élevait à 276 animaux.

unit à leur territoire, et leur respect du gibier. « Nous ne tuons que ce dont nous avons besoin pour notre nourriture et nos vêtements » dit Mads Ole. Puis, comprenant que si eux ne saisissaient pas cette opportunité, « les gens d’Ilulissat allaient venir chasser sur leurs terres », Mads Ole, s’est rendu à Kangerlussuaq, pour suivre une formation de chasseur-guide et « apprendre à dépecer les bœufs musqués et les caribous ». Lui, le chasseur de narvals, de morses et d’ours, a obtenu un diplôme de chasseur de trophées, délivré en grande cérémonie. Dans le contrat passé avec le ministère, il est spécifié que seule la tête revient au chasseur de trophée. La viande et la dépouille sont pour le guide-chasseur.

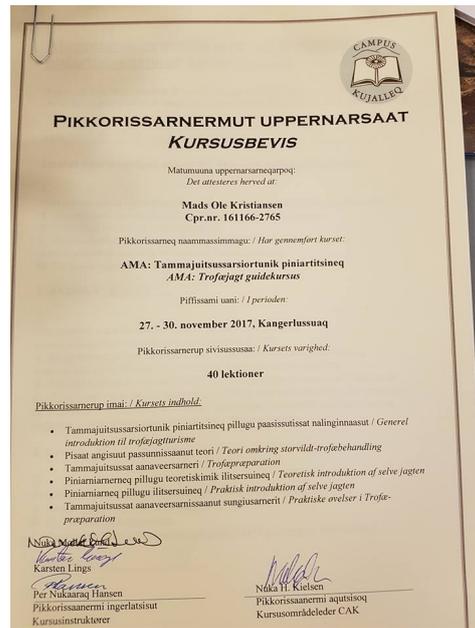


Figure 395 - Le diplôme de chasseur-guide de trophées de Mads Ole

Dans la foulée, le gouvernement a accordé l’autorisation à deux magasins *Brugseni* et six magasins *Pisiffik*, des enseignes de supermarchés principalement établis dans les villes du sud et de l’ouest du Groenland, de commercialiser la viande de bœuf musqué. (Jørgen Schultz-Nielsen. *Sermitsiaq* ; 4 février 2019). Ce qui offre une opportunité de revenus supplémentaires pour la communauté de chasseurs. Se posent alors deux questions : sous la pression des voyageurs, les chasseurs ne seront-ils pas tentés d’outrepasser le quota¹⁴¹ de bœufs musqués accordé? Et comment la viande sera-t-elle stockée et expédiée ?

Par la transmission aux plus jeunes de leurs savoirs et de leurs valeurs, par la recherche de nouvelles activités économiques, les Inughuit affirment une volonté d’évolution de leur société

¹⁴¹ En 2015, un quota de 30 à 50 animaux a été fixé pour les trois à cinq prochaines années. Les vaches et les veaux sont protégés. (Cuyler, Virk, Clausen & Jensen, 2016 - 2015 : 7).

vers la modernité dans le respect de leur culture. « Quand quelque chose de nouveau est bon pour nous, nous l'adoptons », me dit un chasseur à Qaanaaq. C'est ainsi que j'ai pu observer l'association des canots à moteur et des kayaks, tout comme des armes à feu et des harpons à propulseur, de l'hélicoptère et des traîneaux à chiens, ou encore du téléphone satellite et des vêtements en peau d'ours. Mais les jeunes aspirent à d'autres débouchés que la chasse. Ils revendiquent un nouveau mode de vie, une identité alliant la tradition et de nouvelles opportunités, des pratiques locales alliées à des pratiques globales, un monde version Inughuit, une modernité particulière, une société hybride. Ce que Thibault Martin nomme la « glocalisation ». C'est-à-dire « des stratégies mises en place par les acteurs locaux pour maintenir un mode de vie distinct, tout en le rendant compatible avec la circulation d'artefacts culturels et de valeurs propres aux sociétés néolibérales » (Martin 2003 : 11). C'est ce à quoi la nouvelle génération de chasseurs s'applique.

CONCLUSION

Les chasseurs inughuit, pour survivre dans un environnement âpre et parcimonieux, ont développé une culture de chasse aux mammifères marins, hautement spécialisée. La chasse au narval, animal arctique emblématique, est l'une des manifestations fortes de l'identité de ce peuple à l'écoute de son environnement en changement.

La première partie, de cette thèse, consacrée aux équipements et pratiques traditionnelles de chasse, montre que, dans le contexte géographique et historique de l'Avanersuaq, le corps du chasseur demeure une référence individuelle à la construction tant de son kayak que de ses équipements et de ses armes. Ainsi toujours façonnés de façon anthropométrique, ces objets, perpétuent et affirment la relation fusionnelle que les Inughuit entretiennent avec eux. À travers leur utilisation, le geste habile des chasseurs de narvals s'enracine dans une éducation des techniques du corps transmises par les aînés de la communauté. Exercées dès l'enfance, elles visent à la souplesse, la précision, l'endurance. Chaque geste exécuté dans le cadre des activités de chasse et, à travers sa conception et son utilisation, chaque objet fabriqué, expriment l'individualité de la personne. Le geste habile répond à une exigence de conformité avec la tradition. Ainsi, la communauté valorise l'adresse individuelle, tandis que les chasseurs développent l'art de faire corps avec leurs outils de chasse. La technique des chasseurs de narvals en conjuguant la dextérité du geste, la virtuosité du corps, l'attention de l'esprit à l'environnement, articulent de ce fait tradition communautaire et individualité. La chasse en mer dans de frêles kayaks, avec pour toute arme un harpon, est une activité exigeante physiquement dans laquelle les chasseurs mesurent leur courage aux aléas de l'environnement. Si le succès à la chasse au narval exige des chasseurs une capacité à se fondre dans l'environnement, pour s'approcher, en kayak, au plus près de l'animal sans être remarqué, l'art de la chasse consiste à capturer le gibier sans le faire souffrir.

Considérés comme des pourvoyeurs de subsistance de la communauté, les chasseurs entretiennent avec les animaux une relation s'inscrivant dans un continuum interspécifique. Les animaux sont dotés, tout comme les humains, d'une intelligence et de sentiments induisant compréhension et respect mutuels. Dans cet univers, les chiens occupent une place particulière. Au printemps, sur la banquise, les traîneaux à chiens constituent le principal moyen de déplacement pour se rendre vers les lieux de chasse. La distinction d'un chien dominant et d'un

chien de tête, démontrent une organisation sociale au sein de la meute et de l'attelage. Dans un environnement économique et social en mutation, un rapport particulier de coopération entre les chasseurs inughuit et leurs chiens, perdurent avec une intensité et une efficacité exceptionnelles.

Dans la seconde partie de cette étude, est investiguée la façon dont les chasseurs inughuit, font face aux changements économiques, climatiques et sociaux, de leur environnement. Lors des chasses au narval, de la poursuite à la capture et jusqu'au partage de la viande et du *mattaaq*, les interactions restent fortes entre les chasseurs (dont le nombre s'amenuise) et le reste de la communauté. Les savoir-faire traditionnels mis en œuvre par chaque chasseur, caractérisent sa chasse et, de la sorte, l'insèrent économiquement, socialement, familialement et culturellement dans la communauté. Le partage, le don et l'entraide sont des valeurs qui, jusqu'à présent, ont structuré de façon indéfectible la vie sociale des Inughuit. De ce fait, en conjuguant éthique et efficacité, la chasse au narval est une activité qui continue à procurer à la communauté non seulement un accès à la viande et au *mattaaq* de narval, mais aussi un lien avec son passé, une cohésion autour de son héritage culturel, une pratique spécifique identitaire et des normes régulatrices de la société.

La communauté des Inughuit a effectué des mutations. Au début du XX^e siècle, l'évangélisation s'est accompagnée de l'installation par des Danois, de comptoirs, la commercialisation a remplacé le troc. Les implantations saisonnières, après avoir été éparses sur tout le territoire, constituent, depuis 2010, quatre villages qui offrent aux chasseurs l'accès aux commodités de la vie moderne. Au milieu du XX^e siècle, la généralisation de l'accès aux armes à feu et la motorisation des embarcations ont induit un nouveau rapport au temps et à l'espace. Des crises sévères, comme l'expulsion d'Uummannaq-Thulé, en 1953, les réglementations et restrictions des territoires traditionnels de chasse par des organismes extérieurs à la communauté et, actuellement, des incertitudes climatiques, sont vécues non comme des fatalités, mais comme des défis à relever par les chasseurs, en trouvant de nouvelles voies innovantes, en accord avec leur mode de pensée et de relation à l'environnement et aux animaux.

L'irruption de la modernisation rapide, de moyens de communication diversifiés, de nouveautés technologiques et économiques introduites par les Occidentaux, impose aux chasseurs de narvals des références étrangères à leur communauté et élargit la norme collective au-delà des normes traditionnelles. Elle a fait évoluer la quête de ressources de subsistance vers une quête de revenus et une économie de marché. La chasse, qui fournit la nourriture, ne suffit plus à assurer l'équilibre financier des foyers sollicités par des besoins nouveaux. La modernisation donne accès au prêt à consommer. Contraints par ces nouvelles nécessités économiques, les chasseurs se

tourment vers d'autres sources de revenus, s'adaptent à d'autres règles et à un autre rapport à l'environnement. Dans une démarche pragmatique, les chasseurs inughuit observent et adoptent des opportunités plus lucratives qui améliorent leur vie quotidienne tout en étant compatibles avec leurs traditions. Pour cela, ils utilisent l'ouverture à la mondialisation sans renoncer à leurs pratiques traditionnelles et font évoluer leur organisation communautaire, sans pour autant délaisser leurs camps de chasse saisonniers dont ils ont écourté la fréquentation, ni leurs kayaks qu'ils transportent dans le fjord sur leurs canots. Le narval, d'une ressource de subsistance partagée, devient une source de revenu commercial. Conjointement avec l'entreprise *Royal Greenland*, mondialement implantée, les Inughuit ont créé une coopérative qui traite et commercialise les flétans pêchés sur la banquise, dans le fjord Inglefield, avant la saison de chasse au narval puis, en été, le *mattaaq*. Les femmes participent à l'équilibre budgétaire du ménage, en occupant des emplois salariés, tandis que le tourisme, l'artisanat et la chasse aux trophées sont un espoir de revenus complémentaires pour les foyers.

Le monde des Inughuit n'est pas figé comme dans une muséographie, mais en constante évolution dans une attention permanente à l'environnement, avec des adaptations qui nourrissent la résilience de son identité culturelle. Dans ce contexte, se fait jour un regain d'intérêt de la communauté pour sa culture et l'émergence de nouvelles formes de transmission des techniques de chasse au harpon, d'élevage et d'utilisation des chiens, de traitement de la viande, du travail des peaux, de construction des kayaks et des traîneaux. La chaîne traditionnelle du partage familial et du don communautaire de nourriture survit à la modernité et s'intègre dans une formule hybride comportant le soutien d'allocations et de dotations de l'État. La tradition n'est pas seulement un terme lié aux pratiques de chasse, elle est aussi une dynamique, sans cesse réinventée, en rapport avec la survie de cette communauté. L'accumulation de contraintes et d'apports extérieurs n'ont pas déstabilisé les chasseurs. Loin de se résigner, ils s'adaptent et évoluent en acceptant des compromis, qu'ils gèrent comme des opportunités et une complémentarité. Les moyens et processus modernes ne sont adoptés par les chasseurs que s'ils respectent leur monde. Les Inughuit effectuent un « tri écologique » par rapport à leur monde et pour leur monde. Ancrés dans des relations ancestrales avec l'environnement, les animaux et la communauté, le monde inughuit et le monde extérieur, dit « moderne », agissent en se complétant. Face aux changements de leur environnement, les chasseurs, tout en donnant une place de choix à aux relations interspécifiques, ont développé au fil du temps une capacité de résilience qui consiste à vivre conjointement modernisme et connexion à l'environnement. Les chasseurs s'adaptent et évoluent en alliant tout à la fois culture ancestrale et modernité. En à peine plus d'un siècle, cette communauté de chasseurs de mammifères marins, vivant dans une

quasi-autarcie fragile, a évolué vers une organisation sociétale protéiforme subventionnée et règlementée par des instances qui lui sont extérieures, mais une société régulée par la transmission et la pérennité de ses savoirs et de ses valeurs.

GLOSSAIRE des termes récurrents

<i>Aasivik</i> (pl. : <i>aasiviit</i>)	Rassemblement festif d'été
<i>Addunaq</i>	Ligne du harpon
<i>Adnrot</i>	Bouchon de bois ou d'os obstruant la partie inférieure du flotteur en peau de phoque
<i>Aeqqatit</i>	Moufles
<i>Agivilisaq</i>	Jupe d'étanchéité du chasseur en kayak
<i>Aglihiut</i>	Lance
<i>Aglu</i>	Trou de respiration du phoque, dans la glace
<i>Ajaajaqarvik</i>	École maternelle
<i>Ajagaq</i>	Bilboquet
<i>Ajagarneq</i>	Jeu de bilboquet
<i>Ajaqautit</i>	Jeu de ficelle
<i>Aksaraartut</i>	Jeu de force
<i>Akseruttut</i>	Jeu de joues
<i>Akunaarniut</i>	Région de la baie de l'Étoile
<i>Allunaaria qattaarneq</i>	Gymnastique de cordes
<i>Allussaq</i>	Trou dans la glace pour pêcher
<i>Amilik</i>	Mergules bouillies
<i>Amiraa</i>	Toile de revêtement du kayak
<i>Anaana</i>	Maman
<i>Ananeq</i>	Vent du nord
<i>Angakok</i>	Chamane
<i>Annoraq</i>	Veste légère en toile
<i>Annoraarraaq</i>	Anorak d'hiver
<i>Annuraaq</i>	Vêtement
<i>Anoritoq</i>	Camp de chasse au nord d'Etah, dans le fjord Foulk, en terre d'Inglefield. Femme légendaire ayant un fils ours.
<i>Anuri</i>	Tempête de vent du nord
<i>Appaarssuit</i>	Île Hakluyt
<i>Appat</i>	Île Saunders
<i>Aqquvit ullutsinni atugaasut</i>	Chemin emprunté actuellement
<i>Aqquvitoqqat</i>	Itinéraire traditionnel
<i>Arctic Green</i>	Pêcherie de Qaanaaq créée en 1986
<i>Ataata</i>	Papa
<i>Atlas</i>	Harpon, avec propulseur, des Amérindiens
<i>Avanersuaq</i>	Extrême nord-ouest du Groenland
<i>Avannaata</i>	Nouvelle municipalité créée en 2018, incluant Ilulissat, Uummannaq, Upernavik et Qaanaaq
<i>Avannarliit</i>	Région de cap Alexander à la Terre de Washington
<i>Avataq</i>	Flotteur
<i>Balok</i>	Cabane sur patins des Dolgans de Sibérie
<i>Boatswain</i>	Capitaine de bateau
<i>Brugseni</i>	Chaîne groenlandaise de supermarchés fondée en 1963
<i>Kaffemik</i>	Visites traditionnelles, entre voisins, avec dégustation de café, petits gâteaux, friandises, <i>mattaaq</i> et <i>kiviaq</i>

<i>Crest Ice</i>	Opération américaine de nettoyage de la banquise après le crash, en 1968, d'un bombardier portant des charges nucléaires
<i>Erfalatorput</i>	Drapeau du Groenland
<i>Erisak</i>	Épiderme sombre
<i>Floe</i>	Plaques de banquise
<i>Hainang</i>	Journal local de Qaanaaq
<i>Halliaqtuq</i>	Sur une même ligne de niveau
<i>Hangmuaktuq</i>	En direction de la mer
<i>Haniraut</i>	Flanc du kayak
<i>Haviruut</i>	Couteau pointu
<i>Higliaqtuq</i>	En direction du bord de la banquise
<i>Hingitaq 53</i>	Association des Inughuit expulsés d'Ummannaq
<i>Hiqqutip puunga</i>	Etui du fusil
<i>Hiuniq</i>	Proue du kayak
<i>Inatsisartut</i>	Parlement Groenlandais
<i>Hiurapaluk</i>	Ancien nom de Siorapaluk
<i>Idlidu</i>	Je vous en prie
<i>Igdeq</i>	Plate-forme de l'igloo, de la tente, ou de l'habitat traditionnel
<i>Igdeq</i>	Plate-forme dans la maison traditionnelle, la tente ou la cabane, servant de couchage.
<i>Igluvigaq</i>	Igloo. Maison de neige
<i>Ihi</i>	Orifice de passage, dans la tête de harpon, de la boucle reliée à la ligne
<i>Ilaqutariit</i>	Communauté des ancêtres
<i>Imirq</i>	Bouchon de bois ou d'os obstruant la partie supérieure du flotteur en peau de phoque
<i>Inagaqtut</i>	Jeu de cartes
<i>Inatsisartut</i>	Parlement groenlandais
<i>Inersuaq</i>	Rond de pierres maintenant la base de la tente
<i>Ingmirutit</i>	Chant de divertissement
<i>Inniirvik</i>	Cadre à étirer
<i>Innitat</i>	Séchoir à vêtements
<i>Inughuit Seafood S.A.</i>	Coopérative des chasseurs de la région de Qaanaaq
<i>Inuk</i>	Homme
<i>Inûksuanga</i>	Je suis un humain
<i>Inûksuarunâi</i>	Etes-vous humain ?
<i>Inuktun</i>	Langage de la région de Thulé
<i>Inukvkat</i>	Une partie d'un homme
<i>Iqualuk</i>	Ombre chevalier
<i>Irhurit</i>	Forme sur laquelle sont assouplies les bottes
<i>Irngalihiq</i>	Peau de phoque sur laquelle s'assied le kayakiste
<i>Ishark</i>	Boucle reliée à la ligne
<i>Iterlaat sikusarfiat</i>	Période à laquelle l'eau des fjords commence à geler
<i>Itshoroq</i>	Partie caudale du narval
<i>Ivaluq</i>	Fil
<i>Juurli</i>	Noël
<i>Kajuminara</i>	C'est amusant
<i>Kalaallisut</i>	Langue officielle du Groenland

<i>Kamik</i>	Botte
<i>Kangerlussuarq</i>	Fjord Inglefield
<i>Kangerlussuak</i>	Île Herbert
<i>Kapatak</i>	Anorak
<i>Kapirlak</i>	Période sombre
<i>Kappianaqtuq, Kappiahungnaqtuq</i>	Dangereux, effrayant
<i>Kiliutaq</i>	Grattoir rectangulaire
<i>Kinguniq</i>	Poupe du kayak
<i>Kinnguhuaq</i>	Esquimauter
<i>Kiviaq</i>	Préparation à base de mergules fermentées dans une outre en peau de phoque
<i>Kivissarfik</i>	Sac de couchage
<i>KNI</i>	Conglomérat commercial groenlandais, à capitaux gouvernementaux issu du Service Commercial Royal du Groenland (KGH) fondé en 1774
<i>Kumargat</i>	« Poux de la terre » ; Appellation des caribous en langage chamanique
<i>Masiq</i>	Face intérieure du pont du kayak
<i>Mattaaq</i>	Épiderme et petit lard du narval
<i>Mauha</i>	Collerette en fourrure d'ours, placée en haut des bottes pour empêcher la neige d'y pénétrer
<i>Minnerissat</i>	« Dons » ; Appellation des phoques en langage chamanique
<i>Miqqut</i>	Aiguille
<i>Miuteq</i>	Frein de la ligne du harpon
<i>Muliq</i>	Pelle de la pagaie
<i>Naalakkersuisut</i>	Gouvernement groenlandais
<i>Nakataro</i>	Fine lanière passée autour du flotteur
<i>Nakkariikkut</i>	Plateau du traineau
<i>Nanatsiaq</i>	Journal quotidien groenlandais
<i>Nanoq</i>	Ours
<i>Nanut</i>	Pantalon en fourrure d'ours
<i>Napahuqtaq</i>	Ergot sur le manche du harpon
<i>Napariaq</i>	Montants arrière du traineau
<i>Naparissiutit</i>	Technique de fixation des montants arrière
<i>Napoq</i>	Lattes du plateau du traineau, fixées entre elles de façon souple
<i>Napuliut</i>	Technique de fixation des lattes du traineau
<i>Naqatarut</i>	Corde d'arrimage du chargement du traineau
<i>Naqatarvik</i>	Corde courant le long des patins du traineau
<i>Nar</i>	Cadavre, en vieux norrois
<i>Nateq</i>	Partie basse de la maison traditionnelle, de la tente ou de la cabane.
<i>Natsiaq</i>	Anorak en peau de phoque
<i>Naujat erniorpiat</i>	Temps de nidification des goélands
<i>Netsilik</i>	Groupe inuit vivant, à l'ouest de la baie d'Hudson, sur la côte arctique du Canada
<i>Nigeq</i>	Vent du sud
<i>Nigerliit</i>	Partie sud de l'Avanersuaq, de la baie de Melville au cap York
<i>Nilak</i>	Glace d'iceberg pilée, pour obtenir de l'eau potable

<i>Nordstjoernen</i>	Baie de l'Étoile
<i>Nukissiorfiit</i>	Société d'état fournissant l'eau et l'électricité
<i>Nuluuti</i>	Haubans des montants arrière du traineau
<i>Nurhaq</i>	Propulseur
<i>Oqaasileriffik</i>	Bureau de vérification du langage officiel
<i>Oqqordlit</i>	Région du fjord Inglefield au cap Alexander
<i>Pamière</i>	Base de la tête de harpon
<i>Peqqinnartog</i>	Nourriture très saine
<i>Pikatigiit</i>	Partage
<i>Pikialasorsuaq</i>	Polynie du nord
<i>Pilaaq</i>	Patins
<i>Pilakkaa</i>	Résidus de graisse
<i>Pilarnqaq</i>	Vent marin violent
<i>Pilersuisog</i>	Chaîne groenlandaise de supermarchés, à capitaux publiques
<i>Piniartog</i>	Grand chasseur
<i>Pinnngortitallarifik</i>	Institut groenlandais pour les ressources naturelles
<i>Pirlaaq</i>	Fibres de tendon
<i>Pisiffik</i>	Chaîne groenlandaise de supermarchés
<i>Primus</i>	Poêle à kérosène
<i>Puihi</i>	Phoque
<i>Puoruiq</i>	Orifice supérieur du flotteur
<i>Qaanaamiut</i>	Habitants de Qaanaaq
<i>Qaaq</i>	Matelas en bœuf musqué
<i>Qaasuitsup</i>	Municipalité incluant Qaanaaq, de 2009 à 2018
<i>Qainnap paanga</i>	Hiloire du kayak
<i>Qainnivik</i>	Echafaudages en bois pour stocker les kayaks
<i>Qajartululluni</i>	Chasser le narval en kayak
<i>Qamutaarruit</i>	Petit traineau support de l'écran de chasse
<i>Qapiarvik</i>	Planche à écharner
<i>Qaqu luit tikippiat</i>	Les fulmars sont de retour
<i>Qarnaq</i>	Abri de pierres
<i>Qeqertalik</i>	Nouvelle municipalité créée, au sud d'Avannaata, en 2018,
<i>Qilalugaq</i>	Baleine
<i>Qilalugaq qakortaq</i>	Béluga
<i>Qilalugaq qirniqtaq</i>	Narval
<i>Qilalugaq tuugaalik</i>	Femelle du narval
<i>Qilalugartup</i>	Chasseur ayant, le premier, harponné un narval
<i>Qimmeq</i>	Chien
<i>Qimmiraarhuk</i>	Chiot
<i>Qinninvik</i>	Cavité centrale d'une cache à viande
<i>Qinnit</i>	Cache à viande en pierres sèches
<i>Qiterlermisuk</i>	Doigt majeur
<i>Qujanaq</i>	Merci
<i>Qulittaaq</i>	Anorak en peau de caribou
<i>Qullugaq</i>	Guirlande de flétans mis à sécher
<i>Royal Greenland</i>	Entreprise de collecte, de conditionnement et de commercialisation des fruits de mer
<i>Royal Saundut</i>	Pêcherie de Saattut, au sud du Groenland
<i>Sassat</i>	Petite polynie

<i>Savik</i>	Grand couteau
<i>Savissivik</i>	Village à proximité du site sur lequel est tombée une météorite
<i>Sedna</i>	Protectrice des mammifères marins
<i>Seqineq kaaviinnartoq</i>	Jour continu
<i>Sermitsiaq</i>	Journal quotidien groenlandais d'information
<i>Serrat</i>	Formule magique
<i>Sila</i>	Esprit régissant le monde des puissances célestes
<i>Siorapaluk</i>	Village le plus septentrional de la planète.
<i>Sivua</i>	Extrémité de la lanière du fouet
<i>Suloraq</i>	Fil terminal de la lanière du fouet
<i>Taqqaq</i>	Lanières de pont du kayak
<i>Tarraq</i>	Écran de chasse
<i>Teeaarun</i>	Base de la lanière du fouet
<i>Tiimmivik</i>	Point médian de la pagaie
<i>Timi</i>	Couverture du kayak. Peau
<i>Timmissat audlartarfiat</i>	Période à laquelle les oiseaux s'en vont
<i>Timmissat tikittarfiat</i>	Époque de l'arrivée des oiseaux
<i>Timmuaktuq</i>	En direction de la terre
<i>Tooq</i>	Pic à glace
<i>Torveq</i>	Orifice de la tête de harpon, dans lequel se fiche la hampe basculante du harpon
<i>Tranhuset</i>	Entreprise commercialisant les produits groenlandais à Copenhague
<i>Tugtu</i>	Caribou
<i>Tuilik</i>	Anorak imperméable du kayakiste
<i>Tuloriak</i>	Éclats de roche pour amulettes
<i>Tungit</i>	Chaussettes
<i>Tupeq</i>	Tente d'été
<i>Tupilak</i>	Représentation d'esprit maléfique
<i>Tuugaalik</i>	Qui n'a pas de dent
<i>Tuukkaq</i>	Tête du harpon
<i>Tuullik</i>	Plongeon catmarin
<i>Uaqtaq</i>	Cheville de rebouchage, en forme de diabolo
<i>Ulu (pl. Uluit)</i>	Couteau, à lame semi-circulaire, des femmes
<i>Umiaq</i>	Bateau en peau des femmes
<i>Umimmak</i>	Bœuf musqué
<i>Umimmat Nunaat</i>	Ile Ellesmere
<i>Uro</i>	Lame de la tête de harpon
<i>Woomera</i>	Harpon, avec propulseur, des Kanaks de Nouvelle-Calédonie
<i>Yup'ik</i>	Peuple vivant sur la côte ouest de l'Alaska

BIBLIOGRAPHIE

Adney, Edwin, Tappan & Chapelle, Howard

1964 The bark canoes and skin boats of North America. *Bulletin of the United States National Museum*. Smithsonian Institution. Washington. pp. 1-242

Akrich, Madeleine

2002 Au cœur du sujet : le corps en objets. *Techniques & Culture* [Online], 39 |. En Althabe, Gérard

Alekseenko, E. A.

1968 The cult of bear among the Ket (Yenisei Ostyaks). *Popular Beliefs of Folklore Traditions in Siberia*. Ed. V. Diószegi (Indiana University Publications. Uralic and Altaic Series 57). 175-91. Budapest: Akadémiai Kiadó.

Alix, Claire

1998 Provenance et circulation des bois en milieu arctique: quels choix pour les Thuléens ? *Revue d'Archéométrie*. N° 22. pp. 11-22

2009 Driftwood, Timber and Shrubs! Wood Used by Ruin Islander Thule at Skraeling Island, Eastern Ellesmere Island, Canada, in B. Grønnow (ed.), *On the Track of the Thule Culture from Bering Strait to East Greenland - Studies in Archaeology and History*, Copenhagen. Danish National Museum. Vol. 15: 149-166.

2012 Les peuples de l'Arctique et le bois. *Études Inuit Studies*. Vol. 36 (1). pp. 5-13

2016 A Critical Resource: Wood Use and Technology in the North American Arctic. in *The Oxford Handbook of The Prehistoric Arctic*.

Allaheer, Gordon

1989 *Sociology and the periphery : theories and issues*. Toronto, Gramond.

Althabe et Selim, Monique

1998 *Démarches ethnologiques au présent*. L'Harmattan. 132 p.

Andersen, Astrid O., Janne Flora, Kasper Lambert Johansen, Anders Mosbech & Mads Peter Heide-Jørgensen

2017 Piniariarnek: From interdisciplinary research towards a new resource management. University of Copenhagen.

Appadurai, Arjun

2009 Les marchandises et les politiques de la valeur. *Sociétés Politiques Comparées*. N°11

Apffel-Marglin, Frédérique

1998 *The spirit of regeneration. Andean culture confronting western notions of development*, Londres et New York, Zed Books Ltd.

- Aporta, Claudio
 2013 From inuit wayfinding to the Google world: living within an ecology of technologies; in J. Miggelbrink. *Nomadic and indigenous spaces: productions and cognitions*. Farnham, Routledge. pp. 246 - 258
- Aporta, Claudio; Krupnik, Igor & al.
 2010 *Siku: Knowing Our Ice: Documenting Inuit Sea Ice Knowledge and Use*. Springer. 501 p.
- Arima, Eugene, Y.
 1975 A report on a west coast whaling canoe reconstructed at Port Renfrew. *History and archaeology*. Vol. 5. Department. of Indian and Northern Affairs. Ottawa. 157 p.
 1984 Caribou Eskimo. In *Handbook of North American Indians, Arctic*, Vol. 5, David Damas. Washington, D.C. Smithsonian Institution, pp. 447-462.
- Arvy, Lucie.
 1978 Le narval, *Monodon monoceros* L.. *Acta zoologica*. Bulletin de la société royale de zoologie d'Anvers, (73), pp. 44-108.
- Astrup, Eivind
 1898 *With Peary near the Pole*, London : C. Arthur Pearson, Ltd, p. 278
- Augé, Marc
 2006 Le métier d'anthropologue: sens et liberté. XVIII^e conférence Marc-Bloch. Paris 30 juin 2006
- Augé, Marc ; Colleyn, Jean-Paul
 2018 [2004] *L'anthropologie*. PUF. Paris. 125 p.
- Averkiewa, Julia; Sherman Mark A.
 1992 *Kwakiutl String Figures*. UBC Press, Vancouver. 203 p.
- Bach Kreuzmann, Maria
 2018 *Bestiarium Groenlandica - En illustreret håndbog om grønlandske mytevæsener, ånder og dyr*. Milik Publishing. Nuuk. 160 p.
- Barry, Laurent ; Bonte, Pierre & al.
 2000 Glossaire. Question de parenté. *L'homme*. N° 154-155. Éditions de l'EHESS. Paris. pp. 721-732
- Bateson, Gregory.
 1995 *Vers une écologie de l'esprit*. Vol. 1. Points Essais. Paris. 299 p.
 1996 *Une unité sacrée, quelques pas de plus vers une écologie de l'esprit*. Seuil. 462 p.
 2008 *Vers une écologie de l'esprit*. Vol. 2. Points Essais. Paris. Poche. 352 p.
- Beddard, Frank, Evers
 1900 *Book of Whales*. J. Murray. New York. 320 p.

- Begon, Mickaël & al
 1990 *Ecology: Individuals, populations and communities*. Blackwell Scientific Publications, Oxford.
- Begon, Mickaël & Lacouture, Patrick
 2005 Modélisation anthropométrique pour une analyse du geste sportif. *EDP Sciences*, Vol. 55, pp. 35-60.
- Bessels, Emil
 2011 [1879] *Die Amerikanische Nordpol-Expedition*. Cambridge Library Collection Polar Exploration. 694 p.
 1884 The Northernmost Inhabitants of the Earth. An Ethnographic Sketch, *The American Naturalist*. University of Chicago Press on behalf of Wenner-Gren Foundation for Anthropological Research, Vol.18, N°. 9, pp. 861-882.
- Binde, Per
 2005 Gambling, Exchange Systems, and Moralities, *Journal of Gambling Studies*. Vol. 21(4), pp. 445-479
- Binford, Lewis, R.
 1980 Willow smoke and dogs'tails, *American Antiquity*, Vol. 45, pp. 4-20.
- Bird-David, Nurit
 1990 The Giving Environment: Another Perspective on the Economic System of Gatherer-Hunters. *Current Anthropology*, Vol. 31, N°2, pp. 189-196
 1999 « Animism » revisited: Personhood, environment, and relational epistemology. *Current Anthropology*, Vol. 40, N° S1, pp. S67-S91
- Birket-Smith, Kaj
 1924 *Ethnography of the Egedesminde District*. Reitzel. 484 p.
 1929 The Caribou Eskimos. *Report of the Fifth Thule Expedition*. Vol. V. Copenhagen p. 82
 1937 *Mœurs et coutumes des Esquimaux* - Payot, 281 p.
 1959 The Earliest Eskimo Portraits. *Folk*, Vol. 1, pp.. 5-14
- Black, Lydia
 1973 Nivkh (Gilvak) of Sakhalin and Lower Amur. *Arctic Anthropology*. Vol. 10. N°1, 110 p.
- Blackwell, Susanna B. Mads Peter Heide-Jørgensen & Al.
 2018 Spatial and temporal patterns of sound production in East Greenland narwhals. *Plos One*- 13 (6)
- Boas, Franz
 1885 *The Central Eskimo, Sixth Annual Report of the Bureau of American Ethnology for the Years 1884-1885*. Smithsonian Institution, Washington, D.C.

- 1911 *The mind of primitive man*. Free Press. New York.
- Bogliolo Bruna, Giulia
2015 *Les objets messagers de la pensée inuit*. L'Harmattan. Paris. 229 p.
- Bonte, Pierre ; Izard, Michel
1992 *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris PUF, 755 p.
- Bordin, Guy
2012 *On dansait seulement la nuit. Fêtes chez les Inuit du nord de la Terre de Baffin*. Société d'ethnologie.
- Born, E. W.
1986. Observations of narwhals (*Monodon monoceros*) in the Thule area (NW Greenland), August 1984. *Report of the International Whaling Commission* 36:387–392.
- Born, E. W., M. P. Heide, J. Rgensen, F. Larsen, A. Martin.
1994 Abundance and stock composition of narwhals (*Monodonmonoceros*) in Inglefield Bredning (NW Greenland). *Meddelelser om Grønland, Bioscience*, (39), pp. 51-68.
- Born, E. W., Heilmann Anna, Kielsen Holm Lene , Laidre Kristin L.
2011 Polar Bears in Northwest Greenland. *MoG*. Vol. 351, *Man & Society*, vol. 21 Museum Tusculanum Press. Copenhagen
- Boucher de la Richardière, Gilles
1808 *Bibliothèque universelle ou notice complète et raisonnée de tous les voyages anciens et modernes dans les différentes parties du monde*. Treuttel et Würtz, Paris
- Bourdieu, Pierre
1984 *Questions de sociologie*, Paris, Les Editions de Minuit. 288 p.
- Braudel, Fernand
1979. *Les structures du quotidien, Civilisation matérielle, Économie et Capitalisme XVe-XVIIIe siècle*, 1. Paris, Armand Colin,
1990 [1949] *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Armand Colin, Coll. Le Livre de poche, Paris,
- Breed, Greg A. & al.
2017 Sustained disruption of narwhal habitat use and behavior in the presence of Arctic killer whales. *PNAS*. Vol. 114. N° 10, pp. 2628-2633
- Briggs Jean
1970 *Never in anger : portait of an Eskimo family*. Cambridge, Massachussets, Harvard University Press
- Bril, Blandine & Goasdoué Rémi
2009 Du mouvement sans sens au sens sans mouvement. Rôle des finalités et des contextes dans l'étude des comportements moteurs. *Intellectica*, Vol. 51, pp.273-293.

Bril, Blandine

2002 Apprentissage et contexte. *Intellectica*, (35), pp. 251 – 268.

2010 Description du geste technique : quelles méthodes ? *Techniques et Culture*. N° 54-55, pp. 245 - 259.

Bruemmer, Fred

1966 Arctic Unicorn. I, *Animals*, p. 817.

1994 *Le narval, sur les chemins de la licorne*. Saint-Lambert : Héritage. 144 p.

Brody, Hugh

1976 Land occupancy : Inuit perceptions. *Inuit Land Use and Occupancy Project*. Vol. 1. Ottawa, department of Indian and Northern Affairs. pp. 185-242.

Burch, Ernest S. Jr.

1988 Knud Rasmussen and the 'original' Inland Eskimos of Southern Keewatin, *Études/Inuit/Studies*, 12(1), pp. 81-100.

Butzer, K.W.

1982 Diachronic systems I: cultural adaptation, in *Archaeology as Human Ecology: Method and Theory for a Contextual Approach*. pp. 279–294. Cambridge, Cambridge University Press. 364 pages

Caillé, Alain

2000, *Anthropologie du Don – Le Tiers Paradigme*, Desclée de Brouwer. 277 p.

Caillois, Roger

1958 *Les jeux et les hommes*. Gallimard, Paris, 306 p.

Canobio, Eric,

2007 *Atlas des pôles*, Autrement. Paris. 80 p.

Cashdan, Elizabeth

1985 Coping with risk : Reciprocity among the Basarwa of Northern Botswana, *Man*, 20 : 454-474.

Castleton, Alexander

2016 Identity, Community and Technology: Reflexions on the Facebook Group Inuit Hunting Stories of the Day. *Études Inuit Studies*. N° 40 (2). pp. 207-224

Chabot, Marcelle

2001. *Effects of commoditization and monetarization on contemporary Inuit social relations*, communication présentée à ICASS IV (Fourth International Congress of Arctic Social sciences), Québec, mai 2001.

Champalle Laurène

2003 50 ans après un exil forcé, les Inuits attaquent le Danemark. *Libération*. 26 novembre

- Chang, Kwang-chih
1962 A typology of settlement and community pattern in some circumpolar societies. *Arctic Anthropology* Vol 1, N° 1, pp. 28-41
- Chapoutier, Georges & Kaplan, Frédéric
2011 *L'homme, l'animal et la machine*. CNRS éditions. 226 p.
- Charpentier, Vincent
1984 Ressources d'au-delà des mers: le bois des rivages de Naoyat – Ile Victoria, Arctique canadien. In : *L'exploitation de la mer*, v^e Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire, Antibes.
- Chion, C., D. & al.
2017 Underwater Acoustic Impacts of Shipping Management Measures: Results from a Social-Ecological Model of Boat and Whale Movements in the St. Lawrence River Estuary (Canada). *Ecological Modelling* 354, pp. 72–87.
- Clemente, F.J. & al.:
2014 A selective sweep on a deleterious mutation in the CPT1A gene in Arctic populations. *American Journal of Human Genetics* 95, pp. 584-589.
- Cohat, Yves,
1986 *Vie et mort des baleines*, Gallimard, coll. « Découvertes », Paris. 128 p.
- Collignon, Béatrice
1996 *Les Inuit : ce qu'ils savent du territoire*. L'Harmattan, collection Géographie et cultures, 254 p.
- Corbier, Mireille
1999 *Adoption et fosterage*. De Brocard. Paris. 392 p.
- Cosens, Susan & E. Dueck, Larry P.
1991 Group size and activity patterns of belugas (*Delphinapterus leucas*) and narwhals (*Monodon monoceros*) during spring migration in Lancaster Sound *Revue canadienne de zoologie*, 69(6), pp. 1630-1635,
- Courbage, Youssef et Todd, Emmanuel
2007 *Le rendez-vous des civilisations*, Seuil. 159 p.
- Crantz, David
1767 *The History of Groenland*. Londres. 2 Vols.
- Csonka, Yvon et Schweitzer, Peter
2004 Cultures and Societies: Change and Persistence. In *Arctic Human Development Report*, Akureyri, Stefansson Arctic Institute. pp.45-68.
- Cuyler, Christine; Virk, Kasim; Clausen, Thomas.B. & Jensen, Flemming H.
2016 - 2015 Status Cape Atholl muskoxen (*Ovibos moschatus*). Thule region. Greenland. *Greenland Institute of Natural Resources. Technical Report*. N° 96. 37 p.

- Dalager, Andréas, Peter
1915 [1758] *Grønlandske Relationer*. indeholdene Gronlaendernes Liv og levnet deres Skikke og Vedtaegter. Copenhagen
- Damas, D.
1972 Central Eskimo Systems of Food Sharing. *Ethnology* .11:220-240.
- Dawson, Peter C.
2001 Interpreting Variability in Thule Inuit Architecture: A Case Study from the Canadian High Arctic. *American Antiquity* 66(3): 453-470.
- de Lapeyrière, Isaac ;
2014 [1643] *Le Groenland retrouvé (Relation du Groenland)*. Texte établi par Fabienne Queyroux. Ed. Anacharsis. 170 p.
- de Reste, Bernard
1801 [2017] *Histoire des pêches, des découvertes et des établissements des Hollandois dans les mers du nord ; Ouvrage traduit du Hollandais par les soins du Gouvernement, enrichi de notes, & orné de cartes & de figures à l'usage des Navigateurs & des Amateurs de l'histoire naturelle*. Paris, Vve Nyon, Vol. 1. Forgotten Books 402 p.
- de Robert, Pascale ; Duvail, Stéphanie
2016 « Mettre en carte » le territoire », *Revue d'ethnoécologie* . N° 9 | 2016
- Dectot, Xavier
2017 Quand l'ivoire venait de la mer. De quelques aspects du commerce de l'ivoire des mammifères marins brut et sculpté au Moyen Âge. *Les Échos du Craham*, 05/04/2017,
- Degli, Marine & Mauze, Marie
2006 *Arts premiers. Le temps de la reconnaissance*. Découvertes Gallimard. RMN. Paris 160 p.
- Delannoy, Jean-Jacques ; Deline, Philip ; Lhénaff, René
2016 *Géographie physique - Aspects et dynamique du géosystème terrestre*. Vuibert, Paris. 977 p.
- Deleuze, Gilles et Guattari, Félix
1980 *Mille plateaux*. Minuit. Paris. 645 p.
1993. Critique et clinique, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe » . 1993.
- Descola, Philippe
2005 *Par-delà Nature et culture*, Contributions de M. Bloch, M. Carneiro da Cunha, D. Fabre, R. Hamayon. Paris, Gallimard, 640 p.
2010 *Diversité des cultures, diversité des natures*. Bayard. Les Petites Conférences. 84 p.
- Diamond, Jared
1997 *Guns, Germs, and Steel: The Fates of Human Societies*. WW Norton & Co. 528 p.

- 2006 *Effondrement, comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie.* Gallimard, Paris. 648 p.
- Dor, Rémy
2003 À la recherche d'un proto-langage : analyse de quelques huchements turcs relatifs au petit bétail. *Bulletin de la société linguistique de Paris*. Vol. 98 (1). pp. 385-408
- Dorais, Louis-Jacques
1984 Sémantique des Noms d'animaux en groenlandais de l'est. *Amerindia*, N° 9, pp. 7-23
1996 *La parole inuit: langue, culture et société dans l'Arctique nord-américain*, Paris, SELAF/Peeters, 256 p.
- Dow, Pierre R. & Hollenberg, Martin J.
1977 The tuskal pulp of the narwhal, *Monodon monoceros*. *Oral Surgery, Oral Medicine and Oral Pathology*. N° 44, pp. 135-146.
- Dunn, Laura & Gross, Pamela
2016 Food-sharing practices online in the Facebook group: Cambridge Bay News. *Études Inuit Studies*. Vol. 40 (2). CIÉRA. pp 225-243
- Dupuy, Francis
2008 *Anthropologie économique*. Paris. Armand Colin. 215 p.
- Dyke, A.S., England, J., Reimntz, E., Jette, H.
1997 Changes in driftwood delivery to the Canadian Arctic archipelago: the hypothesis of postglacial oscillations of transpolar drift. *Arctic*, vol 50, (1): 1-16
- Eggertsson, Olafur
1994 Origin of the Arctic Driftwood; a dendrochronological study. *Lundqua Thesis*. 32. Lund University. Department of Quaternary Geoloical.
- Eidlitz-Kuoljok, Kerstin
1969 Food and emergency food in the circumpolar area. *Studia ethnographica Upsaliensia*, vol. 32. Almqvist & Wiksells ; 164 p.
- Ericsson, K. Anders
2006 The Influence of Experience and Deliberate Practice on the Development of Superior Expert Performance. *The Cambridge Handbook of Expertise and Expert Performance*. Cambridge University Press. pp. 683-704
- Erwin, John C
2002 The northernmost Ruins of the Globe: Eigil Knuth's Archaeological Investigations in Peary Land and Adjacent Areas of High Arctic Greenland, by Bjarne Grønnow and Jens Fog Jensen. *Arctic*, Vol. 57. 2
2007 Nipisat. A Saqqaq culture site in Sisimiut, Central west Greenland, by Birgitte Gotfredsen and Tinne mobjerg. *Arctic*, Vol. 60, 2

- Fenty, Ian & al.
2016 Oceans melting Greenland : early results from NAA's Ocean-Ice Mission in Greenland. *Oceanography*. Vol. 29, N° 4, pp. 72-83
- Ferguson S.H., Higdon, Westdal
2012 Prey items and predation behavior of killer whales (*Orcinus orca*) in Nunavut, Canada based on Inuit hunter interviews. *Aquatic Biosystems*, Vol. 8:3
- Fienup-Riordan, Ann
1990 *Eskimo Essays*, Rutger University Press, 230 p.
2000 *Hunting tradition in a changing world: Yup'ik lives in Alaska today*. Rutgers University Press. New Brunswick & London. 310 p.
- Flora, Jane
2019 *Wandering Spirits. Loneliness and longing in Greenland*. Press University Chicago. 224 p.
- Ford, J. K. B. & Fischer, H. D.,
1978 Underwater acoustic signals of the narwhal (*Monodon monoceros*), *Canadian Journal of Zoology*. N° 56 ; pp. 552-560
- Ford, John. K. B., & Fischer, H. Dean
1978 Underwater acoustic signals of the narwhal (*Monodon monoceros*), *Canadian Journal of Zoology*. Vol. 56(4): 552-560
- Fortescue, Michael
1988 *Eskimo Orientation Systems*, Meddelelser om Grønland, Man & Society, (11).
1991 *Inuktun, an introduction to the language of Qaanaaq, Thule*, Copenhagen, Institut fir Eskimologi.
- Franklin, John
1823 *Narrative of a journey to the shores of the Polar Sea*. John Murray. London. 768 p.
- Freeman, Milton M. R.
1974 Studies in Maritime Hunting, II: An Analysis of Walrus Hunting and Utilisation: Southampton Island, N.W.T., 1970. *Folk* 16-17. pp. 147-158.
2011 Contested knowledge systems and the search for sustainability and institutional security in the Arctic. In *Humanizing security in the Arctic*. M. Daveluy, F. Levesque, J. Ferguson, pp. 5-24
- Freuchen, Peter
1997 [1939] *Aventure arctique : ma vie dans les glaces du Nord*. Comité des Travaux Historiques et Scientifiques. Paris. pp. 485
1961 *Book of the Eskimos*. World Publishing Company, Cleveland
- Freuchen, Peter & Salomonsen, Finn
1958 *The Arctic Year*. G.P.Putnam's Sons. New York. 438 p.

- Fægteborg, Mads
1986 Lille sprog, hvad nu? *Grønland* N° 34. pp: 306-309
- Gaborit-Chopin, Danielle
1978 *Ivoires médiévaux V^e- XV^e siècles*. Office du Livre. Fribourg. 232 p.
- Gad, Finn
1971 *The History of Greenland*. Vol. 1. *Earliest times to 1700*. Montréal. Mc Gill Queen's. University Press
1984 History of colonial Greenland. In *Arctic, Handbook of North American Indians*, (5). Éditions Davis Damas, Washington, D.C. Smithsonian Institution.
- Gadamer, Hans, Georg
1996 *Vérité et Méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*. Seuil. Paris.
- Garde E ; Heide-Jørgensen MP; Ditlevsen S; Tvermosegaard KT; Harding K; Hansén J.
2015 Population dynamics of narwhals *Monodon monoceros* from East and West Greenland. *Journal of Mammalogy* 96(4): 866-879
- Gearheard, Shari Fox; Kielsen Holm, Lene ; Oshima, Toku ; & al.
2013 *The Meaning of Ice People and Sea Ice in Three Arctic Communities*. International Polar Institute Press. 416 p.
- Gell, Alfred
2009 *L'art et ses agents : Une théorie anthropologique*. Les Presses du réel. 356 p.
- Gérardin de Mirecourt, Sébastien
1817 *Dictionnaire raisonné de botanique publié, revu et augmenté par N. A. Desvaux* Paris, Dondey-Dupré, 746 p.
- Germain, Georges-Hébert; Morrison, David; Back, Frédéric
1995 *Inuit, les peuples du froid*. Libre Expression, Montréal, 160 p.
- Gessain, Robert
1947 *Les Esquimaux*. Bourrellet, Paris, 123 p.
1952 L'ajagaq, bilboquet Eskimo. *Journal de la société des américanistes* (41), pp. 239-294.
1969 *Ammassalik, la civilisation obligatoire*. Flammarion, 253 p.
1980 Nom et réincarnation chez les Ammassalimiut. *Boréales*. Revue du Centre de Recherches Internordiques. N° 15-16, pp. 407-419.
1981 *Ovibos*, Robert Laffont, 299 p.
- Giddings, J. L.
1952 Driftwood and problems of the Arctic sea currents. *American philosophical society* - 96 (2: 129, 142)

- Gilberg, Aage & al.
 1978 Polar Eskimo Genealogy: With Appendices on Polar Eskimo Genetical and Anthropological Markers. *Meddelelser om Grønland*. Vol. 203 (4). Nyt Nordisk Forlag Arnold Busck. Copenhagen, 196 p.
- Gilberg, Aage, Lisbet Gilberg, Rolf Gilberg, and Mogens Holm
 1978 Polar Eskimo ... Changes in the Life of the Polar Eskimos Resulting from a Canadian Immigration into the Thule District, North Greenland in the 1860's. *Folk* N° 16-17 : 159-170.
- Gilberg, Rolf
 1974-1975 Changes in the life of Polar Eskimos resulting from a canadian immigration into the Thule district, North Greenland, in 1860, *Folk*, Vol. 16-17 (1974-1975), pp. 159-170
 1976 The Polar Eskimo population, Thule District, North Greenland. *Meddelelser om Grønland*, 203 (3). Copenhagen Kommissionen for Videnskabelige Undersøgelser i Grønland
 1984 Polar Eskimo. In : *Handbook of North American Indians, Arctic*. Vol. 5 ; Damas, ed. Washington Smithsonian Institution. pp. 577-594.
 1988 Inughuit, Knud Rasmussen and Thule. *Etudes Inuit Studies*. N° 1-2. Vol. 12.
 1994 *Mennesket Minik (1888-1918) – En grønlanders liv mellem two verdener"*, Denmark: Espergærde: Bogforlaget. Ilbe. 680 p.
- Gitz-Johansen, Aage
 2009 [1949] *Figurer i Grønlandsk Mitologi. Characters of the Greenland Mythology*. Gytz. Højene. Svaneke. Skjern. 65 p.
- Glahn, H.C.
 1784 Kalaallit qimmiat pillugu. Det Kongelige Norske Videnskabernes Selskabs Skrifter. Royal Norwegian Science Society. Trondheim.
- Goddard, Ives
 1984 Synonymy Introduction. *Hand book of North American, Arctic*, (5). David Damas. Washington, D.C. Smithsonian Institution, pp. 5-7.
- Godelier, Maurice
 1994 *L'énigme du don*. Fayard. 330 p.
- Golden, Harvey.
 2006 *Kayaks of Greenland, The history and development of the greenlandic hunting kayak, 1600-2000*. White House Grocery Press, 579 p.
- Gordienko, P. A. & Laktionov A. F.
 1969 Circulation and physics of the Arctic basin waters. *Annals of the International Geophysical Year, Oceanography* N° 46. Pergamon, New York. pp. 94-112

Gould, Peter & White, Rodney

1982 To Have and Have not: The Ecology of Sharing among Hunter -Gatheres. In N. Williams and E. Hunn (eds.) *Resource Managers: North american and Australian Hunter-gatherers*. pp.69-92. Boulder: Westview Press

1984. Cartes Mentales, traduit de l'anglais par A. Perroud et M. Roten. Fribourg, Editions Universitaires de Fribourg Suisse, 169 p.

Graburn, Nelson H.H.

1969. *Eskimos Without Igloos, Social and Economic Development in Sugluk*, Boston, Little, Brown and Company.

Grønnow, Bjarne, Morten Meldgaard & Jørn Berglund Nielsen,

1983 Aasivissuit. The grea summer camp. Archaeological, ethnographical and zoo archaeological studies of a caribou hunting site in West Greenland. *Meddelelser om Grønland. Man and Society*. Commission for Scientific Research in Greenland. N° 5. Copenhagen. 96 p.

Grønnow, Bjarne & Jensen, Jens, Fog

2002 The Northernmost Ruins of the Globe: Eigil Knuth's archaeological investigations in Peary Land and adjacent areas of High Arctic Greenland *Meddelelser om Grønland, Man & Society*, 29.

Grønnow, Bjarne & Jensen, Jens, Fog

2017 Qajaa revisited: integrating technology studies and spatial analysis in archaeology. *Archaeologiske Studier*. Vol. 1 Museum South-East Denmark. Université de Copenhagen. Ed. M. Sørensen, K. Buck Pedersen. pp. 189-206

Grønnow, Bjarne & Sørensen, Mikkel

2006 Palaeo-Eskimo Migrations into Greenland: The Canadian Connection. *National museet*, pp.59-74

Grønnow, Bjarne

1994 Qeqertasussuk - the Archaeology of a Frozen Saqqaq Site in Disko Bugt, West Greenland, in David A. Morrison and Jean-Luc Pilon (eds), *Threads of Arctic Prehistory: Papers in Honour of William E. Taylor, Jr*, Hull, Canadian Museum of Civilization. pp. 197-238.

1996 The Saqqaq Tool Kit – Technological and Chronological Evidence from Qeqertasussuk, Disko Bugt. – In: Grønnow, B. & Pind, J. (eds.): *The Paleo-Eskimo Cultures of Greenland. New Perspectives in Greenlandic Archaeology*. Danish Polar Center Publication 1: 1737.

1996a Driftwood and Saqqaq - woodworking in West Greenland, in Birgitte Jacobsen, Claus Andreasen and Jette Rygaard (eds), *Cultural and Social Research in Greenland 95/96; Essays in Honour of Robert Petersen*, Nuuk, Ilimatusarfik/Atuakkiarfik: 73-89.

1997 The Saqqaq Harpoon: An Analysis of early Paleo-Eskimo Harpoon Heads from Qeqertasussuk, West Greenland. In *Fifty Years of Arctic Research: Anthropological Studies From Greenland to Siberia*. Ed. Rolf Gilberg and Hans Gulløv. Danish National Museum Ethnographical Series. N° 18 Copenhagen. pp. 119-130.

- 2012 An archaeological reconstruction of Saqqaq bows, darts, harpoons, and lances. *Etudes Inuit Studies*. Vol. 36, No. 1. pp. 23-48
- 2016 Living at a High Arctic Polynya: Inughuit Settlement and Subsistence around the North Water during the Thule Station Period, 1910 – 53. *Artic* Vol. 69, Supl. 1 (2016) p. 1 – 15
- Grove, Arnaq; Hauser Michael; Peary, Robert, Hivshu
2011 *Christian Leden's audio collections from Uummanaq and Upernavik, from 1909 and 1912*. Grønlandske Selskab. 72 p.
- Guemple, Lee
1965 Saunik : Name sharing as a factor governing Eskimo kinship terms. *Ethnology*, 4 (3) 323- 335
- 1986 Men and Women, Husbands and Wives: The Role of Gender in Traditional Inuit Society. *Études/Inuit/Studies* 10:9-23; pp. 23-24
- 1988 Teaching social relations to inuit children. In T. Ingold, J. Riches and Woodburn, *Hunters and gatherers I : property, power and ideology*. Oxford, Berg, p. 131-149
- Guédon, Marie-Françoise
2005 *Le rêve et la forêt. Histoire de chamanes nabesnas*. Québec. Presses de l'Université de Laval. 586 p.
- Guthrie, Stewart
1993 *Faces in the clouds : A new theory of religion*. Oxford University Press. 336 p.
- Hall, Edwin, S.
1978. Technological Change in Northern Alaska. In *Archaeological Essays in Honor of Irving B. Rouse*, R. C. Dannel and E. S. Hall (eds.), The Hague: Mouton. pp. 209-229.
- Hall, Edouard T.
1971 [1966] *La dimension cachée*, Seuil, coll. « Points Essais ». Paris. 254 p.
1984 [1959] *Le Langage silencieux*, Seuil, coll. « Points Essais ». Paris. 237 p.
- Hamayon, Roberte,
2002 *Chamanismes. Diogène*, PUF, coll. Quadrige. Paris. 311 p.
- Hansen, Keld
1969-1970 The People of the far North. *Folk*. N° 11-12: 98-108
- 2008 Nuussarmiut hunting families on the big headland: demography, subsistence and material culture in Nuussuaq, Upernavik, Northwest Greenland. *Meddelelser om Grønland. Man & Society*. N° 35. Copenhagen. 243 p.
- Harper, Kenn
2000 *Give me my father's body : the life of Minik, the New York Eskimo*, Steerforth Press, South Royalton, Vermont. 277 p.
2012 Taissumani *Nunatsiaq News*. 2102/08/16. pp. 65-74

- Hastrup, Kirsten
 2009 The nomadic landscape: People in a changing Arctic environment. *Danish Journal of Geography* 109 (2): 181-189
 2015, *Thule pa tidens rand*. Lindhardt og Ringhof Forlag. Copenhagen.
- Hastrup, Kirsten & al.
 2015 *NOW Project : Living resources and human societies around the North Water in the Thule Area, NW Greenland*. Annual Report 2014. University of Copenhagen.
 2018 Introducing the North Water: Histories of exploration, ice dynamics, living resources, and human settlement in the Thule Region. *Ambio*. Vol 47. Suppl. 2
- Hauser, Michael
 2010 *Traditional Inuit Songs from the Thule Area (Monographs on Greenland – Man & Society)*. Copenhagen, Museum Tusulanum Press and Meddelelser om Grønland. Copenhagen. Vol. 1 & Vol. 2. 1560 p.
- Hay, K. A.
 1980 Age determination of the narwhal, *Monodon monoceros*. *Report of the International Whaling Commission, Special Issue*. pp. 119-132
- Hayes, Isaac Israël
 2012 [1867] *The open Polar Sea : a narrative of a voyage of discovery towards the North pole, in the schooner "United States"*. Cambridge University Press. 516 p.
- Hearne, Samuel
 2013 [1795] *Le piéton du Grand Nord*. Petite bibliothèque Payot. Paris. 279 p.
- Heath, John D. et Arima, E.
 2004 *Eastern arctic kayaks, history, design, technique*. University of Alaska Press,
- Heide-Joergensen, M.P. and Randall R. Reeves.
 1993 Description of an anomalous Monodontid skull from West Greenland: A Possible Hybrid? *Marine Mammal Science*, Vol 9. N° 3, pp. 258-286.
- Heide-Jørgensen, M. P. and Reeves, R. R.
 1993 Description of an Anomalous Monodontid Skull from West Greenland : a Possible Hybrid . *Marine Mammal Science*, 9. pp. 258–268.
- Heide-Jørgensen, Mads. P. & Rgensen
 2004 Aerial Digital Photographic Surveys of Narwhals, *Monodon Monoceros*, in Northwest Greenland. *Marine Mammal Science*, 20 pp. 246–261
- Heide-Jørgensen, Mads P. & Laidre, Kristin
 2006 *Greenland's winter whales : the beluga, the narwhal and the bowhead whale*. Edit. Britt-Marie Jespersen. Nuuk, Greenland: Ilinnisiorfik Undervisningsmiddelforlag, 125 p.

- Heide-Jørgensen, Mads P. & al.
2007 Dynamic of the sea ice edge in Davis Strait. *Journal of Marine Systems*. N°67 (1-2) : pp. 170-178
- Heide-Jørgensen, Mads P., Richard, P. R., Dietz, R. and Laidre, Kristin. L.
2013 A metapopulation model for Canadian and West Greenland narwhals. *Animal Conservation*, 16. pp.331–343.
- Heide-Jørgensen, M. P., Nielsen, N.H., Hansen, R.G., Schmidt, H.C., Blackwell, S.B, Jørgensen, O.A.
2015 The predictable narwhal: satellite tracking shows behavioural similarities between isolated subpopulations. *Journal Zoologique*. Vol.297, pp. 54-65.
- Heidegger, Martin
1985[1927] *Être et temps*. Authentica, Paris, 325 p.
- Hémardinquer, Jean-Jacques.
1964 Une dynastie de mécaniciens anglais en France : James, John et Juliana Collier (1791-1847). In: *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, tome 17. N° 3. pp. 193-208.
- Hendrik, Hans
1878 *Memoirs of Hans Hendrik, the Arctic traveller, serving under Kane, Hayes, Hall and Nares, 1853-1876*. Trübner & C°, Londres. 113 p.
- Hendriksen, Kåre
2014 Qaanaaq District Infrastruktur og erhvervsgrundlag. *Arktisk Teknologi*. DTU BYG. Sisimiut
- Héran, François
2007 Vers une sociologie des relations avec la nature, *Revue française de sociologie*, vol. 48. pp. 795-806
- Herbert, Wallis
1969 *Across the top of the world*. Longmans. Londres. 209 p.
- Hesse, Hermann
2002 [1955] *Le jeu des perles de verre*. Le Livre de Poche. Paris.693 p.
1975 [1922] *Siddhartha*. Le Livre de Poche. Paris. 152 p
- Hocart, Arthur Maurice
1978 [1936] *Rois et courtisans*. Le Seuil, Paris, 379 p.
- Holtved, Erik
1944 Archaeological investigations in the Thule district. *Meddelelser om Grønland* Copenhagen. Vol. 141 (1.2). 184 p.
1951 *The Polar Eskimos. Language and Folklore. Part 1: Texts. Part 2: Myths and Tales translated*. C. A. Reitzels Forlag, København. 367 p. et 153 p.

- 1954 Archaeological investigations in the Thule district. *Meddelelser om Grønland* Copenhagen. Vol. 146 (3)
- 2011 [1951] *The Polar Eskimos*. International Polar Institute Press. Montreal. 219 p.
- 1967 Contribution to Polar Eskimo Ethnography, *Meddelelser om Grønland* 182 (2). Copenhagen Kommissionen for Videnskabelige Undersøgelser i Grønland. 181 p.
- Hopping Benjamin
 1897 *A diary kept while with the Peary Arctic expedition of 1896* – New Haven. Conn. 83 p.
- Humphreys, Humphrey
 1953 The horn of the unicorn. *Antiquity*. 27. 105. pp. 15-19
- Hopping, Benjamin
 1897 *A diary kept while with the Peary Arctic expedition of 1896* – New Haven : pp. 20-23
- Hustich, Ilmari
 1966 On the forest-tundra and the Northern Tree-lines. *Annales of the University of Turku*. Kevo Subarctic Research Station 3. pp. : 7- 47.
- Ingold, Tim
 2000 *The perception of the environment. Essays on livelihood, dwelling and skill*. Routledge. Londres
- 2008 [1980] *Hunters, Pastoralists and Ranchers: Reindeer Economies and their Transformations*. Cambridge University Press. 340 p.
- 2010 Culture, nature et environnement. *Tracés, Revue de Sciences humaines*. Vol. 22. pp. 169-187
- 2015 From the master's point of view: hunting is sacrifice. *Journal of the Royal Anthropological Institute*. N° 21. pp: 24-27
- Issenman-Kobayashi, Betty
 1997 *Sinews of survival*. UBC Press. Vancouver.
- 1985 Inuit Skin Clothing: Construction and Motifs, *Études/Inuit/Studies*, 9 (2), pp. 101-116.
- Jacquemin - Le Verne, Hélène
 2003 *Le sang des femmes, tabous, symboles et féminité*. Press. 131 p.
- Jamard, Jean-Luc
 2002 Au cœur du sujet : le corps en objets ? *Techniques & Culture* [En ligne], 39 | 2002, mis en ligne le 13 juin 2006, consulté le 03 octobre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/tc/197> ; DOI : 10.4000/tc.197
- Jefferson Thomas, A. et al.
 2007 *Marine Mammals of the world*. Academic Press. 592 p.

Jenness, Diamond

1925 A new Eskimo culture in Hudson Bay. *Geographical Review*, Vol. 15, N° 3, pp. 428-437.

1977 [1932] *The Indians of Canada*. National Museums of Canada, National Museum of Man. Ottawa

2015 [1922] *The life of the copper Eskimos*. Oxford University Press. 320 p.

Jensen, Bent

1961 The folkways of Greenland dog-keeping. *Folk*, Vol. 3, p. 43-66

Jensen, Ole G.

2007 *Un aperçu de la culture groenlandaise*. Milik Publishing. Nuuk. 78 p.

Johansen, T. B.

2013 Foraging efficiency and small game: the importance of dovekie (Alle alle) in inughuit subsistence. *Anthropozoologica* N° 48: 75-88

Johansen, M.J. & al..

2007 Human accumulation of mercury in Greenland. *Science of the total environment*, 377(2-3), 173-178.

Kaalund, Bodil

2011 *The Art of Greenland, Sculpture, Crafts, Paintings, Contemporary Art*. Gyldendal. Copenhagen. 351 p.

Kane, Elisha, Kent

1856 *Arctic Explorations : The Second Grinnell Expedition In Search of Sir John Franklin, 1853, 1854, 1855*. Vol II. Childs & Peterson. Philadelphia. 518 p.

2012 [1856] *The United States Grinnell expedition in search of Sir John Franklin.: A personal narrative*. Rare Books Club, 136 p.

Karsenti, Bruno

1994 *Marcel Mauss, le fait social total*. PUF, Paris. 128 p.

Kielsen Holm, Lene & al.

2010 *Siku: Knowing Our Ice: Documenting Inuit Sea Ice Knowledge and Use*. Springer. 501 p.

King Jonathan C. H. ; Pauksztat, Birgit; Storrie, Robert

2005 *Arctic clothing of North America: Alaska, Canada, Greenland*. British Museum. 160 p.

Kingsley, M. and M.A. Ramsay

1988 The spiral in the tusk of the narwhal. *Arctic*. Vol. 41, N° 3. pp. 236-238.

Kishigami, Nobuhiro

2006 Contemporary Inuit Food Sharing: A Case Study from Akulivik, PQ. Canada, *Journal of the Society of Liberal Arts* Vol. 75, pp. 15-21

Knuth, Eigil

1967 *The Ruins of the Musk Ox Way*, Folk

2009 *Indépendance ou la philosophie du voyage en traineau*, traduit du danois en français, groenlandais, inuktitut et russe, préface de J. Malaurie, Paris, Paulsen. 128 p.

Koch, Lauge

2016 *The Koch Family Papers*. Geological Survey of Denmark and Greenland (GEUS). Part 2. Vol. 1 - 250 pages

Kohn, Eduardo & Philippe Descola

2017 *Comment pensent les forêts. Vers une anthropologie au-delà de l'humain*. Zones Sensibles. 336 p.

Krasnova, V.V. et al.

2006 "Zoology: Mother-Infant Spatial Relations in Wild Beluga (*Delphinapterus leucas*) during Postnatal Development under Natural Conditions". *Biology Bulletin*. Vol. 33, N° 1, pp.53-58.

2009 "Zoology of Vertebrates: Formation of behavior in the White Sea Beluga Calf, *Delphinapterus leucas*, during Early Postnatal Ontogenesis". *Russian Journal of Marine Biology*. Vol. 35, N° 1, pp. 53-59.

2014 "Zoology: Parental Behavior of the Beluga Whale (*Delphinapterus leucas*) in Natural Environment". *Biology Bulletin*. Vol. 41, N° 4, pp. 349-356.

Kroeber, Alfred, Louis

1899 *Animal Tales of the Eskimo*. *Journal of American Folklore*, 12 (44): pp. 17-23

1899 *Tales of the Smith Sound Eskimo*. *Journal of American Folklore*, 12(46): pp. 166-182.

Krupnik, Igor

1993[1989] *Arctic adaptation. Native Whalers and Reindeer Herders of Northern Eurasia*. Hanover, Dartmouth College, University Press of New England. Hanover. 355 p.

Krupnik, Igor; Aporta, Claudio; Gearheard, Shari; Laidler, Gita J.; Kielsen-Holm, Lene

2010 *SIKU: Knowing Our Ice. Documenting Inuit Sea Ice Knowledge and Use*, Dordrecht, Springer, 501 p..

Labrèche, Yves

2006 Variations saisonnières et échange-don de nourriture chez les Inuit du Nunavik. *Études/Inuit/Studies*. Vol. 30. N°2. pp. 73-94

Lacaze, Gaëlle

2004 Les techniques du corps chez les Mongols : une application de la notion maussienne. *Techniques & Culture*, N° 42 pp. 111-130.

Laidler, Gita L.

2006 Inuit and Scientific Perspectives on the Relationship Between Sea Ice and Climate Change: The Ideal Complement? *Climatic Change*. 78 (2) : 407-444

- Laidre, Kristin ; Heide-Jorgensen, Mads Peter ; Orr, Jack
 2006 Reactions of narwhals, monodon monoceros, to killer whale, *Orcinus orca*, attacks. *Canadian Fiels Nature*. 120 : 457-465.
- Laidre, K. L. and Heide-Jørgensen, M. P.
 2005 Winter Feeding Intensity of Narwhals (*Monodon monoceros*), *Marine Mammal Science*, 21, pp. 45–57
- Lamy, Thierry
 2010 *Contes inuits en bandes dessinées*. Petit à Petit. Rouen. 64 p.
- Langgard, Karen,
 1998 An examination of Greenlandic awareness of ethnicity and national self-consciousness through texts produced by Greenlanders 1860-1920, *Études/Inuit/Studies*, 22(1) pp. 83-107.
- Lantis, Margaret
 1960 *Eskimo childhood and interpersonal relationships*. American Ethnological Society. University of Washington Press. Seattle. 215 p.
- Lasserre, Frédéric; Weiss, Jérôme ; Pratt, Martin
 2010 *Arctic 21*. Maison des Jeux Olympiques d'Hiver, 48 p.
- Latour, Bruno
 1991 *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. La découverte. 210 p.
- Laugrand Frédéric B.
 2014 Des prédateurs et des proies ou comment les Inuit et leurs animaux défient nos approches ontologiques. Conférence au Collège de France. 30 avril 2014. Anthropologie de la Nature.
 2014 La revitalisation de la chasse à la baleine et la crainte des petites bêtes dans l'Arctique central canadien. Conférence au Collège de France, 7 mai 2014. Anthropologie de la Nature.
- Laugrand Frédéric B. & Oosten Jarich G.
 2002 Canicide and healing : the position of the dog in the inuit cultures of the canadian Arctic. *Anthropos* (St Augustin) 97 (1): 89-105.
 2009 *Inuit Shamanism and Christianity: Transitions and Transformations in the Twentieth Century*. Coll. McGill-Queen's Native and Northern. Ed. McGill-Queen's University Press. 488 p.
 2011 *La femme de la mer - Sedna dans le chamanisme et l'art inuits de l'Arctique de l'Est*. Carrefours anthropologiques. Liber. Montréal. 188 p.
 2013 La préfiguration : une clé pour comprendre le rôle du chamanisme dans la chasse à la baleine (Arctique de l'Est canadien). D'une anthropologie du chamanisme vers une anthropologie du croire. Hommage à l'œuvre de Roberte Hamayon. *Etudes mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines*. Hors-série, (EPHE), 768 p.

- 2015 *Hunters, Predators and Prey. Inuit Perceptions of Animals*. Berghahn, New York-Oxford. 408 p.
- Laugrand, Frédéric B., Oosten Jarich G; Trudel, François
 2006 *Apostle to the Inuit: The journals and ethnographic notes of Edmund James Peck, the Baffin years, 1894-1905*. University of Toronto Press. 420 p.
 2007 *La nature des esprits dans les cosmologies autochtones*. PUL. Québec. 545 p.
- Lauritzen, Philip
 1983 *Thule. En avis om verdens nordligste kommune*. Atuagagdliutit. Grønlandsposten. Nuuk
- Leach, Edmund, Ronald
 1980 Aspects anthropologiques de la langue : injures et catégories d'animaux. In *L'unité de l'homme et autres essais*. Gallimard. Paris. 396 p.
- Lee, David S.
 2005 Les dynamiques écologiques et sociales de l'appropriation du narval par les Inuit de Pond Inlet, Nunavut - *Études/Inuit/Studies*, 30 (2). pp. 237-252.
- Le Mouël, Jean François
 1978 *Ceux des mouettes: les Eskimo naujamiut Groenland-Ouest : documents d'écologie humaine*. Institut d'ethnologie, Musée de l'homme. 322 p.
- LeMoine, Genevieve & Darwent Christyann
 2010 The Inglefield Archeological Project : Introduction & Overview. *Danish Journal of Geography*. 110 (2) : 279-296
 2016 Development of polar Inughuit culture in the Smith Sound Region. *The Oxford Handbook of the Prehistoric Arctic*. Ed. T. Max Friesen, Owen K. Mason. Oxford University Press. pp. 873 - 896.
- LeMoine, Genevieve; Kaplan Susan; Darwent Christyann
 2016 Living on the Edge: Inughuit Women and Geography of Contact. *Arctic* Vol. 69, Suppl. 1
- Lemonnier, P.
 1983 L'étude des systèmes techniques, une urgence en technologie culturelle. *Techniques et culture*. Maison des sciences de l'homme. Paris. N° 1. pp. 11-34.
- Lenclud, Gérard
 1987 La tradition n'est plus ce qu'elle était... Sur la notion de "tradition" et de "société traditionnelle" en ethnologie », *Terrain*, n° 9, pp. 110-123.
- Leroi-Gourhan, André
 1935 Le kayak et le harpon des Esquimaux. *La Nature*, 63. Paris. pp. 510-512
 1937 La zoologie mythique des Eskimo. Sélection rituelle des matières animales. *La terre et la vie*. N° 3. pp. 84-95

- 1946 *Archéologie du Pacifique Nord, Évolution et techniques*, Tome II. Milieu et techniques. Institut d'Ethnologie, Paris.
- 1965 *Préhistoire de l'art occidental*. Mazenod. Paris. 482 p.
- 1965 *Le geste et la parole*. Tome II, *La mémoire et les rythmes*. Albin Michel, Paris, 285 p.
- 1973 [1945] *Milieu et techniques*. Albin Michel. Paris. 480 p.
- Levac, Elisabeth ; de Vernal, Anne et Blake Jr. Weston.
 2001 Sea Surface Conditions in Northernmost Baffin Bay during Holocene : Palynological Evidence. *Journal of Quaternary Science*. N° 16. pp. 353-363
- Levesque, C., D. de Juriw, C. Lussier and N. Trudeau
 2000 *Between Abundance and Scarcity: Food and the Institution of sharing among the Inuit of the Circumpolar Region during the Recent Historical Period* . Montreal: Université du Québec, INRS-Urbanisation, Culture et Société
- Lévesque, Francis
 2008 Les Inuit, leurs chiens et l'administration nordique, de 1950 à 2007. Anthropologie d'une revendication contemporaine. Thèse PhD. Université Laval. Québec.
 2018 Sixty years of dog management in Nunavik. *MAT Medicine Anthropology Theory*. <http://www.medanthrotheory.org/read/10997/sixty-years-of-dog-management-in-nunavik>
- Lévi-Strauss, Claude
 2017 [1949] *Les structures élémentaires de la parenté*. EHESS. Paris. 617 p.
 1958 *Anthropologie Structurale*, Plon. Paris. 450 p.
 1962 *La Pensée sauvage*. Plon, Paris. 393 p.
 1968 *Mythologiques III. L'origine des manières de table*. Plon, Paris. 478 p.
- Ligers, Z
 1957 La chasse à l'hippopotame chez les Bozo. *Journal des Africanistes*. pp. 37-66
- Light, Richard
 2011 Opening up learning theory to social theory in research on sport and physical education through a focus on practice. *Physical Education and Sport Pedagogy*. 16(4):369-382
- Losey, Robert J, Wishart Robert P., Laurens Looovers, Jan Peter
 2018 *Dogs in the North. Stories of cooperation and co-domestication*. Routledge. London & New York. 298 p.
- Lynge, Aqualuq,
 1993 *Inuit, Histoire de la Conférence Circumpolaire Inuit*, Atuakkiorfik, 123 p.
- Lynge, Hans
 1955 *Inegpait*

MacMillan, Donald, Baxter

1927 *Etah and beyond, or Life Within Twelve Degrees of the Pole*. Houghton Mifflin Company. The Riverside Press, Cambridge, Massachusset. 287 p.

1936 *Kah'da Histoire d'un jeune Esquimau*. Albin Michel. Paris. 254 p.

MacRury, Ian Kenneth

1991 *The Inuit Dog: its provenance, environment and history*. Inuit Sled Dog International, U.S. section. p. 59

Magnus, Olaus

1996 [1555] *Description of the Northern Peoples*. The Hakluyt Society, London.

Mailhot, José

1978 L'étymologie de «Esquimau» revue et corrigée. *Études Inuit / Inuit Studies* 2-2, pp. 59-70.

Malaurie, Jean

1976 [1955] *Les derniers rois de Thulé*. Plon 655 p.

1989 [1955] *Les derniers rois de Thulé*. Pocket 841 p.

2000 [1990] *Ultima Thulé*. Le Chêne. 399 p.

2001 *L'appel du Nord*. La Martinière. 335 p.

2018 Dans : *L'Atlas des Peuples*. Le Monde Hors-série. N°26

Malaurie, Jean, (sous la direction de)

1951 Problèmes de géographie humaine dans le Groenland, colonie danoise. *Bulletin de l'association des géographes français*. Paris. N° 220-221, pp. 152-157.

1952 La mission géographique française dans le nord-ouest du Groenland. *Annales de géographie*. Paris. N° 326. pp. 291-297.

1989 *L'Art du Grand Nord*, Editions du CNRS, Paris, Citadelle & Mazenod, 604 p.

Malaurie, Jean ; Sutter, Jean; Tabah, Léon

1952 L'isolat esquimau de Thulé. *Population*, (7), pp. 675-692

Marcoux, Marianne

2008 Social Behaviour, Vocalization and Conservation of Narwhals. *Info North*. Vol 61, N° 4. pp. 456- 460

2011 Narwhal communication and grouping behaviour: a case study in social cetacean research and monitoring. University McGill. 168 p.

Markham, Clements R.

1875 *A Selection of Papers on Arctic Geography and Ethnology*. John Murray. Londres 292 p.

- Martin, Nastassja
2016 *Les âmes sauvages. Face à l'Occident, la résistance d'un peuple d'Alaska*. La découverte. Paris. 326 p.
- Martin, Thibault
2003 *De la banquise au congélateur, mondialisation et culture au Nunavik*. Les Presses de l'Université de Laval. 202 p.
- Mary-Rousselière, Guy.
2008 [1980] *Qitdlarsuaq, l'histoire d'une migration polaire*. Paulsen, Paris, 164 p.
- Mathiassen, Therkel
1927 Archéology of the Central Eskimos, The Thule culture and his position within the Eskimo culture. *Report of the Fifth Thule Expedition, 1921-1924*. (4). Copenhagen: Gyldendal Boghandel, Nordisk Forlag.
1928 Material Culture of the Iglulik Eskimos, *Report of the Fifth Thule Expédition 1921-1924*, (6), Copenhagen, Gyldendalske Boghandel, Nordisk Forlag.
1930 Inugsuk, a mediaval Eskimo settlement in Upernivik District, West Greenland. *Meddelelser om Grønland*. 77 N° 4
- Matthes, François E.
1939 Report of the committee on glaciers. *Transactions of the American Geophysical Union*, N° 20, pp. 518–23
- Mauss, Marcel,
1936 [1934] Les techniques du corps. *Journal de Psychologie*, XXXII, 3-4, mars/avril.
1986 [1938] A category of the human mind : the notion of person; the notion of self. In: *The category of the person. Anthropology, philosophy, history*. M. Carrithers. S.Lukes Cambridge. pp. 1-26
1968 [1950] *Sociologie et anthropologie*. PUF. Collection Bibliothèque de sociologie contemporaine, 482 p.
1969 [1927] *Cohésions et divisions de la sociologie*. Editions de Minuit. Coll. Sens Commun. pp. 178-245.
1973 [1923-1924] Essai sur le don ; Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques. *Sociologie et anthropologie*, Presses universitaires de France
- Mauss, Marcel & Beuchat, Henri
2002 [1904-1905] Essai sur les variations saisonnières des sociétés Eskimo. Étude de morphologie sociale. *Les classiques des sciences sociales*. UQAC. Québec
- Mauzé, Marie
1997 *Present is Past: Some Uses of Tradition in Native Societies*. Lanham, University Press of America. 250 p.
- Maxwell, M. S.
1985 *Prehistory of the Eastern Arctic* ; New York. Academic Press Inc

McCartney, Allen

1991 Canadian Arctic Trade Metal. Reflexions of Prehistoric to Historic Social Networks. *Metals in Society: Theory beyond Analysis*. Ed. R.M. Ehrenreich. Philadelphia : MASCA. pp. 26-43

McCorristine, Shane

2018 The spectral Arctic. UCL Press. London. 275 p.

McCullough, Karen M.

1989 The Ruin Islanders. Early Thule Culture Pioneers in the Eastern High Arctic. *Canadian Museum of Civilization, Archaeological Survey of Canada, Mercury Series*, pp: 141-347

McGhee, Robert

1969-1970 Speculations on Climatic Change and Thule Culture Development. *Folk*. Vol. 11-12. pp. 173-184.

1984 Thule Prehistory in Canada. In *Handbook of North American Indians*. n°5, Arctic, D. Damas, Smithsonian Institution, Washington.

1993 Disease and development of Inuit Culture. *Current Anthropology*. N° 35. pp. 565-594

1996 *Ancient People of the Arctic*. University of British Columbia Press. 244 p.

2001 *The Arctic Voyages of Martin Frobisher: An Elizabethan Adventure*. University of Washington Press. 196 p.

2006 *Une histoire du monde arctique. Le dernier territoire imaginaire*. FIDES. Québec. 300 p.

McGhee, Robert & al.

1994 Disease and the Development of Inuit Culture *Current Anthropology*. Vol 35. N°5. pp. 565-574

McGhee, Robert; Mason, Owen; Maschner, Herbert

2009 *The Northern World, AD 900 - 1 400*. The University of Utah Press, 360 p.

McGwin, Kevin

2017 Remote settlements in Greenland have a future, but they can not make it alone. *The Arctic Journal*. 2017. 05

Michéa, Jean

1967 *Esquimaux et Indiens du Grand Nord*. Société continentale d'éditions modernes illustrées, Paris, 349 p.

Miller, R. S.

1955 A survey of the mammals of Bylot Island, Northwest Territories. *Arctic* 8:167-176

- Miller, Gifford, H. & al.
2005 Holocene Glaciation and Climate Evolution of Baffin Island, Arctic Canada. *Quaternary Science Reviews*. Vol. 24. N° 14-15. pp. 1703-1721
- Mishler, Craig
2013 *The blind Man and the Loon : The story of a Tale*. University of Nebraska Press. 288 p.
- Møller, Nuka
2015 *Kalaallit aqqi*. Oqaasileriffik Nuuk. 360 p.
- Morechand, Guy
1968 La notion de l'âme chez les Esquimaux du Groenland. *Inter Nord* (10), Paris pp. 298-302
- Morey, Darcy F. & Aaris-Sørensen, Kim
2002 Paleoeskimo Dogs of the Eastern Arctic. *Arctic*. Vol. 55, N°. 1 . pp. 44-56
- Morillot, Louis
1874 *Mythologie & légendes des Esquimaux du Groenland*. E. de Broise. Alençon. 74 p.
- Morin, Olivier
2011 *Comment les traditions naissent et meurent*. Odile Jacob, 290 p.
- Mosbech, A & al.
2018 On the crucial importance of a small bird: The ecosystem services of the little auk (Alle alle) population in Northwest Greenland in a long-term perspective. *Ambio*. N° 47 (2). pp. 226-243
- Murdock, George, Peter
1981 *Atlas of World Cultures*. University of Pittsburgh, 160 p.
- Nagy, Murielle
2000 Paleoeskimo Cultural Transition : A Case Study from Ivujivik, Eastern Arctic *Nunavik Archaeology Monograph Series, 1*. Ed. Lachine, Québec
- Nakashima, Douglas & al.
2012 Weathering Uncertainty: Traditional Knowledge for Climate Change Assessment and Adaptation. *Traditional Knowledge Initiative*. United Nations University. UNESCO. 120 p.
- NAMMCO.
2011 *Annual Report 2011*. North Atlantic Marine Mammal Commission, Tromsø, Norway, 523 p.
- Nansen, Fridtjof
2005 [1893] *Eskimo Life*. Longmans, Green & Co, London, 350 p.
1897 *Farthest North (Vol. I et II)*, Archibald Constable & Co, London.
- Nares, George S.
2014 [1880] *Voyage à la mer polaire*. Transboréal. Paris. 620 p.

Nooter, Gertie

1991 The east-Greenland kayaks. In *Contribution to Kayak Studies*. Ed. E. Arima. Ottawa : National Museums of Canada. pp319-347

Norn, Mogens

1996 Eskimo snow goggles in Danish and Greenlandic museums, their protective and optical properties. *Meddelelser om Grønland*. N° 20.

Nuligak.

1972 *Mémoires d'un Esquimau : Moi, Nuligak*, traduit par Maurice Métayer, Éditions du Jour, Montréal, 191 p.

Nuttall, Mark

1992 *Arctic Homeland: kinship, community and development in Northwest Greenland*, Toronto, University of Toronto Press. 194 p.

1994 The Name Never Dies: Greenland Inuit Ideas of the Person. In *Amerindian Rebirth: Reincarnation Belief among North American Indians and Inuit*. A. Mills and R. Slobodin. Toronto: University of Toronto Press.

2000 Choosing Kin: Sharing and Subsistence in a Greenlandic Hunting Community. In *Dividends of Kinship: Meanings and Uses of Social Relatedness*. P. Schweitzer. London: Routledge

2009 Living in a world of movement: human resilience to environmental instability in Greenland. *Anthropology and Climate Change: from encounters to actions* Walnut Creek, CA: Left Coast Press.

Nweeia, Martin Thomas et al.

2005 Vestigial tooth anatomy and tusk nomenclature for monodon monoceros. *The Anatomical Record*. (Hoboken). 295(6) ; pp. 1006-1016

Oosten, Jarich & Laugrand, Frédéric

2001 *Travelling and surviving, on our land. Inuit perspectives to the XXth century*. Vol. 2. Iqaluit, Nunavut Arctic College / Nortext.

Oshima, Ikuo,

1989 *A hunter's memoir from Siorapaluk, Japon*.

Oswalt, Wendell H.

1976 *An anthropological analysis of food-getting technology*. Wiley. University of California. 310 p.

1999 [1979] *Eskimos et Explorers*. University of Nebraska Press. 308 p.

Pare, Ambroise

1582 *Discours d'Ambroise Paré ... A sçavoir de la mumie, des venins, de la licorne et de la peste*. Paris: Gabriel Buon.

- Parry, William Edward
 1828 *Narrative of an Attempt to Reach the North Pole, in Boats Fitted for the purpose and attached to his majesty's ship Hecla in the year MDCCCXXVII.* John Murray. London. pp. 191-192
- Pax Leonard, Stephen
 2013 Phenomenology of speech in a cold place: The Polar Eskimo language as lived experience. *International Journal of Language Studies*, Vol. 7, 1
 2014 *The Polar North, Way of Speaking, Way of Belonging.* Francis Boutle Publishers. London. 311 p.
- Peary, Robert Edwin
 1898 *Northward over the Great Ice. A narrative of life and work along the shore and upon the interior Ice-Cap of Northern Greenland in the years 1886 and 1891-1897.* New York, Frederik A. Stokes Compagny. Vol 2. 626 p.
 1911 *A l'assaut du Pôle Nord: en 1909, sous le patronage du Club arctique.* Pygmalion, Paris.
- Pedersen, Morten A.
 2001. Totemism, animism and North Asian indigenous ontologies. *Journal of the Royal Anthropological Institute* 7(3):411– 427. [RN]
- Pelly, David F.
 2001 *Sacred Hunt.* Grey Stone Books University of Washington Press, Vancouver. 127 p.
- Perrot, Nicolas & Tailhan, R. P.
 2007 [1864] *Mémoire sur les mœurs, coutumes et religion des sauvages de l'Amérique septentrionale.* Cormeau et Nadeau. 341 p.
- Petersen, Harvey C.
 1986 *Skinboats of Greenland. Ships and boats of the North.* The National Museum of Denmark, The Museum of Greenland and the Viking Ship museum in Roskilde, 215 p.
 2004 Kayak sports and exercises. *Eastern Arctic Kayaks: History, Design, Technique.* J. Heath and E. Arima. Fairbanks: University of Alaska Press.
- Petersen, Robert
 1973 *On the variations of settlement pattern and hunting conditions in three districts of Greenland.* In *Circumpolar Problems. Habitat, Economy and Social Relations in the Arctic*, Gösta Berg, Oxford, Pergamon Press. pp. 151–163.
 1986 Some Features Common to East and West Greenlandic in the light of Dialect, Relationships and the latest Migration Theories. *Arctic Anthropology*. N° 23 (1-2). pp. 401-412.
 2003 Settlements, kinship and hunting grounds in traditional Greenland. A comparative study of local experiences from Upernavik and Ammassalik. *Meddelelser om Grønland. Man & Society* N° 23

- Peterson, Nicolas
 1993 Demand Sharing: Reciprocity and the Pressure for Generosity among Foragers. *American Anthropologist*, Wiley on behalf of the American Anthropological Association, New Series, Vol. 95, N° 4, pp. 860-874
- Petras, James et Weltmeyer, Henry
 2001 *Globalization Unmasked: Imperialism in the 21st Century*. Fernwood publishing. Halifax. 208 p.
- Porsild, Mortonn P
 1922 Scatered observations on narwhals. *Journal Mammal.* (41) pp. 8-13
- Pouillon, Jean et Maranda, Pierre
 1970 Nom et parenté chez les Esquimaux Tarramiut du Nouveau-Québec (Canada) », in *Échanges et Communications : mélanges offerts à Claude Lévi-Strauss à l'occasion de son 60^e anniversaire*, Paris-La Haye, Mouton. pp. 1013-1039.
- Pratt, Martin ; Lasserre, Frédéric ; Weiss, J.
 2010 *Arctic 21*. Maison des Jeux olympiques d'hiver, 48 p.
- Quppersimaan, Georg
 1992 [1972] *Mon passé eskimo*. Gallimard. Paris. 181 p.
- Ramseyer, Denis
 1988 Les harpons néolithiques d'Euope occidentale. *Bulletin de la société préhistorique française*. Tome 85, N° 4, pp. 115-122
- Randa, Vladimir
 1986 *L'ours polaire et les Inuit*, SELAF, Paris.
 2002 Qui se ressemble s'assemble. Logique de construction et d'organisation des zoonymes en langue inuit, *Etudes/Inuit/Studies*, 26 (1), pp. 71-108.
 2007 Animaux symboliques : la part de l'expérience naturaliste dans l'imaginaire inuit, in E. Dounias, É. Motte-Florac & M. Dunham (eds), *Le symbolisme des animaux. L'animal "clef de voûte" de la relation entre l'homme et la nature ?*, Paris, IRD Éditions (Colloques et Séminaires), pp. 253 – 272
- Rasch, Morten & Jensen, Jens Fog
 1997 Ancient eskimo dwelling sites and Holocene relative sea-level changes in southern Disko Bugt, central West Greenland. - *Polar Research* 16 (2): pp. 101-115.
- Rasmussen, Hans-Erik
 1979 Aasiviit : de kulturelle og politiske sommerstæevner i Grønland. *Jordens Folk, Etnografisk Revy*, N° 4, p. 361-372
- Rasmussen, Henriette.
 2008 Entretien avec Henriette Rasmussen, *Pôles Nord et Sud* (1), Paulsen, Paris, pp. 114-117.

Rasmussen, Knud

1908 *The people of the Polar North*. K. Paul, Trench, Trübner & Co. Londres. 358 p

1976 [1921] *Greenland by the Polar Sea: The story of the Thule expedition from Melville Bay to Cap Morris Jessup*. London, William Henemann.

1994 [1927] *Du Groenland au Pacifique, deux ans d'intimité avec des tribus d'Esquimaux inconnus*. Trad. C. Lund et J. Bernard, Paris, CTHS.

2018 [1927] *Du Groenland au Pacifique, deux ans d'intimité avec des tribus inuit (Récit de la cinquième expédition, 1921-24)*. Interfolio.436 p.

1930 *Iglulik et caribou Eskimos. Report Fifth Thule Expedition. 1921-1924*. Vol. N° 3. Gyldendalske Boghandel. Copenhague. 160 p.

2000 *Contes du Groenland*, Traduit du danois par Jacques Privat. Esprit Ouvert, Paris. 220 p.

Rasmussen, Knud; Herring, George; Moltke, Harald

1908 *The People of the Polar North* - Edit.:K. Paul, Trench, Trübner & Co., Londres, 358 p.

Rasmussen M, Koblitz J, and Laidre KL

2015 Buzzes and rather high frequency clicks recorded from narwhals (*Monodon monoceros*) at their wintering feeding ground. *Aquatic Mammals* 41(3): 256-26

Ready, Elspeth; Power, Eleanor A.

2018 Why Wage Earners Hunt: Food Sharing, Social Structure, and Influence in an Arctic Mixed Economy. *Current Anthropology*. Vol. 58, N° 7

Reinardt Nielsen, Martin

2009 Is climate change causing the increasing narwhal (*Monodon Monoceros*) catches in Smith Sound, Greenland? *Polar Research*, Vol. 28, N° 2, p. 238-245.

Renner, Michael; French, Hilary, Assadourian, Erik

2005 *L'état de la planète 2005 : Redéfinir la sécurité mondiale* Rapport de l'Institut Worldwatch sur le développement durable. Association L'Etat de la Planète; 265 p.

Riches, D.

1981 The Obligation to Give: An Interactional Sketch. L. Holy and M. Stuchlik (eds.) *The Structure of Folk Models* (Monograph 20). Londres, Academic Press. pp. 209-203.

Riel, Jorn

2007 De l'art de conduire des chiens de traîneau. *Vacarme*, vol. 39, N° 2, pp. 70-72

Rink, Hinrich

1870 Eskimoisk Digtekonst. For Ide og Virkelighed 1. Copenhague. pp. 222-243.

1887 The Eskimo Tribes: Their Distribution and Characteristics. In *Regard to Language*. [Vol. XI of the "Meddelelser om Grønland."]. Copenhagen and London.

Robbe, Pierre

1977 Orientation et repérage chez les Tileqilamiut : côte est du Groenland. *Études Inuit Studies*, Vol. 1 (2) pp. 73-83.

1981 Les noms de personne chez les Ammassalimiut. *Études Inuit Studies*, Vol. 5 (1) pp. 45-82.

1989 *Le chasseur arctique et son milieu: stratégies individuelles et collectives des Inuit d'Ammassalik*. Thèse de doctorat en sciences, sous la direction de Maxime Lamotte, Université Pierre et Marie Curie, Paris 6. 472 p.

1994 Les Inuit d'Ammassalik, chasseurs de l'Arctique. *Mémoires du Muséum national d'histoire naturelle*, (159). Muséum Paris, 389 p.

Robert-Lamblin, Joëlle

1997 Les chamanes du Groenland oriental: éléments biographiques et généalogiques. *Études Inuit Studies*, Vol. 21, N° 1. pp. 269-292

1999 Saveurs recherchées dans le Grand Nord, Ferments en folie *Alimentarium* Vevey, (29). pp.79-83

2005 Meat : the staple diet for arctic peoples. *Estudios del hombre*. N° 19. pp. 91-104

2005 La société inuit groenlandaise en mutation. In: *Le monde polaire. Mutations et transitions*. Éditions Ellipses, Collection Carrefours, pp. 99-113.

Rojo Maxence, Chondan Rolanda M., Chondan Chechek S. & Lavrillier Alexandra

2016 Adaptation des rites « traditionnels » chez les Touvas de Kyzyl de la période soviétique à l'urbanisation. *Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines*. N° 47

Ross, John, Sir,

1819 *A Voyage of Discovery, Made Under the Orders of the Admiralty, in His Majesty's Ships Isabella and Alexander, for the Purpose of Exploring Baffin's Bay, and Inquiring into the Probability of a North-West Passage*, London: J. Murray, 252 p.

2008 [1835] *Relation du deuxième voyage fait à la recherche d'un passage au Nord-ouest*. Paris Bellizard, Barthès, Dufour et Lowell. Paris. 544 p.

Rostow, Walt, Whitman.

1960 *The Stages of Economic Growth: a non-Communist Manifesto* Cambridge University Press

Saladin d'Anglure, Bernard

1967 L'organisation sociale traditionnelle des Esquimaux de Kangirsujuaaq (Nouveau Québec). *Université de Laval. Centre d'Études Nordiques*. Québec

1977 Mythe de la femme et pouvoir de l'homme chez les inuit de l'Arctique central (Canada). *Anthropologie et Sociétés*. Vol. 1, N° 3, pp. 79-98. Québec: département d'anthropologie, Université Laval.

1984 Inuit, *Handbook of North American Indians, Arctic*, (5). David Damas. Washington, D.C. Smithsonian Institution, pp. 476-507.

- 1985 Du projet « PAR.ADI.I » au sexe des anges : Notes de débats autour d'un « troisième sexe ». *Anthropologie et Sociétés*, N° 9 (3) : 139-176
- 1997 Pour un nouveau regard ethnographique sur le chamanisme, la possession et la christianisation. *Études Inuit Studies*, N° 21 (1-2), pp. 5-20.
- 2006 Introduction. L'influence de Marcel Mauss sur l'anthropologie des Inuit, *Études/Inuit/Studies*, N° 30 (2), pp. 5-18 Québec : Département d'anthropologie de l'Université de Laval.
- 2006 *Naître et renaître Inuit, homme, femme ou chamane*, Gallimard, Paris, 429 p.
- Sanders, Clinton, R.
1999 *Understanding dogs. Living and working with canine companions*. Temple University Press. 224 p.
- Schalk, Randall
1977. The structure of an anadromous fish resource, in L. Binford (dir.), *For theory building in archaeology*, New York, Academic Press : 207-249
- Schledermann, Peter
1980 Polynyas and prehistoric settlement patterns. *Arctic* N° 33 (2), pp. 292-302.
1990 Crossroads to Greenland: 3000 Years of Prehistory in the Eastern High Arctic. *Komatik Series No. 2*, Arctic Institute of North America .University de Calgary. 364 pp.
2003 The Muskox Patrol : High Arctic sovereignty revisited. *Arctic* N° 56 (1), pp. 101-106
- Schledermann, Peter & McCullough, Karen
2003 Late Thule Culture Developments on the Central East Coast of Ellesmere Island. *SILA and the Danish Polar Center*. Copenhagen
- Schmidt Mikkelsen, Peter
2018 Moving in the Anthropocene: Global reductions in terrestrial mammalian movements. *Science* Vol. 359, pp. 466-469
- Scoresby, William
1820 *An account of the Arctic Regions, with a history and description of the Northern Whale-fishery*. Vol. 1, The Arctic and Vol. 2, The Whale-Fishery. Archibald Constable and Co., Edinburgh.
1824 *Journal de voyage sur la pêche à la baleine dans le Nord*. Edinburg.
- Serfaty-Garzon, Perla
2003 Le Chez-soi : habitat et intimité. *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement*. Armand Colin. Paris. pp. 65-69
- Shapiro, Ari, D.
2006 Preliminary evidence for signature vocalizations among free-ranging narwhals (Monodon monoceros). *Journal of the Acoustical Society of America* 120(3):1695–1705.

Sibertin-Blanc, Guillaume

2010 Cartographie et territoires. La spatialité géographique comme analyseur des formes de subjectivité selon Gilles Deleuze. *L'Espace géographique*. Vol.39, N° 3, pp. 225-238

Silverman, Jason, H.

1979 Social organization and behavior of the narwhal, *Monodon monoceros* in Lancaster Sound, Pond Inlet and Tremblay Sound, Northwest Territories. Master of Science Thesis. McGill University, Montréal. 147 p.

Silverman H. B. & Dunbar M. J.

1980 Aggressive tusk use by the narwhal. *Nature* N° 284, pp. 57-58

Simmonds Mark P. & Isaaq Stephen J.

2007 The impacts of climate change on marine mammals: early signs of significant problems. *Oryx*. N° 41. pp. 19-26

Sloth Pedersen, Henning

2005 Children's health in Greenland; interdisciplinary efforts necessary. *Nordic Seminar*, 2 juin 2005. Reykjavik.

Søby, Regitze Margrethe

1970 The Eskimo animal cult. *Folk*. N° 11/12; pp. 43-78

1977/78 The kinship terminology in Thule. *Dansk Etnografisk Tidsskrift*. Vol 28. 19/20 : 49-84

1979 *500 leveregler, gamle ord og varsler fra Vestgrønland*. Skjern, 83 p.

1986 Angerdlartoqut - The Child Who Has Returned Home. *Études/Inuit/Studies*, Vol. 10, N° 1/2, pp. 285–296

1997 Naming and Christianity. *Études/Inuit/Studies*, Vol. 21, N° 1/2, pp. 293–301

Sonne, Birgitte

1990 The Acculturative Role of Sea Woman, *Meddelelser om Grønland, Man & Society*, Vol. 13. 34 p.

Sonne, Christian & al.

2017 Veterinary perspective on One Health in the Arctic. *Acta Veterinaria Scandinavica*. 59: 84

Sorensen, M. & Gullov, H. C.

2012 The prehistory of the Inuit in North-East Greenland. *Arctic Anthropology*. N° 49 (2)

Steensby, Hans Peter

1917 An anthropogeographical study of the origin of the eskimo culture. *Meddelelser om Grønland*, bd 53, p. 39 à 228

- Stein, Robert A.
 1902 Eskimo music. *The white world. Life and adventures within the Arctic Circle portrayed by famous living explorers*. Kerstig, Rudolf .ed., New York, Lewis, Scribner. pp. 333-356
- Stépanoff, Charles
 2004 Chamanisme et transformation sociale à Touva, *Études mongoles & sibériennes, centrasiatiques & tibétaines* 35, pp. 155-183.
 2011 *Le chamanisme de Sibérie et d'Asie centrale*, Gallimard, 128 p.
 2011 Saillances et essences. Le traitement cognitif de la singularité chez les éleveurs de rennes tožu (Sibérie méridionale), *L'Homme* 200, pp. 175-202.
 2014 *Chamanisme, rituel et cognition. Chez les Touvas de Sibérie du Sud* (Paris, MSH).
- Stépanoff, Charles; Ferret, Carole; Lacaze Gaëlle; Thorez, Julien & al.
 2013 *Nomadismes*. Armand Colin. Paris. 287 p.
- Stépanoff, Charles, Marchina Charlotte., Fossier Camille., Bureau Nicolas
 2017 Animal Autonomy and Intermittent Coexistences North Asian Modes of Herding, North Asian Modes of Herding. *Current Anthropology*. Volume 58, N° 1. pp. 57-81
- Strathern, Marilyn
 1988 *The gender of the gift : problems with women and problems with society in melanesia*. Londres : University of California Press.
- Streeter , D. W.
 1929 An Arctic Rodeo. G. P. Putnam's Sons. New York
- Sutter, Jean ; Tabah, Léon ; Malaurie, Jean.
 1952 L'Isolat de Thulé (Groenland). *Population*, 7 (4), pp. 675-692.
- Swyngedouw, Erik
 1996 Neither Global nor Local: Glocalisation and the Politics of Scale, dans K. Cox, *The Global and the Local : Making the Connections*. New York, Guilford-Longman
- Taksami, Chuner, Mikhailovich
 1978 Problème de l'ethnogenèse des Nivkhes, *Inter-Nord*, N° 15, pp. 65-78
- Tarot, Camille
 2003. *Sociologie et anthropologie de Marcel Mauss*, Paris, Éditions La Découverte
- Steenstrup, Johannes Japetus Sm
 1873 Sur l'emploi du fer météoritique par les Esquimaux du Groenland. *Rapport du Congrès International d'anthropologie & d'archéologie préhistorique*. Bruxelles. Weissenbruch. 9 p.
- Taylor, J. Garth
 1993 Canicide in Labrador: Function and Meaning of an Inuit Killing Ritual, in *Etudes-Inuit-Studies*, 17(1): 3-13.

Testart, Alain

1982 The Significance of Food Storage among Hunter-Gatherers: Residence Patterns, Population Densities, and Social Inequalities. *Current Anthropology*. Vol. 23, No. 5. pp. 523-536

1986 Essais sur les fondements de la divisions sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs. *Cahiers de l'homme*, (25), Éditions de l'EHESS, Paris, 102 p.

Thalbitzer, William

1929 *Légendes et chants esquimaux du Groenland*. Paris: Librairie Ernest Leroux

1930 Les magiciens esquimaux, leurs conceptions du monde, de l'âme et de la vie, *Journal de la Société des Américanistes*, Tome 22 (1).

Therrien, Michèle

1987 *Le corps inuit*, Selaf/Pub, Paris, 199 p.

2012 *Inuit*. Les Belles Lettres. Paris, 265 p.

Thevenet, Jacqueline

2009 *Le Groenland*, Karthala, Paris, 136 p.

Toby, Raphaël

1986 Ethnographic Skin and Leather Products. A call for conservative treatments. *Symposium 86 : L'entretien et la sauvegarde des matériaux ethnologiques*. R. Barclay, M. Gilberg, J.C. McCawley, T. Stone, Institut canadien de conservation, Ottawa, pp. 68-73.

Tomilin, Avenir Grigorjewitsch

1967 *Cetacea (Mammals of the U.S.S.R. and adjacent countries)*. Israel Program for Scientific Translations, Jerusalem. 717 p.

Tommasini, Daniela

2011 Tourism Experiences in the Peripheral North, Case Studies from Greenland. *Inussuk, Arctic Research Journal 2*. Naalakkersuisut.Nuuk. 296 p.

Traeger, Verena

2012 Aasivik. *Encyclopedia of the Arctic* – Mark Nuttall. Routledge. pp. 2-3.

Trap, Jens, Peter

1970 *Danmark. 14. Grønland*. Vol 14. Ed : Gad. 688 p.

Tremblay, Stéphanie

2017 Hiérarchie chez les bélugas. *Baleines en direct*. 18 / 12 / 2017

Truc, Olivier

1999 Groenland: des Inuits déplacés poursuivent Copenhague. Chassés de Thulé en 1953, ils demandent réparation. *Libération*. 29 avril 1999

Trudel, François

1999 Autobiographies, mémoire et histoire: jalons de recherche chez les Inuit, *Études/Inuit/Studies*, 23(1-2). pp.145-172.

- Turner, Lucien
1979. *Inuit et Nenemot de l'Ungava*, Traduction de Monique Vézinet, Wesmount, Desclez Éditeur [publication originale en anglais en 1894].
- Turner, William
1872 Preliminary Notice of the Great Fin Whale, recently stranded at Longniddry. *Proceedings of the Royal Society of Edinburgh*. Vol. 7, pp. 759-760.
- Ulloriaq, Inuutersuaq
1985 *Beretningen om Qillarsuaqog ham lange rejse fra Canada til Nordgrønland i 1860'eme*. København. Det grønlandske Selskabs Skrifter. 204 p.
- Van Gennep, Arnold
1909 *Les rites de passage*. É. Nourry, Paris
- VanStone, James W.
1972 The First Peary Collection of Polar Eskimo material Culture. *Fieldiana Antropology*, 36 (3), Field Museum of Natural History.
- Vaughan, Richard
2001 [1994] *The Arctic. A History*. Sutton Publishing. Gloucestershire. 340 p.
- Verdier, Marie-Pierre
2007 Une concentration en mercure particulièrement élevée chez les Groenlandais. *Recherches Arctiques*. 28.08.2007
- Vezinet, Monique
1975 Analyse sémantique des catégories de l'espace, *Recherches amérindiennes*, 5 (3), pp. 48-60
- Vibe, Christian
1950 The marine mammals and the marine fauna in the Thule district (Northwest Greenland) with observation on the ice condition in 1939-1941. *Meddelelser om Grønland*. 150 (6). Copenhagen

1967 Arctic animals in relation to climatic fluctuations. *Meddelelser om Grønland*. Vol. 170 N° 5. p. 52
- Victor, Paul-Émile
1972 *Eskimos : Nomades des glaces*, Paris, Hachette, 176 p.

2005 [1981] *I. La mansarde (du Jura au Groenland, 1907-1934)*. Transboréal, 309 p.

2005 [1987] *II. L'igloo (au Groenland, 1934-1937)*. Transboréal, 373 p.
- Victor, Paul-Émile & Robert-Lamblin, Joëlle
1989 *La civilisation du phoque. Jeux, gestes et techniques des Eskimo d'Ammassalik*. Raymond Chabaud, 312 p.

1993 *La civilisation du phoque. Légendes, rites, croyances des Eskimo d'Ammassalik*, Raymond Chabaud, 424 p.

- Visbooc
1974 [1578] *Le livre des Poissons*, folio 48 verso K.B. 1578, Wenger. 218 p.
- Viveiros de Castro, Eduardo
2016 Perspectivisme et multinaturalisme en Amérique indigène, *Journal des anthropologues*, n° 138-139, p. 161-181
- Vom Bruck Gabriele, Bodenhorn, Barbara
2006 *An Anthropology of Names and Naming*. Cambridge University Press. 290 p.
- Von Gesner, Konrad
1555 *Historiæ animalium* (livres II, De quadrupedibus ouiparis et III, Qui est de auium natura) numérisés par le SCD de l'Université Louis-Pasteur de Strasbourg,
- Walls Matthew
2012 Wood use and kayak construction: Material selection from the perspective of carpentry. *Études/Inuit/Studies*, Vol. 36 (1), 49–62.
- Warnier, Jean-Pierre
1999 *Construire la culture matérielle, l'homme qui pensait avec ses doigts*, Presses universitaires de France, Paris, 176 p.
- Watkins, W.A. ; Schevill, W.E. & Ray, C.
1971. Underwater sounds of Monodon monoceros. *J. Acoust. Soc. Am.*, 49 (2), 595-599.
- Watt CA, Orr JR, Heide-Jørgensen MP, Nielsen NH, Ferguson SH
2015 Differences in dive behaviour among the world's three narwhal Monodon monoceros populations correspond with dietary differences. *Marine Ecology Progress Series* 525, 273-285.
- Watzlawick, Paul & al.
1972 [1967] *Une logique de la communication*. Seuil. 280 p.
- Weiss, Jérôme; Gascar, Jean-Pierre
2010 *Arctic 21*. Maison des Jeux olympiques d'hiver, 48 p.
- Weltmeyer, Henry & Petras, James
2001 *Globalization Unmasked. Imperialism in the 21^e Century*. Fernwood Publishing. Halifax. 183 p.
- Wenzel, George, W.
1991 *Animal Right, human rights, ecology, economy and ideology in the Canadian arctic*. University of Toronto Press. Toronto. 206 p.
- Weyer, Edward Moffat
1932 *The Eskimos. Their Environment and Folkways*, New Haven, Yale University Press. 491 p.
- Whitney, Harry.
1911 *Hunting with the Eskimos*, The century Co. New York, 453 p.

Winge, Herluf

1921 *A review of the interrelationships of the Cetacea*. Smithsonian Institution Miscellaneous Collections 72 (8). Washington

Wissler, Clark

1918 *Archaeology of the Polar Eskimo*, Anthropological Papers of the American Museum of natural History. Vol. 22 (3). New York

Wright, James, Vallière

1995 *A History of Native People of Canada: 10 000-1000 B. C.* - Vol. 1, Collection Mercure. Canada Museum of Civilization. 564 p.

1999 *A History of Native People of Canada: 1000 – A.D. 500*. Vol. 2, Collection Mercure. Canada Museum of Civilization. 649 p.

Filmographie

Atanarjuat, la légende de l'homme rapide. Zacharias Kunuk, 2001

Au pays des jours sans fin. Douglas Wilkison 1953

Inughuit. People at the navel of the earth. Staffan Julen, 1985

Kablouna. Claude Massot 1994

La saga des Inuit. Jean Malaurie

Le voyage d'Inuk. Mike Magidson et J. M. Huctin 2009

Le geste et la parole. Leroi-Gourhan. INA 1935

Les derniers rois de Thulé. Jean Malaurie 1970

Nanouk of the North. Robert Flaherty, Pathé 1922

Qajaq. Nive Nielsen, Université Goldsmiths de Londres 2009

The wedding of Palo. Knud Rasmussen & Friedrich Dasheim 1932

Vision man. William Long. 1997

Visiting the Eskimos. Most northern People in the world. Donald B. MacMillan. 1930

Catalogues, divers

1931 *Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques*. MNHN, Paris.

1997 *Kalaallit Nunaat-Gronland Atlas*, Nuuk, Aqigssiaq, Moller, 3^{ème} édition.

2005-2006. *Groenland, Ammassalik*, Catalogue de l'exposition au Musée de l'Homme, MNHN. Paris.

2008 *Les Arctiques*. Catalogue de l'exposition *Upside Down*. Musée du quai Branly.

2013 D'une anthropologie du chamanisme vers une anthropologie du croire. Hommage à l'oeuvre de Roberte Hamayon . *Etudes mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines*. Collectif ; Ed. Jean-Luc Lambert, Anne de Sales, Katia Buffetrille, Nathalie Luca. Hors-série, 768 p.

Sitographie

Allagarsiivik Qaanaami : <https://www.facebook.com/groups/Allagarsiivik-Qaanaami>

Arktisk Intitut : <https://arktiskinstitut.dk>

Astrosurf : <http://astrosurf.com>

Conseil de l'Arctique : <https://arctic-council.org>

Conseil Nordique : <https://norden.org>

Conférence Circumpolaire Inuit : <http://inuit.org>

Conservation Science Institut : <https://csi-global.org>

Espace Inuit : <http://espace-inuit.org>

INALCO: <http://inalco.fr>

Greenland Institute of Natural Resources : <http://www.natur.gl>

Institut Culturel Avataq : <http://avataq.qc.ca>

Institut Polaire : <http://institutpolaire.fr>

IWC: <https://iwcoffice.org>

KNAPK: <http://knapk.gl>

Le Cercle Polaire: <http://lecerclepolaire.com>

Musée National du Danemark : <https://natmus.dk>

NAMMCO : <https://nammco.no>

Nanoq : <https://nanoq.gl>

Suluk : <http://in-flightmagazine-airgreenland>

Terres arctiques : <http://terresarctiques.fr>

Territoire Autonome du Groenland (Greenland Home Rule) : <http://nanoq.gl>

Thulé: <http://thuleforum.com>

Université Laval (Canada) : <https://ulaval.ca>

Université de l'Arctique : <https://uarctic.org>

Un visage, un nom : <https://www.collectionscanada.gc.ca/inuit/index-e.html>

ANNEXES

	Page
Annexe 1	550
Glossaire illustré de termes relatifs à la glace et à la neige, utilisés par les chasseurs inughuit	
Annexe 2	555
Noms de gibiers chassés au Groenland et poids moyen de viande obtenue (Chapitre 3)	
Annexe 3	556
Noms des chiens de chasseurs de la région de Qaanaaq (chapitre 5)	
Annexe 4	558
Types d'embarcations utilisées par les chasseurs de l'Avanersuaq (chapitre 5)	
Annexe 5	559
Toponymie des lieux, camps et implantations de la région de Qaanaaq, ... leur signification et référence	
Annexe 6	561
Quantité de flétan vendue à la coopérative par les chasseurs-pêcheurs de la région de Qaanaaq en 2017 et 2018 (chapitre 8)	
Annexe 7	563
Sigles des organismes en rapport avec la chasse au narval - Pays membres de la Commission Baleinière Internationale (Chapitre 9)	
Annexe 8	565
Prénoms et prénoms des Inughuit (chapitre 11)	
Annexe 9	567
Quelques prix	
Annexe 10	568
Quelques dates	
Annexe 11	569
Séquences vidéo	

Annexe 1

Glossaire illustré de termes relatifs à la glace et à la neige, utilisés par les chasseurs inughuit

La glace

<p><i>Aluktinneq</i> Flaques d'eau de fonte</p>	
<p><i>Anartdloq</i> Iceberg sale.</p>	
<p><i>Aulaneq</i> Banquise qui se fractionne et se déplace.</p>	
<p><i>Hinaa</i> Bordure de la banquise</p>	

<p><i>Ilularaarruk (Sermermit)</i></p> <p>Petit iceberg</p>	
<p><i>Iluliaq</i></p> <p>Iceberg</p>	
<p><i>Iluliarraaq</i></p> <p>Très gros iceberg</p>	
<p><i>Itsineq</i></p> <p>Partie immergée d'un iceberg</p>	
<p><i>Maniilaq</i></p> <p>Glace grenelée. Elle ne gêne pas les chiens.</p>	

<p><i>Natsinnaq</i></p> <p>Iceberg tabulaire</p>	
<p><i>Puttaaq</i> (hummocks)</p> <p>Chaos de blocs de glace difficiles à franchir, formés entre la terre et la banquise, par le mouvement des vagues ou par les marées</p>	
<p><i>Quppat</i></p> <p>Crevasse, fissures dans la banquise ou sur les glaciers.</p>	
<p><i>Ivuneq</i></p> <p>Glace poussée vers l'une vers l'autre et formant des arêtes dressées. Glaces soulevées sur la terre et formant de grandes arêtes brisées.</p>	
<p><i>Kassut</i></p> <p>Beaucoup de gros morceaux de glace dus à la désintégration d'un glacier.</p>	

<p><i>Nagkgut</i></p> <p>Fissure dans la banquise, refermée par le gel.</p>	
<p><i>Hilaksuanneq</i></p> <p>Eau qui apparait au pied d'un iceberg.</p>	
<p><i>Hermeq</i></p>	<p>Glacier.</p>
<p><i>Qainngoq</i></p> <p>Couche de glace se formant sur le rivage au gré des vagues et des marées.</p>	

La neige

<p><i>Aputainnaq</i></p>	<p>Couverture neigeuse dangereuse sur la mer.</p>
<p><i>Agiuppineq</i></p> <p>Couche de neige très dure balayée par le vent.</p>	

<i>Apuhineq</i>	Epaisse couche de neige dure accumulée en des endroits abrités.
<i>Qangattineq</i> Neige dure ou glace en corniche au-dessus de la banquise ou de l'eau libre.	

Annexe 2

**Noms de gibiers chassés au Groenland
et poids moyen de viande obtenue par animal**

Français	Groenlandais <i>kalaallisut,</i>	Nom scientifique	Poids de viande
Cétacés	<i>Arferit</i>	Cetacea	Kg
Narval	<i>Qilalugaq qirniqtaq</i>	Monodon Monoceros	+/- 250 kg
Cachalot	<i>Kigutilissuaq</i>	Physeter macrocephalus	...
Baleine à bec	<i>Anarnaq</i>	Hyperoodon ampullatus	...
Baleine bleue	<i>Tunnulik</i>	Balaenoptera musculus	...
Baleine boréale	<i>Arfivik</i>	Balaena mysticetus	...
Baleine Minke	<i>Tikaagullik</i>	Balaenoptera acutorostrata	2.000 kg
Rorqual commun	<i>Tikaagulliussaq</i>	Balaenoptera physalus	10.000 kg
Rorqual boréal	<i>Tikaagulliusaarnaq</i>	Balaenoptera borealis	5 000 kg
Mégaptère, Rorqual à bosse	<i>Qipoqqaq</i>	Megaptera novaeangliae	8.000 kg
Beluga	<i>Qilalugaq qaqortaq</i>	Delphinapterus leucas	200 kg
Globicéphale noir	<i>Niisarnaq</i>	Globicephala melas	400 kg
Dauphin	<i>Niisa</i>	Phocoena phocoena	20 - 40 kg
Dauphin à flancs blancs	<i>Aarluarsuk</i>	Lagenorhynchus acutus	40 - 60 kg
Dauphin à bec blanc	<i>Aarluarsuk</i>	Lagenorhynchus albirostris	40 kg
Orque	<i>Aarluk</i>	Orcinus orca	500 kg
Phoques	<i>Puisit</i>	Pinnipedia	Kg
Phoque annelé ou phoque marbré	<i>Natseq</i>	Phoca hispida (Schreber, 1775)	20 – 60 kg
Phoque du Groenland	<i>Aataarsuaq / Aataaq</i>	Phoca groenlandica (Erleben, 1777)	75 – 100 kg
Phoque selle / à capuchon juvénile	<i>Aataavaraq/Aataannguaq</i>		15 – 30 kg
Phoque à capuchon	<i>Natsersuaq</i>	Cystophora cristata, (Erleben, 1777)	40 – 80 kg
Phoque barbu	<i>Ussuk</i>	Erignathus barbatus (Erleben, 1777)	110 kg
Phoque commun	<i>Qasigiaq</i>	Phoca largha	40 – 60 kg
Morse	<i>Aaveq</i>	Odobenus rommarus	225 – 400 kg
Animaux Terrestres	<i>Nunami Uumasut</i>	Animal Tellus	Kg
Lièvre arctique	<i>Terianniaq</i>	Alopex lagopus	...
Renard blanc	<i>Terianniaq qaqortaq</i>	Vulpes lagopus
Renard bleu	<i>Terianniaq qernertaq</i>	Vulpes lagopus	...
Caribou	<i>Tugtu</i>	Rangifer tarandus groenlandicus	60 kg
Bœuf musqué	<i>Umimmak</i>	Ovibus moschatus	200 kg
Ours polaire	<i>Nanoq</i>	Ursus maritimus	120 kg

Annexe 3

Noms de chiens de chasseurs de la région de Qaanaaq, et leur signifié

Noms des chiens de Peter Avike, chasseur à Qaanaaq

Nom	Référence	Caractéristiques/Signification
1 - Batman	Aspect physique	Masque noir au niveau des yeux
2 - Batman	Aspect physique	Masque noir au niveau des yeux
3 - Nanoq	Aspect physique	Blanc comme un ours
4 - Nanoq	Aspect physique	
5 - Nanoq	Aspect physique	
6 - Pulasi	Évènement du jour de la naissance	Piégé
7 - Pulasi	Évènement du jour de la naissance	
8 - Pulasi	Évènement du jour de la naissance	
9 - Piartog	Chien de tête	Monte la garde
10 – Pulun	Indéterminé	Bulle
11 - Aleerserpoq	Évènement du jour de la naissance	A perdu sa ligne
12 - Aleerserpoq	Évènement du jour de la naissance	
13 - Aleerserpoq	Évènement du jour de la naissance	
14 - Shitura	Évènement du jour de la naissance	Nom d'un touriste de passage

Noms des chiens de Martin Umaq, chasseur à Qaanaaq

Nom	Référence	Caractéristiques/signification
1 - Baby	Aspect physique	Tout petit
2 - Popo	Fantaisie du chasseur	?
3 - Qalluppaa	Comportement	Comportement
4 - Kajauq	Aspect physique	Brun
5 - Kajauq	Aspect physique	Brun
6 - Awawa	Comportement	Plus vite
7 - Toroa	Comportement	Se blottit
8 - Trelia	Évènement du jour de la naissance	?
9 - Tulluaq	Aspect physique	Renardeau
10 – Arhaq	Évènement du jour de la naissance	Football
11 - Famm	?	?
12 - Famm	?	?
13 - Famm	?	?
14 - Famm	?	?

Noms des chiens de Kristian Eipe, chasseur à Qaanaaq

Nom	Référence	Caractéristiques/signification
1 - Amama		Tétine
2 - Tuian	Aspect physique	Le loup
3 - Puka		Neige croûtée
4 - Aninguuni		?
5 - Qakortoq	Aspect physique	Blanc
6 - Qernertoq	Aspect physique	Noir

Noms des 13 chiens d'Avigiaq Sadorana, chasseur à Qeqertat

Nom	Référence	Caractéristiques/signification
1 - Iphon	Opportunité	Portable
2 - Amaroq	Aspect physique	Le loup
3 - Puluallagaaq	Aspect physique	Le gros
4 - Brother		Le frère
5 - Atertooq		?
6 - Qupperneq		Page
7 - Baajaq	?	?
8 - Ujamik	?	?
9 - Mikihoq	Aspect physique	Le petit
10 - Kiilu	Opportunité	Mur d'une maison
11 - Sister		La sœur
12 - Honda	Opportunité	Marque du moteur de son bateau
13 - Unahuk		Lui

Annexe 4

Embarcations utilisées par les chasseurs de la région de l'Avanersuaq

En 2018 : 53 chasseurs de la région de l'Avanersuaq		Chasseurs possédant un (ou plusieurs) kayak	Chasseurs possédant un (ou plusieurs) canot	Chasseurs possédant un (ou plusieurs) kayak. Pas de canot	Chasseurs possédant un (ou plusieurs) canot. Pas de kayak	Chasseurs possédant un kayak et un canot
Alatak	Mamarut	X	X			X
Alataq	Kajoranguak	X	X			X
Alataq	Tobias		X		X	
Arqjungaq	Peter Q	X	X			X
Avike	Peter	X	X			X
Avike	Rasmus	X	X			X
Danielsen	Qillaq	X	X			X
Danielsen	Tobias	X		X		
Daorana	Rasmus	X	X			X
Duneq	Frédéric	X		X		
Duneq	Qitdlugtoq	X	X			X
Duneq	Thomas	X	X			X
Eipe	Kristian	X	X			X
Hendriksen	Nukagpianguaq		X		X	
Hendriksen	Peter-Jacob		X		X	
Jerimiassen	Qillaq		X		X	
Kristiansen	Avigiaq	X	X			X
Kristiansen	Gedion	X	X			X
Kristiansen	Itukusuk		X		X	
Kristiansen	Mads Ole	X	X			X
Kristiansen	Mamarut	X	X			X
Kristiansen	Mikile	X	X			X
Kristiansen	Naimanngitsoq	X	X			X
Kujaukitsoq	Thomas H.	X	X			X
Kvist	K'ulutana		X		X	
Larsen Lyng	Minik	X	X			X
Ôdåk	Storm	X	X			X
Odaq	Putdlaq		X		X	
Olsen	Jesper		X		X	
Oshima	Ikuo		X		X	
Oshima	Toku		X		X	
Peary	K'ulutana		X		X	
Petersen	Avigiaq	X	X			X
Petersen	Kigutikaq	X	X			X
Petersen	Ole	?	?			
Petersen	Peter	X	X			X
Petersen	Qulutak		X			
Qaerngaq	Ilanguaq	X	X			X
Qujaukitsoq	Qulutat		X		X	
Qujaukitsoq	Uusaaq	X	X			X
Sadorana	K'alaseq	X	X			X
Sadorana	Qarqutsianguaq	X		X		
Simigak	Peter		X		X	
Simigak	Utuuniaq	X		X		
Simigaq	Gustave	X	X			X
Simigaq	Mickael	X		X		
Simigaq	Niels		X		X	
Simigaq	Otto	X	X			X
Simigaq	Paulus	X	X			X
Simigaq	Tobias	X	X			X
Umaq	Martin		X		X	
Umaq Jorgensen	Angit		X		X	
Uvdloria	K'ipissok		X		X	
TOTAL		34	47	5	17	29

**Toponymie des lieux, camps et implantations de la région de Qaanaaq,
leur signification et référence**

Lieux, camps et implantations	Signification	Référence
Iniartorfik	La baie du grand bain de sang	Evènement
Pitoravik	Lieu d'une trahison	Evènement
Angiussalipaluk	Qui est petit	Géomorphologie
Atikerdluk	Endroit avec une gorge étroite	Géomorphologie
Ikardlugssuaq	Grands rochers dans la mer dont n'émergent que quelques parties	Géomorphologie
Ikardlugtoq	Avec beaucoup de récifs dans la mer. Rugueux	Géomorphologie Utilité - Déplacement
Ivnartalik	Lieu avec des falaises verticales	Géomorphologie
Kangerdluarssuk	Fjord	Géomorphologie
Kangerdlugssuaq	Grand fjord	Géomorphologie
Kiatak	Une ile avec une colline	Géomorphologie
Kugarssuaq	Juste un peu plus grand que <i>kangersuaq</i>	Géomorphologie
Moriusaq	Comme une grande dalle	Géomorphologie
Narsaarssuk	Endroit avec des fjords	Géomorphologie
Narssaq	Vaste espace plat	Géomorphologie
Nugssuaq	Cap. Terre avançant vers la mer. ... un peu plus grand que <i>Kangerssuaq</i>	Géomorphologie
Nutât	Terre	Géomorphologie
Nunatarssuaq	Vaste terre – Terre émergeant de la calotte	Géomorphologie
Nungarutipaluk	Petit cap	Géomorphologie
Qaqarssuaq	Grande montagne	Géomorphologie
Qeqertarssussarssuaq	Presqu'île	Géomorphologie
Qeqertat / Qeqertat	Ile	Géomorphologie
Qesertarssuaq	Grande ile	Géomorphologie
Quinissut	Place sombre	Géomorphologie
Siorapaluk	Petite plage de sable	Géomorphologie
Siorarssuaq	Vaste étendue de sable	Géomorphologie
Siorartoq	Endroit avec beaucoup de sable	Géomorphologie
Taserssui	Région des lacs	Géomorphologie
Umaanaq	En forme de cœur	Géomorphologie
Savissivik	Le lieu où il y a du fer	Géomorphologie Ressource
Ivigtupaluk	Bel endroit plat, avec beaucoup d'herbe	Géomorphologie Utilité
Agparssui	Lieu de nidification des oiseaux	Gibier
Appalerssuk	Avec beaucoup de mergules	Gibier
Kigdlit	Lieu avec beaucoup de lagopèdes	Gibier
Natsilivik	Lieu avec des phoques	Gibier
Neqe	Viande	Gibier
Ivnarmiut	Gens des falaises verticales	Habitants
Igdloit - Iglutalik	Lieu avec des maisons	Habitat
Igdloqarfigssuaq	Grand village	Habitat
Igdluarssui	Maisons	Habitat
Qaanaaq	Grande maison	Habitat

Qagssissalik	Lieu avec une maison de fête	Habitat
Anoritok	Beaucoup de vent	Météorologie
Qarmarssuit	Endroit avec des caches à viande	Utilité
Itivdleq	Passage pour traverser un glacier	Utilité - Déplacement
Pitugfik	Un endroit pour attacher quelque chose	Utilité - Déplacement
Sakamag tartoq	Endroit avec beaucoup de cairns	Utilité - Déplacement
Tikeraussa q	L'endroit plat où aller	Utilité - Déplacement
Upernavigssuaq	Belle grande place où séjourner au printemps	Utilité - Déplacement

Annexe 6

Quantité de flétan, en kilogrammes, vendue à la coopérative par les pêcheurs de la région de Qaanaaq en 2017 et 2018 (Chapitre 8)

Pêcheurs		Quantité en kilos Année 2017	Quantité en kilos au 1 ^{er} mai 2018
Abraham	John Peter	1071	?
Alatak	Ijaja	?	3467
Alatak	Sofus	6451	3519
Alatak	Mamarut	5532	2666
Alataq	Tobias	8135	5984,0
Alataq	Kaugunaq	460	7 372
Alataq	Kajoranguak	5147	6272
Alataq	Pavia	3414	1904
Alataq	Majaq	5667	1305
Alataq	Arkioq	?	657
Alataq	Masauna	?	475
Avike	Peter	5784	4300
Avike	Rasmus	1727	?
Danielsen	Qillaq	3313	5148
Danielsen	Jens	884	
Danielsen	Tobias	536	191
Daorana	Rasmus	6652	2446
Duneq	Qitdlugtoq	9561	11 813,0
Duneq	Frédéric	4972	2776
Duneq	Thomas	?	720
Eipe	Kristian	549	?
Eliassen	Knud	3021	3926
Gedion	Vittus L A	72	176
Hendriksen	Nukagpiannguaq	Pas de pêche	vendue
Hendriksen	Magsanguaq	Pas de pêche	vendue
Hendriksen	Peter-Jacob	3955	?
Ivik	Jens	3924	?
Jensen	Michael Borge	1703	?
Jeremiassen	Iimina	261	4201
Jerimiassen	Qillaq	602	960
Jerimiassen	Qisuk	117	
Jerimiassen	Enok	308	
Jerimiassen	Ilanguaq	1227	883
Jorgen	Isak Abel	?	1790
K'ujaukitsok P.A.E.		502	599
Kaerngāk	Erik	?	760
Kivioq	K'ajoranguak	1264	1153
Kristiansen	Qillaq	3073	?
Kristiansen	Mikile	4960	3465
Kristiansen	Itikusuk	75	2452
Kristiansen	Gedion	4788	2089
Kristiansen	Mads Ole	1032	1843
Kristiansen	Qarqutsiaq	4136	1751
Kristiansen	Rasmus P M	237	1119
Kristiansen	Avigliaq	2410	1052
Kristiansen	Rasmus	?	938
Kristiansen	Mamarut	1908	755
Kristiansen	Naimangitsoq	2750	435
Kristiansen	Jens Marius	98	157
Kujaukitsoq	Thomas H.	807	1467

Kujaukitsoq	Jorgen	?	621
Kvist	Qumangapik	2573	946
Kvist	K'ulutana	1000	751
Larsen Lynge	Minik	280	941
Magssanguaq	Vittus	?	156
Miunge	Aqpalersuarssuk	?	1399
Miunge	Qitdlugtoq	763	?
Miunge	Mijuk	513	?
Nielsen	Karl	172	?
Odak	Magssanguaq	2577	?
Ôdâk	Storm	2641	2595
Odaq	Putdlaq		126
Olsen	Jesper	314	474
Oshima	Magssanguaq John	1084	580
Oshima	Toku	6893	3702
Oshima	Ikuo	Pas de pêche	vendue
Peary	K'ulutana	421	1397
Petersen	Avigliaq	?	?
Petersen	Peter	3040	1554
Petersen	Qulutak	3404	1095
Petersen	Ole	1246	366
Petersen	Kigutikaq	1577	169
Petersen	Karl	837	?
Q ...	Arqiunguaq Peter	1797	363
Qaerngaq	Ilanguaq	1849	1661
Qujaukitsoq	Uusaaq	Pas de pêche	vendue
Qujaukitsoq	Isaq	271	-
Qujaukitsoq	Putdlaq	260	-
Qujaukitsoq	Qulutat	-	202
Qujaukitsoq	Mamarut	448	?
Sadorana	Avigliaq	295	?
Sadorana	Kassalek	1862	3404
Sadorana	Qarqutsianguaq	1692	1028
Simigak	Utuuniaq	1543	2909
Simigak	Peter	4554	857
Simigak	Kâlêrak'	545	?
Simigaq	Niels	Pas de pêche	vendue
Simigaq	Paulus	7815	667
Simigaq	Otto	5635	9 826
Simigaq	Mickael	1779	4081
Simigaq	Gustav	2228	3193
Simigaq	Aipilanguaq		1895
Simigaq	Tobias	3235	1557
Umaq	Jorgen	5379	5264
Umaq	Enok	3105	3068
Umaq	Martin	2737	1182
Umaq Jorgensen	Angit	3979	1697
Uvdloriaq	K'ipissok	2651	3456
2017			
Total de l'année		196 076	
2018 :			
Total au mois de mai			172 229
Total de l'année			227 490

Prise moyenne par pêcheur : 2 450 kilos
Rapport moyen par pêcheur : 40 425 DKK (5 417 €)

Sigles des organismes en rapport avec la chasse au narval

CBI	Commission Baleinière Internationale
CEE	Communauté Economique Européenne
CITES	Convention sur le Commerce International des Espèces Sauvages menacées d'extinction
CNUDM	Convention des Nations Unies sur le Droit de la Mer
CSI -ICCE	Conservation Science Intitute - Inuit Climat Change Ethnographies
DFFL/ APNN	Departement for Fiskeri, Fangst og Landbrug (Ministère de la Pêche de la Chasse et de l'Agriculture)
GFLO	Greenland Fisheries Licenses Office
GINR	Greenland Institute of Natural Resources
GREMM	Groupe de Recherche et d'éducation sur les Mammifères Marins
ICC	Inuit Circumpolar Council
IFAW	International Fund for Animal Welfare
IWC	International Whaling Commission (CBI - Commission Baleinière Internationale)
JCNB	Joint Conservation and Management of Nawhal and Beluga
JWC	Joint Working Group
KNAPK	Kalaallit NunaanniK Aalisartut Piniartullu Kattuffiat (Association des pêcheurs et chasseurs du Groenland)
NAMMCO	North Atlantic Marine Mammal Commission
OMS	Organisation Mondaile pour la Santé
ONU	Organisation des Nations Unies

Pays membres de la CBI (Commission Baleinière Internationale)

Les membres actuels de la Commission Baleinière Internationale sont divisés en deux camps : celui des pays opposés à la chasse et celui des pays favorables à la chasse.

Pays opposés à la chasse aux baleines (incluant les narvals) :

Afrique du sud	Estonie	Panama
Allemagne	Etats Unis	Pays-Bas
Argentine	Finlande	Pérou
Australie	France	Pologne
Autriche	Grèce	Portugal
Belgique	Hongrie	République Tchèque
Belize	Inde	Roumanie
Brésil	Irlande	Royaume Uni
Bulgarie	Israël	Saint Martin
Chili	Italie	Slovaquie
Chypre	Kenya	Slovénie
Colombie	Luxembourg	Suède
Costa Rica	Mexique	Suisse
Croatie	Monaco	Uruguay
Equateur	Nouvelle Zélande	
Espagne	Oman	

Pays favorables à la chasse aux baleines (incluant les narvals)

Antigua	Grenade	Nauru
Bénin	Guatemala	Nicaragua
Cambodge	Guinée	Norvège
Cameroun	Guinée Bissau	Palaos
Chine	Marshall	République Dominicaine
République du Congo	Salomon	Russie
Corée du Sud	Islande	Saint Christophe et Niévès
Côte d'Ivoire	Japon	Ste Lucie, St Vincent et les Grenadines
Danemark (Groenland)	Kiribati	Sénégal
Dominique	Laos	Suriname
Erythrée	Mali	Tanzanie
Gabon	Mauritanie	Togo
Gambie	Mongolie	Tuvalu
Ghana	Maroc	

Annexe 8

**Prénoms et prénoms des Inughuit relevés par Nuka Møller,
Liste complétée par leur signification et leur référence**

Sexe	Forme moderne	Forme traditionnelle	Signification	Référence
F	Aaru Aaruna Aeru Aeruna Aerut		Celle qui revient. Ange des mers	Anciennes croyances Faune
F/M	Agpaleq Agpalerssuk Agpaliapik Agpalinguarsuaq Appaapik Appalerssuarsuk Appalersuk Appaliapik Appalinnuaq Appalinnuarsuaq	Agpalek Agpalerssuk Agpaliapik Agpalinguarssuak Agpâpik Agpalerssuarsuk Agpalerssuk Agpaliapik Agpalinguak Agpalinguarssuak	Mergule	Faune
F	Aima Aimannuaq	Aima Aimánguak	Celle qui revient à la maison après un décès	Anciennes croyances
F/M	Akitseq Akitsinnuaq	Akitsek Akitsínguak	Incomparable de beauté et d'amabilité, précieuse	Qualité
F	Akuluk	Akuluk	Généreuse	Qualité
F	Aleqasina Aleqasinnguaq	Alekasina Alekasínguak	Sœur aînée d'un garçon	Parenté
F/M	Aleqatsiaq Aleqatsiarssuaq	Alekatsiak Aleqatsiarssuak	Gentille grande soeur	Parenté
M	Amaroq	Amarok	Loup gris	Faune
F	Aminnguaq	Amínguak	Petite peau	Couture
F	Ammik	Ámik	Peau	Couture
M	Angulluk Angussuannguaq	Angutdluk Angússuángguak	Celui qui capture des mammifères marins	Capacité Faune
M	Aningaana	Aningâna	Frère aîné d'une fille	Parenté
M	Asiajuk	Asiajuk	Qui peut voyager dans un autre monde et revenir	Anciennes croyances
F/M	Atangana	Atangana	Enfant unique	Parenté
F/M	Avataq	Avatak	Bouée	Équipement
M	Avigiaq Navagiaq Arnatuk	Avigiak	Celui qui voyage pour se diviser	Anciennes croyances
F/M	Iggiannuaq Iggiannuapaluk	Iggiánguak Iggiánguapaluk	Pauvre petite créature	Qualité
F/M	Imiina	Imîna	Tasse, écope	Équipement
F/M	Inalunnguaq	Inalúnguak	Intestin	Corps
F	Kigiuna		Celle qui travaille avec ses dents	Capacité
M	Kivioq	Kiviok	Duvet du bœuf musqué	Faune
F/M	Manumina	Manumina	Cristaux de neige de l'haleine	Environnement
M	Masaitsiaq Masauna	Masautsiak Masauna	Neige humide	Environnement
M	Massannguaq	Magssánguak	Celui qui est guéri	Anciennes croyances
M	Mattaaq	Mátâk	Epiderme et petit lard de narval	Faune

M	Minik	Minik	Glue pour réparer la couverture des kayaks en peau	Équipement
F/M	Nassaaq, Nassaarsuaq	Navssâk, Navssârssuak	Bonnet	Équipement
F	Nivikka, Nivikkana Nivikkannguaq	Nivika, Nivikana Nivikânguk	Fille qui voudrait se marier	Parenté
F	Palleq Pallipaluk Palloq Pallunnguaq	Patdleq Patdlipaluk Patdlok Patdlúnguak	Saule	Environnement
	Pilolq	Pilok	Canneberge/ Airelle	Environnement
F	Pipaluk	Pipaluk	Ma petite chérie	Parenté
M	Pualu Pualuna Pualunnguaq	Pualo Pualuna Pualúnguak	Moufle	Équipement
M	Pullaq	Putdlak	Bulle dans laquelle se trouve l'âme	Anciennes croyances
M	Qaaqquksiannnguaq Qaaqquksiaq Qaaqquksiarsuaq	K'ârkutsiânguak K'aerkutsiak K'ârkutsiarssuak	Le surnommé	Parenté
M	Qillaq Qillarsuaq Qilluttooq	K'itdlak, K'itdlarssuak K'igdlugtôk	Lien sur le harpon à oiseaux	Équipement
M	Qissut, Qisuk Qisunnguaq Qisussuaq	K'ivssut, K'issuk K'issúnguak K'issugssuak	Bois	Équipement
M	Qulutak, Qulutaq Qulutana Qulutannnguaq Qulutapaluk Qulutarsuaq Qulutat	K'ulutak, K'ulutat K'ulutana K'ulutânguak K'ulutapaluk K'uluta K'ulutarssuak	Bruan des neiges qui migre vers le nord en avril	Faune
M	Qumangaapik	K'umangâpik	Avec des petites jambes et un petit cou	Caractéristique
M	Saamik	Sâmik	Droitier, par référence à l'ours qui attaque avec sa patte droite	Faune
M	Satorana	Satorana	Celui qui a retrouvé une âme volée	Anciennes croyances
	Sequssuna	Sekuvsuna	Œuf sans coquille encore dans l'oiseau	Faune
	Suersaq	Suersak	Guéri par un <i>angakok</i>	Anciennes croyances
M	Taatsiaq Taitsianguarsuaq	Taitsiak Taitsiânguarssuak	Garçon qui est né après un décès	Anciennes croyances
M	Taorana Daorana	Taorana	Plaisant à regarder	Caractéristique
M	Tautsiannnguaq	Tautsiânguak	Cher petit humain	Parenté
M	Tiguaq	Tiguak	Garçon adopté	Parenté
M	Tinnaaq	Tinâk	Habile danseur au tambour	Capacité
F	Tukummeq Tukumminnguaq	Tukúmek Tukúminguak	Agile et généreuse	Qualité
M	Ukkujaaq	Uvkujâk	Celui qui attire l'attention	Caractéristique
M	Ulaajuk	Ulâjuk	Le grand, le bien bâti	Caractéristique
F/M	Unaaq	Unâk	Mignon	Qualité
M	Umaaq	Umâk	Bébé	Caractéristique

Quelques prix à Qaanaaq

	2018	DKK	Euros
Allocations de l'état	Par adulte / 15 jours	746 DKK	100 €
	Par enfant / 15 jours	970 DKK	130 €
Tickets aériens	Qaanaaq - Ilulissat	4645 DKK	623 €
	Qaanaaq – Siorapaluk	1102 DKK	148 €
	Qaanaaq - Savissivik	1102 DKK	148 €
Croquettes	Le kilo Vendues en sac de 20 kilos	19 DKK	2,59 €
Essence	Le litre	6 DKK	0,80 €
Flétan	Le kilo	16, 50 DKK	2,21 €
Ivoire	Le kilo	1500 DKK	201 €
Viande de Narval	Le kilo	50 DKK	7 €
Mattaq	Le kilo	150 à 200 DKK	20 € à 27 €
Maison	Loyer mensuel pour 100 m2	10 000 DKK	1500 €
	Achat : Etat danois : 40% du prix Et emprunt à l'état		
Moteur hors-bord	Suzuki 250 CV	130 000 DKK	17 427 €
Patin de traineau	Un patin	299 DKK	40 €
Peaux de phoque achetées par Great Greenland	Une peau	375 à 400 DKK	37 à 54 €
Motoneige	Arctic Cat	102 000 DKK	13 673 €
Toile	Un mètre en 90 centimètres de large	250 DKK	33,5 €
Traineau à chiens	Une journée	1500 DKK	201 €
Hôtel	Une nuit + petit déjeuner	897 DKK	120 €
Traits des chiens	Vendue au poids. Un kilo	69,95 DKK	9,4 €
Sangle de harnais	Un mètre	19,95 DKK	2,70 €
Subventions du Danemark au Groenland	60% du budget national	483 000 000 DKK	65 000 000 €

Quelques dates clés pour la communauté des Inughuit

- 1818 Première rencontre de Ross avec les Inughuit
- 1891 - 1909 Expéditions de Robert Peary
- 1909 Création d'une mission évangélique par le pasteur Gustav Olsen
- 1910 Création de la station de Cap York par Knud Rasmussen et Peter Freuchen
- 1912 Premiers baptêmes
- 1929 Promulgation de la Loi de Thulé et constitution du conseil des Chasseurs
- 1950 Abrogation de la Loi de Thulé
- 1951 Thulé est cédé aux États-Unis par le Danemark
- 1953 Obligation d'adopter un patronyme
- 1953 Déplacement des Inughuit d'Ummannaq-Thulé à Qaanaaq. Création de « *Hingitaq 53* »
- 1968 Accident nucléaire à Thulé
- 1979 Autonomie du Groenland, instauration du Home Rule
- 1982 Signature de la convention créant une zone de souveraineté des états côtiers (en vigueur : 1994)
- 1983 - 1987 Interdiction d'importation des peaux de phoques dans la CEE, votée par l'Assemblée Européenne en 1983 et effective en 1987
- 1996 Ratification par le Danemark de la convention des peuples autochtones
Plainte de « *Hingitaq 53* »
- 2002 Inauguration de l'aéroport de Qaanaaq
- 2009 Intégration de la région de Qaanaaq dans la municipalité de Qaasuitsup
- 2014 Création de la coopérative *Inughuit Sea Food*

Séquences vidéos

	Séquence	Chapitre
0 - Un environnement arctique	01 - Un environnement arctique	2
I - Des réjouissances en commun	02 - Course des couples	2
	03 - Course de traîneaux des femmes	2
	04 - Peter a gagné	2
	05 - Un samedi soir à Qaanaaq	2
II - Des traditions	06 - Nukagpiannguaq chante et joue du tambour	6
	07 - Jeux de ficelles	6
III - Des équipements	08 - Peau - Les bottes de Nuka - Entretien	4
	09 - Chargement du traîneau	5
IV - Les chiens	10 - Atteler les chiens	5
	11 - Départ	5
	12 - Le chien de tête	5
	13 - Le fouet	5
	14 - Le fouet : le geste	5
	15 - Amincir la lanière du fouet	5
	16 - Rallonger la lanière du fouet	5
	17 - Des huchements	5
	18 - Démêler les traits	5
V - En voyage	19 - Une fissure	5
	20 - L'écran de chasse toujours à portée de main	3
	21 - Le chasseur aide ses chiens	5
	22 - Ponçage des semelles des patins du traîneau	5
	23 - Au printemps, la neige blesse les pattes	5
	24 - Creuser une boutonnière pour attacher	5
	25 - À l'étape, attacher les chiens par groupes	5
VI - Nourrir les chiens	26 - Les chiens sont nourris avec de la viande	5
	27 - La viande est coupée à la hache	5
	28 - Les chiens sont nourris avec des croquettes	5
VII - Les cabanes	29 - Les cabanes de chasse	2
	30 - Les cousins du Nunavut	6
VIII - À la chasse	31 - Chasse au narval en bordure de banquise	6
	32 - Retour de chasse au narval : partage	6
	33 - Capture d'un phoque	3
	34 - Dépouillage du phoque	3
	35 - Embarquement des chiens dans un canot	5
IX - Kayak	36 - Démonstration d'esquimautage	5

Résumé

Cette thèse présente, sous la forme d'une monographie s'appuyant sur plusieurs enquêtes de terrain, les savoirs et savoir-faire des Inughuit, chasseurs de narvals, dans le fjord Inglefield, au nord-ouest du Groenland. À travers une abondante iconographie et par la mise en perspective des pratiques du début du xx^e siècle et celles des chasseurs actuels, elle met en lumière la façon dont les Inughuit conjuguent résilience et créativité. Les chasseurs de narvals privilégient des équipements et des kayaks dont la conception, par les capacités et les savoirs qu'elle exige, les relie à leurs ancêtres. En perpétuant la chasse au narval en kayak, ils conjuguent dextérité du geste, virtuosité du corps, attention de l'esprit à l'environnement et aux animaux, avec tradition communautaire. Alors que l'ouverture à la modernité leur donne accès aux véhicules motorisés, les chasseurs pour se rendre sur les lieux de chasse au printemps, chargent leurs kayaks sur des traîneaux à chiens. Cette thèse analyse leurs choix et montre la place particulière que les chasseurs accordent au dialogue interspécifique avec les animaux qu'ils considèrent comme doués d'intentionnalité et dotés d'intelligence. Parallèlement cette étude examine l'impact sur les pratiques traditionnelles, de nouvelles réglementations visant à protéger les narvals dans ce qui leur est une zone de reproduction. Des nécessités économiques et des changements environnementaux imputables au dérèglement climatique, contraignent les chasseurs à se tourner vers d'autres sources de revenus, à s'adapter à d'autres règles inspirées par l'ouverture vers une société de marché et induisent un autre rapport à l'environnement. Ainsi, les chasseurs ont créé une coopérative qui commercialise le *mattaaq* des narvals qu'ils ont harponnés pendant la saison estivale et les flétans dont ils ont développé la pêche pendant la période de banquise. L'étude menée dans les quatre villages de la région, remarque l'influence de cette évolution sur l'appropriation et la redistribution du gibier capturé, dans une communauté régulée par l'entraide et le partage. Tandis que les Inughuit, dans une démarche alliant créativité et résilience, ouvrent leur monde à la globalisation, la chasse au narval, en étant profondément ancrée dans des relations ancestrales avec l'environnement et les animaux, continue à procurer à la communauté non seulement un accès à la viande et au *mattaaq* mais aussi un lien avec son passé, une cohésion autour de son héritage culturel, et constitue une pratique spécifique identitaire, porteuse de normes régulatrices.

Mots Clés

Narval, chasse, Inughuit, adaptation, chiens, kayak

Abstract

This thesis presents, in the form of a monograph based on several field works, the knowledge and skill of the Inughuit narwhal hunters, in Inglefield fjord, in northwest Greenland. Through abundant iconography and by putting into perspective of the practices of early twentieth century hunters and those of current ones, it highlights how the Inughuit combine resilience and creativity. Narwhal hunters favour equipment and kayaks whose design, with the skills and knowledge they require, connect them to their ancestors. By perpetuating narwhal hunting from kayak, they combine dexterity of gesture, extreme physical skills, attention to the environment and the animals, with their community traditions. While opening up to modernity gives them access to motorized vehicles, hunters, to go to the hunting grounds in the spring, load their kayaks on dog sledges. This thesis examines their choice and shows the special place that hunters give to interspecies dialogue with animals they consider to be intentioned and endowed with intelligence. In parallel, this study investigates the impact on traditional practices of new regulations to protect narwhals in what is a breeding area. Economic necessities and environmental changes due to climate modifications, compel hunters to turn to other sources of income, to adapt to other rules inspired by them opening up to a market society and induce a different relationship to the environment. Thus, hunters have created a cooperative that markets the *mattaaq* of the narwhals they have harpooned during the summer season and halibut whose fishing they have developed during the sea ice season. The study conducted in the four villages of the region, notes the influence of this evolution on the appropriation and redistribution of killed game, in a community regulated by mutual aid and sharing. While the Inughuit, in an approach combining creativity and resilience, open their world to globalization, narwhal hunting, deeply rooted in ancestral relationships with the environment and animals, continues to provide the community, not only access to meat and *mattaaq*, but also a link with its past, a cohesion around its cultural heritage, and constitutes a specific identity-based practice, bearing regulatory norms.

Keywords

Narwhal, hunting, Inughuit, adaptation, dogs, kayak